REVUE

ARCHÉOLOGIQUE

JUILLET-DÉCEMBRE 1910

ANGERS. IMP. ORIENTALE A. BURDIN ET Cie, 4, RUE GARNIER.

REVUE

ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIEE SOUS LA DIRECTION

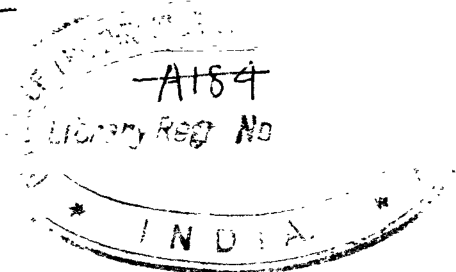
DE MM

G. PERROT ET S. REINACH

MEMBRES DE L'INSTITUT

QUATRIÈME SÉRIE. — TOME XVI

JUILLET-DÉCEMBRE 1910



PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

1910

LES AGES PROTOHISTORIQUES

DANS LE SUD DE LA FRANCE

ET DANS LA PÉNINSULE HISPANIQUE

INTRODUCTION

La protohistoire des deux contrées, telle qu'elle ressort de l'interprétation d'un petit nombre de textes très obscurs, peut se résumer ainsi. Au VIIe siècle, Hésiode place les Ligures à l'occident du monde ancien[1]; à la fin du VIe siècle, Hécatée mentionne l'état ligure des Elysiques dans la région de Narbonne[2], et au milieu du Ve, Hérodote rapporte que les Phocéens avaient reconnu, dès le VIIe siècle, la Tyrrhénie, l'Ibérie, c'est-à-dire le bassin de l'Èbre, et l'état des Tartessiens dans la vallée du Bétis[3]. On sait enfin que, depuis le XIe siècle, les Phéniciens commerçaient avec le bassin occidental de la Méditerranée, et qu'ils avaient fondé vers 800, dans l'île de Cadix, une ville d'où leurs vaisseaux partaient pour les pays de l'étain et de l'ambre. Tels sont les faits, développés par les géographes et les historiens grecs des siècles suivants, que de savantes recherches de linguistique et de toponymie sont venues compléter au siècle dernier. W. de Humboldt avait été conduit à penser que la langue basque était l'idiome des anciens Ibères, représentés aujourd'hui par les populations des deux Navarres. D'autre part, des suffixes de noms de localités indiquées dans une inscription

1. Hésiode, cité par Eratosthène, *ap.* Strabon, VII, 3, 7.
2. Hécatée, fr. 22, éd. Didot.
3. Hérodote, I, 107.

latine de la région de Gênes, avaient été le point de départ d'études sur la langue des Ligures, dues surtout à Müllenhoff[1] et à d'Arbois de Jubainville[2]. On en avait déduit l'origine de chacune des deux races et leur répartition dans l'Europe occidentale avant le VIe siècle. Les Ligures occupaient la Gaule, l'Allemagne du sud et l'Italie septentrionale, tandis que la Péninsule et quelques parties de la Gaule du sud-ouest avaient des populations Ibères[1]. De nouvelles recherches sur la langue basque paraissent infirmer l'opinion de Humboldt que cette langue n'appartient pas au faisceau indo-européen ; c'est du reste en vain que l'on a cherché des analogies avec les anciens idiomes des autres parties de la Péninsule. D'un autre côté, la linguistique n'a pas fait encore assez de progrès pour résoudre les questions posées par la toponymie. Il en est résulté que nombre de savants continuent à désigner comme *innommées*, la plus grande partie des populations primitives de la Gaule et de l'Espagne[3]. Les Ligures se trouvent ainsi confinés sur le littoral méditerranéen qui porte leur nom ; les Ibères et les Tartessiens désignent les populations des vallées de l'Èbre et du Bétis antérieures au VIe siècle.

La longue époque qui s'étend depuis le VIe siècle jusqu'à la fin de la conquête romaine, comprend trois périodes. Du VIe siècle à la deuxième moitié du IIIe, les relations des civilisations supérieures avec les barbares, se font surtout par les colonies du littoral : phocéennes de Marseille à Valence, puniques de Valence à Cadix. Dans la dernière moitié du IIIe siècle, la courte domination de Carthage sur la Péninsule n'a pas modifié notablement cet état ; tandis que la conquête romaine, qui a exigé plus de cent cinquante ans, a imposé successivement aux populations la civilisation gréco-romaine. L'histoire des Barbares pendant ces trois périodes s'est faite d'après les géographes

1. Müllenhoff, *Deutsche Alterthumskunde*, t. III, p. 173, Berlin, 1892.
2. D'Arbois de Jubainville, *Les premiers habitants de l'Europe*, 2e éd., t. I, p 308 ; II, p. 46 ; Paris, 1889-94.
3. A. Bertrand, *La Gaule avant les Gaulois*, 2e éd., Paris, 1891.

et les historiens grecs et latins du Ier siècle avant J.-C. et du siècle suivant. Jusqu'au IVe siècle, il ne paraît pas s'être produit de changements ethniques dans les deux pays. On admet qu'au commencement du IVe siècle, des bandes celtiques, parties du centre et de l'est de Gaule, comme celles qui se dirigeaient vers l'Italie, sont venues, les unes se mêler pacifiquement aux populations, d'autres former des nations distinctes, notamment aux embouchures du Tage et du Guadiana. Une tribu importante fondait, dans le bassin de l'Èbre, l'état Celtibérien mentionné dès le IIIe siècle. Si donc, au IVe siècle, toute la Gaule était celtique, au dire de Pythéas, la plus grande partie de la Péninsule restait ibérique[1]. On savait enfin qu'au commencement du IIIe siècle deux tribus belges, les Volkes Tectosages et Arécomiques, s'étaient fixées dans le sud de la France entre le Rhône et la Garonne. Les groupements politiques des deux contrées ont été indiqués par César et par Strabon, et plus tard par Ptolémée. Sous le rapport de la civilisation, on rapprochait les nations celtiques du sud de la Gaule, soit des Cisalpins du IIe siècle, dont les mœurs avaient été décrites par Polybe et par Tite-Live, soit des Gaulois vaincus par César. Si des témoignages aussi autorisés manquaient pour la civilisation ibérique, maints détails et maintes anecdotes de Strabon et de Tite-Live avaient permis d'en tracer un tableau assez complet.

La science préhistorique a apporté, depuis cinquante ans, des contributions considérables à l'histoire écrite d'après les textes. Pour les temps antérieurs au VIe siècle, elle a fait connaître de nombreux éléments des civilisations de la Pierre polie et du Bronze, qui se sont succédé dans l'Europe occidentale, du deuxième millénaire au milieu du premier. Le passage de l'une

1. L'*Ora maritima* de Festus Avienus, écrite au IVe siècle ap. J. C., qui paraît reproduire la relation du Périple d'Himilcon, accompli au commencement du Ve av. J. C., ne signale pas d'établissements celtiques sur le littoral de la Péninsule. Ce document est invoqué à l'appui de l'arrivée tardive des Celtes en Espagne.

à l'autre civilisation paraît s'être fait lentement et sans violence. Une civilisation caractérisée par l'emploi du fer à de nombreux usages, a suivi celle du bronze. Commencée dans l'est de la Gaule vers le VIIIe siècle, elle s'est développée dans deux périodes des premier et deuxième âges du fer jusqu'à la conquête romaine. Il y a une dizaine d'années encore, les documents recueillis dans le sud de la France et dans la Péninsule ne permettaient pas de distinguer ces deux périodes, si nettement tranchées dans les régions au nord des Alpes. Les stations étaient peu nombreuses et l'on désignait communément sous le nom de *préromains* un mélange d'objets, les uns, semblables à ceux du premier âge du fer de l'est de la Gaule, les autres, ne rappelant pas ceux du deuxième âge du fer des mêmes régions. L'interprétation de ces documents n'avait du reste fourni à l'histoire que de faibles renseignements. On admettait, en effet, que la civilisation du fer, transmise par une simple infiltration commerciale aux populations du Midi, s'était développée surtout par les efforts des indigènes.

Les recherches faites depuis 1900, ont très notablement augmenté le nombre et l'importance des stations du fer dans le sud de la France et surtout dans la Péninsule. La découverte des établissements protohistoriques de Toulouse et l'étude de leurs vestiges nous ont permis d'y suivre, d'une manière continue, depuis l'âge du bronze jusqu'à la conquête romaine, les agglomérations et leurs défenses, l'industrie, le commerce, et les rites funéraires. En réunissant ces établissements aux nécropoles du Tarn et des Pyrénées-Centrales déjà connues, on a pu reconstituer de nombreux éléments de la civilisation des deux périodes du fer, dans tout le bassin supérieur de la Garonne, et montrer la part considérable qui revenait à la civilisation hellénique dans ce développement de plus de trois siècles[1]. Ces

1. L. Joulin, *Les Etablissements antiques du Bassin supérieur de la Garonne*, in *Revue arch.*, 1907, t. I.

résultats nous ont engagé à entreprendre une étude semblable sur l'ensemble des ruines et des vestiges du Sud de la France et de la Péninsule hispanique. Nous espérions retrouver ainsi les différentes phases de la civilisation du fer dans ces deux grandes contrées, et apporter de nouvelles contributions à leur histoire[1].

1. La carte jointe au mémoire, indique les établissements et les lieux de trouvailles des deux contrées. Pour la Péninsule, les lieux de trouvailles sont ceux qu'a mentionnés M. P. Paris dans l'*Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive*; Paris, Leroux, 1903.

PREMIÈRE PARTIE

Les Ruines et les Vestiges.

SUD DE LA FRANCE

I. — Les différentes stations.

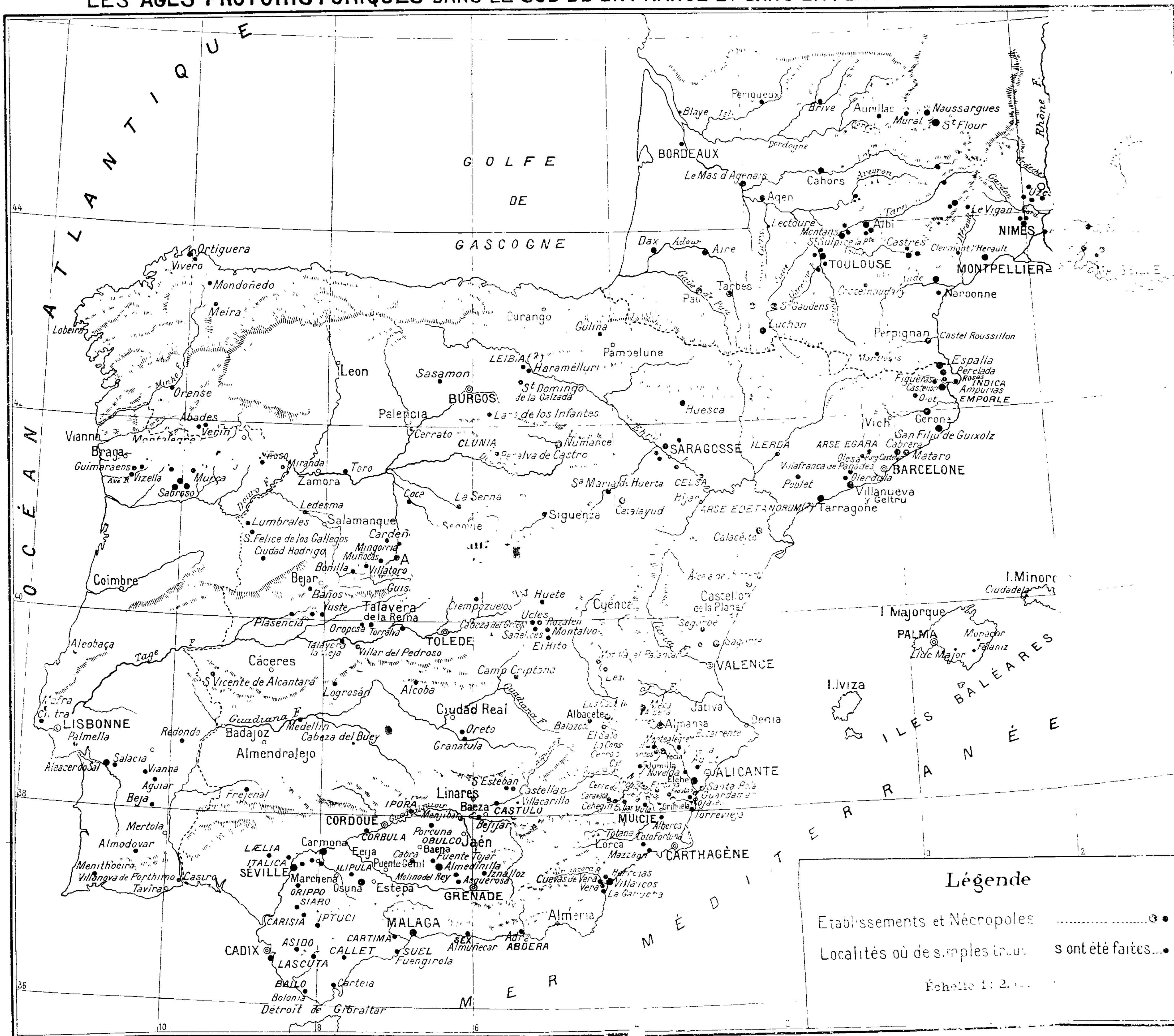
VERSANT MÉDITERRANÉEN.

1. *Région de Marseille.* — De nombreux vestiges de la ville phocéenne ont été recueillis à Marseille et aux environs ; ils comprennent des blocs grossièremeut équarris des murailles, des stèles à figures et inscrites, des poteries, des monnaies, des sépultures, etc. La céramique est particulièrement importante par les indications chronologiques de certaines séries. On y trouve, en effet, des poteries grossières antérieures à la fondation de la colonie ; des poteries assez fines, décorées de dessins incisés ou imprimés, qui rappellent les poteries de l'âge du fer d'autres régions ; des poteries attiques à figures noires et rouges du VIe au IVe siècle, et des poteries vernissées noires campaniennes des IIIe et IIe siècles. Des vases de formes grecques, en pâte grise ou blanchâtre, parfois ornés de peintures ou de moulures, et des amphores de diverses formes sont manifestement de fabrication locale[1].

Le petit plateau du Baou-Roux, situé près de Gardanne, à

1. Fröhner, *Catalogue des Antiquités grecques et romaines du Musée de Marseille*, Paris, 1897.

LES ÂGES **PROTOHISTORIQUES** DANS LE SUD DE LA FRANCE ET DANS LA PÉNINSULE HISPANI...



10 kilomètres au sud d'Aix, a été occupé depuis les temps néolithiques. Entre autres objets, les couches à débris renferment des poteries semblables à celles de Marseille, et quelques fragments de ces vases peints appelés ibéro-grecs par les archéologues espagnols. Dans un oppidum voisin de Velaux, près de l'étang de Berre, habité du IVe siècle à la fin du IIe, M. Vasseur a mis au jour de petites maisons avec soubassements de pierre sèche et élévations de briques crues ; dans chacune, il y avait une cave à provisions. Les débris contiennent des poteries grecques communes, des poteries campaniennes et de grands récipients de diverses formes[1].

Aux environs d'Arles, il a été signalé dans la chaîne des Alpines, au village des Baux, des sépultures à incinération en sol plat du deuxième âge du fer, déposées dans des amphores italo-grecques[2]. A Eyguières, sur la Durance, on a reconnu une nécropole que son mobilier rapporte aux premier et deuxième âges du fer[3].

2. *Région de Nîmes et de Montpellier*; *Basses Cévennes*. — Sur le grand plateau qui s'étend au nord d'Uzès entre l'Ardèche et le Gard, il existe des oppida et des refuges occupés à diverses époques et de nombreuses sépultures de l'âge du fer[4]. On y voit des enceintes simples ou multiples, ou seulement des murs barrant les points les plus accessibles ; les murailles, de 2 à 4 mètres d'épaisseur, sont formées de grandes blocs d'appareil polygonal assez grossier, notamment à Chuselan et à Laudun. Les objets recueillis comprennent : 1° une céramique variée, poteries indigènes grossières, poteries fines à engobe noir et à

1. Vasseur, *Le Baou-Roux*, in *Ann. de la Fac. des Sciences de Marseille*, 1903, et *Communication inédite*.

2. J. de Saint-Venant. *Les derniers Arécomiques*, in *Bull. de la Com. des trav. hist. et arch.*, 1898.

3. Nous appelons *2e âge du fer* la période préromaine qui a suivi le Hallstatt. Cela n'implique pas que cette période présente les mêmes caractères que celle de Latène des contrées au nord des Alpes.

4. Mazauric, *Recherches archéologiques dans les régions de la Cize et du Bouquet*, in *Bull. des Et. des Sc. Nat. de Nîmes*, 1904.

décoration incisée ou imprimée, amphores italo-grecques et vases campaniens ; 2° des monnaies massaliètes, gauloises et des Volkes Tectosages, et des fibules Latène 1 et 2. A Castel-Viel, l'ancien *Marbacum*, sur la rive droite du Gard, près de Sainte-Anastasie, on a trouvé des monnaies de Marseille et des Volkes Arécomiques, des bronzes celtibériens de Béziers et de Narbonne, et des pièces gauloises d'autres régions[1]. Les sépultures, toutes sous des tertres assez bas, sont à inhumation ou à incinération, avec prédominance des dernières. La plus grande partie des tombes sont hallstattiennes ; il y en a quelques-unes de Latène[2]. — Des observations semblables ont été faites aux environs de Nîmes, notamment à l'oppidum de Nages, dont les murs en pierre sèche sont formés de deux parties simplement appliquées l'une sur l'autre. Des armes et des parures indiquent que cette station a été occupée aux premier et deuxième âges du fer[3]. Les trois périodes de La Tène ont été rencontrées dans une dizaine de sépultures d'incinération en terre libre, de la plaine comprise entre Nîmes et Uzès[4]. Une statue mutilée de guerrier, trouvée à Grésan, dans la banlieue de Nîmes, a été rapportée à l'époque préromaine[5].

Les enceintes du département de l'Hérault présentent les mêmes dispositions que celles du Gard. La plus importante est celle de Murviel, située à 12 kilomètres au nord-ouest de Montpellier, à l'entrée de la région montagneuse que traverse la route qui conduit dans la Lozère et l'Aveyron. D'une superficie totale de 16 hectares, l'oppidum se compose de deux parties. Un plateau de 3 à 4 hectares, appelé le Castelas, est entouré d'abrupts, excepté à l'ouest ; de ce côté, se développe sur une pente assez douce, la Cieutat, partie principale de l'enceinte. La terrasse du plateau est soutenue par un mur de pierre sèche de

1. Dr Raymond, *L'arrondissement d'Uzès avant l'histoire*, Paris, 1900.
2. Ulysse Dumas, *Epoque Hallstattienne, Tumulus d'Aigalière, Baron et Belvezet*, in *Bull. de la Soc. d'Etudes des Sc. Nat. de Nîmes*, 1905.
3. Flouest, *L'oppidum de Nages*, in *Mém. de l'Acad. de Nîmes*, 1869.
4. J. de Saint-Venant, *loc. cit.*
5. S. Reinach, *Comptes-rendus de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres*, 1901.

3 à 4 mètres d'épaisseur, formé d'un revêtement de très gros blocs grossièrement équarris et assez régulièrement assisés, qui s'applique sur un mur de petits blocages. Autour de la Cieutat, il existe une véritable muraille, dont les deux parements, également de grands blocs, sont légèrement liés avec le blocage intermédiaire. A défaut d'une étude complète de la céramique, des poteries indigènes recouvertes d'enduits ou d'engobes, des armes, des parures et de nombreuses monnaies massaliètes, celtibériennes, des Volkes Tectosages et Arécomiques, et d'autres peuples gaulois, montrent que la station a été occupée aux premier et deuxième âges du fer, avant de devenir un établissement romain[1]. — Les deux âges du fer ont également été retrouvés par M. Vasseur près de Clermont-l'Hérault, dans des couches à débris avec poteries indigènes, poteries imitées de la céramique grecque et poteries campaniennes[2]. Une épée de Hallstatt a été recueillie dans des sépultures près de Saint-Pons[3]. Enfin, plusieurs trésors ont été découverts, savoir : des monnaies des Tectosages, à Saint-Pons, Lodève et Béziers ; quelques pièces en or imitées des statères de Philippe, et de nombreuses monnaies celtibériennes, dans diverses localités[4].

Dans les basses Cévennes, sur les bords du causse du Larzac, on a signalé de nombreuses sépultures à inhumation sous tertre, du premier âge du fer[5]. Un poignard à antennes, des fibules et des anneaux de fer proviennent de tumulus fouillés à Alzon, près du Vigan, par M. Cazalis de Fondouce[6].

3. *Région de l'Aude.* — Si aucun des débris trouvés dans le sol de Narbonne ne peut être attribué d'une manière certaine

1. De Montgravier et Ricard, *L'oppidum de Murviel*, in *Rev. Arch.*, 1863.
2. Vasseur, *Communication inédite.*
3. Miquel, *Essai sur l'arrondissement de Saint-Pons*, in *Bull. de la Soc. Languedocienne de Géographie*, 1894.
4. Bonnet, *Antiquités et monuments du departement de l'Hérault*, Montpellier, 1905.
5. Mazauric, *Communication inédite.*
6. Cazalis de Fondouce, *L'Hérault aux temps préhistoriques*, Montpellier, 1900.

à l'époque préromaine, des trouvailles importantes d'objets de cette époque ont été faites au pied d'une petite colline isolée, appelée Montlaurès, située à 3 kilomètres au nord de la ville. On a recueilli : 1° des poteries grossières et fines, à dessins incisés, de fabrication indigène; des vases attiques à figures noires et rouges; des poteries campaniennes, des poteries ibéro-grecques et des fragments de poteries de pâtes noires non vernissées ou grises, dont les formes sont grecques ; 2° des monnaies massaliètes, celtibériennes, des Volkes Tectosages et Arécomiques, et d'autres régions gauloises[1]. De grandes encoches taillées dans la roche calcaire de la colline ont été attribuées à des sépultures ou à des habitations[2]. Il est manifeste que la station a été occupée depuis le VI[e] siècle au moins jusqu'à l'époque romaine. — Au nord de Narbonne, au-dessus de l'étang desséché de Capestang, se dresse la haute crête rocheuse d'Ensérune, sur laquelle il y avait une station romaine qui dominait le pays de Béziers à Narbonne. Des débris préromains, parmi lesquels on distingue des poteries indigènes avec enduits ou engobes, et les deux larges fossés qui barrent la crête à l'ouest, doivent être attribués à un établissement de l'âge du fer[3]. A Coste-Rouge, près d'Olonzac, des travaux de culture ont bouleversé, en 1863, une grande nécropole à incinération en sol plat, que les objets du mobilier, recueillis au Musée de Saint-Germain, permettent d'attribuer, en partie du moins, au premier âge du fer[4]. Des sépultures d'incinération, fouillées à Quérigut, près des sources de l'Aude, sont du premier âge du fer[5]. Enfin quelques pièces imitées des drachmes de Rhoda ont été trouvées, il y a longtemps déjà, aux environs de Castelnaudary.

1. Rouzaud, *Notes et observations sur le pays Narbonnais*, Narbonne, 1905-1907.
2. Thiers, *Montlaurès et Malvézy*, in *Congrès de la Soc. fr. d'Arch.*, 1906.
3. Thiers, *Notes sur les Ibères du Bas-Languedoc*, Narbonne, 1908.
4. Miquel, *Essai sur l'arrondissement de Saint-Pons*, in *Bulletin de la Société Languedocienne de Géographie*, t. XVII, 1894.
5. Abbé de Roquelaure, *Histoire de la Vallée de l'Aude*, 1880.

4. *Roussillon.* — Le petit plateau de Castel-Roussillon, situé sur la rive droite de la Tet, à 9 kilom. à l'ouest de Perpignan, est considéré comme l'emplacement d'un établissement romain mentionné par Pline. M. Bigorre, propriétaire du sol, y a découvert un grand nombre de petits silos renfermant des débris préromains, et recueilli des monnaies où l'on retrouve le numéraire de Murviel et de Montlaurès. D'après des fouilles récentes de M. Thiers, la céramique préromaine présente les mêmes séries qu'à Montlaurès : poteries attiques à figures rouges, poteries grises de formes grecques et poteries campaniennes[1]. — Près du village du Perthus, voisin de la frontière espagnole, M. Fraixe a étudié, sur les pentes de la Balma de Na Cristiana, des cavités entourées et recouvertes de grandes dalles, qu'il attribue à des sépultures des Bébryces, peuple qui aurait précédé les Volkes Tectosages en Roussillon. Malheureusement, les cavités avaient été vidées[2].

Versant océanique.

1. *Bassin de la Garonne ; partie supérieure.* — *Toulouse.* — La ville gauloise occupait la longue et haute terrasse qui borde la Garonne entre l'ancienne porte Narbonnaise et le Grand Pont ; cela résulte des trouvailles de monnaies des Tectosages, celtibériennes et d'Ebusus, qui y ont été faites à diverses reprises[3], et des poteries recueillies par nous dans des terrassements récents.

Nous avons découvert et fouillé, de 1901 à 1903, dans le faubourg Saint-Michel, au lieu dit Saint-Roch, près d'un cimetière romain, une vaste nécropole de l'âge du fer, dont les sépultures,

1. Thiers, *Recherches à Castel-Roussillon*, in *Bull. du Comité des trav. hist. et arch.*, 1909.

2. Fraixe, *La Balma de Na Cristiana et les premiers habitants du Roussillon*, in *Rev. d'Hist. et d'Arch. du Roussillon*, 1903.

3. F. de Montaigut, *Antiquités découvertes à Toulouse pendant les années 1783, 1784 et 1785*, in *Mem. de l'Acad. de Toulouse*, 1785; Barry, *Les origines de Toulouse*, in *Histoire générale du Languedoc*, éd. Privat, t. III.

toutes d'incinération, sont en sol plat[1]. — Un premier groupe de quinze sépultures simples ont des urnes de forme sur baissée et à large ouverture, recouvertes de plats tronconiques. Ces poteries, presque toutes de couleur sombre, à pâte grossière et enduit lissé, et décorées de dessins incisés et empâtés, sont semblables à celles du premier âge du fer d'autres stations de la région; elles permettent de rapporter les tombes en question à cette période. — Un deuxième groupe comprend 140 fosses et puits, de 2 à 8 mètres de profondeur, qui contiennent des sépultures multiples disposées par couches. Les urnes sont de deux sortes: des vases de formes celtiques ou grecques, généralement de couleur sombre, et des amphores italo-grecques. Les amphores forment la couche supérieure dans les cavités qui renferment les deux sortes d'urnes; il est manifeste qu'elles ont été déposées après l'enlèvement d'une partie des sépultures en vases de couleur sombre. La céramique des couches inférieures, urnes et vases accessoires, se compose de poteries indigènes de formes dites celtiques, de poteries de formes grecques, ornées ou non, d origine indécise, et de vases campaniens et ibéro-grecs. Les poteries indigènes diffèrent entièrement de celles des sépultures du premier âge du fer; la technique, la forme et la décoration y font distinguer deux séries. La première, qui occupe la partie inférieure des puits, n'est pas mélangée avec d'autres poteries. La seconde série, mêlée avec les vases d'importation ou d'origine indécise, se trouve dans la couche moyenne des sépultures. Des indications chronologiques complètent celles de la succession des sépultures d'une même cavité; les vases campaniens sont des IIIe et IIe siècles, et les amphores italo-grecques, presque toutes anépigraphes, du siècle de la conquête On peut donc dire dès maintenant que le second groupe de sépultures appartient à la ville gauloise. Nous ajoutons que le mobilier funéraire des deux couches inférieures comprend, outre les vases acces-

1. L. Joulin, *Les établissements antiques du bassin supérieur de la Garonne*, in *Rev. Arch.*, 1907, t. I.

soires, des débris de parures et d'ustensiles en bronze et en fer, passés par le feu, et de très nombreux os d'animaux, bœuf, mouton, porc, etc. Quant aux sépultures à amphores, elles n'ont pas de vases accessoires, et tout le mobilier est logé dans le grand récipient cinéraire.

A 5 kilom. au sud de Toulouse, sur les hauts coteaux qui longent la rive gauche de la Garonne, près du village de Vieille-Toulouse, on avait signalé depuis longtemps des vestiges antiques, préromains et romains, dans un champ de 4 à 5 hectares, au lieu dit *la Plaine*[1]. Une exploration méthodique nous a montré que ces vestiges se rencontrent dans 18 couches à débris, d'une superficie totale de 25 hectares, disséminées sur un terrain très accidenté de 200 hectares. Les objets préromains, les uns du premier âge du fer, les autres du deuxième, se trouvent non seulement à la Plaine, mais encore sur toute la pente qui en descend au nord. Au petit plateau de Cluzel, dans une couche nettement stratifiée, qui renferme des aires d'habitation et des foyers, on a recueilli des fragments d'un vase attique à figures rouges et de vases italo-grecs de la fin du v[e] siècle ou du commencement du iv[e]. Des sépultures d'incinération, creusées dans la même couche, ont fourni des poteries semblables aux plus anciennes de Saint-Roch ; elles sont par conséquent du premier âge du fer. Sur la pente au nord de la Plaine, le deuxième âge du fer est représenté par des aires d'habitation, les substructions d'un grand bâtiment près duquel a été trouvée une inscription de l'an 47 av. J.-C., des sépultures semblables à celles Saint-Roch, une céramique comprenant toutes les séries de cette nécropole et des monnaies préromaines : massaliètes, emporitaines, celtibériennes, d'Ebusus, des Volkes Tectosages et Arécomiques, et d'autres peuples de la Gaule. — Le vaste terrain sur lequel ces vestiges se rencontrent forme, au-dessus des abrupts de la Garonne, une sorte de camp entouré de tous

1. Barry, *Les origines de Toulouse*, in *Histoire génerale du Languedoc*, éd. Privat, t. III.

côtés d'escarpements naturels ou retaillés ; trois contreforts du massif des coteaux voisins, sont barrés par d'énormes cavaliers précédés de larges fossés, aux points où ils traversent cette enceinte[1].

Des monnaies des Tectosages ont été recueillies dans diverses localités des environs de Toulouse, à Lardenne, Pinsaguel, Carbone et Cadours. Un trésor de bijoux gaulois en or, colliers et bracelets, a été découvert en 1840, dans une urne cinéraire, à Fenouillet, à 5 kilomètres au nord de Toulouse[2].

Tarn, Aveyron et Lozère. — A Saint-Sulpice-la-Pointe, petite ville située à l'embouchure du Tarn et de l'Agout, on a trouvé des médailles préromaines et des amphores italo-grecques servant d'urnes cinéraires. A une petite distance, MM. Pontnau et Cabié ont exploré une nécropole du premier âge du fer, dont les sépultures rappellent les plus anciennes de Saint-Roch. Le mobilier a donné des objets en métal, quelques-uns caractéristiques de la période, et une céramique particulièrement variée[3]. — A Montans, près de Gaillac, l'âge du fer est représenté par des monnaies, des parures et quelques vases[4]. La station de Las Graisses, où a été découvert un trésor de bijoux gaulois en or, est à 4 kilomètres plus loin dans les coteaux[5]. — A Albi et aux environs, on a rencontré également les deux périodes de l'âge du fer. Il existe sur les coteaux au sud des sépultures du premier âge, et au centre même de la ville, un cimetière que ses poteries rapportent à une époque voisine de la conquête[6].

1. L. Joulin, *Les établissements antiques de Vieille-Toulouse*, in *Mémoires de l'Acad. des Sc., Inscr. et B.-L. de Toulouse*, 1901.
2. Belhomme, *Le Trésor de Fenouillet*, in *Mémoires de l'Acad. des Sc., Inscr. et B.-L. de Toulouse*, 1840.
3. Pontnau et Cabié, *Cimetière gaulois découvert à Saint-Sulpice* (*Tarn*), in *Rev. Hist., sc. et lett. du départ. du Tarn*, 1894.
4. Rossignol, *Les antiquités de Montans*, in *Bull. Monumental*, 1879 ; Rossignol, *Catalogue des Monnaies trouvées à Montans*, etc., in *Revue hist., sc. et lett. du départ. du Tarn.*, 1899.
5. Cabié, *Le Trésor de Las Graisses*, in *Revue hist., sc. et lett. du départ. du Tarn*, 1877.
6. Comm. arch. du Tarn, *Fouilles du Marché Saint-Julien*, in *Revue hist., sc. et lett. du départ. du Tarn*, 1902.

Des monnaies préromaines : massaliètes, emporitaines, celtibériennes et des Tectosages, ont été recueillies sur divers points de la région[1]. — Des découvertes semblables ont été faites à Castres et aux environs ; savoir, deux nécropoles importantes, à Sainte-Foy et à Roquecourbe, que la disposition des tombes et des poignards à antennes placent au premier âge du fer[2] ; et, au faubourg Saint-Jean, des sépultures à amphores italo-grecques. — Le fer a été signalé dans les dolmens de la Lozère. De nombreuses monnaies des Tectosages ont été trouvées dans l'arrondissement de Villefranche-d'Aveyron.

2. *Bassin de la Garonne, partie inférieure. — Région d'Agen.* — La ville d'Agen est dominée au nord par un plateau escarpé d'une quarantaine d'hectares appelé l'Hermitage, sur lequel on a signalé des vestiges antiques, savoir : un large fossé creusé dans le roc du petit col qui réunit le plateau aux coteaux voisins, et derrière lequel se dresse un grand cavalier en terre ; des buttes ; des aires d'habitations et de nombreux puits remplis d'une terre noirâtre. C'est dans l'un de ces puits et dans la couche arable que l'on a recueilli : un casque romain, un fer de lance à douille, des fibules Latène 2 et 3, des bracelets de bronze et des poteries préromaines[3]. — Près du Mas d'Agenais, sur le plateau de Saint-Martin, une nécropole à incinération en sol plat a donné à M. Nicolaï, avec des objets romains, une céramique variée où l'on trouve presque toutes les séries des nécropoles de Toulouse : poteries grossières à décoration incisée, poteries à décoration brillante sur engobe mate, vases campaniens et amphores italo-grecques[4]. — Des sépultures sous tumulus de l'âge du fer sont signalées dans diverses loca-

1. Cabié, *Monnaies antiques*, in *Revue hist., sc. et lett. du depart. du Tarn*, 1894.
2. Caraven-Cachin, *Le Tarn et ses tombeaux*, Paris, 1873.
3. Tholin, *Notes sur les stations, oppidum, camps et refuges du Lot-et-Garonne*, Agen, 1877.
4. Nicolaï, *Le Mas d'Agenais sous la domination romaine et le cimetière gallo-romain de Saint-Martin*, Bordeaux, 1896.

lités de la région[1]; une épée à antennes provient des environs d'Agen; quelques monnaies et des poteries préromaines ont été recueillies dans la couche à débris la plus profonde du plateau de Lectoure[2].

Région de Cahors. — Les trois oppida du Lot, Puy d'Issolud, Murcens et Luzerche, sont situés dans un rayon de 20 kilomètres autour de Cahors. Les défenses naturelles de ces plateaux escarpés sont complétées par des murs de pierre sèche et des remparts de terre. A Murcens, on trouve en outre le mur gaulois dit à trois matériaux. Il a été signalé dans ces stations des sépultures à incinération avec ollae et amphores italo-grecques et des monnaies gauloises[3]. Un trésor important de monnaies des Tectosages provient de Gautrens, aux environs de Gourdon.

Cantal, Corrèze, Dordogne et Gironde. — Sur le plateau du Cantal, entre Saint-Flour et Murat, et au col de Neussargues, qui fait communiquer le bassin de la Garonne avec celui de la Loire, il existe plusieurs stations préromaines et de nombreuses sépultures à incinération sous tumulus, qui ont fourni des objets caractéristiques des premier et deuxième âges du fer, armes, ustensiles, parures et céramique[4]. Un bracelet gaulois en or du Cabinet des Médailles provient d'Aurillac. — Dans la Dordogne, il a été fait des trouvailles importantes de monnaies des Tectosages[5]; des sépultures d'incinération des premier et deuxième âges du fer sont signalées près de Brive. — Enfin, quelques pièces des Tectosages ont été recueillies à Blaye, et des monnaies gauloises d'électrum, dans les environs de Bordeaux.

1. Tholin, *Les sépultures anciennes du Lot-et-Garonne*, Agen, 1874.
2. Camereyt, *La ville des Sotiates*, Auch, 1877, et autres publications.
3. Castagné, *Les oppida du Lot*, in *Comptes-rendus de la Soc. franc. d'Arch.*, *Congrès de Toulouse*, 1874.
4. Delort, *Dix ans de fouilles en Auvergne*, Lyon, 1901; Pagès-Allary et Déchelette, *Le Tumulus de Celles, près de Neussargues*, in *L'Anthropologie*, 1903; Pagès-Allary, *Fouilles de Chastel-sur-Murat*, in *Bull. Soc. Préhist. de France*, 1908.
5. Luneau, *Les trouvailles de monnaies à la croix de Saint-Etienne des Landes (Dordogne)*, in *Revue Numismatique*, 1901.

3. *Pyrénées-Centrales et Bassin de l'Adour.* — Dans la vallée du Salat, à Ayer, près de Saint-Girons, une nécropole d'incinération du premier âge du fer en sol plat, avec enceintes de pierres autour des urnes, a donné à M. l'abbé Cau-Durban[1] une céramique nombreuse et quelques objets en métal. Une nécropole semblable a été fouillée par Sacaze, à Bordes, sur la rive gauche de la Garonne, entre Saint-Gaudens et Montréjeau. Le mobilier comprend des poteries, des armes et des parures caractéristiques du premier âge du fer[2]. De nombreuses sépultures du premier âge du fer en sol plat ont été étudiées : 1° près de Bagnères-de-Luchon, dans la vallée du Larboust, à Garin-Espiaux et sur les montagnes voisines[3]; 2° dans le val d'Aran, au col du Pla de Béret où la Garonne prend sa source[4]. Les urnes, placées parfois dans une cella de dalles, sont protégées par des cromlechs ou des enceintes. — De nombreuses sépultures d'incinération du premier âge du fer, sous tumulus, sont disséminées sur le vaste plateau de Lannemezan d'où sortent toutes les rivières qui arrosent la plaine de la rive gauche de la Garonne entre Toulouse et Agen. Celles d'Avezac-Prat ont fourni à Piette et Sacaze de riches mobiliers, composés de vases de formes très variées, d'armes et de parures, toutes caractéristiques de l'époque Hallstattienne[5]. — Des sépultures à incinération, également sous tumulus, se rencontrent dans les landes du grand plateau compris entre le Gave de Pau et l'Adour, à Tarbes, Pau Aire et Dax. Au camp de Ger, près de Tarbes, une soixantaine de tertres, fouillés par M. le Général Pothier, ont donné des poteries, des armes, épées à antennes, lances en fer, et quelques parures du premier âge du fer[6].

1. Abbé Cau-Durban, *Nécropole d'Ayer (Bordes sur Lez)*, in *Ass. Franç.* : *Congrès de Toulouse*, 1887.
2. J. Sacaze, *Les anciennes sépultures de la plaine de Rivière*, in *Ass. Franç.*, *Congrès de Nancy*, 1880.
3. J. Sacaze, *Luchon préhistorique*, Saint-Gaudens, 1887 ; Chaplin, *Nécropole de Garin, près de Luchon*, in *Rev. des Soc. Sav.*, 1875.
4. Gourdon, *Matér. pour servir a l'histoire de l'homme*, 1876.
5. Piette et Sacaze, *Les tumulus d'Avezac-Prat*, Paris, 1877.
6. Général Pothier, *Les tumulus du plateau du Ger*, Paris, 1900.

II. — Étude d'ensemble des principaux vestiges.

1. *Agglomérations.*

a) *Ville grecque.* — Marseille est la seule colonie du littoral dont il ait été retrouvé des vestiges. L'emplacement de la ville phocéenne est connu ; elle occupait le plateau de Saint-Laurent et les bords du port de la Cannebière. Nous nous bornons à rappeler que de grands blocs grossièrement équarris déposés au Musée Borely, proviennent de l'enceinte élevée au v[e] siècle.

b) *Contrée barbare.* — Les agglomérations se rencontrent aussi bien dans des positions dominantes que dans des vallées ; la plupart ont été habitées pendant tout l'âge du fer et sont devenues des villes romaines. Les défenses naturelles sont le plus souvent complétées par des travaux qui varient avec la nature des lieux et les matériaux dont on dispose. A Agen, le col rocheux qui réunit le plateau au massif voisin est coupé d'un fossé profond, derrière lequel se dresse un grand cavalier en terre. L'arête d'Ensérune, près de Narbonne, est barrée par deux larges fossés. Les parties faibles des oppida du Gard sont renforcées par des murs de blocs polygonaux ou grossièrement assisés ; quelques-uns de ces murs sont formés de deux parties simplement accolées, comme à Nages. Dans les oppida du Lot, on trouve des enceintes de terrasses à talus raides ou avec des escarpes de pierre sèche, des retranchements de terre, des murs épais de pierre et le mur à trois matériaux des forteresses gauloises de la guerre de l'Indépendance. A Vieille-Toulouse, les arêtes qui traversent l'oppidum sont barrées par de hauts cavaliers précédés de larges fossés ; dans ce lieu où la pierre manque, l'enceinte est formée de terrasses avec talus taillés dans la molasse ou dans le lehm. Enfin, à Murviel, le Castelas est défendu par une puissante escarpe composée de deux murs accolés, l'extérieur, formé de grands blocs grossièrement

équarris, et l'intérieur, de menus blocages; tandis qu'à la Cieutat, il y a une véritable muraille avec parements de gros matériaux assisés, renforcée, de distance en distance, par des tours carrées de 10 m. de côté et de 4 m. de saillie. Ici, une carrière voisine, composée de bancs de calcaire liais, a rendu possible une construction presque régulière. Si aucune de ces défenses ne peut être attribuée d'une manière certaine au premier âge du fer, il n'est pas douteux qu'elles existaient à la deuxième période de cet âge.

Les habitations sont très petites, à plan circulaire ou rectangulaire, et bâties en pierre sèche (Gard et Lot), ou en bois et pisé (Vieille-Toulouse), avec couvertures de clayonnages enduits d'argile. Dans une station de la région de Marseille, des maisons alignées ont des soubassements en pierre sèche, des élévations en briques crues et une cave à provisions. Un bâtiment public de Vieille-Toulouse, représenté par des fondations, dont la réparation en 47 av. J.-C. est mentionnée par une inscription, peut être antérieur à la conquête romaine.

2. *Sépultures.*

Les dispositions et le mobilier classent nettement les sépultures barbares à l'un des deux âges du fer, ou à la première période de la domination romaine.

Premier âge du fer. — Les nécropoles sont généralement en dehors des lieux habités, et sur des hauteurs. Le rite de l'incinération est suivi partout, excepté dans les Basses Cévennes, où les sépultures sont à inhumation, et sur le plateau au nord d'Uzès où l'on rencontre les deux rites, avec prédominance de l'incinération. — Quel que soit le rite, les restes sont déposés sous des tertres ou dans des cavités creusées dans le sol. Les dimensions des tertres varient du simple galgal au tumulus de 20 à 30 mètres de diamètre et de plusieurs mètres de hauteur, avec ou sans enceinte intérieure; on les rencontre dans la région du Cantal, dans les Basses Cévennes et dans le bassin de l'Adour. Partout ailleurs, les sépultures ont été faites

dans des cavités, simples trous et trous protégés par des cromlechs ou des murettes, et contenant parfois une cella de dalles. — Les restes humains sont placés directement sur le sol dans les Basses Cévennes; sur le plateau au nord d'Uzès et dans quelques tumulus de l'Adour; dans les autres stations, les cendres sont déposées dans des vases de terre cuite recouverts d'une pierre ou d'un plat. — Le mobilier, plus ou moins abondant, renferme uniformément des objets d'usage personnel, vêtements, armes, parures, et des aliments avec leur vaisselle. Les urnes ont des formes variées, excepté dans la région de Toulouse, où l'on rencontre presque toujours le vase *le kané* plus ou moins caréné, recouvert d'un plat tronconique, et dans les Pyrénées-Centrales où les mêmes vases ont des cols plus ou moins hauts.

Deuxième âge du fer. — Les nécropoles sont le plus souvent en dehors des lieux habités; le rite de l'incinération est exclusivement suivi. Toutes les sépultures sont creusées en sol plat, à l'exception de quelques tombes sous tertre du Cantal (?) et du plateau au nord d'Uzès. Les cavités de différentes formes comprennent de petites fosses rondes ou rectangulaires, des silos et des puits, de 2 à 10 mètres de profondeur (Toulouse, Agen), qui renferment plusieurs couches de sépultures. Les cendres, parfois déposées directement au fond de la cavité, sont généralement placées dans des urnes de formes variées. Le mobilier a la même composition qu'au premier âge du fer, objets d'usage personnel, aliments et vaisselle. A Toulouse, l'urne et le mobilier sont souvent réunis dans une jarre ou dans une caisse de bois. — Les vases campaniens de la couche moyenne des puits funéraires de Toulouse permettent d'attribuer, dès maintenant, à une période antérieure au IIIe siècle, les sépultures de la couche inférieure de ces puits, où ces vases ne se rencontrent pas.

Première période de la domination romaine. — A cette période appartiennent toutes les sépultures dans des amphores italo-grecques (Toulouse, Tarn, Lot); le mobilier, toujours très pauvre,

est logé tout entier dans l'amphore. A Nîmes, des sépultures de la même période ont donné des urnes de formes variées, des armes, des parures et des vases accessoires.

3. — *Armes et parures.*

Premier âge du fer. — Toutes les armes qui caractérisent cette période dans l'Europe centrale se rencontrent dans l'une ou l'autre station. On trouve de grandes épées à crans (Adour et Cantal), des épées ou poignards à antennes, presque partout; des armes de haste et de jet (Pyrénées-Centrales et Bas-Languedoc); des brassards et des ceintures à décoration incisée ou de points en relief, dans le Cantal. Il en est de même des parures recueillies isolément, ou qui forment l'ensemble si complet d'Avezac-Prat : diadèmes, colliers, bracelets plats, épingles, fibules, chaînes et pendeloques en bronze; bracelets ouverts à extrémités terminées par des boules, en fer, etc.

Deuxième âge du fer. — Les armes comprennent seulement quelques épées et des fers de lance de Latène 1 et 2 (région de Nîmes.) Les parures sont assez nombreuses : torques filiformes ou à torsades, anneaux en spirales, fibules et rasoirs, de bronze; bracelets et perles de verre coloré; boutons émaillés. Les trésors en or d'Aurillac, d'Albi et de Toulouse forment trois groupes. Des colliers et bracelets de Toulouse et d'Albi et le bracelet d'Aurillac rappellent des parures en bronze des stations marniennes; dans les deux autres groupes, il y a des parures grecques et des bijoux dont l'ornementation se rapporte à l'art hellénique.

Première période de la domination romaine. — A cette période appartiennent quelques épées et des pointes de lance de Latène 3 (région de Nîmes) et des fibules de plusieurs stations (Toulouse, Agen, Nîmes, etc.).

4. — *Céramique.*

a) *Ville grecque.* — Toutes les époques sont représentées dans la céramique de Marseille. Des poteries grossières à décors incisés peuvent être antérieures à la colonie; des vases

de pâte blanchâtre, tous de formes grecques, quelques-uns ornés de bandes peintes en rouge et de moulures, sont de fabrication locale. Des vases attiques à figures noires et rouges et des vases vernissés noirs campaniens s'échelonnent du VI[e] au II[e] siècle. De grandes amphores et des dolia, souvent à surface striée, complètent la collection.

b) *Contrée barbare. — Premier âge du fer.* — Les importations comprennent des poteries attiques à figures noires et rouges et des poteries italo-grecques (région de Marseille, Bas-Languedoc et Toulouse). — Toutes les autres poteries sont de fabrication indigène. La technique est la même qu'à l'âge du bronze ; l'argile est mélangée de quartz ou de calcaire dans les vases grands et moyens ; la pâte, recouverte d'enduits ou d'engobes de couleur sombre, à surface mate ou brillante, est façonnée à la main ou au tour élémentaire, et bien cuite à basse température et au feu réducteur. Comme formes, on rencontre les figures simples, demi-sphère, cylindre, tronc de cône, auxquelles s'ajoutent les vases plus ou moins carénés et d'autres à panse arrondie ou à profils à double courbure qui caractérisent le Hallstattien dans d'autres régions. Toutes ces poteries sont à large ouverture et sans bords ; quelques-unes ont des mamelons ou des anses rudimentaires et des pieds. La décoration comprend, outre le lustre donné par la cuisson à la surface des vases polis à la spatule, des dessins géométriques incisés, lignes de points et de virgules, lignes parallèles, chevrons et méandres, souvent empâtés de matières blanches (Toulouse, Tarn, Pyrénées-Centrales Adour, etc.) ; des dessins imprimés (Eyguières), et des zones de larges cannelures parallèles (Avezac-Prat, Clermont l'Hérault). Quelques vases de pâte grise ou de pâte colorée en rouge vif, sont ornées de figures géométriques peintes en noir (Tarn).

Deuxième âge du fer. — Bien que la plupart des vases entiers aient été trouvés dans des sépultures, ils sont assez variés pour qu'on puisse les considérer comme représentant les poteries communes et élégantes en usage pendant cette longue période.

Nous avons déjà dit que la céramique se divise en trois catégories : des poteries indigènes recueillies dans toutes les stations ; des poteries venues de pays grecs, rencontrées sur tout le littoral méditerranéen et dans la vallée de la Garonne jusqu'au Mas d'Agenais, et des poteries qu'une technique très perfectionnée, des formes et des décorations empruntées le plus souvent à la céramique grecque, ne permettent pas de rapporter d'une manière certaine à l'industrie indigène, et dont la provenance est restée jusqu'ici indécise.

Les poteries *indigènes*, en pâtes de couleur sombre, noire, grise ou brune, parfois mélangées avec des corps étrangers, et généralement bien choisies, sont façonnées au tour et bien cuites. Les vases, tous à large ouverture et sans bords, pieds et anses, ont des formes dites *celtiques*, pot de fleurs ou bocal, à panse plus ou moins convexe et à haute épaule, ou celle de l'olla ; ils reposent sur une surface plane. Comme décoration, on rencontre, sur des surfaces striées ou polies, des lignes sinueuses tracées à la pointe mousse, ou des lignes de virgules incisées en gras. — D'après la stratification des puits funéraires de Toulouse, les vases à surface striée, avec lesquels il n'a jamais été trouvé de poteries campaniennes, seraient d'une période antérieure au IIIe siècle.

Des poteries attiques à figures rouges du littoral méditerranéen peuvent se rapporter à la 1re partie du 2e âge du fer. Les vases vernissés noirs campaniens, de formes et marques variées, recueillis sur le littoral et dans la vallée de la Garonne, datent des IIIe et IIe siècles.

Les poteries *d'origine indécise* forment deux séries. La première, représentée par quelques tessons seulement des régions de Marseille et du Bas-Languedoc, et par des vases entiers des sépultures de Toulouse, est d'une pâte assez fine, de couleur grise et de technique perfectionnée. Les vases, de formes géométriques, cylindres, troncs de cône, sont parfois décorés de lignes ondulées incisées ou tracées à la pointe mousse. La deuxième série, très abondante, comprend : 1° des vases de pâte plus ou moins

fine, de couleur noire, grise ou brune, dont la surface, lisse ou mate, est décorée ou non; 2° des vases de couleur claire, rouge-orangé ou brunâtre, souvent ornés de peintures, désignés en Espagne sous le nom d'ibéro-grecs. La plupart de ces poteries ont des formes grecques; sur d'autres, les formes celtiques ont été modifiées par des parties accessoires imitées de la céramique grecque. La décoration, dont les motifs géométriques ou figurés sont empruntés à l'ornementation barbare et aux périodes anciennes de l'art hellénique, est obtenue, soit par des incisions ou le brunissage de certaines parties de l'engobe mate des vases de couleur sombre (Toulouse), soit par des peintures à l'ocre des vases de couleur claire et à surface mate (Narbonne, Marseille, Toulouse). Sur les vases de couleur sombre, la décoration ne comprend que des bandes ou lignes parallèles avec des lignes ondulées intermédiaires, qui se détachent en brillant sur l'engobe. A Toulouse, on a recueilli également quelques vases décorés de dessins géométriques et de figures d'animaux tracés à la pointe après cuisson; l'un d'eux, orné d'une scène de chytre, porte un nom de potier (?) en caractères ibériques de la région Tarraconnaise.

1re *Période de la domination romaine.* — Cette période est représentée dans la région d'Albi par des vases indigènes, dont la forme et la technique manifestent une première imitation des types gréco-romains. A la même époque appartiennent des poteries samiennes des plus anciennes officines d'Arezzo et les amphores italo-grecques, anépigraphes ou marquées de caractères grêles, trouvées en abondance dans toutes les parties de la Province Narbonnaise et dans l'Aquitaine.

5. *Monnaies.*

a) *Ville grecque.* — Les huit séries du monnayage massaliète ont été décrites et classées chronologiquement par de la Saussaye. Elles se trouvent complétées aujourd'hui par le trésor d'Auriol, dont les pièces, semblables à celles de villes de l'Asie Mineure en cours au VIe siècle av. J.-C., peuvent avoir été frappées à Marseille dans les premiers temps de la colonie.

b) *Contrée barbare.* — De la Saussaye[1] et Ch. Robert[2] ont décrit les monnaies préromaines d'une dizaine de peuples de la contrée que nous étudions. Pour six de ces peuples : Agatha, Glanum, Avenio, Nemausus, Volkes Arécomiques, les monnaies, en argent ou en bronze, sont imitées, comme types et symboles, des séries massaliètes; les légendes sont grecques ou latines. Des monnaies imitées des bronzes gréco-sicules du IIIe siècle, anépigraphes ou avec légendes ibériques ou grecques, désignées communément sous le nom de *celtibériennes*, ont été attribuées aux peuples des régions où elles ont été trouvées en plus grand nombre, savoir : à Béziers, à Narbonne et à des chefs gaulois du littoral de Narbonne à Perpignan. La pièce en argent, presque toujours anépigraphe, dont le type est imité de la première drachme d'Emporion, et dont les symboles variables sont cantonnés sur la croix du revers, a été rencontrée dans tout l'isthme Pyrénéen, depuis le Rhône jusqu'à Bordeaux. Le gisement, incontestablement le plus important, est Toulouse, capitale des Volkes Tectosages, auxquels la pièce a été rapportée. Il est à remarquer que le poids de cette monnaie varie de 4 gr. 60, poids voisin de celui de la première drachme d'Emporion, à 2 gr. 70, poids de la drachme légère de Marseille. On a admis jusqu'ici que toutes ces monnaies ont été frappées peu de temps avant l'arrivée des Romains; nous verrons plus loin les raisons qui font remonter la plupart d'entre elles à une époque beaucoup plus ancienne. Nous signalerons enfin des imitations du denier romain par des peuples de l'Aquitaine, Sotiates et Cadurques, et des pièces en potin attribuées aux Tolosates.

Sous réserve des quantités, on peut dire que toutes les monnaies qui viennent d'être énumérées ont été rencontrées dans le Bas-Languedoc et dans le bassin supérieur de la Garonne. C'est du reste à Toulouse qu'elles ont été trouvées réunies en plus grand nombre. Aussi, une collection de 700 pièces, faite à

1. De la Saussaye, *Numismatique de la Gaule Narbonnaise*, Blois, 1842.
2. Ch. Robert, *Monnaies antiques de la Province de Languedoc*, in *Histoire générale du Languedoc*, éd. Privat, t. II.

Vieille-Toulouse pendant vingt-cinq ans par M. Azémar, peut-elle donner quelques indications sur la circulation monétaire. Laissant de côté les pièces romaines, on trouve les proportions suivantes : Grèce, pays grecs et Marseille 1/8e ; peuples du littoral de Béziers à Tarragone et autres parties de la Péninsule, y compris la monnaie d'Ebusus, 1/6e; Volkes Tectosages et potin des Tolosates, 1/3e; autres régions gauloises, 1/30e. Les petits bronzes de Marseille, datant des IIIe et IIe siècles, sont une première présomption que les monnaies barbares ont été frappées bien antérieurement à la conquête romaine.

6. *Art et décoration.*

a) *Ville grecque.* — Une quarantaine d'édicules en pierre calcaire du pays, trouvés en 1863 dans le sol de l'ancienne ville de Marseille, sont attribués aux premiers temps de la colonie phocéenne. Presque toutes ces stèles représentent la façade d'un temple au fond duquel se trouve assise Cybèle, la grande déesse phrygienne, avec les attributs qui la distinguent sur les figures archaïques des sanctuaires de l'Asie Mineure[1]. — La céramique, de fabrication locale, est classée par Fröhner en poteries d'ancien style : chytra, œnochoé, lécythe, balsamaire, aiguière à goulot trilobé, skyphos, amphorisque; et en poteries de beau style : amphore, hydrie, aiguière, olla, coupe, plateau, skyphos, lécythe, cratère, etc. Les pâtes sont de couleur blanche, grise, rouge ou rouge pâle, et la technique est très perfectionnée. Comme ornements, on trouve, sur des skyphos, des stries finement gravées et des lignes incisées verticales ; sur un skyphos, des cannelures horizontales; sur d'autres vases, des anses à gorge et annelées et quelques palmettes, et sur deux vases d'ancien style, des bandes ou lignes parallèles peintes en rouge. Un skyphos à glaçure verte, de basse époque, est orné d'une belle guirlande de pampres et de raisins en relief. — L'Atlas de la

1. S. Reinach, *Statues archaïques de Cybèle trouvées à Cymé*, in *Bull. de Corresp. Hellenique*, 1889.

Saussaye permet de constater que les types très purs des premières monnaies Massaliètes dégénèrent à partir des IIIe et IIe siècles, et deviennent presque grotesques à la veille de la conquête romaine, tandis que les symboles du revers restent d'un dessin assez correct.

b) *Contrée barbare.* — 1. *Figure humaine.* — Le guerrier de Grésan, près de Nîmes, découvert au milieu de débris romains, a la figure trop mutilée pour que l'on puisse juger du style. Les bras collés au corps, le casque encapuchonné d'une peau de bête qui descend sur le dos, et la cuirasse de forme grecque, ornée de dessins géométriques en relief, ont fait rapporter cette statue à l'époque préromaine.

2. *Décoration des armes et des parures.* — Nous n'avons rien à dire des motifs géométriques barbares qui sont semblables à ceux des deux périodes de l'âge du fer, dans les contrées au nord des Alpes. Nous nous occuperons seulement de quelques parures, dont l'origine est restée jusqu'ici indécise. Les bijoux d'or de Toulouse, d'Albi et d'Aurillac sont d'une technique parfaite comme travail de fonte et de ciselure; la décoration les classe en trois groupes[1]. Trois colliers de Toulouse à tige en torsade et fermeture à bouton, et le bracelet d'Aurillac, avec ses doubles et triples volutes en relief sur des saillies globulaires, reproduisent des parures en bronze des stations marniennes Deux armillae de Toulouse, dont l'une à extrémités terminées par de petits disques moulurés, sont des bijoux grecs. Quant aux six colliers et bracelets à décoration végétale d'Albi et de Toulouse, si les boutons de fermeture rappellent les torques gaulois, l'art hellénique s'y manifeste, sur les uns, par des guirlandes de fleurs et de feuilles imitées de la nature, qui serpentent autour de fils d'or tordus ensemble; sur les autres, par des houppes ou chatons, et des bourgeons floraux avec folioles, d'une interprétation conventionnelle, que l'on trouve

1. Roschach, *Bijoux gaulois du Musée de Toulouse* in *Histoire generale du Languedoc*, éd. Privat, t. XVI.

également dans des bijoux découverts en Bosnie et en Hongrie, dont les prototypes grecs sont connus.

3. *Céramique. — Ornements incisés et imprimés.* — La décoration des poteries du 1er âge du fer comprend : des lignes de points, petits cercles, carrés et triangles imprimés ; des chevrons et des méandres, incisés et empâtés de matière blanche, et des zones de larges cannelures. Ces motifs se rencontrent dans les premières couches d'Hissarlik, et dans la céramique du Dipylon. Au 2e âge du fer, on voit, sur des poteries de formes celtiques ou grecques, à surfaces polies, striées ou gradinées, des lignes ondulées tracées à la pointe mousse ou incisées, et des carrés inscrits imprimés. Les faisceaux de lignes sinueuses incisées, qui décorent certains vases de pâte grise très fine du Bas-Languedoc, se trouvent dans la 6e couche d'Hissarlik. Une œnochoé ovoïde de Toulouse est décorée d'une zône d'écailles imbriquées, motif commun à toutes les périodes de l'art hellénique depuis le mycénien. A cette série se rattachent les spirales irrégulières tracées à la partie extérieure du fond de nombre de vases de formes grecques. Enfin, des vases de Toulouse, également de formes grecques, portent dessinées à la pointe, après cuisson, les uns des figures géométriques, un autre, une scène de chasse à la haie avec un cerf, un sanglier et un oiseau aquatique.

Ornements peints ou brillants. — Une nécropole du Tarn du 1er âge du fer a donné une coupe de couleur rouge vif, peinte en noir, sur la panse, d'une couronne de triangles, et sur le fond intérieur d'une étoile. Sur la coupe attique de Vieille-Toulouse on voit un homme nu, le bras gauche étendu.

Au 2e âge du fer, les importations comprennent quelques vases campaniens peints sur le vernis noir de cercles blancs, et des poteries attiques à figures rouges du Bas-Languedoc et des environs de Marseille. Si l'époque à laquelle les poteries dites ibéro-grecques, ont apparu dans les deux régions reste incertaine, nous retenons qu'à Toulouse il en a été trouvé dans des sépultures des IIIe et IIe siècles. Les motifs qui décorent ces

poteries sont les suivants. A Toulouse, entre des bandes et des lignes parallèles, courent des festons de demi-cercles concentriques, limités par des incisions tracées au compas, comme dans certains vases corinthiens; à Narbonne, avec des couronnes de demi-cercles concentriques qui s'entrecoupent, on trouve des bandes de triangles, des lignes verticales droites et zigzagées, des lignes de S et des spirales, souvent disposées dans de petites métopes ménagées entre les bandes. Nous savons qu'au même groupe d'origine indécise se rapportent les poteries de couleur sombre de Toulouse, décorées par le brunissage de l'engobe mate, de dessins brillants qui ne comprennent que des bandes et des lignes parallèles, et des lignes ondulées dans l'intervalle. Ces décorations, qu'il s'agisse des bandes et lignes limitant les zônes, ou des motifs proprement dits, appartiennent à toutes les périodes de l'art hellénique depuis le mycénien jusqu'à l'époque classique.

4. *Monnaies*. — Les types et les symboles des monnaies barbares sont imités des villes grecques voisines, Marseille et Emporion, ou de la Sicile, à l'exception des symboles de la pièce des Tectosages qui peuvent se réclamer, en partie du moins, de l'art indigène. On constate sur toutes ces monnaies que le dessin du type, d'abord assez correct, dégénère en représentations plus ou moins grotesques, pour arriver, dans la pièce des Tectosages, à des figures invraisemblables où la déesse est représentée par une partie du visage ou par une parure, tandis que le dessin des symboles n'est pas altéré.

(*A suivre*.)

LES

"TRÈS BELLES HEURES DE NOTRE DAME"

DU DUC JEAN DE BERRY

Restitution de l'état primitif d'un splendide manuscrit du XV[e] siècle aujourd'hui dépecé, mutilé et au tiers brûlé.

(PLANCHES XVIII-XXIII)

PREMIÈRE PARTIE

NOTICE ET HISTOIRE DU MANUSCRIT

L'incendie de la Bibliothèque nationale de Turin, au mois de janvier 1904, a fait disparaître, on le sait, un des plus précieux manuscrits à miniatures qui fussent au monde, les fameuses « Heures de Turin ».

Les circonstances m'avaient heureusement amené, un peu plus d'un an et demi avant le désastre, à publier en l'honneur de M. Léopold Delisle une reproduction intégrale, mise au jour le 6 mai 1902, des peintures du volume de Turin[1].

J'avais projeté d'accompagner cette publication de 1902 d'un texte développé, dans lequel je me serais étendu sur chaque miniature prise en particulier.

Les lecteurs de la *Revue archéologique*, en se reportant à l'année 1904, tome I[er], p. 402, verront comment j'ai dû renoncer à ce projet. J'ai ainsi gardé inédites une grande partie des notes que j'avais commencé à recueillir à Turin dès 1887. J'ai seulement mis en évidence l'intérêt capital qu'offraient

1. *Heures de Turin. Quarante-cinq feuillets à peintures provenant des Très belles Heures de Jean de France, duc de Berry*, Paris, 1902, gr. in-4°, avec 45 planches en phototypie.

quelques-unes des pages des Heures de Turin pour l'histoire des origines de la peinture flamande, en faisant paraître dans la *Gazette des Beaux-Arts*, n^os de janvier et février 1903, mon étude intitulée « Les Débuts des Van Eyck »[1].

D'un autre côté, les Heures de Turin, comme je l'ai découvert et nettement expliqué à plusieurs reprises, ne sont que des fragments d'un volume commencé pour ce duc Jean de Berry, frère de Charles V, dont la renommée de grand amateur de belles choses est aujourd'hui si bien établie.

D'autres fragments du même livre d'Heures ont été retrouvés soit par moi-même, soit par mon ami J.-J. Marquet de Vasselot, à Paris (collection du baron Adolphe de Rothschild, aujourd'hui à M. le baron Maurice de Rothschild, et Musée du Louvre) et à Milan (collection du prince Trivulzio).

J'ai étudié longuement chacun de ces fragments, en ne m'attachant pas seulement aux peintures mais aussi au texte dont j'ai dressé une patiente collation. J'ai pu ainsi arriver à établir, sur le papier, une restitution idéale du manuscrit primitif, indiquant d'une manière précise l'ordre dans lequel avaient été d'abord rangés les feuillets actuellement connus. Ce travail de recomposition m'a amené à reconnaître que le volume original avait subi des pertes au cours des temps, et m'a révélé quel devait être le contenu des feuillets qui manquent encore à l'appel ; enfin, analysant dans tous les fragments chaque miniature l'une après l'autre, j'ai vu se dessiner les cadres d'un classement général de toutes les images d'après leur date respective d'exécution et leur caractère de style.

C'est cette étude d'ensemble, ayant pour base ma restitution intégrale du manuscrit primitif et comprenant à la fois les *Heures de Turin* et les autres morceaux qui se soudaient primitivement avec ces *Heures de Turin*, dont je voudrais donner ici, non pas le développement complet qui remplirait un livre, mais tout au moins un résumé destiné à fixer les points principaux.

1. *Gazette des Beaux-Arts*, année 1903, t. Ier, p. 5-18 et 107-120 (a été tiré à part).

Pour les portions du manuscrit qui existent encore à Paris et à Milan, je m'imposerai d être bref. Au contraire, pour les feuillets brûlés de Turin, j'estime que les indications recueillies jadis en face des originaux, quant ils existaient encore, sont maintenant devenues très précieuses par suite du désastre irréparable de 1904.

J'ai eu d'ailleurs une preuve assez piquante de l'intérêt qu'il y a à compléter la communication au public de mes notes prises à Turin.

Dans une des miniatures des *Heures de Turin*, le *Baiser de Judas*[1], un astre circulaire apparaît dans le ciel, presque au ras de l'horizon. J'ai bien imprimé en 1902 qu'il s'agissait d'un « effet de nuit » ; néanmoins une controverse s'est élevée au sujet de l'astre qui éclaire cette scène. Est-ce la lune qui se lève? ou le soleil qui se couche? On m'a écrit de l'étranger pour me demander de trancher le débat. Si j'avais publié plus tôt le texte complet de mes notes où « la lune » est nettement désignée, la question ne se serait même pas posée.

État actuel du manuscrit.

Les fragments qui existent encore, ou dont on peut dire sûrement qu'ils ont jadis existé, se répartissent en cinq catégories.

A. Début du manuscrit ayant appartenu au comte Victor de Saint-Mauris, puis au baron Adolphe de Rothschild et passé aujourd'hui par héritage à M. le baron Maurice de Rothschild.

B. Milieu du manuscrit ayant constitué les « Heures de Turin ».

C. Feuillets détachés de cette même partie et parvenus au Musée du Louvre.

D. Fin du manuscrit conservé à Milan dans la bibliothèque du prince Trivulzio.

E. Feuillets placés tout à fait à la fin du manuscrit, dont le

1. N° **15** de ma restitution du manuscrit primitif.

sort actuel est ignoré, mais dont on connaît au moins un par une reproduction du comte de Bastard.

F. Feuillets enlevés des portions A et B et qui n'ont pas encore été retrouvés.

Fragment A.

Portion du manuscrit appartenant à M. le baron Maurice de Rothschild.

Cette partie comprend le début du livre d'Heures, s'ouvrant par un calendrier que suivent immédiatement les Heures de la Vierge, se continuant par les psaumes de la Pénitence, les Vigiles ou Vêpres des morts, les oraisons de la Passion, les Heures du Saint-Esprit et de la Passion, et s'arrêtant brusquement, après quelques pages, en plein milieu d'une série de prières adressées à Dieu, à la Vierge et aux saints.

Tout, dans cette portion, évoque le souvenir du duc Jean de Berry. Le calendrier renferme une dizaine de notes nécrologiques que M. Delisle a relevées et dont l'ensemble ne peut se rapporter qu'au duc Jean[1]; le style des miniatures trahit exclusivement des mains d'artistes dont on retrouve des œuvres dans d'autres livres d'Heures du duc de Berry et que les familiers de ce prince appelaient les « ouvriers de Monseigneur » ; enfin les armoiries du duc de Berry sont plusieurs fois répétées, ornant un catafalque, dans l'image qui représente un service funèbre en tête des Vigiles des morts.

Cependant deux adjonctions ont été faites après coup au manuscrit. Dans la marge latérale de gauche de la page qui porte la première miniature représentant l'*Annonciation* (reproduite sur une des planches hors texte jointes au présent travail), et dans la lettrine initiale qui accompagne l'image de l'*Homme de douleurs* ou *Dieu de Pitié* en tête des Heures de la Passion[2], on a introduit l'image d'une jeune dame à genoux en

1. Léopold Delisle, *Les livres d'Heures du duc de Berry* (Paris, 1884, extrait de la *Gazette des Beaux-Arts*, février, mars et avril 1884), p. 24 du tirage à part.

2. Nos **1** et **11** de ma restitution.

prière. Son costume, et surtout sa coiffure consistant en un grand hennin pointu, nous reportent aux modes qui furent en faveur durant les règnes de Charles VII et Louis XI. Près de cette dame sont peintes des armoiries qui, sur l'original, se lisent très nettement : « Fascé d'argent et de sinople de six pièces, à huit merlettes de gueules posées 3, 3 et 2 ». Je reviendrai plus loin sur ces armoiries qui peuvent être identifiées d'une manière certaine et qui ont une grande importance au point de vue de l'histoire des destinées du manuscrit durant le XVe siècle.

Le fragment Rothschild comportait originairement 31 pages à peintures. Vingt-cinq de celles-ci se trouvent encore dans le volume actuel qui est recouvert d'une reliure armoriée, en maroquin rouge, du début du XVIIIe siècle. Les six autres sont égarées.

Fragments B, C et D.

« Heures de Turin ». — Feuillets du Musée du Louvre. — Prétendu « Missel » du prince Trivulzio.

Ces trois fragments se sont trouvés séparés par des circonstances inconnues; mais au XVe siècle ils étaient unis ensemble et ont subi les mêmes destinées jusqu'à l'entier achèvement de leur décoration. Au point de vue de l'étude de leurs images, ils doivent être considérés comme formant bloc.

Notre fragment B — les « Heures de Turin » — brûlé dans l'incendie du mois de janvier 1904 et réduit aujourd'hui à l'état misérable de trois toutes petites masses carbonisées, réunies dans un écrin[1], consistait en un volume de 92 feuillets, dont un blanc, couvert d'une reliure en maroquin rouge pouvant remonter à la fin du XVIIe siècle ou au commencement du XVIIIe. Il était devenu la propriété de la Maison de Savoie à une époque ignorée; ce que l'on sait, c'est qu'il était du nombre des manuscrits qui furent donnés vers 1720 à l'ancienne bibliothèque de l'Université de Turin par le roi de Sardaigne Victor-Amédée[2].

1. Sur ces débris carbonisés on distingue encore, très réduites en dimensions par l'action du feu, des portions des trois pages peintes qui seront décrites plus loin, dans ma restitution du manuscrit primitif, sous les n^os **56, 59** et **61**.
2. Cf. P. Durrieu, *Heures de Turin*, p. 13, note 1.

Ce fragment, au point de vue du texte, était composé de quatre morceaux ainsi rangés d'après la numérotation moderne des feuillets : un calendrier (fol. 1-12); une première suite de prières (fol. 14-56, séparés du calendrier par un fol. blanc numéroté 13); une seconde suite d'autres prières (fol. 57-91); enfin un dernier feuillet (fol. 92) contenant la fin d'une oraison à la Sainte Face.

Du calendrier nous n'avons pas à nous occuper ici. Ce n'était qu'une addition au fond primitif du manuscrit, introduite au xve siècle, alors que nos fragments B, C, D encore réunis se trouvaient être conservés dans les pays flamands[1]. Il en était de même très vraisemblablement pour l'oraison à la Sainte Face dont la fin seule subsistait dans le volume de Turin[2]. Quant aux deux suites de prières, elles appartiennent bien au contraire au manuscrit que nous étudions, mais leur ordre primitif avait été renversé. A l'origine, c'étaient les feuillets numérotés plus tard à Turin 57 à 91 qui occupaient la première place, le début de leur texte se soudant immédiatement avec les derniers mots du fragment Rothschild. Les feuillets de Turin 14 à 56 ne venaient qu'après les susdits feuillets 57 à 91, peut-être séparés de ceux-ci par une portion aujourd'hui égarée[3].

La partie ayant servi à constituer les « Heures de Turin » a contenu jadis jusqu'à 36 pages à peintures. De ces pages, 28 seulement existaient dans le volume au moment où il a été brûlé.

Sur les huit pages illustrées manquant aux « Heures de

1. Dans ma publication de 1902 consacrée spécialement aux *Heures de Turin*, comme je reproduisais toutes les images du manuscrit *actuel*, j'ai dû donner place aux pages peintes du calendrier qui occupent les planches I à XII. Mais j'ai bien insisté dans mon texte (p. 15) sur ce fait qu'ils ne constituaient qu'une addition au manuscrit primitif.

2. Le feuillet contenant le début de cette oraison, et qui était orné de peintures, se trouve égaré. Il ne peut donc être porté un jugement définitif sur l'âge réel de ce morceau. Par prudence, je l'ai classé sous le n° **48** de ma restitution générale, mais en faisant, comme on le verra, les réserves voulues.

3. Voir ma restitution, n°s **48**, *a*, *b*, *c*, etc.

Turin » trois sont toujours égarées[1]; quant aux cinq autres elles occupaient quatre feuillets, l'un de ces feuillets étant peint sur ses deux faces. Ce sont précisément ces feuillets qui forment notre fragment C. Après avoir été connus, vers le milieu du XIXe siècle, de l'éditeur Curmer, à qui ils avaient été communiqués par deux Français alors fixés à Rome, le peintre Schnetz et Mgr de Falloux[2], ces feuillets ont fini par arriver chez un marchand de Paris. Ils y furent achetés par un très fin connaisseur, M. Jules Maciet, et celui-ci les a généreusement donnés en 1896 au Musée du Louvre, où ils ont trouvé aujourd'hui un asile définitif, ayant ainsi échappé au désastre qui a fait disparaître à peu près complètement le reste du fragment dont ils faisait partie intégrante au XVe siècle.

A la suite des « Heures de Turin » complétées par les feuillets du Louvre, soit immédiatement après elles, soit avec l'intermédiaire d'un fragment égaré[3] se plaçait originairement notre fragment D. Ce fragment renferme, comme texte, des *propres des messes* de certaines fêtes. Aussi a-t-il été, mais bien à tort, qualifié de « Missel » dans le Catalogue de la Biblioteca Trivulziana dressé par Giulio Porro[4]. Au XVIIIe siècle, ce fragment a appartenu d'abord à la famille des Comtes d'Aglie, du Piémont[5]. Il a passé ensuite à la famille historique des Trivulzio, et le chef actuel de cette famille le possède encore dans la bibliothèque de son palais de Milan, recouvert d'une reliure en velours vert, formant housse, qui n'est pas antérieure au XIXe siècle.

Le fragment D est indemne de lacune. Il compte 28 pages

1. L'une de ces pages est le n° **48** de ma restitution qui me paraît avoir été une interpolation. Les autres correspondent à mes n^os **43** et **58**.

2. Curmer a reproduit les peintures de ces feuillets en chromolithographie dans ses *Evangiles* (Paris, in 4°, 1864) Cf. Léopold Delisle, *Les livres d'Heures du duc de Berry*, p. 25 du tirage à part.

3. Voir ma restitution, n° **67** *bis*, *ter*, *quater*, etc.

4. *Catalogo dei Codici manoscritti della Trivulziana* (Turin, 1884, gr. in 8°) p. 246-250, ms. n° 2163.

5. Les armes de cette famille se trouvent sur un *ex-libris* gravé, collé dans l'intérieur du volume.

ornées de peintures, dont 25 illustrées de grandes miniatures formant tableaux[1].

Les trois fragments B, C, D présentent ce caractère commun de ne plus contenir exclusivement, comme le fragment A, des miniatures exécutées pour le duc Jean de Berry, mais de montrer encore, enchevêtrées avec les œuvres des artistes du duc Jean, des peintures appartenant à deux autres écoles, soit en tout, si l'on me permet l'expression, trois couches différentes d'illustrations. Et ces trois couches sont intimement mélangées, au point qu'on les rencontre parfois juxtaposées sur les mêmes pages et presque coexistant jusque dans les mêmes tableaux[2].

Fragment E.

Feuillet du comte de Bastard. — Le comte Auguste de Bastard d'Estang a possédé vers 1848 et fait reproduire en lithographie une page de manuscrit ornée d'une grande miniature représentant le duc Jean de Berry reçu à la porte d'un monastère[3]. Au bas de ce tableau est copié le début d'une prière à dire quand on s'apprête à partir en voyage. Nous republions ici, sous une échelle réduite, la lithographie du comte A. de Bastard, dans la sixième des planches hors texte (XXIII) jointes au présent travail.

M. Léopold Delisle, en tirant argument de l'identité d'écriture et de la similitude de disposition de la peinture sur la page, a émis l'hypothèse que ce feuillet, dont le sort actuel n'est pas connu, devait provenir du même ensemble que les feuillets connus par Curmer, c'est-à-dire que notre fragment C aujourd'hui au Louvre[4]. Cette opinion me paraît absolument fondée et

1. Les trois autres pages à peintures (mes nos **70**, **71** et **95**) ne contiennent que des sujets secondaires placés dans les lettrines et sur les marges inférieures des pages.

2. Certaines des grandes miniatures exécutées à l'origine pour le duc de Berry ont, en effet, été retouchées ou repeintes en même temps qu'on travaillait à exécuter les autres peintures plus récentes (voir ma restitution, nos **72**, **73**, **78**, **79**, **85**, **86**, **87** et **92**).

3. L. Delisle, *Les collections de Bastard d'Estang à la Bibliothèque Nationale* (Nogent-le-Rotrou, 1885, in-8°), p. 229, n° 20.

4. L Delisle, *Les livres d'Heures du Duc de Berry*, p. 25.

autorise par conséquent à rattacher le feuillet Bastard à notre manuscrit.

La même prière à dire au moment d'un départ se retrouve, chaque fois accompagnée comme dans notre fragment D d'une miniature où le duc Jean de Berry est lui-même mis en scène, à la fin de deux autres livres d'Heures du duc Jean, ses « Petites Heures », ms. latin 18014 de la Bibliothèque nationale, et ses « Belles Heures » où « *Heures d'Ailly* » appartenant à M. le baron Edmond de Rothschild[1]. On peut conclure de cette observation que le feuillet Bastard, non seulement appartenait au volume que nous restituons, mais que dans ce volume il devait être placé parmi les toutes dernières pages, après le fragment Trivulzio.

Fragments F.

Feuillets actuellement égarés. — La collation du texte m'a démontré que des feuillets portant des pages à peintures manquent encore, comme je l'ai déjà signalé plus haut, dans les fragments Rothschild (6 pages) et Turin (3 pages). En outre, il est possible qu'il ait existé dans le manuscrit primitif deux autres parties non encore retrouvées et qui pouvaient, chacune, renfermer plusieurs grandes images[2].

Ces feuillets sont-ils tous irrémédiablement perdus? J'espère le contraire. Déjà, en effet, le nombre des morceaux à rechercher n'est plus aussi élevé que celui que j'avais noté à l'origine, quand j'ai commencé à étudier les *Heures de Turin*. Sur les pages à peintures dont j'avais constaté l'absence en 1887, cinq ont réapparu avec les feuillets recueillis par M. Jules Maciet et donnés par lui en 1896 au Musée du Louvre. Pourquoi une pareille bonne fortune ne se répéterait-elle pas? Puissent les indications que je donne dans la restitution qui va suivre, sur les fragments encore égarés, contribuer à amener un tel résultat!

1. Cf. Paul Durrieu, *Les Belles Heures de Jean de France duc de Berry* (Paris, 1906, extrait de la *Gazette des Beaux-Arts*), p. 20 du tirage à part.

2. Voir, dans ma restitution, n^{os} **48** *a*, *b*, *c*, etc., et **67** *bis*, *ter*, *quater*, etc.

HISTOIRE DES DESTINÉES DES DIVERS FRAGMENTS DU MANUSCRIT PRIMITIF.

Si nous réunissons par la pensée les divers fragments que nous venons de décrire sommairement, nous constaterons qu'une restitution idéale du manuscrit primitif nous révèle un des plus splendides volumes qui ait été destiné à faire partie des collections du duc Jean de Berry.

Le texte, d'une irréprochable calligraphie[1], était transcrit en caractères de grande dimension, ou pour parler le langage du temps « en grosses lettres de forme », sur des feuillets du plus beau parchemin, mesurant plus de 28 centimètres de haut sur plus de 20 centimètres de large et comportant un maximum de vingt lignes à la page[2]. Le nombre des feuillets dépassait 325 et sur l'ensemble du manuscrit, 92 pages au moins[3] étaient disposées de manière à recevoir des peintures. Un plan général avait été adopté pour la décoration de ces pages à peintures. Sur chacune d'elles, la partie supérieure était réservée pour une grande miniature, que j'appellerai « tableau », dont le cadre mesurait en moyenne de 13 à 14 centimètres de haut sur 10 à 12 centimètres de large. Au-dessous du tableau, la lettrine par laquelle s'ouvrait le texte devait être *historiée*, c'est-à-dire recevoir un second sujet peint dans l'intérieur de la lettre. Enfin, une troisième composition était appelée à se dérouler au bas du texte comme une sorte de frise. Autour des pages on avait placé à l'avance une riche ornementation en or et couleurs, formée de tiges à feuilles de houx, dans le style des beaux manuscrits français de la fin du XIV[e] siècle, ornementation que

1. Cf. pour plus de détails, P. Durrieu, *Heures de Turin*, p. 10, note 1.

2. Le nombre des lignes est réduit à trois ou quatre, quand la page est illustrée d'une grande peinture.

3. Je ne tiens pas compte dans ce calcul du n° **48** de ma restitution qui me paraît avoir été une interpolation ni de mes n[os] **70**, **71** et **95** qui ne sont en quelque sorte que des demi-pages à peintures, ne renfermant pas de grands tableaux.

l'on pouvait corser au besoin en ajoutant des figurines dans les marges.

En supposant le plan entièrement réalisé, et en tenant compte de quelques petites modifications de détail[1], on arriverait, pour les portions dont l'existence dans le volume est absolument certaine, à un total d'au moins 280 sujets différents.

L'étude du style des peintures démontre qu'une partie seulement de ce vaste ensemble a été exécuté par les artistes du duc Jean de Berry. Mais l'œuvre de ces artistes suffit à elle seule à former une superbe série. Sur un total de 84 grands tableaux qui sont parvenus jusqu'à nous (y compris les « Heures de Turin » brûlées et le fragment Bastard), il y en a 52, c'est-à-dire beaucoup plus de la moitié, qui sont dues aux pinceaux des maîtres employés par le duc Jean.

Une première question qui se pose est celle de savoir si, dans les documents concernant les collections du duc de Berry, il n'y a pas trace de ce manuscrit qui, même au moment où il ne contenait encore que les miniatures peintes pour le duc Jean, constituait déjà un volume vraiment splendide.

M. L. Delisle a relevé, dans le calendrier qui ouvre le fragment Rothschild, des notes nécrologiques qui démontrent que notre manuscrit ne peut pas être antérieur comme date à l'année 1404[2]. D'autre part, nous pouvons dresser, grâce aux pièces d'archives, la liste complète de tous les livres qui ont appartenu au duc Jean de Berry depuis le 31 janvier 1413 jusqu'à sa mort en 1416. Or, dans cette liste, notre manuscrit ne figure pas. Il faut en conclure que si notre volume, comme la chose est hors de doute, a eu pour premier possesseur, à une époque qui remonte au plus tôt à 1404, le duc Jean de Berry, il est ensuite sorti des mains de ce prince avant le 31 janvier 1413.

1. Le grand tableau n° **96** de ma restitution se présente par exception seul sur sa page. Mais en revanche, trois pages ne portant pas de grands tableaux (n^os^ **70, 71** et **95**) donnent un supplément de six sujets secondaires placés en lettrine ou en frise.

2. Delisle, *Les livres d'Heures du duc de Berry*, p. 24.

Le fait de cette sortie est, en lui-même, absolument normal. Le duc Jean de Berry, ainsi que j'ai déjà eu l'occasion de le signaler plusieurs fois ailleurs, aimait à renouveler ses collections; nous connaissons plusieurs exemples de volumes de premier ordre qui ne sont restés qu'un certain temps entre ses mains et qu'il a, de son vivant, aliénés par voie de dons ou d'échanges. Je me bornerai à citer ici le fameux *Josèphe* de la Bibliothèque nationale et la *Bible glosée* du Vatican[1].

Tous les mouvements d'entrées et de sorties de volumes qui se sont effectués de 1404 à 1413, c'est-à-dire durant la période qui nous intéresse, avaient été notés à l'époque dans un compte tenu par le garde des joyaux du duc de Berry, Robinet d'Estampes. Malheureusement ce compte est perdu[2]. Mais nous savons, par un renvoi qui le vise dans un autre document, celui-ci conservé, que sur le feuillet 243 du susdit compte perdu il était fait mention d' « unes très belles Heures de Nostre-Dame, escriptes de grosse lettre de fourme » et il est bien expliqué que, pour l'époque postérieure à janvier 1413, ces « très belles Heures » se trouvent désormais rayées des inventaires ducaux, parce qu'elles avaient été aliénées, ayant été cédées par le duc de Berry à Robinet d'Estampes en échange d'un autre livre d'Heures[3].

Le signalement donné par le compte perdu : « unes très belles Heures de Nostre Dame, escriptes de grosse lettre de fourme » conviendrait à merveille au manuscrit que nous reconstituons. Celui-ci, en effet, est *très beau*, s'ouvrant par les *Heures de Nostre Dame*, et enfin remarquable par la *grosseur*, proportionnellement au format des feuillets, de la *lettre de forme* employée pour la transcription du texte. Pour que le parallé-

1. P. Durrieu, *Les Antiquités judaïques et le peintre Jean Foucquet* (Paris, 1908, in folio), p. 12-13; du même, *La Bible du duc Jean de Berry au Vatican* (Paris, 1910, extrait de la *Revue de l'art ancien et moderne*), p. 12.

2. Peut-être a-t-il péri dans un incendie des Archives du Cher.

3. Pour plus de détails, Paul Durrieu, *Heures de Turin*, p. 9. — Cf. Léopold Delisle, *Recherches sur la librairie de Charles V* (Paris, 1907, 2 vol. in 8° et un atlas in 4°), IIe partie, p. 240*, nos 103 et 106.

lisme entre notre manuscrit et l'indication des documents fût complète, il faudrait pouvoir l'étendre encore au quatrième point, c'est-à-dire arriver à établir que le volume est bien parvenu à Robinet d'Estampes, ainsi que la chose s'est produite pour ces « Très belles Heures de Nostre Dame » du duc de Berry, mentionnées au folio 243 du compte perdu.

C'est ici que nous avons à faire intervenir les deux petits portraits d'une dame du xve siècle que nous avons signalé se trouver rajoutés vers le début du fragment Rothschild.

Robinet d'Estampes compta parmi les plus fidèles serviteurs du duc Jean de Berry; il fut même un des exécuteurs testamentaires choisis par le prince dans son testament. Sa descendance s'est perpétuée par la brillante maison des d'Estampes, marquis de la Ferté-Imbault, de Mauny, de Valençay, etc., etc., qui a fourni en 1651 avec Jacques d'Estampes, marquis de la Ferté-Imbault, un maréchal de France et dès 1643 un cardinal avec Achille d'Estampes-Valençay. Mais au temps du duc Jean de Berry l'élévation de la famille était toute récente. Le Père Anselme, dressant la généalogie du maréchal d'Estampes, n'a pas pu faire remonter sa filiation plus haut que notre Robinet d'Estampes, garde des joyaux du duc de Berry. Celui-ci, grâce à la faveur du duc Jean, commença déjà la fortune de sa maison. Son fils Robinet ou Robert II l'accrut à son tour; il devint chevalier, conseiller et chambellan du roi, sénéchal de Bourbonnais, et put s'intituler seigneur de Sallebris et de la Ferté-Imbault.

Néanmoins, ce qui mit tout à fait la famille d'Estampes en bon rang, ce fut le mariage de Robert II avec une femme issue d'une très ancienne et très noble maison de France, Marguerite de Beauvillier. Celle-ci était fille de Jean de Beauvillier IIIe du nom, de qui descendirent en ligne masculine les Beauvillier ducs de Saint-Aignan, si connus au xviie siècle. Le contrat de mariage de Robinet II d'Estampes avec Marguerite de Beauvillier date du 13 juillet 1438 et la famille, alors toute fraîchement arrivée aux honneurs, des d'Estampes eut à s'enorgueillir d'une alliance si flatteuse.

Or, les armoiries, qui accompagnent la figure de femme rajoutée à deux endroits du début du manuscrit appartenant à M. le baron Maurice de Rothschild, sont précisément, sous une de leurs formes anciennes, les armoiries des Beauvillier.

Étant donné que le costume de la dame est bien celui que l'on portait à l'époque voulue, on est autorisé à voir, dans l'introduction de ce portrait sur les pages du volume, un souvenir de l'entrée d'une Beauvillier dans la famille des d'Estampes, et pour que ce souvenir ait pu être ainsi enregistré, il a fallu que la portion du manuscrit, dans lequel nous le rencontrons, fût alors en possession de la famille d'Estampes. Ainsi achève de se préciser l'identification que nous proposons pour notre manuscrit avec ces « Très belles Heures de Nostre Dame » que le duc Jean de Berry a cédées avant le 31 janvier 1413 à Robinet d'Estampes.

Il est probable d'ailleurs que la possession du fragment par les d'Estampes a dû se prolonger longtemps encore. En juin 1707 un d'Estampes, Philippe Charles, fils de Charles d'Estampes, marquis de Mauny, épousa Jeanne Marie du Plessis-Châtillon ; et justement il se trouve que le fragment Rothschild est aujourd'hui recouvert d'une reliure en maroquin rouge, du début du XVIIIe siècle, qui est aux armes et chiffres de Du Plessis-Châtillon.

Si le début de notre manuscrit primitif, le fragment Rothschild, paraît avoir été conservé plus ou moins longtemps par la famille d'Estampes, il n'en est pas de même de la suite comprenant les fragments Turin, Louvre et Trivulzio.

Dans cette suite du volume, on trouve encore, et même en majorité pour les grands tableaux, des peintures exécutées par les artistes du duc Jean de Berry. Mais, ainsi que nous l'avons déjà indiqué d'un mot, un assez grand nombre de tableaux et surtout de lettrines historiées et de sujets secondaires disposés au bas des pages trahissent de tout autres mains. Ces illustrations dont le caractère tranche avec celui des images du début ont été certainement introduites après que le manuscrit, encore inachevé, fut sorti des collections du duc Jean. Elles se par-

tagent en deux catégories. La première catégorie, comprenant des pages qui sont d'incomparables chefs-d'œuvre, date, comme je l'ai prouvé dès 1902, grâce à la lecture de blasons peints sur deux tableaux, d'une période où nos fragments B, C, D, encore réunis, étaient devenus la propriété d'un neveu par alliance du duc Jean de Berry, le comte de Hainaut et de Hollande, Guillaume IV de Bavière. Ce comte de Bavière-Hainaut, qui avait d'étroites attaches avec la France, beau-frère du duc de Bourgogne, cousin-germain par sa femme du roi Charles VI, résidant souvent à Paris dans un hôtel que lui avait donné son oncle le duc de Berry, maria sa fille Jacqueline en premières noces à un des fils de Charles VI, Jean de France, duc de Touraine et plus tard dauphin de France après la mort d'un frère aîné. Les portraits de Guillaume IV de Bavière-Hainaut, de sa fille et de son gendre le dauphin Jean se trouvent réunis dans un tableau merveilleux de notre manuscrit (n° 38 de ma restitution). Un tel tableau n'a pu être peint que du vivant des trois personnages représentés. Or, Guillaume IV de Bavière-Hainaut et le dauphin Jean sont morts tous deux en 1417. Bien plus, c'est pendant un assez long laps de temps que Guillaume IV a dû détenir nos fragments B, C, D, car les maîtres employés par lui ont eu le loisir d'y peindre au moins quinze grands tableaux et plusieurs lettrines et frises. On peut donc en conclure que, si l'on ne connaît pas exactement le moment où cette portion des Très belles Heures de Notre-Dame, détachée dès lors du début du volume, est passé à Guillaume IV de Bavière-Hainaut, ce moment se place du moins sensiblement plus tôt que l'année 1417.

Quant à la seconde catégorie de peintures postérieures à la possession du volume par le duc de Berry, elle s'apparente tout à fait par le style aux œuvres des miniaturistes de profession qui ont travaillé en Flandre et dans les pays voisins vers le milieu du xv[e] siècle, durant la domination du duc de Bourgogne Philippe le Bon. Le calendrier interpolé dans les Heures de Turin nous reporte également, par les noms de saints qui y sont ins-

crits, vers les régions flamandes. Nous apprenons ainsi dans quelle contrée le manuscrit a fini par recevoir, au cours du xv[e] siècle, le complément définitif de sa décoration.

En résumé, le texte de nos « Très belles Heures de Nostre-Dame, escriptes de grosse lettre de fourme » a été copié pour le duc Jean de Berry au plus tôt en 1404. L'illustration du manuscrit a été commencée pour le même prince, et même poussée déjà assez loin pour que la moitié au moins des grands tableaux aient été exécutés durant cette première phase de l'histoire du volume. Mais avant le 31 janvier 1413, et tandis que le travail de décoration était loin d'être achevé, le duc Jean a cédé les « Très belles Heures de Notre-Dame » à Robinet d'Estampes. Le manuscrit a subi alors un premier partage. Le début est resté aux d'Estampes au moins jusqu'au mariage d'un d'Estampes avec une fille de la maison de Beauvillier, dont les armes ont été ajoutées sur le fragment. Le reste a passé, à une date sensiblement antérieure à 1417, au neveu par alliance du duc Jean de Berry, Guillaume IV de Bavière, comte de Hainaut et de Hollande. Celui-ci a fait continuer la série des peintures, sans pouvoir cependant la mener à bonne fin. Ce n'est que dans le courant du xv[e] siècle que l'œuvre d'illustration et de décoration a été enfin terminée ; et c'est en Flandre ou dans les régions voisines que s'est accomplie cette dernière phase de la création du livre. Dans la suite, au plus tard au commencement du xviii[e] siècle, le morceau passé avant 1417 à Guillaume IV de Bavière-Hainaut, et achevé comme je viens de le dire, a été coupé en deux nouveaux volumes. L'un de ces volumes est arrivé à la maison de Savoie et a constitué les « *Heures de Turin* » ; l'autre a formé le prétendu « Missel » de la Trivulziana ayant eu pour possesseurs successifs les comtes d'Aglie et, à partir du xviii[e] siècle, les Trivulzio. En outre, au cours des temps, des feuillets ont été aussi séparés de l'ensemble et se trouvent soit isolés comme le fragment Bastard, soit égarés.

Cette histoire est passablement compliquée, surtout avec cette scission de l'unique volume primitif d'abord en deux parties

principales (A + B, C, D) puis en trois (A + B, C + D) puis en quatre (A + B + C + D), et ceci sans parler de l'isolement du feuillet Bastard (E) et de l'ignorance où nous sommes du sort des fragments égarés (F). J'espère néanmoins être arrivé à exposer les choses d'une manière suffisamment claire pour le lecteur.

Avant de donner ma restitution du manuscrit dans l'ensemble de son état original, il me reste encore à dire quelques mots du texte qu'il renferme et, ce qui est plus important, de la classification à établir, d'après leur style, pour toutes celles de ses peintures qui nous sont connues.

En ce qui concerne cette dernière partie de ma tâche j'ai l'immense avantage de pouvoir parler *de visu*, ayant établi mes conclusions (exception faite uniquement pour la page Bastard) non pas d'après des reproductions, mais en face des originaux mêmes, longuement étudiés peinture par peinture et vus et revus, en dépit des distances qui les séparaient, à très peu d'intervalle de temps les uns des autres. Ces conditions, il était possible de les remplir à l'époque de mes voyages à Turin et à Milan (1887-1902) et de mes visites autorisées aux collections du baron Adolphe de Rothschild.

Aujourd'hui, hélas! elles sont devenues pour jamais irréalisables, par suite de la disparition, dans l'incendie de 1904, du fragment de Turin.

Texte du manuscrit.

La restitution idéale de notre manuscrit dans son état primitif m'a permis de constater que le début du volume, comprenant la totalité du fragment Rothschild et les Heures de Turin, était (sauf l'oraison rattachée à mon n° **43**, qui paraît être une interpolation) rigoureusement calqué, au point de vue de la disposition du texte, sur un autre livre d'Heures ayant été à l'usage du duc de Berry, ses Petites Heures, manuscrit latin 18014 de la Bibliothèque nationale.

Tous les exercices liturgiques, toutes les prières de dévotion

se retrouvent identiquement les mêmes dans nos fragments A, B, et C, et entre les folios 22 à 237 du manuscrit latin 18014. La ressemblance est d'autant plus frappante que, dans les deux volumes, il est fait un grand emploi de la langue française, soit pour des prières entières, soit pour les *rubriques* (indications relatives à la récitation des oraisons) qui presque toujours sont en français, et qu'il est aisé de constater que ces passages en langage vulgaire offrent la même rédaction d'un volume à l'autre. L'ordre dans lequel se succèdent les divers exercices de piété est également pareil, moins cette unique interversion, très peu importante en soi, que, dans notre manuscrit, les Vigiles ou vêpres des morts viennent immédiatement après les Psaumes de la Pénitence et les Litanies des saints, tandis que, dans le latin 18014, elles sont reportées un peu plus loin dans le volume.

Le texte de notre manuscrit se continue dans le fragment Trivulzio par les propres des Messes de certaines fêtes.

Cette partie ne se trouve pas dans le latin 18014, mais elle figure en revanche, sans qu'il y ait toutefois une similitude absolue quant au nombre et au choix des messes, dans deux autres livres d'Heures, qui ont été exécutés pour le duc Jean de Berry, ses *Belles Heures*, appartenant au baron Edmond de Rothschild, et ses *Très Riches Heures*, de Chantilly.

Enfin j'ai déjà indiqué que la prière à dire au moment de se mettre en route, dont la page initiale peinte était chez le comte de Bastard, est une prière qui clôt également et le manuscrit latin 18014 et les « Belles Heures » possédées par le baron Edmond de Rothschild.

Le texte de notre manuscrit n'est donc qu'une combinaison de dispositions qui ont également été adoptées dans la confection de plusieurs autres livres d'Heures faits pour le duc de Berry, ou ayant été à son usage.

Classification des miniatures au point de vue de leur caractère d'art.

Les miniatures ou peintures du manuscrit, qu'il s'agisse des grands tableaux ou des sujets secondaires insérés dans les lettrines et disposés sur les marges inférieures des pages, se divisent au point de vue chronologique en trois séries, que j'ai eu l'occasion de distinguer, dès 1902, dans ma publication des *Heures de Turin*.

1° Miniatures peintes à l'origine pour le duc Jean de Berry;

2° Miniatures peintes pour Guillaume de Bavière, dit Guillaume IV, comte de Hainaut et de Hollande;

3° Miniatures postérieures, trahissant le style d'un atelier flamand du milieu du xve siècle.

Il y aurait infiniment à dire sur chacune de ces trois séries[1]. Je me bornerai à indiquer ici ce qui est essentiel.

1° *Miniatures peintes pour le duc de Berry*. Une partie de ces miniatures présente beaucoup d'analogie avec les images de deux autres livres d'Heures du duc : les *Grandes Heures*, manuscrit latin 919 de la Bibliothèque nationale et les *Petites Heures*, manuscrit latin 18014. Quelques-unes de nos miniatures même ne sont que des répliques, en proportions agrandies, d'images qui se trouvent dans l'un ou l'autre des deux susdits livres d'Heures, mss. latins 919 et 18014.

Toutes ces peintures qui accusent la plus évidente parenté de style sont l'œuvre d'un même groupe d'artistes dont le prin-

1. Il serait très intéressant, par exemple, d'étudier le côté iconographique dans les pages sur lesquelles on a peint, aux trois diverses époques, des scènes de la Passion. Dans les miniatures les plus anciennes, les sujets sont purement historiques, empruntés aux récits des Évangiles. Dans les plus récentes, au contraire, ils prennent un caractère « typologique », établissant un parallèle entre les épisodes de la Passion et leurs « préfigures » dans l'histoire ancienne, sacrée ou profane, se rapprochant ainsi beaucoup, et parfois même d'une façon absolue, des dispositions adoptées dans l'ouvrage intitulé *Speculum humanae Salvationis* qui fut très en faveur dans les pays flamands, au xve siècle, et dont MM. J. Lutz et P. Perdrizet ont donné récemment une très utile édition commentée (Mulhouse, 1907-1909, 2 tomes grand in-4°).

cipal peut être identifié, suivant une théorie très juste du comte Robert de Lasteyrie, avec Jacquemart de Hesdin[1].

A côté de ce premier groupe on trouve encore, parmi les illustrations de notre manuscrit exécutées au temps du duc de Berry, d'autres peintures d'un style plus avancé, beaucoup plus savant, d'une exécution magistrale et d'un coloris admirable d'éclat. Ces dernières peintures s'apparentent, non plus avec les manuscrits 919 et 18014, mais avec deux autres incomparables livres d'Heures faits pour le duc Jean, les *Belles Heures* dites aussi « *Heures d'Ailly* » appartenant au baron Edmond de Rothschild et les merveilleuses « *Très riches Heures* » du musée Condé à Chantilly. Les documents permettent de nommer comme créateurs des images, pour les Très riches Heures de Chantilly, Pol de Limbourg et ses frères[2]. C'est donc aussi de l'atelier dirigé par Pol de Limbourg que sort cette deuxième série de miniatures peintes pour le duc de Berry dans nos « Très belles Heures de Notre-Dame ».

Il y a encore une remarque importante à faire sur cette double série peinte pour le duc de Berry. Plusieurs de ces miniatures qui se trouvent dans le fragment Trivulzio ont été reprises après coup par de nouveaux artistes et repeintes en partie dans le courant du XVe siècle. Ici encore nous pourrions citer bien des exemples de miniatures qui ont été ainsi rajeunies au XVe siècle sous l'influence des changements de goût s'étant produits en matière d'art chez les amateurs. J'en ai étudié un cas très frappant dans la miniature initiale du fameux manuscrit des *Antiquités judaïques* de la Bibliothèque nationale[3].

Ces retouches, qui ont surtout gravement modifié le caractère des têtes, pourraient embarrasser un observateur novice;

1. Robert de Lasteyrie, *Les miniatures d'André Beauneveu et de Jacquemart de Hesdin*, dans les *Monuments et mémoires* de la fondation Piot, t. III, p. 70-119.
2. Sur cette question, cf. Paul Durrieu, *Les « Belles Heures » de Jean de France duc de Berry* (extrait de la *Gazette des Beaux-Arts* de 1906), p. 28-31.
3. Paul Durrieu, *Les Antiquités judaïques et le peintre Jean Foucquet*, p. 45-47.

mais pour qui est familiarisé de longue date avec les productions des peintres et miniaturistes de l'époque du duc de Berry, elles laissent très nettement deviner, sous les repeints postérieurs, les linéaments des compositions primitives[1].

2° *Miniatures peintes pour Guillaume IV de Bavière, comte de Hainaut et de Hollande.*

Ces miniatures, dont les unes ont péri avec les Heures de Turin et les autres subsistent dans les fragments Trivulzio et Rothschild, constituent une série de prodigieux chefs-d'œuvre. Je ne reviendrai pas sur ce que j'ai dit longuement ailleurs de l'importance capitale de ces images au point de vue de leurs relations avec le style des Van Eyck, en rendant hommage à mon regretté confrère de l'École des Chartes, Auguste Castan, le premier, semble-t-il, qui ait songé à reconnaître, dans ces images, des œuvres de « l'école des Van Eyck ». Qu'il me soit permis seulement de rappeler que j'ai parlé de la question dès 1901 dans des communications faites à la Société des Antiquaires de France, et que, si je n'y ai pas fait allusion en 1902 dans ma publication des Heures de Turin c'est qu'un programme imposé m'a forcé de supprimer ce que je voulais en dire alors, en m'obligeant à réserver mes considérations pour le travail spécial sur les *Débuts des Van Eyck* qui n'a pu commencer à paraître que quelques mois plus tard, en janvier 1903 dans la *Gazette des Beaux-Arts*[2].

3° *Miniatures exécutées dans un atelier flamand du XVe siècle.* Ces peintures sont très médiocres par elles-mêmes, mais il semble que l'on puisse voir dans quelques-unes d'entre elles des reproductions d'excellents originaux.

Le fait est absolument certain en tout cas pour le n° **57** de ma restitution, qui dérive de la partie centrale du grand triptyque

1. Ce travail de remise au goût du jour paraît avoir commencé dès la première phase de l'histoire du manuscrit, c'est-à-dire à l'époque où il appartenait encore à son premier possesseur, le duc Jean de Berry. Les miniatures classées sous les n^os **12** et **14** de ma restitution semblent bien, en effet, avoir été remaniées déjà dans l'atelier de Pol de Limbourg.

2. Cf. *Revue archéologique*, année 1904, tome I, page 402.

de l'abbaye de Flémalle, et très vraisemblable pour mon n° **56** sinon même pour mon n° **90**.

Ceci donne un réel intérêt à cette troisième série de peintures, toute inférieure qu'elle soit, sous le rapport du mérite d'art, aux deux premières catégories.

Un dernier mot encore à propos de cette troisième série et de la précédente. Dans ma publication des *Heures de Turin*, en 1902, j'ai pris grand soin de distinguer les miniatures des deux séries, c'est-à-dire celles qui ont été peintes pour le comte Guillaume IV de Bavière-Hainaut et celles dont le style indique un atelier d'enlumineurs flamands. J'ai désigné les unes, comme je le ferai de nouveau dans la restitution qui va suivre, par le nom de *Bavière-Hainaut* (ou *Bav. Hain.*), les autres par l'expression d'*Atelier flamand* (ou *At. flam.*). Néanmoins plusieurs auteurs qui ont utilisé mes *Heures de Turin* n'ont pas tenu compte de cette distinction. Ils ont étendu abusivement à la troisième série (*At. flam.*) des rapprochements que j'avais faits uniquement à propos de la seconde série (*Bav. Hain.*). Il importe que cette erreur ne se perpétue pas et qu'on maintienne toujours une séparation bien nette entre les morceaux de peinture qui ne portent pas le même qualificatif dans ma restitution. Ils appartiennent effectivement, par leur style et leur facture, à des catégories différentes.

(*A suivre.*) PAUL DURRIEU.

ARGOTE DE MOLINA

ET LES TABLEAUX DU PARDO[1]

Il n'est peut-être pas inutile de mettre à la disposition de ceux qui s'intéressent à l'art du xvie siècle en Espagne, un texte souvent cité, mais très incomplètement étudié jusqu'à présent. Dans sa description du Pardo, Argote de Molina nous a transmis, en effet, de précieux renseignements sur la peinture à la cour de Charles-Quint et de Philippe II, notamment sur les trois grands portraitistes : Titien, Antonis Mor (Antonio Moro) et Sanchez Coello.

Cette description se trouve à la fin d'un traité de vénerie composé par ordre du roi Alphonse XI vers 1340 et dont Argote de Molina donna une édition à Séville en 1582[2]. Les quatre-vingt-onze premiers feuillets reproduisent, en le rajeunissant, le texte du vieux traité; les vingt-cinq derniers contiennent un « Discours sur le livre de la Vénerie », avec des suppléments qui sont l'apport personnel d'Argote.

Nous avons reproduit l'orthographe de l'édition originale, sauf lorsqu'elle est manifestement fautive[3]. Le texte, peu accessible en raison de son archaïsme et de son incorrection, est accompagné d'une traduction française et suivi d'un commen-

1. Nous devons une reconnaissance particulière à M. André Boulanger, élève de l'École normale supérieure, qui a bien voulu nous aider dans le relevé et la traduction du texte d'Argote.

2. *Libro de la Monteria que mando escrevir el muy alto y muy poderoso rey don Alonso de Castilla y de Leon ultimo deste nombre acrecentado por Gonçalo Argote de Molina + Discurso sobre el libro de la Monteria...autor Gonzalo Argote de Molina. — En Sevilla por Andrea Pescioni* (1582). Petit in-f°. Une réédition de ce livre a été donnée à Madrid en 1882, chez Rivadeneira, par D. José Gutiérrez de la Vega (4e vol. de la *Biblioteca Venatoria*). L'édition de 1582 est très rare. La Bibliothèque nationale en possède deux exemplaires : S 552 et 1520. Cf. Brunet. *Manuel du libraire*, 5e éd., t. I, p. 420.

3. Exception faite pour les abréviations, que nous avons développées, faute des caractères typographiques nécessaires.

taire qui s'efforce de résoudre ou du moins de poser nettement les nombreux problèmes que soulève le texte.

TRADUCTION

A deux lieues de Madrid est situé le Pardo, maison de plaisance de Sa Majesté, qui se dresse au milieu d'un bois près du Rio Mançanarès. La maison est de forme carrée, flanquée aux angles de quatre tours avec un riche fenêtrage, qui ont, dans le haut de chacune d'elles, des chapiteaux [1] et des crochets. Tout autour est un fossé large au fond duquel se trouvent un grand nombre de compartiments, avec des vases et des caisses d'herbes médicinales et de fleurs exotiques, très curieusement tirées de divers pays. Les parois de la douve sont ornées de jasmins, de lierre et de roses ; et dans chaque coin, une fontaine d'eau jaillit par des mascarons de pierre. On entre dans le château par deux ponts de pierre que nécessite la douve. A leur partie inférieure se trouvent deux cages fermées par des réseaux de fil d archal très fin ; un grand nombre de petits oiseaux, par leurs concerts doux et harmonieux, ajoutent à l'agrément de ce lieu. Sur la façade est une horloge dont l'aiguille indique l'heure pour la campagne et le château. Elle sonne par trois cloches, qui par leur musique concertée annoncent les heures, et servent égale-

DESCRICION DEL BOSQUE Y CASA REAL DEL PARDO

De la casa del Pardo hace un breve discurso, para noticia de su curiosidad.

A dos leguas de Madrid esta el Pardo, casa de plazer de su Magestad, plantada en medio de un Bosque junto al Rio Mançanares... La casa es en figura quadrada, y en las esquinas della quatro Torres con rico ventanaje, y en lo alto de cada una sus Chapiteles y Harpones, y en torno una ancha cava, y enel fondo della muchos compartimientos, Vasos y Macetas de yervas medicinales, y Flores estrañas, traydas con mucha curiosidad de diversas regiones, adornadas las paredes de la Cava con Iazmines, Yedra y Rosas, y en cada esquina una fuente de agua que por Maxcarones de Piedra sale. Entra se en la casa por dos puentes de piedra, que se causan de la Cava : y de baxo dellas estan dos aposentos con sutiles redes de Arambre defendidos, donde gran numero de Paxaricos con dulce y concertada armonia, hazen aquel lugar mas agradable. En la portada esta un Relox con su mostrador que por la parte del Campo y de la casa enseña las horas, tocando tres campanillas, que con Musica concertada son precursoras de la hora,

1. Le mot *chapitel*, doublet de *capitel*, est restreint au sens de : sommet d'une tour pyramidale.

ment à sonner les quarts. Ce château est en pierre grise...; il comporte deux galeries, haute et basse, l'une à l'entrée, l'autre sur la façade. Sur les murs de chaque côté, on voit peints deux cercles, dont l'un marque par l'ombre du soleil les heures du jour, et l'autre les phases des planètes. — Tout l'appartement du bas est réservé aux services du château, car Sa Majesté habite toujours en haut. Dans la première salle du haut, on voit une foule de tableaux sur bois et sur toile. Sur la porte est peint à l'huile, de la main du grand Titien, Jupiter métamorphosé en satyre qui contemple la beauté de la magnifique Antiope endormie. On voit plus loin, de la main d'Antonio Moro, deux portraits de deux fillettes : l'une allemande, qui, avec ses cheveux blonds hérissés fait une étrange figure; l'autre, quoique en bas âge, a le menton aussi garni de poils que l'a communément un homme de trente ans. Plus loin, un autre tableau, du même Moro, représente un marchand de soufflets de Flandre, qui, avec son gros ventre, son étrange mine et son costume rustique fait un merveilleux personnage. Il est entouré des instruments de son métier; une vieille femme et une belle fille lui apportent leurs soufflets pour qu'il les répare.

De la main de Hieronimo Bosco, peintre de Flandre, fameux par l'étrangeté de sa peinture, on voit huit tableaux. L'un d'eux représente un singulier gamin, né en Allemagne, qui, à

serviendo juntamente de tocar los quartos. Es la Casa labrada de Piedra Parda..., con dos Corredores alaltos y baxos, el uno en la entrada, y el otro a la frontera, y en las paredes de los lados se ven pintados dos Circulos en cada una, que el uno muestra por la sombra del Sol las horas del Dia, y el otro las de los Planetas. Todo el aposento baxo es de los Officiales de la casa, porque su Magestad a siempre se aposenta en lo alto della. En la primera Sala alta se ven muchos Tableros, y Lienços de pintura : sobre la puerta esta pintado al Olio de mano del gran Ticiano, Iupiter convertido en Satiro, contemplando la belleza de la hermosa Antiopa, que esta dormida. Vese mas adelante, de mano de Antonio Moro, dos retratos de dos muchachas, la una Alemana que con el Cabello Ruvio erizado, representa una estraña figura. La otra, que siendo de poca edad, tenia la Barbva tan poblada de Cabellos, como tiene comunmente un hombre de treynta años.

A esta sigue otra tabla del mismo Moro, del Retrato de un Folletero de Flandes, que con gran Barriga estraño rostro y Villanissimo vestido, haze un maravilloso personaje, con los instrumentos de su Officio, y una Vieja y una Hermosa que le llevan a adereçar sus fuelles.

De mano de Hieronimo Bosco pintor de Flandes famoso, por los disparates de su pintura : se ven ocho tablas la una dellas de un estraño muchacho que nascio en Alemania que siendo de tres dias nacido, pares-

trois jours, paraissait âgé de sept ans, et qui, avec sa taille et son visage hideux, fait une bien étonnante figure; sa mère est en train de l'envelopper dans ses langes.

Les autres représentent des Tentations de saint Antoine. En face se voit une toile peinte à la détrempe, qui représente Fontainebleau, château de plaisance des rois de France, construction admirable et imposante.

On y voit aussi représentés les fêtes et triomphes de Binz, que la reine Marie et les États de Flandre, organisèrent en l'honneur du roi notre seigneur, lorsque, étant encore prince, il se rendit dans ce pays. Christoval de Calvete de Stella a écrit fort doctement l'itinéraire qu'il suivit sous le titre de « Le voyage du Prince », où il fait mention de ces fêtes et où le lecteur curieux peut en trouver le récit.

De cette salle, on passe en un corridor, d'où la vue découvre ce vaste bois, peuplé d'animaux divers, de chevreuils, de daims, de lièvres et de lapins, fort peu sauvages et qu'on voit entre les arbres en train de paître, de courir et de sauter; on y voit encore une foule d'autres animaux, des chats sauvages, des loups, des renards, en grande abondance, sans parler des aigles, des milans, des corbeaux, des pies, des perdrix, des hérons et des canards, et des oiseaux de presque toutes espèces qui fendent l'air et jouissent à leur fantaisie de cet agréable site.

On voit dans ce corridor, peint sur toile de la main d'Anto-

cia de siete años, que ayudado con feyssimo talle y gesto, es figura de mucha admiracion a quien su madre esta emboluiendo en las mantillas. Las otras tablas son de tentaciones de Sant Anton.

En la frontera se vee un lienço al temple del retrato de Fonte-Nebleu, casa de plazer de los Reyes de Francia, de mucha admiracion y grandeza.

Aqui se ven los retratos de las fiestas y triumphos de Binz que la Reyna Maria, y los estados de Flandes hizieron al Rey nuestro señor, quando siendo principe, passo a aquellos estados, de quien Christoval Calvete de stella doctissimamente escrivio un Itinerario llamado el viaje del Principe, donde destas fiestas se haze memoria, y las puede ver curioso lector. Desta salla se passa a un Corredor, cuya vista descubre aquel espacioso Bosque, poblado de diversidad de animales, Corços, Gamos, Liebres y Conejos, que no muy zahareños por entre aquellos arboles se ven andar paciendo, corriendo y saltando, y otros muchos animales, como son Gatos monteses, Lobos y Zorras, de que tambien ay abundancia, sin la diversidad de Aguilas Milanos, Cuervos, Picaças, Perdizes, Garças y Anades, y casi todos los generos de aves, quel ayre cortan, gozando de aquel ameno sitio a su aluedrio.

Vese en este Corredor, pintado en lienço, de mano de Antonio de las Viñas

nio de las Viñas, peintre flamand de valeur, les grandes îles et terres de la Zélande avec toutes leurs villes, ports, fleuves, rivières et digues, avec toute la mer qui laisse voir le grand royaume d'Angleterre. Dans l'un des corridors intérieurs, se trouve la chapelle royale avec des ouvrages de stuc éclatant de blancheur : on y voit un retable de la descente de croix, copie d'un retable que possède Sa Majesté à Saint-Laurent-le-Royal, de la main de Maître Miguel, peintre flamand, que la Reine Marie envoya de Louvain à Sa Majesté.

Du corridor de la campagne, on va à un salon carré dont le plafond est peint de vues perspectives très curieuses de la main de Pelegrin, verrier de Sa Majesté, excellent mathématicien et horloger.

Sur la cheminée de cet appartement, se trouve un tableau où l'on voit peints le grand duc Charles de Bourgogne qui va à la chasse avec la Duchesse et ses dames et ses cavaliers, tous vêtus de blanc, avec des costumes et des toques curieuses, à la mode de ces pays-là.

Plus loin, dans cet appartement, est un autre ouvrage de stuc, peint tout entier de perspectives et divisé en compartiments, semblables pour la couleur et la forme à ces cabinets de bois incrusté qui viennent d'Allemagne, et la porte fermée, elle se trouve cachée par la peinture de telle manière qu'on ne saurait deviner son emplacement. De là on passe à la salle royale

Flamenco, pintor valiente, las grandes islas y tierras de Zelanda, con todas sus Villas, Puertos, Rios, Riberas, y Diques, con todo el Mar, que descubre el gran Reyno de Inglaterra. En uno de los Corredores de dentro, esta la Capil'a Real labrada de Estuco blanquissimo, y en ella un Retablo del descendimiento de la Cruz, contrahecho a otro que su Magestad tiene en Sant Lorenço el Real, de mano de Maestre Miguel Pintor Flamenco, que la Reyna Maria imbio a su Magestad de Lovayna.

Del Corredor del Campo, se va a un aposento quadrado el techo del qual esta Pintado de Prespetiva, de estrañissima pintura del mano de Pelegrin, Vedriero de su Magestad. excellente Mathematico y Reloxero.

Sobre la Chimenea deste aposento esta una tabla, donde se vee pintado el gran Duque Carlos de Borgoña, que va a caça con la Duquesa y sus damas y Cavalleros, vestidos todos de blanco, con estraños trages, y tocados, a la usança de aquellos estados.

Adelante deste aposento esta otro labrado de Estuco, pintado todo de Prespetiva y compartimientos del color;y forma de los Escritorios de encaxes de madera que traen de Alemaña. Y cerrado la puerta, queda encubierta de tal manera con la pintura, que no se atina con su lugar.

De aqui se passa a la Sala Real de los Retratos, donde por lo alto della

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, VIe

JOHN LOCKE

SES THÉORIES POLITIQUES

ET LEUR INFLUENCE EN ANGLETERRE

LES LIBERTÉS POLITIQUES

L'ÉGLISE ET L'ÉTAT — LA TOLÉRANCE

Par CH. BASTIDE

DOCTEUR ÈS-LETTRES

PROFESSEUR AGRÉGÉ AU LYCÉE CHARLEMAGNE

Un volume in-8, broché, 397 pages..................... 7 fr. 50

L'auteur a voulu mettre en lumière un côté moins connu de la vie et de l'œuvre de Locke. Il a étudié en lui non le philosophe mais l'apologiste de la Révolution de 1688 et l'apôtre de la tolérance. Comment les idées libérales ont pris naissance et se sont développées en Angleterre, comment le gouvernement parlementaire a triomphé de l'absolutisme, comment une solution originale a été apportée au problème des rapports de l'Église et de l'État, telles sont les principales questions traitées dans le volume.

Revue de Métaphysique et de Morale : Une biographie de Locke plus complète que toutes celles qui ont été publiées en France.

Revue critique : L'auteur a traité son sujet d'une façon intéressante et qui prouve une profonde connaissance, un contact intime de l'Angleterre politique, religieuse et philosophique du XVIIIe siècle (E. D'EICHTHAL).

Nation : A learned and luminous study.. The book is a thing to be grateful for. It is at once solid and clear, scientific and interesting.

Tribune : A study worthy of the master to whom it is dedicated — the late Professor Beljame.

Westminster Review : The most important work of this character which has appeared since Mr. J. M. Robertson's « Buckle ».

Bookman : The influence of Locke upon the whole Whig theory of religious and political constitutionalism... has never perhaps been so well developed.

A work of high authority, the fruit of wide research, which is presented attractively and convincingly (SIDNEY LEE).

Revue Historique : Intérêt historique très vif.

Historical Review : The book contains some pieces of information which are not accessible elsewhere in so convenient a form.

Political Science Quarterly (New-York) : The volume possesses the exhaustiveness and solidity of a doctoral dissertation of the best type.

LE PUY, IMP. MARCHESSOU. — PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON, Srs

des portraits, dans le haut de laquelle on voit placés dans des frises dorées, quarante-cinq portraits de princes, dames et gentilhommes, dans l'ordre suivant :

1 Le très invincible Charles-Quint, empereur d'Allemagne et roi d'Espagne, T
2 L'impératrice doña Isabelle sa femme, T
3 Sa Majesté catholique le roi don Philippe, notre Sire, roi d'Espagne, deuxième de ce nom, T
4 Doña Catalina, impératrice d'Allemagne, femme de Maximilien second de ce nom, .A. M.
5 Doña Joanna, princesse de Portugal, fille de Charles-Quint, femme du prince don Juan, A. S.
6 Doña Catalina, reine de Portugal, femme du roi don Juan III, A. S.
7 Don Juan, prince de Portugal, père du roi Don Sébastien, A. M.
8 Don Louis, infant de Portugal, A. M.
9 L'infante doña Maria de Portugal, A M.
10 Emmanuel Philibert, duc de Savoie, T.
11 Madame Marguerite d'Angleterre, A. M.
12 Milady Dormer, anglaise, duchesse de Feria, A. M.
13 La comtesse de Belduch, M. L.

metidos en sus Frisos dorados, se veen quarenta y siete Retratos de los Principes, Damas y Caballeros siguientes por esta orden.

1 El Invictissimo Carlo quinto, Emperador de Alemania y Rey de España. T.
2 La Emperatriz Doña Ysabel su muger. T.
3 La Magestad Catholica del rey don Phelippe nuestro señor, Rey de España, segundo deste nombre. T.
4 Doña Cathalina Emperatriz de Alemania, muger de Maximiliano segundo deste nombre. A. M.
5 Dona Ioanna Princesa de Portugal, Hija de Carlo quinto, muger del Principe don Ioan. A. S.
6 Doña Cathalina Reyna de Portugal, muger del Rey don Ioan tercero. A. S.
7 Don Ioan, Principe de Portugal, Padre del Rey Don Sebastian A. M.
8 Don Luys Infante de Portugal. A. M.
9 La Infanta doña Maria de Portugal. A. M.
10 Emanuel Philiberto, Duque de Saboya. T.
11 Madame Margarita Inglesa. A. M.
12 Milora Dormer Inglesa, Duquesa de Feria. A. M.
13 La Condessa de Belduch. M. L.

14 La fille de l'Amiral d'Angleterre, M. L.
15 Le duc Dolfoch, fils du roi de Danemark, A. M.
16 Don Fernand Alvarez de Tolède, grand duc d'Albe, T.
17 Ruy Gomez de Silva, prince d'Éboli, duc de Pastrana, grand chambellan de roi notre seigneur, A. M.
18 Don Juan de Benavides, marquis de Cortès, A. M.
19 Don Louis de Carvajal, fils aîné de la Maison de Xodar, A. M.
20 D. Louis Mendez de Haro, marquis del Carpio, A. S.
21 D. Diego de Cordoue, premier écuyer de Sa Majesté, A. S.
22 Antonio Moro, natif d'Utrecht, ville de Hollande, peintre très fameux, par lui-même, A. M.
23 Le seigneur Don Juan d'Autriche, A. S.
24 D. Carlos, prince d'Espagne, fils du roi Philippe notre seigneur, A. S.
25 Doña Isabelle, reine d'Espagne, troisième femme du roi D. Philippe notre seigneur, fille de Henri II, roi de France, de la main de Sophonisba, dame venue de France, excellent peintre de portraits, au-dessus de tous les peintres de ce temps.

14 La hija del Almirante de Inglaterra. M. L.
15 El duque Dolfoch, hijo del Rey de Dinamarca. A. M.
16 Don Fernando Alvarez de Toledo, Gran duc de Alva. T.
17 Ruy Gomez de Silva, Principe de Eboli, Duque de Pastrana, sumilier del Corps del Rey nuestro señor. A. M.
18 Don Ioan de Benavides, Marques de Cortes. A. M.
19 Don Luys de Carvajal, Primogenito de la casa de Xodar. A. M.
20 Don Luys Mendez de Haro, Marques del Carpio. A. S.
21 Don Diego de Cordova Primer Cavallerizo de su Magestad. A. S.
22 Antonio Moro, Natural de Utrec civdad en Olanda, Pintor famosissimo, retratado de su propria mano. A. M.
23 El Señor don Juan de Austria. A. S.
24 Don Carlos principe de España, Hijo del Rey don Felipe nuestro señor. A. S.
25 Doña Ysabel Reyna de España, tercera muger del Rey don Felipe nuestro señor; hija de Eurico segundo deste nombre, Rey de Francia, de mano de Sophonisba, Dama que truxo de Francia, excellentissima en retratar, sobre todos los Pintores desta edad.

26 Rodolphe, empereur d'Allemagne, A. S.
27 Ernest son frère, archiduc d'Autriche, A. S.
28 Titien, le plus excellent peintre de son temps, natif de Venise, représenté tenant dans ses mains un autre portrait avec l'image du roi Philippe, notre seigneur, T
29 Maurice, duc de Clèves, T
30 Jean Frédéric, duc de Saxe, que Charles-Quint, notre seigneur, vainquit en Allemagne, T
31 La duchesse de Bavière, T
32 La duchesse de Lorraine, T
33 La comtesse palatine du Rhin, T
Sept infantes, filles de l'Empereur Ferdinand:
34 Anna, femme d'Albert duc de Bavière,
35 Marie, duchesse de Clèves,
36 Madeleine, religieuse,
37 Catherine, femme de Sigismond Auguste, roi de Pologne,
38 Léonor, duchesse de Mantoue,
39 Barbara, duchesse de Ferrare,
40 Jeanne, femme de Cosme de Medici, duc de Florence,
de la main d'un peintre allemand de valeur.
41 Ferdinand, archiduc d'Autriche, frère de

26 Rodolfo, Emperador de Alemaña. A. S.
27 Ernesto su hermano, Archiduque de Austria. A. S.
28 Ticiano Pintor, el mas excelente de su tiempo, natural de Venecia, cuyo retrato se ve, teniendo en sus manos otro con la Ymagen del Rey don Phelippe nuestro señor. T.
29 Mauricio Duque de Cleves. T.
30 Ioan Federico, Duque de Saxonia a quien rindio el Emperador Carlo quinto nuestro señor en Alemania. T.
31 La duquesa de Baviera. T.
32 La duquesa de Lorena. T.
33 La condesta palatina del Rin. T.
34 à 40 Siete Infantas hijas del Emperador don Fernando, *Anna* muger de Alberto Duquo de Baviera. *Maria* Duquesa de Cleves, *Madalena* Monja. *Catalina* muger de Sigismundo Augusto Rey de Polonia. *Leonor* Duquesa de Mantua, *Barbara*, duquesa de Ferrara. *Ioanna* muger de Cosme de Medicis, Duque de Florencia de mano de un valiente Pintor de Alemania.
41 Fernando Archiduque de Austria hermano del Emperador

l'empereur Maximilien, A. S.
42 Charles, archiduc d'Autriche son frère, A. M.
43 Maximilien II, empereur d'Allemagne, A. M.
44 Marie de Hongrie, femme de Ladislas, roi de Hongrie, sœur de l'empereur Charles-Quint, A. M.
45 Leonor, reine de France, femme de François Ier roi de France, sœur de l'empereur Charles-Quint, A. M.

Tous ces portraits mesurent une vare et un tiers; ils laissent voir le corps entier, presque jusqu'aux genoux. Disposés en cercle autour de la salle, ils en font la pièce la plus majestueuse et la plus ornée que possède Sa Majesté. Les portraits désignés par la lettre T sont de la main du Titien; A. M. signifie Antonio Moro; A. S. Alonso Sanchez Coello, peintre fameux de Sa Majesté. Ceux marqués des lettres M. L. sont de Maître Luca, peintre flamand. Tous sont des meilleurs et des plus célèbres peintres de ce temps. On voit, au dessous de ces portraits, deux autres de Stanislas, nain de Sa Majesté, de qui il a été fait mention dans ce livre, et quatre tableaux à la détrempe représentant les villes de Valladolid et Madrid et les cités de Londres et de Naples, avec huit tableaux représentant les voyages de l'Empereur Charles-Quint en Allemagne, de la main de Jean de Barbalonga, flamand, à qui l'on a donné ce nom parce qu'il porte la barbe d'une vare et demie de long.

Maximiliano. A. S.
42 Carlo Archiduque de Austria su hermano. A. M.
43 Maximiliano segundo Emperador de Alemania. A. M.
44 Maria Reyna de Ungria muger de Ladislao rey de Ungria hija del Emperador Carlo quinto. A. M.
45 Leonor reyna de Francia, muger de Francisco, primero Rey de Francia, hermana del Emperador Carlo quinto. A. M.

Son todos estos retratos de vara y tercia de Grandeza, que descubren el cuerpo entero, poco menos que hasta la rodilla, los quales cercando en torno toda la Sala, representa la pieça de mayor magestad y ornato que su Magestad tiene. Los que van señalados con esta lettra T son de mano de Ticiano. Y con estas letras A M de Antonio Moro. Y con A S de mano de Alonso Sanchez Cuello Pintor famoso de su Magestad. Los de las letras M L, son de Maestre Luca, Pintor Flamenco, todos de los mejores y mas celebrados Pintores deste tiempo. Vee se por baxo destos retratos, dos de Stanislao Enano de su Magestad de quien se a hecho memoria en este libro, y quatro al temple de las Villas de Valladolid y Madrid y de las Civdades de Londres y Napoles, con ocho Tablas de Pintura de las jornadas quel Emperador Carlo quinto hizo en Alemania, de mano de Ioan de la Barva longa Flamenco a quien dieron este nombre porque tenia la barva de vara y

De là on va à l'appartement des rois. A la suite est l'appartement de la Camarera, peint à fresque de la main de Bezerra, natif de Baeza, de qui le pinceau égala celui des meilleurs peintres de ce temps-là, et de la main de Jean-Baptiste de Bergame et de Romulo, italiens, on y voit l'histoire de Persée, avec un grand nombre de boucliers à la Romaine, d'une admirable peinture sur stuc.

media de largo. De aqui se van a los aposentos de los Reyes. Y a esto sigue el aposento de la Camarera, que esta pintado al fresco de mano de Bezerra, natural de Baeça, cuyo Pinzel yguálo a los mejores Pintores destos tiempos, y de mano de Ioan Baptista Bergamasco, y Romulo Italianos, donde se vee la historia de Perseo, con muchas Tarjas a lo Romano, de admirable pintura sobre Estuco.

* * *

Les œuvres d'art que contenait le Pardo à l'époque d'Argote ne sont pas les seules qui aient décoré le château. Des artistes continuèrent à l'embellir ; au moment de sa destruction, les Caxès étaient occupés à en terminer la décoration. Les collections citées plus haut provenaient des acquisitions de Charles-Quint et de Philippe II et surtout des trésors que la reine Marie de Hongrie emporta avec elle lorsqu'elle quitta les Pays-Bas pour l'Espagne (sept. 1556). Nous possédons l'inventaire de cette collection publié en 1856 par A. Pinchart (*Revue universelle des Arts*, t. III, p. 133) ; il en sera fait fréquemment usage ci-dessous.

Après l'incendie du 13 mars 1608, qui détruisit le château du Pardo, les œuvres d'art que l'on avait pu sauver furent dispersées dans diverses résidences royales. L'Alcazar de Madrid en reçut une bonne part. Elles passèrent enfin, sous Ferdinand VII, au musée royal de peinture et de sculpture de Madrid.

Plusieurs toiles, mentionnées par Argote, ont été aliénées à des époques diverses par les successeurs de Philippe II ; nous en avons la preuve, par exemple, pour l'*Antiope* du Titien.

On sait que le roi Louis-Philippe réunit, de 1835 à 1837, par l'intermédiaire de MM. Taylor et Dauzote, une importante

galerie de tableaux espagnols qui figurèrent au Louvre jusqu'en 1850 et furent dispersés en vente publique à Londres (mai 1853). Il semble que plusieurs tableaux mentionnés par Argote aient fait partie de cette collection.

On verra, par notre commentaire, que les ravages de l'incendie de 1608 ne furent pas aussi considérables qu'on le suppose d'ordinaire. Toutefois, on ne saurait user de trop de précautions lorsqu'il s'agit d'identifier un portrait au moyen de renseignements aussi vagues que ceux d'Argote. Nous savons, en effet, que les doubles ne sont pas rares dans l'œuvre des portraitistes du XVI[e] siècle et que Pantoja de la Cruz a été souvent employé à reproduire les toiles des maîtres antérieurs.

NOTES ET OBSERVATIONS.

1. Charles-Quint fit élever un château sur l'emplacement d'un rendez-vous de chasse édifié par Henri III, par les soins de Luis de Vega, son architecte. Commencé en 1543, l'édifice fut terminé en 1549 ; ce n'est pas un des meilleurs monuments de l'architecture du temps de Charles-Quint. Brûlé en 1604 (non en 1608) il fut réédifié par ordre de Philippe III par l'architecte Francisco de Mora, à peu près sur le même plan ; mais sa décoration intérieure ne fut pas reproduite et ce qui fut sauvé des collections de Charles-Quint et de Philippe II ne semble pas avoir repris place dans les appartements royaux. Le château servit encore de rendez-vous de chasse à Charles III (communication de M. Luis M. Cabello y Lapiedra, architecte à Madrid).

28. C'est l'œuvre connue sous le nom de Vénus du Pardo, et que Titien appelle « La nuda con il paeso, con il satiro » (1567). Donnée en 1623 au prince de Galles par Philippe IV ; achetée par Jabach et ensuite par le cardinal Mazarin ; aujourd'hui au Louvre, n° 1587.

32. On connaît le goût des Espagnols des XVI[e] et XVII[e] siècles pour de pareilles curiosités ; cf. Valerian von Loga, art. cité ci-après, p. 120.

41. Sur Hieronymus Bosch, voir Justi, *Die Werke des Hieronymus Bosch in Spanien* (*in Jahrb. preuss. Samml.*, X, 1889, p. 143, et *Miscellaneen*, t. II, p. 61.) Les œuvres signalées par Argote n'ont pas toutes péri dans l'incendie. Les inventaires des collections royales dressés en 1614, 1636, 1663 et 1701 indiquent en effet plusieurs *Tentations de saint Antoine*. L'inventaire de 1614 porte : *el niño mostruo : 600 real.*; et l'inventaire dressé après la mort de Philippe II : *una bruja desenbolviendo una creatura que tiene* (*Casa de Tesoro*). C'est peut-être le *muchacho* d'Argote.

55. J. Chr. Calvete de Estrella, *El felicisimo viaje del muy alto y muy poderoso principe Don Felipe*, Anvers, M. Micio, 1552, in-f° [Bibl. Nat. Oc. 165]. On trouve f° 182-205 : *Las Fiestas de Bins hechas por la serenisima reyna Maria de Ungria.* On possède également une relation allemande des fêtes de Binche (*Tournier-Kampf und Ritterspiel*, Francfort 1550), ornée de 15 très belles gravures sur bois, probablement par Hans Schaeuflein, qui, comme les toiles mentionnées par Argote, représentent les fêtes de Binche : *Exploits des chevaliers de la Table Ronde*. Il s'agit ici du château de Binche que fit construire Marie de Hongrie. Michel van Coxcyen (*el Maestro Miguel* d'Argote) y peignit de vastes fresques et Jacques de Brœucq y exécuta des œuvres intéressantes. Le château fut détruit en 1554 par les Français et aussitôt reconstruit par la reine Marie. Les richesses artistiques avaient été mises en lieu sûr à l'approche de l'armée d'Henri II (cf. *Revue universelle des Arts*, t. III, p. 142).

68. Antonio Wyngaerten (dit Antonio de Bruxelas), dont le nom patronymique se traduit en espagnol par *de las Viñas*, fut employé par Philippe II à la décoration de divers châteaux royaux Une cédule donnée au Pardo, le 15 février 1572, lui accorde une pension. Bermudez a fait à tort deux personnages différents d'Antonio de Bruxelas et d'Antonio de las Viñas.

76. Argote désigne ici Michel van Coxcyen (1497-1592), que la reine Marie de Hongrie occupa longtemps à couvrir

de fresques les murailles et les cheminées de Binche et de Mariemont. Cf. Cean Bermudez, t. I, p. 369 et *Revue universelle des Arts*, t. III, p. 128 et suiv.

81. Ce peintre est Pelegrin Resen, nommé « criado » de Philippe II par une cédule du 11 octobre 1562. Cf. Bermudez, t. IV, p. 160.

PORTRAITS. 1. C'est le grand portrait équestre de Charles-Quint à la bataille de Mühlberg (Prado, n° 457), peint à Augsbourg en 1548 (ainsi que les n°s 10, 16, 29 à 33) et apporté en Espagne en 1555 par la reine Marie. Collection de Philippe III, *Casa del Pardo* (Madrazo).

2. Prado, n° 485. Exécuté d'après un portrait original de Sanchez Coello (cf. Roblot-Delondre, *Gazette des Beaux-Arts*, 1909, t. I, pag. 435).

3. Il s'agit du portrait peint en 1550 que Marie de Hongrie envoya à Marie Tudor lorsque Simon Renard négociait à Londres le mariage du futur Philippe II et de la reine d'Angleterre. Cf. Weiss, *Papiers d'Etat du cardinal de Granvelle*, t. IV, p. 150, lettre du 19 nov. 1553 : « une pourtraicture faite de la main de Titiano, il y a trois ans, jugée par tous fort naturelle... « La reine de Hongrie communique « la portraicture » à cette condition « qu'est de ravoir icelle comme chose morte, lorsqu'elle (Marie Tudor) aura le personnage vif en sa présence. » Ce portrait est aujourd'hui au Prado, n° 454.

4. Marie (et non Catherine), fille de Charles Quint et d'Isabelle, née en 1521, épousa Maximilien II en 1548 ; veuve en 1576, elle mourut en 1603. Le portrait peint en 1551 se trouve aujourd'hui au Prado (n° 1486); reproduit par Valerian von Loga, *Antonis Mor als Hofmaler* (*Jarbuch der k. k. Kunstsamml.*, Wien 1908, pl. XVIII).

5. Née en 1537, épouse de Jean Emmanuel de Portugal en 1552, veuve en 1554. Valerian von Loga (p. 199) déclare fautive l'attribution à Coello et rend ce portrait à Antonis Mor.

6. C'est la plus jeune sœur de Charles Quint, née posthume en 1507. L'œuvre de Coello a disparu. Le Prado (n° 1485) pos-

sède un portrait de la reine de Portugal par Antonis Mor, signalé dans l'inventaire de Marie de Hongrie (n° 20.)

107. On a beaucoup discuté sur la date du voyage d'Antonis Mor en Portugal. Pinchart propose 1550, d'après un document inédit (*Archives des Arts*, t. III, 1881, p. 202). Les biographes de Mor et Cean Bermudez donnent la date 1552; de fait, un ordre de paiement atteste la présence de Mor à Lisbonne en sept. 1552. Justi (*Miscellaneen*, t. II, p. 131), suivi par Sentenach (*La pintura en Madrid*, p. 17) et Lafond (*Les Arts*, avril 1908, p. 16), admet la date 1542; Valerian von Loga (*l. cit.*, p. 100) donne celle de 1552.

7. Fils de Jean III, âgé de 16 ans en 1562, date probable du portrait. Inventaire de Marie de Hongrie, n° 21 : *el retrato del principe don Joan de Portugal.*

8. Don Louis de Beja (*Delicias de Portugal*), frère de Jean III et d'Isabelle de Portugal (1506-1555) avait 47 ans lorsque Mor fit son portrait aujourd'hui disparu.

9. Cette infante Maria n'est pas la première femme de Philippe II, morte en 1545, mais la tante de celle-ci, doña Maria, la plus jeune fille du roi de Portugal Emmanuel le Fortuné et de la reine Éléonore, sa troisième femme, que Philippe II, veuf depuis 1545, songea à épouser en 1553 (cf. Prudenzio de Sandoval, t. II, p. 752). La mort d'Edouard VI d'Angleterre orienta ailleurs les projets du futur roi d'Espagne. Ce portrait est signalé dans l'inventaire de Marie de Hongrie (*Revue universelle des Arts*, t. III, p. 140 : *el retrato de la infante doña Maria de Portugal, hija de la cristianissima reina de Francia, en lienzo, hecho por Moro.*) On le retrouve au Pardo (n° 1489), assez endommagé par l'incendie de l'Alcazar; ce n'est pas une des meilleures toiles de Moro.

10. Né en 1528, † 1580. C'est le vainqueur de Saint-Quentin (1557), où il commandait les troupes impériales. Signalé dans l'inventaire de Marie de Hongrie (n° 16) : *El retrato de Filiberte Manuel, duque de Savoya en lienzo, hecho por Ticiano.*

11. C'est un des nombreux portraits que peignit Antonis Mor en Angleterre lorsqu'il y accompagna l'Infant Philippe. Le

modèle est inconnu ; peut-être le retrouverait-on parmi les portraits d'inconnues, de la main de Mor, que possède le Prado.

12. Jane, fille de W. Dormer (1538-1612), compagne de jeux d'Edouard VI et inséparable amie de Marie Tudor, épousa le futur duc de Feria, lorsqu'il accompagna l'infant Don Philippe en Angleterre. Son portrait est reproduit par Justi (*Miscellaneen*, t. II, p. 13; Musée du Prado, n° 1491).

13, 14. L'auteur de ces deux portraits est Lucas de Heere (Gand, 1534, † 1584), qui, après avoir travaillé pour Catherine de Médicis à Fontainebleau, résida plusieurs années en Angleterre (1570-1577), où il peignit de nombreux portraits.

15. Fils d'Isabelle (Elisabeth), sœur de Charles Quint et de Christian II, roi de Danemark, Antonis Mor l'a peint vraisemblablement d'après un portrait antérieur.

16. Ministre d'État, général des armées de Charles Quint et de Philippe II (1508-1582). Portrait signalé dans l'inventaire de Marie de Hongrie (n° 26) : *El retrato del duque de Alva, armado, ecepto la cabeza, con una banda, por el hombro, colorada : hecho por Ticiano sobre lienzo*[1]. Il y a encore un original du Titien dans la collection actuelle de la famille d'Albe (cf. Ponz, *Viaje por España*, t. V, p. 303.)

17-19. Ces trois seigneurs accompagnèrent l'Infant D. Philippe d'Espagne en Angleterre (juin 1554) ; D. Ruy Gomez de Silva « fort favory du roi d'Espaigne, s'il en fut onc » (Brantôme), est le mari d'Anna Mendoza, la trop fameuse princesse d'Eboli.

20, 21. Portraits disparus.

22. Il y a aux *Offices* à Florence un portrait d'Antonis Mor par lui-même (reproduit par Valerian von Loga, *art. cité*, p. 91) ; un autre est dans la collection de l'earl Spencer à Althorpe (Valerian von Loga, p. 112 et pl. XXII.)

23. Le Prado (n° 1042) possède un portrait du vainqueur de Lépante, désigné comme une copie de Sanchez Coello. Le por-

1. Le texte publié de cet inventaire est souvent si fautif qu'il est parfois impossible à rectifier et en ce cas cité tel quel.

trait original aurait été fait en Espagne en 1570, au retour de l'expédition contre les Mores de Grenade. Une deuxième copie (ou peut-être l'original?) a fait partie de la collection de Louis-Philippe au Louvre (1837-1850). Il en existe une belle gravure au Cabinet des Estampes à Paris.

24. Prado, n° 1032. Cf. Justi, *Bildnisse des don Carlos* (*Miscellaneen*, t. II, p. 37). Le musée de Versailles (n° 3105) en possède une réplique, faussement attribuée à Mor. Il y a au musée de Dublin le portrait d'un inconnu, qui pourrait être D. Carlos, attribué à Sanchez Coello.

25. Isabelle de Valois, née en 1545, arriva en Espagne pour se fiancer à D. Carlos (1559), mais épousa son père Philippe II (†1568). Sophonisba Anguisciola, de Crémone (1527-1623), l'aînée de cinq sœurs également peintres, avait déjà une grande réputation de portraitiste lorsqu'elle fut appelée à la cour de Philippe II sur la recommandation du duc d'Albe; elle y fut reçue avec de grands honneurs et admise parmi les dames de l'Infante. Elle fit en 1559 les portraits du roi, du prince D. Carlos et de la reine (c'est ce dernier portrait que mentionne Argote). En 1561, elle peignit un second portrait d'Isabelle de Valois à la demande du pape Pie IV (cf. Fournier-Sarlovèze, *Artistes oubliés*, p. 13-45).

26. Ce portrait fut peint en 1567 lorsque Philippe II appela en Espagne Rodolphe, alors archiduc d'Autriche, et Ernest pour lui succéder au détriment de D. Carlos. Un portrait de Rodolphe par Sanchez Coello se trouvait dans la collection de Louis-Philippe, dispersée en 1853 (n° 70).

27. Madrazo signale (Prado n° 1041) un portrait de l'archiduc Ernest « *estilo de Sanchez Coello* ». Un portrait de ce prince, désigné comme une œuvre de Coello, a fait partie de la collection de Louis-Philippe (n° 71).

28. Carducho vit ce portrait avant l'incendie de 1608 où il semble avoir péri. Cf. V. Carducho, *Dialogos de la Pintura* (Madrid, 1633), p. 110 v° : Dicip. *Oí dezir, que antes que se quemasse el Pardo adornavan essa pieça* (*de mano de los famosos Alonso*

Sanchez, Ticiano y Antonio Moro) muchos retratos, sin quadros originales que los consumio el fuego. Maes. *Yo los vi muchas vezes y siempre que se me acuerda me lastimo por que se consumieron las imagenes de hombres tan grandes, como por ser de la mano de los mejores que jamas hizieron retratos. Alli estava el de Ticiano, enseñandonos al del Rey Felipe Segundo : y fue assi, aviendole embiado su magestad a pedir su retrato, hallandose con su humildad indigno, que en el mundo se hiziesse caso del, se retrato en este modo que te refiero, diziendo en este modesto lenguaje, que el lugar ò estimacion que se diesse a aquella pintura, ò retratos, no era al suyo, sino al de su magestad.*

29. Signalé dans l'inventaire de la reine Marie (nº 11) : *El retrato del duque Mauricio, armado quitado Morricu* (?) *hecho por el dicho Tiziano.*

30. C'est le vaincu de Mühlberg. Titien fit son portrait lorsqu'il était le prisonnier de Charles-Quint, comme l'atteste l'inventaire de Marie de Hongie, qui signale deux portraits du duc de Saxe par le Titien. Nº 9 : *El retrato del duque de Saxonia, cuando fué préso, armado, y en el rostro una cuchillada.* Nº 10 : *Otro retrato del dicho duque de Saxonia cuando estava preso : hechos en lienzo por Ticiano.* Le musée de Vienne possède un portrait de Jean Frédéric par le Titien (catalogue de A. Krafft, p. 21). Ces deux portraits sont encore mentionnés dans des inventaires ultérieurs. Sur l'un d'eux le duc est figuré assis en manteau de fourrure (*en ropa de martas*). L'original fut donné au marquis de Leganés par Philippe IV qui en garda une copie signalée en 1636 (nº 10 Ire de la Reine de Hongrie). Sur l'autre, il est en armes (nº 9.) Après l'incendie du Pardo ce portrait fut placé dans les Guardajoyas, puis, en 1772, dans le Buen-Retiro. Il se trouve aujourd'hui, très endommagé, dans les réserves du Prado (nº 583.)

31. Marie Jacqueline, veuve de Guillaume Ier (?). Inventaire de Marie de Hongrie nº 8 : *Retrato de la duquesa de Baviera viuda por Tiziano sobre lienzo.*

32. Christine de Danemark, fille de Christian II et d'Isabelle

(Elisabeth) d'Autriche, sœur de Charles Quint. Elle épousa François-Marie Sforza, duc de Milan, puis le duc de Lorraine. Inventaire de Marie de Hongrie, n° 7 : *El retrato de la duquesa de Milano e de Lorena por Ticiano, sobre lienzo.*

33. Dorothée, sœur de la précédente, femme de l'électeur palatin du Rhin Frédéric II. Cf. l'*Inventaire* de Marie de Hongrie, n° 12 : *El retrato de la condesa palatina, hermana de la duquesa de Lorena hecho por Ticiano sobre lienzo.*

34-40. Nous ne savons à quel peintre allemand sont dus ces portraits. Titien avait peint quatre de ces princesses (cf. l'inventaire de Marie de Hongrie, nos 27-30). D'autre part, Jean Vermeyen, dont il sera question plus loin, fit en 1530 le voyage d'Augsbourg, par ordre de Marguerite d'Autriche (l'empereur et sa famille se trouvaient dans cette ville) « pour tirer et pourtraire leur philozomie (*sic*) au plus près du vif que possible le lui serait, ensemble les enfants dudit roy » (Registre 1086 de la Chambre des Comptes de Belgique). Le n° 40 est la mère de Marie de Médicis, reine de France.

41. Un portrait de l'archiduc Ferdinand, par Titien, est signalé dans l'inventaire de Marie de Hongrie, n° 23.

42. Ces deux portraits ont disparu.

43. Le portrait peint en 1551 se trouve aujourd'hui au Prado (n° 1487). Il a été reproduit par Valerian von Loga (pl. XVII).

44. Ce portrait n'a pas échappé aux incendies du Pardo et de l'Alcazar. On en trouve une copie à Edimbourg (Holyrood Palace); cf. Valerian von Loga (n° 7). La reine est représentée *con su vestido que traia ordinario.* Un portrait analogue par Titien a également péri (cf. von Loga, p. 116).

45. Ce portrait fut peint en 1549 lors du voyage aux Pays-Bas du futur Philippe II (cf. Pinchart, *Archives des Arts*, t. III, p. 202 ; V. von Loga, p. 93-94). Il est signalé dans l'inventaire de Marie de Hongrie : *Otro retrato de la cristianisima reina de Francia, madame Leonor, hecho por Moro, sobre lienzo* (*Revue universelle des Arts*, t. III, 1856, p. 139).

174. Après l'incendie, l'inventaire de 1614 signale deux portraits de Stanislas, par Titien, dans le « Retrete du roi » : *Enano Estanislao tiene une lanza en la mano, véstido de damasco colorado.* En 1636, à l'Alcazar : *Un truancillo en pié, y en las costuras armiños, en la mano derecha una asta y en la izquierda un hacte colorado aforrado en armiños.*

179. Barbalonga (Juan de Mayo) est le surnom de Jean Vermeyen ou Vermey, portraitiste distingué qui, par l'intermédiaire de Marguerite d'Autriche et de Marie de Hongrie, obtint de Charles-Quint la commande de quelques toiles. Il vint en Espagne en 1534 et ne tarda pas à devenir le favori de Charles-Quint, qui l'emmena dans ses expéditions à Naples et à Tunis. Il fournit des cartons pour d'admirables tapisseries, exécutées en 1535 par Guillaume de Pannemaker (Exposition de la *Toison d'or, Tapisseries*, II, n° 9, p. 151) et mourut à Bruxelles en 1559.

184. Becerra, né en 1520 à Baeza, mort en 1580, fut employé par Philippe II à la décoration de l'Alcazar et du Pardo vers 1563 et nommé peintre de cour. Il décora au Pardo l'appartement d'une des quatre tours.

186. Castello Bergamasco, peintre italien, fut le collaborateur de Becerra à l'Alcazar et au Pardo.

C'est en 1572 que Romulo Cincinato travailla à la décoration du Pardo (cf. Cean Bermudez, t. I, p. 332). L'année même de l'incendie de 1608, Patricio Caxès, venu d'Italie en compagnie de Cincinato (1572), peignit au Pardo, dans la galerie de la reine, l'histoire de Joseph. Son fils Eugenio Caxès, né à Madrid en 1557, aida son père dans différents travaux au Pardo et à l'Alcazar.

ROBLOT-DELONDRE.

L'OCTATEUQUE BYZANTIN

d'après une publication de l'Institut russe à Constantinople.

Les octateuques byzantins, illustrés au cours du XIe et du XIIe siècles, nous intéressent moins peut-être par ce qu'ils sont que par ce qu'ils représentent. Ils sont pour la plupart les copies serviles et médiocres d'un même modèle ; mais, comme un des huit livres qui les composent, celui de Josué, reproduit le célèbre rotulus de la Vaticane, il est permis de rechercher aussi, dans le reste du volume, les créations disparues de l'ancien art chrétien.

Jusques en ces derniers temps ils n'étaient connus que par d'assez brèves descriptions, de courtes études et quelques images. Aujourd'hui nous en possédons de bonnes reproductions. En 1905 la Bibliothèque Vaticane joignait à la luxueuse édition de son rotulus les miniatures du livre de Josué d'après l'un de ses deux octateuques[1] (n° 746 et quelques miniatures du n° 747). Cette même année, M. Ouspensky présentait au Congrès archéologique d'Athènes un nouveau manuscrit découvert par lui dans la bibliothèque du Sérail et deux ans après le publiait[2] en grande partie. dans un magnifique album, avec quelques miniatures du Vatican et de Smyrne, un bon nombre de Vatopédi[3]. Enfin en 1909 paraissait à Leyde, avec une courte préface de M. Hes-

1. *Il Rotulo di Giosuè... riprodotto... a cura della Biblioteca Vaticana.* Milan 1905, in fol. et grand in folio.
2. Th. Ouspensky, *L'octateuque de la Bibliothèque du Sérail à Constantinople.* Sofia, 1907. (Titre en français et en russe, texte en russe.) Tome XII des *Izvjestija russkago archeol. Instituta v Konstantinopolje.* In-4, 255 p. et 6 pl. avec un album de 47 pl. in-folio.
3. M. Kondakov en a photographié quelques autres : cf. *Pamjatniki christianskago iskusstva na Afonje*, Saint-Pétersbourg, 1902, p. 284 et 305.

seling, l'édititon phototypique complète de l'octateuque de Smyrne[1].

M. Ouspensky a consacré à l'octateuque du Sérail une étude approfondie qui touche surtout au texte[2]. Les miniatures y sont décrites et expliquées avec grand soin, mais les conclusions sur les problèmes archéologiques sont écourtées, l'auteur ayant jugé à propos de presser sa publication (p. 179).

Ces miniatures sont peut-être les plus médiocres du groupe. M. Kluge, par une bonne analyse de la technique et du style (p. 101 et suiv.), fait ressortir le caractère conventionnel du paysage et des attitudes, l'incorrection du dessin et l'insuffisance du modelé. Mais ce manuscrit a l'avantage d'être un des plus complets; mieux encore, nous en connaissons la date et l'origine.

Il contient en effet, comme les autres octateuques, la lettre d'Aristée à Philocrate et de plus une paraphrase de ce document, œuvre du porphyrogénète Isaac, fils d'Alexis Comnène. Ce fut un lettré, que Théodore Prodrome a loué. En 1152, il rédigeait le typicon d'un monastère dont M. Ouspensky a retrouvé l'église sur les bords de la Maritsa[3]. L'octateuque a donc été peint vers le milieu du XIIe siècle à Constantinople. J'ajouterai que l'exécution rappelle de très près les Homélies du moine Jacques[4] (Paris. grec. 1208), illustrées aussi vers le même temps dans l'entourage des Comnènes. Voilà une première base.

M. Ouspensky en pose une seconde. Le texte biblique est encadré par des commentaires extraits de divers auteurs et qu'on

1. *Miniatures de l'Octateuque grec de Smyrne, manuscrit de l'Ecole Evangélique de Smyrne. Edition phototypique. Préface de* D. C. Hesseling, Leyde, 1909, in 4°, XVI pages, 95 planches.

2. Ch. II, étude sur les catènes; ch. IV, étude sur les signes et scholies des marges; ch. V, description des autres manuscrits de la bibliothèque du Sérail.

3. Par le plan, elle rappelle certaines églises du Péloponnèse ou de Crète, plutôt que Kahrié-Djami. Mais les procedés, l'aspect des façades et de la coupole appartiennent à la tradition de Constantinople et non de la Grèce (cf. texte, pl. 1-6).

4. Cf. Schlumberger, *Épopée Byzantine*, t. II, p. 229, 241, surtout 448, pl. VIII; Kirpičnikov, *Byzantinische Zeitschrift*, t. IV (1895), p. 109 et s.; Venturi, *Storia dell' arte italiana*, t. II, p. 482 et s.

appelle *catènes*. Une analyse pénétrante démontre que la *Catena Lipsiensis* n'a point l'importance que lui ont attribuée Achelis et d'autres savants C'est un remaniement arbitraire, opéré au XVIIIe siècle, d'après un manuscrit pareil à celui du Sérail. D'autre part l'auteur constate que les autres manuscrits illustrés, étudiés par lui à Smyrne et à Vatopédi, contiennent la même catène. Elle représente donc un type très répandu. Or les miniatures s'adaptent non au texte seul, mais à la fois au texte et à la catène : leur place, leurs dimensions et leur forme changent d'une page à l'autre suivant l'arrangement très variable de ces deux éléments. Ces cadres calculés pour un manuscrit à catène sont reproduits de copie en copie avec la catène elle-même. Cette donnée nous aiderait mieux encore à déterminer le sens et l'origine de l'illustration, si les éditeurs avaient pris soin d'indiquer l'endroit précis du texte ou de la catène où la miniature est insérée.

Pour édifier une théorie définitive sur l'origine de cette illustration, une donnée nécessaire nous manque encore. C'est la reproduction intégrale du plus important des octateuques, celui de Vatopédi. Déjà, avant toutes ces publications, M. Strzygowski avait montré qu'il est de beaucoup le plus proche du rotulus de la Vaticane[1]. En fait ce manuscrit s'oppose nettement aux autres. Il représente un autre type. Son caractère essentiel est de conserver la tradition antique. Assurément elle s'y trouve diminuée: on sent que la sève s'épuise, que la vie se fige ; les tons roses de l'aurore et du crépuscule se perdent dans la monotonie du ciel bleu[2]. Toutefois le copiste a le respect de son modèle; il reproduit le paysage, les arbres, la forme exacte des édifices, l'attitude des allégories, le mouvement et les gestes des personnages. L'exécution est moins large qu'au Xe siècle; elle est encore soignée et fine. Au contraire les trois

1. Strzygowski, *Der Bilderkreis des griechischen Physiologus*, Leipsig, 1899, p. 122.
2. Kondakov, *Pamjatniki... na Afonje*, p. 284. Voyez aussi Strzygowski, p. 123.

répliques du XIIe, siècle, à Smyrne, au Sérail, au Vatican[1] (n° 746) représentent une transposition du modèle antique. Le paysage est très simplifié, les figures allégoriques en partie supprimées, les architectures réduites et transformées suivant les schèmes byzantins. De parti pris on a modifié les attitudes, comme pour redresser la nonchalance des allégories ou modérer l'emportement des guerriers. Il semble qu'à l'origine un peintre maître de son art ait voulu corriger la liberté antique, élever son modèle vers l'idéal byzantin de tenue et de gravité. Mais les médiocres copistes du XIIe siècle ne savent plus nous montrer que la caricature du rotulus.

Ainsi entre l'octateuque de Vatopédi et les trois autres s'accuse une différence non seulement de degré, mais de principe. Dans la première partie du livre de Josué, qui correspond au rotulus, cette différence saute aux yeux. Elle est moins sensible dans le reste du manuscrit, parce qu'on y a utilisé d'autres sources qui ne faisaient point de place au paysage[2]. On l'aperçoit pourtant. Les miniatures de Vatopédi conservent mieux les traits de style antique. Voici Ruth et Booz[3] couchés avec élégance en des poses symétriques parmi les grands blés mûrs : à Smyrne[4], les blés sont à peine indiqués, Ruth a des proportions disgracieuses, des draperies mal comprises. Comparons encore la scène où Dieu indique à Moïse les animaux purs et impurs : nous ne retrouvons plus, dans le manuscrit du Sérail, cette composition nourrie, ces formes précises, ni l'éléphant, ni l'autruche d'un dessin exact[5]. Dans ces deux cas, d'une rédaction à l'autre, le modèle se trouve appauvri. Ailleurs il est transformé. A Vatopédi[6], Balaam, saisi d'effroi devant l'épée

1. Le n° 747, d'un caractère un peu différent (cf. Strzygowski, p. 124), restera en dehors de notre étude. Les reproductions en sont trop peu nombreuses.
2. Brockhaus, *Die Kunst in den Athos-Klostern*, 1891, p. 212.
3. Ouspensky, *Album*, pl. XLVII, n° 322.
4. Hesseling, pl. 95, n° 334.
5. Vatopédi, fol. 28 v°, Kondakov, phot. n° 157 ; Sérail, pl. XXV, n° 153.
6. Ouspensky, *Album*, pl. XLVI, n° 309.

de l'ange, serre les flancs d'un cheval qui se cabre. Ce type hardi a séduit le peintre serbe d'Arilje à la fin du XIIIe siècle; mais il a sans doute scandalisé l'auteur de l'autre rédaction qui a préféré montrer le pas tranquille de l'âne détournant la tête[1]. De même ce miniaturiste scrupuleux a supprimé le lépreux qui tient tête à Moïse avec fierté dans ses draperies élégantes[2]. On reconnaîtra donc entre le manuscrit de Vatopédi et les trois autres une différence de conception, non seulement dans la copie du rotulus, mais dans l'ensemble. Ce sont deux rédactions distinctes : la première pourrait être nommée « héllénistique », la seconde « byzantine ».

Essayons maintenant de déterminer la parenté de ces deux rédactions. On a l'impression que l'octateuque de Vatopédi est le prototype des autres. M. Strzygowski l'a supposé[3]. Mais certains détails s'y opposent. Examinons en effet le combat près de Haï[4]. La miniature de Vatopédi reproduit exactement les attitudes, la ville, l'allégorie, d'après le rotulus ; mais les extrémités de la composition sont resserrées : à gauche en bas un édicule est omis. Au contraire, les trois autres manuscrits, tout en modifiant les attitudes et l'aspect de la ville, conservent néanmoins un vestige caractéristique de cet édicule. Ailleurs, dans la seconde partie du livre de Josué, celle qui est étrangère au rotulus, les divers détails d'une même composition sont indiqués dans le champ même par divers titres qui tous ensemble constituent un vers :

πόλεις — ποταμὸς — Νεφθαλεὶμ κατοικία.

Les trois manuscrits du XIIe siècle figurent des villes, un

1. Smyrne, Hesseling, pl. 73, n° 241 ; Sérail, pl. XXVIII, n° 177. Comparez les chevaux dont Josué fait couper les jarrets et brûler les chairs : Ouspensky, pl. XLVI, n° 314 ; Hesseling, pl 86, n° 291.

2. Vatopédi, Ouspensky, pl. XLVI, n° 306 ; Sérail, pl. XXVI, n° 159 ; Smyrne pl. 67, n° 220.

3. Strzygowski, p. 121.

4. Rotulus : Garrucci, pl. 161, 162 ; Rotulo, pl. VII, VIII. — Vatopédi, Ouspensky, pl. XLVI, n° 313 ; Vatican 746, Rotulo, pl. D, 1 ; Sérail, pl. XXXVI, n° 236 ; Smyrne, pl. 83, n° 279.

fleuve, puis un laboureur[1]. Celui de Vatopédi[2] omet le fleuve ; en revanche l'image des villes et celle de la charrue sont plus complexes. En conséquence, les trois manuscrits du XIIe siècle proviennent non point en ligne directe du Vatopedinus, mais par une autre voie d'un prototype commun plus complet.

Ce prototype était un codex, non un rotulus, puisque dans tous les manuscrits le choix, la forme et le groupement des miniatures concordent à peu près, puisque une même erreur dans le découpage du rotulus se répète de l'un à l'autre[3]. Mais la séparation des deux groupes a dû se produire à l'origine même

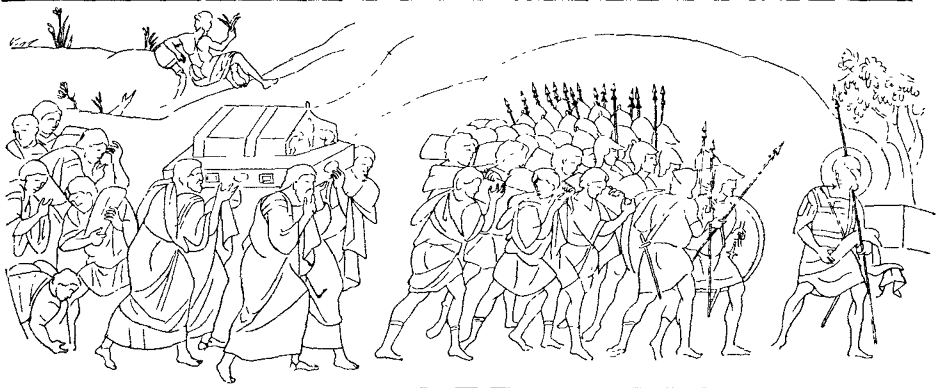


Fig. 1. — Rotulus de la Vaticane : le Passage du Jourdain, d'après Garrucci.

Voici en effet un cas où le découpage est différent. Au début[4] les messagers qui reviennent de Jéricho rencontrent un édicule bas auprès d'un arbre et une petite figure inclinée derrière cet édicule. Dans le Vatopedinus[5] l'arbre, l'édicule et la figure manquent ; mais, d'après les descriptions[6], ces accessoires se trouvent

1. Sérail, pl. XLI, n° 270 ; Smyrne, pl. 89, n° 305 ; Vatican 746, Rotulo, pl. I, 1.
2. Ouspensky, pl. XLVII, n° 316.
3. Strzygowski, p. 121. Cf. Vatican 746, Rotulo, pl. D, 2 ; Smyrne, pl. 85, n° 284 ; Sérail, Ouspensky (texte), p. 163, n° 335.
4. Garrucci, pl. 157, 3 ; Rotulo, pl. I.
5. Ouspensky, pl. XXXIV, n° 224, fol. 343 r°.
6. Fol. 344 r°. Strzygowski, p. 122, n° 2 : man sieht links unten die blaue Gestalt in dem niedrigen Umbau. Comparez Ouspensky, p. 180.

rattachés à la scène suivante. Au contraire, dans les trois autres manuscrits [1], ils gardent leur place aux pieds des chevaux, seulement sur une autre forme plus claire, peut-être la forme primitive [2] : on y voit en effet près de l'arbre une stèle funéraire ornée d'un buste. Puisque partout ailleurs les coupures concordent jusque dans les fautes, il faut admettre que l'une des deux rédactions a servi de base à l'autre et que si elles diffèrent en ce point, c'est parce que la réplique a été exécutée en présence du même rotulus ou d'un rotulus un peu différent. Il est vraisemblable que l'octateuque de Vatopédi provient de la première édition du codex et les trois manuscrits du XII[e] siècle, de la seconde, revue et corrigée à l'aide du rotulus.

Voici une autre divergence qui montre aussi l'action réciproque des deux types et peut-être l'influence d'un autre rotulus. On sait que les octateuques et le rotulus de la Vaticane ne coïncident pas de tous points [3]. Le passage du Jourdain à pied sec n'est pas figuré de même. Le rotulus [4] (fig. 1) montre les douze Israélites qui ramassent les pierres derrière l'arche, puis les portent devant elle précédés de l'armée, Josué en tête. La légende cite d'abord Josué, III, 7 et IV, 1-2; puis IV, 11-13. Plus loin Josué dresse ces douze pierres à Galgala (IV, 20). Dans l'intervalle un épisode est omis : « Josué mit aussi douze pierres dans le Jourdain en ce lieu sous les pieds des prêtres » (IV, 9). Les octateuques comprennent précisément cet épisode au lieu du transport des pierres [5]. M. Strzygowski en conclut qu'une autre rédaction du rotulus a servi de base au codex. Mais justement sur ce point les deux rédactions du codex ne concordent pas entre elles. Elles figurent bien le même sujet, mais chacune à sa

1. Vatican 746, Rotulo, pl. B, 2; Sérail, pl. XXXIV, no 233 ; Smyrne, pl. 80, no 271.
2. Cf. Rotulo, p. 20, d'après Graeven.
3. Strzygowski, p. 118 et s.
4. Garrucci, pl. 158 ; Rotulo, pl. II et III.
5. M. Strzygowki, p. 119, explique la différence autrement. Voyez aussi Rotulo, p. 21 et Ouspensky, p. 181.

manière. La rédaction « byzantine[1] » (fig. 2) n'a de commun avec le rotulus que les prêtres portant l'arche. Les autres détails diffèrent : des hommes vêtus de chlamydes suivent l'arche d'un pas tranquille ; l'allégorie est assise et non couchée ; un fleuve coulant de l'urne suit le cadre sur deux côtés et s'interrompt près du monceau où les Israélites posent les pierres ;

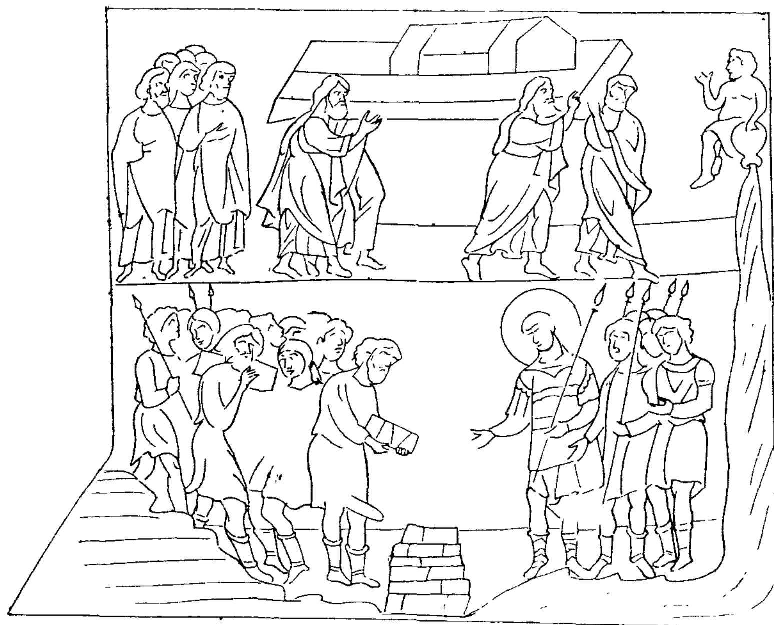


Fig. 2. — Octateuque du Sérail : le Passage du Jourdain, d'après Ouspensky.

Josué les excite au travail ; quelques soldats l'accompagnent, d'autres escortent les porteurs ; ils sont équipés très simplement à la byzantine. La composition est claire, cohérente, bien équilibrée, mais n'a rien d'antique. Le Vatopedinus[2] (fig. 3) au contraire figure l'allégorie, Josué, les porteurs et une partie des soldats, d'après le rotulus ; il reproduit ce modèle en y interpolant quelques éléments qui appartiennent aussi à l'autre :

1. Vatican 746, Rotulo, pl. C, 1 ; Sérail, pl. XXXV, nos 226, 227 ; Smyrne, pl. 81, no 274.
2. Ouspensky, pl. XXXV, nos 228, 229.

monceau, fleuve, groupes secondaires; en sorte que les attitudes ne conviennent pas au sujet: Josué entraîne sa troupe qui semble indifférente au monceau de pierre, prête à s'y buter. Que signifie donc cette combinaison incohérente? Est-ce la recherche tâtonnante d'une composition nouvelle? Il est plus probable que le premier éditeur du codex copia simplement



Fig. 3. — Octateuque de Vatopédi : le Passage du Jourdain, d'après Ouspensky.

un rotulus pareil en cet endroit à celui de la Vaticane. Le second prit ailleurs ou imagina l'autre modèle, celui que nous retrouvons dans les octateuques du XII[e] siècle. Ensuite le second type réagit sur le premier; un nouveau copiste accommoda la « contamination » reproduite à Vatopédi.

A quelle époque ces deux types ont-ils été ainsi élaborés? C'est assurément avant nos manuscrits. On peut dire avant le XI[e] siècle. L'octateuque de Vatopédi est au rotulus de la Vaticane, et sans doute au premier codex, ce que les psautiers du XI[e] siècle sont au célèbre psautier de Paris: une réplique soignée, mais

amoindrie, moins complète et d'exécution moins large. D'autre part, dès l'année 909, nous rencontrons le livre de Job[1] illustré avec le même arrangement variable des miniatures au milieu du texte et des catènes. Ces indices nous reportent au moins au x[e] siècle. M. Kondakov[2] a cru pouvoir remonter encore plus haut, aux VIII[e]-IX[e]. Là s'arrêteront nos inductions. Avant d'aller plus loin nous voudrions savoir s'il est bien vrai que les miniatures du psautier de Paris[3] sont interpolées dans le manuscrit du x[e] siècle et appartiennent en conséquence au IV[e]-VI[e]. Si cette hypothèse était juste, s'il était démontré que le x[e] siècle byzantin n'a pas su faire refleurir le style hellénistique avec l'éclat qu'on croyait, il nous faudrait sans doute placer à une époque beaucoup plus ancienne l'adaptation du rotulus au codex.

On nous permettra en terminant de féliciter M. Ouspensky de sa belle publication. Après Aboba-Pliska et Kahrié-Djami, elle montre que l'Institut russe de Constantinople est outillé pour les grandes tâches, qu'il saura élargir encore sa voie, si heureusement tracée depuis quatorze ans à travers le champ mal exploré de l'archéologie byzantine et slave.

Gabriel Millet.

1. Marcian. gr. 808. Cf. Hautes-Etudes (Millet), C 525-532.
2. Kondakoff, *Histoire de l'art byzantin*, 1886, t. II, p. 82.
3. Cf. *Byzantinische Zeitschrift*, t. XIX, 1910, p. 242. J'ai eu l'occasion depuis longtemps d'indiquer moi-même que les miniatures forment un cahier à part du texte et remanié. Cette constatation ne suffit pas pour vieillir ces miniatures de quatre ou six siècles. M. Kondakov y a relevé des traits byzantins qui paraissent justifier l'attribution au x[e] siècle, acceptée jusqu'ici (cf. Millet, *L'art byzantin*, dans André Michel, *Histoire de l'Art*, I[1], p.224). Le problème est très complexe.

LES MONUMENTS ROUMAINS

D'APRÈS LES PUBLICATIONS RÉCENTES

L'étude de l'art roumain a pris dernièrement en Roumanie un essor digne de tout éloge.

Les très beaux monuments de ce pays n'étaient jusqu'à présent connus à l'étranger que par les travaux de Louis Reissenberger [1], de Karl A. Romstörfer [2] et d'autres savants autrichiens [3], tandis que les publications roumaines, du reste assez insuffisantes, étaient complètement ignorées [4].

1. *L'église du monastere épiscopal de Kurtea d'Argis en Valachie*, Vienne, 1867, in-4° illustré.
2. *Die moldauisch-byzantinische Baukunst*, in *Allgemeine Bauzeitung*, 1896, 3e fasc., pp. 82-99 avec 10 pl., in-f°. Id. *Die altgriechisch-orthodoxe Pfarrkirche in Wolczynetz und die zu Toporoutz*, in *Mittheilung d. k. k Central-Kommission für Kunst und hist. Denkmale*, XXV (1899), p. 194-196. Id. *Griechisch-orientalische St Georgs-Kirche in Suczava*, *ibid.*, XXV, p. 47-50. Id *Restaurierung der Miroutz-Kirche in Suczava*, *ibid.*, XXV, p. 111-112. Id. *Die griechisch-orientalische Pfarrkirche zu Reusseni*, *ibid.*, XXVII (1901), p. 103-4 avec 2 pl.
3. Wladimir Milkowicz, *Zwei Frescokalender in den Bukoviner Klosterkirchen Woronetz und Suczavitza*, *ibid.*, XXIV (1893), p. 1-45, avec 5 pl., et Zachariewicz, *Klosterkirche zu Dragomirna*, *ibid.*, XXV (1899), p. 113-118.
4. Voici les principales de ces publications : P. Antonescu, *Arhitectura religioasă la Romàni*, dans la *Literatura și Arta Romănă*, IX (1905), p. 195-216, avec 4 plans d'églises et 6 esquisses. C. St. Bilciurescu, *Monăstirile și Bisericile din Romănia*, Bucarest, 1890, in-8°. Bouquet, *Guide politique et pittoresque à travers les Principautés du Danube*, dans l'*Illustration* de sept. 1848 in-f°, 24 p. avec 47 illustr. Burada, *Biserica Sf. Apostoli Petre și Pavel din Huși a lui Stefan Cel Mare* dans la *Revista pentru Istorie, Arheologie și Filologie*, I, 1er fasc. Bucarest (1883), p. 191-192. Burada, *Podul de peatră, zis al lui Stefan Vodă din Vaslui*, *ibid.*, II, 2e fasc., p. 429-430. R. Căminaru, *Mănăstirea Sinaia*, *Liter. și Arta Rom. IX* (1905), p. 114-117. D. Dan, *Monăstirea și Comuna Putna*, éd. de l'Académie roum., Bucarest, 1905, 261 p. V. Dimitrescu, *Note asupra monumentelor etc. din Mehedintzi* dans la *Rev. p. Ist., Arh. și Filolog.* I, 1er fasc. (1883), p. 162-177. S. Emilian, *Biserica de la Trei Jerarhi*

Aujourd'hui les Roumains, désireux d'étudier par eux-mêmes d'une façon scientifique leurs monuments et de les faire connaître au delà des frontières, ont entrepris quelques publications qui méritent toute l'attention des artistes et des historiens de l'art. Ainsi, outre les périodiques *Revista pentru Istorie, Arheologie și Filologie*; *Analele Arhicteturei* et *Literatura și Arta Română*, publiant de temps en temps de petites études sur l'art roumain, la *Commission des monuments historiques*, sous la direction de son éminent président, M. Jean Kalindéro, vient de commencer la publication d'un bulletin spécial trimestriel : *Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice*[1]. D'autre part, un groupe d'artistes, d'architectes et d'archéologues ont fondé une Société appelée *Arta Românească*, dont le but est également de publier des monographies et des albums des monuments roumains[2].

din Jași (a. 1639), *ibid.* (1885), p. 385-391. N. Gabrielescu, *Memoriu pentru luminarea publicului în afacerea restaurărilor de monumente istorice*, Jassy, 1890, in-8°. A. G. Gălășescu, *Sinaia*, Bucarest, 1895, in-8° 134 p., illustr. D[r] M. Gaster, *Descrierea bisericei Trei Jerarhi din Jași de Paul din Aleppo* dans la *Rev. p. Ist., Arh. și Filolog.* II, 2[e] fasc. (1883), p. 415-417. N. Jorga, *Sate și Mănăstiri din România*; Id., *Neamul românesc din Bucovina*. Buc. 1905, in-8°, 245 p, illustré. Melhisedec, *Notite istorice și arheologice adunate de pe la 48 monăstiri și biserici din Moldova*, Buc. 1835, p. 152. Episcop. Melhisedec, *O visită la câtevă monăstiri și biserici antice din Bucovina*, *ibid.*, I, 1[er] fasc. (1883), p. 245-281. Gl. P. V Năsturel, *Biserica Stavropoleos din București*, Buc. 1906, in-8°, 85 p. Arh. Nifon, *M-stirea Sinaia*, Bucarest, 1895, in-8°, 64 p. illustré. A. J. Odobescu, *Antichitătzile judetzului Romanatzi*, Buc., 1878, in-8°, 184 p. illustr. A. Stefulescu, *Gorjul istoric și pitoresc*, 1904, p. 421, 43 illustr. *Idem. M-stirea Tismana*. T. Jin, 1896, illustré par Piekarski. Gr. G. Tocilescu, *Biserica episcopală a monăsterei Curtea de Argeș* (restaurée). Bucarest, 1886, in-f° avec 13 phototyp. et 19 illustr., etc. Tzigara Samurcaș, *Arta în România*, Buc. 1909, in-8°, 260 p., illust. Id., *Muzeul neamului românesc*, Buc. 1909, in-8°, 102 p. illustr. (D'après O. Tafrali, *Répert. général de l'art byz.* Ms. Bibl. Doucet).

1. Bucarest, Carol Göbl, 1908 et s., in-4°.

2. Voici ces publications : I. Al. Tzigara-Samurcaș, G. Balș et N. Ghica, *Biserica din Filipeștii din Pădure* (L'église de Filipestii-de-Padure, près de Ploești, XVII[e] s.), Bucarest, Carol Göbl, 1908, in-8°, pp. 47 avec 20 illustr., 1 pl. et 1 section; II et III. *Monumentele din România*, album contenant plusieurs planches de monuments roumains, dont quelques-uns très anciens, avec une note explicative, Bucarest, 1909, in-4°; III. N. Ghica-Budești et G. Balș, *Mănăstirea Probota* (Le monastère de Probota, Bucarest, Carol Göbl, 1909, in-4°, pp. 56, 41 illustr. et 21 pl. hors texte)

Par leur exécution très soignée, par leurs nombreuses et belles reproductions, ainsi que par les plans, relevés et sections des monuments, les publications parues jusqu'à ce moment se recommandent à l'attention de ceux qui s'intéressent à l'art chrétien de l'Orient.

Les descriptions sont en général bien faites. Toutefois, on peut faire certaines objections en ce qui concerne la méthode. Souvent ce sont deux, trois et plusieurs personnes qui étudient un même monument, sans que leur travail forme un ensemble bien cohérent. Il y a forcément ainsi des répétitions inutiles. On souhaiterait en outre de voir citer plus souvent les travaux déjà si nombreux relatifs à l'art byzantin.

Nous tâcherons de donner un aperçu général de l'art roumain, tel qu'il se dégage de ces publications intéressantes. A cet effet, il ne sera peut-être pas inutile de résumer tout d'abord les idées si judicieuses que M. Al. Tzigara-Samurcas a émises sur les monuments roumains dans une série d'articles de vulgarisation, publiés dans d'autres revues que celles mentionnées plus haut [1].

L'auteur s'élève contre l'enthousiasme excessif que certaines personnes professent pour l'art de leur pays. Ne va-t-on pas jusqu'à le déclarer comparable aux chefs-d'œuvre de la Grèce et de l'Italie ? M. Tzigara-Samurcas signale, au contraire, les influences étrangères subies par l'art roumain et remarque, qu'à dire vrai, il n'y a pas un style uniforme dans l'architecture des églises de la Roumanie. Les premiers princes avaient trouvé le pays sans aucune tradition artistique. Pour la construction des monuments religieux ou pour leurs propres palais, ils appelèrent de partout des artistes étrangers. En conséquence, les styles se succédèrent rapidement, selon les amitiés, le goût et les prédilections des princes moldaves ou valaques.

1. Ils ont été réunis en un volume : *Arta în România*, Bucarest, « Minerva », 1909, in-8°, pp. 266, avec nombreuses illustrations, plans et relevés. Plus de la moitié de cet ouvrage concerne l'art roumain moderne.

C'est pour cela que l'on rencontre un ou plusieurs monuments très beaux du même style à une certaine époque, sans retrouver, dans la suite, une série d'autres qui puissent nous montrer un développement successif Ainsi, certaines églises offrent beaucoup d'affinités avec le style byzantin, quelques-unes rappellent le style serbo-byzantin, d'aucunes reproduisent les caractères des églises arméniennes, d'autres, enfin, en Moldavie, marquent une influence occidentale, surtout gothique. Dans ces conditions, on ne peut pas parler d'un style « national » en architecture, mais d'un style particulier à chaque prince. Il en est autrement de l'industrie domestique. Là, nous pouvons suivre une tradition ininterrompue. C'est dans la céramique, dans le travail du bois, dans les tissus admirables qu'il faut chercher les caractères propres de l'art roumain[1]. La théorie de M. Tzigara-Samurcaș peut appeler quelques réserves, attendu que les églises de Roumanie se partagent entre deux styles bien distincts : le style valaque et le style moldave, dont chacun s'est formé sous des influences différentes.

M. Spiridon Popescu, architecte et archéologue, a essayé, dans un article remarquable, de définir le développement du style valaque[2]. Il observe justement qu'une étude des monuments de la Valachie doit tenir compte non seulement de l'art venu de Constantinople, mais aussi de celui des cités commerciales de la Mer Noire, telle la ville de Trébizonde, et surtout de l'art serbe. La Serbie, très puissante au XIII[e] et au XIV[e] siècles, a eu une grande influence sur la Valachie, sa voisine. Un va-et-vient continuel existait entre les deux pays. Les Serbes en ce temps avaient déjà un art monumental remarquable, qui ne resta pas sans influence sur la Valachie. C'est pour cela,

1. *Op. cit.* Article *Arta în România*, p. 5-12. Voir aussi, dans le même ouvrage, l'étude intéressante sur les maisons fortifiées, appelées *Kule* (*Koula* = tour), p. 14-37.

2. *Contributiuni la studiul Artei Nationale* (*Contributions à l'étude de l'art national*) dans la *Revista pentru Istorie Arheologie și Filologie*, Bucarest, 1909, pp. 106-124. L'auteur est assez au courant des travaux concernant l'art byzantin.

observe l'auteur, que plusieurs monuments anciens valaques se trouvent dans la plaine, dans le voisinage du Danube, tels les monastères de Voditsa. de Znagov, les palais de Balaci, etc. Les Allemands de Transylvanie, les *Saschi*, ne peuvent guère revendiquer, ainsi qu'on a été porté à le croire, l'honneur d'avoir contribué à la formation de l'art valaque. Tout ce que celui-ci a d'éléments italiens et occidentaux lui vient par l'intermédiaire de la Serbie [1]. Comme dans ce dernier pays, les influences byzantine et italienne se rencontrent pour créer des monuments d'un styte original, ce même mélange se retrouve en Valachie. Le style serbe était déjà formé lorsque les Valaques se mirent à construire de grandes églises. Celles-ci sont caractérisées, si l'on envisage les éléments constitutifs de leur structure, par la forme et le nombre des coupoles. Il y a trois types : églises à deux coupoles, l'une sur le naos, l'autre sur le narthex; églises à trois coupoles, deux sur le narthex et une sur le naos ; et églises à quatre coupoles, l'une principale sur le naos, une seconde sur le narthex, et deux autres de chaque côté de l'exonarthex. Ce dernier type s'est formé en combinant les deux premiers. La fameuse église épiscopale de *Curtea-de-Argeș* (XVIe s.) en sert d'exemple [2]. Les églises antérieures à celle-ci seraient toutes, d'après M. Popescu, œuvres des artistes serbes ou artistes travaillant sous l'influence des monuments serbes, à l'exception cependant de *Saint-Nicolas de Curtea-de-Argeș* [3]. Ainsi, l'église

1. Il est bien entendu qu'il s'agit des monuments antérieurs au XVIIe siècle.
2. A consulter les études de Louis Reissenberger, *L'église du monastère épiscopal de Kurtéa d'Argis en Valachie*, Vienne, 1867, et de Gr. G. Tocilescu, *Biserica episcopală a monăstirii Curtea de Argeș* (restaurée par Lecomte de Noüy), Bucarest, in-f° 1886. Cf. aussi l'article de M. G. Millet, *L'art chretien d'Orient du milieu du XIIe au milieu du XVIe siècle*, dans l'*Histoire de l'Art* d'André Michel, IIe partie du IIIe tome, p. 940.
3. Cette église, dont le plan en forme de basilique, la structure architecturale, la coupole centrale et le parement des murs, fait en assises de briques et de pierres, révèle le style byzantin, est un monument de la fin du XIIIe ou du commencement du XIVe siècle. C'est par méprise que M. P. Antonescu l'a attribué au XIe (*Arhitectura religioasă la Români*, *Literatura și Arta Română*, IX (1905), p. 208).

du monastère de Cozia n'est qu'une imitation modeste de celle de Kruševac; *Znagov* est d'une construction identique à celle de Ravanica. Même *Curtea-de-Argeș* présente les caractères du style serbe. La décoration, le groupement des fenêtres deux par deux, entourées et séparées de torsades et encadrées d'arcs, sous lesquels il y a des décorations de style géométrique ou des fleurs, rappellent les monuments de la dernière période de l'architecture serbe.

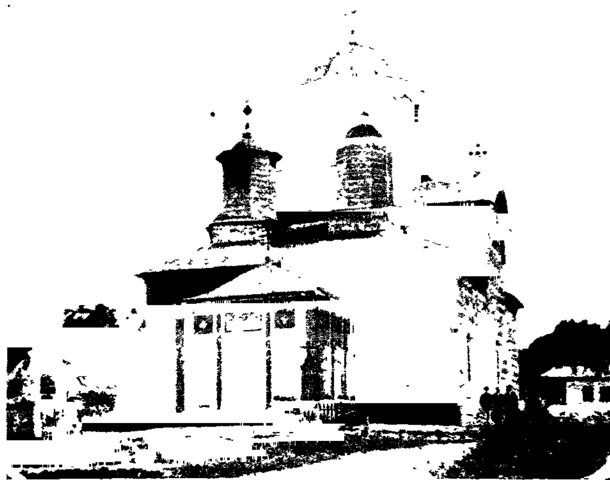


Fig. 1. — L'église Saint-Nicolas de Curtea-de-Argeș, XIII[e] s. (D'après une photographie communiquée par M[lle] Bengescu. *Collection des Hautes-Études.*)

Cependant, si pour la structure générale architecturale, *Curtea-de-Argeș* de Néagoé doit beaucoup à la Serbie, ainsi que M. Popescu l'établit, il faut remarquer qu'il n'en est pas de même quant aux détails et à la décoration Les arcatures, les tores saillants, les encadrements finement ciselés, rappellent les églises géorgiennes [1], et les larges surfaces revêtues d'ornements,

1. Comme, par exemple, celles de Mtschet, de Kvatachevi, de Kartalinija, etc. Collection de photographies caucasiennes de la *Bibliothèque Doucet* (Phot. Ermakov, n[os] 2229; 4806; 4847; 4848; 4850).

pareils à ceux que l'on peut admirer à l'église russe d'Iourief-Polski[1], doivent nous rendre plus prudents et nous faire hésiter à attribuer tout à l'art serbe. Le mouvement hélicoïdal des petites coupoles[2], les innombrables cercles sculptés[3], qui du reste garnissent aussi le champ des arcades des églises serbes, le couronnement des fleurons et surtout les frises de stalactites au dessous du toit, doivent assurément être attribués à l'influence du décor musulman[4].

M. Popescu, d'ailleurs, reconnaît bien que l'art turc a eu une influence sur les monuments valaques, mais il paraît ne l'admettre, quant à l'architecture, que pour une époque assez tardive.

Quoi qu'il en soit, les églises de la Valachie ont été bâties sous l'influence du style byzan-

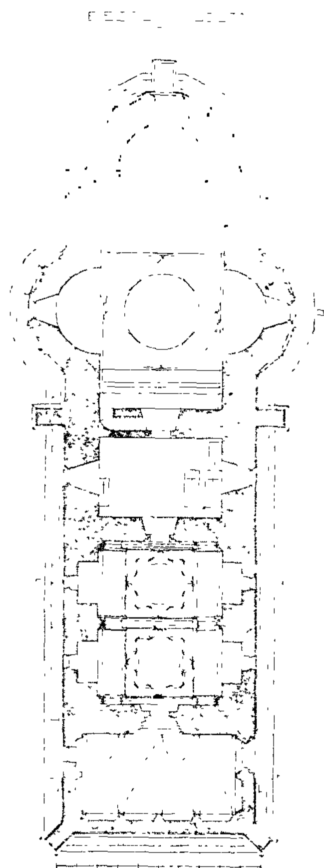


Fig. 2. — Plan de l'église du monastère de Probota (Moldavie), xvi[e] siècle. (D'après Ghica-Budeşti et Balş, *Mănăstirea Probota.*)

1. Gabriel Millet, *op. cit.*, p. 940.
2. Voir photographie, *ibid.*, ou dans l'ouvrage mentionné de Reissenberger.
3. Sur les églises arméniennes on retrouve également une pareille décoration. Ainsi le milieu des arcatures de la coupole et du bâtiment de la cathédrale d'Ani (xi[e] s.) est décoré des cercles sculptés (Ch. Texier, *Description de l'Arménie, la Perse et la Mésopotamie*, Paris, 1852, I pl. 22 et 23) ; une décoration semblable est à remarquer à l'église de Safara en Géorgie (xiii-xiv[e] s.) (D. Grimm, *Monuments d'architecture en Géorgie et en Arménie.* S. Pétersbourg, 1864, in-f°, p. 4, et pl. 21-22). Cf. *Materialy po archeologij Kavkaza.* IV[e] fasc. Moscou, 1894.
4. Gabriel Millet, *op. cit.*, p. 940. Voir entre autres, la porte du palais des Khans de Bakou. *Materialy*, III, pl. 50.

tin ou serbo-byzantin[1], avec certaines modifications dues aux prédilections des princes constructeurs et de leurs artistes. Ce qui entrait le plus dans le goût des Valaques c'est le portique byzantin de l'entrée[2], qui caractérise toutes les églises et les maisons anciennes de leur pays. C'est la partie sur laquelle se porta toute l'attention des artistes. Dans les petites églises ce portique ou *pridvor* occupe presque la moitié du bâtiment[3].

Il en est tout autrement pour le style moldave. La Moldavie crée un type original d'église, sous l'influence de la Hongrie et de la Pologne. Ce style a été l'objet d'une étude de MM. N. Ghica-Budești et G. Balș, architectes qui en ont résumé les caractères et le développement dans un bel ouvrage, *Mănăstirea Probota*[3].

L'église moldave, de plan byzantin au début, adopte dans la suite une autre disposition. Elle devient haute, développée en longueur, formant généralement une nef unique. A ses trois divisions : le sanctuaire, le naos et le pronaos, on ajoute plus tard un second narthex, un exonarthex et même une cinquième pièce, comme à Probota, destinée aux tombeaux princiers et intercalée immédiatement après le naos. Toutes ces divisions sont séparées par des murs, percés généralement d'une seule petite porte étroite (fig. 2 et 3).

Le contrefort, inconnu au style valaque, est une des caractéristiques de l'église moldave, qui s'élève sur un large fondement

1. En ce qui concerne le plan il y a deux types : église de forme byzantine à croix grecque, et église de plan tréflé. Comme exemples de la premiere catégorie citons : S. Nicolas Domnesc de Curtea-de-Argeș et Domneasca de Târgoviște (P. Antonescu, *op. cit.*, p. 199 et 208). Au second type se rattachent *Znagov*, *Curtea de Argeș* etc.

2. Voir, entre autres, l'église du monastère de S. Jean de Serrès (J. P. Kondakov, *Makedonija*, archeologičeskoe putešestvie S. Pétersb., 1909, p. 163), et l'église de *Pantanassa* de Mistra (Gabriel Millet, *Monuments byzantins de Mistra*, Paris, 1910, pl. 35) Cf. aussi général L. de Beylié, *L'habitation byzantine*, Paris, 1902, *passim*. En ce qui concerne l'art musulman, qui a employé beaucoup, comme on le sait, les portiques, voir par exemple la *grande dervicherie à Damas* (a. 1571), fig. 119, 120 et 121 dans le *Manuel d'art musulman* de H. Saladin, I, p. 173 et s., ou le portique de la cour de la *Mosquée Bayézid* à Constantinople (xve-xvie s.), *ibid.*, fig. 372, p. 504.

3. Par exemple le skite de Manailești, xviie siècle. *Bulletin de la Commission des Monuments historiques*, I, 3, p. 106.

en saillie. La coupole est aussi très intéressante et originale. Tandis que celle des églises valaques est de style byzantin, — c'est-à-dire que le tambour s'élève au milieu d'un carré par l'intermédiaire des pendentifs présentant parfois des traits, au toit par exemple, d'une influence géorgienne, — la coupole moldave, étroite, haute et légère, se dresse au-dessus du naos par un système ingénieux d'encorbellement Elle s'adapte non au carré formé par les quatre arcades maîtresses, mais à un carré inscrit de moindre étendue, déterminé par quatre autres arcades attachées au sommet des grandes, suivant la diagonale. Ce sont ces arcades qui soutiennent le tambour. A la rigueur, un troisième carré peut être inscrit, suivant le même système, à l'intérieur du second. La coupole repose ainsi sur deux ou trois bases superposées. Le tambour est cylindrique à l'intérieur, polygonal à l extérieur. Sa base prend l'aspect d'une étoile à huit, douze et parfois seize rayons (fig. 2, 3 et 6).

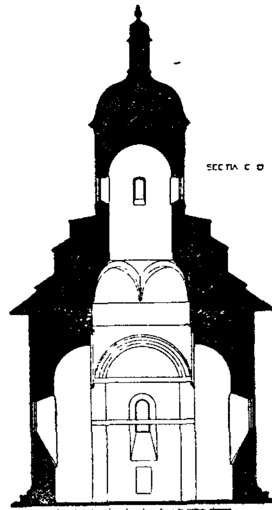


Fig. 3. — Section transversale. Eglise du monastère de Probota (Moldavie), XVI[e] siècle. (D'après la *Mănăstirea Probota*).

L'influence occidentale, que trahit la hauteur de l'église, et l'emploi des contreforts, se sent davantage quand on regarde les détails. Ainsi les fenêtres, encadrées de nervures fines, ont la forme ogivale; les colonnes, qui soutiennent les calottes du pronaos, sont formées de faisceaux minces et élancés, pareils à ceux des monuments gothiques[1].

Cependant certaines églises moldaves ressemblent à celles

1. Le style moldave fut adopté à son tour en Transylvanie. D'après M. Szendrei les églises de la région du sud-est, de Vajda-Hunyad, Guraszad, Demsus Fogaras et Felsö-Szombatfalva (XV[e] s. et s.), ont eté bâties sous l'influence de la Moldavie. Voir E. de Radisics, *Chefs-d'œuvre d'art de la Hongrie*. Budapest, 1897, III, p. 73.

de Valachie par un trait commun [1] : la ceinture décorative de l'extérieur [2]. Mais là encore il y a certaines différences. En Valachie, par exemple à *Curtea-de-Argeș* (XVIe siècle), cette ceinture prend la forme d'une corde, dont les faisceaux donnent l'impression d'une spirale continue et régulière. En Moldavie, au contraire, les faisceaux se tordent alternativement, tantôt à gauche, tantôt à droite. Une pareille torsade décore également les colonnes, les arcs, les nervures des voûtes de certains monuments. C'est un motif décoratif dont on fait beaucoup usage au XVIIe siècle.

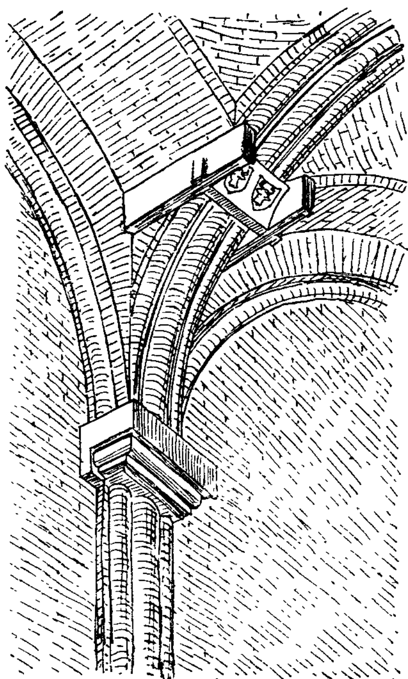


Fig. 4. — Détail de la voûte du pronaos à Probota. (D'après la *Mănăstirea Probota*.)

Dans l'évolution du style moldave on peut distinguer trois périodes [3] :

I. La formation : fin du XIVe et début du XVe siècle.

II. La belle période : seconde moitié du XVe jusqu'au XVIIe siècle, divisée en deux : *a*) règne d'Etienne le Grand (1457-1504) ; *b*) ses successeurs.

III. La décadence.

A la première appartient l'église de Rădăutsi de Boucovine, aujourd'hui à l'Autriche, bâtie, d'après les uns, par Bogdan, le

1. Il y a pourtant des églises valaques où cette ceinture fait défaut, comme à Znagov (XVe s.). *Bulletin de la Commission des Mon. Hist.*, I, 1 fasc., p. 32-33.
2. Il serait intéressant de voir si cet elément décoratif n'a pas été adopté en Moldavie sous l'influence des monuments valaques.
3. Ghica-Budești et Balș, *Mănăstirea Probota*, p. 48 et s.

fondateur de la principauté moldave (1359-1365), d'après d'autres, par Alexandre le Bon (1400-1432). Cette église a la forme d'une basilique à trois nefs avec un narthex[1] (fig. 5).

Mais ce type demeure isolé. Le vrai modèle de l'église moldave fut le plan tréflé.

La *Sfânta Treime* (Sainte Trinité) de Séret en Boucovine,

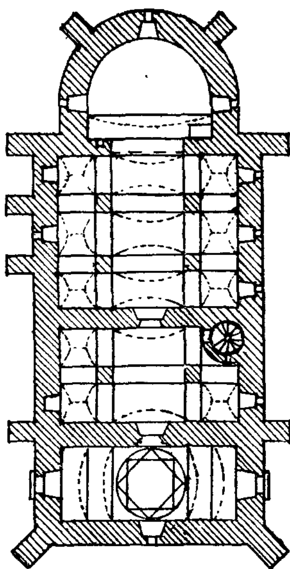


Fig. 6.— Plan de l'église de Rădăutsi en Boucovine. (D'après Romstörfer[2]).

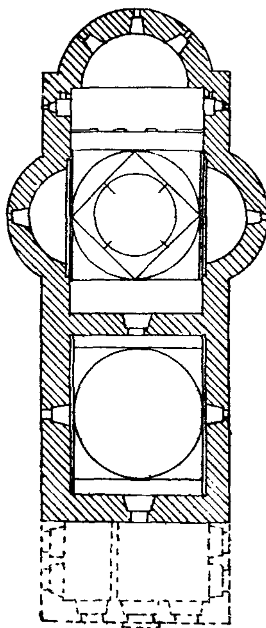


Fig. 7.— Plan de l'église de Saint-Jean de Seret, XIV[e] siècle. (D'après Romstörfer.)

construite également au XIV[e] siècle, conserve le caractère byzantin. Elle n'a pas les contreforts de l'église précédente. Mais, c'est *Saint-Jean* de Séret, bâtie par Pierre Mușat (fin XIV[e] s.), que MM. Ghica-Budești et Bals considèrent à juste titre comme le prototype des églises moldaves (fig. 6). Le pronaos carré est couvert d'une calotte sphérique ; les absides latérales du naos sont peu développées. La coupole octogonale, éclairée par huit

1. Un second narthex fut ajouté plus tard sous le règne de Lăpușneanu (1552-1561 et 1564-1568).

2. *Die moldauisch-byzantinische Baukunst*, 1896.

fenêtres en plein-cintre, est dépourvue de petits contreforts, qui caractérisent d'autres coupoles moldaves.

Les églises de la deuxième période, moins hautes que les précédentes, gagnent en longueur. Le plan en est également tréflé, mais les absides latérales sont bien petites. A *Părhautsi* et à *Piatra* c'est à peine si elles sont indiquées comme des niches ou des segments de cercle. Le pronaos se développe beaucoup; par-



Fig. 7. — L'église du monastère de Hurezi.
(Photographie communiquée par M. N. Gabrielescu. *Collection des Hautes-Études*.)

fois il est plus large que le naos, et généralement séparé de lui par un mur percé d'une porte. Souvent c'est une calotte sphérique qui le couvre, comme à *Saint-Nicolas* de Jassy, et aux églises de Dorohoi et de Bacău. A *Popautsi* et à *Hârlău* cette calotte à l'aspect d'une étoile, à cause de l'entrecroisement des arcs. Ces églises sont construites avec des matériaux de choix. Pour la décoration des murs, on emploie la brique émaillée aux couleurs vives, et des rosaces en terre cuite à figures d'animaux.

L'église du monastère de Probota, construite en 1530 par le prince Pierre Rareș, est un beau monument de cette seconde période du style moldave.

Vers le milieu du XVIe siècle ce style subit bien des modifica-

tions. Les églises deviennent plus oblongues et plus hautes. L'influence occidentale se fait sentir de plus en plus, mais à côté d'elle la décoration orientale est en grand honneur.

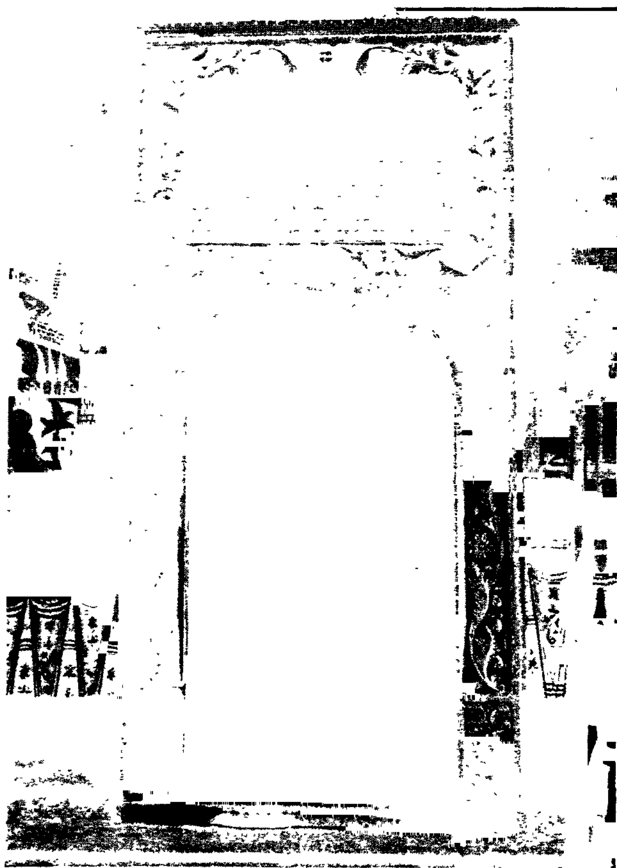


Fig. 8. — Porte de l'église du monastère de Hurezi[1]. (D'après le *Bulletin*)

Au XVII[e] siècle, troisième période, le style moldave évolue vers la décadence. Il est vrai que les artistes qui ont construit l'église bien connue de *Trei-Jerarhi* de Jassy, d'une silhouette

1. Dans le même goût, comparez la porte de *Hodja-Moustapha-Pacha Djami* (J. Ebersolt, *Etude sur la topographie et les monuments de Constantinople*, in *Rev. archéol.*, XIV (1909), pl. VIII.)

haute et majestueuse, suivent encore les principes généraux et tâchent de faire quelque chose d'imposant; mais, par certains endroits, ils fléchissent. La décoration orientale gagne du terrain. L'éclat de riches ornements ne saurait cacher la décadence, que trahissent les défauts des proportions générales.

Tels sont, à peu de choses près, les caractères des monuments roumains. Ce qui les distingue et leur donne une beauté peu commune, c'est le goût d'une riche et magnifique décoration. Façades, encadrements de fenêtres et de portes, bases, chapiteaux et fûts de colonnes, coupoles et voûtes, tout est couvert de belles sculptures en pierre ou en brique.

Les boiseries de l'intérieur, d'un travail très fin et très beau, peuvent être, à juste titre, considérées comme des chefs-d'œuvre.

Les peintures des parois, des voûtes, des coupoles, où l'influence byzantine ne laisse aucun doute, sont également très intéressantes.

A l'extérieur, de grands panneaux décoratifs, coupés en deux par une riche et large ceinture, surtout dans les églises valaques, revêtent les murs. Au milieu d'eux on remarque, comme à l'église épiscopale de *Courtea-de-Argeș*, des rosaces qui peuvent rivaliser avec les plus fins spécimens de la décoration arabe.

Le *Bulletin de la Commission des monuments historiques* publie de très intéressants articles sur les églises et monastères moldaves ou valaques. Citons l'étude sur le monastère de Comana, fondé en 1462 par le prince Vlad-Tsepeș, et situé à mi-chemin entre Bucarest et Giurgiu[1]. La cour intérieure avec son portique à deux étages, ainsi que ses beaux belvédères, lui donnent un aspect charmant. L'église moldave *Aroreanu*, construite par le prince Aron-Voda en 1594, forme également l'objet d'une sérieuse étude[2]. Ce monument est intéressant par son

1. A. Lapedatu, N. Jorga et T. T. Socolescu (*Bulletin* I, 3, pp. 107-119).
2. A. Lapedatu et N. Ghica-Budești (*Bulletin*, II, 1, pp. 5-22).

exonarthex ouvert qui marque une influence valaque. Du reste, d'autres indices prouvent également cette influence : c'est le manque de contreforts et le plan du naos et du pronaos, séparés par trois arcades, appuyées sur deux colonnes au fût cylindrique. Cependant la coupole est de style moldave, ainsi que la décoration, faite au moyen de terres cuites. Les artistes, par conséquent, ont tiré parti des deux styles, qu'ils connaissaient également bien.

D'ailleurs, à la fin du XVIe et au début du XVIIe siècle, les deux principautés roumaines subissent l'une et l'autre des influences réciproques. En Valachie, l'église *Stelea* de Tàrgoviste (ancienne capitale) fut construite en 1645 aux frais du prince moldave Vasile Lupul, d'après le modèle de *Trei-Jerarhi* de Jassy. C'est presque la seule église valaque qui ait des contreforts ; la décoration, du reste très simple, est celle de son modèle[1].

L'effort principal des collaborateurs du *Bullet in* a porté sur les monuments du règnede Brâncoveanu (1688-1714). Parmi ceux-ci, le monastère de Hurezi, fondé entre 1691 et 1697 et situé dans le district de Vàlcéa en Valachie, présente une importance particulière, autant par son architecture et ses décorations que par ses peintures, restées presque intac tes[2]. Une heureuse circonstance nous a conservé aussi les noms et les portraits des artistes, qui sont en grande partie roumains et grecs[3] (fig. 7 et 8).

Tous ces monuments, exécutés avec un réel sentiment d'art, construits dans des sites pittoresques, forment à la terre roumaine une vraie parure et peuvent charmer voyageurs et artistes.

O. TAFRALI.

1. A. Gabrielescu, *Bulletin*, I, 2, pp. 79-86.
2. MM. A. Lapedatu, A. Baltazar, J. Vulcan, N. Ghica-Budești et J. D. Traianescu lui consacrent des études détaillées (*Bulletin*, I, 2, pp. 53-72, 73-78 ; I, 4, 141-148, 156-160; II, 3, p. 123-132 et 137-140; II, 1, p. 23-32; II, 4, p. 171-180).
3. Ces portraits sont figurés dans la grande église du monastère (*Bulletin*, I, 2, p. 54, fig. 1).

SARAPIS ET SINOPE

Un article audacieux et perspicace de M. Wilcken[1] a tiré il y a quelques années de leur tranquillité séculaire les savants qui voyaient tout simplement, dans le Sarapis alexandrin, le vieil Osorapis (Osiris-Apis) pharaonique, privé de sa voyelle initiale. Il semble établi aujourd'hui que le premier des Lagides imposa à l'Égypte, en même temps qu'un nouveau maître, une divinité nouvelle d'origine étrangère. Faut-il, avec M. Lehmann-Haupt[2], reconnaître dans Sarapis le *Sarapsi* babylonien? Rien ne permet de croire qu'on ait importé sur le Nil un dieu de l'Euphrate; en tous cas, aucun texte ancien n'a conservé le souvenir de rapports entre les Lagides et la Babylonie. Tout un ensemble de légendes nous rapporte, par contre, que c'est de Sinope que Sarapis fut apporté en Égypte sous la forme d'une statue colossale œuvre du sculpteur Bryaxis.

Ces légendes, récemment étudiées par M. Salomon Reinach[3] et par M. Amelung[4], nous ont été racontées sous des formes légèrement différentes par plusieurs auteurs. Selon Plutarque[5], Ptolémée Lagos vit en songe une statue de Pluton qui se trouvait à Sinope; il l'envoya chercher et la baptisa Sarapis, sur l'autorité de Timothée l'Exégète et de Manéthon de Sebennytos. Le commentaire d'Eustathe sur Denys le Périégète[6] relate en substance la même histoire tout en indiquant deux autres étymologies du nom de Zeus Sinôpitês : une montagne de Mem-

1. U. Wilcken, dans *Archiv für Papyrusforschung*, t. III (1904), p. 249-251.
2. C. F. Lehmann-Haupt, article *Sarapis* dans Roscher, *Ausführliches Lexikon*.
3. S. Reinach, *Le moulage des statues et le Serapis de Bryaxis* dans *Revue arch.* 1902, II, pp. 5-21 et dans *Cultes et mythes*, t. II, pp. 338-355.
4. M. Amelung, *Le Sarapis de Bryaxis*, dans *Revue arch.* 1902, II, pp. 177.
5. Plutarque, *De Soll. Anim.* 36; *De Is. et Os.*, 27-28.
6. *Fragm. Geogr. graec.* (ed. Müller), t. II, p. 262.

phis appelé Sinôpion et le fleuve Sinôps. Tacite[1] narre tout au long les disputes des envoyés de Ptolémée avec un roitelet de Sinope nommé Scydrothémis et connu seulement par ce texte. D'autres autorités, ajoute-t-il, font venir ce dieu et sa statue de Memphis, d'autres encore, de Séleucie de Syrie, sous le règne de Ptolémée III Évergète. Cette dernière tradition, à en croire Clément d'Alexandrie[2], serait peu digne de foi et n'aurait comme garant qu'un certain Isidore; pour Clément, la provenance de « Sinope » paraît avoir pour elle tous les bons auteurs.

Beaucoup de commentateurs modernes semblent ne tenir aucun compte de ce *consensus* des textes anciens en faveur de Sinope du Pont. Ils préfèrent voir dans cette légende le résultat d'un simple calembour : les exégètes hellénistiques auraient confondu Sinope avec la colline de Sinôpion, voisine de Memphis selon Eustathe. Pour Brugsch-Pacha[3], Sinôpion c'est Sen-Hapi, la « Demeure d'Apis » ; Ptolémée aurait hellénisé le vieux dieu égyptien Osorapis, en aurait fait Sarapis et l'aurait apporté de Sinôpion à Alexandrie : ce Sinòpion inconnu aurait été pris pour la Sinope pontique et l'on aurait inventé toute une légende pour expliquer comment Ptolémée alla chercher un dieu au fond de l'Asie Mineure.

Si étrange que cela puisse paraître, il nous semble démontré que c'est bien du Pont Euxin que l'on apporta notre divinité : nous allons même expliquer comment le roi d'Égypte eut la singulière idée d'emporter à Alexandrie la belle œuvre de Bryaxis[4].

Parmi les divinités adorées à Sinope, figure une représentation étrange dont il n'a jamais été fourni d'explication satisfaisante : une jambe humaine surmontée d'une tête de taureau. Il s'agit

1. Tacite, *Hist.*, IV, 81-83.
2. Clément d'Alexandrie, *Protrept.* IV, 48 p. 42.
3. Brugsch, *Geographische Inschriften*, t. I, 240.
4. Kaerst, *Geschichte des hellenistischen Zeitalters*, t. II, p. 265 voit dans Sarapis une divinité pontique importée de Sinope à Alexandrie, mais sent bien la difficulté que soulève cette hypothèse : « Ein eigentümliches Rätsel bietet nun allerdings die Herkunft des Serapis aus Sinope, da es an einer Bezeugung für die Verehrung einer dem Serapis verwandten Gottheit in Sinope durchaus zu fehlen scheint. »

bien d'une divinité, car devant cette jambe figure un autel allumé, sur le seul monument qui nous en ait conservé le souvenir, une rarissime monnaie de Sinope[1], récemment étudiée par M. Blanchet[2]. Ce savant, écartant toute hypothèse d'une influence égyptienne, y verrait volontiers une représentation dionysiaque; mais il avoue ne pouvoir signaler un autre monument présentant ce pied humain, si ce n'est une monnaie de Nicée, où figure, comme monture du dieu Mên, un quadrupède dont la patte gauche antérieure est le pied d'un homme.

Or il existe, dans le monde antique, un pied humain, qui fut l'objet d'une vénération particulière, le pied d'un dieu dont la

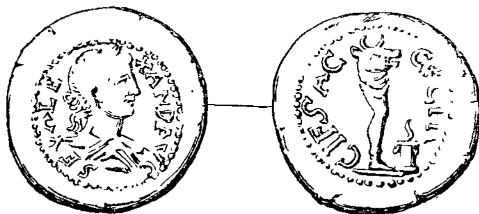


Fig. 1. Monnaie de Sinope.

forme animale est précisément un taureau : c'est le pied de ce Sarapis de Bryaxis que de vieilles légendes font venir de Sinope[3].

Regardez la belle réplique du Sarapis que possède le musée d'Alexandrie[4]. Considérez ce pied placé en avant et qui, dans une statue de dimensions colossales, était la seule portion que pouvait toucher et baiser un pèlerin. Rappelez-vous le célèbre pied de la statue de saint Pierre à Rome et étonnez-vous alors

1. Waddington, Babelon et Th. Reinach, *Recueil des Monnaies d'Asie Mineure*, t. I, p. 205, n. 145 et pl. XXVIII, fig. 13; Cohen, *Méd. imp.* (2e éd.), t. IV, p. 467, n. 633. La médaille date du règne de Sévère Alexandre.

2. A. Blanchet, *La jambe humaine de Sinope* dans *Florilegium... Melchior de Vogüé*, 1909, p. 59-63.

3 La meilleure preuve que cette jambe à tête de taureau est une représentation de *Sarapis*, c'est que ce dieu figure sous d'autres formes sur les autres médailles frappées la même année à Sinope. Cf. Waddington, Babelon et Th. Reinach, *op. cit.*

4. *Revue arch.* 1903, t. II, pl XIV.

que ce pied ait été de bonne heure l'objet d'une vénération particulière.

Ce n'est pas là une affirmation hasardée : nous possédons en effet plusieurs pieds isolés, idoles singulières, surmontées ou non d'une tête humaine, accompagnées ou non d'un uraeus divin et toujours rattachées par quelque circonstance au culte des divinités alexandrines : c'est un pied du musée d'Alexandrie avec inscription votive au revers[1]; un autre au musée de Turin[2]; un troisième à Florence[3]; un quatrième, de grande dimension, que j'ai aperçu au Caire, chez M. Philipp en mars 1905; un cinquième enfin, colossal, qui est le célèbre *pie di marmo* provenant de l'*Iseo Campense* à Rome.

Est-ce une simple coïncidence que la présence à Sinope d'un dieu taureau ayant pour attribut une jambe humaine et à Alexandrie d'un Sarapis également taureau[4], adoré par le vulgaire sous la forme d'un pied humain?

Si Ptolémée Sôter a été tenté de chercher à Sinope la divinité qu'il voulait imposer à l'Égypte, c'est que cette divinité du Pont présentait avec l'Osorapis de Memphis des analogies frappantes : c'était aussi un dieu taureau et pour ce Grec, tout imbu des légendes qui faisaient de Sesostris le colonisateur de la Colchide, un dieu taureau dans le Pont ne pouvait être qu'Apis. Il importa de Sinope et la statue de Bryaxis et l'usage d'adorer le dieu sous la forme d'une jambe ou d'un pied humain. Quant au nom de Sarapis, nous ignorons s'il était en usage à Sinope[5]; ce dieu, comme nous l'a fait remarquer M. A. J.-Reinach, n'était pas encore, sous le règne de Philopator, complètement identifié avec l'Osiris pharaonique, car une inscription grecque d'Alexandrie les mentionne encore côte à côte :

1. Néroutsos, *Bull. de l'Inst. ég.*, t. XII (1873) p. 166; S. Reinach, *Rép. de la statuaire*, t. II, p. 20, n. 4.
2. S. de Ricci, *Rev. arch.* 1906, t. II, p. 379-380, n. 38.
3. S. Reinach, *Rép.*, t. II, p. 20, n. 6.
4. Le Sarapeion d'Alexandrie recouvre comme celui de Memphis une catacombe où étaient enterrés des taureaux sacrés.
5. Le contraire est même affirmé par Plutarque, *De Is. et Os.*, 28.

Ὀσόρῳ τε καὶ Σαράπιδι[1].

En tout cas, il n'est plus permis, en présence de la monnaie qu'a étudiée M. Blanchet, de méconnaître le lieu étroit qui unit le dieu taureau de Sinope et le Sarapis d'Alexandrie.

SEYMOUR DE RICCI.

1. Neroutsos, *Rev. arch.*, t. X, 1887, p. 214, n. 56.

BULLETIN MENSUEL DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS

SÉANCE DU 3 JUIN 1910

M. Babelon communique une lettre des P. P. Jaussen et Savignac, des Dominicains de Jerusalem, que la Société française des fouilles archéologiques avait chargés d'une mission en Arabie. Les explorateurs ont réussi à pénétrer dans le Hedjaz et à examiner les ruines antéislamiques d'El-Ela et de Hereibeh, et ils ont estampé des centaines d'inscriptions sur l'emplacement de la ville biblique de Dedan qu'ils sont parvenus a identifier.

M. Paul Durrieu annonce que la commission du prix Delalande-Guérineau a partagé ce prix en deux portions de 500 francs, entre M. Georges Doutrepont, pour son livre sur *La littérature française à la cour des ducs de Bourgogne*, et M. René Sturel, pour son livre sur *Jacques Amyot, traducteur de Plutarque*.

M. Maurice Croiset annonce que la commission du prix Saintour a partagé ce prix de la manière suivante : deux récompenses de 800 francs, l'une à M. Masqueray, pour son ouvrage sur *Euripide et ses idées*, l'autre à M. Paul Vallette, pour ses deux ouvrages sur l'*Apologie d'Apulée* et *de Œnomao cynico*; — deux récompenses de 500 francs, l'une à M. Charles Dubois, pour son étude sur *Pouzzoles antique*; l'autre à M. Roiron pour son ouvrage sur *l'Imagination auditive de Virgile*; — une récompense de 400 francs à M. Boudreaux, pour son édition des *Cynégétiques* d'Appien.

M. Noël Valois fait une communication sur deux nouveaux témoignages relatifs au procès des Templiers.

SÉANCE DU 10 JUIN 1910

M. Morel-Fatio, élu membre ordinaire il y a quinze jours, est introduit en séance.

M. Perrot, secrétaire perpétuel, donne lecture d'une lettre de M. Alfred Merlin, directeur des antiquités et arts de Tunisie, relative à la découverte récente d'une statue en bronze d'Éros dans les fouilles sous-marines de Mahdia. — Il communique ensuite un télégramme de M. Merlin annonçant que les fouilles continuent avec succès ; cette semaine, on a trouvé deux nouvelles statuettes en bronze, un danseur et un acteur. Ces objets sont enfouis à un mètre de profondeur dans la vase, dans l'intérieur de la coque du bateau autrefois coulé. — M. Cagnat donne quelques explications complémentaires.

M. Jullian communique, de la part de M. Mazauric, conservateur du Musée de Nîmes, un jeton de membre d'un collège professionnel de la *Civitas Nemausensium*.

M. Paul Durrieu communique la photographie d'une fresque antique, d'aspect tout païen, dont le milieu est occupé par une grande figure de femme

presque entièrement nue. Cette fresque a été découverte à Rome, il y a quelques mois, par les PP. Passionnistes, dans des fouilles exécutées sous l'église des Saints-Jean-et-Paul.

M. Chavannes annonce que la Commission de l'Ecole française d'Extrême-Orient propose de désigner M. Jean de Mecquenem, architecte diplômé, comme pensionnaire de l'École, en remplacement de M. Chassigneux, dont le terme de séjour expire le 1[er] juillet.

Le P. Scheil annonce, au nom de la Commission du prix Bordin, que ce prix est partagé de la manière suivante : 1.000 fr. à M[lle] Herminie Hartleben, pour son édition des *Lettres de Champollion*; — 600 fr. à M. Lacôte, pour son *Essai sur Gunâdhya et la Bhratkatha*; — 600 fr. à M. François Martin, pour ses *Lettres néo-babyloniennes*; — 400 fr. à M. Cabaton, pour son *Catalogue sommaire des mss. sanscrits et pâlis de la Bibliothèque nationale*; — 400 fr. à M. Delaporte, pour sa *Chronographie syriaque d'Elia Bâr Sinaya.*

M. Vasseur, professeur de géologie à l'Université de Marseille, rend compte des fouilles par lui faites à Marseille, dans l'enceinte du fort Saint-Jean. Au moyen de cinquante puits poussés jusqu'à 11 mètres de profondeur, il a atteint le sol naturel où s'étagent, sur une épaisseur de plusieurs mètres, une quantité de poteries brisées. Les plus profondes de ces couches se composent de poteries gréco-orientales, de Rhodes, d'Ionie, de Corinthe, d'Attique, de Sparte, d'Italie, depuis le milieu du VII[e] siècle jusqu'au V[e] siècle a. C. Pour le IV[e] siècle, on ne trouve presque rien. Puis, du III[e] siècle jusqu'au moyen âge, les témoins réapparaissent : tessons de Campanie et d'Ibérie, fragments gallo-romains, visigothiques, mérovingiens, arabes. Ces constatations sont extrêmement importantes pour l'histoire de Marseille et, d'une manière plus générale, pour l'histoire des Gaules. — M. Pottier, président, et M. Salomon Reinach insistent sur l'intérêt de cette communication.

M. Salomon Reinach fait observer que le magnifique portrait du Musée du Louvre connu sous le nom de « l'homme au verre de vin » et attribué tantôt à l'école de Van Eyck tantôt à Fouquet, offre des analogies frappantes avec une série de tableaux de l'archevêché de Lisbonne, qui viennent d'être nettoyés et publiés par M. de Figueiredo. Ces tableaux sont, d'après des documents certains, l'œuvre de Nuno Gonçalves, peintre portugais d'Alphonse V depuis 1450. C'est donc à Nuno Gonçalves, influencé par Van Eyck — qui passa un an en Portugal (1428-1429) — que l'on doit peut-être attribuer le remarquable portrait exposé au Louvre dans la salle des Primitifs français et espagnols.

SÉANCE DU 17 JUIN 1910

M. Cagnat présente, de la part de M. Merlin, les photographies des nouvelles salles du Musée du Bardo où sont exposés les divers objets de bronze et de marbre trouvés depuis deux ans dans les fouilles sous-marines de Mahdia.

M. Théodore Reinach communique un petit monument récemment découvert à Aime (Savoie) et qui porte une dédicace au dieu Mars par un secrétaire d'état-major, natif d'Embrun, attaché aux bureaux de Memmius Clemens, pro-

curateur de la province des Alpes Grées (Tarantaise actuelle). — MM. l'abbé Thédenat, Longnon et Thomas présentent quelques observations.

L'Académie procède au vote pour la présentation de deux candidats à la chaire de langue et de littérature celtiques vacante au Collège de France par suite du décès de M. d'Arbois de Jubainville. Sont présentés : en première ligne, M. J. Loth, par 27 voix contre une à M. Ernaut, — en seconde ligne, M. Ernaut, par 14 voix contre 11 voix à M. Dottin.

M. le préfet de la Seine écrit à l'Académie que les fouilles du souterrain en cours de construction pour relier le Palais de justice au Tribunal de commerce et au Metropolitain ont amené la découverte de deux murs anciens fort larges, reposant sur trois lits de grosses pierres de taille qui proviennent de monuments antiques. Sur ces pierres on a découvert un groupe de trois personnages, un fragment d'inscription, des morceaux de colonnes et de pilastres. Il s'agit peut-être de constructions élevées près des remparts de fortune qui auraient été bâtis autour de la cité au IVe siècle, au moment des invasions des Barbares.

M. le commandant d'Ollone expose, en son nom et au nom de ses collaborateurs, les résultats archéologiques et linguistiques de la mission qu'ils ont accomplie de 1906 à 1909 dans la Chine occidentale, dans le Tibet, en Mongolie et dans le pays des Lolo et des Sifan indépendants. M. d'Ollone a rapporté les estampages de 225 inscriptions sanscrites, arabes, mongoles, tibétaines, lolo et chinoises; environ 400 volumes d'annales locales; les photographies de monuments souterrains, couverts de sculptures gréco-bouddhiques (VIe-VIIe siècles p. C.), avec des colosses taillés dans la montagne; 46 vocabulaires de langues non chinoises; des dictionnaires des caractères d'écriture des Lolo et des Miao-tsé, jusqu'ici indéchiffrables; 32 volumes en écriture lolo. De plus, la mission a executé des fouilles sur l'emplacement d'une ancienne ville mongole. — M. Chavannes présente quelques observations.

(*Revue critique.*) Léon Dorez.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

SÉANCE DU 11 MAI 1910

M. de Mély étudie les miniatures des Heures de Boussu conservées à la bibliothèque de l'Arsenal.

M. Espérandieu envoie la copie d'une inscription latine du musée de Langres qui fournit deux noms de personnes d'origine celtique.

M. Prou signale une note inédite de l'abbé Lebeuf relative à une inscription romaine, consistant en une dédicace à la rivière d'Yonne.

M. Monceaux signale des sceaux byzantins récemment découverts à Carthage.

M. Héron de Villefosse présente une lanterne romaine en terre cuite envoyée au musée du Louvre par le P. Ronzevalle, de l'Université de Beyrouth.

SÉANCE DU 18 MAI 1910

M. Deshoulières parle des nouvelles fouilles entreprises à Saint-Hilaire près de Saint-Ambroise (Cher) et notamment d'une inscription votive à Jupiter.

M. Vitry présente des photographies d'un certain nombre de statues religieuses du XVIe siècle conservées dans des églises au Roumois.

M. de Mély signale les études récentes relatives au magnétisme des briques cuites.

M. Besnard a recherché au Mont Saint-Michel les vestiges des églises primitives, celle de l'époque carolingienne et celle qui fut élevée à la suite de l'écroulement de 1103; il apporte les résultats personnels auxquels il aboutit et y étudie le développement de l'architecture monastique.

SÉANCE DU 25 MAI 1910

M. Héron de Villefosse présente deux plateaux du VIe siècle entrés récemment au musée du Louvre et provenant du département des Bouches-du-Rhône.

M. Prinet étudie les differentes dispositions dans lesquelles ont voit accolées une mitre et une crosse dans les armoiries des évêques et des abbés.

M. Bruston propose une nouvelle lecture pour une sépulture relative à Calvin qui existe dans le chœur de Saint-Sernin de Toulouse.

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE



LÉOPOLD DELISLE

Avec Léopold Delisle disparaît un des plus grands savants du XIXe siècle; en sa personne disparaît aussi un des derniers survivants des époques héroïques de l'érudition. Le jeune homme que tente aujourd'hui l'attrait quelque peu austère du médiévisme n'a qu'à se laisser guider par ses maîtres et par ses manuels; il n'en était pas de même dans les dernières années du règne de Louis-Philippe. L'apprenti chartiste de 1840 n'avait ni le *Manuel de paléographie* de M. Prou, ni le *Manuel de diplomatique* de feu Giry ; il ne trouvait pas davantage, dans des beaux albums de l'Ecole des Chartes,quelques centaines de

spécimens d'écritures gothiques, d'une difficulté savamment graduée; le futur Napoléon III, alors incarcéré à Ham, ne songeait guère à faire dresser l'inventaire général des archives départementales. Ravaisson, parcourant à cette époque les bibliothèques de la Normandie et de la Bretagne, constatait presque partout l'absence complète de catalogues, l'incurie des municipalités et, trop souvent aussi, l'insuffisance des conservateurs. Sans répertoires, avec des manuels aussi peu pratiques que le *Nouveau traité de diplomatique*, le vieil in-folio de Mabillon, *De re diplomatica,* et le timide recueil paléographique, publié en 1835 par Alphonse Chassant, chacun devait se créer à soi-même sa science. Faute de professeur, il fallait devenir son propre maître et improviser de toutes pièces les instruments de travail nécessaires. Cette rude discipline rendait inaccessibles au commun des mortels les sentiers ardus de l'érudition; elle ormait, par contre, une élite de travailleurs, assez zélés pour ne pas s'arrêter à ces obstacles, assez audacieux pour vouloir embrasser une science tout entière, assez ardents au labeur pour mener à bonne fin de vastes publications que les jeunes gens d'aujourd'hui hésiteraient à entreprendre, même en s'y mettant à plusieurs.

Léopold Delisle fut un de ces savants encyclopédiques qui font penser aux grands humanistes de la Renaissance; par la nature de ses travaux, il rappelle plus encore les membres de la congrégation de Saint-Maur : aux qualités d'un Mabillon, ce bénédictin moderne joignait celles d'un Montfaucon et d'un Martène. Il a mérité qu'on le mît en parallèle avec l'illustre Ducange, un des plus extraordinaires savants qui aient jamais vécu; mais, par la sévérité de sa méthode, Delisle était bien de son siècle, de même que, par le caractère si lucide de son génie, il était bien de sa province.

Né en 1826, à Valognes, Delisle garda toute sa vie quelque chose du paysan normand qu'il aurait pu être : sa stature massive, son cou trapu, son front obstiné, ses fortes mains de travailleur, étaient aussi bien ceux d'un de ces madrés éleveurs du Cotentin que ceux d'un chartiste ; ses qualités de perspicacité et de diplomatie n'auraient pas été déplacées aux foires de Carentan et, si l'obscur hasard des destinées n'avait pas éveillé sa curiosité scientifique, il aurait peut être vécu la vie peu mouvementée d'un maquignon heureux ou d'un fermier habile.

Par un rare bonheur, nous connaissons la jeunesse de Léopold Delisle. Dans un ouvrage offert à ses collègues à l'occasion de ce qu'il appelait ses « Noces d'or avec l'Académie des Inscriptions », il a raconté lui-même, avec une bonhomie et une modestie charmantes, ses débuts dans l'erudition ; dans cette autobiographie touchante, nous ne nous sommes fait aucun scrupule de puiser largement, sans chercher à raconter en d'autres termes ce que le grand disparu a su si bien narrer.

Il apprit à lire, à écrire et à compter chez les Frères de la Doctrine chrétienne de Valognes ; ces humbles maîtres n'eurent bientôt plus rien à lui enseigner et il entra au collège, bien modeste aussi, de sa ville natale. Par quelques-uns de ses condisciples, dont les derniers sont morts il y a quelques années à peine, on a su que, dès cette époque, le jeune Delisle (Léopold-Victor) mon-

trait les plus heureuses dispositions pour le latin et pour l'histoire; mais, comme tant d'autres, il n'aurait peut-être pas poussé plus loin ses études s'il n'avait pas attiré l'attention d'un excellent vieillard, un archéologue de province, Charles Duhérissier de Gerville, qui avait passé sa jeunesse dans l'émigration en Angleterre.

Il y avait vécu, nous raconte Delisle, en donnant des leçons de français et il en avait rapporté des connaissances assez étendues en histoire naturelle et en archéologie. Rentré en France, il fut un des fondateurs de la Société des Antiquaires de Normandie, et il eut le mérite d'être chez nous un des premiers à appliquer à nos monuments du moyen-age les méthodes de travail auxquelles il s'était initié pendant son exil. Sa curiosité s'aiguisa, ses goûts s'affermirent et son érudition se forma peu à peu, à l'aide de livres que sa pauvreté l'avait empêché de connaître pendant sa jeunesse; il s'instruisit surtout à la vue et à la comparaison de beaucoup de monuments à moitié démolis qu'il réussit bien rarement à sauver d'une destruction complète, et aussi au contact des savants que les guerres de l'Empire avaient tenus éloignés de la France et qui, au rétablissement de la paix, étaient accourus en Normandie. Sa réputation franchit les bornes de la province. C'était à lui que les grandes familles anglaises demandaient des renseignements sur le berceau de leurs ancêtres. C'était lui que les antiquaires prenaient pour guide dans la visite des églises et des abbayes normandes, dont l'étude leur était indispensable pour approfondir l'étude des monuments religieux de l'Angleterre, remontant au xie et au xiie siècles.

Pendant que j'étais au collège, M. de Gerville m'attirait chez lui et m'y retenait peut-être trop longtemps, au détriment de mes devoirs d'écolier, ce qui inquietait parfois mes parents. Il me faisait lui lire des livres anglais et m'entretenait de tout ce qui l'intéressait. Je ne m'y interessais pas moins que lui et il n'eut guère de peine à me faire partager ses goûts et, si j'ose le dire, sa passion pour l'étude du moyen-âge, et surtout du moyen-âge normand. En somme, ce ne fut pas du temps de perdu. C'est là que j'appris qu'il existait une *Académie des Inscriptions*, et aussi, ce qui me paraissait un peu mystérieux, une *Ecole des chartes*. Un jour qu'il m'avait donné une idée assez vague de ce qu'on pouvait faire à cette école, il me proposa de m'initier à la lecture des anciennes écritures, et il tira d'un coin de sa bibliothèque un vieux registre qu'il me dit être le cartulaire de l'abbaye de Saint-Sauveur-le-Vicomte; après m'avoir expliqué ce qu'on trouvait dans un cartulaire, il me fit lire, au commencement de son manuscrit, quelques lignes écrites en beaux caractères gothiques. C'était une charte de Henri II, roi d'Angleterre. L'exercice ne me parut pas au-dessus de mes forces, et je fus ravi d'obtenir la permission d'emporter le cartulaire chez mes parents, dans ma chambre d'écolier, de sorte que la plus plaisante de mes récréations consista, pendant tout un éte, à copier une bonne partie du cartulaire, que mon premier maître en paléographie déposa peu de temps après aux Archives du département de la Manche.

A mon petit collège était annexée une bibliothèque, qui remplissait une ancienne église et me paraissait immense; elle ne contenait guère que de vieux livres imprimés, beaucoup en caractères gothiques, que j'ai su depuis s'appeler des incunables, et je me rappelle encore ma stupéfaction à l'ouverture d'un volume d'une des premières éditions du *Speculum* de Vincent de Beauvais.

A la fin de l'année 1845, mes parents me conduisirent à Paris, où je devais suivre les cours de l'École des Chartes et de l'Ecole de droit. J'apportais dans mon bagage trois pièces infiniment précieuses, des lettres adressées par M. de Gerville à ses amis Charles Lenormant, conservateur à la Bibliothèque royale et membre de l'Académie des Inscriptions, Auguste Le Prévost, député de l'Eure et membre libre de la même Academie, et Jules Desnoyers, qui fut

plus tard, lui aussi, membre libre de notre Académie. Merveilleux fut l'effet de ces lettres. A l'accueil qui leur fut fait, je crus voir mon avenir assuré, surtout quand M. Desnoyers m'eut mis sous la protection particulière de ses meilleurs amis, Benjamin Guérard et Natalis de Wailly, qui partageaient avec lui la direction de la Société de l'histoire de France.

Les trois années que je passai à l'École des Chartes furent assez accidentées et me laissèrent beaucoup de loisirs, d'autant plus qu'avec l'assentiment de mes parents je suspendis, au bout de peu de mois, mon assiduité à l'Ecole de droit.

En 1846, j'avais à suivre un seul cours, que M. Guérard faisait dans les combles de la Bibliothèque royale et qu'il dut interrompre à plusieurs reprises pour raison de santé. En 1847, la réorganisation de l'Ecole, transférée aux Archives du Royaume, dans un local encore à moitié approprié, réduisit à trois mois la durée des cours; en 1848, les événements amenèrent une assez longue fermeture de l'Ecole.

Que nous voilà loin de la somptueuse institution qu'est aujourd'hui l'École des Chartes et ne sommes-nous pas dans le vrai, en parlant des époques héroïques de l'érudition?

Dès la deuxième année de ses études de chartiste, le jeune Delisle s'imposa à l'attention de ses maîtres par une série d'articles où s'affirmait déjà l'étendue de ses connaissances, à côté de son amour passionné pour sa province natale. Dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, fondée en 1839 et déjà à son huitième volume, l'étudiant de vingt ans publia une magistrale étude sur les « Monuments paléographiques concernant l'usage de prier pour les morts » suivie d'une bibliographie des « Rouleaux mortuaires ». Ce travail, présenté par l'auteur au concours dit des « Antiquités nationales », lui valut, en 1849, la deuxième médaille : le rapporteur du concours, ce même Charles Lenormant à qui l'avait recommandé son protecteur M. de Gerville, ne ménagea pas les éloges au jeune savant : « L'auteur apprécie d'une manière ingénieuse et nouvelle, même après les Bénédictins, ces rouleaux que, dans la ferveur des institutions du moyen-âge, les communautés religieuses se transmettaient chaque année les unes aux autres. Ce premier mémoire, limité à un sujet de peu d'étendue, est un morceau achevé; et, pour un début dans la science, il serait difficile de rien produire qui montrât mieux tous les caractères de la maturité ».

Dans le même volume de la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, paraissait un travail sur « Le Clergé normand au XIIIe siècle », d'après le journal des visites pastorales de l'archevèque Eude Rigaud, que venait de publier Théodore Bonnin; à cette occasion, le jeune chartiste collationna le manuscrit de Rigaud, à la Bibliothèque nationale, sur les marges d'un exemplaire de l'édition Bonnin, exemplaire qu'il a donné, cinquante ans plus tard, à cette même bibliothèque. La même annee encore, il faisait imprimer dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie* trois intéressants articles, tous les trois motivés par la découverte de documents inédits : un testament de Marie de Melun (1374), une lettre de Charles IV (1322), une charte de l'an 1200 environ, mentionnant un maire de Caen et une fort curieuse chronique de l'année 1333 contenue dans un manuscrit que lui avait donné M. de Gerville ; M. Delisle a plus tard fait présent de ce manuscrit à la bibliothèque d'Avranches, en raison de son importance pour l'histoire du Mont-Saint-Michel. M. de Ger-

ville avait mis à la disposition de son protégé un autre document fort curieux : la copie faite par lui, vers 1820, avant que ce manuscrit ne disparût, de portions considérables du *Livre noir* de l'église de Coutances : Delisle en tira le texte d'un traité inédit du XIIe siècle, les *Miracula Ecclesiae Constantiensis*, qu'il analysa dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes* pour 1848. En même temps, il enterrait dans le *Journal de Valognes* une notice sur le Bienheureux Thomas Hélie de Biville que personne ne peut lire aujourd'hui, la collection du *Journal de Valognes* ne se trouvant dans aucune bibliothèque ; fort heureusement l'auteur a repris son travail dans le *Phare de la Manche* d'octobre 1859, déjà moins inaccessible, et, mieux encore, l'année suivante, dans les *Mémoires de la Société académique de Cherbourg*. Nous saisissons là, dès cette époque, une des caractéristiques les plus frappantes de l'œuvre immense de Delisle : l'ardeur avec laquelle, du commencement à la fin de sa carrière, il s'est, non pas répété, mais repris; vingt fois il remettait son ouvrage sur le métier, mais chaque fois en le soumettant à la critique des autres et à la sienne, sous la forme d'une publication nouvelle : il est tel de ses grands articles dont il ne serait pas impossible de citer jusqu'à *six* éditions successives, toutes différentes, chacune plus ample que la précédente, mais non plus correcte : du premier coup, Delisle arrivait sous ce rapport à la perfection.

Le 15 janvier 1849, ayant terminé ses études à l'École des Chartes, Léopold Delisle soutint une thèse pour l'obtention de son brevet de sortie, ce précieux diplôme d'*archiviste paléographe*, grâce auquel il pouvait espérer devenir archiviste départemental. Préparant déjà depuis quelque temps une étude importante sur la Normandie agricole, il chercha dans l'histoire économique de cette province un sujet pour son mémoire : il arrêta son choix sur l'étude « Des revenus publics en Normandie au XIIe siècle ». L'examen fut brillant et le mémoire parut digne d'être inséré presque en entier dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes* : la partie publiée occupe *cent soixante* pages d'impression ; on n'apportait pas tous les jours aux examinateurs des travaux aussi considérables.

En 1850, nous ne trouvons à signaler qu'un seul travail, un article de seize pages, paru dans la même revue et que nous passerions sous silence s'il n'était le précurseur d'une imposante série de mémoires, de volumes et de catalogues : dans ces modestes « Documents sur les livres et les bibliothèques au moyen-âge » nous trouvons les premiers pas de Léopold Delisle dans une voie qu'il ne quittera plus et où il marchera de succès en triomphes : c'est comme le plus illustre des bibliothécaires que Delisle sera connu des générations à venir et comme l'auteur de cet admirable « Cabinet des Manuscrits de la Bibliothèque nationale » qu'annonce, vingt ans d'avance, l'humble article du jeune chartiste.

Nous avons vu plus haut que M. de Gerville avait familiarisé son élève avec les travaux des médiévistes anglais; Delisle, ayant découvert dans les archives de l'abbaye de Savigny cinq documents relatifs au monastère de Furness, ne crut pas pouvoir mieux faire que de les publier dans le *Journal of the British Archaeological Association*, avec une lettre-préface en anglais, datée de Valognes, le 11 octobre 1850. Ce furent les débuts d'un commerce scientifique qui devait

durer soixante ans et valoir à Léopold Delisle, auprès des savants d'Outre-Manche, la plus solide et la plus flatteuse des popularités.

Cependant, le grand ouvrage entrepris à l'École des Chartes était achevé, au bout de trois années d'un labeur acharné; la Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Eure, sur la vue du manuscrit, l'avait jugé digne d'une récompense et en avait voté l'impression. Un des juges de Léopold Delisle, le vénérable Alphonse Chassant, vivait encore à Evreux, il y a trois ou quatre ans : j'ai recueilli de sa bouche le témoignage touchant de l'admiration que lui inspira, ainsi qu'à son ami Théodore Bonnin, le travail qu'ils étaient appelés à juger. Il suffit de feuilleter les huit cents pages de ces « Études sur la condition de la classe agricole et l'état de l'agriculture en Normandie au moyen-âge » pour comprendre et partager ce sentiment : ce n'est pas l'œuvre d'un jeune homme de vingt-quatre ans, mais celle d'un maître en pleine possession de ses moyens, d'un savant dont la tâche sera désormais, non de s'instruire, mais d'enseigner. Ce fut aussi le sentiment de l'Institut qui lui décerna la plus haute des récompenses dont il pût disposer, le Prix Gobert de 1851.

Sorti de l'École des Chartes, après trois années bien remplies, Léopold Delisle dut s'inquiéter du choix d'une carrière : écoutons-le narrer ses hésitations :

M. de Gerville n'avait pas réussi à m'inoculer ses goûts de numismate et d'antiquaire ; il comprit de bonne heure que mes prédilections étaient acquises non au métal et à la pierre, mais au parchemin et au vieux papier. Il déplorait l'état des archives, et il y avait signalé, à plusieurs reprises, des actes de vandalisme, dont il avait été le témoin indigné, mais impuissant. Il avait cependant réussi à faire confier les archives de son département à un de ses élèves et secrétaires, Nicolas Dubosc, qui a accompli de très utiles travaux et a mis un terme à bien des abus. Il pensa que je pourrais être l'archiviste d'un des autres départements de la Normandie, et il avait communiqué cette pensée à son ami Auguste Le Prévost, l'un des membres influents de la Commission des Archives, instituée depuis 1840 au Ministère de l'Intérieur.

Le projet me séduisit : il cadrait parfaitement avec mes goûts pour l'histoire de la province, et je me croyais assez bien préparé à l'administration d'un dépôt d'archives normandes. J'avais, en effet, compulsé, en vue de mes premiers travaux, que l'Académie récompensa bien au delà de mes espérances, presque tous les fonds anciens des départements de la Seine-Inférieure, de l'Eure, du Calvados et de la Manche, ainsi que les séries de chartes normandes conservées à Paris, aux Archives et à la Bibliothèque nationale.

J'avais pu effectuer mes recherches à la Bibliothèque nationale, grâce à la protection de Guérard... Aux Archives nationales, où le plus souvent j'étais le seul étranger admis à travailler, ma tâche fut facilitée par M. de Wailly, et je ne tardai pas à y être traité en camarade et en ami par les archivistes de la Section historique, surtout par Douët d'Arcq. Quant aux Archives de Normandie, elles me furent ouvertes dans des conditions ultra-libérales, et qui auraient dû m'effrayer si j'avais eu plus d'expérience. Le plus souvent, à Rouen et à Caen, je pouvais me faire enfermer le matin dans les Archives de la Préfecture, et y rester seul toute la journée, sans que personne vînt frapper à la porte pour y entrer.

C'est ainsi que, dès avant 1852, je me trouvai posséder la copie de la plupart des chartes normandes antérieures à la conquête de Philippe-Auguste.

En 1851, les postes d'archiviste du Calvados et d'archiviste de la Seine-Inférieure allaient se trouver vacants, et je fus informé que je pourrais y poser ma candidature. Au même moment, mon patron M. Le Prévost, qui venait de me confier la mission de terminer son édition d'Orderic Vital, me prévint que le Préfet de la Seine-Inférieure était tout disposé à me nommer archiviste de son département. J'étais enchanté de la perspective qui s'ouvrait devant moi; je ne voulus cependant pas accepter le poste qui m'était offert, avant d'avoir consulté mon maître M. Guérard. Au premier mot de l'entretien, il me *défendit* de quitter Paris, où, disait-il, ma place était marquée; il ajoutait que je n'aurais pas à regretter d'avoir suivi son conseil... C'est ainsi qu'en 1851 je me trouvai rivé à Paris.

L'année suivante, Guérard était mis à la tête du Département des manuscrits, à la Bibliothèque nationale, et j'étais en même temps attaché à ce département en qualité d'employé. Le lendemain de nos nominations, mon chef me fit venir chez lui. Il m'exposa, en grand détail, le plan des travaux auxquels il avait songé de longue date, pour le cas où il serait appelé à introduire dans le Département des Manuscrits des réformes reconnues depuis de longues années comme absolument nécessaires... Selon lui, toutes les pièces du département devaient être cataloguées, au moins sommairement; toutes devaient porter des cotes régulières, aussi simples que possible et absolument immuables. Il fallait strictement respecter les classements consacrés par l'usage; ceux que l'excès et l'irrégularité des intercalations, ou toute autre circonstance, avaient rendus défectueux ne pouvaient jamais être remplacés sans que des concordances fussent établies, pour permettre de passer sans hésitation de l'ancien numéro au nouveau.

Guérard se lamentait surtout de l'état matériel des collections confiées à son administration. Il y avait alors, dans les combles de la Bibliothèque nationale, des masses assez considérables de papiers, dont, faute de ressources, le classement et la reliure étaient restés en souffrance. On y voyait des tas de parchemins vendus au poids sous l'ancien régime par la Chambre des Comptes, et dont l'intercalation dans les dossiers généalogiques avait été interrompue au moment où on eut à craindre une mesure d'épuration, comme celle qui eut lieu en 1792, et dont le résultat fut la mise au feu, sur la place Vendôme, de plus de la moitié de l'inappréciable Collection de Clairambault. Il s'y trouvait aussi des volumes qu'on n'avait pas portés sur les catalogues, les uns parce qu'on les jugeait peu dignes d'intérêt, les autres au contraire très importants, parce qu'ils étaient placés à part dans des armoires spéciales où les employés allaient les prendre, quand il y avait lieu de les communiquer. On allait jusqu'à dire que des manuscrits précieux étaient dissimulés, parce que la Bibliothèque ne s'en croyait pas légitimement en possession. Les premiers professeurs de l'École des Chartes, l'abbé Lespine et Guérard, avaient aussi acquis, souvent au prix du poids du parchemin, un certain nombre de chartes qui servaient à l'enseignement de l'École des Chartes, sans avoir reçu des cotes de classement.

Telles étaient les mœurs administratives à l'époque où les Libri et les Barrois mettaient ou faisaient mettre au pillage les bibliothèques et les archives; où une lettre de Montaigne, publiée dans l'*Isographie*, disparaissait de la rue de Richelieu pour entrer chez un collectionneur de marque, lequel trouva « incroyable » la prétention qu'émit la Bibliothèque de reprendre son bien où elle le retrouvait; où un Champollion-Figeac se constituait une collection de papyrus en dérobant ou en mutilant ceux que son frère avait acquis pour le Musée du Louvre ; où trois hommes de cœur, Bordier, Lalanne et Bourquelot, purent remplir un volume de trois cents pages de la liste des principaux autographes volés depuis vingt ans dans les collections nationales. Le défaut de surveillance

peut expliquer certains de ces vols; la vraie raison est l'insuffisance des catalogues et l'impossibilité où l'on se trouvait alors de procéder à des récolements sérieux.

Tout cela, continue Léopold Delisle, était fort irrégulier. Guérard entendait que ces causes de désordre disparussent au plus tôt : il fallait immédiatement se mettre à l'œuvre, sans cependant agir avec précipitation: il me répéta que de telles opérations étaient fort délicates et que, pour éviter de regrettables accidents, il fallait se rendre un compte exact de la façon dont les collections s'étaient formées et dont elles avaient été traitées avant et depuis leur arrivée à la Bibliothèque... Tout employé devait connaître à fond l'histoire de la Bibliothèque : il fallait me procurer, sans retard, le petit livre que Le Prince avait publié sur ce sujet à la fin du XVIII[e] siècle.

Pendant que l'apprenti bibliothécaire s'initiait avec ardeur à l'histoire des nombreux fonds dont la réunion composait le Cabinet des Manuscrits, il ne négligeait pas sa chère province de Normandie : sans parler des innombrables comptes-rendus qu'il publiait dans chaque cahier de la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, il remplissait de ses travaux les *Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie*, y éditant, tour à tour, un fragment des Rôles de l'Échiquier de Normandie, la Chronique de 1378, des sentences rendues lors d'une enquête faite à Caen vers 1300, d'après un manuscrit qu'il a donné depuis à la Bibliothèque nationale; des chartes de l'ordre de Grammont, dont il démontra fort ingénieusement la fausseté et un *Cartulaire normand de Philippe-Auguste, Louis VIII, Saint Louis et Philippe le Hardi*, monumental volume de plus de 400 pages, dont l'impression, commencée en 1848, ne fut achevée qu'en 1852. Ces années d'un travail paisible et productif furent attristées par la mort de deux de ses maîtres les plus aimés : M. de Gerville, décédé le 26 juillet 1853, à l'âge de près de quatre-vingt-quatre ans, dont il donna, dans le *Journal de Valognes*, une touchante biographie; et, à ses côtés, son excellent chef et ami Guérard, mort le 10 mars 1854, deux ans à peine après avoir pris la direction du Cabinet des Manuscrits. Son successeur, Natalis de Wailly, tint à honneur de continuer son œuvre, en s'inspirant des mêmes sages principes.

Ce fut à cette époque, après l'achèvement d'une grande édition d'Orderic Vital (publiée par lui avec son ami Le Prévost), et d'un gros *Catalogue des actes de Philippe-Auguste*, que se produisit, dans la vie de notre savant, un heureux événement, qu'il a raconté, avec une émotion touchante, dans un récit auquel nous aurions scrupule à rien ajouter, de crainte d'en altérer la charmante simplicité.

C'est peu après son entrée à la Bibliothèque que Natalis de Wailly s'entendit avec son collègue, confrère et ami Charles Lenormant, pour me présenter a M[me] Eugène Burnouf; ils voulurent bien lui garantir que je pourrais être aussi bon mari que bon bibliothécaire. Cette femme, aussi vaillante que distinguée, qui porta si noblement le nom de notre grand indianiste, daigna se laisser convaincre, et ne tarda pas à me faire agreer par sa fille aînée, Laure Burnouf. Alors commença pour moi une vie de bonheur, qui devait se prolonger pendant quarante-sept ans.

La compagne qui s'était donnée à moi de si bonne grâce avait été élevée dans les cabinets de son grand-père et de son père. Le grand-père se flattait d'avoir

formé une élève qui, au bout de peu d'années, faisait convenablement les mêmes versions latines que les rhétoriciens de Charlemagne et qui, n'admirant pas seulement de confiance le génie de son père, entrevoyait les difficultés de la tâche qu'il s'était donnée et l'importance des résultats auxquels il devait parvenir, au cours d'une carrière si prématurément interrompue. Son rêve de jeune fille aurait été de s'unir à un Orientaliste; mais elle voulut bien me trouver un double mérite : j'étais né tout à côté du berceau de la famille des Burnouf, et je sortais de l'École des Chartes dont Eugène Burnouf fut un des premiers et des plus brillants élèves.

Ma femme eut donc un double motif d'aimer l'École des Chartes et de s'intéresser aux travaux dont on s'y occupait. Elle ne s'en cachait point, non plus qu'elle ne dissimula jamais son plaisir a admirer les peintures des mauuscrits du moyen-âge. Elle en appréciait d'autant plus le mérite qu'elle-même avait pratiqué, avec un certain succès, l'art de la miniature. On ne doit pas s'étonner qu'elle se soit laissée séduire par la paléographie. En peu de temps, elle acquit, dans un genre d'études nouveau pour elle, assez d'expérience pour déchiffrer couramment et tres correctement les écritures du moyen-âge, et même pour en apprécier les dates. Elle éprouvait un vrai plaisir à copier les chartes, s'effarouchant parfois d'une latinité quelque peu différente de celle que son grand-père lui avait apprise. Que de pièces m'a-t-elle très exactement transcrites, en jolis caractères, qui rappellent les belles copies faites par son père et données par elle à la Bibliothèque nationale! Que de collations avons-nous faites ensemble! Elle partageait tous mes goûts, s'associait à tous mes travaux, à toutes mes occupations; elle voulut n'être étrangère à aucune des questions que j'étais amené à examiner. Sa modestie était telle qu'elle n'a jamais voulu qu'on pût soupçonner la part qui lui revient dans mes publications. Que de mémoires elle a lus et analysés, la plume à la main, que de livres elle a parcourus, que de traductions elle m'a faites, que de lettres elle a écrites pour moi, que de fautes, et pas seulement des fautes typographiques, elle m'a épargnées, en revoyant mes épreuves, qu'elle n'a jamais voulu laisser partir pour l'imprimerie, sans les avoir relues! Comme je jouissais du malin plaisir qu'elle éprouvait en me montrant des coquilles que j'avais laissé passer et qui auraient dû me crever les yeux!

C'est le 10 juin 1857 que Léopold Delisle épousa Laure Burnouf : six mois après, le jeune marié de trente et un ans était élu membre de cette Académie des Inscriptions qui lui avait déjà prodigué ses encouragements et ses récompenses : le fauteuil qu'il était appelé à occuper avait eu, avant lui, comme titulaires le poète Racine, l'helléniste La Porte du Theil et, en dernier lieu, l'illustre orientaliste et bibliophile Étienne Quatremère, qu'il ne faut pas confondre avec Quatremère de Quincy, le prédécesseur du vénérable M. Wallon.

A partir de cette date, les obligations du bibliothécaire forcèrent l'historien à s'occuper de plus en plus de l'histoire des collections de manuscrits en France, depuis le moyen-âge jusqu'au XIXe siècle. Sans doute, Léopold Delisle n'oublie pas sa Normandie : il publie sur cette province de nombreux articles et même un gros volume, le *Recueil de jugements de l'Échiquier de Normandie au XIIIe siècle*; il édite les œuvres posthumes de son protecteur Auguste Le Prévost, rédige un volumineux recueil de ces « Rouleaux des morts » dont il s'était occupé à ses débuts, écrit une non moins volumineuse *Histoire du château et des sires de Saint-Sauveur-le-Vicomte* et collabore successivement à trois volumes du *Recueil des historiens des Gaules et*

de la France, commencé vers 1720 par Dom Bouquet et continué au XIXe siècle par l'Académie des Inscriptions. Mais ce qui le préoccupe maintenant, à titre presque exclusif, c'est l'histoire du Cabinet des Manuscrits de la Bibliothèque nationale. Il a sur le chantier un vaste ouvrage qui fera partie de la grande histoire de Paris éditée aux frais du Conseil municipal; il y prélude par une longue série d'études de détail, un « Mémoire sur une lettre inédite adressée à la reine Blanche », des « Notes sur la bibliothèque de la Sainte-Chapelle de Bourges », une « Notice sur un sacramentaire de l'Église de Paris » et surtout par ses remarquables « Recherches sur l'ancienne bibliothèque de Corbie », sa « Notice historique sur la bibliothèque du cardinal d'Amboise », son mémoire sur « Les manuscrits de Colbert » et sa « Note sur les manuscrits de Chartres envoyés à la Bibliothèque nationale pendant la Révolution ». Depuis 1744, le catalogue des manuscrits latins de la Bibliothèque nationale était arrêté au n° 8822 ; Natalis de Wailly, aidé par Léopold Delisle, ajouta à ce vieux fonds près de dix mille numéros, en faisant rentrer successivement dans le fonds latin, avec une numérotation consécutive, les trois mille volumes du « Supplément latin » (nos 8822-11503), les manuscrits de Saint-Germain-des-Prés (11504-14231), ceux de Saint-Victor, de la Sorbonne, de Notre-Dame et des « petits fonds » (14232-18613); avec une célérité incroyable et avec une louable concision, Delisle rédigea de ces manuscrits un excellent catalogue, publié par tranches dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes* (1863-1870) et qui forme aujourd'hui un instrument de travail dont nul érudit ne peut se passer.

Tout en rédigeant ces catalogues et bien d'autres qui ne furent pas imprimés, mais dont on fait journellement usage au Cabinet des Manuscrits (index des localités, abbayes, etc., sur lesquels il existe des documents dans les fonds latin et français; inventaire des chartes de la Bibliothèque; inventaire des manuscrits liturgiques, etc.). Léopold Delisle ne perdait pas de vue son grand ouvrage : dès 1865, il en lisait à la *Société de l'Histoire de France* un chapitre, consacré à Gaignières et à ses collections. Le premier volume ne vit le jour qu'en 1868 sous le titre : « Le Cabinet des Manuscrits de la Bibliothèque impériale. Étude sur la formation de ce dépôt, comprenant les éléments d'une histoire de la calligraphie, de la miniature, de la reliure et du commerce des livres à Paris, avant l'invention de l'imprimerie, par Léopold Delisle, bibliothécaire au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale ».

Ce premier volume, un pesant in-quarto de six cents pages, racontait l'histoire des collections royales, depuis leurs plus lointaines origines, jusqu'à la fin de l'ancien régime. C'est avec Charles V que nous voyons apparaître pour la première fois la « librairie du Roi »; M. Delisle remonte plus haut encore. Longtemps avant le XIVe siècle, les rois de France ont possédé des livres : n'avons-nous pas encore des Bibles de Charlemagne et de Charles le Chauve, le Psautier de saint Louis et cet autre Psautier écrit pour la reine Ingeburge de Danemark, découvert en 1867 par M. Delisle chez un notaire qui le lui laissa feuilleter « pendant une toute petite demi-heure » et acheté depuis par le duc d'Aumale? Ne connaissons-nous pas plusieurs des livres que le roi Jean le Bon

perdit avec ses bagages à la bataille de Poitiers? Une à une, l'auteur énumère et discute, avec une critique sévère, ces vénérables reliques de nos rois ; du millier de volumes que Charles V avait réunis dans sa tour du Louvre, c'est à peine s'il réussit à en retrouver trente dans nos bibliothèques modernes ; en 1907, refaisant la même liste, il atteint et dépasse la centaine, tant, pendant ces quarante ans, il s'était acharné à compléter ses premières recherches.

De la librairie de Charles V et de Charles VI, Léopold Delisle nous fait passer dans celle du duc de Berry ; de là chez les Aragon-Naples et chez les Sforza, dont nous retrouvons les somptueux volumes à Fontainebleau ou à Blois ; de là enfin chez les grands amateurs du XVIIe siècle, les frères Dupuy, les Colbert et les Gaignières, dont les collections ont tant contribué à enrichir la bibliothèque des rois de France.

Le tome II parut en 1874 ; il était consacré à la période révolutionnaire et au XIXe siècle ; on apprit pour la première fois, à la lecture de ce volume, à la suite de quelles péripéties la Bibliothèque s'était enrichie des manuscrits de la Sorbonne, de Saint-Victor et de Saint-Germain-des-Prés ; on connut aussi l'origine de ces fonds inappréciables, leur développement graduel, les collections dont ils s'étaient accrus ; on suivit, avec un vif intérêt, les pérégrinations des manuscrits de Saint-Pierre de Beauvais, empruntés au XVIe siècle par le jurisconsulte Loisel, retrouvés dans une succession par le chanoine Joly et légués par cet ecclésiastique au Chapitre de Notre-Dame ; celles aussi de la célèbre réunion de manuscrits, formée par le Chancelier Séguier et donnée par Coislin du Cambout aux Bénédictins de Saint-Germain-des-Prés.

Que de travail ne représente pas aussi le chapitre XVI de ce volume, fort utile répertoire, dissimulé sous le titre modeste de « Notes sur diverses bibliothèques dont quelques débris sont arrivés au département des manuscrits » et contenant une foule d'indications précieuses sur les anciennes bibliothèques monastiques de la France ! En 1881, le grand ouvrage fut enfin terminé par la publication d'un troisième volume, contenant les catalogues des librairies de Charles V et du duc de Berry et de nombreuses additions et corrections aux deux premiers tomes ; il était accompagné d'un très utile album de cinquante planches, fournissant des spécimens très variés d'écritures, du Ve au XVe siècle.

Le *Cabinet des Manuscrits* demeurera un des monuments les plus remarquables de la science française : il est impossible de s'occuper de manuscrits en France sans l'avoir lu et relu, la plume à la main. Il est inutile de se reporter aux travaux antérieurs, qu'il peut remplacer du premier jusqu'au dernier ; aucun travail postérieur ne prétend le supplanter sur la table des érudits : c'est, et ce sera encore longtemps, le *vade-mecum* indispensable de tous les archivistes et de tous les bibliothécaires. Cependant, en 1907, l'auteur, visant toujours plus haut, déclarait que son ouvrage « serait à reprendre en sous-œuvre, de fond en comble, avec un choix de pièces justificatives, sur des bases beaucoup plus larges ». Les *Recherches sur la librairie de Charles V*, publiées en 1907 par Léopold Delisle, sont comme le premier chapitre de cette réédition ; ne se rencontrera-t-il pas un élève pieux pour réimprimer au moins le *Cabinet des Manuscrits*, en y incorporant les additions et corrections que

l'illustre disparu a dispersées dans une foule de volumes et de brochures? Ce serait le plus beau monument qu'on pût élever à sa mémoire.

Dans les loisirs que lui laissaient ses absorbants devoirs de bibliothécaire et la rédaction du tome II du *Cabinet des Manuscrits*, Delisle continuait ses grandes publications sur l'histoire des provinces; ce furent d'abord les « Actes normands de la Chambre des Comptes sous Philippe de Valois » (1871); la réimpression de cet introuvable *Monasticon gallicanum* dont on connaît en tout une douzaine d'exemplaires, tous plus ou moins incomplets (1871); une édition, préparée depuis vingt ans, de la précieuse « Chronique de Robert de Torigni, abbé du Mont-Saint-Michel »; une foule de courtes notes insérées dans la *Revue des sociétés savantes*, dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions* et surtout dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*. Dans la série des « Documents inédits » publiés par le Ministère, il donna un volume de plus de mille pages, contenant les « Mandements de Charles V, recueillis dans les collections de la Bibliothèque nationale » (1874).

Une nomination bien méritée vint lui enlever le peu de loisirs qui lui restaient : en octobre 1874, quand Jules Taschereau prit sa retraite, ce fut Léopold Delisle qui fut appelé à lui succéder dans les lourdes fonctions d'administrateur-directeur de la Bibliothèque nationale. Le Cabinet des manuscrits pouvait désormais se passer de ses soins : tout y était estampillé, catalogué, indexé. Il n'en était pas de même au département des livres imprimés : la grande tâche que Delisle avait entreprise et accomplie pour cent mille manuscrits, il fallait la recommencer pour un million et demi de volumes et de brochures. Certaines sections étaient bien classées, comme celle de l'Histoire de France (L), dont il existait même un grand catalogue en cours d'impression; d'autres étaient encore dans le plus grand désordre: tout le service était surchargé par le poids d'immenses séries « non portées », que l'on n'avait pas encore eu le temps de cataloguer depuis leur arrivée, sous la Révolution et sous le premier Empire. Un lumineux rapport au Ministre sur « La Bibliothèque nationale en 1875 » nous renseigne très exactement sur le vaste programme que Léopold Delisle s'était imposé à lui-même et à ses collaborateurs : achèvement du Catalogue de l'Histoire de France, inventaire sur fiches de tout ce « non-porté » si regrettable, fusion de ces volumes avec les séries classées, classement méthodique de la Réserve, numérotation nouvelle des *vélins*, préparation enfin du futur catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque. Le plus bel éloge que l'on puisse faire de Léopold Delisle, c'est de montrer avec quelle rapidité cette grande tâche a été accomplie : vingt ans après, les promesses de 1875 avaient été tenues de la première à la dernière.

Comme on pouvait s'y attendre, M. Delisle avait pris pour lui une bonne partie du travail : six sections du catalogue de la Réserve sont écrites de sa main : la Poésie latine (Yc), les Droits des Gens (*E), les Sciences morales (R), l'Histoire ecclésiastique (H) et surtout les Livres liturgiques, dont le répertoire si commode constitue un instrument scientifique de premier ordre. Tous ces inventaires sont demeurés manuscrits : il n'en est pas de même de celui des trois mille volumes imprimés sur vélin, qui constituent un des plus beaux

trésors de la Bibliothèque. Sous les apparences modestes d'un index au répertoire admirable mais peu pratique de Van Praet, Léopold Delisle publia un très savant catalogue, dont un long usage nous a fait apprécier tous les mérites. En donnant à ces précieux volumes une numérotation continue, il rendit désormais possibles et même très aisés les indispensables récolements.

La même année (1877), il réorganisait dans la Galerie Mazarine l'exposition des principaux manuscrits et livres imprimés de la Bibliothèque. Il en publiait lui-même, avec la collaboration du conservateur des imprimés, un fort intéressant catalogue descriptif dont on souhaiterait une nouvelle édition, la dernière remontant à 1881. On put alors constater *de visu*, dans cette Galerie Mazarine, combien la Bibliothèque était riche en anciennes impressions françaises. Une cinquantaine de villes de France connurent au xve siècle les bienfaits de l'imprimerie : rien n'est plus rare que ces incunables provinciaux dont la Bibliothèque, grâce aux efforts de M. Delisle, possède aujourd'hui la série presque complète. On y voyait depuis longtemps le premier livre imprimé à Paris, la première impression d'Abbeville, de Caen, de Rennes, de Bréhant-Loudéac, de Tréguier, de Chartres, de Rouen, de Vienne etc. Dès 1863, la perspicacité de M. Delisle enrichissait la Bibliothèque du seul fragment connu d'un livre d'Heures à l'usage d'Evreux, imprimé en 1491 par Michel Andrieu, à Goupillières dans l'Eure, et retrouvé dans une reliure. En 1879, la vente Paradis lui permit d'acquérir le premier livre imprimé à Chablis, un Maurice de Sully unique, provenant de la collection Tarbé à Sens et que la Bibliothèque avait vainement poussé, dix ans plus tôt, à la vente du baron Pichon. Pour mille francs, les Hospices de Grenoble lui cédèrent un des cinq ou six exemplaires connus du premier livre imprimé dans cette ville : un habile échange avec la Bibliothèque de Copenhague fit rentrer en France un précieux incunable limousin, qui en était sorti au xviiie siècle pour passer chez le comte de Thott. Il nous manquait encore un volume capital : le *Lotharius* imprimé à Lyon en 1473, le plus ancien spécimen connu de la typographie lyonnaise. La ville de Niort, propriétaire d'un exemplaire, refusa de s'en dessaisir à des conditions acceptables : Léopold Delisle ne se découragea pas et finit par obtenir de la Bibliothèque royale de La Haye un exemplaire superbe, grâce à un échange également profitable aux deux parties. La dernière addition à cette série incomparable est toute récente : en 1904, à la vente Lantelme, il fit l'acquisition, à 2.500 francs, du seul exemplaire connu du premier livre imprimé à Uzès.

Il a été fait allusion plus haut aux nombreux vols dont nos bibliothèques publiques ont été les victimes, au cours du xviiie et du xixe siècle; pendant toute sa vie, Léopold Delisle s'est attaché à faire rentrer au bercail ces brebis égarées. A vingt reprises, de 1872 à 1892, il annonça à ses collègues la réintégration par ses soins d'autographes volés un demi-siècle plus tôt à la bibliothèque de l'Institut. En 1868, dans le tome I du *Cabinet des Manuscrits* il racontait, avec une généreuse indignation, la lacération, en 1706, par Jean Aymon, de la Bible de Charles le Chauve ; en 1877, il adressait aux Trustees du Musée Britannique, où étaient venus échouer les feuillets volés, une lettre

leur offrant, en échange de ces feuillets, un des exemplaires possédés par la Bibliothèque de la célèbre collection de documents connue sous le nom de « Collection de Brienne ». La proposition fut agréée et Léopold Delisle eut ainsi la satisfaction de voir rétablis dans leur intégrité plusieurs des manuscrits les plus anciens et les plus précieux de la Bibliothèque nationale On trouvera l'histoire de ces volumes dans le beau volume où M. Delisle réunit en 1880 quinze mémoires sur des manuscrits de diverses bibliothèques : c'est dans ces « Mélanges de paléographie et de bibliographie » que se trouvent consignés les résultats du travail de notre savant, de 1875 à 1880, soit qu'il aille à Lyon étudier un Pentateuque et un Psautier en lettres onciales, soit qu'il examine, chez les d'Ailly, les Heures du duc de Berry aujourd'hui dans la collection Edmond de Rothschild, soit qu'il retrouve un Psautier de saint Louis à la bibliothèque de l'Université de Leyde. C'est là aussi que l'on trouvera la liste des manuscrits acquis par ses soins de 1876 à 1879, notamment ceux de l'abbaye de Silos et une partie de ceux de la vente Firmin-Didot.

Nous touchons à une époque décisive dans la carrière de Léopold Delisle : à l'exploit par lequel il se sera acquis des titres éternels à notre reconnaissance. Je veux parler des longues négociations dont le résultat fut le retour en France de presque tous les manuscrits volés vers 1840 par ou pour Libri et Barrois. Sans sa perspicacité qui lui permit de reconnaître sous leurs vêtements d'emprunt les volumes détournés, sans la ténacité qu'il apporta à en poursuivre la réintégration, jamais la France ne serait rentrée en possession de son bien et ces beaux manuscrits de Tours et d'Orléans feraient aujourd'hui la gloire de quelque cabinet d'outre-Manche ou d'outre-Atlantique.

Guglielmo Libri, savant italien domicilié en France, était devenu, vers 1840, membre de l'Institut : il avait formé à grands frais une énorme bibliothèque de manuscrits et de livres imprimés. Il collectionnait aussi les autographes, mais surtout pour en faire le commerce : il les vendait aux enchères sous vingt pseudonymes différents, Canazar, Gratiano, etc. C'était un paléographe distingué et, fortement recommandé par le Ministère, il parcourait la France, cataloguant au passage les manuscrits des bibliothèques départementales.

Malheureusement, la source de ses trésors était impure : c'est dans les dépôts publics qu'il puisait les autographes mis par lui en vente : dans le fonds Dupuy, à la Bibliothèque nationale ; dans les archives et à la bibliothèque de l'Institut; dans les papiers d'Hévelius à l'Observatoire; dans ceux de Peiresc, à Carpentras. Ses beaux livres italiens étaient en grande partie dérobés à la Mazarine; il avait volé à Troyes le beau Caxton qu'il vendit *cinq mille francs* à son ami Panizzi, pour le British Museum, en 1844. Il avait emporté de Tours, avec bien d'autres manuscrits précieux, le superbe Pentateuque à miniatures qui est aujourd'hui si célèbre ; ce dernier manuscrit lui plaisait tellement qu'il ne put résister à la satisfaction de le faire voir à quelques amis, entre autres à Mérimée, qui le reconnut sur le champ pour l'avoir feuilleté à Tours, quelques années auparavant· Libri ne perdit pas la tête : « Je connais, en effet ce manuscrit de Tours dont vous me parlez : il est beaucoup moins beau que le mien, qui vient de Grotta-Ferrata, comme vous pouvez le voir à l'ex-libris ».

Car tous ces manuscrits volés avaient été habilement maquillés par leur nouveau détenteur.

De mauvais bruits, cependant, commençaient à courir sur l'académicien ; il vendit ses manuscrits pour 200.000 francs à un collectionneur anglais, Lord Ashburnham et, sous la menace d'une arrestation, s'enfuit en Angleterre où il mourut, dans la misère, vingt ans plus tard. En 1849, Lord Ashburnham avait fait l'acquisition d'une deuxième collection de manuscrits, formée, avec à peu près aussi peu de scrupules, par un député du Nord, Joseph Barrois. Le collectionneur anglais avait déjà acheté les *Stowe Manuscripts* provenant du duc de Buckingham et il se constituait un quatrième fonds dit « Appendix » à l'aide d'acquisitions isolées, presque toujours fort judicieuses.

Pendant vingt ans, il jouit en paix de ses trésors ; en 1866, M. Paul Meyer, ayant reçu l'autorisation de travailler dans ses collections, rapporta en France, non seulement la description de bon nombre de ses manuscrits, mais aussi les catalogues qu'en avait fait imprimer le possesseur. Ces documents, tout sommaires qu'ils fussent, permirent à Léopold Delisle de constater l'origine frauduleuse de plusieurs des manuscrits : c'étaient des volumes dont on avait constaté la disparition des rayons de la Bibliothèque nationale en 1848, peu avant son entrée dans cet établissement. Il inaugura aussitôt, par des « Observations sur l'origine de plusieurs manuscrits de la collection de M. Barrois », une longue campagne scientifique qui ne cessa de le préoccuper jusqu'au dernier jour de sa vie.

En 1868, dans un volume aujourd'hui fort rare et que Delisle analysa, dès son apparition, dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, Lord Ashburnham avait édité une version latine préhiéronymienne du Lévitique et des Nombres, d'après un manuscrit en onciale que lui avait vendu Libri. Travaillant, en 1877, aux côtés de Mme Delisle, dans la bibliothèque de Lyon, son mari effraya un jour celle-ci d'un soubresaut subit :

L'ouverture, raconte-t-il, d'un manuscrit dépourvu de reliure et tout délabré venait de faire surgir dans ma mémoire la vision du Pentateuque à trois colonnes, en onciale, que le vieux comte d'Ashburnham avait publié en 1868, avec un fac-similé. Je me trouvais inopinément face à face avec la moitié d'un revenant de moi bien connu, quoique je n'en eusse jamais vu l'autre moitié. Le revenant semblait répondre à une évocation de notre regretté Gaston Paris, qui, après avoir signalé, dans la *Revue critique*, en 1868, l'importance des fragments récemment publiés, déplorait la perte du reste du manuscrit et terminait son compte-rendu par un vœu quasi prophétique : Heureux, disait-il, le chercheur qui mettra la main sur ce trésor, caché peut-être dans le fond de quelque bibliothèque de province!

M. Delisle fit aussitôt connaître au fils et héritier du vieux collectionneur anglais la provenance de ses feuillets en onciale ; le jeune Lord Ashburnham répondit en grand seigneur : « Prouvez-moi que mes feuillets ont été détachés depuis que le manuscrit est entré à la Bibliothèque de Lyon et je m'empresserai de les restituer ». Avec un savant de la force de Léopold Delisle, un pareil défi était dangereux : quelques jours plus tard, il faisait tenir au bibliophile anglais une description détaillée du manuscrit faite en 1837 par un érudit allemand,

aujourd'hui bien oublié, Ferdinand-Florenz Fleck et dans laquelle étaient signalées, comme se trouvant encore à Lyon, les portions passées ensuite chez Lor Ashburnham. Celui-ci se montra beau joueur et renvoya le manuscrit (1880). Par un hasard extraordinaire, l'histoire ne s'arrête pas là : en 1895, on annonça, à Lyon, la vente des livres et manuscrits d'un collectionneur local, le baron Dauphin de Verna; dans un vieux codex en onciale du Deutéronome, de Josué et des Juges, M. Delisle reconnut un nouveau morceau du Pentateuque de Lyon, qui se trouvait ainsi transformé en Heptateuque. La Bibliothèque de Lyon, avertie, eut le bon esprit de s'assurer la possession de cette portion ultime de son manuscrit, dont une excellente édition a été donnée par feu Ulysse Robert.

Une loi anglaise venait d'autoriser les détenteurs de certaines bibliothèques érigées en majorat à les aliéner pour entretenir leurs propriétés foncières. Le duc d'Hamilton et le duc de Marlborough avaient, tour à tour, dispersé leurs collections : le jeune Lord Ashburnham songea à se dessaisir de ses manuscrits. La Bibliothèque nationale tenta d'acquérir en bloc les fonds Libri et Barrois ; M. Delisle en offrit au possesseur la somme de sept cent mille francs, le double de ce que ces manuscrits avaient coûté à son père. Le collectionneur, plus exigeant, refusa de morceler sa bibliothèque et demanda une somme globale de quatre millions pour les quatre fonds : Libri, Barrois, Stowe et Appendix. Le British Museum ayant entamé alors des négociations, M. Delisle adressa aux Trustees de cet établissement une lettre dans laquelle, après avoir rappelé ses nombreux mémoires démontrant l'origine honteuse des plus beaux manuscrits de Libri et de Barrois, il leur disait, en termes éloquents : « Vous ne voudrez pas, Messeigneurs et Messieurs, associer la nation anglaise à de véritables actes de vandalisme, en incorporant dans les collections du Musée Britannique beaucoup de prétendus manuscrits qui, en réalité, sont des cahiers arrachés à nos plus anciens manuscrits, comme en a fourni un frappant exemple le n° 7 du fonds Libri, que Lord Ashburnham, vaincu par l'évidence des faits, n'a pas cru devoir garder, et qu'il a restitué en 1880 à la ville de Lyon ».

Avec une loyauté à laquelle M. Delisle se plaisait à rendre hommage, le conseil directeur de la grande bibliothèque anglaise refusa d'acquérir des manuscrits volés et convint, au cas où Lord Ashburnham lui vendrait l'ensemble de ses collections, de rétrocéder à la France les *cent-soixante-six* manuscrits que M. Delisle, après un attentif examen, avait cru devoir revendiquer comme soustraits dans nos bibliothèques. Tout s'annonçait pour le mieux quand le Parlement anglais, dont le Musée Britannique avait escompté le concours, trouva la dépense qu'on lui proposait excessive et ne voulut ratifier que l'acquisition, pour 1.125.000 francs, de la seule collection Stowe; les fonds Libri et Barrois restaient donc sur le marché. La France rentra alors dans la lice. M. Delisle, infatigable, harcela de lettres et de rapports nos ministres et nos parlementaires ; ce fut en vain et il dut renoncer, faute de fonds, à conclure une acquisition si nécessaire. Tout ce qu'il put faire, ce fut d'exercer une telle pression morale sur les bibliothécaires et les bibliophiles du monde entier que personne ne voulut toucher aux 166 manuscrits qu'il réclamait pour nos dépôts. Aussi, quand le professeur Villari conclut avec Lord Ashburn-

ham, au nom de l'Italie, l'acquisition, moyennant 575.000 francs, du fonds Libri, grossi de quelques manuscrits italiens de l'*Appendix*, refusa-t-il d'acheter les manuscrits en litige; Lord Ashburnham fut obligé de passer par où en voulut le savant italien et se vit obligé de garder les 166 volumes au retour desquels M. Delisle attachait tant d'importance, mais qu'il espérait de moins en moins voir revenir en France. Une intervention imprévue vint pourtant rendre possible ce retour tant désiré.

Lors du sac de Heidelberg, en 1622, la vieille bibliothèque palatine fut plus ou moins mise au pillage; on y déroba notamment un manuscrit d'une importance capitale pour l'histoire de la littérature allemande, le grand recueil de poèmes de Roger Manessé. Ce manuscrit, grâce à la libéralité des frères Dupuy, entra, au milieu du XVIIe siècle, à la Bibliothèque nationale et l'Allemagne savante, désespérant de jamais rentrer en possession de ce véritable monument national, en avait fait faire une reproduction photographique intégrale. Un libraire établi à Strasbourg, M. Trübner, voulant rendre ce manuscrit à l'Allemagne, s'avisa d'une combinaison aussi hardie qu'ingénieuse : il acquit pour six cent mille francs, du comte d'Ashburnham, les 166 manuscrits dérobés en France et vint les offrir à la Bibliothèque nationale, en échange du manuscrit de Manessé et d'une somme d'argent qui, après discussion, fut fixée à cent cinquante mille francs. Il était dur de priver la Bibliothèque d'un morceau aussi important; mais l'honneur de l'établissement n'exigeait-il pas ce sacrifice ? On abandonna donc le manuscrit à l'Allemagne et on se procura l'argent de l'appoint en aliénant le capital d'une rente léguée à la Bibliothèque par le duc d'Otrante. Après un demi-siècle, les efforts de Léopold Delisle étaient enfin couronnés de succès; les déprédations des Libri et des Barrois étaient enfin réparées; en avril 1888, ce grand et modeste patriote eut la satisfaction de pouvoir exposer dans la Salle du Parnasse français, à la Bibliothèque nationale, les plus remarquables des volumes reconquis sur l'étranger. Dans les pages qui précèdent, je n'ai pu qu'esquisser l'argument de cette épopée : il faut la lire, la savourer dans l'admirable introduction placée par Delisle en tête de son « Catalogue des fonds Libri et Barrois » à la Bibliothèque nationale (1888). C'est une inoubliable leçon d'énergie, de persévérance, de patriotisme scientifique.

Pendant cette longue lutte, Léopold Delisle n'avait pas délaissé ses travaux ordinaires. Dans cette esquisse hâtive de sa prodigieuse activité, dans ce tableau si sommaire de ses innombrables travaux, il nous faut beaucoup omettre : comment cependant passer sous silence un répertoire aussi important que son « Inventaire général et méthodique des manuscrits français » dont il donna en 1876 et 1878 les deux premiers volumes (Théologie; Jurisprudence, Sciences et Arts)? Comment ne pas regretter qu'il n'ait pas continué cet ouvrage qui, tel qu'il est, rend déjà tant de services aux travailleurs ? Comment ne pas citer encore son « Inventaire des manuscrits du fonds de Cluni », gros volume de plus de 400 pages où il décrit les manuscrits et les chartes acquis de la municipalité de Cluny malgré les protestations de l'archiviste de Saône-et-Loire? Sa « Notice sur les manuscrits de Bernard Gui » qui contient tant de documents précieux pour l'histoire de l'Inquisition ? L'édition du « Registre de l'officialité

de Cerisy », publié en 1880 par Gustave Dupont « sur la copie du manuscrit des Archives départementales communiquée par M. Delisle » et que celui-ci avait exécutée dans sa toute première jeunesse? Sa grande « Notice sur les manuscrits disparus de la Bibliothèque de Tours pendant la première moitié du XIXe siècle », où se trouvent énumérés, non seulement les volumes dérobés par Libri, mais aussi tous ceux que la municipalité de Tours vendit, vers 1830, au poids du parchemin? Beaucoup de ces derniers périrent, mais quelques-uns parvinrent à la Bibliothèque nationale, au British Museum, chez Sir Thomas Phillipps et chez Jules Desnoyers; à une époque aussi récente que 1881, M. Delisle en découvrit quelques feuillets dans un lot de parchemins qu'il acheta pour la Bibliothèque chez un marchand de vieux papier.

La haute personnalité de M. Delisle attira sur l'établissement qu'il dirigeait, avec tant de zèle et de science, l'attention et la générosité des amateurs. En donnant des manuscrits à la Bibliothèque, on nourrissait l'espoir secret ou avoué d'en voir publier par Léopold Delisle un de ces catalogues descriptifs dont il avait presque le monopole. C'est ainsi qu'il eut successivement à décrire : en 1884, les collections du comte de Bastard d'Estang où se retrouvèrent les chartes, les copies et les sceaux réunis, sous Louis XVI, par Aubron; en 1888, la collection Jules Desnoyers qui rendait à la nation plusieurs des volumes jadis conservés à la bibliothèque de Tours; l'année suivante, les quarante-neuf manuscrits donnés à la Bibliothèque par le duc de La Trémoille; en 1894, les quelques manuscrits légués par Armand Durand; en 1896, des chartes provenant de Peigné-Delacourt et données par M. H.-A. Meyer.

Une des plus grandes joies de sa vie fut d'être appelé, par les exécuteurs testamentaires du duc d'Aumale à éditer le catalogue du Cabinet des livres de Chantilly. En 1900, il donnait aux travailleurs les deux premiers volumes du catalogue descriptif des manuscrits. Ce somptueux ouvrage était l'œuvre du prince qui en avait commencé la rédaction dès 1851 ; mais il avait souvent fait appel à la compétence de quelques spécialistes de ses amis et notamment de Léopold Delisle : nul n'était donc mieux désigné pour mettre au net et faire imprimer ce travail auquel il avait collaboré. Le duc d'Aumale, écrivain de grand talent, historien de valeur, n'avait pas la prétention d'être un paléographe de profession; il eût sans doute été joyeux de sanctionner les imperceptibles retouches par lesquelles son éditeur « nettoyait » son manuscrit, régularisant et complétant les renvois, mettant à jour la bibliographie, ajoutant au besoin à une notice quelques indications complémentaires; mieux encore : pour deux ou trois articles dont la description ne s'était pas retrouvée dans les papiers du prince, M. Delisle en rédigea lui-même les notices, avec le soin qu'il apportait à ce genre de travail. Croirait-on qu'il se soit trouvé un grincheux (et nous sommes indulgents en le qualifiant ainsi) pour reprocher à ce grand savant, comme une action blâmable, ces pieuses et discrètes modifications et pour insinuer, dans un *post-scriptum* venimeux, que les autographes de certaines notices avaient mystérieusement disparu? Léopold Delisle, qui était l'honneur et la droiture mêmes, fut profondément attristé par ces perfides attaques qui se produisirent en 1909 dans un fascicule additionnel du « Cabi-

net des livres » imprimé aux frais de cet Institut de France dont il attaquait un des membres les plus illustres et les plus vénérés.

Le volume relatif aux livres anciens de Chantilly (1450-1550) fut non seulement édité, mais rédigé par Léopold Delisle, avec le concours affectueux et dévoué de M. Mâcon; le duc d'Aumale avait rêvé — et peut-être n'avait-il pas tort — un catalogue descriptif très minutieux, analogue au « Catalogue de la bibliothèque James de Rothschild » dont le savant auteur, M. Émile Picot, avait d'ailleurs travaillé longuement à Chantilly, relevant les descriptions d'un grand nombre de volumes; mais un semblable catalogue n'est pas l'œuvre d'un jour et il fallait avant tout aboutir. Le catalogue publié par M. Delisle est peut-être un peu sommaire : il a le grand mérite d'exister et d'être précédé d'une copieuse introduction où est racontée la longue carrière de bibliophile du duc d'Aumale.

En publiant, à la même époque, un ouvrage considérable sur l'imprimerie et la librairie à Caen de 1480 à 1850, Léopold Delisle rendit un nouveau service aux bibliophiles, en même temps qu'il écrivait un nouveau chapitre de l'histoire de sa chère province de Normandie. Comme c'est si souvent le cas avec les ouvrages du grand savant, il y a bien autre chose dans ces deux volumes que ce qu'annonce la couverture : on y trouve d'inappréciables documents sur la typographie rouennaise, sur les premiers libraires bretons, sur l'Université de Caen et sur les auteurs qu'on y étudiait. Seul Delisle pouvait dresser l'étonnant catalogue d'impressions caennaises qui remplit le premier volume; il témoigne d'une connaissance approfondie, non seulement des dépôts publics de la France et de l'étranger, mais encore des innombrables collections particulières normandes, existantes ou dispersées. C'est le fruit de cinquante années de labeur.

Le beau volume in-folio consacre par la Bibliothèque et l'Imprimerie nationales « à la mémoire de Jean Gutenberg » montra avec quel intérêt Léopold Delisle suivait les études allemandes modernes sur les origines de l'imprimerie; dans ses dernières années il se plaignait volontiers de ceux qui transformaient en un sorte d'algèbre l'étude si attrayante des incunables; mais cette algèbre, il s'était astreint à l'apprendre lui aussi, et un long compte-rendu, publié en 1909, du catalogue des incunables du Musée Britannique, montre qu'elle lui était devenue familière.

Il restait encore au directeur et administrateur de la Bibliothèque nationale une grande tâche à accomplir : la publication du Catalogue général des livres imprimés de ce vaste dépôt. Il était trop âgé pour espérer de voir achever cet indispensable répertoire; mais il eut au moins la satisfaction de rédiger l'introduction du tome premier, paru en 1897, et de voir, avant sa mort, une trentaine de volumes s'aligner sur les rayons de sa bibliothèque. Mais, hélas, une combinaison politique l'avait, en 1905, obligé à quitter cette bibliothèque qu'il avait tant aimée et à laquelle il avait « conscience de s'être dévoué sans réserve, pour remplir à la fois ses devoirs de bibliothécaire et ceux d'académicien ». Il dut déménager en toute hâte; pour gagner du temps, il se vit contraint de brûler toute son immense et précieuse correspondance. Le jour même fixé pour son départ, le 11 mars 1905, il eut la douleur de perdre sa fidèle compagne. Il comprit que le moment était venu de se préparer à son

tour à quitter sa table de travail : désormais il eut pour préoccupation constante de terminer les quelques ouvrages qu'il avait encore sur le chantier. En 1907, il offrait à ses collègues, à l'occasion du cinquantième anniversaire de son élection à l'Institut, deux beaux volumes de « Recherches sur la librairie de Charles V », continuation et conclusion des travaux dont il avait, cinq ans auparavant, distillé la quintessence dans sa « Notice de douze livres royaux du XIII[e] et du XIV[e] siècle ».

L'année suivante, tout en surveillant l'impression du troisième volume des manuscrits de Chantilly, il terminait un monumental catalogue des chartes normandes de Henri II d'Angleterre dont l'introduction est un modèle de science diplomatique : les savants anglais n'ont su dater une charte de Henri II que quand Delisle leur a fait connaître son ingénieuse méthode, fondée à la fois sur l'examen des formules et sur l'étude minutieuse des listes de témoins. Ce fut une grande joie pour lui de voir distribuer ce volume de la collection des « Diplômes » et il aimait à se rappeler la charte de Henri II que lui montra un jour, dans le Cartulaire de Saint-Sauveur-le-Vicomte, son premier maître M. de Gerville : cette charte, comme nous l'avons dit, était le premier document en écriture gothique qui fût tombé sous les yeux du jeune collégien. Au cours de cette année 1910, il avait entrepris plusieurs travaux fort intéressants. Son important mémoire sur les figures des manuscrits de l'Apocalypse prouvait tout l'intérêt qu'il prenait à l'étude des miniatures du moyen-âge; c'est à ce genre de recherches que se rattachent ses dernières études. On avait signalé à droite et à gauche trois ou quatre répliques des « Heures d'Anne de Bretagne », chez le major Holford, chez le baron Edmond de Rothschild, chez le duc de Cumberland. Delisle avait conçu le projet de réunir en un volume la reproduction de tous ces manuscrits, mais la mort arrêta sa plume : il expira à Chantilly quelques jours après avoir envoyé à ses amis le dernier de ses ouvrages : une charmante petite reproduction en héliogravure des *Heures dites de Jean Pucelle, manuscrit de la collection de M. le baron Maurice de Rothschild*. Dans une notice placée en tête du volume, il montre que les Heures en question ont appartenu, suivant toute vraisemblance, à la reine Jeanne d'Evreux, à Charles V et au duc de Berry : la dernière production de Léopold Delisle est donc comme un ultime *post-scriptum* à son magistral « Cabinet des Manuscrits de la Bibliothèque nationale ».

Quelque importante qu'ait eté, dans la vie de Léopold Delisle, la place occupée par ses travaux personnels et ses devoirs de bibliothécaire, elle ne fut cependant pas exclusive. Nul savant ne fut plus soucieux des devoirs civiques et sociaux qu'impose la science. Sorti de l'École des Chartes, il demeura chartiste dans l'âme, jusqu'au dernier jour de sa vie; il eut la joie de voir nommer un de ses amis à la tête de cet établissement, auquel il ne cessa jamais de s'intéresser, revisant les programmes, dirigeant les travaux des élèves, présidant, avec autant d'autorité que d'indulgence, les examens annuels, apportant enfin à la *Bibliothèque de l'École des Chartes* une collaboration ininterrompue et qui rend précieuse entre toutes la collection de cet important périodique.

Membre du « Comité des travaux historiques », il fut appelé, pendant de

longues années, à examiner les mémoires des savants de province, pour lesquels il dressa de curieux « modèles de communications » et qui prirent bientôt la douce habitude d'avoir recours à son inépuisable complaisance, chaque fois que leur science était en défaut. Toutes les grandes publications du Ministère, les « Documents inédits », les « Inventaires des Archives départementales », le « Catalogue général des manuscrits des bibliothèques des départements », virent le jour, sinon sous sa direction immédiate, du moins sous son contrôle.

Membre de l'Académie des Inscriptions pendant plus d'un demi-siècle, il consacra chaque jour de longues heures aux travaux qu'elle avait entrepris d'accomplir. On avait pris l'habitude de le nommer de toutes les commissions ; partout il se faisait remarquer, tant par son assiduité que par son zèle à maintenir les grandes traditions dont il était fier d'être le dépositaire. Les publications de l'Académie des Inscriptions ont dû à son infatigable collaboration ce haut degré de perfection scientifique qui place cette compagnie au premier rang des corps savants de l'Europe. Trois volumes du « Recueil des historiens des Gaules et de la France » sont en partie ou en entier de sa main. Plusieurs tomes de l' « Histoire littéraire de la France », autre legs des Bénédictins du XVIIIe siècle, cette collection des « Diplômes » dont il a été question plus haut, les grandes séries enfin des « Mémoires de l'Institut », des « Notices et extraits des manuscrits » et du « Journal des Savants » attestent son dévouement à l'Académie et permettent de mesurer l'étendue de la perte que vient de faire ce grand corps, en la personne du plus illustre de ses membres.

Je n'ai rien dit, dans ces trop courtes pages, de l'homme, de son incomparable droiture, de sa patience avec les fâcheux, de la bienveillance qu'il témoigna toujours aux jeunes gens et de la reconnaissance émue qu'il inspirait à tous ses élèves. Il leur laisse l'exemple d'une vie tout entière de conscience et de labeur. La plus digne manière d'honorer sa mémoire sera pour eux de marcher sur ses traces : en parcourant les chemins qu'il a si bien frayés, ils rencontreront à chaque tournant de la route l'ombre souriante du grand disparu.

SEYMOUR DE RICCI.

Bibliographie sommaire des travaux de Léopold Delisle [1].

ABRÉVIATIONS :

MSAN = *Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie.*
BEC = *Bibliothèque de l'École des Chartes.*
NEE = *Notice et Extraits des mss. de la Bibliothèque nationale.*

1847

1. Des monuments paléographiques concernant l'usage de prier pour les morts *BEC*. VIII, pp. 361-411).

1. Cette bibliographie est fondée sur l'excellente *Bibliographie des travaux de*

2. Le clergé normand au XIIIe siècle d'après le Journal des visites pastorales d'Eude Rigaud (*ibid.*, pp. 479-499).
3. Notice sur un des premiers maires de la ville de Caen (*MSAN.* XVII, pp. 295-296).
4. Notice sur les biens de la Sainte-Chapelle en Normandie (*ibid.*, pp. 297-320).
5. Pèlerinages d'enfants au Mont-Saint-Michel (*ibid.*, pp. 388-394).

1848

6. Mémoire sur le B. Thomas Hélie de Biville (*Journal de Valognes*, 1848).
7. Notice sur un traité inédit du XIIe siècle intitulé : *Miracula ecclesiae Constantiensis BEC.* IX, pp. 339-352).

1849

8. Des revenus publics en Normandie au XIIe siècle (Paris, 1849-52. In-8. 158 pp.). Inachevé (Extrait de *BEC.* XI-XIII, *passim*).

1850

9. Documents sur les livres et les bibliothèques au moyen-âge (*BEC.* XI, pp. 216-231).
10. Extraits d'un compte de la seigneurie de Neubourg en 1413 (*Recueil des trav. de la Soc. libre de l'Eure*, 3e série, I, pp. 290-307).

1851

11. Etudes sur la condition de la classe agricole et l'état de l'agriculture en Normandie au moyen-âge (Evreux, 1851. In-8. LVI-758 pp.). Réimprimé en 1903.
12. Mémoires sur les baillis du Cotentin (*MSAN.* XIX, pp. 61-119).
13. Observations sur les rôles de l'Échiquier de Normandie (*MSAN.* XVI, pp. V-XXXII et 109-113).
14. Sentences rendues par les commissaires enquêteurs réformateurs envoyés dans la baillie de Caen vers l'an 1300 [en collaboration avec H. de Formeville] (*MSAN.* XIX, pp. 501-528).
15. Normanniae nova chronica ab anno Christi 473 ad annum 1378 [en collaboration avec Cheruel] (*MSAN.* XVIII, appendice de XXXIX-50 pp.).
16. Documents relative to the abbey of Furness (*Journal Brit. Arch. Assoc.*, VI, pp. 419-424).
17. The origin of windmills in Normandy and England, *ibid.*, pp. 403-406.
18. Endiguements du Cotentin au moyen-âge. Ancien usage de la tangue (*Ann. de la Manche*. XXIII, pp. 624-627).

1852

19. Cartulaire normand de Philippe-Auguste, Louis VIII, Saint-Louis et Philippe le Hardi (Caen, 1852. In-4. XL-390 pp. = *MSAN.* XVI, 2e partie).
20. Notice sur l'origine des I pointés (*BEC.* XVIII, pp. 563-564 et XIV, p. 312).
21. Statuts de la léproserie d'Andeli en 1380 (*Recueil des trav. de la Soc. libre de l'Eure*, 3e série, II, pp. 386-393).

1853

22. Notice sur la vie et les ouvrages de M. de Gerville (Valognes, 1853. In-8. 54 pp.). [Extrait du *Journal de Valognes*.]

M. Léopold Delisle (Paris, 1902. In-8) publiée par M. Paul Lacombe. Nous en avons éliminé les comptes-rendus et analyses de volumes ou de travaux, les éloges funéraires, les rapports ainsi que beaucoup de courtes notes et de réimpressions faisant double emploi. On trouvera ici l'essentiel, mais rien de plus : le lecteur plus exigeant ne saurait se dispenser de recourir au répertoire de M. Lacombe.

23. Guillaume Longue-Epée, fils de Geoffroy le Bel, comte d'Anjou (*Rev. de l'Anjou*, II, pp. 65-69).
24. Notice sur les attaches d'un sceau de Richard Cœur-de-Lion (*BEC.* XIV, pp. 56-62 = *Bull. monum.*, XX, 1854, pp. 225-234).
25. Vie de Gauzlin, abbé de Fleury et archevêque de Bourges, par André de Fleury (*Mém. Soc. arch. Orléanais*, II, pp. 257-322).
26. Les voyages de Saint Louis en Normandie (*MSAN.* XX, p. 162-165).

1854

27. Calendrier perpétuel (*Ann. Soc. hist. de Fr.*, XVIII, pp. 19-144).
28. Examen de treize chartes de l'ordre de Grammont (*MSAN.* XX, pp. 171-221).
29. Notes... sur une collection de titres normands provenant de la Chambre des Comptes (*Bull. monum.*, XX, pp. 417-448).

1855

30. De l'instruction littéraire de la noblesse française au moyen-âge, à propos d'un autographe du Sire de Joinville (*Journ. génér. de l'Instr. publ.*, XXIV, pp. 322-324 = *Le Correspondant*, XXXVI, pp. 444-450).
31. Orderici Vitalis... historiae ecclesiasticae libri tredecim (Paris, 1838-1855, 5 vol. in-8). Delisle a collaboré aux tomes IV-V de cet ouvrage publié par Aug. Le Prévost.

1856

32. Catalogue des actes de Philippe-Auguste (Paris, 1856. In-8. CXXVII-654 pp.).
33. Notes sur la bibliothèque de la Sainte-Chapelle de Bourges (*BEC.* XVII, pp. 142-159).
34. Mémoire sur une lettre inédite adressée à la reine Blanche par un habitant de La Rochelle (*ibid.*, pp. 513-555).

1857

35. Cartulaire de l'abbaye de S. Victor de Marseille [en collaboration avec Guérard et Marion] (Paris, 1857, 2 vol. in-4).
36. Chartes du Sire de Joinville (*BEC.* XVIII, p. 60-62).
37. Cérémonial d'une épreuve judiciaire (*ibid.*, pp. 253-257).
38. Supplément à un fragment d'un versificateur ancien sur les figures de rhétorique (*ibid.*, pp. 160-161).
39. Itinéraire d'Innocent III dressé d'après les Actes de ce pontife (*ibid.*, pp. 500-534).
40. Notice sur un Sacramentaire de l'Église de Paris (*Mém. Soc. Ant. Fr.*, XXIII, pp. 165-171).

1858

41. Mémoires sur les Actes d'Innocent III (*BEC.* XIX, pp. 1-73).
42. Les Arènes de Paris (*Bull. Soc. Ant. Fr.*, 1858, pp. 152-156).
43. Jean Brohon (*Mém. Acad. Caen*, 1858, pp. 127-131).

1859

44. Fragments de l'histoire de Gonesse (*BEC.* XX, pp. 113-170 et 247-277).
45. Rapport sur le plan d'un « Dictionnaire géographique de la France ancienne et moderne » (*Rev. Soc. sav.*, 2e série, I, pp. 165-178 et 577-580).

1860

46. Lettre à M. de Caumont [sur les vies des SS. Marcouf, Hélier, Samson et Magloire] (*Congrès scientifique de France*, XXVII, 2 pp. 154-164).

47. Lettre de l'abbé Haimon sur la construction de l'église de S. Pierre-sur-Dive (*BEC.*, XXI, pp. 113-139).
48. Recherches sur l'ancienne bibliothèque de Corbie (*ibid.*, pp. 393-439 et 498-515 = *Mém. de l'Inst.*, XXIV, 1, 1861, pp. 266-342).
49. Note sur les mss. de Chartres envoyés a la Bibliothèque Nationale pendant la Révolution (*Mém. Soc. arch. Eure-et-Loir*, II, pp. 192-195).
50. Vie du bienheureux Thomas Hélie de Biville, composée au XIIIe siècle par Clément (*Mém. Soc. acad. Cherbourg,* VIII, pp. 173-242).

1861

51. Notice historique sur la bibliothèque du cardinal d'Amboise (*Bull. Soc. hist. de Fr.*, 1861-62, pp. 99-110).

1862

52. Mémoires et notes de M. Auguste Le Prévost pour servir à l'histoire du département de l'Eure, recueillis et publiés par MM. Léopold Delisle et Louis Passy (Evreux, 1862-1869. 3 vol. in-8).
53. Liste des compagnons de Guillaume le Conquérant à la conquête de l'Angleterre en 1066 (*Bull. monum.*, XXVIII, pp. 474-480).
54. Note sur le *Dictamen* de Poncius Provincialis (*Bull. Soc. arch. Orléanais*, IV, pp. 42-44).

1863

55. Essai de restitution d'un volume des *Olim* perdu depuis le XVIe siècle *dans* E. Boutaric, *Actes du Parlement*, I, pp. 297-464.
56. Etats des fiefs de la vicomté de Conches et de Breteuil affermées au nom de Henri V (*MSAN*. XXIII, 2, pp. 15-16).
57. Partie des dons faits par Henri V, roi d'Angleterre, lorsqu'il se fut rendu maître de la Normandie (*ibid.*, pp. 1-10).
58. Les mss. de Colbert *Comptes-rendus Acad. Inscr.*, VII, pp. 296-304).
59. Vers attribués à Orderic Vital (*Ann. Bull. Soc. hist. de Fr.*, 1863, II, pp. 1-13).

1864

60. Notice sur un Recueil historique présenté à Philippe le Long par Gilles de Pontoise, abbé de Saint-Denis (*NEE*. XXI, II, pp. 249-265).
61. Recueil de jugements de l'Echiquier de Normandie au XIIIe siècle, suivi d'un mémoire sur les anciennes collections de ces jugements (Paris, 1864. In-4. 289 pp. [= *NEE*. XX, 2, pp. 238-482, suivi de *Mém. de l'Inst.*, XXIV, 2, pp. 343-385].

1865

62. Documents sur les fabriques de faïence de Rouen recueillis par Haillet de Couronne (Valognes, 1865. In-8. IX-77 pp.).
63. Recueil des historiens des Gaules et de la France, tome XXII (Paris, 1865. In-folio. XLIV-971 pp.). En collaboration avec N. de Wailly.

1866

64. Etudes paléographiques et historiques sur des papyrus du VIe siècle en partie inédits renfermant des homélies de S. Avit et des écrits de S. Augustin (Genève, 1866. In-4). En collaboration avec Bordier.
65. Rouleaux des morts du IXe au XVe siècle recueillis et publiés pour la Société de l'histoire de France (Paris, 1866. In-8. II-548 pp.).
66. Observations sur l'origine de plusieurs manuscrits de la collection de M. Barrois (*BEC*. XXVII, pp. 193-264).

1867

67. Histoire du château et des sires de S. Sauveur-le-Vicomte (Valognes Paris-Caen, 1867. In-8. XII-311 et 370 pp.).
68. Aurigny, 1513 (*Mém. Soc. acad. Cherbourg*, IX, pp. 236-240).
69. Note sur le ms. de Prudence, n° 8084 du fonds latin de la Bibliothèque impériale (*BEC.* XXVIII, pp. 297-303 = *Comptes-rendus Ac. Inscr.*, XI, pp. 159-164).
70. Notice sur le Cartulaire du comté de Rethel (*Ann. Bull. Soc. hist. de Fr.*, 1867, 2, pp. 5-160).
71. Notice sur le Psautier d'Ingeburge (*BEC.* XXVIII, pp. 201-210).
72. Notice sur un papyrus de la bibliothèque de Lord Ashburnham (*ibid.*, pp. 455-466).
73. Recherches sur l'ancienne bibliothèque de la Cathédrale du Puy (*Annales Soc. acad. du Puy*, XXVIII, pp. 439-459).
74. Sur un ms. des Miracles de Notre-Dame conservé au Séminaire de Soissons (*Comptes-rendus Ac. Inscr.* III, pp. 262-266).
75. Sur un palimpseste contenant des fragments de l'Itinéraire d'Antonin (*ibid.*, pp. 308-313).

1868

76. Le Cabinet des Manuscrits de la Bibliothèque impériale [-nationale]. Étude sur la formation de ce dépôt, comprenant les éléments d'une histoire de la calligraphie, de la miniature, de la reliure et du commerce des livres à Paris avant l'invention de l'Imprimerie (Paris, 1868-1881. 3 vol. in-4 et album).
    Tome I (1868) : XXIV-575 pp.
    Tome II (1874) : X-550 pp.
    Tome III (1881) : VIII-529 pp.
    Album (1881) : XVI pp. et L planches.
77. Note sur trois mss. à date certaine (*BEC.* XXIX, pp. 217-219).
78. Notes sur quelques mss. de la bibliothèque de Tours (*ibid.*, pp. 596-611).
79. Note sur un ms. de la ville de Tours (*Bull. Soc. Ant. Norm.* V, pp. 313-320).
80. Rapport sur les études relatives à l'histoire du moyen-âge depuis vingt-cinq ans (dans *Recueil de rapports sur l'etat des lettres et le progrès des sciences en France*, 1868, pp. 61-100).

1869

81. Recueil des historiens des Gaules et de la France. Nouvelle édition [Réimpression] publiée sous la direction de M. Léopold Delisle (Paris, 1869-1880. 19 vol. in-folio).
82. Les Ecoles d'Orléans au XIIe et XIIIe siècle (*Ann.-Bull. Soc. hist. de Fr.*, 1869, pp. 139-154).
83. Note sur le ms. latin 5027 de la Bibliothèque nationale (*BEC.* XXX, pp. 212-215).
84. Note sur un ms. de Tours renfermant des gloses françaises du XIIe siècle (*ibid.*, pp. 320-333).
85. Notice sur un recueil de traités de dévotion ayant appartenu à Charles V (*ibid.*, pp. 532-542).
86. Observations sur plusieurs mss. de la *Politique* et de l'*Economique* de Nicolas Oresme (*ibid.*, pp. 601-620).

87. Recherches sur les comtes de Dammartin au XIIIe siècle (*Mém. Soc. Ant. de Fr.*, XXXI, pp. 189-238).

1870

88. Notice sur le livre blanc de l'Eglise du Mans (*BEC.* XXXI, pp. 194-210).
89. Le poète Primat (*ibid.*, pp. 303-311).

1871

90. Actes normands de la Chambre des Comptes sous Philippe de Valois (Rouen, 1871. In-8. III-442 pp.).
91. Inventaire des mss. latins conservés à la Bibliothèque nationale sous les n°s 8823-18613 (Paris, 1863-1871. 6 parties en 1 vol. in-8 : 127, 132, 79, 77, 105 et XLIII pp.). Ces 6 parties avaient paru successivement de 1863 à 1871 dans divers volumes de la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*.
92. Monasticon gallicanum (Paris, 1871. In-4. L-16 pp. et 169 pl.). En collaboration avec Peigné-Delacourt.
93. Notice sur des collections manuscrites de la Bibliothèque nationale (*BEC.* XXXII, pp. 237-390).
94. Note sur Robert de S. Pair, pénitencier de Rouen, vers l'année 1200 (*Mém. Soc. acad. Cherbourg*, X, pp. 229-237).
95. Poème adressé à Adele, fille de Guillaume le Conquerant, par Baudri, abbé de Bourgueil (*MSAN.* XXVIII, pp. 187-224).

1872

96. Catalogue des manuscrits de la bibliothèque d'Avranches (dans *Cat. des mss. des départements*, IV, pp. 427-562).
97. Chronique de Robert de Torigny, abbé du Mont-Saint-Michel (Rouen, 1872-73. 2 vol. in-8. LXXI-369 et XIX-415 pp.).
98. Fragments inédits du registre dans lequel Nicolas de Chartres avait consigné les actes du Parlement de 1269 à 1288 (*NEE.* XXIII, 2, pp. 113-194).
99. Notes sur les poésies de Baudri, abbé de Bourgueil (*Romania*, I, pp. 23-50).
100. Testament d'Etienne Baluze (*BEC.* XXXIII, pp. 187-193).
101. Notice sur un ms. perdu des Chroniques de Froissart (*ibid.*, pp. 286-288).
102. Les vicomtes de Châtellerault (*ibid.*, pp. 317-319).
103. Les professeurs de droit à Orléans sous Charles V (*ibid.*, pp. 319-324).

1873

104. Mémoire sur les ouvrages de Guillaume de Nangis (*Mém. de l'Inst.*, XXVII, 2, pp. 287-372).
105. Note sur le Catalogue général des mss. des bibliothèques des départements suivi du catalogue de 50 mss. de la Bibliothèque nationale (*S. l.*, 1873. In-8. 53 pp.).
106. Anciennes traductions françaises de la *Consolation* de Boèce conservées à la Bibliothèque nationale (*BEC.* XXXIV, pp. 5-32).
107 Chartes lapidaires de l'église S. Jean et S. Paul à Rome (*ibid.*, pp. 260-266).
108. Lettre à M. Jules Lair sur un exemplaire de Guillaume de Jumièges copié par Orderic Vital (*ibid.*, pp. 267-282).
109. L'*Apparition à Emmaüs*, drame liturgique du XIIe siècle (*ibid.*, pp. 314-215).
110. Lettres inédites d'Innocent III (*ibid.*, pp, 397-419).
111. Les *Rois Mages*. Fragment d'un drame liturgique du XIe siècle (*ibid.*, pp. 657-658).
112. Acte inédit du Parlement de la Toussaint 1288 (*ibid.*, pp. 658-660).

1874

113. Mandements de Charles V (1364-1380) recueillis dans les collections de la Bibliothèque nationale (Paris, 1874. In-4. XII-1036 pp.).
114. Inventaire des mss. latins insérés au fonds des nouvelles acquisitions du 1er août 1871 au 1er mars 1874 (*BEC*. XXXV, pp 76-92).
115. Diplômes carlovingiens de l'Abbaye de La Grasse (*ibid*, pp. 202-204).
116. Notice sur des collections mss. de la Bibliothèque nationale *ibid*., pp. 266-290).
117. Un prétendu cartulaire de l'Abbaye de Savigni (*ibid*., pp. 323-324).
118. Origine des archives du Ministère des Affaires étrangères (*ibid*., pp. 356-372).
119. Fausseté de la charte de Louis le Gros pour Amédée Laiguesin, bourgeois de Paris (*Bull. Soc. hist. Paris*, I, pp. 23-24).
120. Sir John Falstaff, capitaine de la Bastille de S. Antoine de Paris, en 1421 (*ibid*., pp. 39-41).
121. Notes de Nicole de Savigni sur les exploits de Jeanne d'Arc (*ibid*., pp. 42-44).

1875

122. État des catalogues du département des imprimés de la Bibliothèque nationale (Paris, novembre 1875. In-4. 16 pp.).
123. Jacques Cœur à Cherbourg en 1450 (*Mém. Soc. acad. Cherbourg*, XII, pp. 212-217).
124. Le mystère des rois mages dans la cathédrale de Nevers (*Romania* IV, pp. 1-6).
125. Notice sur un ms. mérovingien contenant des fragments d'Eugyppius appartenant à M. Jules Desnoyers (Paris, 1875. In-fol. 15 pp. et 6 pl.).
126. Un trait de la jeunesse de Buridan (*Bull. Soc. hist. Paris*, II, pp. 101-102).

1876

127. Recueil des historiens des Gaules et de la France, t. XXIII (Paris, 1876. In-fol. XII-1115 pp.). En collaboration avec N. de Wailly et Jourdain.
128. La Bibliothèque nationale en 1875. Rapport à M. le Ministre de l'Instruction publique (Paris, 1876. In-8. 52 pp.).
129. Rapport au Ministre sur les travaux d'inventaire et de catalogue de la Bibliothèque nationale (Paris, 1876. In-8. 35 pp.).
130. Note sur la numérotation et le foliotage des mss. des bibliothèques *S. l. n. d.* In-4. 7 pp.).
131. Inventaire général et méthodique des mss. français de la Bibliothèque nationale, tomes I-II [seuls parus] (Paris, 1876-78. 2 vol in-8. CLIX-201 et 355 pp.).
132. Notice sur vingt mss. du Vatican (*BEC*. XXXVII, pp. 471-527).
133. Une ballade en l'honneur de Paris, 1207 (*Bull. Soc. hist. Paris*, III, pp. 42-45).

1877

134. Inventaire alphabétique des livres imprimés sur vélin de la Bibliothèque nationale (Paris, 1877. In-8. 174 pp.).
135. Lettre au Conseil des Trustees du Musée britannique (*S. l. n. d.* In-folio. 7 pp. autographiées.
136. Bibliotheca Bigotiana manuscripta. Catalogue des mss. rassemblés au XVIIe siècle par les Bigot (Rouen, 1877. In-4. XXXII-105 pp.).

137. Notes sur quelques mss. de la bibliothèque d'Auxerre (*Cabinet historique*, XXIII, 1, pp, 1-15).
138. Notes sur quelques mss. du Musée britannique (*Mém. Soc. hist. Paris*, IV, pp. 183-238).
139. Notice sur cinq mss. de la Bibliothèque nationale et sur un ms. de la bibliothèque de Bordeaux contenant des recueils épistolaires de Berard de Naples (*NEE.* XXVII, 2, pp. 87-167).
140. Sur un ms. mérovingien de la bibliothèque d'Épinal (*Comptes-rendus Acad. Inscr.*, XXI, pp. 274-276).
141. Fragment du dernier registre d'Alexandre IV (*BEC.* XXXVIII, pp. 103-113).
142. Vente de documents français à Londres (*ibid.*, pp. 179-183).
143. Ouvrages historiques d'André de Fleury (*ibid.*, p. 183).
144. La Bibliothèque nationale en 1876. Rapport à M. le Ministre de l'Instruction publique (*ibid.*, pp. 193-256).
145. Notice sur un livre à peintures exécuté en 1250 dans l'Abbaye de S. Denis (*ibid.*, pp. 344-376).
146. Les ouvrages de Bernard Gui (*ibid.*, pp. 381-389 et 396).
147. Les mss. du marquis Guiseppe Campori (*ibid.*, pp. 661-662).

1878

148. Bibliothèque nationale. Notice des objets exposés (Paris, 1878. In-8). 2° Département des mss.; chartes et diplômes. 78 pp. (Nouvelle édition en 1881).
149. Musée des Archives départementales, recueil de fac-similés héliographiques de documents tirés des archives des préfectures, mairies et hospices (Paris, 1878. In-4. LXI-488 pp. et 60 pl.). En collaboration avec N. de Wailly, Quicherat et G. Desjardins.
150. Notice des principaux livres, manuscrits et imprimés qui ont fait partie de l'Exposition de l'Art ancien au Trocadéro (*Bull. du bibliophile*, 1878, pp. 377-492). En collaboration avec le baron de Ruble.
151. Notice sur un ms. mérovingien de la bibliothèque d'Epinal (Paris, 1878. In-4. 19 pp. et 3 pl.).
152. Manuscrit à peintures relatif à la fondation de S. Martin-des-Champs conservé à la bibliothèque de Copenhague (*Bull. Soc. hist. Paris*, V, pp. 36-38).
153. Note sur le recueil intitulé *De miraculis S. Jacobi* (*Cabinet hist.*, XXIV, pp. 1-9).
154. Notice sur un ms. de Lyon, renfermant une ancienne version latine inédite de trois livres de Pentateuque (*BEC.* XXXIX, pp. 421-431, pl.).

1879

155. Notice sur les mss. de Bernard Gui (*NEE.* XXVII, 2, pp. 169-455, av. 8 pl.).
156. Les Bibles de Théodulphe (*BEC.* XL, pp. 5-47).
157. Sacramentaire de l'église d'Autun (*ibid.*, pp. 140-142).
158. Exposition des récentes acquisitions de la Bibliothèque nationale (*ibid.*, pp. 383-392).
159. La Chronique romanesque jadis possédée par le président Fauchet (*ibid.* pp. 653-654).

1880

160. Mélanges de paléographie et de bibliographie (Paris, 1880. In-8. IX-505 pp. et 7 pl.).
161. Notices sur plusieurs anciens mss. de la bibliothèque de Lyon (*NEE.* XXIX, 2, pp. 363-403).

162. Registre de l'officialité de Cerisy (*MSAN.* XXX, pp. 271-662). En collaboration avec G. Dupont.
163. Claude Vignon, quittance d'un tableau pour les Mathurins (*Nouv. archives de l'art franç.*, VIII, pp. 190-191).
164. L'auteur du Grand Coutumier de France (*BEC.* XLI, pp. 325-327)

1881

165. Feuillets d'un ms. de Cedrenus offerts à la Bibliothèque nationale par la Bibliothèque de l'Université de Bâle (*Comptes rendus Ac. Inscr.*, XXV, pp. 167-170).
166. Notice sur deux livres ayant appartenu au roi Charles V (*NEE.* XXXI, 1, pp. 1-31).
167. Notice sur un ms. mérovingien de la Bibliothèque royale de Belgique, nº 9850-9852 (*ibid.*, pp. 33-47 et 4 pl.).
168. *Paris* et *Paradis* au moyen-âge (*Bull. Soc. hist. Paris*, VIII, pp. 29-31).
169. Réclame d'un chirurgien parisien du XVIe siècle (*ibid.*, pp. 130-131).
170. Le Cartulaire de Quimperlé (*BEC.* XLII, pp. 250-253).
171. La première édition des Statuts de Palerme (*ibid* . pp. 254-255).
172. Ouvrage ms. de Tycho Brahé (*ibid.*, pp. 353-355).
173. Acquisitions faites par la Bibliothèque nationale à la 3e vente de M. Didot (*ibid.*, pp. 355-358).
174. Exposition de la Bibliothèque Nationale (*ibid.*, pp. 358-360).
175. Bibliothèque Nationale. Donation de M. Paul-Emile Giraud (*ibid.*, pp. 484-501.

1882

176. Lettre au Ministre défendant la Bibliothèque contre les accusations des archivistes de province. *S. l. n. d.* In-fol. 6 pp. autographiées.
177. Inventaire abrégé de la collection Dupuy (*Cabinet hist.*, XXVIII, pp. 527-553).
178. L'auteur du Grand Coutumier de France (*Mém. Soc. hist. Paris*, VIII, pp 140-160).
179. Lettre de Christophe Plantin relative à sa famille (*Bull. Soc. hist. Paris*, IX, pp. 111-1114).
180. Lettre à Tamizey de Larroque sur des papyrus cités par Saumaise (*Mém. Acad. Dijon*, 3e série, VII, pp. 379-384).
181. Le Bréviaire de Colbert (*BEC.* XLIII, pp. 146-149).
182. Notice sur les anciens catalogues des livres imprimés de la Bibliothèque du Roi (*ibid.*, pp. 165-201).
183. Le livre de Marco Polo (*ibid.*, pp. 226-235 et 423-424).
184. Catalogue des livres imprimés du Musée Britannique (*ibid.*, pp. 271-274).
185. Le Missel de Thomas James, évêque de Dol (*ibid.*, pp. 311-315).
186. Mss. nouvellement acquis par le Musée britannique (*ibid.*, pp. 424-430).
187. L'œuvre paléographique de M. le comte de Bastard (*ibid.*, p. 498-523).

1883

188. Choix de documents géographiques conservés à la Bibliothèque nationale (Paris, 1883. In-folio. 4 pp. et 20 pl.).
189. Le premier Registre de Philippe-Auguste, reproduction héliotypique du ms. du Vatican (Paris, 1883. In-4. 20 pp. et 95 pl.
190. Lettre au Conseil des Trustees du Musée britannique touchant l'achat des mss. du comte d'Ashburnham. *S. l. n. d.* In-folio. 3 pp. autographiées.

191. Les mss. du comte d'Ashburnham. Rapport au Ministre de l'Instruction publique (Paris, 1883. In-4. VIII-126 pp.).
192. Notice sur les mss. disparus de la bibliothèque de Tours pendant la première moitié du XIXe siècle (*NEE*. XXXI, 1, pp. 157-356).
193. Notice sur plusieurs mss. de la bibliothèque d'Orléans (*ibid.*, pp. 357-439).
194. Bail d'un moulin sur la rivière de Croust à Garges, 1549 (*Bull. Soc. hist. Paris*, X, p. 36).
195. Adrien Lempereur, maître fondeur en cuivre à Paris en 1549 (*ibid.*, pp. 37-39).
196. Les mss. du comte d'Ashburnham. Rapport au Ministre (*BEC*. XLIV, pp. 202-224).
197. Un sceau de S. Macaire en Guyenne (*ibid.*, p. 262).
198. Le Bréviaire de Colbert (*ibid.*, pp. 263-264).
199. Peintures de la Bible de Charles le Chauve publiées par le comte Auguste de Bastard (*ibid.*, pp. 340-352).
200. Recueil historique de la bibliothèque de Liège (*ibid.*, pp. 388-392).
201. Dons de MM. Hachette et Morgand a la Bibliothèque Nationale (*ibid.*, pp. 560-561).

1884

202. Inventaire des mss. de la Bibliothèque Nationale. Fonds de Cluni (Paris, 1884. In-8. XXV-413 pp.
203. Lettre à M. le Maire de Tours sur le catalogue des mss. de cette ville (Paris, 1884. In-4. 4 p.
204. Lettre à la Faculté de Médecine de Montpellier, proposant un échange. *S. l. n. d.* In-folio. 4 pp. autographiées.
205. Note sur la rédaction des catalogues de mss. *S. l. n. d.* In-8. 43 pp.
206. Bibliothèque Nationale. Notice des objets exposés dans la salle du Parnasse français à l'occasion du second centenaire de la mort de Pierre Corneille (Paris, 1884. In-8. 55 pp.).
207. Anciens catalogues des évêques des églises de France (*Hist. litt. de la Fr.*, XXIX, pp. 386-454).
208. Authentiques de reliques de l'époque mérovingienne, découvertes à Vergy (*Mél. de l'Éc. de Rome*, IV, pp. 1-8 et pl.).
209. Les courtes annales du Bec (*Not. et doc. Soc. hist. de Fr.*, 1884, pp. 93-99).
210. La chronique d'Hélinand, moine de Froidemont, 1204 (*ibid.*, pp. 14 -154).
211. Le Sacramentaire d'Autun (*Gaz. arch.*, IX, pp. 154-163 et 4 pl.).
212. Les livres d'heures du duc de Berri (*Gaz. des Beaux-Arts*, 1884, I. pp. 97-110, 381-292 et 391-405, av. 5 pl.).
213. Notes sur les anciennes impressions des classiques latins et d'autres auteurs conservées au XVe siècle dans la librairie royale de Naples (*Mélanges Graux*, pp. 245-296).
214. Notice sur un ms. de l'abbaye de Luxeuil copié en 625 (*NEE*. XXXI, 2, pp. 149-164 et 4 pl.).
215. Deux lettres de Bertrand Du Guesclin et Jean le Bon, comte d'Angoulême (*BEC*. XLV, pp. 300-304).
216. Donation faite à la Bibliothèque Nationale par la famille de Bastard d'Estang (*ibid.*, pp. 560-563).
217 Copie de Juvénal offerte au chancelier Pierre Doriolle (*ibid.*, pp. 702-703).
218. Le plus ancien ms. du *Miroir* de S. Augustin (*ibid.*, pp. 478-486).
219. Les autels de S. Maximin de Trèves (*ibid.*, pp. 578-580).

1885

220. Les collections de Bastard d'Estang à la Bibliothèque Nationale. Catalogue analytique (Nogent-le-Rotrou, 1885. In-8. xxii-336 pp.).
221. Bibliothèque nationale, rapport sur les collections du département des imprimés (*Bull. des biblioth.*, II, pp. 23-58).
222. Buste de Henri IV attribué à Germain Pilon (*Rev. de l'art franç.*, I, pp. 3-4).
223. Complainte orléanaise du XIIIe siècle, avec sa notation musicale, dans un ms. de la Bibliothèque Laurentienne à Florence (*Bull. Soc. arch. Orléanais*, VIII, pp. 349-362).
224. Le Manuel de Dhuoda (*Comptes rendus Acad. Inscr.*, XXIX, pp. 236-239).
225. Mémoire sur l'école calligraphique de Tours au IXe siècle (*Mém. de l'Inst.*, XXXII, 1, pp. 29 56 et 5 pl.).
226. Plaquettes parisiennes du XVIe siècle (*Bull. mensuel du département des imprimés*, 1885, pp. 303-308).
227. Testament de Blanche de Navarre, reine de France, publié d'après les documents des archives des Basses-Pyrénées (*Mém. Soc. hist. Paris*, XII, pp. 1-64).
228. Les Registres d'Innocent III (*BEC*. XLVI, pp. 84-94).
229. Alain de Penrith, recteur de l'Université de Paris, 1308 (*ibid.*, pp. 200-201).
230. Le Pontifical de Ferri de Clugni (*ibid.*, p. 201).
231. Restitution du Régistre de Nicolas de Chartres (*ibid.*, pp. 471-477).
232. Nouveau témoignage relatif à la mission de Jeanne d'Arc (*ibid.*, pp. 649-668).
233. Rapport sur... une bulle sur papyrus du pape Serge IV (*Bull. hist. du Comité des trav. hist.*, 1885, pp. 157-163 et pl.).

1886

234. La commémoration du Domesday-Book à Londres en 1886. Charte normande de 1088 (*Ann. bull. Soc. hist. de Fr.*, 1886. pp. 177-184).
235. Instruction pour la rédaction d'un inventaire des incunables conservés dans les bibliothèques publiques de France (*Bull. des biblioth.*, III, pp. 2-40).
236. Exemplaires royaux et princiers du Miroir historial (*Gaz. arch.*, XI, pp. 87-101 et pl. 13-16).
237. Virgile copié au Xe siècle par le moine Rahingus (*Mél. Ec. de Rome*, VI, pp. 239-250 et pl. V).
238. Mémoire sur d'anciens sacramentaires (*Mém. de l'Inst.*, XXXII, 1, pp. 57 423 et 11 pl.).
239. Les Miracles de Notre-Dame, rédaction en prose de Jean Miélot (*Bull. hist. du comité*, 1886, pp. 32-45).
240. Note sur un ms. de S. Germain d'Auxerre conservé à Leyde (*ibid.*, pp. 58-60).
241. Un pamphlet politique au XIVe siècle (*ibid.*, pp. 112-116).
242. Notice sur des mss. du fonds Libri conservés à la Laurentienne à Florence (*NEE*. XXXII, 1, pp. 1-120).
243. Le premier imprimeur d'Amiens (*Cabinet hist. de l'Artois*, I, pp. 3-5).
244. Le relieur Le Gascon et Peiresc (*Bull. Soc. hist. Paris*, XIII, pp. 166-168).
245. Une rectification à l'ancien catalogue des mss. de Corbie (*BEC*. XLVII, pp. 196-197).
246. Gaiguières et son dessinateur (*ibid*., pp. 343-344).
247. La nouvelle édition des *Regesta Pontificum Romanorum* (*ibid.*, pp. 469-470).
248. Le nouveau recueil du Cardinal Pitra (*ibid.*, pp. 470-471).
249. *Collezione fiorentina di fac-simili* (*ibid.*, p. 471).

250. Les *Tropes* de M. Léon Gautier (*ibid.*, pp. 626-627).
251. Exposition de livres liturgiques à Londres (*ibid.*, p. 693).
252. Ms. de S. Eloi de Noyon (*ibid.*, pp. 695-696).

1887

253. Album paléographique ou recueil de documents importants relatifs à l'histoire et à la littérature nationales, reproduits en héliogravure d'après les originaux des bibliothèques et des archives de la France (Paris, 1887. In-fol. 10 pp., 50 ff. et 50 pl.). En collaboration.
254. Deux mss. de l'abbaye de Flavigny au xe siècle (*Mém. Commiss. Ant. Côte-d'Or*, XI, pp. 225-235, pl. 1-2).
255. Papiers des Marnefs, libraires parisiens du commencement du xvie siècle (*Bull. Soc. hist. Paris*, XIV, pp. 166-171).
256. Forme des abréviations et des liaisons dans les lettres des papes du xiiie siècle (*BEC*. XLVIII, pp. 121-124).
257. La Bible Amiatine (*ibid.*, pp. 171-172).
258. L'origine de l'imprimerie à Paris (*ibid.*, pp. 172-173).
259. Un libraire de Grenoble au commencement du xvie siècle (*ibid.*, pp. 173-174).
260. Le Missel et le Pontifical d'Etienne de Loypeau, évêque de Luçon (*ibid*, pp. 527-534).
261. L'Évangéliaire de Ste Marguerite, reine d'Ecosse (*ibid.*, pp. 628-630).
262. Deux notes sur des impressions du xve siècle (*ibid.*, pp. 633-640).
263. Alexandre III et la commune de Laonnois (*ibid.*, pp. 725-726).
264. Anciennes communautés d'habitants (*ibid.*, pp. 726-727).

1888

265. Bibliothèque nationale. Catalogue des mss. des fonds Libri et Barrois (Paris, 1888. In-8. xcvi-330 pp. et 7 pl.).
266. Bibliothèque nationale. Notice d'un choix de mss. des fonds Libri et Barrois (Paris, 1888. In-8, 31 pp.).
267. Collection de M. Jules Desnoyers. Catalogue des mss. anciens et des chartes (Paris, 1888. In-8. viii-84 pp.).
268. L'Evangéliaire de S. Vaast d'Arras et la calligraphie franco-saxonne du ixe siècle (Paris, 1888. In-fol. 18 pp. et 6 pl.).
269. Durand de Champagne, franciscain (*Hist. litt. de la Fr.*, XXX, pp. 302-333).
270. Traités divers sur les Propriétés des choses (*ibid.*, pp. 334-388, cf. pp. 615-616).
271. Un grand amateur français du xviie siècle, Fabri de Peiresc (*Comptes-rendus Acad. Inscr.*, XXXII, pp. 581-594).
272. La tapisserie de la bataille de Formigni (*Bull. Soc. Ant. Norm.*, XV, pp. 411-415).
273. Les mss. des fonds Libri et Barrois (*BEC*. XLIX, pp. 41-46).
274. Procédé employé par un faussaire contemporain (*ibid.*, pp. 304-306).
275. La Bible Carlovingienne de Bamberg (*ibid.*, p. 307).
276. Les premières éditions du Dictionnaire de l'Académie française (*ibid.*, pp. 577-580).
277. Liste des ouvrages de M. de Wailly (*ibid.*, pp. 599-608).
278. Les mss. de Cheltenham (*ibid.*, pp. 694-701).
279. Collezione fiorentina di fac-simili (*ibid.*, pp. 703-704).
280. Voyage d'un antiquaire anglais en France (*ibid.*, pp. 704-705).

1889

281. Epître adressée à Robert Gaguin par Guillaume Fichet sur l'introduction de l'imprimerie à Paris (Paris 1889. In-8. 5 et 10 pp.).
282. Bibliothèque nationale. Catalogue des mss. du fonds de La Trémoïlle (Paris, 1889. In-8. 41 pp.).
283. Bibliothèque nationale. Notice d'un choix de mss., d'imprimés et d'estampes acquis dans ces dernières années, exposés dans le vestibule (Paris, 1889. In-18. 51 pp.).
284. Notes sur les catalogues de la Bibliothèque nationale (Lille, 1889. In-8. 15 pp.).
285. Fragment d'un registre des enquêteurs de Saint Louis (*Comptes-rendus Acad. Inscr.*, XXXIII, pp. 315-326).
286. L'Hôtellerie de S. Sauveur-le-Vicomte au XIIe siècle (*Ann. de la Manche*, LXI, pp. 34-38).
287. Mémoire sur les opérations financières des Templiers (*Mém. de l'Inst.*, XXXIII, 2, pp. 1-248).
288. Note relative à deux volumes précieux qui viennent de s'ajouter aux collections de la Bibliothèque nationale (*Bull. hist. du Comité*, 1889, pp. 276-277).
289. Note sur la date véritable de la mort du comte de la Marche, Hugues IX (*Bull. Soc. arch. Corrèze*, XI, pp. 365-368).
290. Les Lombards en France au XIIIe et au XIVe siècle (*BEC.* L, pp. 147-150).
291. Mss. d'une ancienne bibliothèque du Midi de la France (*ibid.*, pp. 158-160).
292. La Société paléographique (*ibid.*, pp. 297-300).
293. La Chronique des Tard-Venus (*ibid.*, pp. 439-449).
294. La vie de Jean Esmé (*ibid.*, pp. 503-505).
295. Mss. récemment entrés au Musée Britannique (*ibid.*, pp. 506-508).

1890

296. Instructions adressées par le Comité des travaux historiques aux correspondants du Ministère (Paris, 1890. In-8. 116 pp.) avec 50 modèles de communications.
297. Instructions élémentaires et techniques pour la mise et le maintien en ordre des livres d'une bibliothèque (Lille, 1890. In-8. 76 pp.).
298. Les deux sièges de Valognes en 1562 et 1574 (*Ann. de la Manche*, LXII, pp. 35-43).
299. Le formulaire de Tréguier et les écoliers bretons des écoles d'Orléans au commencement du XIVe siècle (*Mém. Soc. arch. Orléanais*, XXIII, pp. 41-64).
300. Imitation d'anciennes écritures par des scribes du moyen-âge (*Revue arch.*, 3e série, XVI, pp. 63-65 et 2 pl.).
301. Livres d'images destinés à l'instruction religieuse et aux exercices de piété des laïques (*Hist. litt. de la Fr.*, XXXI, pp. 213-285), cf. pp. 791-795).
302. Un livre de la bibliothèque de Don Carlos prince de Viane (*Rev. de l'art chrét.*, XXXIII, pp. 91-95).
303. Une fausse lettre de Charles VI (*BEC.* LI, pp. 87-92).
304. Registre des enquêteurs de S. Louis livré aux relieurs vers l'année 1823 (*ibid.*, pp. 309).
305. Séjour à Paris du jurisconsulte Francesco di Accursio (*ibid.*, p. 209).
306. Un nouveau ms. du Canarien (*ibid.*, pp. 209-210).
307. Collection lyonnaise de fac-similes (*ibid.*, pp. 210-211).
308. L'imprimerie à Avignon en 1444 (*ibid.*, pp. 211-212).

309. Le libraire Frédéric d'Egmont et la marque parisienne aux initiales FF et IB (*ibid.*, pp. 305-309).
310. Le médailleur Jean de Candida (*ibid.*, pp. 310-362).
311. Ancien terrier breton livré aux relieurs (*ibid.*, pp. 371-372).
312. Mss. français acquis par le Musée Britannique (*ibid.*, p. 372).
313. Mss. de l'abbaye cistercienne de la Charité au Musée Britannique (*ibid.*, pp. 372-374).
314. Fausseté d'une charte de S. Louis pour l'abbaye de La Trappe (*ibid.*, p. 378-379).
315. Société Henry Bradshaw pour la publication des textes liturgiques (*ibid.*, pp. 570-572).
316. Anciennes impressions rouennaises (*ibid.*, p. 708).

1891

317. Bibliothèque nationale. Mss. latins et français ajoutés aux fonds des nouvelles acquisitions pendant les années 1875-1891. Inventaire alphabetique (Paris, 1891. In-8. LXXXVII-855 pp.).
318. Anciennes traductions françaises du traité de Pétrarque sur les *Remèdes de l'une et l'autre fortune* (*NEE.* XXXIV, 1, pp. 273-304).
319. Essai sur l'imprimerie et la librairie à Caen de 1480 à 1550 (*Bull. Soc. Ant. Norm.*, XV, pp. 445-486).
320. Notice sur la chronique d'un anonyme de Béthune du temps de Philippe-Auguste (*ibid.*, pp. 365-397).
321. Notice sur un Psautier latin-français du XIIe siècle [Bibl., nat., n. a. l. 1670] (*ibid.*, pp. 259-272).
322. Les Mémoires de Pierre Mangon, vicomte de Valognes (*Ann. de la Manche*, LXIII, pp. 15-42).
323. Ancien registre de S. Rémi de Reims (*BEC.* LII, pp. 355-356).
324. Traités de commerce entre les rois d'Angleterre et les ducs de Bourgogne (*ibid.*, p. 356).
325. Notes sur le département des imprimés de la Bibliothèque nationale (*ibid.*, pp. 357-417).
326. Lettre de S. Louis au chapitre général des Dominicains (*ibid*, pp. 479-480).
327. Les Rôles Gascons (*ibid.*, pp. 480-481).
328. Honoré Bonet, prieur de Salon (*ibid.*, pp. 481-482).
329. Forme abrégée des noms Berengarius et Gerardus (*ibid.*, pp. 619-623).
330. Don de M. Célestin Port aux archives de Maine-et-Loire (*ibid.*, pp. 665-670.
331. Chartes de M. Tarbé données à la ville de Reims (*ibid.*, p. 670).

1892

332. Sir Kenelm Digby et les anciens rapports des bibliothèques françaises avec la Grande-Bretagne (Paris, 1892. In-16. 27 pp.).
333. Manuscrits *dans* La Collection Spitzer (1892), V, pp. 135-147.
334. La Léproserie de Bolleville (*Ann. de la Manche*, LXIV, pp. 16-27).
335. Les archives du Vatican en France (*Journal des savants*, 1892, pp. 429-441 et 489-501).
336. Note sur un bréviaire imprimé à Privas en 1503 *BEC.* LIII, pp. 88-94).
337. Réintégration faite à la Bibliothèque nationale (*ibid* pp. 324-325).
338. Lettres d'indulgences de la Cathédrale de Saintes (*ibid.*, pp. 325-327).
339. Le Viandier de Taillevent (*ibid.*, pp. 499-500).
340. Un nouveau ms. du Journal d'un bourgeois de Paris (*ibid.*, pp. 684-685).

1893

341. Maître Yon, grammairien, sous-moniteur des écoles de Soissons; notices sur plusieurs traités anonymes (*Hist. litt. de la Fr.*, XXXI, pp. 1-67).
342. Actes concernant les évêques de Coutances et d'Avranches conservés dans les collections de Gaiguières (*Ann. de la Manche*, LXV, pp. 11-26).
343. Fondation d'une école à Aire en Artois au xve siècle (*Bull. hist. du Comité*, 1893, pp. 548-549).
344. Fragments inédits de l'histoire de Louis XI par Thomas Basin (*NEE*. XXXIV, 2, pp. 89-117).
345. Une réclame de la librairie de Marnef (*Bull. Soc. hist. Paris*, XX, pp. 4-8).
346. Les bibliothèques de l'Allemagne (*BEC*. LIV, pp. 203-204).
347. Les noms des évêques de Metz révélés par un ange (*ibid.*, pp. 204-206).
348. Charte de fondation du prieuré de Bronzils (*ibid.*, pp. 206-208).
349. L'éléphant de Henri IV (*ibid.*, pp. 358-362).
350. La source des chap. 100-125 du livre I du Trésor de Brunetto Latini (*ibid.*, pp. 406-411).
351. Lettres relatives à Philippe-Auguste et à Saint-Louis (*ibid.*, pp. 411-413.
352. Pièces soustraites au Trésor des Chartes des ducs de Bretagne (*ibid.*, pp. 413-417).
353. Mss. irlandais de W. Reeves (*ibid.*, pp. 426-428).
354. Visites pastorales de maître Henri de Vezelai, archidiacre d'Hémois en 1267 et 1268 (*ibid.*, pp. 457-467).
355. Hugues de Puiset, chancelier de Philippe-Auguste (*ibid.*, pp. 785-786).

1894

356. Deux documents pour l'histoire du Collège de France (Paris, 1894. In-4, 48 pp.
357. Biographie et bibliographie de Siméon Luce dans son *Histoire de la Jacquerie* (Paris, 1894. In-8) pp. VIII-XXIV.
358. Les autographes de la collection Dreer (*Journ. des savants*, 1894, pp. 63-64).
359. Les Bibles de Gutenberg d'après les recherches de Karl Dziatzko (*ibid.*, pp. 401-413).
360. Les Incunables de la Bibliothèque Mazarine (*ibid.*, pp. 28-50, 89-100, 241-242 et 257-270).
361. Le Cartulaire de Guillaume de Croismare (*Bull. Soc. Hist. Norm.*, VII, pp. 122-131).
362. Quittance du 27 août 148..., relative à la transmission d'un mandement du chancelier prescrivant a tous les baillis et sénéchaux d'envoyer au roi les coutumes et les styles des bailliages pour en faire une coutume nouvelle (*Nouv. rev. hist. de droit*, XVIII, p. 555).
363. Reconstruction du Pont Notre-Dame sous le règne de Louis XII (*Bull. Soc. Hist. Paris*, XXI, pp. 134-137).
364. Une prétendue Bible lyonnaise de l'année 1500 (*BEC*. LV, p. 233).
365. La trouvaille de Valleyres (*ibid.*, pp. 238-239).
366. Noms vulgaires d'oiseaux et de poissons au xvie siècle (*ibid.*, pp. 239-240).
367. Un feuillet des Heures de Charles, frère de Louis XI (*ibid.*, pp. 337-342).
368. Le Martyrologe de saint Jérôme (*ibid.*, pp. 425-426).
369. La statuette équestre de Charlemagne (*ibid.*, p. 426).
370. La Bible de Philippe le Bel (*ibid.*, pp. 427-429).

371. Livres de Henri II et de Diane de Poitiers conservés à Copenhague (*ibid.*, pp. 429-430).
372. Les mss. de Pierre Dupuy de S. Sernin (*ibid.*, p. 430).
373. La bibliothèque du comte de Lignerolles (*ibid.*, pp. 430-431).
374 Alexandre de Villedieu et Guillaume Le Moine, de Villedieu (*ibid*, pp. 488-508).
375. Chronologie des papes du XIe siècle (*ibid.*, p. 559).
376. Les mss. du baron de Salis (*ibid*, pp. 560-562).
377. Mss. légués à la Bibliothèque nationale par Armand Durand (*ibid.*, pp. 627-660).
378. Livre exécuté pour Boucicaut (*ibid.*, p. 719).
379 Préparations pharmaceutiques commandées par Louis XI (*ibid.*, pp. 721-722).
380. Le nouveau *Gallia Christiana* (*ibid.*, p. 725).

1895

381. La Chronique d'Antonio Morosini (*Journ. des savants*, 1895, pp. 511-518).
382. Découverte d'une très ancienne version latine de deux livres de la Bible (*ibid.*, pp. 702-705).
383. Le Concile de Paris en l'année 1290 (*Bull. Soc. hist. Paris*, XXII, pp. 114-119).
384. Fragments d'une chronique inédite relatifs aux événements militaires arrivés en Basse-Normandie de 1353 à 1389 (*Ann. de la Manche*, LXVII, pp. 11-29).
385. Les mss. de S. Martial de Limoges (*Bull. Soc. arch. Limousin*, XLIII, pp. 1-60).
386. Un nouveau ms. des *Livres des Miracles de Grégoire de Tours* (*Mélanges Julien Havet*, pp. 1-8).
387. Les Heures bretonnes du XVIe siècle, mémoire suivi de notes sur quelques livres bretons du XVe et du XVIe siècle (*BEC*, LVI, pp. 45-83 et 229-230).
388 Jean de Macon, professeur d'Orléans (*ibid.*, pp 223-226).
389. Livre exécuté par Boucicaut (*ibid.*, pp. 226-227).
390. Un diplôme de Thierry V, comte de Hollande (*ibid.*, p. 236).
391. Négociations du duc de Bedford en 1429 pour le Barrois (*ibid*, p. 428).
392. Exemplaire original du procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc (*ibid*, pp. 428-429).
393. Fondation du Musée Dobrée à Nantes (*ibid.*, pp. 429-431).
394. Note sur un ms. interpolé de la chronique de Bède conservé à Besançon (*ibid.*, pp. 528-536 et 758).
395. Formules d'adjuration et de bénédiction pour des épreuves judiciaires (*ibid.*, pp. 598-599).
396. Les mss. de Weingarten (*ibid.*, pp. 599-600).
397. Notes sur quelques mss. du baron Dauphin de Verna (*ibid.*, pp. 645-690).
398. Le Cierge pascal de Paris en 1271 (*ibid.*, pp 755-756).

1896

399. Aristote. Supplément au catalogue précédemment publié des œuvres de cet auteur conservées au département des imprimés de la Bibliothèque nationale (Paris, 1896. In-8. 37 pp.).
400. Bibliothèque nationale. Département des imprimés. Répertoire alphabétique des livres mis à la disposition des lecteurs .. (Paris, 1896. In-8. XX-196 pp.).
401. Documents parisiens de la bibliothèque de Berne (*Mém. Soc. hist. Paris*, XXIII, pp. 225-298).

402. Le duc d'Enghien au collège de Bourges (*Bull. du bibliophile*, 1896, pp. 253-256).
403. Notice sur un livre d'astrologie de Jean duc de Berri (*ibid.*, pp. 105-116).
404. Livres imprimés à Cluni au xve siècle (*Bull. hist. du Comité*, 1896, pp. 832-867).
405. Note sur un censier de l'abbaye de Ste-Geneviève de Paris de l'année 1276 (*Bull. Soc. hist. Paris*, XXIII, pp. 35-39).
406. Notice sur les mss. originaux d'Adémar de Chabannes (*NEE*. XXXV, 1, pp. 241-358).
407. Notice sur la chronique d'un dominicain de Parme (*ibid.*, pp. 359-387).
408. Remontrances adressées au roi par les délégués de la ville de Rouen et des États de Normandie (*Bull. Soc. hist. Norm.*, VIII, pp. 131-134).
409. Testaments d'Arnaud de Villeneuve et de Raimond Lulle (*Journ. des savants*, 1896, pp. 342-355).
410. *Tacuinum sanitatis in medicina* (*ibid.*, pp. 518-540).
411. Le théâtre au collège de Valognes (*Ann. de la Manche*, LXVIII, pp. 11-24).
412. Une bulle originale d'Adrien IV (*BEC*. LVII, p. 153).
413. Vers sur la mort du comte de Salisbury tué au siège d'Orléans en 1428 (*ibid.*, pp. 153-155).
414. La question de l'orthographe à l'Académie française en 1635 (*ibid.*, pp. 156-159).
415. L'imprimeur parisien Josse Bade et le professeur écossais Jean Vaus (*ibid.*, pp. 205-216).
416. État des Grandes Heures du duc de Berri en 1488 (*ibid.*, pp. 263-266).
417. Deux bulles du xiie siècle (*ibid.*, p. 267).
418. Les faux de J.-B. de Goué (*ibid.*, p. 268).
419. Vente de mss. de Sir Thomas Phillipps (*ibid.*, pp. 269-275).
420. Noms des anciens évêques de Metz (*ibid.*, pp. 508-509).
421. Une copie de l'inventaire du Trésor des Chartes de Dupuy (*ibid.*, p. 511).
422. Les éditions hollandaises du premier dictionnaire de l'Académie française (*ibid.*, p. 512).
423. Lettres inédites de Baluze (*ibid.*, p. 513).
424. Examen du privilège d'Innocent III pour le prieuré de Lihons (*ibid.*, pp. 517-528).
425. Naissance d'un fils d'Isabeau de Bavière (*ibid.*, pp. 639-640).
426. Epitaphes du roi Charles VII (*ibid.*, pp. 640-641) [cf. LVIII, p. 24?].
427. Mss. de Jean Jouffroi (*ibid.*, pp. 706-708).
428. Chartes données à la Bibliothèque nationale par M. H.-A. Meyer (*ibid.*, pp. 709-713).

1897

429. Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque nationale. Introduction du T. I (Paris, 1897. In-8. lxxxii pp.). Cf *Rev. des biblioth.*, VII, pp. 359-413.
430. Notice sur un livre annoté par Petrarque, ms. latin 220, de la Bibliothèque nationale (*NEE*. XXXV, 2, pp. 393-488).
431. Notice sur les sept Psaumes allégorisés de Christine de Pisan (*ibid.*, pp. 551-559).
432. Notice sur un ms. de l'Eglise de Lyon des temps de Charlemagne (*ibid.*, pp. 831-842).
433. La Bénédiction du Lendit au xive siècle (*Bull. Soc. hist. Paris*, XXIV, pp. 79-80).

434. Lettre originale d'Étienne Marcel et autres documents parisiens des années 1346-1358 (*Mém. Soc. hist. Paris*, XXIV, pp. 51-60, 2 pl.).
435. Lettre sur Lord Ashburnham, *dans* Quaritch, *Contributions towards a Dictionary of English book collectors*, X, 1897, pp. 7 9.
436. Introduction au T. XXXII du Catalogue général des mss. des bibliothèques publiques des départements : mss. de Besançon (Paris, 1897. In-8), pp. I-XXXV. Cf. *Journ. des sav.*, 1897. pp. 528-541.
437. Papiers d'Hervé de Longaunay, gouverneur de la Basse-Normandie, 1575-1589 (*Ann. de la Manche*, LXIX, pp. 11-36).
438. Premiers imprimeurs de Saint-Lô (*Bull. Soc. hist. Norm.*, VIII, pp. 310-314).
439. Une curiosité bibliographique, note... au sujet d'une plaquette du P. Mersenne à peu près inconnue *Corresp. hist. et arch.* IV, pp. 303-307).
440. Annales de Saint-Louis des Français (*BEC.* LVIII, p. 239).
441. Le Code Théodosien de Jacques Godefroy (*ibid.*, p. 378).
442. Pièce soustraite au Trésor des chartes des ducs de Bretagne (*ibid.*, pp. 379-380 et 522-524).
443. Notice sur un Psautier du XIIIe siècle appartenant au comte de Crawford (*ibid.*, pp. 381-393).
444. Notice sur un abrégé en français de la chronique universelle de Robert de Saint-Marien d'Auxerre (*ibid.*, pp. 525-553).
445. L'imprimeur napolitain Arnaud de Bruxelles (*ibid.*, pp. 741-743).

1898

446. Chroniques et annales diverses du XIVe siècle (*Hist. litt. de la Fr.*, XXXII, pp. 182-264, cf. p. 597 et pp. 502-573, cf. p. 608).
447. Guillaume d'Ercuis précepteur de Philippe-le-Bel (*ibid.*, pp. 154-171).
448. Girard de Hautgué et Jean de Vesvres prétendus auteurs de la *Roue de Fortune* (*ibid.*, pp. 264-270).
449. Gilles Aicelin, archevêque de Narbonne et de Rouen (*ibid.*, pp. 474-502).
450. Sur la véritable forme du nom de Guillaume Beaufet, évêque de Paris en 1305 (*ibid*, pp. 607-608).
451. Traité anonyme sur l'orthographe (*ibid.*, pp. 590-594).
452. La Cité de Dieu de S. Augustin, illustrée d'après les indications de Robert Gaguin (*Journ. des sav*, 1898, pp. 563-568).
453. Actes relatifs aux abbayes et à divers établissements ecclésiastiques de Basse-Normandie conservés dans les collections de Gaignières (*Ann. de la Manche*, LXX, pp. 11-32)
454. Le Cabinet des Livres du Château de Chantilly (*Rev. de l'art anc. et mod.*, III, p. 353-374).
455. Lettre à M. H. de Terrebasse sur une épave de la Librairie royale de Fontainebleau (*Bull. du bibliophile*, 1898, pp. 195-199).
456. Le Livre du Serment de la Chambre des Comptes de Normandie (*Bull. Soc. hist. Norm.*, VIII, pp. 444-445).
457. Notice sur les fables latines d'origine indienne (*Journ. des sav.*, 1898, pp. 158-173).
458. Sur la date de l'association de Philippe fils de Louis le Gros au gouvernement du royaume (*ibid.*, pp. 736-740).
459. Les tablettes des petites écoles. *The Horn-books* des Anglais (*Bull. du bibliophile*, 1898, pp. 108-109).

460. Un des fondateurs de la Sorbonne, Hugo episcopus Aprensis (*Bull. Soc. hist. Paris*, XXV, pp. 159-163).
461. Note sur un ms. de S. Jérôme acquis à Lyon par la Bibliothèque nationale (*BEC.* LIX, pp. 136 140).
462 Les vols de Libri à Florence (*ibid.*, p. 232).
463. Les vols de Libri au Séminaire d'Autun (*ibid.*, pp. 379-392 et t.-à-p. avec pl.).
464. Authentiques de l'époque mérovingienne (*ibid.*, p. 496).
465. Notice sur un ms. de S. Laud d'Angers appartenant à M. le marquis de la Villoutreys (*ibid.*, pp. 533-549).
466. Un registre paroissial du temps de François I[er] (*ibid.*, pp. 661-664).
467. Opinion d'un contemporain de François I[er] sur la mission de Jeanne d'Arc (*ibid* , p. 664).
468. Le baptême du dauphin Charles-Orland. fils du roi Charles VIII (*ibid.*, p. 824).
469. Pièce soustraite au Trésor des Chartes des ducs de Bretagne (*ibid.*, pp. 825-826).

1899

470. Bibliothèque nationale. Notice des objets exposés dans la Galerie Mazarine à l'occasion du second centenaire de la mort de Jean Racine (Paris, 1899 In-18. 39 pp.).
471. Notice sur une *Summa dictaminis* jadis conservée à Beauvais (*NEE.* XXXVI, 1, pp. 171-205).
472. Notice sur la Rhétorique de Cicéron traduite par Maître Jean d'Antioche (*ibid* , pp. 207-265).
473. Notice sur un registre des procès-verbaux de la Faculté de Théologie de Paris pendant les années 1505-1533, ms. des archives de la maison de La Trémoille aujourd'hui à la Bibliothèque nationale n° 1782 du fonds latins des nouvelles acquisitions (*ibid.*, pp. 315-508).
474. Les cartulaire de la baronnie de Briquebec (*Ann. de la Manche*, LXXI, pp. 11-34).
475. Le formulaire de Clairmarais (*Journ. des sav.*, 1899, pp. 172-195).
476. Initiales artistiques extraites de chartes du Maine (*ibid.*, pp. 51-63).
477. Origine des 3 ff. d'une Cité de Dieu en français orné de remarquables peintures (*ibid.* pp. 437-448 et t.-à-p. avec 3 pl.).
478. Un ancien ms. des œuvres de Fulgencius Planciades (*ibid.*, pp. 126-129).
479. Vente de mss. du comte d'Ashburnham (*ibid.*, pp. 317-337 et 493-512).
480. Une lettre du Bâtard d'Orléans acquise pour le Musée Condé (*Comptes-rendus Ac. Inscr.*, XLIII, pp. 375-394).
481. Etienne de Gallardon, clerc de la chancellerie de Philippe-Auguste, chanoine de Bourges (*BEC.* LX, pp. 5-44 et 4 pl.).
482. Note sur un fragment d'un *liber confraternitatem* de l'église de S. Bertin (*ibid.*, pp. 215-227).
483. Le registre de la confrérie des jongleurs et des bourgeois d'Arras (*ibid.*, pp. 567-568).
484. Fragment d'un poème historique du XIV[e] siècle (*ibid.*, pp. 611-616).

1900

485. A la mémoire de Jean Gutenberg. Hommage de l'Imprimerie nationale et de la Bibliothèque nationale (Paris, 1900. In-folio. 77 pp , 17 ff. et 17 pl.).
486. Chantilly. Le Cabinet des Livres. Manuscrits (Paris, 1900. 2 vol. in-4 de III-363 et 438 pp. et pl.). Publié par L. Delisle d'après le ms. du duc d'Aumale.

487. A propos d'un ex-libris français du temps de François I[er] (*Bull. du bibliophile*, 1900, pp. 121-134).
488. La Bibliothèque nationale et les lecteurs (*L'Intermédiaire*, XLII, col. 394-396).
489. Le chroniqueur Girard d'Auvergne ou d'Anvers (*Journ. des sav.*, 1900 pp. 232-242 et 285-294).
490. Traductions d'auteurs grecs et latins offerts à François I[er] et à Anne de Montmorency par Etienne Le Blanc et par Antoine Macault (*ibid.*, 476-492 et 520-534).
491. Un troisième ms. des Sermons de S. Bernard en français (*ibid.*, pp. 148-164).
492. Une lettre du roi Jean relative à l'exécution du traité de Brétigny (*ibid.*, pp. 307-312).
493. La vraie chronique du religieux de S. Denis (*ibid.*, pp. 610-618).
494 Les mss. de Trinity College, Cambridge (*ibid*, pp. 722-739).
495. La Fleur des Histoires de Jean Mansel (*ibid.*, pp. 16-26, 106-117, 196-197).
496. Les Heures du connétable de Montmorency au Musée Condé (*Rev. de l'art anc. et mod.*, VII, pp. 321-334 et 393-404 et *Ann.-Bull. Soc. hist. de Fr.* 1900 pp. 107-134.
497. Notes sur des particularités historiques relatives à divers lieux ou personnages du département de la Manche (*Ann. de la Manche*, LXXII, pp. 11-30).
498. Mandements épiscopaux imprimés à Tréguier au xv[e] siècle (*BEC.* LXI, pp. 59-70 et t.-à-p. av. pl.).
499. Traduction de discours de Cicéron offert au chancelier A. Du Prat (*ibid*, p. 124).
500. Les Heures de l'amiral Prigent de Coetivy (*ibid.*, pp. 186-200).
501. Lettre originale avec la signature du roi Jean (*ibid.*, pp. 247-249).
502. Ms. vendus à Londres (*ibid.*, pp. 249-250).
503. Imprimeur breton établi en Espagne (*ibid.*, pp. 408-409).
504. Reproductions phototypiques d'anciens mss. grecs et latins (*ibid.*, pp. 410-411).
505. Les ménestrels de Lillebonne (*ibid.*, pp. 411-412).
506. Note sur ms. des Poésies de Petrarque rapporté d'Italie en 1494 par Charles VIII (*ibid.*, pp. 450-458).
507. L'Alleluia de Pâques *o filii et filiae* (*ibid.*, pp. 594-596).

1901

508. L'Apocalypse en français au xiii[e] siècle (Paris, 1901. In-8. ccxi-138 pp. et atlas de 57 pl.).
509. Canons du concile tenu à Lisieux en 1064 (*Journal des sav.*, 1901, pp. 516-521).
510. Tychonis Brahe *Astronomiae instauratae mechanica* (*ibid.*, pp. 79-87).
511. Vie de S. Louis, par Guillaume de S. Pathus (*ibid.*, pp. 228-239).
512. La prinse de Cherbourg par Philippe comte de Flandres, récit romanesque du xv[e] siècle (*Ann. de la Manche*, LXXIII, pp. 11-14).
513. Un legs bibliographique de Libri (*L'Intermédiaire*, XLIV, pp. 733-737).
514. Notes hébraïques sur un ms. de Pierre le Mangeur (*BEC.* LXII, p. 157).
515. Ancienne édition non signalée du Doctrinal d'Alexandre de Villedieu (*ibid.*, pp. 158-159).
516. Le Dominicain Jean Tissarant (*ibid.*, p. 160).

517. Traduction des Distiques de Caton par Olivier Le Fèvre d'Ormesson (*ibid.*, p. 161).
518. Rouleaux des morts (*ibid.*, pp. 161-162).
519. Les *Litterae tonsae* à la chancellerie romaine au XIIIe siècle (*ibid.*, pp. 256-263).
520. Nouveau témoignage de la celébrité de Lanfranc (*ibid.*, pp. 313-315).
521. Le Livre royal de Jean de Chavenges (*ibid.*, pp. 317-448).
522. Les mss. Libri et Barrois (*ibid.*, pp. 439-440).
523. Une bible de Henri IV à Genève (*ibid.*, pp. 441-442).
524. La Bibliothèque de Meaux en l'an VIII (*ibid.*, pp. 442-444).
525. Origine frauduleuse du ms. 191 Ashburnham-Barrois (*ibid.*, pp. 543-554).
526. Chanson en l'honneur de musiciens anglais (*ibid.*, pp. 716-719).
527. Le Franciscain Jean Tisserant (*ibid.*, pp. 719-720).

1902

528. Bibliothèque nationale. Département des mss. Catalogue des mss. français. Préface du t. V (Paris, 1902. In-4. LXV pp.
529. Notice de douze livres royaux du XIIIe et du XIVe siècle dédiée à M. Auguste Himly (Paris, 1902. In-4. VII 124 pp. et 17 pl.).
530. Les Evangiles de l'abbaye de Prüm (*Journ. des sav.*, 1902, pp. 461-475 et t.-à-p., av. 2 pl.).
531. La prétendue célébration d'un concile à Toulouse en 1160 (*ibid.*, pp. 45-51).
532. Note sur un livre offert à Jean Bourré, conseiller de Louis XI, par Ambroise de Cambrai, chancelier de l'Université de Paris (*ibid.*. pp. 332-338).
533. Historical Manuscripts Commission (*ibid.*, pp. 223-228).
534. Le cartographe Dieppois Pierre Desceliers (*ibid.*, p. 674).
535. Note sur une ancienne traduction française des Economiques d'Aristote (*Mélanges Fabre*, pp. 468-477).
536. Légendes sur la famille d'Étienne Boileau (*Bull. Soc. hist. Paris*, XXIX, pp. 76-79).
537. Le Rabelais de 1565 (*Le Petit Temps*, 21 janvier 1902).
538. Sur les trouvailles que l'on peut faire dans les vieilles reliures (*La Reliure*, sept. 1902, p. 164).
539. Un ouvrage de Briansiaux de Milleville (*L'Intermédiaire*, XLV, col. 266).
540. Catalogue des mss. français de la Bibliothèque nationale (*BEC.* LXIII, pp. 228-232).
541. Vente de mss. du comte d'Ashburnham (*ibid.*, p 474).
542. Gilles Aicelin, archevêque de Narbonne (*ibid.*, pp. 478-479).
543. La Chancellerie romaine au temps de Paul II (*ibid.*, pp. 479-480).

1903

544. A Gaston Boissier [lettres inédites de N. Le Fèvre à Sirmond] (Nogent-le-Rotrou, 1903. In-8 de 28 pp.).
545. Catalogue des livres imprimés ou publiés à Caen avant le milieu du XVIe siècle, suivi de recherches sur les imprimeurs et les libraires de la même ville (Caen, 1903-1904. 2 vol. in-8. XVI-354 et CXXXI-178 pp. et 27 pl. = *Bull. Soc. Ant. Norm.*, t. XXIII-XXIV).
546. Fac-similé de livres copiés et enluminés pour le roi Charles V, souvenir de la journée du 8 mars 1903, offert à ses amis par Léopold Delisle (Nogent-le-Rotrou, 1903. In-4 de 20 pp. et 14 facs.).
547 Les Heures de Jacqueline de Bavière (*BEC.* LXIV, pp. 314 320).

548. Le Cierge pascal de la cathédrale de Sens en 1515 (*ibid.*, pp. 216-217).
549. Le rouleau mortuaire du cardinal Milon de Palestrina (*ibid.*, pp. 211-212).
550. Un feuillet retrouvé du recueil écrit sur papyrus de lettres et de sermons de S. Augustin (*ibid.*, pp. 453-480 et pl.) en collaboration avec Traube.
551. Insurrections populaires sous le règne de Louis X (*ibid.*, pp. 697-698).
552. Jean-Marie L'Escrivain, religieux franciscain du diocèse de Coutances (*Ann. de la Manche*, LXXV, pp. 11-18).
553. Une œuvre nouvelle du peintre Jean Foucquet (*Journ. des sav.*, 1903, pp. 265-275).
554. Vers et écriture d'Orderic Vital (*ibid.*, pp. 429-440).
555. La collection de mss. de M. Henry Yates Thompson (*ibid.*, pp. 47-53).
556. Un feuillet de papyrus retrouvé (*ibid.*, pp. 525-527).

1904

557. Recueil des historiens des Gaules et de la France, t. XXIV, contenant les Enquêtes administratives du règne de S. Louis et la Chronique de l'anonyme de Béthune (Paris, 1904. In-folio. 385 et 940 pp.).
558. Une lettre en partie autographe du roi Charles V dans *Recueil de mémoires publié par la Soc. des Ant. de Fr. à l'occ. de son centenaire* (Paris, 1904. In-4) pp. 101-103 et pl.
559. Le Triomphe et les gestes de Mgr. Anne de Montmorency, connétable, grand-maître et premier baron de France, poème de Jean de Luxembourg publié d'après le ms. original de l'ancienne librairie de Chantilly appartenant à M. le marquis de Lévis (Paris 1904. Gr. in-4. XXXVI-65 pp., et pl.).
560. Les chartes du Clermontois conservées au Musée Condé à Chantilly (1069-1352), publiées avec le concours de MM. L. Delisle et G. Mâcon (Paris, 1904. In-8. 271 pp.).
561. L'imprimerie à Saint-Lô au XVI[e] siècle (*Ann. de la Manche*, LXXVI, pp. 11-27).
562. Les Primitifs français à la Bibliothèque nationale. Mss. à peintures (Paris, 1904. In-8. 81-VI pp.). En collaboration avec MM. H. Martin et P. Lacombe.
563. Un nouveau ms. de la Fleur des Histoires de Jean Mansel possédé par M. Olschki (*Bibliofilia*, V, fasc. 9-10).

1904

564. L'ancien bréviaire de Saint-Pol de Léon (*BEC.* LXV, pp. 537-540).
565. Les Heures de Jacques Cœur (*ibid.*, pp. 126-131).
566. Lettre de saint Louis expédiée par Guillaume de Chartres (*ibid.*, pp. 310-312).
567. Philippe-Auguste et Raoul d'Argences, abbé de Fécamp (*ibid.*, pp. 390-397).
568. Charte de l'évêque Pierre Lombard pour les chanoines de Saint-Cloud (*ibid.*, p. 686).
569. Eloge de Jean, duc de Berri, par le beau-fils de Fastolf (*ibid.*, pp. 686-687).

1905

570. Chantilly. Le Cabinet des Livres. Imprimés antérieurs au milieu du XVI[e] siècle (Paris, 1905. In-4. XCIV-496 pp.).
571. Le Josèphe de Fouquet et le livre d'heures de Blanche de France (*Comptes-rendus Ac. Inscr.* 1905, pp. 523-525 et 529-531 : cf. 1906, pp. 4, 87, 106).
572. Les Heures du duc de Berri (*Journ. des sav.* 1905, pp. 206-213).
573. Enquête sur l'administration des Iles normandes en 1309 (*ibid.*, pp. 457-463).
574. Sur quelques incunables récemment entrés à la Bibliothèque nationale (*Bull. Soc. Antiq. de Fr.*, 1905, pp. 154-156).

575. Les Heures de Blanche de France, duchesse d'Orléans (*BEC.* LXVI, pp. 489-539 et 759-760).
576. Les incunables du Musée britannique (*ibid.*, p. 356).
577. Notes sur les mss. de Jacques d'Armagnac, duc de Nemours (*ibid.*, pp. 255-260).
578. Vers français sur une pratique usuraire abolie dans le Dauphiné en 1501 (*ibid.* pp. 426-434).
579. Vente de la bibliothèque de Colbert en 1692 (*ibid.*, pp. 627).

1906

580. La date des chartes de Henri II d'Angleterre (*Comptes-rendus Acad. Inscr.*, 1906, pp. 357-358).
581. Colin Burnouf. Appointement entre un meurtrier et la famille de la victime, 14 mars 1436, n. st. (*Ann. de la Manche*, LXXVIII, pp. 11-16).
582. La Coupe d'or du roi Charles V (*Journ. des sav.*, 1906, pp. 234-239).
583. Un nouveau ms. de l'*Historia figuralis* de Girard d'Anvers (*ibid.*, pp. 425-426).
584. Mémoire sur la chronologie des chartes de Henri II, roi d'Angleterre et duc de Normandie (*BEC.* LXVII, pp. 361-401).
585. De l'emploi du signe abréviatif 9 à la fin des mots (*ibid.*, p. 591).
586. Maitre Jean d'Antioche traducteur et frère Guillaume de Saint-Etienne hospitalier (*Hist. litt. de la Fr.*, XXXIII, pp. 1-40 et 624-628).
587. Le missel de Barbechat (*Mém. Soc. arch. Ille-et-Vilaine*, XXXV, pp. 86-105).
588. Notice sur les mss. du *Liber floridus* de Lambert, chanoine de Saint-Omer (*NEE.* XXXVIII, 2, pp. 577-791).

1907

589. Les formules *Rex Anglorum* et *Dei gratiae Rex Anglorum*, lettre à M. J. Horace Round (*BEC.* LXVIII, pp. 525-536).
590. Guillaume de Sainte-Mère-Eglise, évêque de Londres, mort en 1224 (*Ann. de la Manche*, LXXIX, pp. 11-16).
591. Lettre préface *en tête de* Dom Lenoir, Preuves généalogiques et historiques de la maison d'Harcourt (Paris, 1907. In-4).
592. Lettre préface *dans* Beaurepaire, Les Puys de Palinod de Rouen et de Caen (Caen, 1907. In-8), pp. v-VIII.
593. Les mss. de la bibliothèque de M. Pierpont Morgan (*Journ. des sav.*, 1907, pp. 415-421).
594. Recherches sur la librairie de Charles V (Paris, 1907. 2 vol. in-8. XXVII-442 et 334 pp., avec un atlas de pl.).
595. Notes sur les chartes originales de Henri II, roi d'Angleterre et duc de Normandie, au British Museum et au Record Office (*BEC.* LXVIII, 272-313).
596. Fragment d'un ms. de la Bible moralisée (*Comptes-rendus Ac. Inscr.*, 1907, pp. 187-189.
597. Un ms. volé à la Bibliothèque nationale vers 1845 (*ibid.*, pp. 230-231).
598. Fragment retrouvé d'un ms. de la bibliothèque de Charles V (*ibid.*, pp. 659-661).

1908

599. Dom Jean Mabillon, sa probité d'historien, dans *Mélanges et documents publiés à l'occasion du 2e centenaire de la mort de Mabillon* (Ligugé, 1908. In-8, pp. 91-104).
600. Le livre de Jean de Stavelot sur S. Benoit (*NEE.* XXXIX, 1, pp. 179-209.
601. Le sceau de Guillaume Le Maréchal (*BEC.* LXIX, p. 348-351).

602. Recueil de 109 chartes originales de Henri II, roi d'Angleterre et duc de Normandie rassemblées et photographiées par le Rév. H. Salter (*ibid.*, pp. 541-580 et 738-740).
603. Charte de Guillaume le Maréchal (*Comptes-rendus Ac. Inscr.*, 1908, pp. 307-308).
604. Un livre de chœur normanno-sicilien conservé en Espagne (*Journ. des sav.*, 1908, pp. 42-49.
605. Un ms. de la cathédrale de Mende perdu et retrouvé. Les miracles de S. Privat, *ibid.*, pp. 505-512.

1909

606. Recueil des Actes de Henri II roi d'Angleterre et duc de Normandie concernant les provinces françaises et les affaires de France. Introduction (Paris, 1909. In-4. XIX-570 pp. et atlas in-fol. de XXX pl.).
607. Deux chartes fausses des abbayes de Savigny et de Saint-Sauveur-le-Vicomte (*Ann. de la Manche*, LXXXI, pp. 11-17).
608. Notes et documents relatifs à l'abbaye de Westminster (*BEC.* LXX, p. 671-672).
609. Fragment d'un registre des enquêteurs de S. Louis (*Journ. des sav.*, 1909, pp. 38-41).
610. Les incunables de J. Pierpont Morgan (*ibid.*, pp. 533-540).

1910

611. Matériaux pour l'édition de Guillaume de Jumièges préparée par Jules Lair, membre de l'Institut, avec une préface et des notes par Léopold Delisle. Manuscrits autographes d'Orderic Vital; manuscrit original de Robert de Torigni. (Nogent-le-Rotrou, 1910. In-folio de 44 pp. et 120 pl.). Tiré à 60 ex. seulement! Il y a en outre quelques tirages-à-part du texte seul.
612. Les Heures dites de Jean Pucelle, manuscrit de la Collection de M. le baron Maurice de Rothschild (Paris, 1910. In-16. 88 pp. et LXXII pl.).
613. Une réplique des Heures d'Anne de Bretagne (*Comptes-Rendus Ac. Inscr.*, 1910, pp. 6-7).
614. Une bibliothèque paroissiale à Saint-Lô en 1470 (*Ann. de la Manche*, 1910, pp. 11-17).
615. Mss. bénéventains et wisigothiques (*Comptes-rendus Ac. Inscr.*, 1909, pp. 775-778 et *BEC.* LXXI, pp. 233-235).
616. Les incunables du Musée Britannique (*Journ. des sav.*, 1910, pp. 26-35 et 49-60).
617. Le Trésor des Chartes (*ibid.*, pp. 193-201).
618. Enquête sur la fortune des établissements de l'Ordre de Saint-Benoît en 1338 (*NEE.* XXXIX, 2, pp. 359-408)[1].

ADOLPHE MICHAELIS

C'est avec un profond chagrin que j'annonce la mort de cet homme excellent, un des derniers représentants, avec MM. Conze et Helbig, de la vieille et vaillante école dont l'Institut archéologique de Rome était le centre. Né à Kiel en 1835, neveu du célèbre Otto Jahn, Michaelis fit ses études à l'université de sa ville natale et passa ensuite plusieurs années, soit seul, soit avec son ami Conze, en Grèce et en Italie. Mais le plus fécond peut-être de ses voyages fut celui

1. Sont sous presse plusieurs articles, sur « le miniaturiste parisien Honoré » (*Journ. des sav.*), sur le ms. 483 de l'Arsenal (*BEC.*), etc.

qu'il entreprit en Angleterre, où il se lia intimement avec Newton et d'où il rapporta les matériaux de son bel ouvrage *Ancient marbles in Great Britain*, qui fera longtemps encore autorité (1875-1882).

Successivement professeur à Kiel, à Greifswald, à Tubingue et à Strasbourg (1872), il eut le grand mérite d'organiser, dans l'Université nouvelle de cette dernière ville, un musée de moulages et un séminaire archéologique qui ont donné une féconde impulsion à la science[1]. Son ouvrage capital, publié en 1871, est la monographie du Parthénon, qu'on trouve dans toutes les bibliothèques et qui n'a pas été remplacée. Il s'appliqua longtemps avec passion à l'étude de la formation des collections italiennes et écrivit à ce sujet des mémoires qui sont des modèles de clarté et d'exactitude. L'histoire des institutions et des progrès de la science l'attirait comme celle des musées : il raconta les vicissitudes de l'Institut archéologique de Rome (1879) et exposa, dans un tableau rapide et lucide, la succession des fouilles et des découvertes au XIX[e] siècle (1906, 1908). Une des tâches qui l'occupèrent le plus fut l'incessante amélioration du premier volume, relatif à l'antiquité, du *Handbuch der Geschichte der Kunst* de son ami Springer (1898, 1901, 1904, 1907) ; après une assez longue maladie, il m'écrivait, il y a deux mois, qu'il s'était remis au travail pour en préparer une édition nouvelle[2]. La dernière qui ait paru est aujourd'hui le manuel le plus complet, le plus sage et le mieux illustré que l'on puisse recommander à un débutant.

Parmi ses travaux de détail, qui devraient être réunis, il y a de très bonnes dissertations archéologiques sur le vase Corsini, sur les sculptures de Xanthos et d'Halicarnasse, sur l'ancien Erechtheion, sur la lutte musicale d'Apollon avec Marsyas, sur les statues d'Amazones, sur le trésor de Boscoreale, sur les bas-reliefs gallo-romains de Sarrebourg etc. Il publia aussi quelques éditions d'auteurs classiques, notamment de textes déjà commentés par son maître Jahn, la description de l'Acropole par Pausanias et l'histoire d'Eros et Psyché par Apulée. Michaelis était un très bon humaniste ; ses moindres articles attestent des connaissances philologiques peu ordinaires et un sentiment délicat du style antique. A Strasbourg, il s'était perfectionné dans l'usage du français au point de pouvoir écrire correctement dans notre langue. C'est en français qu'il rédigea son dernier mémoire, sur la découverte d'un plan vénitien d'Athènes ; il me pria, au mois de juin dernier, de le communiquer à l'Académie des Inscriptions, qui l'avait élu membre correspondant. Les honneurs de ce genre ne lui ont pas manqué : depuis de longues années, il était l'un des directeurs de l'Institut archéologique allemand, docteur *honoris causa* de Cambridge et d'Edimbourg, membre d'un grand nombre d'Académies et de sociétés savantes ; mais je puis dire qu'il fut particulièrement sensible au suffrage, un peu tardif d'ailleurs, de notre section de l'Institut.

Michaelis ne prit sa retraite qu'à 72 ans, en 1907, ayant derrière lui une

1. Michaelis a publié, de ce musée de moulages, un catalogue plusieurs fois réédité, qui est admirable et a servi de modèle.

2. Il me demandait en même temps, pour l'insérer dans son ouvrage, une photographie du *Vulneratus deficiens* de Saint-Germain, dont il avait, après quelques hésitations, reconnu l'authenticité et l'importance.

longue carrière de travail. Son activité littéraire était vraiment surprenante. Sauf pendant des périodes assez fréquentes où il était sujet à des accès de neurasthénie, il ne cessa de correspondre, de sa belle écriture presque calligraphique, avec la plupart des archéologues des deux mondes, toujours prêt à donner un conseil, à communiquer un livre rare, à rédiger un compte-rendu pour le *Literarisches Centralblatt*, où il a dispersé des centaines d'articles toujours instructifs. Non seulement Michaelis — je lui en ai souvent fait le compliment — lisait les livres dont il rendait compte, mais il les lisait et les annotait tout de suite, au grand profit de ses correspondants, afin d'en accuser plus utilement réception. Je possède de lui des lettres, en réponse à des envois, qui sont de vraies dissertations, ayant nécessité de longues recherches dans d'autres livres. En un mot, il était la conscience même, l'honnêteté scientifique dans toute la force du terme. En rendant hommage à sa mémoire, je reconnais une dette de gratitude qui m'est commune avec beaucoup d'archéologues; mais je sais que la mienne est particulièrement lourde et j'ai renoncé depuis longtemps à m'en acquitter.

Puisqu'il faut une ombre au tableau, je dirai honnêtement — comme il convient surtout quand on parle de Michaelis — que le génie d'un Brunn ou d'un Furtwaengler lui faisait défaut. Tout jeune encore, il a connu, dans les collections anglaises, des monuments de premier ordre que personne n'avait étudiés avant lui; il les a décrits judicieusement, mais n'a pas su en tirer de doctrines nouvelles. Sa science était un peu timide, un peu passive. Mais comme elle était très sûre, ses écrits lui survivront : ils sont déjà et seront longtemps de ceux sur lesquels le temps a peu de prise, parce que sa probité scrupuleuse n'a jamais sacrifié aux modes du temps. Salomon REINACH.

LE GÉNÉRAL DE BEYLIÉ

Un accident stupide vient d'enlever à la science un de ses plus zélés serviteurs, le général de Beylié. Accompagné du médecin militaire Rouffiandis, lui-même officier de grand mérite, Beylié traversait les rapides du Mekong sur une chaloupe à vapeur des Messageries fluviales; la chaloupe coula, avec une partie de l'équipage, et l'on fut longtemps avant de retrouver les corps (15 juillet).

Eugène de Beylié, du cadre des troupes coloniales, était né à Strasbourg en 1849[1]. Blessé en 1870, à la défense de Montmédy, il avait servi au Tonkin au moment de la conquête, combattu à Langson et à Tuyen-Quan. En 1891, devenu lieutenant-colonel, il acheva l'occupation du Fleuve Rouge. Puis il fit campagne à Madagascar, sous les ordres du général Duchesne, et reçut, en 1902, le commandement de la brigade de Cochinchine. C'est comme commandant la troisième brigade des troupes d'Indo-Chine qu'il a trouvé, à 62 ans, une fin déplorable, alors qu'il n'était pas loin de quitter le service actif pour se consacrer tout entier à la science.

Son grand-père, colonel de Napoléon Ier, avait épousé, par ordre du souve-

1. Voir l'*Illustration* du 23 juillet 1910, où l'on trouvera aussi son portrait.

rain, une riche héritière bavaroise; Eugène de Beylié, qui n'était pas marié, possédait de ce chef une belle fortune et en usait avec libéralité. Il avait choisi comme seconde patrie la ville de Grenoble et fit beaucoup pour le développement de l'Université et du Musée allobroge ; non seulement il donna au Musée un grand nombre d'œuvres d'art, mais il en publia un bon catalogue illustré (cf. *Revue*, 1909, I, p. 179). Ses travaux originaux portèrent d'abord sur l'habitation byzantine, dont il fit l'objet d'un volume très documenté[1]; il s'occupa ensuite de l'art indou en Extrême-Orient, dont les restes, en Indo-Chine, furent l'objet de toute sa sollicitude, et de l'art arabe tant en Mésopotamie que dans l'Afrique du Nord[2]. Sur ce dernier terrain il fit une découverte très importante. Son exploration de la Kaala des Beni-Hammad mit la science en possession de tout un ensemble d'éléments architectoniques et décoratifs qui datent, sans doute possible, du XIe siècle et sont les prototypes de ceux que les Maures ont mis en œuvre dans leurs constructions d'Afrique et d'Espagne (voir *Revue*, 1909, I, p. 157). L'Académie des Inscriptions, à la fin de 1909, rendit hommage à ce bon travailleur en le nommant membre correspondant.

Beylié était un homme du commerce le plus agréable et qui n'était pas libéral qu'en matière d'argent. Il m'a confié lui-même qu'il n'avait jamais cessé d'être l'ami d'un officier supérieur bien connu, persécuté autrefois pour avoir préféré la sincérité à l'avancement.

S. R.

GRIGORI STROGANOFF

A la fin de juillet est mort à Rome le comte Grigori Stroganoff, une des figures les plus populaires dans le monde des amateurs romains. C'est dans sa maison que fut d'abord conservée la statue aujourd'hui célèbre qui figure au *Liebieghaus* de Francfort, la copie romaine de l'Athéna de Myron. Stroganoff appartint pendant de longues années au petit cercle de dilettantes instruits dont faisaient partie le comte Tyskiewicz, Pauvert de la Chapelle, le baron de Liphart, Ludwig Mond et le baron Barracco. Ce dernier, si je ne me trompe, est le seul survivant de la docte coterie; *vivat*[3]! Le palais du comte Stroganoff, via Sistina, est un véritable musée, où l'on trouve des stèles grecques, des reliefs palmyréniens, des sarcophages chrétiens, de l'argenterie sassanide, des sculptures et des peintures de la Renaissance (Duccio, S. Martini, Pinturicchio, Borgognone, Botticelli, Filippino Lippi, Fra Angelico, Jean de Mabuse, Metsys), des ivoires, des émaux de Limoges, des médailles et plaquettes, des miniatures, enfin des tableaux d'époque plus récente (Ribera, Ter-

1. *L'habitation byzantine, recherches sur l'architecture civile des Byzantins et son influence en Europe, avec un supplément* (82 pl. hors texte).

2. *L'architecture hindoue en Extrême-Orient*. 1 vol. : *Prome et Samara, voyage archéologique en Birmanie et en Mésopotamie* 1 vol. : *Les ruines d'Angkor, notice illustrée*.

3. Cet excellent archéologue vient de publier un très utile catalogue illustré de la collection formée et donnée par lui à la ville de Rome : *Catalogo del Museo di scultura antica, fondazione Barracco*, Rome, 1910 (210 nos).

bourg, Bol, Goya, Fragonard, Greuze). Un catalogue de cette vaste collection, dû à M. Antonio Munoz, est, dit-on, sur le point de paraître. Stroganoff, immensément riche, frappé dans ses affections les plus intimes par des malheurs domestiques (sa femme devenue folle et son fils unique mort jeune), avait la réputation bien méritée d'un original. On trouvera quelques détails sur lui dans les souvenirs, publiés ici-même, de son ami Tyskiewicz. S. R.

EUGÈNE LEDRAIN

Conservateur des antiquités orientales au Musée du Louvre et professeur à l'École du Louvre depuis la fondation de l'École, Eugène Ledrain est mort à Paris, le 16 février 1910, à l'âge de 66 ans. Il avait débuté dans la carrière ecclésiastique; je lui rappelais souvent nos anciennes relations de 1876, alors que, candidat à l'École normale, en mal mal de placer de la copie, je rencontrais l'abbé Ledrain, déjà connu comme égyptologue, aux bureaux d'une feuille hebdomadaire, *l'Instruction publique*, dirigée par Alfred Blot sous le patronage de Mgr Dupanloup. Ledrain sortit de l'Église pour se vouer à la libre recherche; après l'égyptologie, ce fut la critique biblique qui l'attira, puis l'assyriologie, enfin et surtout le journalisme. Renan, qui protégeait volontiers les *évadés* laborieux, le fit entrer à la Bibliothèque Nationale, puis au Louvre. Il débuta par des travaux honorables : *Les momies égyptiennes ornées de portraits* (1877); *La Vie publique dans l'ancienne Egypte* (1877); *Les monuments égyptiens de la Bibliotheque Nationale* (1880-1881). Le grand public le connut surtout par son *Histoire d'Israël* (2 vol., 1879-1882) et par sa traduction très lisible de la Bible (10 vol., 1886-1899). Le petit catalogue des monument phéniciens, araméens et palmyrémiens du Louvre n'ajouta guère à sa renommée, non plus qu'un gros *Dictionnaire de l'ancienne Chaldée* (1898) qui fut froidement accueilli par la critique. Il dirigeait, avec Oppert et Heuzey, la *Revue d'assyriologie et d'archéologie orientales*, où il publia beaucoup de courts articles. Mais, en dehors de son enseignement, il faisait surtout œuvre de journaliste : nombre de pages brillantes et solides ont paru sous sa signature dans *l'Eclair*, *l'Opinion*, *la Nouvelle Revue* et d'autres périodiques. Il s'occupait aussi avec activité d'instruction populaire et rendit de réels services comme vulgarisateur. Dans les cercles ouvriers où il portait sa parole vibrante, Ledrain était hautement estimé et même aimé. On ne pouvait cependant se dissimuler qu'il était a peu près perdu pour la science et que les promesses de son début n'avaient pas été tenues par son âge mûr. S. R.

ARTHUR RHONÉ

Depuis longtemps aveugle, A. Rhoné est mort à Paris le 7 juin 1910, à l'âge de 74 ans. C'était un savant très modeste, mais dont le public lettré appréciait la finesse et le savoir depuis la publication de son beau livre *L'Egypte à petites journées*, qui a été une source d'inspiration pour des générations de touristes et aussi pour plus d'un égyptologue. Cet ouvrage, devenu très rare, avait été récemment réimprimé. S. R.

HEINRICH ZIMMER

Heinrich Zimmer, professeur de celtique à l'Université de Berlin et membre de l'Académie royale de Prusse, vient de mourir le 29 juillet dernier à Hahnenklee, près de Goslar, âgé de 58 ans. Il succombe à la maladie nerveuse dont il avait ressenti les premières atteintes il y a plusieurs années déjà, et qui s'était fortement aggravée à la suite du cruel incendie qui consuma sa maison en 1903 et détruisit sa bibliothèque.

C'est une des personnalités les plus originales de la philologie celtique qui disparaît. Ceux qui ne le connaissaient que par ses polémiques — contre Whitley Stokes, par exemple, ou M. Ernst Windisch, pour ne parler que des plus retentissantes — n'ont de lui qu'une idée peu flatteuse et inexacte. Il eut en effet des haines violentes et des rancunes tenaces; et trop souvent, quand la passion l'emportait, il dépassa les bornes de la courtoisie. Le malheur est qu'il mettait de la passion en tout et mêlait toujours l'attaque personnelle à l'exposé des théories les plus pacifiques. Il donnait son avis d'un ton tranchant, volontairement agressif; et quand il changeait d'opinion (ce qui lui arriva quelquefois), il ne manquait pas d'accabler de brocards ceux qui continuaient à enseigner ou à défendre ses anciennes doctrines.

Malgré tous ces défauts, ce fut un savant de premier ordre, d'une activité inlassable et d'une puissance de travail vraiment prodigieuse. Il s'était formé tout seul. et après une publication sur le domaine germanique (*Die Nominalsuffixe* a *und* ā *in den germanischen Sprachen*, Strasbourg, 1876), s'était mis à l'étude du sanskrit, où il se distingua tout de suite. C'est lui qui traduisit en allemand la *Sanskrit Grammar* de Whitney (1879); son *Altindisches Leben* (1879), fruit de lectures immenses, est encore aujourd'hui fort apprécié des indianistes. Puis il se tourna du côté du celtique et y devint rapidement un maître. On peut dire que rien de ce qui intéresse les études celtiques ne lui demeura étranger : linguistique, grammaire, littérature, droit, histoire, religion, il touchait à tous ces domaines à la fois avec une compétence égale et une égale maîtrise. Il renouvelait toutes les questions qu'il traitait et y imprimait sa marque personnelle.

C'est lui qui découvrit (en même temps que M. Thurneysen) les lois de l'accent irlandais, fondamentales pour l'intelligence de la morphologie et pour l'étude de la métrique. C'est lui qui mit de l'ordre dans le chaos de l'épopée irlandaise et fournit une base solide à tous les travaux ultérieurs sur le cycle de Cuchullin. C'est lui qui reconstitua l'œuvre de Pélage et mesura l'influence de cet hérésiarque en Irlande. Sa production est considérable. En dehors de ses livres (*Keltische Studien*, 1881-1884; *Glossae Hibernicae*, 1881; *Nennius Vindicatus*, 1893; *Pelagius in Irland*, 1901; etc.), elle s'éparpille en d'innombrables articles de revues, dont beaucoup ont les dimensions d'un volume. Dans les moindres de ces articles, souvent disproportionnés et mal équilibrés, coupés de digressions et semés de redites, mais toujours écrits avec verve, d'une plume ardente et vigoureuse, on rencontre à chaque page des idées originales et intéressantes. Il manquait à Zimmer les deux qualités qu'apprécie particu-

lièrement un lecteur français, le goût et la mesure. Mais il avait, en revanche, au suprême degré la force de l'intelligence et de l'érudition. La mort qui frappe en pleine activité ce puissant cerveau cause aux études celtiques une perte irréparable.

J. VENDRYES.

H.-J. HOLTZMANN

Le 6 août 1910 a été incinéré à Bade l'un des fondateurs de l'exégèse moderne, professeur à Heidelberg et à Strasbourg, Heinrich-Julius Holtzmann (1832-1910). C'est à lui qu'est due une hypothèse qui est devenue presque un lieu commun de la science, bien que des tendances vers une opinion différente commencent à se manifester en Allemagne : l'Évangile de Marc n'est pas, comme le croyait encore D. F. Strauss, un extrait de Matthieu et de Luc, mais bien au contraire, si l'on élimine des accrétions postérieures, le fond même de la tradition évangélique (1863). Holtzmann a publié un ouvrage célèbre sur les Évangiles synoptiques et plusieurs volumes (entr'autres les *Synoptiques* et les *Actes des Apôtres*) dans le volumineux *Handcommentar zum Neuen Testament*, dont les éditions se sont rapidement succédé. Quand il est mort, à l'âge de 79 ans, il travaillait à une édition nouvelle d'un de ses livres, *la Théologie du Nouveau Testament*[1]. S. R.

GIACOMO TROPEA

J'apprends avec regret la mort de Giacomo Tropea, professeur à l'Université de Parme, fondateur et directeur de la *Rivista di Storia Antica*, qui est entrée dans sa treizième année. Né à Naples en 1856, d'une famille sicilienne, il commença par étudier la philologie romane, puis devint professeur d'histoire dans les lycées de l'État. En 1894, il fut nommé professeur d'histoire ancienne à l'Université de Messine, qu'il quitta, en 1902, pour celle de Padoue. C'était un travailleur infatigable, qui lutta longtemps contre les difficultes de la vie et n'en cessa pas moins de servir la science avec autant de passion que d'aptitude. Ses ouvrages principaux sont une *Storia dei Lucani* (1894), *Ecateo da Mileto* (1896-97), *Numismatica di Lipara* (1900), *La biografia di Commodo* (1904). On trouvera une liste de ses nombreux écrits dans la *Rivista* (1910, p. III-VI), dont le professeur César Tropea dirigera désormais la publication.

S. R.

L'homme des cavernes.

Longtemps on n'a possédé, de l'homme des cavernes, que de maigres débris : la mâchoire de Moulin-Qnignon, celles d'Arcy, de Gourdan, de Malaumont en France, de la Naulette en Belgique ; quelques calottes crâniennes étonnantes par leur aplatissement trouvées à Cannstadt (Wurtemberg), Eguisheim (Alsace), Brünn (Autriche ; quelques crânes ou même quelques squelettes très incomplets

1. Sur la part de Holtzmann dans l'histoire de la critique évangélique et les variations de ses doctrines, voir Loisy, *Les Évangiles synoptiques*, p. 71.

comme ceux de Spy (Belgique) — et c'était tout. Chaque fois d'ailleurs qu'on annonçait une de ces trouvailles, il se trouvait quelqu'un pour en contester l'ancienneté ou pour prétendre que les caractères qu'elles présentaient et qui semblaient propres à une race d'hommes spéciale n'étaient que des accidents se retrouvant encore chez des Européens actuels.

Toutes ces discussions n'ont plus aujourd'hui qu'une valeur historique ; la race d'hommes de Neanderthal ou du Moustier était bien une race spéciale ; les plus belles reliques qu'elle nous ait laissées sont les squelettes découverts à l'abri sous roche de la Chapelle-aux-Saints (Corrèze) par les abbés Bouyssonie et Bardon et le squelette de la Ferrassie (Dordogne), que viennent de donner au muséum le docteur Capitan et l'instituteur Peyronny. Un bien moins beau squelette a été payé 125.000 francs au docteur Hauser par le musée de Berlin ; il provenait aussi de la Dordogne. Ces pièces sans prix, qui ne devraient pas sortir de notre pays, les Français ne les font pas payer : ils les donnent à leur Muséum national.

Nous avons en son temps parlé de la tête de l'homme de la Chapelle-aux-Saints, dont toutes les parties ont été si habilement rapprochées par M. Boule. On se souvient peut-être que par la forme surbaissée du crâne, la saillie de la face, le profil fuyant du menton, la grandeur des orbites, l'absence de la fosse canine où s'insèrent les muscles releveurs des lèvres, ce crâne se rapprochait du crâne du fameux Pithécanthrope ou Homme-singe de Java et du crâne des grands singes tels que le chimpanzé et le gorille. Les circonvolutions cérébrales étant bien nettement imprimées sur la surface intérieure du crâne, M. Boule a chargé l'habile chef de l'atelier de moulage du Muséum, M. Barbier, de couler du plâtre dans la cavité de ce crâne. L'opération a parfaitement réussi et a fourni un modèle de cerveau suffisamment poussé, comme disent les artistes, pour que les circonvolutions cérébrales y soient bien reconnaissables et faciles à suivre. C'est la première fois qu'il est donné à un naturaliste d'étudier en détail un cerveau aussi ancien.

Comme on pouvait s'y attendre d'après le développement du crâne, le cerveau de l'homme de la Chapelle-aux-Saints égalait en volume celui des plus belles races humaines ; il était seulement plus allongé et plus surbaissé et sa configuration générale rappelait ainsi celle que l'on observe chez les singes supérieurs tels que les orangs et les chimpanzés ; mais il présentait, en outre, de nombreux traits d'infériorité.

Ce qui fait la beauté d'un cerveau humain, ce n'est pas tant son volume que le dessin des circonvolutions qui marquent sa surface. Chez tous les hommes le nombre et la disposition de ces circonvolutions demeurent à peu près les mêmes ; mais à mesure que l'intelligence s'accroît, chaque circonvolution se complique et se contourne davantage. Le cerveau de Gambetta, étudié par Mathias Duval et Chudzinski[1] était sous ce rapport particulièrement remarquable. Si les fonctions intellectuelles ne sont pas aussi étroitement localisées dans ces circonvolutions que le croyaient Gall et les phrénologues ses élèves, le cerveau n'en est pas moins divisé en régions qui ont des fonctions distinctes : les sensations visuelles se rassemblent dans sa région postérieure et inférieure ou *ré-*

gion occipitale; les sensations auditives dans ses régions latérales et moyennes ou *régions temporales*; les ordres de mouvement partent de la région moyenne et supérieure ou *région pariétale*, que partage en deux moitiés sensiblement égales un profond sillon latéral, le *sillon de Rolando*, et que sépare de chaque région temporale un sillon plus profond encore, la *scissure de Sylvius*. Entre ces territoires sensoriels ou moteurs s'étendent de vastes zones dont l'altération n'affecte ni la sensibilité, ni les mouvements, mais modifie profondément les facultés intellectuelles; ce sont les *zones d'association*, où les sensations semblent se coordonner de manière à nous renseigner sur ce qui se passe autour de nous, à combiner les mouvements nécessaires à notre sécurité ou à la satisfaction de nos désirs, à fournir à notre pensée tous les documents nécessaires à son développement. C'est surtout dans la région antérieure du cerveau ou *région frontale* que paraît résider cette dernière fonction, la plus noble de toutes les fonctions cérébrales. Cette région frontale est remarquablement peu développée chez l'homme de la Chapelle-aux-Saints. Elle correspond tout juste au quart de la surface cérébrale, comme chez l'orang ou le chimpanzé, tandis qu'elle en forme le tiers chez tous les hommes actuels.

Dans l'état actuel de nos connaissances, on doit conclure de là que l'intelligence de ce précurseur de notre race française, d'esprit si alerte et si vivant, ne s'élevait pas de beaucoup au-dessus de celle des chimpanzés; cependant une légère prédominance de l'hémisphère gauche sur l'hémisphère droit, qui régissent chacun le côté du corps qui leur est opposé, indique qu'il se servait déjà plus volontiers de sa main droite que de sa main gauche; cette prédominance ne se serait pas accusée s'il n'avait fait de ses mains qu'un usage vulgaire, s'il ne les avait pas utilisées pour fabriquer et saisir des instruments.

Parmi les circonvolutions de la région frontale, il en est une que les travaux de Broca ont rendue particulièrement célèbre : c'est la troisième circonvolution frontale *gauche*. Toute altération de cette circonvolution détruit la faculté de parler. Cette circonvolution était remarquablement développée sur le cerveau de Gambetta, à ce point que le sommet inférieur ou *cap* de l'espèce d'S couché qu'elle dessine habituellement était presque dédoublé. Chez l'homme actuel, le crochet inférieur de l'S se prolonge vers le bas en s'appliquant contre la circonvolution qui borde en avant le sillon de Rolando; ce *pied* de la troisième circonvolution frontale a été trouvé particulièrement développé chez des hommes connus par les ressources de leur rhétorique[1]. On peut dire qu'il crée l'avocat. On l'a trouvé très réduit sur des cerveaux d'Esquimaux; il fait défaut chez l'orang et il manque également à l'homme de la Chapelle-aux-Saints. Ses compagnons n'étaient pas sans doute absolument dépourvus de la faculté de parler ce n'étaient pas vraisemblablement les hommes sans parole, les *alali* hypothétiques de Hæckel, puisqu'ils se réunissaient autour des tombes de leurs morts, sans doute pour s'entretenir de leurs exploits; mais on peut affirmer tout au moins qu'ils n'auraient pas éprouvé le besoin de créer le régime parlementaire.

(1) Mathias Duval, *L'aphasie depuis Broca* (*Bulletin de la Société d'anthropologie*, 1887).

On a beaucoup discuté sur la fonction de cette troisième circonvolution frontale gauche; Broca disait simplement qu'elle était le signe de la *faculté du langage articulé*. La faculté du langage articulé! Cela paraît clair, au premier abord; c'est tout bonnement la faculté de parler. Mais, comme disait Geoffroy Saint-Hilaire à propos d'un autre faculté : *parler, qu'est-ce?* De quoi est faite notre faculté d'exprimer notre pensée par la parole? Il y faut la formation des pensées, la définition de chaque pensée nouvelle par rapport aux pensées déjà présentes ou à venir; la création des mots nécessaires pour l'exprimer, la possibilité de combiner entre elles les pensées élémentaires, la mémoire des mots qui leur correspondent, la subordination à la pensée des organes des mouvements nécessaires pour prononcer ces mots, et bien d'autres choses encore, pour la réalisation desquelles doivent être mises en action des parties du cerveau peut-être fort éloignées les unes des autres. Ces quatre mots de Broca : *faculté du langage articulé*, couvrent donc tout un monde d'inconnues qui laisseront sans issue, tant qu'elles ne seront pas dégagées, les discussions qu'alimente la discordance des observations cliniques. Cette discordance ne doit pas faire perdre de vue le fait capital que les lésions de la troisième circonvolution frontale gauche s'accompagnent le plus souvent de la perte de la faculté de parler, que cette circonvolution est par conséquent pour quelque chose dans l'exercice de cette faculté, et que là où elle est simple, les discours ont de fortes chances de l'être également.

Le cerveau de l'homme de la Chapelle-aux-Saints avait aussi d'autres caractères anatomiques moins nettement liés à ses fonctions et qui, chose inquiétante pour notre dignité, les rapprochent singulièrement de celui des singes supérieurs. Comme chez eux, chaque hémisphère se terminait en avant, en une sorte de bec s'enfonçant entre l'orbite et la base du nez; les deux hémisphères du cervelet, cachés sous les hémisphères cérébraux, s'aplatissaient en quelque sorte contre eux et demeuraient éloignés l'un de l'autre, laissant à découvert le cylindre cannelé transversalement qui les unit et que sa ressemblance avec le corps d'un ver a fait désigner sous le nom de *vermis*; la moelle épinière rejoignait obliquement le cervelet comme si le cou était lui-même oblique, et la tête, ainsi sans doute que le corps, légèrement penchée en avant. Tous ces traits s'accordent avec l'idée que l'homme de la Chapelle-aux-Saints et la race de Neanderthal dont il est le représentant le mieux connu, s'éloignait moins que nous dans son aspect extérieur, comme dans ses facultés mentales, des singes supérieurs, et vous m'attendez ici certainement pour me demander indiscrètement : Pensez-vous que l'homme descende du singe?

Voilà encore une question destinée à demeurer sans une réponse scientifique tant qu'on ne se sera pas mis d'accord sur ces deux autres questions : Qu'est-ce qu'un singe? Qu'est-ce qu'un homme? « Oh! direz-vous, madame, est-il possible qu'on hésite? » On n'hésiterait pas, en effet, si toutes les femmes étaient des Parisiennes comme vous; mais il y a des pays lointains, l'Australie, par exemple, ou la Terre de Feu, où l'on rencontre encore de si troublantes créatures, que des savants comme M. de Quatrefages se sont réfugiés pour caractériser l'homme dans le domaine psychique. Pour M. de Qua-

trefages, le seul caractère essentiellement distinctif de l'homme résidait dans la qualité de son intelligence, seule douée de la tendance supérieure à remonter à une cause suprême de tout ce qui existe, tendance qu'il nomme la *religiosité*. Elle s'en va, paraît-il, la religiosité; ce serait donc que le pendule qui règle, comme disait un jour M. Loubet, la marche de l'humanité, bat son oscillation descendante. En attendant qu'il remonte, on est forcé de convenir que ce qui a fait l'homme, ce qui lui inspire son horreur de descendre du singe, c'est réellement sa mentalité particulière. Il nous faut bien consentir à être faits, comme les animaux les plus inférieurs et les plantes, de quelques substances vulgaires; nous sommes bien obligés de reconnaître que nous avons un estomac, un foie, des reins, un cœur, un cerveau, non pas seulement comme les singes, mais comme les plus humbles poissons; nous n'aurons jamais le corps de rayons que Victor Hugo prêtait aux sylphes, ni même les ailes chatoyantes que déployait l'ange de Wells lors de son imprudente et merveilleuse visite sur notre Terre. Mais si nous ne nous y résignons pas, c'est justement que nous prisons surtout notre intelligence parce que notre corps a été son œuvre, et que dans notre évolution l'esprit, quelque paradoxal que cela puisse paraître, a constamment dominé la matière. C'est notre besoin de savoir, de voir de plus haut et plus loin qui nous a fait nous dresser dans la parfaite attitude verticale que nous avons atteinte. Dès lors nos mains se sont trouvées libérées de tout contact avec le sol; elles sont devenues, elles aussi, des organes d'information; elles ont appris à façonner les corps bruts en instruments appropriés à des destinations nettement conçues; les mâchoires ont cessé d'être des organes d'attaque ou de défense et n'ont conservé vis-à-vis de nos semblables que le rôle d'inoffensifs soutiens pour des lèvres faites pour le sourire; elles se sont réduites, laissant les yeux se diriger en avant, tandis que le front, abritant un cerveau de plus en plus puissant, s'élevait au-dessus d'eux.

Qu'importe donc la matière, chair ou poussière, sur laquelle l'intelligence a travaillé, si elle l'a sans cesse ennoblie par sa présence? Qu'importent les transformations que l'homme a pu subir, si dans une course radieuse à travers tout ce qui vit, l'esprit l'a emporté jusque sur les sommets d'où sa raison domine aujourd'hui le monde?

Edmond Perrier.

(*Le Temps*, 9 juin 1910.)

Le professeur Windisch sur H. d'Arbois de Jubainville.

Je pense que les amis et admirateurs de notre vieux maître liront avec plaisir — avec autant de plaisir que j'en trouve à la traduire — la belle lettre que m'a écrite à son sujet le professeur Windisch de Leipzig, aujourd'hui le doyen des études celtiques et le successeur universellement respecté de Zeuss.

S. R.

Leipzig, 3 juillet 1910.

« J'ai lu avec le plus grand intérêt votre nécrologie de d'Arbois et vous remercie de tout cœur de me l'avoir adressée. Par hasard, peu de temps avant sa mort, j'avais feuilleté son livre *Deux manières d'écrire l'histoire*, et j'y avais

trouvé beaucoup plus d'intérêt qu'à l'époque où il m'a envoyé cet ouvrage. Il me semblait alors un peu bizarre; mais je vois maintenant qu'il contient des fragments notables d'une autobiographie. Pourtant, bien des détails que vous donnez sont nouveaux pour moi. J'ai perdu beaucoup en cet homme excellent, en cet érudit sagace, dont la vie a été étroitement liée à la mienne. Ç'a été pour moi un grand chagrin de voir disparaître si rapidement, l'un après l'autre, Whitley Stokes et d'Arbois. Lorsque j'ai appris la nouvelle de sa mort, j'ai exprimé ma douleur et ma sympathie à M. Sénart et au fils aîné de d'Arbois. Je l'ai connu autrefois à Troyes, alors qu'il était encore archiviste de l'Aube; puis je lui ai rendu visite à Jubainville; il y a bien des années de cela! Pendant ce long intervalle, je n'ai pas cessé d'être en correspondance avec lui, parfois d'une manière très assidue, dans les derniers temps avec moins de suite. Cela tient sans doute à ce que, depuis quatre ans, j'ai été moi-même un peu moins actif dans le domaine celtique Je regrette vivement de n'avoir pas donné réponse à sa dernière lettre. Maintenant, je me suis de nouveau beaucoup occupé de lui, ayant rédigé un travail, pas très développé d'ailleurs, sur la Bretagne celtique. J'ai relu son livre *Le cycle mythologique irlandais*. Sur le domaine mythologique, je n'ai jamais été bien d'accord avec lui. Pourtant, il n'a pas lâché la bride à sa fantaisie aussi complètement que d'autres. La mythologie comparée et la science des contes sont des disciplines où la méthode suivie, comme les résultats supposés acquis, ont besoin d'être soumis à une critique sévère. Je vois avec satisfaction que vous aussi exprimez à ce sujet un certain scepticisme. Malheureusement, je ne suis pas assez au courant des représentations figurées des divinités celtiques. Un livre récent de Courcelle-Seneuil, *Les dieux gaulois d'après les monuments figurés*, m'a quelque peu déçu; mais du moins on y trouve une quantité de gravures intéressantes, qui ne sont pas réunies ailleurs si commodément.

Je fais aussi des réserves sur la théorie ligure de notre ami commun. A mon avis, il a quelque peu exagéré l'importance des Ligures.

Mais, alors même qu'on est peu d'accord avec lui, tout ce qu'il a écrit est mûrement réfléchi et appuyé d'arguments. Partout et toujours on pouvait apprendre de lui. Avec son zèle infatigable pour la science, il a essayé d'embrasser toutes les branches de la celtologie. Si H. Gaidoz a le mérite d'avoir fondé la *Revue celtique*, d'Arbois a incontestablement celui d'avoir fait de cet organe le centre de la celtologie scientifique, tant par l'universalité de son savoir que par son urbanité. Il avait une connaissance exceptionnelle des textes des auteurs grecs et latins sur les Celtes. A cet égard, aucun savant de son temps ne l'égalait. Comme il comprenait les langues celtiques vivantes, il pouvait, des documents grecs et latins, tirer plus de choses qu'un Müllenhoff ou un Mommsen. J'ai aussi beaucoup admiré ses études sur le droit celtique. Mais sur le terrain même de mes études personnelles, celui des précieuses légendes irlandaises, j'ai toujours reconnu avec joie la haute importance de ses travaux. Peu de savants ont été aussi préoccupes que lui d'appliquer la maxime *suum cuique*. Il prenait vraiment une part intime aux travaux d'autrui et il savait leur rendre justice de la façon la plus aimable. De cela aussi, je lui suis particulièrement reconnaissant. Par sa sympathie intelligente, il a rehaussé, chez ses émules, le goût et le plaisir du travail.

H. d'Arbois a écrit beaucoup de livres; mais il ne s'est jamais mis en avant d'une façon indiscrète. Son *moi* n'est jamais au premier plan. L'histoire que vous racontez sur P. Boisard est très jolie et bien caractéristique de sa nature.

Requiescat in pace! Je me souviendrai de lui tant que je vivrai. Merci encore de m'avoir amicalement envoyé cette nécrologie d'où sa personnalité ressort si vivante et qui fait passer sous les yeux du lecteur, comme un fleuve, son existence si bien remplie et si laborieuse.

E. WINDISCH.

M. Winckler et la question aryenne.

On sait qu'une tablette, découverte à Boghaz Keui, nous a appris que vers 1500 av. J.-C. il existait, dans le centre de l'Asie Mineure, des tribus qui invoquaient à la fois des dieux iraniens et des dieux indous, Indra, Mithra, Varuna et les Nasatyas. On en a conclu que ces tribus étaient indo-iraniennes et que *des* Aryens non encore différenciés habitaient encore l'Asie Mineure vers 1500. Comme elles étaient soumises, à l'exemple de tous les Asiatiques, à l'influence babylonienne. on pouvait tirer de là un argument nouveau à l'appui de la thèse de Johannes Schmidt, qui, il y a longtemps déjà, reconnaissait des éléments babyloniens dans la numération sexagésimale des Germains. D'autre part, l'auteur récent d'un livre de droit comparé, *Hammurapi und das salische Recht*, M. Hans Fehr, s'est appliqué à montrer que le droit « sémitique » d'Hammurapi (c'est aujourd'hui la graphie admise en Allemagne) offrait des analogies frappantes avec celui des Germains. De là aussi l'on peut conclure que Johannes Schmidt avait raison. M. Winckler va plus loin encore (*Orientalische Literaturzeitung*, juillet 1910)[1]. Dans les documents de Boghaz Keui, la classe dirigeante des Mitanni est dite *Harri*; comme, dans les textes achéménides, *aria* est écrit *harrija*, il en conclut qu'il s'agit bien des Aryens. Les *Mariannnu* qui sont nommés comme compagnons d'un prince Mitanni seraient les *marya* (hommes) védiques; nous aurions là le plus ancien exemple de compagnonnage germanique. Le pays de *Harri*, le roi de *Harri* sont mentionnés sur les tablettes; géographiquement, ce royaume doit être l'Arménie, mais il s'étendait bien au delà, englobant les *Ha-ru* des inscriptions égyptiennes et les *Horites* de la Bible. En somme, M. Winckler croit avoir mis la main non sur *des* Aryens, mais sur *les* Aryens encore indivis, tributaires alors de la civilisation de Babylone et se servant de l'écriture babylonienne. Voilà une révélation sensationnelle s'il en fut. Reste à savoir si les déductions et les hypothèses de M. Winckler soutiendront la critique. Pour l'instant, ses *Harri* font un peu penser à *hariolari*.

S. R.

Les fouilles de Méroé.

Les découvertes faites récemment par M. Garstang dans ce centre de civilisation éthiopienne ont été exposées récemment à Londres (Burlington House). La ville de Méroé a fleuri de 600 av. J.-C. jusqu'au IVe siècle de notre ère, époque à laquelle elle fut détruite par les rois d'Aksum. Le temple d'Ammon s'appuyait à une grande muraille qui est encore bien conservée sur un espace de 150 mètres. La nécropole était à l'est, dans le désert ; à 1.500 mètres plus loin, on découvrit les ruines d'un temple du Soleil, à ciel ouvert, qui s'élevait en terrasses. Le temple d'Ammon avait des proportions gigantesques et quatre rangées de colonnes; l'autel, orné de reliefs qui représentent les dieux éthiopiens, était encore en place. Derrière les trois chapelles qui terminent le temple vers l'ouest on trouva une sépulture, contenant des ossements humains et une figu-

1. Cf. Maass, *Gazette de Francfort*, 22 juillet 1910.

rine royale avec la coiffure d'Ammon. S'agit-il d'un sacrifice de fondation ? Les découvertes épigraphiques ont été nombreuses : plus de 40 textes, dont un portant le cartouche d'Ergaménès (Ark-Amen). Ajoutons deux statues d'un roi éthiopien et d'une reine négroïde, des bijoux, des tuiles vitrifiées et quantité de tessons d'une poterie encore inconnue. Quelques tessons sont aussi minces que du biscuit, ornés de peintures naturalistes ou de motifs imprimés avant la cuisson[1]. S. R.

Les fouilles de Paphos (Chypre).

Voilà bien des années que M. Max Ohnefalsch-Richter, bien connu autrefois de nos lecteurs, avait cessé de faire parler de lui. Il rentre en scène, et nous l'en félicitons sincèrement, par une campagne de recherches à Chypre, le théâtre de ses découvertes d'il y a vingt ans.

On plaçait jusqu'à présent Paphos à *Kuklia,* localité fouillée par les Anglais en 1887-1888, mais qui a donné surtout des inscriptions d'époque romaine. C'était bien une Paphos (*Augusta Sebasté*), mais non celle des Grecs et des Phéniciens. La vraie Paphos a été découverte par M. Piéridès et étudiée par M. O. Richter, voyageant en compagnie de M. Koritzky (de Vienne), sur le plateau dit *Rantidi,* à 3 milles vers le sud-est de Kuklia. Cette localité a donné toute une collection d'inscriptions en caractères chypriotes, gravées sur de gros blocs, dont les estampages ont été envoyés à M. Meister (Leipzig). « C'est, dit M. Richter, un Eldorado d'inscriptions syllabiques chypriotes ». Suivant cet archéologue expérimenté, il est peu de champs de fouilles qui soient aussi riches de promesses que celui-là. Émue par les rapports de M. Richter, l'Académie de Berlin a décidé de demander au gouvernement de l'île la permission d'explorer à fond le site de Paphos; les fouilles seront dirigées par M. Zahn, du musée de Berlin, avec M. Richter comme auxiliaire[2].

S. R.

Fouilles de Leucade.

Dans sa huitième campagne de fouilles à Leucade (qu'il identifie, comme on sait, à l'Ithaque homérique), M. Doerpfeld, secondé par M. Goessler, a exploré deux necropoles prehistoriques, l'une dans la plaine de *Nidri,* l'autre dans un bois d'oliviers près de *Steno.* Des traces de grands foyers, autour desquels sont rangées les tombes (cistes ou jarres), avec ossements repliés, autorisent à penser que le rite funéraire, au début de l'époque des métaux, comportait l'incinération *partielle* du mort. Parmi les objets recueillis, les plus abondants sont les vases, ornés de motifs très simples, imprimés ou incisés. Les pointes de flèche en silex et en obsidienne sont frequentes. Parmi les bijoux, peu nombreux, on cite un bracelet d'argent, deux colliers de perles d'or massives (60 et 40 perles), des armes de bronze et notamment une épée dont la poignée est revêtue d'or[3].

1. Maass, *Gazette de Francfort,* 20 juillet 1910.
2. *Gazette de Cologne,* 7 juillet 1910.
3. *Gazette de Francfort,* 2 août 1910.

Nouvelles tuiles légionnaires.

A la séance du 7 juillet 1910 de la *Société scientifique et agricole de la Haute-Loire*, M. Guillaume Fourier (du Puy) a présenté des tuiles romaines portant l'estampille de la VIII[e] légion Augusta, provenant d'une localité située à la bifurcation des lignes Paris-Lyon-Dijon-Saint-Amour, à 2 kilom. au sud de Dijon. Il y a sept types différents d'estampilles. D'après le nom du légat, L. APPIVS, M. Fourier croit pouvoir les placer entre l'an 70 et l'an 88. On sait que des estampilles analogues ont été découvertes à Néris et à Viviers (cf. *Comptes rendus de l'Acad.*, 3 novembre 1905).

S. R.

Un nouveau portrait d'Auguste.

Dans les premiers jours du mois de juin 1910, des ouvriers, occupés à construire une maison *via* Labicana, à l'angle de la *via* Mecenate, non loin des Thermes de Trajan, découvraient, à huit mètres au-dessous du niveau de la chaussée, une statue en marbre en deux morceaux. Le directeur de l'Office national des fouilles, M. Pasqui, ne tarda guère à être avisé de cette trouvaille : il accourut sur les lieux et reconnut dans la statue récemment déterree une fort belle représentation de l'empereur Auguste. L'État italien a aussitôt mis le precieux objet sous séquestre : depuis trois jours, l'Auguste de la *via Labicana* se trouve provisoirement déposé dans les magasins du Musée national des Thermes, où le professeur Paribeni a bien voulu me permettre de le voir

La statue, haute de $2^{m},30$, se compose de deux blocs de matière différente et de travail inégal. La tête et un morceau du bras droit nu ont été sculptés dans le plus beau marbre de Paros ; le reste du corps est fait d'une pierre plus ordinaire. L'empereur est debout, vêtu d'une tunique et d'un manteau qui recouvre la tête et descend en larges plis jusqu'aux pieds. Le manteau porte encore distinctement des traces de couleur violette. La draperie, souple et élégante sur la poitrine, enveloppe assez lourdement la partie inférieure du corps. La construction des épaules et des jambes est sommaire et souvent défectueuse, sans que pourtant l'ensemble soit choquant. Les pieds, bien conformés, paraissent un peu trop petits. Mais la tête nous offre un admirable portrait d'Auguste. L'artiste a représenté son modèle au naturel : la bouche est forte et vigoureusement dessinée, les oreilles sont larges et écartées ; les cheveux, courts, s'étalent sur le front en mèches irrégulières et retombent un peu sur les tempes ; le modelé du front, des joues et du menton donnent toute l'impression du réel ; le nez, très fin, est intact, comme par miracle : le port de tête est magnifique et simple tout à la fois. C'est Auguste encore jeune, déjà tout-puissant : la réflexion, la volonté et l'assurance s'expriment ensemble par tous ses traits ; il est pénétré de sa fonction souveraine, sans paraître en sentir le poids, comme s'il était fait pour elle. Rien n'est plus individuel, rien n'est plus impérial. On contemple sans se lasser cette belle image calme et profonde : on la devine conforme à la réalité, on la sent égale à l'histoire.

La draperie qui recouvre la tête a fait supposer à quelques-uns qu'Auguste est représenté dans l'exercice de ses fonctions religieuses. Comme les deux mains

manquent, il est difficile de se prononcer sur la valeur de cette hypothèse. Ce qui la rend moins plausible, c'est qu'au pied de la figure se voit un rouleau de livres, pareil à ceux qu'on trouve ordinairement dans les statues grecques, aux pieds des orateurs. Rien, d'ailleurs, dans l'expression du visage ou dans l'attitude du personnage, ne semble révéler l'acte de la prière ou du sacrifice. L'empereur pouvait paraître la tête couverte du manteau dans certaines circonstances solennelles de la vie civile. — M. P.

(*Débats*, 26 juin 1910.)

Le musée de sculpture de Francfort.

J'ai annoncé en son temps (*Revue*, 1908, I, p. 294) la création, à Francfort-sur-le-Mein, d'un musée de sculpture ancienne et moderne, dont le premier fonds a été formé par la collection d'Adolf Furtwaengler. Dans la *Gazette des Beaux-Arts* de janvier 1910 (p. 79-81), j'ai fait connaître la perle du nouveau musée, la belle copie de l'Athéna de Myron, acquise à Rome, que les plus riches collections du monde peuvent envier au *Liebieghaus* de Francfort[1]. J'ai également publié, d'après des photographies dues à M. Pollak, deux statues de Muses qui, jointes à plusieurs autres de même provenance campanienne, ont utilement accru la série gréco-romaine, déjà considérable et qu'on pourrait développer sans trop de frais (*Gazette*, 1909, I, p. 198). Au mois de juillet dernier, j'ai pris dans ce musée, en vue de mon *Répertoire*, des croquis de 20 statues ou statuettes de marbre et de 18 statuettes de bronze, auxquelles il faut ajouter d'excellentes têtes, des bas-reliefs, les produits des fouilles conduites dans la ville de Saint-Ménas (*Revue*, 1908, I, p. 418), des terres-cuites (dont quelques-unes exquises), des vases peints, etc. Le Moyen âge et la Renaissance sont représentés par des spécimens très bien choisis, entr'autres d'admirables morceaux de l'école de Bourgogne et des écoles de sculpture allemandes. J'étais encore sous l'impression agréable de cette collection si jeune et qu'on sent si vivante, classée avec infiniment de goût par le conservateur, M. Swarzenski, qui en a publié un bon catalogue[2], lorsque j'ai eu connaissance d'un extraordinaire article de M. Bode, paru, en ce même mois de juillet 1910, dans la *Museumskunde* de M. Koetschau (t. VI, 3). Cet article est, d'un bout à l'autre, une attaque violente autant que frivole contre la collection et celui qui l'a formée. M. Swarzenski a répondu (*Gazette de Francfort*, 30 juillet 1910) et l'on peut dire qu'il l'a fait avec beaucoup de modération. Emporté par la passion de dénigrer une œuvre qui s'est faite et bien faite sans lui, M. Bode est allé jusqu'à prétendre que la statue d'Athena, jugée par lui médiocre, avait été envoyée aux États-Unis, qu'elle y avait été vainement offerte aux amateurs de là-bas et que, finalement, on l'avait acquise pour Francfort à un prix que ne voulaient pas payer les Américains! Or, il n'y a pas un mot de vrai dans cette

1. La collection a été installée dans la villa du feu baron de Liebieg, construite par l'architecte munichois Romeis.

2. *Städtische Galerie. Verzeichniss der Bildwerke im Liebieghause*, 2e éd., Francfort, 1910 (343 nos).

histoire; jamais l'Athéna n'a franchi l'Atlantique. C'est une pure et simple invention.

Que voilà donc des mœurs singulières, et jusqu'où peut conduire l'enivrement de la puissance, la fâcheuse habitude de faire prévaloir sa volonté, de faire admirer jusqu'à ses erreurs ! M. Bode est un connaisseur doué d'une mémoire merveilleuse et un puissant organisateur; c'est aussi — et ce n'est pas sa moindre force — un homme parfaitement intègre; mais il vit, comme l'a prouvé l'affaire du buste de Lucas, en assez mauvaise compagnie. Quand un des courtiers — au sens français et au sens anglais de ce mot — qui l'entourent, l'exploitent et l'enserrent, apprend qu'une affaire s'est conclue en dehors de son groupe, il invente et colporte des bruits malveillants sur l'œuvre d'art objet de la transaction. J'ai déjà noté, dans la *Gazette*, qu'aussitôt après l'acquisition de l'Athéna de Myron, on avait répandu des doutes, à Francfort même, sur l'authenticité de cette belle statue. Du reste, cela se passe ainsi un peu partout et les conservateurs des musées savent à quelles attaques ils doivent s'attendre quand ils osent acquérir des œuvres importantes sans y « intéresser » une certaine coterie d'intermédiaires [1]. Ce sont là des misères bien humaines — *Allzu menschliches*, comme disait Nietzsche. Mais que le chef d'un grand service, le directeur général des musées prussiens, se fasse l'écho de pareils clabaudages et les lance à la tête d'un de ses confrères, voilà qui est fait pour surprendre et pour attrister.

Salomon Reinach.

Le Musée central germano-romain de Mayence.

Le Moyen âge avait donné au Rhin le nom de « rue des Prêtres » (*Pfaffengasse*) à cause des églises et des couvents innombrables qui lui faisaient cortège depuis Bâle jusqu'à Cologne : c'est bientôt « rue des Musées » qu'il faudra l'appeler. Car nulle part les musées n'ont pris un developpement plus rapide que dans cette Allemagne rhénane où les progrès de l'éducation artistique vont de pair avec le prodigieux accroissement de l'activité économique. Après l'inauguration du Musée modèle de Darmstadt et la fondation de la Galerie de peinture moderne de Mannheim, voici que le Musée germano-romain de Mayence rouvre ses portes, et cette reouverture, qui a eu lieu le 3 mai, a tout l'attrait d'une inauguration, car le musée, enrichi et remanié à la suite d'un travail de plusieurs années, apparaît transformé de fond en comble.

On peut dire qu'il réalise aujourd'hui l'idéal que s'était proposé son fondateur Ludwig Lindenschmit. Il s'agissait de réunir et de classer les principaux monuments de l'art et de la civilisation germaniques depuis les âges préhistoriques jusqu'à l'époque de Charlemagne. Ce musée devait être, en somme, pour la Germanie ce que notre Musée des antiquités nationales de Saint-Ger-

1. Ces « intermédiaires » sont souvent des gens fort élégants, des « apaches du grand monde », comme me disait un marchand très bien informé, que j'ai vainement prié de me dicter des notes à ce sujet. « Non, m'a-t-il répondu, ce serait trop sale ».

main-en-Laye est pour la Gaule. Pour une pareille entreprise, aucune ville n'était mieux désignée que Mayence, l'ancienne *Moguntiacum*, qui fut à l'époque romaine la résidence du légat de la Germanie supérieure. Le Musée central germano-romain de Mayence, admirablement installé dans une aile du vieux château des princes électeurs, au bord du Rhin, est encore plus riche en antiquités préhistoriques et romaines que le musée provincial de Bonn, et l'Empire a reconnu son importance *nationale* en lui accordant une subvention qui s'ajoute à celle du grand-duché de Hesse.

Les collections sont groupées en trois départements distincts : *Antiquités préhistoriques*; — *Antiquités romaines*; — *Antiquités mérovingiennes et carolingiennes*. Le rez-de-chaussée est réservé aux monuments de la préhistoire depuis l'époque paléolithique jusqu'à l'âge du bronze. On a rassemblé au premier étage tout ce qui se rapporte à la civilisation provinciale romaine. Une salle spéciale contient tous les monuments figurés de l'art antique représentant des Germains.

On ne pouvait songer, bien entendu, à illustrer tout le développement de la civilisation germanique par des monuments originaux. A côté de 5.000 originaux, les collections du musée contiennent plus de 20.000 moulages systématiquement classés qui fournissent de précieux éléments de comparaison. Le classement rigoureusement scientifique tient compte à la fois de l'ordre chronologique et de la répartition topographique.

Comme dans tous les musées modernes dignes de ce nom, on a pris soin de réserver à côté des salles d'exposition (*Schausæle*), destinées à donner au grand public une idée d'ensemble de la succession des civilisations sur le sol germanique, des salles d'études (*Studierræume*), où les objets emmagasinés qui ne se prêtent pas à être exposés peuvent être commodement etudiés par les spécialistes. Ce principe de la dualité des séries, préconisé par les Américains, devrait être appliqué dans tous nos musées français, dont le vice essentiel est un fastidieux et inutile encombrement.

Ces travaux délicats et absorbants d'installation et d'aménagement n'ont pas empêché les conservateurs des différents départements de poursuivre l'établissement de catalogues scientifiques dont la publication est déjà en cours.

Grâce à ce labeur méthodique, l'Allemagne est dotée aujourd'hui d'un Musée d'antiquités germaniques qui peut se mesurer sans désavantage avec notre musée de Saint-Germain, et Mayence sera désormais un centre de recherches de premier ordre pour l'étude de la prehistoire et de la civilisation romaine en Germanie.

(*Chronique des Arts.*) Louis Réau.

Antiques à Francfort.

En dehors du Musée Staedel, du Liebieghaus et du Musée de la Ville, Francfort possède une petite collection d'antiques très remarquable et, à ce qu'il semble, presque inconnue. Elle occupe une salle (n. XII) dans le Musée des arts décoratifs ; les objets sont presque tous des dons : 1° un très joli bronze représentant une femme couchee; 2° une série d'excellentes terres-cuites, entre

autres de belles têtes de déesses avec hautes coiffures et cinq *tanagras* de premier ordre; 3° beau lécythe blanc avec deux figures près d'une tombe; 4° lécythe à fig. n. (Hèraklès et le lion); 5° remarquable amphore corinthienne avec frise d'animaux; 6° rhyton à tête de taureau; 7° amphore à fig. n., rehauts blancs et violets, avec scènes dionysiaques; 8° grande hydrie à fig. rouges : on y voit deux jeunes femmes nues se lavant dans une vasque, tandis qu'un satyre, qui s'est glissé auprès de l'une d'elles, la saisit indiscrètement; 9° série de vases noirs à reliefs (mégariens); 10° belles verreries phéniciennes. Tout cela serait bon à dessiner et à publier.

S. R.

La collection du château de Reinhartshausen à Erbach (Rheingau).

Cette collection intéressante, ouverte au public en 1866, est la propriété du prince Albert de Prusse; on peut la visiter aisément à partir de Mayence. Elle est installée dans un château peu éloigné des bords du Rhin, qui paraît avoir été aménagé pour elle. Il n'existe pas de catalogue imprimé; mais des catalogues manuscrits, d'ailleurs très sommaires, sont à la disposition du public[1].

Marbres antiques (tous inédits). — N. 7, petite statue de Thanatos, du type connu, bien conservée. — N. 16, petite fille tenant un oiseau. — N. 9, Hermès nu, marchant, la main droite appuyée sur la corne d'un bouc qui bondit à côté de lui; 2/3 de la grandeur naturelle. Travail médiocre, mais motif intéressant (comparez l'Hermès de Trézène, *Rép.*, II, p. 153, 9). — Sans n°, fragment d'un groupe d'Hermaphrodite avec Satyre. Reste le torse de l'Hermaphrodite et le haut des jambes (cf. *Rép*, II, p. 63, 3). — N. 17, bouquetin, à la moitié de la gr. nat. — Parmi les bustes, le meilleur est une tête colossale d'Hèraklès; je cite encore ceux de Juliana (?), femme de Galba (n. 10), de Géta (? n. 9), de Galba (?? n. 11), d'une impératrice ressemblant à Julia Mammaea (n. 6), d'un philosophe (n. 14), d'un jeune homme dit à tort Auguste (n. 8), d'une femme inconnue (n. 13), d'un jeune satyre riant (n. 3).

Tableaux — A. Ecole italienne.

N. 597. Excellente réplique, ou copie ancienne, de la petite Vierge à l'agneau de Raphaël (autres répliques à Cassel, à Angers et ailleurs). Tableau acquis à Milan vers 1870[2]. Cf. Rosenberg-Gronau, *Raphaël*, p. 39, 2.

N. 28. Réplique d'une grande Vierge à mi-corps de Luini, tenant debout sur

1. J'ai cherché vainement, dans les bibliothèques de Mayence, Darmstadt, Wiesbaden, etc., l'ouvrage suivant signalé dans le *Kunsthandbuch fur Deutschland* de Seemann (1904, p. 280) : *Museum Reinhartshausen, in 21 Photographien, mit erläuterndem Texte von L. L. Klejn*, Wiesbaden, sans date. Suivant le *Kunsthandbuch*, la collection comprend 600 peintures, 128 portraits d'hommes illustres (copies), des sculptures modernes, des antiquités égyptiennes et étrusques.

2. J'ai lieu de croire que c'est la copie « d'un fini précieux » que Passavant signale à Milan chez Castelbarco (*Raphaël*, t. II, p. 55).

son genou droit l'Enfant tout nu. Très belle couleur. Une peinture semblable existe à Milan.

N. 447. *Tondo*, florentin, attribué à tort à Verrocchio (peut-être de Raffaellino dei Carli). La Vierge et S. Joseph agenouillées, avec l'enfant Jesus et S. Jean.

N. 449. *Tondo* attribué à Innocenzo da Imola. La Vierge assise avec l'Enfant sur ses genoux ; le petit S. Jean et un ange de chaque côte.

N. 440, 441. Atelier de Fra Bartolommeo. Le prophète Isaïe et le prophète Jérémie, grandeur naturelle.

N. 443. Grand tableau d'autel représentant la Vierge assise avec l'Enfant entre S. Sébastien et S. François. Sur la base du trône de la Vierge on lit : *Questa opera la facta f. Sperandia de lacumellu p(er) lanim(a) d(eg)li s(u)oi passati, die XXI Martii MCCCCCXX*. Au-dessous, en très petits caractères peu distincts, une signature : *Cesare d..... pinxit*. Je n'ai pu lire le second mot; le nom de *Cesare* a fait songer à *Cesare da Sesto*, auquel ce tableau est attribué dans le catalogue manuscrit. La manière rappelle celles de Francia et d'Antoniasso.

N. 2. École de Palma le vieux. La Vierge et l'Enfant, avec S. Jean et Ste Catherine. Faible.

N. 28. Parmesan, *L'Adoration des Mages*. Bon petit tableau.

N. 5. Louis Carrache, *Saint François en prière*; à sa gauche, un ange musicien.

N. 21. Guido Reni, *Madeleine contemplant un crâne* (à mi-corps).

N. 442. Cigoli, *Le Christ mort avec la Vierge, S. Jean et Ste Madeleine*, excellente peinture.

N. 262. Pierre de Cortone, *Romulus et Rémus recueillis par un berger* (fait songer à Poussin). On attribue au même artiste un grand tableau (n. 245), représentant S. Sérapion qui délivre des esclaves.

N. 439. Francesco Rossi (?), *L'amour pique d'une flèche Psyché endormie*. Gr. naturelle.

N. 508 et 509. Antonio Canale, *Le Pont des Soupirs* et *l'Église della Salute*. Bons tableaux.

B) Ecoles flamande et hollandaise.

N. 204. Flamand vers 1500, *Tête du Christ couronné d'épines*. Petit tableau sur fond d'or.

N. 106. Ecole des Francken (?). *Histoire de S. Roch et S. Sébastien*.

N. 119. Fr. Francken (?). *La Vierge couronnée par des anges et entourée d'anges*.

N. 121. École de Rubens, *Daniel dans la fosse aux lions*. Grand tableau.

N. 116. Rubens, *Tête de S. François en prière* (esquisse).

N. 2. École de Van Dyck, *Sainte famille* (la Vierge, l'Enfant, S. Joseph, un ange apportant des fleurs). Grand tableau avec des parties excellentes.

N. 141. Fr. Snyders, *Chasse au loup*.

N. 437. Nicolas Maes, *Portraits des princesses de Nassau Dietz*. Une jeune femme est représentée en chasseresse ; il y a une femme plus âgée et une petite fille. Excellent tableau.

N. 507. Gérard Honthorst, *Portrait de Guillaume Ier de Hollande en Amour chasseur.*

N. 199. Breughel (de Velours), *Paysage avec rivière et quatre bateaux.*

N. 138. Hondekoeter, *Basse-cour avec canards dans l'eau.*

N. 95. J. van Stry, *Vache au pâturage* (très voisin de Cuyp).

N. 458. Barth. Gonzalès, *Homme et femme assis dans la salle d'un grand palais.* Très bon.

N. 274. Jean le Duc, *Intérieur avec trois figures.*

N. 60. C. Netscher, *Portrait d'homme.*

N. 463. C. Netscher, *Un bourgmestre d'Amsterdam, avec sa femme et sa famille* (neuf personnages).

Il y a encore beaucoup de bons petits tableaux hollandais, provenant, m'a-t on dit, de la maison royale d'Orange, à laquelle le possesseur du château d'Erbach est allié.

C) Ecole allemande.

N. 529. L. Cranach, *Vieillard et jeune fille.* Réplique d'un sujet souvent traité.

N. 480. Dietrich, *Mise au tombeau* (d'après Rembrandt).

N. 6. Rosa da Tivoli (P. P. Roos), *Paysage.*

D) Ecole espagnole.

N. 21 et 137. École de Ribera, *S. Jérôme et S. Pierre.*

E) École française.

Une femme en rose, assise devant un piano, est attribuée à Watteau par le catalogue. C'est une aimable œuvre d'école.

Je ne sais s'il faut considérer comme français un curieux tableau que le catalogue donne à Therani (*sic*) et qui représente une scène de banquet du temps de Henri III, avec un grand nombre de personnages.

Il serait fort à désirer que les antiques de Reinhartshausen et une partie des peintures fussent photographiées à l'usage des visiteurs. Les connaisseurs qui auront le loisir d'étudier la galerie de tableaux y feront sans doute des découvertes; je dois me contenter, faute de compétence spéciale, d'en signaler l'intérêt.

Salomon Reinach.

Une tombe de médecin à Vérone.

Dans une sépulture du IIe ou du IIIe siècle, transférée récemment au musée de Vérone, on a trouvé une paire de ciseaux en bronze, un coffret de bois ayant contenu des collyres et divers instruments tels que pincettes et scalpels. Quelques ossements, restes d'une incinération, étaient renfermés dans un vase de verre, contenu lui-même dans une petite urne en pierre. Une description de la nouvelle « trousse médicale », par le docteur Carl Sudhoff (de Leipzig), a paru dans la *Gazette de Francfort* du 18 mai 1910.

S. R.

Le déplacement du Palais de Venise.

Aux termes d'une convention conclue entre le gouvernement autrichien et le gouvernement italien, ce dernier s'est engagé à démolir le Palais de Venise et à le reconstruire pierre par pierre, plus loin vers l'ouest, avant le 1er octobre 1910. En creusant les nouvelles fondations, on trouva, à 10 mètres de profondeur, de puissantes substructions romaines, peut-être celles de la *villa Publica*, avec un beau pavé de marbres polychromes. Des découvertes plus importantes encore ont été faites dans le jardin de l'ancien Palais, dont le niveau dépassait d'environ 3 mètres celui des rues voisines. Lors de la construction du Palais (1466-1469), on avait laissé subsister, dans le jardin, des bâtisses médiévales, en se contentant de les recouvrir de terre. Ce sont ces bâtisses que les fouilles ont dégagées. Au sud-ouest il y a une petite cour, avec deux sarcophages bas-romains ayant servi d'abreuvoirs. Sur le plus grand de ces sarcophages, qui est ovale, on voit, deux fois répété, le motif d'un lion déchirant un cerf. Sur le petit sarcophage figure le motif d'Eros et Psyché, avec, de part et d'autre, un Amour s'appuyant sur sa torche renversée. Non loin de là on a rencontré les restes d'un petit arc supporté par deux colonnes ; il est construit en briques, revêtues d'une peinture qui imite le marbre incrusté, et porte l'inscription gothique : *Petit spes humana limpham a Samarita* (XIVe siècle?) Sous cet arc était un petit sarcophage avec les reliefs d'une Muse et d'un Amour en deuil. On suppose que les ruines mises à jour sont celles du *monasterium S. Laurentii martiris quod appellatur in Pallaeinis*, souvent mentionné dans le *Liber Pontificalis* et que les topographes modernes plaçaient plus à l'ouest. Les produits des fouilles, qui continuent, doivent former un petit musée dans le nouveau Palais de Venise[1].

S. R.

Autour d'une statue.

La collection de l'architecte Montferrand, à Saint-Petersbourg, possédait une grande statue de bronze, mal restaurée, où l'on voulut d'abord reconnaître Jules César (*Répertoire*, t. II, p. 571, 3). Vers 1895, elle fut restaurée à nouveau par M. André, cette fois très habilement ; je ne sais qui emit alors l'opinion qu'elle représentait l'empereur Trebonien Galle. Un bronze de grandeur naturelle est une rareté de premier ordre ; il s'agissait de tirer de celui-ci une forte somme. MM. van Branteghem et Triantaphyllos, qui en avait fait l'acquisition, s'y employèrent ; la statue, achetée par M. Pierpont Morgan, est aujourd'hui à New-York (*Burl. Mag.*, nov. 1905, p. 148). Mais la question du courtage à percevoir s'est déroulée devant les tribunaux parisiens (*Le Matin*, 30 avril 1910). M. Maurice Tézenas, avocat de M. van Branteghem, a raconté que la statue avait été exhumée à Rome, au debut du XIXe siècle, au cours de fouilles entreprises par le comte Demidoff, père du futur époux de la princesse Mathilde, sous le pontificat de Pie VII. Demidoff la fit transporter à Florence et la légua à son fils, prince de San Donato, qui la céda à Montferrand pour

1. D'après un article de M. L. Pollak dans la *Neue Freie Presse* de Vienne, 2 juin 1910.

une dette de jeu. M. van Branteghem l'aurait « découverte à Paris, dans le jardin d'un petit boutiquier parisien[1] ». Autrefois collectionneur bien connu, cet amateur belge avait été réduit, par des revers financiers, à s'occuper de courtage et c'est lui, paraît-il, qui fit la réputation de la statue Montferrand. Il convint avec le possesseur, M. Triantaphyllos, qu'il serait chargé de la vente pendant trois mois et engagea des négociations avec M. P. Morgan. Mais, à sa grande surprise, le marchand hellène se passa de lui et céda directement la statue à New-York pour 265.000 francs seulement. De là, procès en dommages-intérêts. Les avocats de M. Triantaphyllos répondirent qu'en effet il n'avait chargé personne de vendre la statue, en dehors de M. van Branteghem, mais qu'il ne s'était nullement interdit de la vendre lui-même. Cette opinion a été adoptée par le tribunal (*Le Temps*, 29 mai 1910).

La statue d'Anzio.

M. Svoronos croit avoir découvert le nom de l'héroïne : c'est Manto, la fille de Tirésias, prophétesse d'Apollon. On sait que M. Comparetti a proposé le nom d'une prophétesse plus célèbre, Cassandre. M. Svoronos s'autorise du témoignage d'une monnaie au revers de laquelle figure l'image de Manto. Il admet que le sexe est ambigu, mais voit là une confirmation de son hypothèse : Manto était fille de Tirésias, qui changea lui-même de sexe (?). Tout cela ne peut encore être discuté, M. Svoronos n'ayant pas publié son mémoire ; peut-être ses amis journalistes eussent-ils mieux fait d'en moins parler à l'avance.

S. R.

Le buste Pastoret.

J'ai dit à tort (*Revue*, 1909, II, p. 284) que ce beau buste, bien connu par des moulages, avait passé en Amérique ; M. Arndt m'écrit qu'il figure aujourd'hui dans la Glyptothèque de Ny-Carlsberg, sous le n° 438. Il a été « découvert » à Paris même, chez un marchand, par un archéologue dont je sais le nom.

S. R.

Sur les médaillons de l'arc de Constantin (*Revue*, 1910, pl. I-XVII).

Monsieur le Directeur,

Je crois, avec M. Studniczka, que la tête n° 15 n'est pas un portrait de Carin et je ne suis pas sûr que la tête n° 5 soit celle de Carus.

M. Studniczka attribue la tête n° 15 à Constance Chlore. Cela me paraît plus vraisemblable, mais non démontré. M. de Ricci ne fait-il pas erreur lorsqu'il dit que la barbe taillée court, et non rasée, disparaît en 305 sous les derniers princes de la tétrarchie? Cette barbe, au contraire, est nettement caractéristique de Licinius le père, qui monta sur le trône en 307 et mourut en 323. Vous pourrez vous en assurer par la petite monnaie que je vous adresse — la première

1. C'est tout à fait inexact. Le vieux Feuardent possédait cette statue chez lui, rue de Norvins, en haut de Montmartre, et en connaissait parfaitement la valeur, sans l'exagérer.

de mes trouvailles de 1910 sur le Mont Auxois. Il ne s'agit donc pas nécessairement d'un portrait impérial de la seconde moitié du IIIe siècle; on peut chercher beaucoup plus bas. Je serais tenté de voir, dans la tête n° 15, un portrait, précisément, de Licinius. Les analogies avec le profil de la monnaie sont très frappantes; la seule différence est dans la saillie de la lèvre inférieure; mais peut-être ne faut-il pas attacher trop d'importance à ce détail, qui ne se retrouve pas sur d'autres monnaies de Licinius.

Sans doute, cet empereur et Constantin ne furent pas toujours d'accord; mais leur brouille ne se produisit qu'assez tard et l'arc peut fort bien dater des années 312 à 317, de la défaite de Maxence à l'élévation de Licinius II. Crispus et Constantius II au titre de César.

Veuillez agréer, etc.

Émile ESPÉRANDIEU.

Boussourix.

M. J. G. C. Anderson a publié dans le *Journal of Hellenic Studies* (1910, t. XXX, p. 163) un court article qui ne doit pas rester inaperçu des celtisants.

On sait combien sont rares, en Galatie, les vestiges de la religion celtique; c'est un point que M. Anderson lui-même a mis en lumière dans le t. XIX du *Journal* (1899, p. 313, 316). Sir W. M. Ramsay écrivait, à son tour, dans son introduction à un commentaire historique de l'épître de S. Paul aux Galates: « Il serait difficile de mentionner d'autres restes de la vieille religion gauloise en Galatie que le sacrifice des captifs, pratiqué encore en 160 avant J. C.[1], et probablement les rites de Drynemeton. Il n'est guère vraisemblable que la religion gauloise ait été tout à fait oubliée dans le dernier siècle avant notre ère; mais presque toutes nos informations — malheureusement peu nombreuses — indiquent que le vieux culte si émouvant de Cybèle fut adopté par les nouveaux venus. Si, comme les Phrygiens et les Grecs, ils ont modifié le caractère du rituel phrygien d'après le leur, nous ne sommes nullement renseignés à ce sujet ». L'auteur ajoutait que dans les inscriptions de l'epoque romaine les seules religions auxquelles il soit fait allusion sont celles des vieux dieux phrygiens et des Empereurs.

Pourtant, au IIIe siècle après notre ère (en 251), un culte celtique survivait encore dans dans un coin perdu de la Galatie rurale, au village d'Aktché Tasch sur la frontière paphlagonienne. Hamilton y copia l'épitaphe d'un nécore de Zeus BOYCCOYCI·ΓΤΟΥ, mots que Franz (*Corpus*, n. 4102) modifia en Βουσσουριτίου, sans d'ailleurs en fournir l'explication. M. Anderson a retrouvé cette inscription, ainsi que deux autres se rapportant au même culte. Il faut lire *Dios Boussourigios*; or, *Boussou-rix* est purement celtique, car *Boussou* se retrouve dans le nom celtique du dieu *Bussumarus* (Apulum) et *Busu* se lit sur des monnaies gauloises de Pannonie. Peut-être les celtisants nous diront-ils un jour ce que signifie ce mot.

S. R.

1. Cela est barbare, mais non spécifiquement celtique.

Un discours de Tamerlan en grec.

Dans un manuscrit de l'Ambroisienne, M. Treu a découvert un amusant exemple de rhétorique byzantine : c'est un discours grec attribué à Tamerlan, au moment de sa grande expédition de 1391[1]. Le rhéteur n'a pas entendu le discours de ses oreilles, mais en a eu connaissance par Théodore, fils de Démétrios d'Athènes, qui l'a recueilli lui-même de la bouche d'un témoin auriculaire du nom d'Étigis (Edegu, officier connu de Tamerlan). Théodore fils de Démétrios est lui-même connu, car il paraît à Constantinople, en 1391 ou 1392, dans une conférence sur des questions religieuses. La composition a la forme d'un dialogue, où un prince ami de la paix discute avec le redoutable guerrier mongol; celui-ci lui démontre la nécessité de la guerre contre les Scythes, malgré les fatigues et les périls qui l'attendent, malgré sa claudication, qui le fera souffrir plus que les autres. Tamerlan rappelle les exploits de ses prédécesseurs, les rois de Perse, et se vante de les avoir dépassés; que de richesses il a déjà procurées à ceux qui le suivent! Combien la guerre est plus profitable que la paix! Mais elle ne donne pas seulement la richesse : elle nourrit la vertu, elle procure la gloire... Il y a beaucoup d'autres lieux communs de ce genre, mêlés à pas mal d'inepties, qu'on peut lire dans l'original, publié par la *Byzantinische Zeitschrift*. Disons, en passant, que cet excellent recueil, qui semblait un instant compromis par suite de la mort de Krumbacher, continue à paraître sous la direction de deux de ses amis, A. Heisenberg et P. Marc.

S. R.

Le « nettoyage » de l'Université d'Athènes.

En vertu d'une loi du 13 juillet 1910, les diverses facultés de l'Université d'Athènes devaient désigner 15 professeurs pour proposer au ministre la destitution des « incapables ». Les 15 professeurs furent bien nommés, mais refusèrent de se charger de cette besogne; félicitons-en ces honnêtes gens. Alors le ministère Dragoumis, guidé par des articles de journaux et des dénonciations anonymes, procéda d'office à la révocation de 17 professeurs, entr'autres le philologue Patsopoulos et l'archéologue Cavvadias[2]. Comme, en outre, trois professeurs ont démissionné et que le professeur Von Streit a été chargé de la légation de Vienne, le gouvernement a 21 places à pourvoir d'ici le 7 septembre. Bien entendu, les candidats ne manquent pas; ils font célébrer leurs mérites par les feuilles à leur dévotion, qui naguère accusaient d'ineptie les professeurs qu'il s'agissait d'écarter. Tout cela a fini par produire un certain dégoût; ainsi l'on remarque qu'il y a des hommes distingués parmi les 17 révoqués et qu'il ne manque pas de nullités parmi les autres. Les étudiants et l'ordre des avocats ont déjà fait entendre des protestations; M. Rhallis a qualifié de σπῖλος καὶ στίγμα la révocation de M. Cavvadias; en attendant que la nouvelle

1. Cf. Maass, *Gazette de Francfort*, 19 juillet 1910.

2. Pour obtenir que M. Cavvadias fût écarté de l'éphorie générale, le gouvernement avait pourtant fait voter une loi spéciale, comprenant l'engagement formel de conserver à M. Cavvadias sa chaire d'archéologie à l'Université!

Chambre mette ordre à ces affaires, on a réclamé l'intervention du roi Georges, qui n'interviendra point. Mais le bon sens grec reprendra le dessus; la Grèce reconnaîtra qu'on se rend un peu ridicule en taxant d'ineptie un savant comme Cavvadias, jugé tout autrement par les Académies européennes qui l'ont coopté, et les pêcheurs en eau trouble, archéologues et autres, auront bientôt des comptes à rendre devant l'opinion.

S. R.

Thesaurus Picturarum.

On désigne sous ce nom, depuis 1644, un ensemble de 32 volumes factices, formés de 1572 à 1620, qui furent acquis sur le désir de la landgravine Sophie Eléonore, épouse de Georges II, et se trouvent aujourd'hui à la bibliothèque granducale de Darmstadt. J'ai eu l'occasion d'examiner les deux volumes intitulés *Gallica*. Il y a là un grand nombre de portraits, gravés ou dessinés, de personnages français du XVIe et du début du XVIIe siècle, avec de longues notices en allemand, d'une grosse écriture assez lisible, et des plaquettes imprimées du temps. Sur Henri III et sur Henri IV, sur Biron, Chastel et beaucoup d'autres, ces volumes contiennent des renseignements divers qui peuvent n'être pas tous connus des historiens. Une description sommaire de tout l'ouvrage se lit dans les *Beiträge zur Kentniss der Hofbibliothek zu Darmstadt*, par A. F. Walther (Darmstadt, 1867, p. 144-157).

S. R.

Un Memling retrouvé ?

Dans mon *Répertoire des Peintures* (t. I, p. 330), j'ai publié un dessin d'après une gravure du *Moyen Age* de Lacroix, livre où la peinture ainsi reproduite, alors dans la collection Quédeville, est attribuée à Memling. De cette collection, vendue en 1852, provient le *Mariage mystique de Sainte Catherine*, attribué à Gérard David, aujourd'hui au musée de la Société Historique de New-York (*Revue de l'art*, 1904, I, p 395); Michiels y a signalé aussi deux *Tentations de Saint Antoine*, attribuées à J. Bosch (*Hist. de la peinture flamande*, t. IV, p. 226). J'ignorais, et aucun des amateurs consultes par moi n'a pu me dire où avait passé le Memling de Quédeville, qui représente une donatrice agenouillée derrière laquelle se tiennent Sainte Anne et la Vierge portant l'enfant.

Au mois de juillet dernier, j'ai retrouvé cette peinture à Berlin, dans la collection de M. Kappel, que l'aimable entremise de M. James Simon m'a permis de visiter. Sous la peinture est une longue inscription dont je ne publie pas ma copie, trop défectueuse; mais on y lit clairement : *De Nieuwenhove conjunx domicella Johannis et Michaelis*. La donatrice, née en 1418, appartient donc à la famille Nieuwenhove, avec laquelle Memling était en relations, puisque nous possédons, de sa main, l'admirable portrait de Martin van Nieuwenhove (cf. Weale, *Memling* p. 44). Le tableau de Berlin est fatigué, mais

ne paraît pas avoir été repeint; l'attribution à Memling me semble très vraisemblable[1]. S. R.

Les Erinyes à la Comédie Française.

M Claretie, administrateur-général du Théâtre-Français, ayant fait monter les *Erinyes* de Leconte de Lisle avec les costumes *minoens* dessinés par M. Chaîneux pour la *Furie* de M. Jules Bois, cette reconstitution archéologique a déchaîné des protestations. M. Jules Rateau écrivait dans le *Gil Blas* (13 juin 1910) :

« A la fin de la guerre de Troie, la civilisation crétoise, ou, mieux, la civilisation méditerranéenne, avait disparu depuis près de deux mille ans, et c'était la civilisation mycénienne qui régnait alors. Les costumes cretois, comme ceux de la *Furie*, étaient donc, depuis des siècles et des siècles, tombes dans l'oubli et avaient été remplacés par des costumes se rapprochant des costumes de l'époque de Périclès, mais plus sauvages et plus frustes. »

D'autres erreurs énormes ayant été débitées sur cette question, M. Perrot a rétabli la vérité et remis tout à sa place par la lettre suivante adressée à M. Claretie (*Le Temps*, 27 juillet 1910) :

Cher et honoré confrère,

J'ai eu le plaisir de voir *les Erinnyes* la semaine dernière et je tiens à vous dire que ce n'est pas le lettre seulement qui a joui des beaux vers et du talent des acteurs, mais que, comme historien de la civilisation grecque et de l'art grec, j'ai été très satisfait du cadre que grâce à la science et au goût de vos collaborateurs, vous avez su donner à ce grand drame. Je l'avais vu, jadis, représenté à l'Odéon dans un décor tout pareil à celui où l'on joue *Cinna*, et j'avoue que cela m'avait un peu gêné, quoique je ne sois pas un fanatique de couleur locale.

Chez vous, c'est tout autre chose. Vous avez cherché et réussi a établir une certaine harmonie entre la feroce violence des mœurs que dépeint le poète et le milieu où se meuvent les personnages, où se déchaînent ces haines et où s'accomplissent tous ces meurtres. On se sent ainsi transporté bien au delà de la Grèce savante et polie, de celle de Périclès et d'Alcibiade, dans un passé bien plus lointain, plus voisin de la sauvagerie primitive. C'est ce dont on est dejà averti par l'architecture. Sans être la copie d'un édifice connu, la façade du palais évoque le souvenir des constructions massives de Tirynthe et de Mycènes, de la richesse un peu lourde et un peu barbare de leur ornementation.

Cette impression, les costumes viennent la compléter. Ils aident l'imagination à se projeter dans un temps où la Grèce ne s'était pas encore avisée de la beauté simple et sévère du vêtement drapé, qui ne cherche l'effet que dans la liberté du mouvement de l'étoffe et dans la grâce des plis. Quoi qu'en ait dit tel journaliste qui parle de ce qu'il n'a jamais eu l'occasion d'etudier, ces costumes témoignent d'une connaissance tres exacte et très sûre des usages de cette Grèce préhistorique, de cette Grèce mycénienne et crétoise dont l'exhumation par Schliemann et Evans a été pour notre génération une si vive et si amusante surprise.

J'ajoute que l'habile artiste qui a dessiné ces costumes a fait preuve d'une

1. J'apprends que le tableau de M. Kappel avait été acquis par M. Kleinberger à Amiens. M. Friedlaender, qui ne le connaissait que par mon *Répertoire*, l'attribue à un contemporain un peu plus jeune de Memling, le maître dit « de la légende de Sainte Ursule ».

discrétion méritoire, d'un très réel désir de ne pas trop choquer les habitudes du public. S'il avait voulu pousser les choses à l'outrance, il aurait pu, sans manquer à la vérité, accuser davantage encore l'étrangeté imprévue de vêtements et de coiffures qui, dans les peintures des palais de Minos, et dans des ivoires vieux de trois ou quatre mille ans, rappellent souvent d'une manière inattendue les modes modernes. Par ce qu'elle a osé comme par les ménagements qu'elle a gardés, la Comédie, dans cette mise en scène des *Erinnyes*, a donné une fois de plus une preuve de l'effort qu'elle s'impose pour aider à l'intelligence des chefs-d'œuvre de l'art dramatique français, une preuve aussi du goût dont elle ne se départ point dans ses tentatives même les plus hardies.

Veuillez agréer, cher confrère, l'assurance de mon cordial dévouement.

G. PERROT.

Une querelle accessoire a été soulevée au cours de cette tempête estivale. M. Jules Bois a revendiqué l'honneur d'avoir créé les decors et les costumes de la *Furie*. « J'ai le devoir de démontrer, écrit-il, que mon initiative les a créés, qu'ils ont été le fruit de mes études, de mes voyages, de mes indications. » (*Comœdia*, 4 août 1910). A quoi M. Chaîneux a pu répondre, avec une parfaite évidence, qu'il avait communiqué à l'Académie des Inscriptions, dès le 8 mai 1908, la collection complète de ses études sur le costume préhellénique, alors qu'il n'était pas encore question de la *Furie* de M. Jules Bois. Un mois plus tard, M. Claretie demanda à M. Chaîneux, dont le mémoire avait été fort remarqué, d'utiliser son travail en vue de la représentation de cette pièce qui fut donnée en février 1909 (*Revue*, 1909, I, p. 133). Dans toute question litigieuse, ancienne ou moderne, il faut d'abord rétablir la chronologie.

S. R.

Religere ou religare?

J'ai consulté M. Bréal sur l'opinion de M. Kobbert, qui revient à l'étymologie de Lactance en rapprochant *religio* de *religare* (cf. *Revue*, 1910, I, p. 454). M. Bréal m'écrit : « C'est dans les locutions toutes faites, qu'on répète sans y rien changer et souvent sans les comprendre, qu'on a le plus de chances de rencontrer les mots employés dans leur vrai sens primitif. *Religio est... religioni est...* sont de ces locutions. Elles font penser que nous avons affaire ici à un sens tel que « scrupule, cas de conscience »; cf. *diligens, religens* (Aulu-Gelle). Je ne crois pas à une parenté avec *ligare*. »

S. R.

Imprécations.

On connaît les formules imprécatives, généralement inscrites sur plomb, que l'on déposait dans les sépultures et qui, difficiles à déchiffrer, ont été étudiées avec tant de patience par MM. Audollent et Wunsch. Il est curieux de constater que la tradition de ces formules malfaisantes n'est pas encore complètement perdue. Témoin cette prière dont l'éminent avocat, M[e] Henri Robert, a donné lecture au Palais; elle avait été découverte, par le mari de l'*orante*, dans les papiers de sa femme (*Le Temps*, 19 mars 1900) :

Grand saint Exterminus, je te conjure d'aller tourmenter l'âme et l'esprit de

Mme Fernande X..., demeurant à Paris, par les cinq sens de la nature; qu'elle soit tourmentée, obsédée par le besoin de quitter son mari... Ainsi soit-il!
Grand saint Exterminus, je te conjure d'aller tourmenter l'esprit du mari de Mme X... par les cinq sens de la nature;
Qu'il ne puisse vivre sans moi;
S'il dort, qu'il ne songe qu'à moi; qu'il n'aime que moi affectueusement... Que sa femme le quitte! Réunis-nous, grand saint Exterminus... Ainsi soit-il!
Grand saint Exterminus, je te conjure d'aller tourmenter l'esprit de mon mari par les cinq sens de la nature. Qu'il n'ait qu'une idée : me donner de l'argent!
Grand saint Exterminus, toi dont le pouvoir est si grand, réunis-moi à l'homme que j'aime, je t'en conjure. Ainsi soit-il!

Saint Exterminus est inconnu au *Répertoire* de M. l'abbé Chevalier; ce doit être un saint d'invention bien récente et dont le procès n'a pas été jugé au Vatican.

S. R.

La Joconde.

Le Cri de Paris s'est amusé, au mois de juillet, à lancer une nouvelle extraordinaire : la *Joconde* aurait été volée au Louvre vers le mois de juin, avec la complicité d'un haut fonctionnaire du Musée, et remplacée par une copie. L'original, transporté à New-York, serait aujourd'hui dans la collection d'un millionnaire de là-bas, désigné par les initiales J. K. W. W.

Là-dessus, un journal anglais, le *Daily Mail*, a déclaré que cela devait arriver un jour où l'autre, vu l'immense attrait du tableau du Louvre pour lequel le gouvernement anglais avait autrefois vainement offert vingt-cinq millions (!).

Est-il besoin d'affirmer que la Joconde, la vraie, est bien à sa place? Mais je crois connaître la vieille copie qu'on a vendue à New-York, en la recommandant à la crédulité d'un millionnaire par cette histoire de brigands. Elle m'a été apportée au mois de juin dernier, par un intermédiaire qui venait me demander mon opinion. Feu Gruyer, me disait mon visiteur, avait reconnu que c'était bien l'œuvre de Léonard (c'est toujours à des morts qu'ont fait tenir de pareils propos). Je répondis qu'il y avait beaucoup d'anciennes copies de la Joconde, que celle-ci était une des meilleures et qu'elle trouverait sans doute acquéreur en Amérique. Mais j'avoue n'avoir pas eu l'ingénieuse idée d'en faciliter la vente par le lâcher d'un énorme « canard ». Ces idées-là ne viennent pas à tout le monde[1].

S. R.

— Le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, dont la publication est si activement poussée par MM. Saglio et Pottier s'achemine vers son terme. Le 43e fascicule va des mots *Sculptura* à *Sibyllæ*. Nous y remarquons les articles

1. J'ai énuméré les répliques ou copies de la Joconde dans le *Bulletin des Musées*, 1909, p. 18. Il faut en ajouter une chez l'earl of Brownlow à Ashridge Park (*The Connaisseur*, 1906, t. XIV, n° 53). Du reste, comme je l'ai dit, cette liste aurait besoin d'être revisée. Il est fâcheux qu'on ignore encore à quelle époque et dans quelles circonstances l'exemplaire du Louvre a été acquis par François Ier et comment il fut remplacé — car il dut l'être — dans la famille du modèle.

suivants, qui sont de vrais et savants mémoires sur la matière traitée : fin de l'article *sculptura* (Charles Dugas); *securis* (A. J.-Reinach); *senatus* (Lécrivain); *sepulcrum* (Émile Cahen); *sera* (René Vallois); *sericum* (M. Besnier); *servi* (Beauchet); *situation et fonction des esclaves* (Victor Chapot); *servitus* (Beauchet). G. P.

— École française de Rome. *Mélanges d'archéologie et d'histoire.* — R. Michel, *Le procès de Matteo et de Galeazzo Visconti.* — P. Fedele, *L'Uffiziolo di Madonna rilegato da Benvenuto Cellini* (inclinerait à croire que la reliure exécutée par Cellini existerait dans la bibliothèque de Gotha). — J. Carcopino, *Ostiensia. Glanures épigraphiques* (pl. XX-XXI). — L. Hautecœur, *Les ruines de Henchir es Srira près Hadjeb el Aioun* (Tunisie). — De Pachtère, *Sur la cella solaria des thermes de Caracalla.* G. P.

— Sommaire de la *Revue historique*, n° de mars-avril 1910 (35e année). — Lucien Febvre, *L'application du Concile de Trente en Franche-Comté*; *1re partie.* — Louis Batiffol, *Louis XIII et le duc de Luynes*; *suite et fin.* — Antoine Thomas, *Le « signe royal » et le secret de Jeanne d'Arc.* — Edmond Buron, *Un prophète de la Révolution américaine.* — Henri Sée, *La rédaction et la valeur historique des cahiers de paroisses pour les Etats-Généraux de 1789.* — Georges Bourgin, *Santa-Rosa et la France* (1821-1822); 1re *partie.* — Bulletin historique : *Histoire de France. Epoque moderne* par H. Hauser. — *Antiquités latines* (publications étrangères), par Ch. Lécrivain. — *Antiquités chrétiennes*, par Ch. Guignebert. — *Histoire de l'Art*, par Louis Hourticq. — Comptes-rendus critiques. — Notes bibliographiques. — Recueils périodiques et sociétés savantes. — Chronique.

— *La Revue de l'Art ancien et moderne.* Sommaire du numéro du 10 juillet 1910. — Texte : *Les bronzes italiens de la Renaissance de la collection Thiers*, par M. Gaston Migeon. — *Un portrait d'Olivarès par Velazquez*, par M. Louis Gillet. — Les Salons de 1910 (fin) : *Les Arts décoratifs*, par M. Henry Havard. *La Gravure en médailles et sur pierres fines*, par M. E. Babelon. — *La Gravure*, par Émile Dacier. — *Les Salles de la monarchie de Juillet au musée de Versailles* (I), par MM. J.-L. Vaudoyer et P. Alfassa. — *Charlet à l'école Polytechnique*, par le commandant Pinet. — *Bibliographie.* — Gravures hors texte. — *Femme dansant*, statuette en bronze, travail padouan de la fin du xve siècle (Musée du Louvre), héliogravure. — *Divinité marine*, bas-relief, attribué à Jacopo Sansovino (Musée du Louvre), photogravure. — *Le Comte-duc d'Olivarès*, gravure de M. A. Mayeur d'après Velazquez (collection de Mme Collis P. Huntington). — *Médailles et plaquette*, par M. Henri Patey, photogravure. — *Le duc d'Orléans*, peinture d'Ingres (musée de Versailles), héliogravure. — *L'Attentat de Fieschi* (fragment), peinture d'Eugène Lami (musée de Versailles), photogravure. — *Louis-Philippe remet la barrette au cardinal de Cheverus, dans la chapelle des Tuileries, le 10 mars 1836*, peinture de F. Granet (musée de Versailles), photogravure.

Nombreuses illustrations dans le texte.

— Sommaire de la *Gazette des Beaux-Arts*, de juillet 1910. — *L'Inscription du « Retable de l'Agneau » des frères Van Eyck*, par M. Théodore Reinach. — *L'Exposition des « Vingt peintres du XIXe siècle » à la galerie Georges Petit*, par M. Prosper Dorbec. — *Les Salons de* 1910 (3e et dernier article), par M. Henry Bidou. — *Un artiste romantique oublié : Monsieur Auguste* (2e article), par M. Charles Saunier. — *L'Estampe satirique et la Caricature en France au XVIIIe siècle* (2e article), par M. André Blum. — Bibliographie : *Le Peintre-graveur illustré* (Loys Delteil), par M. R. M. — Quatre gravures hors texte : *Inscription du retable de « l'Agneau mystique »* des frères Van Eyck : héliotypie Fortier et Marotte. — *La Toilette*, par Corot (collection de Mme Victor Desfossés) : photogravure. — *Torses de femmes*, plâtre, par M. A. Rodin (Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts) : héliotypie Fortier et Marotte. — *Un coin à Bruges*, eau-forte originale de M. Jacques Beurdeley (Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts). — 5 illustrations da ns le texte.

— *Bulletin de correspondance hellénique*, t. XXXIV, janvier-avril 1910. — G. Sotiriadis, *Le champ de bataille de Sellasie* (en grec. Pl. II-III). — Ch. Dugas, *La campagne d'Agésilas en Asie Mineure* (395); *Xénophon et l'anonyme d'Oxyrynchos* (une carte). — G. Millet, *Les iconoclastes et la croix.* — P. Roussel, ἡ τετράγωνος, *Note sur deux inscriptions de Délos* (fixe le sens de ce terme qui s'était rencontré dans deux inscriptions de Délos. Il désigne, ἐργασία étant sous-entendu, la fabrication de ces piliers carrés que l'on appelait des *hermès*. Il n'y a point eu à Délos de *portique tétragone*). — Ch. Dugas, *Sur l'himation d'Alkiménès de Sybaris* (correction très ingénieuse et qui paraît mériter d'être adoptée pour la phrase du traité Περὶ θαυμασίων ἀκουσμάτων, dont il avait été donné une traduction qui faisait violence au texte : « Le haut représentait les animaux sacrés des Susiens, le bas ceux des Perses ». Il n'y a rien à corriger à la leçon des manuscrits. Il suffit d'enlever la majuscule que l'on avait mise à Σούσοις, et d'écrire σούσοις. On obtient ainsi ce sens très conforme à ce que les vases peints nous révèlent des habitudes des décorateurs grecs : « Des deux côtés il était orné de figures tissées, en haut des lis (ou lotus), en bas des Perses (c'est-à-dire des figures en costume oriental). Voir toute la démonstration de M. D., qui est très bien conduite) ». — F. Durrbach et E. Schulhof, *Fouilles de Délos, exécutées aux frais de M. le duc de Loubat*; *inscriptions funéraires*, 1904 et 1905 (fin). — G. Karo, *En marge de quelques textes delphiques* (suite, pl. IV-VII). — E. Bourguet, *Remarques sur le monument des rois d'Argos, à Delphes.* — E. Bourguet, *Inscription de Delphes.* G. P.

— *Bulletin de correspondance hellénique*, 34e année, mai-juillet 1910. — Ch. Dugas, *Fragment de bas-relief du musée du Louvre* (pl. VIII. Débris d'un monument du IVe siècle exécuté en mémoire d'un songe). — J. Hatzfeld, *Inscriptions de Rhodes.* — Ad. J.-Reinach, *Delphes et les Bastarnes* (la riche érudition de l'auteur a réuni là beaucoup de données intéressantes et bien groupées sur

les mouvements de ces tribus barbares qui s'agitaient dans la région des Balkans et que les ennemis de Rome, les deux derniers rois de Macédoine et, après eux, Mithridate, essayèrent à plusieurs reprises de précipiter sur l'Italie). — W. Volgraff, *Inscription d'Argos* (document curieux. Il s'agit d'une convention conclue entre deux citées crétoises, toutes colonies d'Argos, Knossos et Tylissos. Celles-ci ont déposé dans un des temples de leur métropole commune un exemplaire de l'accord). — *Fouilles de Délos*, exécutées aux frais de M. le duc de Loubat. *Inscriptions*, 1905-1908, par M. Pierre Roussel et J. Hatzfeld. — P. Roussel, *Note sur une inscription de Délos* (*B. C. H.* XVI, 1892).

— *Bullettino della commissione archeologica comunale di Roma*, 37e année, 1909. Fascicules III et IV. — Mariani, *La jeune fille d'Anzio* (pl. VIII-XI et 12 figures dans le texte. Étale beaucoup d'érudition, mais ne paraît point arriver à présenter des solutions décisives pour aucun des problèmes qui se sont posés à propos de cette jolie statue, de son sexe, de son thème et de l'école à laquelle il convient de la rattacher. — D. Vaglieri, *Préneste et son temple de la Fortune* (12 figures dans le texte. Le mémoire contient quelques observations intéressantes, tirées des résultats fournis par des fouilles récentes ; mais il ne faut pas chercher là même les éléments d'une restitution de l'ensemble des constructions qui se rattachaient à ce célèbre temple. En revanche, dans les notes on trouvera réunis presque tous les textes qui ont trait à l'histoire ancienne et a l'histoire moderne de Préneste et de ses édifices). — L. Cantarelli, *Une inscription de l'amphithéâtre flavien*. — F. Cerasoli, *Les travaux de restauration exécutés au Panthéon du* XVe *au* XVIIIe *siècle*. — G. Gatti, *Notes sur les trouvailles récentes d'antiquités faites à Rome et dans sa banlieue*. — L. Cantarelli, *Découvertes archéologiques faites en Italie et dans les anciennes provinces romaines, notices bibliographiques.* G. P.

— *Bullettino della commissione archeologica comunale di Roma* (38e année, 1910, cahier 1). — G. Pinza, *Le temple d'Apollon Palatin* (pl. I-II, 8 figures dans le texte. Cherche à déterminer sur quel point du Palatin s'élevait le temple dont dépendait la célèbre bibliothèque. Écarte les hypothèses de Lanciani et de Huelsen). — R. Paribeni, *Tête d'un Olympionique au musée national de Rome* (pl. III-IV). — A. Sorrentino, *La Thensa Capitolina sur un bas-relief romain* (pl. V. On appelait *thensa* un char qui figurait dans la pompe des fêtes célébrées en l'honneur de la triade capitoline. Travail très médiocre, probablement du IIIe siècle après Jésus-Christ). — A. Monaci, *L'edifice figuré dans le bas-relief de l'arc de Constantin qui représente Marc-Aurèle rentrant à Rome en l'an 174* (pl. VI). — G. Pinza, *Instruments de musique en ivoire trouvés dans une tombe archaïque de Préneste* (figures dans le texte). — D. Vaglieri, *Notes épigraphiques*. — L. Cantarelli, *Découvertes archéologiques faites en Italie et dans les anciennes provinces romaines*. — L. Cantarelli, *Notes de bibliographie*.

— *Proceedings of the society of biblical archæology*, t. XXXII, 40e session, 4e séance, 8 juin 1910. — A. H. Sayce, *Un cylindre de Kara-euyuk, en Cap-*

padoce (Planche. C'est un curieux monument de la glyptique des Hétéens). — W. L. Nash, *Fragment d'une jarre d'albâtre où est inscrit le nom de Nabuchodonosor* (planche). — R. Campbell Thompson, *Voyage à travers quelques cantons mal figurés sur les cartes dans l'ouest du pays autrefois occupé par les Hétéens, entre Angora et Eregli* (6 planches, des photographies pittoresques). — R. Campbell Thompson, *Sur quelques tablettes d'argile hétéennes trouvées en Asie-Mineure* (2 planches. Les inscriptions sont en caractères cunéiformes), — W. L. Nash, *Notes sur quelques antiquités égyptiennes*, VIII (3 planches). — E. O. Winstedt, *Saints et pécheurs coptes*. — E. Naville, *Le nom égyptien de Joseph*. — Bibliographie : L. W. King, *A history of Sumer and Akkad*. (H. H.). G. P.

— *American journal of archæology*, 2e série, t. XIV, 2e fasc. Avril-Juin). — William Bell Dinsmoor, *Les entablements des propylées de l'Acropole d'Athènes* (Pl. IV-V, 15 figures dans le texte. Décrit et figure les fragments, pour la plupart tombés à terre depuis plusieurs siècles, qui vont permettre à la Société archéologique de reconstruire presque intégralement, avec des matériaux anciens, les combles des deux façades. L'article, plein de termes techniques et de détails minutieux, semble destiné surtout aux architectes). — Georges W. Elderkin, *Notes sur les peintures des vases grecs*. I. Méandre ou *labyrinthe* (à propos du décor d'une coupe qui représente la victoire de Thésée sur le Minotaure, fig. 1). II. *Note de céramique sur Bacchylide*, XVI, 97 (Figure 2. On n'y distingue rien. Il aurait mieux valu donner un dessin, au lieu de ce mauvais report photographique). III. *Note sur une coupe du musée de Philadelphie*. — Sylvanus Griswold Morley, *Concordance à établir entre la chronologie Maya et la chronologie chrétienne*. — William M. Bates, rédacteur en chef : *Nouvelles archéologiques et questions discutées* (juillet à décembre 1909). G. P.

BIBLIOGRAPHIE

Sidney Hartland. *Primitive Paternity.* The myth of supernatural birth in relation to the history of the family. Londres, Nutt, 1909. 2 vol. in-8, VIII-325 et 328 p. — Dans son savant ouvrage, aujourd'hui épuisé, sur la *Légende de Persée* (1896), M. Hartland avait longuement étudié la croyance si répandue aux naissances miraculeuses ; il était arrivé à la conclusion que cette croyance devait s'expliquer par l'ignorance de la relation physiologique entre le père et l'enfant. Peu d'années après, on signala effectivement en Australie des tribus nombreuses qui ignorent, comme les enfants de nos jours, le mécanisme naturel de la conception et l'expliquent par les causes les plus diverses et les plus extravagantes. C'était là une brillante confirmation de l'hypothèse de M. Hartland. L'auteur a repris toute la question à la lumière de ces faits nouveaux ; il l'a fait avec une érudition et une méthode excellentes. Parce que l'humanité primitive n'a rien su de la paternité, la filiation maternelle a exercé une influence prédominante sur la constitution des sociétés ; cet état de choses a laissé plus que des traces là où les ethnographes anciens ou modernes signalent le matriarchat ou la gynécocratie. Comment a-t-on passé du matriarchat au patriarchat ? Ce n'est point, suivant M. H., grâce aux progrès des notions de physiologie, mais par l'action de causes sociales et économiques. Le jour où l'homme, au lieu de ne visiter sa femme que la nuit — comme Eros visitait Psyché — fut amené à élire domicile auprès d'elle, le premier pas vers le patriarchat fut franchi (t. II, p. 11). Un degré plus avancé de cette évolution s'explique par la jalousie naturelle au mâle et par sa tendance à soumettre les enfants à sa *potestas*, en les soustrayant à celle des frères de sa femme. Mais ces questions sont fort difficiles et compliquées ; il est d'ailleurs possible que des motifs religieux et rituels aient joué, chez certains peuples, un grand rôle encore insoupçonné. Ce qui est certain, c'est que la conception est restée longtemps un mystère, qu'elle l'est encore pour beaucoup d'hommes et que tout essai de synthèse des origines du droit doit tenir compte de ce fait capital, dont la révélation eût singulièremeut étonné Maine ou Fustel[1].

S. R.

J. G. Frazer. *Totemism and Exogamy.* 4 vol. in-8, Macmillan, 1910. Prix : 62 fr. 50. — Non seulement ces quatre volumes reproduisent tout ce que M. Frazer a écrit lui-même depuis vingt-cinq ans sur le totémisme, mais ils

1. Avant la publication du livre de M. Hartland, M. van Gennep avait fort bien résumé la question dans son petit mémoire *Lucina sine concubitu*, réimprimé dans *Religions, mœurs et légendes*, Paris, 1908.

offrent un tableau complet et détaillé des institutions totémiques existant chez les différents peuples et développent, sur les questions de l'origine du totémisme et de l'exogamie, les opinions les plus récentes de l'auteur. Il ne faut point y chercher pourtant ce qui concerne les vestiges possibles d'un totémisme primitif chez les peuples dits sémitiques et aryens; M. Frazer a laissé de côté, d'une manière absolue, toutes les hypothèses sur des survivances, pour se confiner dans l'étude du totémisme tel qu'il existe encore[1].

Depuis les recherches de Spencer et Gillen en Australie, nous savons que de nombreuses tribus, contemporaines de nos civilisations scientifiques, ignorent que la gestation est la conséquence de la *synousia*. C'est là sans doute la plus importante découverte ethnographique de notre temps. Soit une femme d'une de ces tribus arriérées; elle saura qu'elle est enceinte au premier tressaillement de sa matrice et, si ce tressaillement est accompagné d'une vision ou d'un contact quelconque, c'est à l'objet vu ou touché qu'elle attribuera son nouvel état. Elle croira qu'elle a reçu dans son sein *l'esprit* de cet objet, animal ou végétal, pierre ou rayon de soleil; si elle a *vu* un émou, son enfant sera un émou, toute autre notion de paternité étant lettre close pour elle. Dans cet état primitif de l'opinion, que M. Frazer appelle le *totémisme conceptionnel*, chaque individu a son totem particulier. Or, en Australie même, parmi des tribus plus voisines de la mer, on constate le passage du totémisme conceptionnel au totémisme héréditaire : les femmes croient encore qu'elles conçoivent par l'entrée d'un esprit dans leur corps, mais cet esprit ne peut plus être que le totem du mari. Le totémisme héréditaire tend naturellement à prévaloir et c'est bien la forme sous laquelle il a été le plus généralement étudié[2].

L'exogamie, suivant M. Frazer, n'est pas une conséquence du totémisme. Cette aversion des mariages consanguins s'expliquerait par l'élargissement d'un sentiment instinctif qui, au sortir d'une période plus ancienne de promiscuité sexuelle, a prohibé les relations de mère à fils et de frère à sœur. Une fois l'hérédité totémique établie dans les clans, ces clans devaient donc devenir exogames, c'est-à-dire qu'un homme ayant pour totem l'émou, par exemple, ne pouvait pas épouser une femme émou. « Pourquoi, demande l'auteur, les sauvages ont-ils partout abhorré et prohibé l'inceste ? Nous l'ignorons ».

Ce qui précède n'est pas un résumé du grand ouvrage de M. Frazer, mais tout juste une esquisse, volontairement simplifiée et superficielle, de ses con-

1. On abusera de cela pour dire que M. Frazer ne veut pas entendre parler de totémisme chez les Grecs, Celtes, Germains, Hébreux, etc. En réalité il ne nie nullement ces survivances, mais il préfère s'occuper des faits actuels.

2. Si, dans l'hypothèse de l'auteur, une femme croit qu'elle est devenue enceinte du fait d'un émou, c'est qu'elle admet préalablement la possibilité d'un lien social et même familial entre l'espèce humaine et l'espèce émou; elle est donc, suivant ma définition (*une hypertrophie de l'instinct social*), déja totémiste. J'ajoute que si la théorie de M. Frazer était la solution du problème, il faudrait trouver beaucoup d'exemples, au lieu d'un très petit nombre, de clans ayant le vent pour totem; qu'on se souvienne des cavales de Virgile, *vento gravidae*, et de ce que dit à ce sujet saint Augustin.

clusions les plus importantes. Pour les discuter pied à pied, il faudrait la compétence de M. Frazer lui-même. Je ne veux pourtant pas terminer ce court article sans exprimer ma profonde admiration pour le savant qui, après tant de travaux de premier ordre, nous a donné un nouveau chef-d'œuvre, peut-être le chef-d'œuvre de la littérature ethnographique et de la sociologie.

S. Reinach.

S. Zaborowski. *Les Peuples Aryens d'Asie et d'Europe.* In-12, xx + 439 p. Paris, Octave Doin, 1908. — Je suis très en retard avec ce volume qui inaugura la *Bibliothèque d'Anthropologie* dans l'*Encyclopédie Scientifique* publiée sous la direction du Dr Toulouse. C'est que j'ai lu et relu avec soin ce livre, où M. Z. a excellemment résumé les résultats de vingt ans de cours et d'articles. On y verra définitivement ruinée la vieille doctrine que le Pamir était le berceau de l'humanité, le paradis des Aryens. L'*Airyanem Vaējo* répond aux vallées inférieures de l'Araxe et de la Koura; c'est de là que les Indiens, les Perses et les Scythes se sont répandus en Asie. Mais ils n'en seraient pas originaires. Avec O. Schrader, M. Z. soutient que la Russie méridionale est la patrie primitive des Aryens; ils étaient en pleine civilisation énéolithique, connaissant le cuivre et quelques outils en bronze, cultivant l'orge et le seigle, l'avoine, le lin et le chanvre, ayant domestiqué le bœuf, le cheval, le mouton et la chèvre, mais ignorant le blé et le fer. Quand ils se sont séparés vers l'an 2000, les uns s'étendirent dans la vallée du Danube d'où ils devaient descendre bientôt dans les péninsules méditerranéennes, les autres essaimèrent vers le Caucase (les Ossèthes y ont conservé les mœurs aryennes primitives) d'où ils devaient se répandre dans le Nord de l'Asie Mineure, de la Perse et de l'Inde. C'est peu à peu qu'ils aryanisèrent les brachycéphales bruns, Sumériens, Élamites, Hétéens et Mèdes d'une part, déjà sémitisés, Pélasges et Ligures d'autre part; mais ils subirent aussi de bonne heure leur influence et celle de leurs grands centres de culture, Élam et Chaldée, Crète et Égypte. Rien de plus séduisant que cette théorie ; si M. Z. n'en est qu'un des adeptes, on n'en trouvera pas d'exposé plus clair que dans son excellent précis.

A. J.-Reinach.

Aristide Calderini. *La Manomissione e la condizione dei liberti in Grecia.* In-8°, xviii-464 p. Milan, Hoepli, 1908. — Le besoin d'un ouvrage sur l'esclavage dans l'antiquité grecque se fait vivement sentir. Depuis l'*Histoire de l'Esclavage* de Wallon, les matériaux épigraphiques ont probablement décuplé. Ce sont surtout des actes d'affranchissement et c'est pourquoi, en consacrant son livre à la *Manomissione*, M. Calderini a dû aborder la plupart des questions que soulèvent les nouveaux matériaux. Ayant analysé son ouvrage en détail dans le *Bulletin épigraphique* de 1907-8, je me bornerai à dire ici qu'il est aussi bien composé qu'abondamment documenté et qu'il rendra les plus grands services. Malheureusement, le nombre des *lapsus* est assez considérable. Il faut espérer qu'une prochaine édition d'un ouvrage qui n'en reste pas moins excellent fournira à M. C. l'occasion de les faire disparaître. Plutôt

que d'allonger les listes de ces erreurs que les critiques ont dressées à l'envi, je crois plus utile d'indiquer à l'aide de quels travaux on peut d'ores et déjà compléter et contrôler l'ouvrage de M. Calderini.

Les deux régions pour lesquelles nous possédons le plus de *manumissions* sont Delphes et la Thessalie. Celles de Thessalie ayant été recueillies par Kern dans le volume du *Corpus* consacré à la Thessalie (IX, 2), W. Rensch a pu traiter dans tous ses détails *De manumissionum titulus apud Thessalos* (Halle, 1908). L'affranchissement thessalien présente une forme particulière, caractérisée par l'expression ξενικῇ (parfois avec λύσει). Calderini pensait à une manumission faite selon un mode étranger; Rensch y voit, avec Heuzey, une assimilation de l'affranchi aux étrangers. La question reste obscure et l'on regrette qu'Ad. Wilhelm, en critiquant certaines parties de la dissertation de Rensch (*Hermes*, 1909, p. 58-9) ne l'ait pas reprise. A Delphes, bien qu'on ait publié plus de 800 affranchissements, il en reste encore plusieurs centaines d'inédits. P. Fournier en a communiqué 34 à Calderini qui a publié, touchant le lieu d'origine de ces esclaves, un intéressant tableau. Pour leurs noms, Max Lambertz, *Die griechischen Sklavennamen* (*Gymnasiums-bericht* de Vienne, 1907) et surtout S. Copalle, *De servorum Graecorum nominibus capita duo* (Marbourg, 1908) ont apporté à la fois des listes plus complètes et de très curieuses études sur les rapports entre le nom des esclaves et celui de leur maître, du pays d'origine de celui-ci ou de leur propre pays d'origine. De fait, dès le IVe siècle, la plupart des esclaves paraissent avoir pu s'affranchir par rachat : c'est ce *Loskauf von Sklaven mit ihrem Geld* qu'a étudié S. von Seuffert dans la *Festschrift* du trentenaire de la Faculté de droit de Giessen (1909) ; mais les esclaves des temples et les esclaves publics ne jouissaient pas de la même facilité que ceux des particuliers. M. Cardinali s'est attaché à definir la position exacte de ces δημόσιοι et de ces ἱεροί (*Note di terminologia epigrafica*, dans *R.-C. dei Lincei*, 1908). De tous ces travaux fondés sur les documents épigraphiques, il ressort de plus en plus que l'idée qu'on se faisait communément de l'esclavage en Grèce, d'après certains textes littéraires, était erronée. On ne saurait plus se scandaliser de voir Aristote approuver l'esclavage : dès son époque, en effet, l'esclave se trouve bien plus près de la domesticité moderne que de l'esclavage primitif et la civilisation hellénistique n'a pas eu à attendre le christianisme pour reconnaître les droits de ce *servus* qui n'est plus un *serf*, mais un *serviteur*.

A. J.-Reinach.

Onésime Reclus. *Atlas pittoresque de la France.* Recueil des vues géographiques et pittoresque de tous les départements, accompagnées de notices géographiques et de légendes explicatives. Paris, Attinger frères, grand-in 8° [1].

Depuis que se sont multipliées les applications de la photographie, on sait quelles ressources elles ont fournies aux historiens de l'art. C'est ainsi qu'ils ont

1. La première livraison de cet ouvrage a déjà été annoncée, *Revue*, 1910, I, p. 312.

tiré des cartes postales illustrées un parti tout à fait inattendu. Ces cartes avaient pu d'abord sembler n'avoir d'autre objet que d'amuser la curiosité des passants et d'aider la paresse à se dispenser, pas quelques mots griffonnés à la hâte, de la fatigue d'écrire une lettre; mais, pour varier leur répertoire, les fabricants qui se livraient à cette industrie ont été amenés à faire figurer sur leurs cartons non seulement des édifices renommés des grandes villes, mais bien des monuments perdus dans les campagnes qui n'avaient jamais encore eu l'honneur de poser devant l'objectif. Il fallait que chaque village offrît au voyageur de rencontre une image qui lui fût un souvenir de sa promenade en bicyclette on en automobile; on a photographié son église, qui s'est souvent trouvée être un spécimen intéressant du style roman, du style gothique ou du style de la Renaissance; on a souvent photographié les statues ou les bas-reliefs, jusqu'alors ignorés, qui en décoraient les portes ou quelque chapelle. Ces photographies, les archéologues les ont recueillies et j'en sais plus d'un qui s'est ainsi composé des collections précieuses de documents authentiques; mais ce n'est pas tout de rassembler ces cartes, ce qui suppose bien des déplacements, car on ne les rencontre souvent à acheter que dans le bourg qui les offre à ses visiteurs de passage. Il est nécessaire ensuite, si l'on veut en faire usage pour ses études, de se munir de tout un matériel, albums, boîtes ou tiroirs, où elles seront classées par provinces, departements et arrondissements. Il y a là tout un travail d'abord de recherche et de récolte, puis ensuite de classement méthodique et de conservation qui peut rebuter plus d'un amateur. C'est une dépense d'argent, et surtout une dépense de temps et de place.

Ce travail, les éditeurs de l'*Atlas pittoresque* nous l'épargnent. Leur atlas, quand il aura achevé de paraître, sera l'album idéal, la collection toute classée. Il formera trois volumes in 4o de près de 700 pages chacun, volumes qui, à eux trois, renferment 12.000 illustrations. Celles-ci ont, pour la plupart, les dimensions d'une carte postale Parfois, quand il s'agit d'un ensemble, elles la dépassent en longueur ou en hauteur. Il y a là de tout, des paysages, des images qui donnent l'aspect général des villes ou qui font valoir le pittoresque de telle ou telle de leurs places ou de leurs rues. Il y a enfin, en très grand nombre, des vues de monuments, très bien choisies et exécutées d'après d'excellents clichés. Ces vues s'encadrent dans des notices, accompagnées de cartes, qui fournissent, sur chaque localité, les renseignements statistiques nécessaires, sur chaque édifice reproduit, quelques brèves indications d'histoire et de date. J'ai sous les yeux le septième fascicule, celui qui renferme les départements des Bouches-du-Rhône et du Calvados. J'y prends l'arrondissement d'Aix. Voici, sans commentaires, la liste des vues dont l'archéologue peut faire son profit :

1. Aix, le cloître de l'église Saint-Sauveur. 5. Aix, l'église Saint-Jean. 3. Aix, le portail de l'église Saint-Sauveur. 4. Le château de Vauvenargues. 5. Eguilles, L'ancienne forteresse de la voie Aurélienne. 6. Tour à signaux, dite dans le pays la tour d'Egosi. 7. La porte d'entrée du château de Vauvenargues. 8. Tour ancienne à Aix, dite tour Tourrelucq. Le Pont Flavien, à Saint-Chamas. 10. La Roque d'Anthéron : l'abbaye de Silvacane. 11. Peyrolles, chapelle du Saint-Sacrement. 12. Lançon. Tour de défense. 13. Entrée du château de Salon.. 14

Pélissanne, colonne romaine. 15. Le château de la Barbenne (canton de Salon). 16. Restes de l'aqueduc romain de Saint-Antonin (canton de Trets).

Si nous continuions à feuilleter l'atlas, les illustrations des pages consacrées à l'arrondissement d'Arles donneraient lieu à un relevé du même genre, plus riche encore et plus varié. Les ruines romaines y alternent avec des monuments de l'art médiéval tels que l'abbaye de Montmajour et la façade de Saint-Trophime. M. Onésime Reclus, qui a parcouru la France en tout sens, n'a rien laissé échapper de ce qui peut offrir quelque intérêt. Il a figuré (p. 301) ce petit temple de Vernègues, dans le canton d'Eyguières, dont les élégantes colonnes corinthiennes sont un des jolis morceaux d'architecture romaine que nous a conservés le midi de la Gaule. Bien des architectes, j'ai eu l'occasion de le constater, en ignorent jusqu'à l'existence.

G. PERROT.

Th. Baudon. *Étude sur le cimetière gallo-romain du IVe siècle de Villers-sous-Erquery.* Beauvais, Imprimerie Centrale, 1910. In-8, 45 p., avec 12 planches. — Travail développé sur un cimetière romain de la basse époque romaine. On y remarquera particulièrement une étude sur les plaques de coffrets historiées à sujets mythologiques, tout en regrettant que les reproductions à la plume de ces objets ne soient pas « authentiquées » par de petites photographies. Il y a aussi des observations utiles sur des fibules belgo-romaines d'un type nouveau. L'auteur aurait profit à s'initier aux travaux de feu Riegl sur l'art dit « décadent » du IVe siècle ; il se rencontre, sur certains points, avec le regretté professeur de Vienne.

S. R.

C. Rademacher. *Germanische Graber der Kaiserzeit aus Fliegenberge bei Troisdorf* (Extrait de *Mannus*, 1910). — Un très intéressant vase bas-romain orné de *six* têtes en relief, dont une *triceps*, à rapprocher du vase de Bavai au Cabinet des Médailles, de celui de Jupille et peut-être du chaudron de Gundestrup, a été découvert dans la nécropole du Fliegenberg près Troisdorf, acquis par le musée préhistorique de Cologne (Bayen-Thurm) et bien publié par M. C. Rademacher. Le chiffre de *six* têtes, semble prouver que j'ai eu raison en refusant de voir dans ces reliefs les divinités de l'hebdomade[1] ; mais je ne m'attends pas à voir disparaître de sitôt une théorie qui avait séduit Usener.

S. R.

E. Bonnet. *Sur une sépulture gallo-romaine découverte à Pignan* (Hérault). Montpellier, 1910. In-8, 16 p. avec 2 planches. — Découverte en 1887, cette sépulture est importante à cause des admirables verreries qu'elle a conservées, entr'autres deux grands rhytons analogues à ceux du Musée de la Maison Carrée ; ce sont des raretés de premier ordre, datant probablement de la fin du Ier siècle. Le travail de M. Bonnet contient aussi une étude intéressante sur la répartition des auges et des augets funéraires en Gaule, contribution à la

1. Cf. S. R., *Cultes*, t. III, p. 170.

connaissance, encore si imparfaite, des nécropoles de l'époque romaine dans notre pays [1]. S. R.

Jean Maspero. *Papyrus grecs d'époque byzantine* (Catalogue général des Antiquités Égyptiennes du Musée du Caire, nos 67001-67089). Tome Ier, fasc. I. Le Caire, Impr. de l'Institut Français d'Archéologie orientale, 1910. In-4°, IV-124 p., avec 23 planches en phototypie. — Depuis l'apparition du *Catalogue des papyrus grecs du Musée du Caire* (1903), rédigé par MM. Grenfell et Hunt, le fonds byzantin du musée s'est enrichi de quelques papyrus trouvés par M. Quibell à Saqqarah (1905) et surtout d'un lot important provenant des fouilles de M. Lefebvre à Kôm-Ichgaou (1905-1907). Entreprenant une publication intégrale des papyrus byzantins du Caire, M. J. Maspero a eu parfaitement raison de commencer par ces séries inédites et de remettre à plus tard l'édition *in extenso* des documents inventoriés dans le catalogue de 1903 (les plus intéressants, du reste, figurent déjà dans les *Oxyrhynchus Papyri*, I). Ainsi compris, le nouveau catalogue comprendra trois parties : I. Les trouvailles de Kôm-Ichgaou ('Αφροδίτης κώμη) ; II. La trouvaille de Saqqarah ; III. L'ancien fonds du Musée.

Le premier fascicule (nos 67001-67089) est loin d'épuiser la série d'Aphrodité (environ 300 pièces). Pour ne pas disperser les pièces de dossiers très instructifs, pleins de renseignements sur l'histoire de la province, M. M. a renoncé à tenir compte, dans cette section, de la provenance individuelle de chaque papyrus. On ne saurait que l'en féliciter : dans les ensembles qu'il a ainsi constitués, les documents s'éclairent mutuellement, et, grâce à cet heureux groupement, les historiens trouveront amenés à pied d'œuvre de nombreux faits et détails qui, disséminés, perdraient une bonne partie de leur signification.

Les papyrus d'Aphrodité seront distribués sous cinq rubriques : A) Pièces relatives à l'administration d'Αφροδίτης κώμη et du *duché* de Thébaïde ; — B) Finances ; — C) Documents d'ordre privé concernant Aphrodité ou le nome Antéopolite ; — D) Documents analogues se rapportant à des localités voisines ; — E) Fragments littéraires.

Le présent fascicule — le catalogue complet comprendra au moins deux volumes, de deux fascicules chacun — contient les deux premières divisions et entame la troisième. Des 89 documents que nous avons sous les yeux, les plus intéressants font partie du premier groupe : requêtes adressées au duc de Thébaïde, *Fl. Marianos*, par le village d'Aphrodité, des moines, des sénateurs d'Omboi, des particuliers, etc. ; rescrits impériaux ; pièces relatives au privilège d'*autopraxie*, revendiqué à Constantinople par Aphrodité. Plus arides, les documents de la seconde série (quittances d'impôts et d'annone militaire, ordres de paiements, listes de traitements de fonctionnaires, rôles financiers,

1. Dans les régions de Cologne et de Mayence, l'exploration scientifique des nécropoles gallo-romaines est bien plus avancée. Chez nous, elles sont trop souvent saccagées plutôt qu'explorées (faute d'une loi tutélaire) par des chercheurs de bibelots et des marchands.

comptes des bureaux d'Antéopolis et d'Aphrodité, listes de contributions acquittées) sont cependant d'une grande importance pour l'étude de l'administration des cités byzantines. Avec le troisième groupe, nous pénétrons dans l'intimité des familles dont nous relisons la correspondance et étudions les affaires privées; on sait la saveur de ces indiscrétions, aussi piquantes qu'instructives.

De sa tâche d'éditeur, M. M. s'est acquitté avec une conscience et une pénétration au-dessus de tout éloge et cela ne surprendra aucun de ceux qui ont suivi ses précédents travaux. La lecture irréprochable de ces pièces difficiles, le soin apporté à l'établissement du texte, la prudence des restitutions, les notes sobres mais nourries attireront à l'auteur plus et mieux que des sympathies. Mais on jugerait d'une manière insuffisante le labeur, déjà très méritoire, de ce catalogue, si l'on perdait de vue les études approfondies qui en ont été la préparation et ont permis à l'auteur de prendre si fermement position sur tant de questions obscures ou embrouillées. En effet, si ce catalogue se présente à nous dans son élégante sobriété, il ne faut pas oublier au prix de quelles recherches le jeune savant, qui, presque du premier coup, prend rang auprès des maîtres des études byzantines, a conquis une date, une identification, une restitution, une interprétation, l'appréciation motivée de l'authenticité d'une pièce[1].

L. JALABERT.

The sculptures of Chartres Cathedral by Margaret and Ernest **Marriage.** Text in English and Frech. Cambridge, University Press, 1909. In-8, 270 p. avec 120 planches. — « Les illustrations étant la raison d'être de ce livre, le texte ne vise qu'à les commenter en expliquant les sujets des sculptures et en indiquant leur signification symbolique, d'après les sources les plus récentes et les plus autorisées. » Ces lignes de la préface indiquent nettement le caractère de l'ouvrage; c'est un recueil de photographies excellentes, originales, obtenues en partie au *téléphotographe* et ne faisant pas double emploi avec les séries qu'on peut acquérir dans le commerce. Quant au texte français qui, nous dit-on, a été revu par une Française, il manque tout à fait de saveur gallique, preuve nouvelle qu'il est difficile de corriger les versions d'autrui ; parfois même il est un peu barbare : « Viollet-le-duc (*sic*) *la caractérise* de véritable chef-d'œuvre » (p. 20). — « Le sculpteur a entièrement rempli l'espace *de son dessin si joli et si réussi* » (p. 38). — « Avant le XIIe siècle, on ne trouve nulle part sculptées des scènes de la vie de Jésus. Au XIIe siècle même il n'y a *pour la plupart* que des épisodes isolés. » Mais le fond même est emprunté à de bons auteurs et l'ensemble forme un Guide à la fois très pratique et très complet pour l'étude de la magnifique cathédrale, dont aucune monographie portative n'est aussi richement illustrée.

S. R.

E. Rodocanachi. *Le château Saint-Ange.* Paris, Hachette, 1909. In-4°, II-291 p., avec 40 planches. — Cette histoire de la vieille forteresse pontifi-

1. Cf. *Études sur les Papyrus d'Aphrodité, in Bull. de l'Inst. fr. d'Archéol. orient.*, VI (1908), VII (1909).

cale est un très beau livre, rédigé en partie d'après des documents d'archives et supérieurement illustré. L'ancien mausolée d'Hadrien a vu tant d'événements dramatiques, assisté à tant de vicissitudes de la fortune qu'on ne se lasse pas d'écouter les confidences de ses vieux murs. La décoration intérieure des appartements pontificaux, datant de Paul III, a été étudiée avec grand soin par M. Rodocanachi ; il y a là des choses vraiment charmantes, comme l'*Histoire d'Amour et Psyché*, que ne doit plus négliger aucun historien de l'art, bien qu'il en ait été très peu question jusqu'à présent. Un appendice contient des pièces en partie inédites, relatives surtout à des prisonniers du château ; j'y remarque aussi un extrait d'un rapport d'Artaud, premier secrétaire d'ambassade à Rome, adressé au baron Pasquier, sur la forteresse que le général Miollis appelait « la petite Mantoue ». L'ouvrage se termine par un index très soigné. S. R.

Albert J. **Edmunds**. *Buddist texts quoted as Scripturè.* Philadelphie, 1906. In-8, 40 p. — On lit dans le IVe Évangile (VII, 38; trad. Loisy, p. 519) : « Celui qui croit en moi, SELON QUE DIT L'ÉCRITURE : DES FLEUVES D'EAU VIVE COULERONT DE SON SEIN. » Ces mots ne sont pas dans l'Écriture. « On admet volontiers que ce passage est *Isaïe*, LVIII, 11, combiné avec XLIV, 3; LV, I. Le rapprochement ne laisse pas d'être sujet à caution. L'hypothèse d'une citation apocryphe est peut-être moins invraisemblable qu'on ne l'admet communément. » (Loisy, p. 521). Or, dans un traité pâli, *Le chemin de la connaissance surnaturelle*, on lit : « Le Tathâgato opère un miracle non égalé par ses disciples : de la partie supérieure de son corps sort une flamme de feu ET DE LA PARTIE INFÉRIEURE DE SON CORPS COULE UN TORRENT D'EAU ; de la partie inférieure de son corps sort une flamme de feu ET DE LA PARTIE SUPÉRIEURE DE SON CORPS UN TORRENT D'EAU. » Le rapprochement est vraiment curieux — le plus curieux peut-être qu'on ait encore fait pour mettre en lumière l'influence du bouddhisme naissant sur le christianisme. Mais cette influence, si tant est qu'on puisse l'admettre [1], ne peut avoir été qu'indirecte ; on songe — timidement — aux Mandéens et aux Esséniens.

S. R.

Emile Espérandieu. *Recueil général des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule romaine*, tome III (Lyonnaise, première partie), in-4 de VII-476 pages. — Paris, Imprimerie nationale, 1910 (dans la collection des *Documents inédits sur l'histoire de France*). — Nous avons plaisir à signaler l'apparition du tome III du *Recueil général des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule ro-*

1. M. Sylvain Lévi écrit à ce propos (*Rev. crit.*, 1908, I, p. 381) : « Si la méthode des parallèles verbaux avait jamais dû réussir à déceler l'influence du bouddhisme sur le christianisme, M. Edmunds y serait parvenu. Où il a échoué, c'est que la méthode échoue ». Et plus loin (p. 382), parlant du parallèle avec le passage de S. Jean : « Il s'agit d'une rencontre verbale, assez frappante pour convaincre un esprit légèrement prévenu. La rencontre se ramène en fait à un thème de miracle commun ».

maine, publié par M. le commandant Espérandieu. Nous avons dit déjà l'utilité et la valeur de cet ouvrage. Le troisième volume, digne des précédents, est conçu sur le même plan. Il contient, outre des notices courtes et précises, la reproduction de plus de mille monuments : n°s 1733 à 2755. Il est consacré à la première partie de la Lyonnaise. Parmi les séries les plus importantes, nous remarquons celles de Lyon, d'Autun, de Beaune, de Chalon, du temple du Montmartre près Avallon, d'Entrains, d'Alise-Sainte-Reine et de l'Auxois, du temple de la Seine. Le dernier tiers du volume, sous le titre d'*Additions et corrections*, renferme un véritable supplément aux volumes précédents, surtout au premier, où avaient été systématiquement omises les sculptures en ronde-bosse. Un *Index* alphabétique facilite beaucoup les recherches.

M. Espérandieu, dans son *Introduction*, annonce que le tome IV (fin de la Lyonnaise) est sous presse et paraîtra bientôt. Nous en acceptons l'augure, en félicitant l'auteur de sa ponctualité, et en le remerciant pour le service rendu par lui à nos études.

P. M.

D. Chwolson. *Ueber die Frage ob Jesus gelebt hat.* Leipzig, Haessel, 1910. In-8, 27 p. — L'Allemagne est agitée, depuis quelque temps, par un renouveau de la controverse sur l'existence de Jésus. Un livre de M. Arthur Drews à ce sujet (*Die Christusmythe*, Iéna, 1910) est parvenu rapidement au septième mille, malgré l'évidente incompétence de l'auteur, écrivain de talent, mais sans culture théologique. Les réponses n'ont pas manqué ; une des plus détaillées est due à un professeur d'Iéna, M. H. Weinel (*Ist das « liberale » Jesusbild widerlegt?*), dont le dogmatisme conservateur n'est parfois pas moins agaçant que le scepticisme anarchiste de M. Drews. Le vieux savant D. Chwolson, âgé de 91 ans et depuis longtemps aveugle, a dicté, en réponse à M. Drews, la brochure que j'annonce ici. On y lit (p. 13) quelques lignes dont l'importance serait capitale, si la conclusion qu'en tire M. Chwolson était soutenable. Je traduis :

« Les rabbins connaissaient déjà, vers 71 av. J.-C., un Évangile, qui était probablement l'Evangile original de Matthieu. En effet, le Talmud nous apprend que Rabbi Gamaliel II conduisit, contre sa sœur, un procès en héritage au sujet des biens de leur père R. Simeon ben Gamaliel, qui avait été exécuté vers 70 avec d'autres rabbins insurgés. Ils comparurent devant un juge sans doute institué par les Romains, lequel était un judéo-chrétien de tendance paulinienne, bien que le texte le qualifie de *philosophe*, terme que les Juifs employaient pour désigner les chrétiens, par crainte de la censure. Le juge dit au frère et a la sœur qu'ils devaient partager les biens de leur père. La-dessus, R. Gamaliel fit observer que, d'après la loi mosaïque, la fille n'avait aucun droit à l'héritage. Le juge répondit : « Depuis que vous avez perdu votre pays, la Thora de Moïse a été abolie et l'Evangile a été donné. » Là-dessus, Gamaliel fit un cadeau au juge et lorsqu'il vint le trouver le lendemain, le juge cita le verset de Matthieu (v, 17) en langue araméenne, où il est dit que le Christ n'était pas venu abolir la loi mosaïque, mais y faire des additions, et il adjugea l'héritage à Gamaliel.

« On voit, par ce texte important, que vers 71 ap. J.-C., non seulement un

Évangile de Matthieu existait, mais qu'il était connu des chrétiens. Ce passage est resté, ce me semble, tout à fait inconnu des exégètes modernes. Je remarque encore que cette citation de Matthieu est la plus ancienne citation évangélique qui nous soit parvenue. »

Quand un hébraïsant de premier ordre comme M. Chwolson s'exprime ainsi, c'est à un autre hébraïsant qu'il faut demander une réponse. Je me suis adressé à M. Israël Levi et je publie ici la lettre qu'il a eu l'obligeance de m'écrire :

« Cher Monsieur,

« Voici le texte. Imma Schalom était la femme d'Eliézer et la sœur de Rabban Gamliel (II). Dans son voisinage demeurait un *philosophe* qui s'était fait la réputation de ne pas accepter de présents corrupteurs. Ils (le frère et la sœur) voulurent se moquer de lui. Après lui avoir fait remettre une lampe d'or, ils se présentèrent devant lui. Elle lui dit : Je voudrais avoir droit au partage des biens de ma famille. » Il répondit : « Partagez ». — « Mais il est écrit dans notre Loi : La où il y a un fils, la fille ne peut hériter. » — « Depuis le jour où vous avez été exilés de votre pays, la loi de Moïse a été abolie et l'Évangile (*Avon Gilion*) a été donné ; or, il y est écrit : Le fils et la fille hériteront semblablement. » — Le lendemain, ce fut le frère qui revint, accompagné d'un âne libyen. Le philosophe leur dit : « J'ai regardé la fin de l'Evangile ; or, il y est écrit : Moi, l'Évangile, je ne suis pas venu retrancher à la Loi de Moïse, mais je suis venu y ajouter, et il est écrit : Là où il y a un fils, la fille n'hérite pas ». La femme lui dit : « Éclaire ta lanterne comme la lampe. » Rabban Gamliel dit : « L'âne est venu et a renversé la lampe ».

Rabban Gamliel II et sa sœur ont vécu à la fin du Ier siècle et au commencement du IIe siècle. Ce qui a fait supposer à M. Chwolson (comme à Nicholson, *The Gospel according to the Hebrews*, p. 146, puis à Travers Herford, *Christianity in Talmud*, p. 150) que l'anecdote se réfère à l'année 71, c'est que Simon, père de Gamliel, est mort pendant le siège de Jérusalem. Comme ses enfants se disputent son héritage, ce ne peut être qu'après le siège.

Tout cela est assez naïf. 1° Il faut que Gamliel, le futur patriarche des Juifs, ait l'esprit assez libre, après la ruine de la nationalité juive, pour s'amuser à faire des niches à un chrétien ;

2° Il faut que l'héritage soit celui du père, et non celui de la mère :

3° Il faut que la succession soit réelle, et non une simple plaisanterie ;

4° Que ne faut-il pas encore ?

A) En 71, il y aurait eu à Jabué, où alla s'établir Gamliel avec les rabbins du temps, un *chrétien* exerçant les fonctions de juge, au service de l'autorité romaine !

B) En 71, en Palestine, un chrétien connaissant déjà l'Evangile (comme s'il n'y avait *qu'un* Evangile) sous un titre *grec*.

C) Bien plus, ce chrétien appelait Jésus l'*Évangile* ! C'est une altération, dit-on. Mais pourquoi ? Ne voit-on pas que tout le récit respire le même esprit, qu'il est l'œuvre d'un Juif qui a vu des chrétiens dans la magistrature, qui s'imagine que les chrétiens jugent *d'après la loi chrétienne* ?

Ces anecdotes ont toujours pour but de démontrer la supériorité des Juifs sur ceux qui les dominent. Ce n'est pas en 71 que les chrétiens étaient confondus par les Juifs avec les Romains.

Le récit est donc certainement une fiction — fiction antérieure au III[e] siècle, car un rabbin de ce siècle la commente. Il trahit une certaine connaissance de l'Évangile de Matthieu, car, ainsi que l'a montré Güdemann (*Religionsgeschichtliche Studien*, Leipzig, 1875, p. 65), le trait d'esprit suppose la connaissance non seulement de Matthieu, v, 17, mais celle des deux versets qui précèdent. De quand date cette connaissance? Naturellement nous l'ignorons.

« Agréez, etc. « Israël Lévi. »

Si vraiment le récit visé par M. Chwolson est antérieur au III[e] siècle, il ne laisse pas d'être fort curieux ; mais le juge *philosophe* ne peut alors avoir été un chrétien; c'était un philosophe païen, instruit et sceptique, qui s'est amusé à taquiner un Juif en lui parlant de la nouvelle Loi.

On lit dans le *Lit. Zentralblatt* du 28 mai 1910 (p. 707), sous la signature de Gustav Pfannmüller : « Les rabbins de la seconde moitié du I[er] siècle et du commencement du II[e] siècle ont connu la personne de Jésus; bien plus, vers 71, ils connaissaient déjà un Évangile qui était probablement l'Év. primitif de Matthieu ». Cela est extrait d'un compte-rendu de la brochure de M. Chwolson et formulé sans aucune réserve. On a vu ce qui reste de ces affirmations mal contrôlées.

S. R.

*
* *

D'accord avec plusieurs savants, nous prions nos collaborateurs d'écrire désormais *Latène* (et non *La Tène*), pour désigner la station typique du 2[e] âge du fer.

S. R.

Le Gérant : Ernest Leroux.

Angers. — Imprimerie Burdin et C[ie].

LES AGES PROTOHISTORIQUES
DANS LE SUD DE LA FRANCE
ET DANS LA PÉNINSULE HISPANIQUE[1]

PÉNINSULE HISPANIQUE

I. — Les différentes stations.

VERSANT MÉDITERRANÉEN

1. *Littoral catalan; Bassin de l'Èbre.*

a) **L'Ampurdan.**

1. *Ampurias.* — La première étude topographique d'Emporion date de 1823. Après avoir reconnu le port de 8 hectares, derrière un grand môle en partie conservé, Jaubert de Passa[2] plaçait la première ville (Palaiopolis) dans la petite île de Saint-Martin, et sur une grande colline voisine, entre de nombreux témoins d'une muraille de béton, la ville ibérique d'Indica. Sur la pente qui regarde la mer se trouvait la deuxième ville grecque (Neapolis), à laquelle Tite-Live donne une enceinte de 400 pas. Depuis cette époque, les propriétaires du sol ont découvert des substructions romaines sur différents points de la colline et fouillé des sépultures grecques et romaines, notamment dans une nécropole qui occupe une terrasse rocheuse le long de la mer, près de Neapolis.

Villes grecque et romaine. — Des fouilles méthodiques entreprises en 1908, par la Junte du Musée de Barcelone, ont déjà donné des résultats considérables, que nous résumons d'après

1. Voir la *Revue archéologique* de juillet-août 1910.

2. Jaubert de Passa, *Notice historique sur la ville et le comté d'Empurias*, in *Mém. de la Soc. des Antiq. de France*, 1823; *Annuari de l'Institut d'Estudis Catalans*, Barcelone, 1907; Botet y Siso, *Discursos leidos en la R. Acad. de Buenas Letras de Barcelona*, 1908.

les relations publiées et les communications de M. le Prof[r] Manuel Cazurro, de Gérone, le très distingué directeur des fouilles. La muraille de la ville grecque de terre ferme est découverte sur ses deux côtés. Le côté sud a une centaine de mètres de longueur; au milieu se trouve la porte, flanquée de deux grandes tours carrés ; une troisième tour réunit ces deux côtés de l'enceinte. La muraille a 2 mètres d'épaisseur ; les tours ont 8 et 10 mètres de largeur et 5 mètres de saillie. Tous ces ouvrages sont construits en énormes blocs d'un appareil polygonal assez fruste, posés sur mortier de terre et calés avec de petits matériaux. Les jambages de la porte sont assisés; on y voit la large rainure dans laquelle les bois étaient fixés. Les blocs ont été extraits sur place, dans le calcaire secondaire qui forme la colline d'Ampurias; la partie inférieure de la tour d'angle est taillée dans le roc. En s'élevant sur la pente de la ville, on a rencontré successivement un grand escalier conduisant à un soubassement de matériaux d'appareil quadrangulaire, plusieurs citernes, les substructions d'un petit temple et d'un autre édifice. Des sondages poussés jusqu'à 4 mètres, sur divers points de la ville, ont traversé des murs d'habitations, en terre ou en pisé avec enduits d'argile : les nombreux débris de poteries recueillies jusqu'ici, dans la couche hellénique, sont d'une époque postérieure au milieu du v[e] siècle. — Les fouilles faites sur la colline ont montré que la muraille en béton attribuée à la ville ibérique était celle de la colonie romaine d'Emporiæ. Toutefois, cette muraille repose sur un soubassement de pierres quadrangulaires à bossages, de l'appareil dit ibérique, qui, nous le verrons, doit être attribué à une enceinte de la ville barbare. La ville romaine, d'une vingtaine d'hectares de superficie, a été fouillée dans sa partie sud ; la rue avec portiques qui conduisait à la porte est découverte, ainsi que les habitations qui la bordaient. — Deux nécropoles grecques sont connues. Celle d'inhumation, fouillée par les propriétaires, a des fosses creusées à la surface du roc; celle d'incinération, qui lui fait suite, a été découverte par les ingénieurs du service des

Dunes C'est dans ces deux nécropoles qu'ont été trouvés de nombreux objets, parmi lesquels des poteries grecques archaïques, dont certaines remontent à la première moitié du VIe siècle.

Les vestiges réunis dans les Musées de Gérone et de Barcelone comprennent des décorations architectoniques et de nombreux menus objets provenant de la nécropole, parmi lesquels la céramique et les bijoux occupent la première place. A Gérone, les éléments architectoniques sont des chapiteaux doriques et corinthiens et un bloc orné de dessins géométriques. La céramique renferme : 1° des poteries importées vases chypriotes, béotiens, corinthiens, attiques à figures noires et rouges et à fond blanc, poteries campaniennes; 2° des vases de formes grecques très variées, destinés aux usages ordinaires, de pâtes grise. noire, brune, rose ou rouge brique, qui sont de fabrication locale, ainsi que les urnes du cimetière d'incinération; 3° des vases peints ibéro-grecs ; 4° des vases de terre grise recouverts d'engobe noir, qui rappellent les poteries de l'âge du fer du sud de la France. Il faut ajouter des alabastres de pâte vitreuse et des amphorisques émaillés. Parmi les parures, on trouve des bracelets et des anneaux de jambe, des bagues, des perles d'or, des amulettes égyptisantes, etc. Enfin, avec toutes les séries de monnaies d'Emporion, il a été trouvé des pièces massaliètes, celtibériennes et des Tectosages. Si l'on excepte quelques poteries campaniennes et arétines, des poteries dites *sagontines* et des monnaies de la République, aucun des vestiges romains ne peut être attribué d'une manière certaine à l'époque que nous étudions[1].

Ville ibérique. — Sur plusieurs points de la colline, il a été signalé des silos de grande dimension, que M. Cazurro considère comme des fonds d'habitations ibériques. L'un d'eux, situé

1. Botet y Ciso, *Noticia historica y arqueologica de la antigua ciutad de Emporion*, 1879; A. Schulten, *Ampurias : Eine Griechenstadt am Iberischen Strande*, in *Neuen Jahrb. f. das Klass. Altertum, Geschichte und Deutsche Literatur*, t. XIX, 1907; A. Frickenhaus, *Zwei topographische Probleme*, in *Bonner Jahrb.*, 1909.

en dehors de l'enceinte romaine et au sud-est, renfermait des tessons de poteries primitives et de vases ibéro-grecs. Des sépultures d'inhumation et d'incinération, vidées par les propriétaires du sol, sont également attribuées à la population indigène; c'est dans ces cavités que l'on a trouvé les poteries de pâte grossière du Musée de Gérone, qui rappellent le premier âge du fer du sud de la Gaule, et les colliers, bracelets et fibules du Hallstatt et de Latène du même Musée.

2. *Plaine de Figuières.* — A Perelada, petite localité située à 5 kilomètres au nord de Figuières, une nécropole en sol plat, du premier âge du fer, a donné des urnes de formes pot de fleurs et olla, encore remplies de cendres, des poignards à antennes, des fers de lance à douilles, des fibules et des bracelets de bronze à décoration incisée, des poteries grossières avec enduits ou engobes et des vases de formes grecques et gréco-romaines. — On a trouvé quelques poteries peintes ibéro-grecques à Aigueta près de Figuières.

3. *Région montagneuse qui entoure l'Ampurdan.* — Près du col de Banyuls, au lieu dit Vilar, non loin d'Espolla, dernier village espagnol, M. le colonel Avilez a fait connaître une nécropole d'incinération du premier âge du fer, dont les sépultures en sol plat sont entourées de cercles de pierres et recouvertes de dalles. Le mobilier a fourni quelques objets de cuivre ou de bronze et une vingtaine de vases de pâte grise avec enduit ou engobe. Des poteries tronconiques et tulipiformes rappellent celles du bronze; d'autres, de forme celtique, ont parfois une petite anse. La décoration consiste en dessins incisés, dont un méandre, et en lignes de larges cannelures [1]. — A Gibrella, près d'Olot, des sépultures du même âge, en sol plat, ont donné un poignard à antennes, des pointes de lances à douille et des

1. Avilez, *Espolla y Colera*, in *Boletin de la Real Academia de la Historia*, Madrid, 1890.

poteries semblables à celles d'Espolla[1]. — L'ancienne enceinte de la ville de Gérone est formée de parties romaines et du moyen-âge, qui reposent, en certains points, sur des murs de grands blocs d'appareil polygonal, grossièrement assisés, au-dessus desquels on voit quelques assises de matériaux quadrangulaires avec bossages, semblables à ceux du soubassement de l'enceinte romaine d'Ampurias. — Au village d'Anglès, situé à 2 kilomètres en amont de Gérone, sur la Ter, il a été recueilli, probablement dans des sépultures d'incinération, des poteries dont la technique, la forme et la décoration rappellent celles du premier âge du fer. — Au cap de Bagur, à l'extrémité sud de l'Ampurdan, M. Pella y Forgas a signalé sur le plateau du château de la petite ville de ce nom, des débris céramiques où toutes les époques sont représentées. Les escarpes qui entourent le plateau sont taillées de main d'homme[2]. — A Carmany, il existe une enceinte cyclopéenne semblable à celle de Gérone.

b) Littoral entre l'Ampurdan et l'embouchure de l'Èbre.

1. *San-Feliu de Guixols.* — Cette ville est située à l'embouchure de la Ter, rivière qui passe à Gérone. Une nécropole d'incinération couvre le petit promontoire qui abrite le port au nord. Les fosses, creusées dans un granit délité, ont la forme de petits silos et renferment plusieurs couches de sépultures. On y a recueilli : 1° une nombreuse céramique préromaine; savoir, des poteries primitives faites à la main, ornées de dessins incisés; des poteries attiques à figures noires et rouges; des vases campaniens; des poteries de pâtes grise, brune, noire et rouge, toutes de formes grecques et sans décoration; des poteries peintes ibéro-grecques; des amphores italo-grecques et d'autres de forme cylindrique; des fusaïoles et des figurines; 2° des poteries et des vases de verre romains; 3° des fibules en bronze de Latène et romaines, et des débris d'ustensiles en fer.

1. *Breve resena de los descubrimientos arch. elevados a cabo por el centro artistico de Olot*, Olot, 1878.
2. Pella y Forgas, *Communication inédite.*

Des monnaies celtibériennes et romaines se répartissent du IIIe siècle av. J.-C. à la fin de l'Empire [1].

2. *Mataro.* — Cabrera de Mataro est situé dans la montagne, à 5 kilomètres du port de ce nom. M. Rubio de la Serna y a découvert en 1881, une nécropole d'incinération qui répond aux deux périodes de l'âge du fer [2]. Les cavités, creusées en terre libre, sont parfois entourées de grosses pierres. Comme urnes cinéraires, on trouve de petites amphores à panse ovoïde, à long col et bord plat, et de grandes amphores cylindriques à petites anses. La céramique comprend presque toutes les séries préromaines de San Feliu de Guixols : poteries primitives faites à la main et ornées de dessins incisés; poteries importées, attiques à figures rouges et campaniennes; poteries ordinaires de pâtes grise, brune, noire ou rouge, toutes de formes grecques, sans décoration, et les hautes et larges amphores à petites anses. Le mobilier renferme des vases accessoires, des armes et des parures des types qui caractérisent les deux âges du fer dans les contrées au Nord des Alpes, plusieurs exemplaires du sabre grec *machaera* et de l'épée ibérique (?) et des fibules annulaires.

3. *Barcelone.* — A 5 kilomètres au nord de la ville, sur les dernières crêtes de la petite chaîne de montagnes qui longe la mer depuis San Feliu de Guixols, M. de Sagarra a étudié en 1905, au lieu dit Puig-Castelar, un établissement dont les vestiges se succèdent depuis l'époque néolithique jusqu'à la fin de l'âge du fer. 150 habitations de petite dimension, creusées en partie dans le sol, sont rangées sur huit terrasses étagées d'une centaine de mètres de longueur. Les terrasses sont soutenues par des murs de pierres irrégulières, taillées sur la face externe, et posées sur mortier de terre avec cales de petits matériaux. La station, qui occupe un tiers d'hectare, serait entourée de deux

1. Hurtebise, *Descubrimiento de una antiqua necropolis en San Feliu de Guixols*, in *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos*, Madrid, 1905.
2. Rubio de la Serna, *Noticia de una nécropolis ante-romana*, in *Memorias de la Réal Acad. de la Historia*, Madrid, 1888.

lignes de terrasses munies d'escarpes. En dehors des objets néolithiques et du bronze — fort intéressants, dont nous ne parlerons pas — il a été recueilli : 1° une céramique variée comprenant toutes les séries de San Feliu de Guixols et de Mataro, savoir : des poteries primitives, des poteries attiques à figures noires et rouges, des poteries de pâtes grise, noire, brune et rouge, de formes grecques et sans décorations, y compris les grandes et larges amphores cylindriques à petites anses ; 2° des objets en métal, parmi lesquels une fibule en bronze de Latène II, décorée de corail ; un sabre grec *machaera* ; des pointes de lance à douille ; 3° un petit disque de marbre avec inscription ibérique, etc.[1].

4. *Olerdola.* — Cette localité est située à 25 kilomètre à l'ouest de Barcelone, sur les bords de la riche plaine de Villafranca de Panadès, qui s'étend en arrière de la petite chaîne du littoral. On y voit une enceinte préromaine, avec tours carrées ou rondes, dont une porte est défendue par deux tours carrées. La muraille, de 2 mètres d'épaisseur, est construite en blocs d'appareil quadrangulaire bien taillés, qui sont disposés en assises parfois inégales dans une même rangée[2]. En certains points, le mur repose sur un soubassement de blocs polygonaux qui appartenait vraisemblablement à une enceinte plus ancienne. Près de la ville, une nécropole d'incinération de l'âge du fer, dans des silos, a donné un mobilier composé d'objets semblables à ceux des sépultures de San Feliu de Guixols et de Cabrera de Mataro.

5. *Tarragone.* — La célèbre muraille de cette ville a été maintes fois dessinée et photographiée, ce qui nous dispense d'une longue description. Nous rappellerons que, d'un développement de plus de 1 kilomètre, elle comprend : 1° une partie

1. F. de Sagarra, *Descobriments arqueologichs de Puig-Castelar*, in *Boletin de la Real. Acad de Buenas Letras de Barcelona*, 1906 ; J. Pijoan, *Una Estacion prerromana en Cataluña*, in *Hojas Selectas*, 1906.
2. Puig y Cadafalch, Mémoire sur l'*Arquitectura Romanica*, publié par l'*Institut d'Estudis Catalans*, 1907.

inférieure, dite cyclopéenne, avec tours carrées et petites portes ou poternes, qui est formée d'énormes blocs irréguliers, dont certaines faces sont très grossièrement aplanies ; 2° une partie moyenne, dite ibérique, composée de blocs quadrangulaires à bossages bien assisés ; 3° une partie romaine en matériaux plus épais et bien taillés. La partie supérieure et le chemin de ronde sont du moyen-âge[1]. L'enceinte cyclopéenne avait une hauteur de 7^{m},15, conservée sur quelques points ; elle a été portée à 10 mètres dans l'enceinte ibérique, et à 14 ou 16 mètres dans les enceintes romaine et du moyen-âge. Les tours ont 8 mètres de largeur et 5 mètres de saillie. — La muraille, de 5 à 6 mètres d'épaisseur, présente les particularités de construction suivantes. Les trois murs antiques sont également formés de deux parements de blocs, entre lesquels se trouvent placés, dans la partie cyclopéenne, une maçonnerie de grandes briques crues, moulées sur place ; dans la partie ibérique, de la terre et des pierrailles ; dans la partie romaine, une maçonnerie de briques crues[2]. Le parement extérieur du mur cyclopéen est formé de blocs polygonaux, dont la longueur varie de 1^{m},50 à 5 mètres, et la hauteur de 0^{m},60 à 1^{m},20 ; les dimensions vont du reste en diminuant à mesure que l'on s'élève. Les blocs sont posés sur mortier d'argile et calés par de petits matériaux. On distingue nettement les assises irrégulières suivant lesquelles la construction a été élevée. Sur le parement intérieur, les blocs de dimensions beaucoup moindres et grossièrement arrondis sont disposés également par assises. Enfin, les pierres des jambages des portes sont assisées comme à Emporion. Les matériaux quadrangulaires du mur ibérique ont des longueurs qui varient de 0^{m},60 à 0^{m},80 ; certaines pierres sont marquées de grandes lettres ibériques ; sur deux d'entre elles, on voit sculptées une tête de femme et une tête de nègre. Les matériaux cyclopéens proviennent des bancs du calcaire urgo-aptien, très dur et fendillé, sur lequel la ville est bâtie ; ceux des murs ibé-

1. Puig y Cadafalch, *loc. cit.*
2. R. Salas, architecte de la ville, *Communication inédite.*

rique et romain ont été extraits d'un calcaire tertiaire jaunâtre de la plaine voisine.

Les vestiges préromains de Tarragone sont peu importants. Hernandez a attribué à l'époque des murs cyclopéens une trentaine de silos creusés dans le roc, de $2^{m},50$ de diamètre et 2 m à $3^{m},50$ de profondeur, qui existent entre les tours del Capiscol et San Magin[1]. Un silo, de $1^{m},20$ de diamètre et de 2 mètres de profondeur, découvert dans une rue de la ville, a la forme des sépultures d'Olerdola; il renfermait des os d'animaux, du charbon, des poteries noires peut-être campaniennes, des tessons de vases ibéro-grecs peints, des fragments de dolium et quelques objets romains.

c) Bassin de l'Èbre.

1. *Calaceite.* — Cette localité de la province de Teruel est située au sud de l'Èbre, sur la pente occidentale des Monts Ibériques, qui barrent le bassin à 40 kilomètres de l'embouchure du fleuve. MM. Cabré et Pijoan y ont étudié une station de l'âge du fer, qui rappelle Puig-Castelar. Les maisons occupent des terrasses étagées, sur la crête qui sépare l'Aragon de la Province de Castillon de la Plana ; creusées en partie dans le sol, leurs murs sont construits en blocs grossièrement équarris et inégalement assisés, calés par de petites pierres et de la terre. Parmi les nombreux objets recueillis, nous mentionnerons : 1° toutes les séries céramiques des stations du littoral catalan, poteries primitives, poteries attiques et campaniennes, poteries de formes grecques, de pâtes grise, noire, brune ou rouge, sans décoration, y compris de grandes amphores cylindriques, et poteries peintes ibéro-grecques ; 2° une stèle décorée de dessins en creux ; 3° des poids de tisserand ornés de motifs incisés ou imprimés ; 4° un chandelier de bronze formé d'une colonnette, supportée par un cheval. Il est probable que les constructions fouillées représentent des caves à provisions; au-dessus, se

1. Hernandez, *Historia de Tarragona*, 1867.

trouvait l'habitation proprement dite, bâtie en briques crues, et séparée par une aire de rondins de bois enduits d'argile, dont il a été trouvé des débris[1].

2. *Région de Sarragosse.* — A Saragosse et aux environs, dans un rayon de 20 kilomètres, il a été recueilli des poteries des diverses séries des stations du littoral catalan. C'est de Zaïda, l'un de ces gisements, que provient la collection de poteries ibéro-grecques peintes, de très grandes dimensions, réunie par le Prof[r] Gil, et répartie aujourd'hui entre les Musées de Saragosse et de Barcelone. Une nécropole d'incinération en sol plat est signalée à Huesca ; on y a trouvé des poteries ibéro-grecques et des poteries de formes grecques sans décoration. Près de Calatayud, l'ancienne *Bilbilis*, M. le comte de Samittier a fouillé une grande nécropole d'incinération en terre libre, où il a trouvé toutes les séries céramiques des stations catalanes, des fusaïoles et des restes d'aliments : os d'animaux divers, coquillages, fruits, etc.[2].

2. *Provinces de Castellon de la Plana, de Valence, d'Alicante et de Murcie; bords du plateau de la Manche.*

a) Provinces de Castellon de la Plana et de Valence.

Une nécropole importante d'incinération, de l'âge du fer, a été découverte, il y a longtemps déjà, à Alcala de Chisvert, dans une tranchée du chemin de fer d'Almansa à Tarragone, à 50 kilom. au nord de Castellon, près de la côte. Les sépultures n'ont pas été décrites. On sait qu'elles étaient en sol plat et qu'elles renfermaient des vases de forme ollaire, des bracelets et fibules de bronze et des anneaux de fer. Ces objets donnent à penser que les deux périodes de l'âge du fer y étaient représentées comme à Mataro et à Olerdola. — Les vestiges signalés

1. Cabré, *Hallazgos Arqueologicos*, in *Boletin de Historia et Geographica de Bajo-Aragon*, sept.-oct. 1908 ; J. Pijoan, *Communication inédite.*
2. C[te] de Samittier, *Communication inédite.*

dans la province de Valence sont peu nombreux Quelques parties en blocs polygonaux de l'enceinte de Sagonte sont préromaines; un trésor de bijoux en argent et de monnaies puniques du IIIe siècle a été trouvé à Cheste en 1864. Nous rappelons enfin que l'on place la colonie phocéenne d'*Hemeroscopium* au sud de l'embouchure du Jucar.

b) Littoral des Provinces d'Alicante et de Murcie.

1. *Denia.* — A 5 kilom. au sud de ce port, l'ancien *Artemision*, il a été découvert en 1904, à Javea, près de la côte, un trésor composé d'un diadème filigrané en or, de chaînettes et pendeloques également en or, de deux armilles en argent terminées par des têtes de serpents, et d'autres menus objets[1].

2. *Elche.* — Cette ville est située à 20 kilom. au sud d'Alicante, non loin de la mer, sur les bords d'un torrent, le Vinalpo. Depuis longtemps, on a découvert sur l'Alcudia, petite terrasse qu'occupait la ville romaine d'*Ilici*, de nombreux vestiges : substructions, décorations architectoniques, débris de marbre et de fer, monnaies ibériques et romaines. La céramique, fort intéressante, renferme des vases attiques à figures rouges et des poteries campaniennes, ibéro-grecques et romaines. C'est dans ce lieu qu'au milieu de débris romains a été trouvé le buste en pierre calcaire du pays, appelé *la dame d'Elche*, aujourd'hui au Louvre, dont le costume et la parure ont soulevé de nombreuses controverses[2]. Une villa romaine, voisine de l'Alcudia, a donné une mosaïque de Galatée.

3. *Orihuela et Murcie.* — Orihuela, l'*Orelis* romaine, est sur la rive gauche de la Ségura, à 20 kilom. en aval de Murcie. Dans la banlieue, au lieu dit San-Anton, le R. P. Furgús a fouillé une grande nécropole, où toutes les époques sont repré-

1. Melida, *El tesoro iberico de Javea*, in *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos*, 1906.
2. Albertini, *Fouilles d'Elche*, in *Bull. Hispanique*, Bordeaux, 1906-07.

sentées depuis le néolithique jusqu'à la fin de la domination romaine. La couche supérieure, qui renferme les sépultures de l'âge du fer, a été profondément bouleversée par la culture ; on y trouve, au milieu de cendres et de charbons, des poteries vernissées noires campaniennes et ibéro-grecques, de grandes amphores cylindriques à petites anses et des poteries dites sagontines[1]. — A 3 kilom. au nord d'Orihuela, au village de Redoban, il a été recueilli, dans une couche à débris contenant toutes les poteries de San-Anton, un buste d'homme et deux têtes mutilées de taureau et de griffon. — Le même mélange de poteries est signalé dans les stations d'Alberga et du Cerro de la Puebla, voisines de Murcie au sud[2].

c) Région de la Sierra d'Almansa, et bords du plateau de la Manche à Albacète.

1. *Sierra d'Almansa.* — Les provinces de Valence et de Murcie sont séparées par un contrefort des Monts Ibériques, qui s'étend, sur 100 kilom., d'Almansa au cap de la Nao. Les deux pentes de cette région, où s'étagent les cultures les plus variées, ont été de tout temps très habitées. On y compte deux villes importantes, Yékla et Alcoy, et de nombreux villages. Les vestiges antiques abondent. Sur le versant sud, à 18 kilom. au nord d'Alicante, on a recueilli, à Agost, trois figures d'animaux en pierre du pays, de grandeur demi-nature, un taureau accroupi et deux sphinx. Au Cerro de los Santos, près d'Yékla, sur les ruines d'un sanctuaire, il a été trouvé un très grand nombre de figures sculptées en calcaire du pays : une centaine de statues, statuettes et figurines représentant des prêtresses et des adorantes, trente statues ou statuettes viriles vêtues, et cinquante bustes d'hommes. Le costume et les parures de certaines images féminines rappellent ceux du buste

1. R. P. Furgús, *La Edad prehistorica in Orihuela*, in *Historia de Orihuela*, t. II, 1903.
2. P. Paris, *Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive*, Paris, 1903.

d'Elche[1]. Dans le voisinage, au Llano de la Consolacion et à Coimbre-Jumilla, dans des couches à débris avec poteries grossières de couleur sombre, vases attiques, campaniens, ibéro-grecs, sagontins (?) et romains, on a découvert deux bustes d'homme une croupe de taureau et une tête de cheval mutilées. Enfin, quelques ornements d'architecture grecque proviennent des régions d'Elche et d'Yékla. Sur le versant Nord, il a été recueilli un sphinx à Bocairente, et l'on a reconnu, dans trois stations voisines d'Almansa, Amarejo, Meka et Mata de Estrella, des couches à débris avec le même mélange de poteries primitives, attiques, ibéro-grecques, et de pâte grise assez fine. Des sépultures d'incinération, rapportées par le mobilier au premier âge du fer, sont signalées dans ces stations ; un sphinx provient de Mata de Estrella. Ajoutons que le col qui réunit le plateau de Meka aux coteaux voisins est barré par un grand cavalier de terre et de pierres[2].

2. *Albacète.* — Dans la portion du plateau de la Manche qui confine à la région d'Almansa, de l'autre côté des Monts Ibériques, on a découvert trois figures d'animaux fantastiques en pierre du pays, le taureau à face humaine, dit *la Vicha de Balazote*, du musée de Madrid, et les deux sphinx aux ailes éployées du Salobral[3].

3. *Régions de l'Almanzora et de l'Almeria; Malaca.*

1. *L'Almanzora et l'Almeria.* — Ces deux petites régions font suite au bassin de la Ségura. Leurs mines de plomb et d'argent étaient exploitées dans l'antiquité ; Phéniciens, Carthaginois et Romains se sont succédé à Villaricos, petit port à l'embouchure de l'Almanzora, près des mines de l'Almizaraque et de l'Herrerias. C'est là que MM. Siret frères et M. le Dr Louis

1. Melida, *Las Esculturas de Cerro de los Santos*, in *Revista de Archivos Bibliothecas y Museos*, 1906.
2. P. Paris, *loc. cit.*
3. P. Paris, *loc. cit.*

Siret ont étudié la civilisation néolithique et les influences qu'elle a subies, ainsi que ses transformations par la civilisation du bronze[1]. Ces beaux travaux se trouvent aujourd'hui complétés par l'étude des établissements punique et du premier âge du fer de Villaricos et d'Herrerias. La nécropole de Villaricos renferme quatre groupes de sépultures. Dans le premier, nettement punique, les tombes d'inhumation sont semblables à celle de Tharros en Sardaigne. Dans le second, on trouve à la fois l'inhumation et l'incinération, avec de grandes cryptes et galeries d'accès; le mobilier renferme des objets puniques et certaines sépultures rappellent celles des cimetières de Carthage; un fragment de sphinx, semblable à ceux de la région d'Alicante, a été trouvé engagé dans le mur de l'une de ces tombes. Un troisième groupe, tout entier d'incinération, dont les urnes sont en terre libre ou dans des cavités entourées de dalles, contient : 1° des objets puniques; 2° des vases attiques et campaniens, des poteries ibéro-grecques et puniques et des amulettes égyptisantes; 3° des œufs d'autruche peints ou gravés, des objets en ivoire et en os gravés; 4° des armes, des parures et des poteries des deux âges du fer, épées à antennes, sabres grecs (*machaera*), lances à douilles, fibules de Latène et annulaires. Le quatrième groupe est formé de sépultures romaines. — A 3 kilom. de Villaricos, aux mines de Herrerias, le premier âge du fer est représenté par cinq sépultures d'incinération où l'on a recueilli des urnes de forme olla légèrement carénées et à décoration incisée, des poteries avec dessins brillants sur engobe, etc., des parures caractéristiques de la période et des vases puniques[2].

2. *Malaca.* — Des terrassements récents à l'Alcazaba, citadelle arabe dont certaines parties sont attribuées aux Phéni-

1. MM. Siret, *Les premiers âges du metal en Espagne*, 1901 ; Dr Louis Siret, *L'Espagne préhistorique*, in *Revue des questions scientifiques*, Bruxelles, 1893; autres publications des mêmes auteurs.
2. Dr Louis Siret, *Villaricos y Herrerias*, in *Mem. de la Acad. de la Historia*, Madrid, 1908.

ciens, ont donné d'assez nombreux objets, parmi lesquels on peut citer des poteries puniques et ibéro-grecques et des médailles préromaines[1].

VERSANT OCÉANIQUE

1. *Galice, Asturies, Bassin du Duero.*

1. *Galice et Asturies.* — Des vestiges de l'âge du fer ont été signalés dans diverses localités; savoir : des sépultures sous tumulus à Ortiguera, à 50 kilom. au nord de la Corogne, sur le littoral[2]; une épée à antennes à Vivero et quelques fibules des premier et deuxième âges du fer. Les bandeaux d'or, décorés par estampage de scènes de guerre et de chasse, vendus au Musée du Louvre comme ayant été trouvés à Cacerès, proviendraient des Asturies.

2. *Bassin du Duero, parties inférieure et moyenne.* — Un grand nombre de camps et d'enceintes, occupés à diverses époques depuis la pierre polie, ont été reconnus dans la riche région d'Entre Duero et Minho[3]. Martins Sarmento a étudié avec beaucoup de soin trois de ces stations, situées près de Guimaraens : les *Citanias* de Briteiros, Sabroso et Ancora[4]. Briteiros, d'une superficie de trois hectares, était défendu par trois enceintes concentriques : une muraille d'appareil polygonal, près de la ville, et deux terrasses avec escarpes de gros blocs irréguliers, dont la face vue est taillée. Sabroso n'avait qu'une enceinte. Les maisons, petites, de forme circulaire, et alignées le long de rues dallées, ont des murs d'appareil polygonal; un pilier central soutient la couverture. Les portes

1. De Berlanga, *Malaca*, in *Revista de la Associacion Artistico-Arqueologica Barcelonesa*, 1905-06-07-08.
2. *Illustracion Artistica*, 1882.
3. Tavarès de Proença, *Essai d'un inventaire des enceintes portugaises*, in *Congrès Préhist. de France*, 1907 ; F. A. Pereira, *Novo material para o estudo da estaturia e architectura dos castros do Alto-Minho*, Lisbonne, 1909.
4. Martins Sarmento, *A Arte mycenica de Nor oeste de Hispania*, in *Portugalia*, 1899.

trapézoïdales sont encadrées de dalles décorées de motifs géométriques découpés à plat, tresses, torsades, entre-lacs, méandres, swastikas, etc. Parmi les menus objets figurent des vases grossiers et d'autres de technique plus fine à dessins incisés ou imprimés, un bracelet, des fibules du 1er âge du fer et des fibules annulaires. On a trouvé dans la même région huit statues, informes ou sans style, de guerriers lusitaniens[1], et d'assez nombreuses stèles romaines qui portent quelques-uns des motifs des frises des Citanias. — Dans la partie moyenne des cours du Duero, il a été découvert : à Palencia, des vases peints ibéro-grecs; aux environs d'Avila, des parures de l'âge du fer et de grandes figures grossières en pierre, représentant des animaux, taureaux, veaux et porcs.

3. *Bassin du Duero, partie supérieure.* — La région des sources du Duero forme la province dont le chef-lieu est Soria, la ville la plus élevée de l'Europe (alt. 1.000 m.). Numance était située à 7 kil. de Soria, près du village de Garray, sur une petite colline isolée de la rive gauche du fleuve. Des vestiges antiques avaient été signalés depuis longtemps dans ce lieu; c'est seulement en 1853 que M l'ingénieur Saâvedra l'a identifié avec la célèbre cité celtibérienne[2]. Des fouilles méthodiques y ont été conduites dans ces dernières années; M. le Profr Schulten, d'Erlangen, a retrouvé la circonvallation et les camps de Scipion, tandis qu'une Commission Royale étudiait les substructions de la ville celtibérienne et du municipe romain. Nous empruntons les renseignements suivants aux relations déjà publiées[3].

1. P. Paris, *loc. cit.*
2. E. Saâvedra, *Descripcion de la Via Romana entre Uxama y Augustobriga*, in *Memorias de la Acad. de la Historia*, t. IX, 1879.
3. A. Schulten, *Numancia, Abhandl. d. k. Gesellsch der Wissenschaft zu Göttingen*, t. VIII, 1905; *Ausgrabungen in Numantia, Sonderabd. des k. D. Archaol. Instituts*, 1907; *Numance*, in *Bull. Hispanique*, t. X et XI, 1908 et 1909; R. Melida, *Excavaciones de Numancia*, in *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos*, Madrid, 1908.

L'époque néolithique est représentée par des silex taillés, une hache polie et des poteries; le bronze, par une céramique plus fine dont la technique rappelle celle des autres stations de la Péninsule. — Les substructions celtibériennes ont été rencontrées dans toute la colline, dont la superficie est de 40 hectares. Les maisons s'étageaient sur une série de terrasses soutenues par de grands murs de pierre sèche, qui, d'après M. Schulten, ont été utilisées pour la défense. Sur le plateau, d'une dizaine d'hectares, les murs ibériques se trouvent à $0^{m},50$ au-dessous des fondations romaines, dont ils sont séparés par une couche de terre brûlée, provenant de l'incendie allumé par les défenseurs. Les maisons, à plan rectangulaire et très petites, ont des soubassements en pierre sèche, des élévations de briques crues et une cave à provisions. Les rues, formées d'une sorte de macadam, sont à deux trottoirs avec blocs en saillie sur la chaussée, pour passer à sec de l'un à l'autre. Les objets recueillis comprennent quelques armes, des boulets de pierre et des balles de fronde, des fibules de Latène I et II, des fibules annulaires et une céramique, aussi nombreuse que variée, dont voici les principaux caractères. La technique est très perfectionnée; les pâtes, toutes à surface mate, sont de couleur noire ou grise, rouge orangé ou brunâtre. Il y a trois sortes de formes: quelques-unes rappellent la céramique du bronze; d'autres sont celles dites *celtiques*, complétées par des bords, anses et pieds; toutes les autres sont nettement grecques. Les vases des deux premiers types sont généralement sans décoration; on y voit parfois des moulures en creux ou en relief. Les vases de pâte claire et de formes grecques, sont souvent ornés de peintures à l'ocre, avec des motifs empruntés à toutes les périodes de l'art hellénique. A l'industrie fictile on peut joindre des fusaïoles avec dessins incisés et de nombreuses petites idoles informes qui servaient de dieux-pénates. Il n'a été trouvé ni poteries attiques ou campaniennes, ni amphores italo-grecques.

Les travaux de la circonvallation suivent la crête des coteaux qui entourent la colline de Numance sur les deux rives du

Duero. En certains points, le retranchement, de 4 mètres et plus d'épaisseur, est formé de deux ou trois murs de grands blocs irréguliers, reliés avec de la terre et de petits matériaux. Sept camps qui pouvaient loger 30.000 hommes, la moitié de l'armée de siège, occupent les points culminants. Le principal, celui de Castillejo, de 7.000 hommes, couvre 11 hectares; sur chaque côté, il y a trois lignes de baraques en pierres sèches, briques crues et bois, divisées par groupes répondant chacun à un manipule de 120 hommes, et à ses subdivisions, centuries et décuries — Parmi les objets recueillis figurent quelques armes, des boulets de pierre, des balles de fronde en plomb et en terre cuite, des pièces d'équipement, des poteries et des monnaies. Dans la céramique, on rencontre des vases indigènes grossiers, des poteries ibéro-grecques non décorées ou ornées de simples bandes, des poteries campaniennes, des amphores italo-grecques et des poteries romaines.

Les habitations du municipe, petites comme celles de la ville celtibérienne, sont bâties en mortier de chaux. Quelques tambours de colonnes et un autel proviennent des monuments. Les menus débris sont ceux des stations contemporaines de la péninsule, poteries sigillées, sagontines (?) et samiennes, amphores italo-grecques, etc.

2. *Bassins du Tage et du Guadiana.*

1. *Bassin du Tage.* — A Alcacer do Sal, la *Salacia* romaine, située dans la province d'Alemtejo, au sud de Lisbonne, une nécropole d'incinération en sol plat, explorée il y a longtemps déjà, a livré des mobiliers qui la rapportent aux deux périodes de l'âge du fer. On y trouve, en effet, des épées à antennes, dont une avec fourreau, des lances à douille, des sabres grecs (*machaera*), des épées ibériques (?), des torques et bracelets, des vases italo-grecs et des monnaies grecques et ibériques[1]. — Le musée de Madrid possède une collection de colliers, de

1. Cartailhac, *Ages préhistoriques de l'Espagne et du Portugal*, 1886.

bracelets et de figurines en os et en bronze, trouvés dans la région, qui sont, pour la plupart, de l'âge du fer. Une épée à antennes provient de Guadalajara[1].

2. *Bassin du Guadiana.* — Près de l'embouchure du fleuve, sur la rive des Algarves, il a été recueilli dans des sépultures d'inhumation sous tumulus, avec cistes de l'âge du bronze, des urnes et quelques objets qui seraient de l'âge du fer. Dans la partie supérieure du bassin, près d'Uclès, on aurait trouvé des poteries de l'âge du fer, dans un établissement qui a été attribué à l'époque du bronze[2].

3. *Bassin du Guadalquivir.*

1. *Région de Séville.* — a) *Stations des Alcores.* — En amont de Séville, la rive gauche du Guadalquivir est longée, sur une quarantaine de kilomètres, par une chaîne de collines appelées les Alcores, derrière laquelle, du côté opposé au fleuve, s'étend la plaine de la Véga. Cette plaine, particulièrement fertile, a été cultivée à toutes les époques; par suite du manque d'eau, la population agricole s'est constamment groupée sur les bords voisins des Alcores. M. Georges Bonsor a fait, en 1898, une étude remarquable des établissements qui se sont succédé depuis l'époque néolithique jusqu'à la domination romaine. Nous résumons la partie relative à l'âge du fer, en suivant les stations échelonnées de la Mesa de Gandul à Carmona[3].

Mesa de Gandul. — Près de cette localité, assise sur les ruines d'une ville que l'on croit punique, on a fouillé, au Bencarron, une vingtaine de tumulus de 1 à 4 mètres de hauteur. Le plus important renfermait dix sépultures d'inhumation dans des cistes de dalles, que le mobilier rapporte à l'âge du bronze.

1. Paris, *Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive*, Paris, 1903.
2. R. P. Capelle, *La Cueva prehistorica de Segobriga*. in *Boletin de la Real Acad. de la Historia*, 1893.
3. George Bonsor, *Les colonies agricoles préromaines du Guadalquivir*, in *Revue arch.*, 1898.

Les autres tertres sont d'incinération; quelques-uns recouvrent la fosse de crémation. La disposition des sépultures et le mobilier font attribuer ces tumulus à l'âge du fer; toutefois, certains objets, notamment des peignes et des plaques à godets en ivoire, gravées au trait de scènes empruntées à la vie de l'Orient et de l'Égypte, les distinguent des sépultures du même âge des contrées de l'Europe centrale.

Viso del Alcor. — Au lieu dit Santa-Lucia, de petits tertres recouvrent des sépultures d'incinération de l'âge du fer, les unes dans de grandes amphores cylindriques à petites anses, les autres dans des vases de diverses formes. Les mobiliers renferment des fragments de fer et de cuivre, des vases de couleur sombre à dessins incisés ou imprimés, des vases peints ibéro-grecs. Dans l'un des tertres, on a recueilli des plaques d'ivoire gravées et un œuf d'autruche.

Carmona. — Toutes les époques sont représentées autour de cette ville, bâtie sur les ruines de la *Carmo* romaine. — A l'Acébuchal, il y a des sépultures d'inhumation et d'incinération. Les premières, fouillées sans méthode par des collectionneurs, comprennent des silos nettement néolithiques et des tertres qui ont été attribués à la période de transition du néolithique au bronze ; toutefois, parmi les objets recueillis dans ces tertres, on voit une fibule en argent à long ressort du Hallstatt, des plaques de ceinturon, et des lames d'ivoire gravées semblables à celles dont il a été parlé plus haut. 77 sépultures d'incinération sous tertre, qui rappellent celles de Bencarron, sont rapportées nettement à l'âge du fer par leur mobilier. — A l'*Alcantarilla,* un tertre de 4 mètres de hauteur recouvre une sépulture d'incinération de l'âge du fer ; le mobilier renferme des tessons de vases de couleur sombre, des amphores cylindriques à petites anses, des ornements de cuivre et des tablettes d'ivoire gravées au trait. — A *la Cruz del Negro*, des sépultures d'incinération, en sol plat, ont donné des vases de couleur sombre à large ouverture, des poteries peintes ibéro-grecques, des parures et des bijoux, parmi lesquels une fibule serpentiforme,

des bracelets en bronze ouverts à extrémités terminées par des boules, des fibules annulaires, des scarabées égyptiens et des plaques d'ivoire gravées au trait. Cette nécropole répond aux deux périodes de l'âge du fer.

Canâda de Ruiz Sanchez et Entremalo. — Ces deux localités sont situées à 6 kilomètres au nord-ouest de Carmona. A la Canàda, il a été trouvé, dans un grand tertre avec fosse de crémation, une aiguière et son bassin en bronze, que la forme et la décoration rapportent à l'industrie punique. — A Entremalo, une butte de 7 mètres de hauteur est formée par la superposition d'une série de sépultures d'incinération de l'âge du fer. Parmi les poteries du foyer inférieur, il y a des amphores cylindriques à petites anses et des poteries noires ou brunes, dont l'engobe mate est décoré par brunissage de quadrillés brillants.

L'auteur des découvertes rapporte à des colons Liby-phéniciens, conduits là à diverses reprises, les nécropoles des Alcores. Les similitudes relevées avec les sépultures des deux âges du fer des autres régions de la Péninsule permettent de considérer dès maintenant cette attribution comme incertaine.

b) *Osuna.* — Cette ville, l'*Ursao* romaine, se trouve à 75 kilomètres au sud-est des Alcores, dans la région montagneuse, où, en 45 avant J.-C., César a détruit, à Munda, la dernière armée Pompéienne. Ossona, où s'était réfugié l'un des fils de Pompée, assiégée et prise, devint la colonie Julia Genetiva[1]. Il a été recueilli à diverses reprises, à Osuna, de nombreux débris antiques, parmi lesquels, en 1871-1873, les tables en bronze où se lit la constitution donnée par César à la colonie. C'est seulement en 1903 que des fouilles méthodiques y ont été conduites par MM. Engel et Paris[2].

L'emplacement choisi par ces archéologues renferme une portion d'enceinte avec tours rondes, que sa construction et de nombreuses armes et projectiles trouvés de chaque côté du

1. *De bello Hispanico*, VII.
2. Engel et Paris, *Une forteresse ibérique à Osuna*, in *Arch. des Missions scientif. et littér.*, 1906.

rempart permettent de rapporter à l'époque du siège. Les monuments figurés recueillis dans le voisinage de l'enceinte forment trois groupes : 1° Quatre décorations architecturales rappellent les frises des Citanias du Minho ; une corniche et un chapiteau sont grecs ou gréco-romains ; 2° Des fragments de quatre frises proviennent d'édifices imités de temples grecs. Sur trois d'entre elles, on voit des files de guerriers barbares ; sur la quatrième, un prêtre, des prêtresses et une joueuse de la double flûte grecque. Un acrotère est décoré d'un cavalier armé d'un glaive. Un *cornicen* romain appartient à une autre frise ; 3° Des figures d'animaux comprenant : un bélier sur une console ; un cheval et un mouton, en relief sur des plaques ; un taureau demi-nature en haut-relief sur un bloc, et un taureau entièrement en ronde bosse. Parmi les menus débris, peu nombreux, on trouve deux petits vases indigènes et des tessons ibéro-grecs, puniques et samiens. Un peigne en ivoire, orné de dessins d'animaux gravés au trait, semblable à ceux des Alcores, provient d'une sépulture d'inhumation dont la date est incertaine. Cet ensemble de documents a été rapporté en grande partie à la ville ibérique qui a précédé la colonie romaine.

2. *Région de Cordoue*. — Le village d'*Almedinilla* est situé à 35 kilomètres au sud de Cordoue. 250 sépultures d'incinération en terre libre, de l'âge du fer, vidées sans méthode, il y a une quarantaine d'années, ont donné des sabres de la forme grecque *machaera*, des outils, des parures, des perles et une céramique composée de poteries indigènes plus ou moins carénées, de poteries peintes ibéro-grecques, de poteries noires ou grises de formes grecques et de poteries romaines[1].

3. *Bassin supérieur du Guadalquivir*. — Des pans de murs formés d'énormes blocs quadrangulaires, grossièrement taillés et assisés, sont signalés à Caesaron del Portillo, entre Cordoue et Grenade, et à Castillo de Ibros, près de Baeza.

1. Engel et Paris, *Fouilles à Almedinilla*, in *Rev. arch.*, 1906, II.

II. — ÉTUDE D'ENSEMBLE DES PRINCIPAUX VESTIGES

1. *Agglomérations.*

a) *Établissements des civilisations supérieures. Emporion.* — S'il n'a pas été trouvé de vestiges dans la petite île de Saint-Martin, aujourd'hui couverte de maisons, les poteries grecques archaïques de la nécropole montrent que Palaiopolis existait dès la première moitié du VIe siècle. La ville de terre ferme, décrite par Tite-Live et par Strabon, est aujourd'hui connue. La muraille qui la défendait contre les Barbares, des édifices, le temple qui la dominait, les citernes qui l'alimentaient, des habitations petites et sans luxe, reproduisent les installations des cités grecques. Sur la fondation de Neapolis, on possède deux documents, les poteries grecques recueillies à l'intérieur des murs, qui ne remontent pas au delà de la 2e moitié du Ve siècle, et l'imposante muraille. Il est hors de doute que les matériaux de cette muraille rappellent les constructions égéennes; mais les grandes tours à forte saillie n'apparaissent dans les villes grecques qu'aux VIe et Ve siècles. Or, il existe des enceintes semblables, dans l'Italie centrale, à Cora, Norba, Alatri et Alba Fucentia [1], et sur la côte de Sicile, à Megara Hyblaea [2]; certaines sont datées par des événements historiques du milieu du VIe siècle. Ces remarques permettraient de rapprocher l'occupation de la ville de terre ferme, de l'époque à laquelle les premiers colons se sont établis à Palaiopolis.

Villaricos. — Les vestiges montrent que la ville punique était en plein développement au IVe siècle. On a reconnu l'acropole, qui est assise sur les dernières pentes de la montagne voisine, et de nombreuses substructions de maisons en pisé.

1. Modestow, *Introduction à l'histoire romaine*: Paris, 1907, p. 375 et suiv.
2. Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. VIII, p. 6.

Villes romaines des II[e] *et* I[er] *siècles.* — Les camps de Scipion à Numance et le municipe bâti sur le plateau après le siège représentent seuls ces établissements, dont il n'est pas possible de distinguer les vestiges à Ampurias et à Villaricos. A Numance, le camp de Castillejo est défendu par un mur d'assez grands matériaux, plus ou moins réguliers et assisés, tandis que, près du camp du Molino, le retranchement, en terre et pierrailles, de la circonvallation est revêtu sur ses deux faces d'énormes blocs semblables à ceux des enceintes cyclopéennes. C'est à ce dernier système que se rapporte l'enceinte d'Osuna, qui est formée d'un rempart de terre et pierrailles de 10 mètres d'épaisseur, y compris deux murs de blocs irréguliers. Les soubassements des baraques des camps de Numance sont en pierres sèches, quelques-unes grossièrement taillées ; les élévations, en briques crues et en bois. Les substructions du municipe sont toutes en pierre avec mortier de chaux. — A Ampurias, l'enceinte romaine, de 4 mètres d'épaisseur, est formée d'un soubassement d'appareil quadrangulaire régulier avec bossages, semblable à la partie ibérique de la muraille de Tarragone; sur ce soubassement, on a bâti par couches un mur composé de deux revêtements en béton de 1 mètre d'épaisseur, avec de la terre et des pierrailles dans l'intervalle. Nous répétons que, d'après quelques débris trouvés dans le béton, on ne peut pas affirmer que cette partie du mur ait été élevée aux premiers temps de l'occupation romaine.

b) *Contrée barbare.* — Les villes et les villages reconnus dans les diverses parties de la Péninsule occupent pour la plupart des positions défensives sur des pentes de montagne, des crêtes, des collines et des plateaux isolés. C'est seulement à Ampurias et à San Feliu de Guixols que l'on trouve des établissements maritimes.

Fortifications. — Les travaux de main d'homme qui complètent les défenses naturelles sont de quatre sortes. 1° Le sol, roc ou terre, a été taillé en talus raides, partout où l'escar-

pement était insuffisant; il en est ainsi à Bagur, sur certains points de l'enceinte de Gérone et probablement dans beaucoup d'autres lieux. A Méka, près d'Almansa, le col qui relie le plateau aux coteaux voisins est barré par un grand cavalier de terre et de pierres. 2° Le même système de défense se retrouve dans les enceintes de terrasses avec escarpes en matériaux souvent très gros, des Citanias du Minho et, peut-être, à Puig-Castelar et à Calaceite. 3° De véritables murailles entourent Tarragone, Gérone, Indica et Briteiros. Dans ces défenses, on distingue deux groupes d'ouvrages, les parties cyclopéenne et ibérique, qui se sont manifestement succédé. L'appareil quadrangulaire du mur ibérique indique une construction faite sous l'influence grecque, vraisemblablement au IIIe siècle, d'après les caractères ibériques qui y sont tracés. Cette première remarque date la partie inférieure de l'enceinte romaine d'Ampurias, qui proviendrait d'une muraille antérieure détruite et quelques portions du mur de Gérone. Une première enceinte d'Osuna, dont les matériaux gisent auprès du rempart romain, serait contemporaine de ces ouvrages. Quant au mur cyclopéen de Tarragone, il est incontestable que si les matériaux, tels que les blocs parfois énormes, très grossièrement taillés, et les grandes briques crues se rencontrent dans les forteresses égéennes, notamment à Tirynthe, l'appareil des parements et les tours carrées de cet ouvrage présentent des analogies avec la muraille grecque d'appareil polygonal assez fruste élevée à Ampurias au VIe ou au Ve siècle. Il subsiste toutefois une différence importante entre les deux enceintes : l'épaisseur plus grande à Tarragone et le mur intermédiaire en briques crues. C'est du reste au même système de construction en blocs polygonaux, posés avec mortier d'argile et calés de petites pierres, que se rapportent le mur intérieur de Briteiros et les escarpes des terrasses des autres Citanias. 4° La muraille d'Oderdola, de 2 mètres d'épaisseur, avec ses tours carrées et rondes, son appareil quadrangulaire bien taillé mais inégalement assisé, rappelle certaines enceintes de l'Etrurie

et de l'Italie méridionale que l'on s'accorde à rapporter aux VIe et Ve siècles.

Habitations. — Dans les agglomérations situées sur des pentes, à Numance, Puig-Castelar, Calaceite, les habitations sont rangées sur des terrasses étagées. Les maisons, toujours très petites et à plan rectangulaire, en partie creusées dans la terre ou dans le roc, comprennent généralement un étage, au-dessous duquel il y a une cave à provisions. Les terrasses sont soutenues par des murs en matériaux irréguliers grossièrement assisés. Les murs des habitations, en pierre ou en terre, ont des enduits d'argile fine à l'intérieur. A Numance, les élévations sont en briques crues; à Calaceite, les deux étages sont séparés par une charpente de rondins en bois garnis d'argile. Les aires des bâtiments et le sol des rues à trottoirs sont faits d'une sorte de béton d'argile. Dans les Citanias, le plan de la maison est circulaire, avec pilier central soutenant la couverture. En dehors de l'enceinte d'Ampurias, il a été trouvé des cavités de 3 à 4 mètres de diamètre, avec débris préromains; ce seraient des fonds de huttes indigènes en bois et pisé.

2. *Sépultures.*

a) *Villes grecque et punique.* — Le cimetière d'Emporion, situé en dehors de la ville, renferme des sépultures d'inhumation et d'incinération dont le mobilier répond à la longue période du VIe au IIIe siècle. Dans celles d'inhumation, le corps, souvent placé dans un cercueil en bois, est déposé au fond d'une cavité creusée dans le roc; cette cavité est garnie d'un caisson formé de tuiles à couvertures, réunies par des rivets en plomb. Le mobilier, composé d'objets à l'usage personnel, vases, parures, amulettes, etc., est placé aux pieds et à la tête. Les sépultures d'incinération, creusées en sol plat, contiennent des urnes avec couvercles, de pâtes noire, grise ou rouge, des vases accessoires et des parures. Les poteries sont les unes importées, les autres de fabrication locale. — Dans la nécropole punique

de Villaricos, située également en dehors de la ville, on trouve trois sortes de sépultures : inhumation dans des fosses profondes semblables à celles de Tharros (Sardaigne); inhumation ou incinération dans des cryptes souterraines bâties, avec galeries d'accès; incinération dans de petites cavités semblables à celles d'Emporion. Les mobiliers, plus ou moins riches, sont composés, comme dans la ville grecque, d'objets d'usage personnel.

b) *Contrée barbare.* — Les nécropoles, toutes d'incinération, se divisent en trois groupes : celles des premier et deuxième âges du fer, et celles où les deux âges n'ont pas été distingués dans les fouilles. — Au premier âge du fer, dans l'Ampurdan et à Herrerias, les sépultures en sol plat sont souvent protégées par des cercles de pierre ou par des dalles. Le mobilier, composé d'objets d'usage personnel et d'un repas préparé pour le mort, renferme des armes, des parures et des vases, qui caractérisent le Hallstatt dans les contrées de l'Europe centrale. Nulle part il n'a été trouvé d'objets provenant de pays de civilisation supérieure, ni de poteries peintes ibéro-grecques d'origine encore indécise. — Dans les nécropoles du deuxième âge du fer du littoral catalan, de l'Aragon et de Villaricos, les sépultures sont également d'incinération en sol plat, simples ou multiples dans une même cavité. Le mobilier, formé, comme au premier âge du fer, d'objets d'usage personnel et d'aliments, comprend : 1° des produits indigènes qui diffèrent entièrement de ceux de la période précédente, et quelques objets caractéristiques de Latène dans l'Europe centrale ; 2° de nombreux produits importés des pays de civilisation supérieure; 3° des poteries de provenance indécise, vases de formes grecques de pâtes noire, grise ou brune, et vases peints ibéro-grecs. — Les nécropoles où les deux âges du fer n'ont pas été distingués ont été rencontrés dans presque toutes les régions de la Péninsule.

c) *Région d'attribution incertaine.* — En raison de l'attribution ethnique de M. Bonsor, les sépultures d'incinération des Alcores forment, pour le moment, un groupe à part de l'âge du fer. On y trouve toutes les dispositions signalées dans l'Europe centrale : galgals, tumulus avec ou sans fosse de crémation, simples cavités ; quant au mobilier, il comprend, avec des objets caractéristiques des premier et deuxième âges du fer des autres parties de la Péninsule, des produits importés des pays de civilisation supérieure, qui n'ont été rencontrés jusqu'ici que dans cette région.

3. *Armes, parures, costumes, etc.*

a) *Villes grecque et punique.* — Les parures et les bijoux grecs, recueillis à Emporion, sont extrêmement nombreux. Colliers, bracelets et armilles, anneaux de jambe, bagues, perles de verre, ivoires gravés, amulettes égyptisantes, etc. forment au Musée de Gérone une collection fort importante. — Il en est de même à Villaricos, où les sépultures ont fourni des parures et des bijoux, la plupart puniques, parmi lesquels nous mentionnerons des bandeaux de casque en bronze décorés de dessins gravés, des fibules, des anneaux, *nézems*, perles de verres, amulettes égyptisantes, etc., des plaques d'ivoire ou d'os gravés au trait, et des œufs d'autruche peints de sujets d'animaux.

b) *Contrée barbare.* — *Armes.* — Le premier âge du fer de l'Europe centrale est représenté par l'épée et le poignard à antennes, des pointes de lance et de javelot, et le gaesum ; le deuxième âge du fer, par une épée de Latène (?), des pointes de lance et des umbos. Ces armes ont été rencontrées, isolées ou groupées, dans presque toutes les stations. Les sabres de la forme grecque *machaera*, du littoral catalan et des régions du Sud, sont les uns des produits helléniques, les autres des imitations indigènes. Les sculptures d'Osuna, antérieures à la domination romaine, font connaître l'armement de plusieurs tribus

qui ont lutté les unes contre les autres. Des guerriers ont le sabre grec et la petite rondache lusitanienne ; d'autres portent la cuirasse à lambrequins, la *cnémide* et le sabre *grecs* ; d'autres enfin le casque grec à aigrette, un casque ou bonnet à turban et le grand bouclier ovale celtibérien.

Parures. — Les parures caractéristiques du premier âge du fer de l'Europe centrale, colliers, bracelets, anneaux, fibules, agrafes et appliques, ont été recueillies dans les diverses régions ; celles du deuxième âge du fer sont plus rares et ne comprennent guère que des fibules de Latène I et II. Certaines fibules annulaires sont manifestement grecques ; les autres, trouvées en grand nombre, sont des imitations. Les fibules au cavalier ou au cheval des régions du nord-ouest rappellent celles de tombes villanoviennes. Enfin, les bracelets plats en argent, aux extrémités terminées par des têtes de serpent du trésor de Cheste, ressemblent à une armille d'une tombe grecque d'Emporion.

Costumes. — Grâce aux frises d'Osuna, on connaît les costumes des prêtres et des prêtresses ; la forme diffère de ceux des Grecs. Les guerriers ont, les uns, une casaque plissée et le brodequin ; d'autres, la tunique courte et plissée des hoplites.

c) *Région d'attribution incertaine*, — Il a été recueilli, dans les sépultures des Alcores, une trentaine de lames d'ivoire, peignes, plaques à godets et tablettes, ornées de dessins gravés au trait, qui proviennent bien certainement d'un pays de civilisation supérieure. L'aiguière en bronze de la Cañada de Ruiz Sanchez est attribuée, à cause de sa forme, à l'industrie punique.

4. *Céramique.*

a) *Établissements des civilisations supérieures.* — *Emporion.* — Les poteries de pâtes grise, noire, brune ou rouge, toutes des formes grecques les plus variées et sans décoration, trouvées en abondance dans les nécropoles, sont certainement des produits fabriqués dans la colonie du VIe au IIIe siècle ; il faut y

joindre de grandes amphores, notamment celles à corps cylindrique et à petites anses. — Les importations comprennent quelques vases peints chypriotes, béotiens, chalcidiens et corinthiens, de nombreux vases attiques à figures noires et rouges et à dessins sur fond blanc, des poteries italo-grecques et campaniennes, des amphores. — Des poteries peintes ibéro-grecques, des vases en formes d'animaux, et des figurines d'animaux sont de provenance jusqu'ici indécise. A la même série appartiendrait un vase de forme celtique et de technique assez fruste, décoré d'une scène de chasse peinte à l'ocre, qui a été trouvé par M. le Prof[r] Cazurro dans une sépulture grecque.

Villaricos. — Des tombes, nettement carthaginoises, ont fourni des vases attiques à figures rouges, des vases italo-grecs et campaniens, des poteries puniques et des amphores au corps cylindrique et à petites anses.

Villes romaines. — On a recueilli dans les camps de Numance, avec la céramique indigène, des vases vernissés noirs campaniens, des amphores italo-grecques et des poteries romaines. Quelques poteries arétines et sagontines (?) d'Ampurias peuvent être attribuées aux premiers temps de l'établissement romain.

b) *Contrée barbare.* — Dans toutes les régions, les caractères généraux de la céramique *indigène* de l'âge du fer sont les mêmes que dans le sud de la France. A la première période, la pâte grossière est recouverte d'enduits ou d'engobes de couleur sombre, rendus brillants par le polissage. Ces vases, façonnés à la main et bien cuits, ont des formes simples ou carénées ; ils sont décorés de dessins incisés ou imprimés et de zones de larges cannelures. Au deuxième âge du fer, les poteries, également de couleur sombre, sont d'une bonne fabrication, le plus souvent faites au tour. Les formes sont celles désignées sous le nom de *celtiques* dans l'est de la France; comme décoration, on trouve des lignes ondulées ou anguleuses, incisées ou

tracées à la pointe mousse. — Les produits importés comprennent : des vases attiques à figures rouges, des poteries italo-grecques et campaniennes et des amphores cylindriques et à petites anses, dans toutes les stations du littoral méditerranéen et à l'embouchure du Tage, et quelques vases puniques, dans le sud de la Péninsule. Aucune de ces poteries n'a été trouvée dans les sépultures du premier âge du fer. — Dans de nombreuses régions, notamment sur le littoral méditerranéen, on rencontre en abondance des poteries de provenance indécise qui offrent les caractères suivants : pâtes assez bien choisies, travaillées au tour et d'une bonne cuisson ; surface lisse ou mate, couleur sombre ou claire ; formes celtiques ou grecques, avec prédominance des dernières. Un premier groupe comprend des vases de couleur noire, grise, brune ou rouge, le plus souvent sans décoration, quelques-uns ornés de moulures ou de ressauts (Numance). Un deuxième groupe se compose des vases dits *ibéro-grecs*, de couleur grise ou variant du rouge orangé au rouge brunâtre. Le choix de la terre et la technique, assez variables, rapprochent ces vases, soit des premières poteries peintes chypriotes et corinthiennes, soit de celles attribuées à des peuples barbares de l'Italie méridionale. Les vases de couleur rouge orangé ou brun sont décorés de peintures mates faites à l'ocre ; ceux de couleur gris clair ont des dessins peints en blanc. Des vases de couleur sombre, des régions du sud, portent des dessins brillants sur l'engobe mate. On trouve enfin sur quelques vases de formes grecques et de couleur sombre, et sur des fusaïoles, des dessins incisés empâtés de matière blanche, semblables à ceux de la céramique du premier âge du fer (Mataro). Il faut remarquer qu'aucune des séries de provenance indécise n'a été rencontrée dans les nécropoles où le premier âge du fer est seul représenté.

c) *Région d'attribution incertaine*. — Les sépultures des Alcores ont donné toutes les séries céramiques des autres stations de l'âge du fer de la Péninsule. Les poteries *indigènes*, le

plus souvent de couleur sombre, ont des formes qui rappellent, les unes, le premier âge du fer du littoral catalan, les autres, les vases celtiques du deuxième âge du fer. Les dessins qui les décorent sont incisés ou imprimés. Les importations comprennent quelques poteries attiques à figures rouges, des poteries italo-grecques, campaniennes et puniques. — Les séries de provenance indécise sont également représentées par des vases peints ibéro-grecs ou décorés de dessins brillants sur l'engobe mate, et par des vases de pâte noire, grise, brune ou rouge, de formes grecques, sans décoration.

5. *Monnaies.*

Époque préromaine. a) *Villes grecque et punique.* — MM. Delgado et Botet y Siso divisent les monnayages d'Emporion en trois périodes. Des oboles archaïques, semblables à celles du trésor d'Auriol, sont du VIe siècle; la drachme à la tête d'Artémis avec le collier et au Pégase volant (poids 4 gr. 80) a été frappée du milieu du Ve à la fin du IVe siècle; la troisième période, qui s'étend de la fin du IVe à la 1re moitié du IIe siècle, comprend les drachmes à la tête d'Artémis et diadème, et la presque totalité des monnaies de bronze et de cuivre au type de Pallas casquée, avec symboles et marques diverses. — Les monnaies carthaginoises des deux trésors trouvés à Carthagène et dans la province de Valence, sont du IIIe siècle. La pièce en bronze d'Ebusus au Cabire serait antérieure au IIIe siècle.

b) *Contrée barbare.* — Quelques monnaies de la région d'Alicante, notamment celle de la ville de Saxs, reproduisent des types et des symboles gréco-sicules, avec légende ibérique. — M. Botet y Siso admet que les monnaies dites *celtibériennes*, des peuples du nord-est de la Péninsule, savoir : les drachmes imitées de celles d'Emporion et les monnaies de bronze, remontent à la 2e moitié du IIIe siècle. Les légendes sont ibériques; les types et les symboles sont empruntés aux monnayages de l'Asie Mineure et de la Grèce. La circulation

monétaire de la contrée comprenait, en outre, les monnaies de Marseille, celles de Sicile et des pièces des peuples de la Gaule. — Les types et les symboles des autres régions sont également empruntés à la Grèce. Comme figures des types, on trouve Héraklès, sur le littoral sud et en Lusitanie ; Poseidon, sur la côte sud et en Bétique ; Cybèle, dans le sud ; Héphaistos, à Malaca ; Pallas, sur la côte sud et dans le nord-est.

1re *Période de la domination romaine.* — A cette série appartiennent les monnaies en bronze d'Emporiae, à la tête de Minerve casquée, derrière laquelle on voit l'arc et le carquois, et des pièces celtibériennes, argent et bronze, avec des légendes latines et ibériques. A partir du Ier siècle, la monnaie romaine paraît avoir été exclusivement employée dans toute la Péninsule, à l'exception du nord-est.

6. *Art et Décoration.*

a) *Villes grecque et punique.* — 1. *Architecture.* — Les chapiteaux, bases et fûts de colonnes doriques, de dimension moyenne et petite, trouvées à Ampurias, ornaient peut-être les édifices de la seconde ville grecque. A Villaricos, il n'a été trouvé qu'un monument punique, une stèle funéraire inscrite, dont le fronton est isoscèle. — Un grand bloc bien taillé d'Ampurias, provenant vraisemblablement d'une ante, porte des décorations qui diffèrent entièrement de celles de l'époque classique. Les motifs sont géométriques : sur la face principale, deux bandes verticales de lignes en zigzag opposées s'amortissent par des crosses sur des méandres horizontaux, auxquelles fait suite une figure assez compliquée, malheureusement incomplète ; les faces latérales sont ornées de grandes spirales liées entre elles. Les larges lignes des dessins, arrondies sur les arêtes, ressortent en relief sur le creux des faces de la pierre, qu'encadre un petit bandeau. Les motifs peuvent être rapportés aussi bien à l'art mycénien qu'aux arts chypriote, du Dipylon et de la Grèce archaïque, où on les trouve isolés ou groupés ; le mode d'exécu-

tion rappelle celui des panneaux et des frises d'édifices mycéniens.

2. *Figures d'hommes et d'animaux.* — L'aile de sphinx, découverte dans une tombe punique de Villaricos, provient d'une figure grecque archaïque. Quant aux figurines d'animaux en terre cuite, taureau, mouton, tortue, hérisson, etc., des sépultures d'Emporion, rien n'empêche de les rapporter à l'industrie locale. Il en serait de même du vase en forme d'oiseau, à tête de taureau et face humaine, si les ailes peintes à l'ocre ne le rapprochaient de ces vases ibéro-grecs d'origine indécise.

3. *Décoration des parures, ustensiles, etc.* — *Objets modelés ou moulés.* — Une tête de lion archaïque en bronze, qui ornait la fusée d'un char, et une armille en argent à tige ronde, terminée par des têtes de serpent, sont datées du IVe siècle par la sépulture d'enfant où elles ont été trouvées. Les amulettes égyptisantes en grès coloré, scarabées, dieux à têtes d'animaux, etc., les alabastres de pâte vitreuse et les amphorisques, trouvés à Emporion et à Villaricos, sont des produits importés aux Ve et IVe siècles.

Objets gravés et incisés. — Nous signalerons, à Ampurias, un bouton de verre décoré d'une spirale incisée ; à Villaricos, des bandeaux de casques puniques, ornés au trait de lignes d'ondes et d'autres courbes, et de petites plaques d'os ou d'ivoire, gravées de dessins d'animaux et de lignes de spirales.

Objets peints. — Les vases grecs d'Ampurias, béotiens et corinthiens, attiques à figures noires et rouges et les vases italo-grecs, se répartissent du VIe au IIIe siècle[1]. A Villaricos, où il n'a été trouvé que des vases attiques à figures rouges, les importations n'auraient commencé qu'au IVe siècle. C'est à la même époque qu'il faut rapporter les œufs d'autruche peints de sujets d'animaux. Ces dernières figures sont encadrées

1. Botet y Siso, *Discursos leidos en la R. Acad. de Buenos Letras de Barcelona*, Barcelone, 1908.

de motifs géométriques : losanges, torsades autour de points, quadrillés, damiers, etc., très communs dans les céramiques chypriote et corinthienne, et dans l'art grec archaïque. Les vases dits ibéro-grecs des deux villes donnent lieu aux remarques suivantes. A Ampurias, les motifs sont presque tous géométriques ; à Villaricos, on trouve de nombreux dessins de plantes et d'animaux, parmi lesquels l'aigle tenant un serpent, motif familier à la décoration punique. — Quant au vase peint de forme celtique trouvé à Ampurias, ses figures d'un bon dessin obligent de l'attribuer à un atelier hellénique.

Objets en filigrane. — Une bague d'Ampurias, dont le chaton est formé de deux spirales très fines opposées, mérite une mention particulière. Elle est faite d'un seul fil de bronze, comme certaines fibules de l'âge du fer.

Gravures des monnaies. — Les types et les symboles du monnayage emporitain, d'abord d'un bon dessin, dégénèrent dans la dernière période, où, entre autres incorrections, on remarque que le nez et les lèvres sont figurés par de petites saillies lobulaires.

b) *Contrée barbare.* — 1. *Architecture.* — M. Paris signale six décorations recueillies dans la région comprise entre Elche et Yékla. Un chapiteau de pilastre orné de palmettes classiques et des fragments de quatre chapiteaux ioniques plus ou moins irréguliers, peuvent témoigner de l'existence de monuments imités d'édifices grecs, antérieurement à l'époque romaine[1]. — Les décorations avec motifs géométriques, des Citanias du Minho et d'Osuna, donnent lieu aux observations suivantes. Sur certaines frises, on trouve des entrelacs à trois brins, des torsades et des doubles S, encadrés de cordons ou tresses, simples ou doubles. Sur d'autres et sur un grand tympan de Briteiros, dont la destination n'est pas déterminée, il y a des swastiskas à quatre ou trois branches, rectilignes ou courbes, des croix pattées,

1. Paris, *Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive*, t. I, p. 40 et suiv. Paris, 1903.

des lignes de doubles S réunies par des chevrons, des X doubles, des demi-cercles concentriques et des rosaces à six rayons enchevrêtées. Ces ornements ont été exécutés par trois procédés différents : quelques-uns sont de simples gravures au trait; d'autres sont découpés à plat en lignes épaisses à contours arrondis; enfin, des croix pattées et des triscèles ressortent en relief sur un approfondissement de la pierre. Ces divers motifs se rencontrent à toutes les périodes de la décoration grecque, depuis le mycénien jusqu'à l'art classique; il en est de même des trois procédés d'exécution. On peut rappeler à cette occasion qu'une porte trapézoïdale, figurée sur une stèle étrusque du Musée de Bologne, est encadrée de tresses semblables à celles des baies des Citanias[1].

2. *Figures d'hommes et d'animaux*[2]. — De grossières poupées en os, en terre cuite et en bronze, trouvées dans diverses régions, notamment à Numance, peuvent être attribuées à l'époque préhistorique. Six statuettes grecques archaïques de bronze ont été recueillies dans les régions du sud; d'autres en terre cuite, venues de l'Italie méridionale aux IIIe et IIe siècles, se rencontrent dans presque toutes les stations barbares.

Les compositions guerrières et religieuses des frises d'Osuna sont incontestablement imitées des décorations de temples grecs. Elles font connaître des costumes et des armes de guerriers qui sont en partie indigènes (casaque plissée, chaussures, casque à turban, ceintures, boucliers), en partie grecs (tunique courte plissée, cuirasse à lambrequin, cnémide, casque à crinière, sabre *machaera*). Les costumes du prêtre et des prêtresses sont indigènes. Les femmes portent de longs voiles et tiennent à la main le vase sacré de forme celtique; une acolyte joue de la double flûte grecque. Les personnages ont la face mutilée ou sont décapités, de sorte qu'on ne peut que relever les défauts

1. Martha, *L'art étrusque*, Paris, 1889.
2. M. Paris, qui a fait connaître la plupart de ces figures, les a toutes décrites avec le plus grand soin, soit dans l'*Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive*, soit dans son mémoire sur la *Forteresse ibérique d'Osuna*.

de proportion des corps, le peu d'anatomie et de modelé, les attitudes parfois maladroites de ces figures taillées dans une pierre tendre du pays. Un *cornicen*, un acrobate, des stèles funéraires à personnages, sont de l'époque romaine; les autres sculptures, où l'influence grecque est manifeste, se rapportent à la période préromaine.

Les sculptures du Cerro de los Santos montrent qu'il existait en cet endroit un sanctuaire où se sont accumulées des images votives de prêtresses ou d'adorantes et de dévots. Ces figures, quand elles ne sont pas d'une interprétation purement conventionnelle, accusent les mêmes défauts de proportion et d'anatomie que celles d'Osuna. Toutes présentent du reste, dans les physionomies et dans le maintien, un caractère de gravité en rapport avec l'acte religieux qu'elles rappellent; sur quelques bustes d'hommes, l'attitude est celle de l'extase. Chacun des trois groupes de figures offre dans les costumes, les parures et le figuré de certaines parties de la tête des particularités qu'il importe de mentionner avec quelque détail. — Le costume des prêtresses, souvent très riche, diffère du vêtement grec. Il se compose, en effet, d'une robe talaire, de jupes de dessus, d'un châle à plis carrés et d'un long voile qui descend d'une coiffure mitrée. Les parures comprennent des colliers, un pectoral, des anneaux et un bandeau d'où partent de larges pendeloques qui encadrent le visage. Ces bijoux se rapportent, les uns à l'art mycénien, d'autres, à l'art phénicien et à l'art grec archaïque. Certaines statues ou bustes, particulièrement soignés, donnent lieu à des rapprochements avec l'art grec archaïque. Des yeux sont dessinés en amande avec relèvement vers les tempes; la chevelure se termine sur le front par une rangée de petites boucles comme sur certaines têtes du Musée de l'Acropole; ou bien elle est figurée à partir du bandeau par de simples lignes ondulées qui rappellent également des têtes archaïques du même Musée[1]. — Les figures viriles, statues et statuettes, presque

1. Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. VIII, p. 220, 472, 629, Paris, 1903.

toutes décapitées, font connaître le vêtement civil, qui comprend une longue tunique et un himation drapé de différentes manières. Sur quelques statues, on voit des boucles d'oreille et des anneaux de bras en spirale. — Les bustes d'homme, de grandeur nature ou plus petits, donnent lieu aux mêmes observations que les têtes des prêtresses; le dessin est le plus souvent défectueux; quelques crânes sont difformes. Dans le figuré de la chevelure, on trouve des lignes parallèles de boucles avec courbes concentriques et des lignes de pointes imbriquées, qui rappellent certaines stylisations de la Chaldée et de l'Égypte, ainsi que les files parallèles de bâtonnets et les petites boucles rondes sur le front de l'art grec archaïque. La plupart des têtes sont nues; quelques-unes portent le casque à turban des guerriers d'Osuna. — Ajoutons qu'au Llano de la Consolacion, localité voisine du Cerro, on a recueili deux bustes et un fragment de statue cuirassée à la grecque.

Le buste-portrait de la dame d'Elche a déjà fait l'objet d'études importantes, en vue de déterminer toutes les influences qu'il reflète et l'époque à laquelle il peut remonter[1]. Nous nous contenterons de rappeler qu'à part le voile qui manque, le costume se rapproche de celui des prêtresses du Cerro; quant aux parures, on s'accorde à rapporter les colliers à l'art gréco-étrusque, et le diadème, les pendeloques et les disques qui couvrent les oreilles, aux arts mycénien et phénicien. Les traits irréguliers, rendus d'une manière très réaliste, composent une physionomie fort intéressante, ce qui permettrait d'attribuer l'image à un maître fort habile, si la tête n'était enfoncée dans les épaules d'une manière difforme. — Le sarcophage anthropoïde de Cadix donne lieu à peu près aux mêmes observations que les sculptures d'Osuna et du Cerro[2].

Les figures d'animaux d'Osuna, qu'elles soient en relief sur des plaques (cheval, mouton et taureau) ou en ronde bosse

1. Heuzey, *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1877 ; Th. Reinach, *La tête d'Elche au Musée du Louvre*, in *Revue des Etudes grecques*, 1898.
2. Paris, *Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive*, t. I.

(taureau demi-nature), révèlent les mêmes défauts que les sculptures des frises : manque de proportion, peu d'anatomie et de modelé. Il en est tout autrement des animaux réels ou fantastiques, cheval, sphinx ailés, taureau androcéphale, de la région d'Alicante-Albacète. L'anatomie et le modelé sont généralement bons ; ces figures peuvent être parfaitement rapprochées de celles qui, en Asie-Mineure et en Grèce, protégeaient des sépultures à partir du ve siècle. On peut ajouter que les fanons et les rides oculaires des taureaux sont représentés de la même manière que dans une métope d'un temple de Sélinonte. — Nous n'avons rien à dire des statues informes de taureaux, veaux et porcs trouvées dans le Nord-Ouest de la Péninsule, notamment dans la région d'Avila.

3. *Décoration des parures, armes et ustensiles.* — *Objets modelés ou découpés.* — Les protomes de cheval et d'autres animaux qui décorent les poignées de sabres *machaera,* les chevaux de certaines fibules de la région Nord-Ouest et le cheval qui supporte le chandelier de Calaceite, sont des imitations de figures grecques. — Des sabres d'Almedinilla, à poignées artistiques, sont manifestement sortis d'ateliers grecs. Il en serait de même des bracelets plats en or et en argent de Javea et de Cheste, dont les extrémités sont terminées par des têtes de serpent, comme l'armille en argent d'une tombe grecque d'Ampurias.

Objets avec dessins gravés, incisés et imprimés. — L'embouchure du fourreau d'une épée à antennes d'Alcacer do Sal est décorée au trait d'un motif d'ondes et de spirales semblable à celui d'une frise sculptée des Citanias[1]. — Parmi les objets recueillis à Calaceite se trouve une stèle portant dessinées au trait deux bandes de pointes de lances à douille, entre lesquelles se trouve un cavalier au large bouclier rond, qui rappelle ceux des monnaies celtibériennes ; ces figures sont encadrées de lignes de losanges et de dents de loups. Sur des pesons sont figurés,

1. Pereira, *Novo material para o estudo da estatuaria y architectura dos castros do Alto-Minho*, Lisbonne, 1909.

également au trait, un cavalier, des swastikas, etc., et sont imprimées des rosaces à huit rayons, une palmette à fleur de lotus. On remarque que la plupart de ces motifs sont grecs. — La céramique du 1er âge du fer des stations du littoral catalan présente presque tous les décors rencontrés dans le sud de la France, savoir : des lignes de points, virgules, petits cercles, dents de loup, méandres, chevrons et triangles, etc., empâtés de matière blanche; des zones de larges cannelures, verticales ou horizontales, ou disposées en chevrons autour de mamelons ; de petites pointes en saillie; des lignes de S, etc. Ces divers motifs se rencontrent dans les premières couches d'Hissarlik et dans la céramique du Dipylon. — Les poteries indigènes du 2e âge du fer sont généralement sans décoration. De la même période, il a été recueilli à Cabrera de Mataro des poteries de formes grecques d'origine indécise, qui sont ornées de dessins incisés et empâtés de matière blanche. — Un bouton de verre de Puig-Castelar, décoré d'une spirale largement incisée, est de fabrication grecque.

Objets peints. — Cette catégorie est formée exclusivement des poteries peintes ibéro-grecques, si abondantes dans les stations barbares. La décoration, parfaitement décrite par M. R. Melida, à l'occasion des fouilles de Numance[1], comprend des ornements géométriques et des figures empruntées à la flore et à la faune, le plus souvent stylisées. Les figures sont disposées entre des bandes ou lignes et dans des sortes de métopes pour une même zone. La peinture, à surface mate, ne comporte généralement qu'une seule matière, les ocres, dont les teintes varient avec l'épaisseur de la couche et le degré de cuisson; des rehauts de deux autres couleurs, parmi lesquelles figure le blanc, sont assez rares. Comme dans certains vases corinthiens, des lignes incisées, tracées au compas, limitent parfois le dessin des demi-cercles concentriques.

Les motifs géométriques rectilignes comprennent : la croix simple ou pattée, le triangle, le losange, les dents de loup, les

1. Melida, *Excavaciones de Numancia*, in *Rev. de archivos, bibliot. y museos*, 1908.

méandres, les swastikas, les lignes zigzaguées, etc. ; les motifs curvilignes, l'onde, la spirale, les lignes ondulées, les postes, les lignes de S, les spirales, les cercles, demi-cercles et quarts de cercle concentriques. Ces dessins se retrouvent dans l'art mycénien, dans les céramiques du Dipylon, chypriote, corinthienne, italo-grecque, ainsi que dans l'art grec classique. — Les motifs végétaux sont le rameau, parfois avec des fleurs et des fruits, et les rinceaux de toutes formes; ces décorations appartiennent à toutes les périodes de l'art hellénique, depuis le mycénien. — Les animaux imités de la nature, cheval, poissons, aigles, oiseaux aquatiques, sont ceux des céramiques du Dipylon, béotienne et corinthienne; certains animaux fantastiques s'apparentent avec des figures orientales et égyptiennes. Des oiseaux, représentés par des parties, les unes pleines, les autres rayées de hachures, rappellent ceux de la céramique mycénienne. Les figures humaines, très rares, rappellent, comme interprétation, celles de vases chypriotes — Sur quelques poteries, on voit des inscriptions ibériques. Enfin, la peinture d'une situle de Numance est complétée par une petite tête de lion en relief, comme dans les vases peints de l'Italie méridionale. Pour donner une idée du mélange des motifs sur une même pièce, nous mentionnerons le couvercle d'un grand vase de la collection Gil, qui doit être décrit par M. Pijoan. Au centre se trouve une croix pattée; puis une succession de zones inégales, dents de loup, longues arètes, dents de loup, grandes postes terminées par des spirales, triangles opposés couverts de hachures, et, sur le bord, un large rinceau avec feuilles et fruits de lierre.

Autant que l'on peut en juger par les publications déjà faites, on trouve dans le sud de la Péninsule presque tous les motifs géométriques et de figures. A Numance, les motifs empruntés au Dipylon et aux céramiques béotienne et corinthienne sont plus nombreux. Dans la même région, les dessins géométriques ne comprennent guère que des bandes et des festons de demi-cercles concentriques. Ces derniers motifs, peints en blanc, sont du reste les seuls que l'on trouve sur les poteries de pâte gris

clair de l'Ampurdan. En résumé, dans la décoration comme dans la technique et dans les formes, toutes les poteries ibéro-grecques sont inspirées de l'art hellénique à ses diverses périodes.

Objets estampés. — Ils sont représentés jusqu'ici par les bandeaux d'or de Cacérès, dont les scènes de guerre et de chasse, personnages, armes, chevaux, oiseaux aquatiques, poissons, tortue, grand vases à anses, et leurs encadrements de torsades, ont été justement rapportés à l'art du Dipylon, comme les situles des stations bolonaise et carinthienne[1].

Objets filigranés. — La colonne du chandelier de Calaceite est formée de chaînettes de bronze réunies par un commencement de fusion. La forme rappelle certains candélabres étrusco-grecs. — Les diadèmes en or du trésor de Javea ont une décoration assez compliquée, dont tous les motifs, rinceaux, palmettes, lignes sinueuses, dents de loup, sont grecs. Nous n'hésitons pas à attribuer à l'orfèvrerie hellénique ces parures dont la trame si délicate rappelle les beaux bijoux étrusques.

Monnaies. — Sur les monnaies de la région Nord-Est, dont les types et les symboles sont imités de pièces grecques, et notamment de celles d'Emporion, on retrouve le dessin incorrect de la figure de Pallas de la 3e série emporitaine, et souvent des déformations plus ou moins grotesques des autres types, tandis que l'animal du symbole reste assez bien dessiné.

c) *Région d'attribution incertaine.* — Les objets des sépultures des Alcores sont communs avec ceux des nécropoles des autres régions de la Péninsule, à l'exception des poteries décorées par le brunissage de l'engobe mate et des plaques d'ivoire ornées de dessins gravés, dont il nous reste à parler. Les poteries à dessins brillants, trouvées également à Villaricos, se rapportent par leurs formes au deuxième âge du fer. Sur les plaques d'ivoire on voit des animaux réels et fantastiques, lion, bouquetin, gazelle, griffon, sphinx ailé, et des scènes de chasse, au milieu de palmiers et de touffes de lotus. Les figures sont

1. Schlumberger, in *Gazette archéologique*, 1885.

encadrées de lignes de dents de loup, de rosaces à six branches enchevêtrées, de torsades autour d'un point et de palmettes à feuilles multiples ou à fleurs de lotus. Les motifs des cadres se rencontrent aux diverses périodes de l'art hellénique, surtout à la période archaïque. Quant aux scènes de chasse, elles se passent manifestement dans le nord de l'Afrique et en Assyrie. Les scènes assyriennes offrent des analogies avec celles représentées sur un ivoire provenant d'une sépulture étrusque[1]. Autant qu'on en peut juger par la publication de M. Bonsor, les gravures, toutes d'un bon dessin, ne peuvent être attribuées qu'à des Grecs, probablement des colonies d'Égypte.

(*A suivre.*) Léon JOULIN.

1. Martha, *l'Art étrusque*, Paris, 1889.

L'HOMME AU VERRE DE VIN [1]

Parmi les tableaux de premier ordre acquis, dans ces dernières années, par le Musée du Louvre, aucun n'est resté plus mystérieux que le portrait dit « L'homme au verre de vin »[2]. On ne



Fig. 1. — L'homme au verre (Musée du Louvre).

sait rien de sa provenance. Il appartenait à un amateur viennois, le comte de Wilczek, quand il fut exposé, pour la première fois, à Munich, comme l'œuvre d'un élève de Van Eyck

1. Note lue à l'Académie des Inscriptions, le 10 juin 1910.
2. *Répertoire des Peintures*, t. II, p. 470, avec la bibliographie.

(1901)[1]. MM. Bode et Friedländer l'attribuèrent aussitôt à Fouquet et c'est sous le nom de Fouquet qu'il parut à l'Exposition des Primitifs à Paris, à côté du Charles VII, de l'Estienne Chevalier, de la Vierge d'Anvers, du portrait daté 1456 de la galerie Liechtenstein et d'un portrait (assez voisin, mais un peu



Fig. 2. — Don Henrique, détail (Lisbonne, archevêché).

postérieur) de la collection Heugel. M. Georges Hulin fut le premier à signaler des différences inconciliables entre les deux portraits des collections Wilczek et Liechtenstein, évidemment de la même main, et le petit groupe des œuvres authentiques de Fouquet. Malgré la résistance de MM. Bouchot et Lafenestre, cette manière de voir s'accrédita; on la trouve exposée, avec d'excellents arguments, dans l'article publié par M. Leprieur, lors de l'acquisition du portrait Wilczek par le Musée du Louvre[2].

1. Voir Leprieur, *Gazette*, 1907, I, p. 9.
2. *Ibid.*

M. Leprieur s'y montre d'ailleurs très hésitant sur l'attribution; il pense à un peintre d'Amiens dont la formation aurait été parallèle à celle de Fouquet; mais dans le même article, décrivant, à la suite de l'*Homme au verre de vin*, un panneau de l'école castillane, acquis par le Louvre grâce à M. Émile Bertaux, il commence ainsi la notice qu'il consacre à cette peinture : « Celle qui, par la date et le style, se rapprocherait le plus de l'*Homme au verre de vin*, est l'aimable *Vierge entourée d'anges*, dont on trouvera ci-jointe l'image ». Ces mots laissent supposer que M. Leprieur n'a pas été tout à fait éloigné de l'hypothèse que je me propose de soumettre ici aux juges compétents.

L'histoire de l'art du XVe siècle au Portugal se constitue, pour ainsi dire, sous nos yeux[1]. On sait depuis longtemps que Jean van Eyck, peintre de Philippe le Bon, vint au Portugal en 1428, comme membre de l'ambassade qui demanda pour le duc la main de l'infante Isabelle. En 1429, Jean van Eyck fit le portrait de la princesse, qui fut envoyé à Bruges et s'est perdu. Jean repartit pour Bruges à la fin de 1429, après avoir probablement travaillé à Cintra; c'est à Lisbonne qu'a été retrouvée de nos jours la réplique du *S. François* de Turin, œuvre incontestable de Van Eyck, qui est aujourd'hui dans la collection Johnson à Philadelphie. Toutefois, en 1908, M. Bertaux pouvait encore écrire : « Le passage de Jean van Eyck au Portugal n'éveilla pas l'art local de son sommeil. C'est seulement à l'époque *manuéline* que nous verrons se former une école de peinture flamingo-portugaise, qui prend la suite des maîtres brugeois et anversois du commencement du XVIe siècle »[2].

M. Bertaux n'écrirait plus cela aujourd'hui. Grâce aux recherches de savants portugais, en première ligne de M. José de Figueiredo (de Coimbre), nous connaissons quelques œuvres authentiques d'un grand artiste portugais, Nuno Gonçalves,

1. Voir maintenant l'article d'Edgard Prestage dans le *Burlington Magazine*, sept. 1910, p. 340 et Bertaux, *Revue de l'art*, 1910, I, p. 213.
2. A. Michel, *Histoire de l'art*, p. III, 2, p. 783.

qui fut nommé, en 1450, peintre d'Alfonse V[1]. Un témoignage de la fin du XVIe siècle nous apprend que ce peintre était l'auteur de panneaux conservés à la cathédrale de Lisbonne et consacrés à la glorification de S. Vincent. Ces tableaux passèrent ensuite à l'archevêché de Lisbonne et, sous la couche ds repeints, de crasse et de vernis successifs qui les recouvrait,

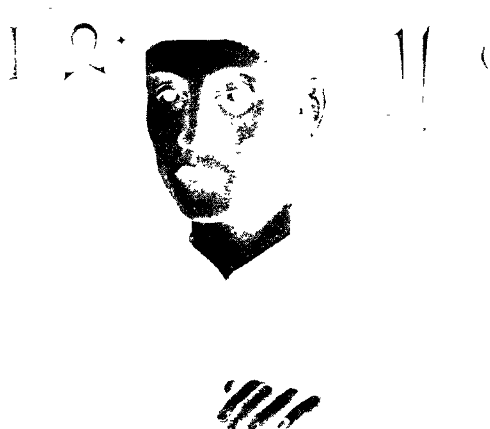


Fig. 3. — Portrait de 1456 (Galerie Liechtenstein à Vienne).

restèrent à peu près inaperçus. Tout récemment, ils ont été l'objet d'une restauration énergique, mais discrète; ils n'ont pas été repeints, mais débarrassés des surcharges et des souillures qu'y avait ajoutées la main des hommes et le temps. Sous leur aspect nouveau, ils ont été photographiés et publiés, cette année même, par M. de Figueiredo dans une monographie

1. Document reproduit par la photographie dans le livre de M. José de Figueiredo, *O pintor Nuno Gonçalves*, pl. à la p. 72.

spéciale[1], ainsi que dans la revue *Illustração portugueza* du 30 mai dernier[2].

L'étude de ces photographies m'incline à penser que l'Homme au verre de vin et le portrait de la collection Liechtenstein doivent être rendus, l'un et l'autre, à Nuno Gonçalves.

D'abord, les dates s'accordent. Le portrait de Paris n'est pas



Fig. 4. — Homme d'armes, détail (Lisbonne, archevêché).

daté, mais il est évidemment de la même main que celui de Vienne, daté de 1456. Or, comme on l'a vu, Gonçalves devint peintre de la cour du Portugal en 1450; les panneaux, d'après M. de Figueiredo, se placent entre 1459 et 1467.

1. José de Figueiredo, *Arte Portugueza primitiva. O pintor Nuno Gonçalves*, Lisbonne, 1910, avec 21 planches (une édition française de cet ouvrage doit paraître à Bruxelles en 1910.)

2. La première publication photographique est due à M. Herbert Cook, *Burlington Magazine*, juillet 1909, p. 232. M. Cook avait très justement reconnu dans ces œuvres les produits d'une école indigène.

Il y a ensuite l'analogie générale du style. L'école portugaise primitive dérive de Van Eyck, de Bouts[1] et de l'école française; ces influences sont très sensibles dans les tableaux de l'archevêché de Lisbonne. Elles le sont d'autant mieux dans les portraits de Vienne et de Paris qu'on a hésité jusqu'à présent, pour l'attribution de ces œuvres, entre l'école flamande et l'école française, entre Van Eyck et Fouquet.

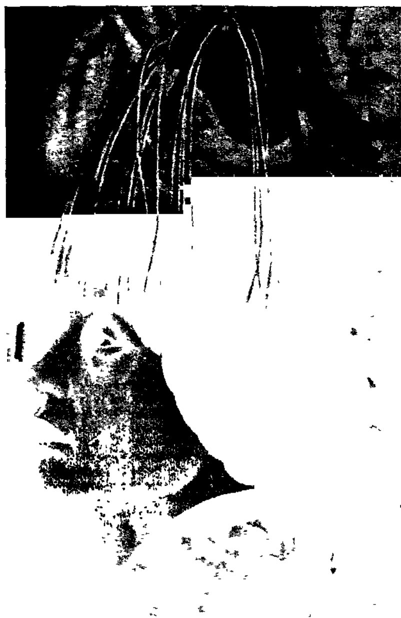


Fig. 5. — Alphonse V, détail (Lisbonne, archevêché).

Lorsque M. Hulin montra que les deux portraits de Vienne et de Paris n'étaient pas de Fouquet, il insista sur le dessin des mains, tout différent des mains de Fouquet, et sur le rendu des ongles. Dans les deux portraits dont il s'agit, les mains sont osseuses, les doigts un peu écartés, les ongles coupés ras.

1. Comparez les têtes de vieillards de Nuno Gonçalves à celles de Bouts dans les deux grands tableaux de la *Justice d'Othon* à Bruxelles.

Ces mêmes caractères se retrouvent dans les peintures de Lisbonne ; ce sont des caractères rares et singuliers.

D'autres caractères non moins frappants des deux portraits sont : 1° les rides sur le front ; 2° la séparation très nette du visage d'avec le cou, marquée par un fort relief du maxillaire ; 3° la forme accusée de la lèvre inférieure, qui est pulpeuse et sensuelle. Un coup d'œil jeté sur les têtes des tableaux de Lisbonne, en particulier sur celles de l'enfant Don Henrique (pl. à la p. 16), d'Alphonse V (pl. à la p. 56) et d'un homme en armure (pl. à la p. 76), comparées à celles du Louvre et de la collection Liechtenstein, établissent, à mon sens, avec une certaine vraisemblance, que ce sont les œuvres d'un même artiste[1].

Ce peintre éminent, hier encore presque inconnu, bien qu'il ait été vanté par François de Hollande, comptera désormais parmi ceux dont les œuvres authentiques devront entrer en ligne de compte quand il s'agira d'attribuer les tableaux et, en particulier, les portraits pour lesquels la critique balance entre l'école de Van Eyck et celle de la Touraine. Le magnifique portrait du Louvre, pour lequel on a tant hésité entre ces deux écoles, peut être considéré, si je ne m'abuse, comme un des rares chefs-d'œuvre de l'école portugaise aux environs de 1460.

Salomon Reinach.

1. Il ne faut pas oublier que le portrait du Louvre est intact, qu'il a toute son « enveloppe », tandis que le portrait Liechtenstein a été un peu nettoyé et que les têtes des panneaux de Lisbonne l'ont été davantage. C'est ce qui explique l'apparence un peu sèche de ces dernières ; la ressemblance paraît plus frappante quand on regarde le portrait Liechtenstein.

DEUX HYPOTHÈSES SUR L'ARC D'ORANGE

Au cours d'un travail d'ensemble sur les arcs de la Narbonnaise, nous avons été amené à deux hypothèses relatives à l'arc d'Orange.

1° On conserve, au musée Calvet d'Avignon, une statue de soldat gaulois tenant devant lui son grand bouclier dont la base repose sur le sol (fig. 1). Cette statue, trouvée à Mondragon, pourrait provenir de la décoration de l'arc d'Orange, où elle aurait couronné le motif de la colonne d'angle, à la hauteur du deuxième attique. Cette hypothèse peut invoquer un certain nombre de considérations. D'abord, Mondragon n'est qu'à 15 kilomètres d'Orange; une statue, dont le poids n'est pas considérable, peut bien avoir été emportée jusque là. D'autre part, la mise en place de cette statue, sur un dessin à l'échelle, donne un aspect très satisfaisant (fig. 2). L'emplacement occupé explique la forme aplatie de la statue. Enfin, le caractère archaïque de la figure et le développement considérable du bouclier, qui vient surmonter et comme continuer la colonne, sont des arguments que l'on peut alléguer en faveur de l'hypothèse d'une destination décorative et monumentale.

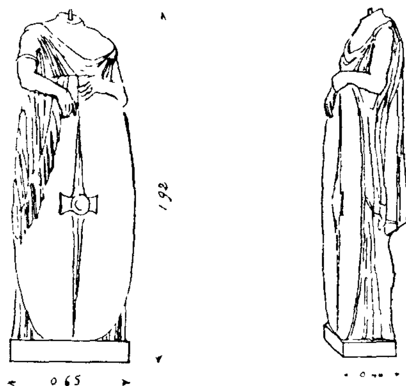


Fig. 1. — Gaulois d'Avignon.

On observe quelque chose d'analogue dans deux autres monuments antiques de la région. Les deux statues placées à l'étage supérieur du mausolée de Saint-Rémy, sculptées sans aucun détail et d'une silhouette sèche, sont bien faites pour être vues de loin et rester mal éclairées. Si la statue assise d'Auguste, qui provient du théâtre d'Arles, était vraiment placée sur une

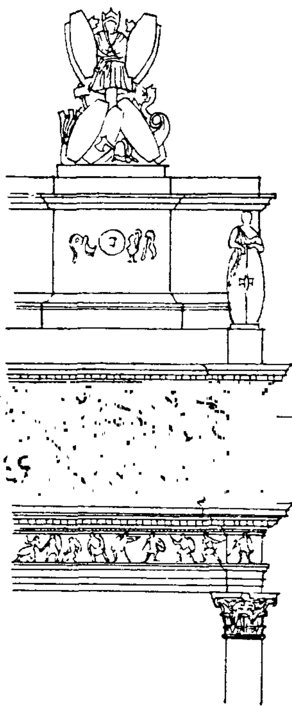


Fig. 2. — Reconstitution hypothétique de la corniche de l'arc d'Orange.

colonnade haute de 15 mètres environ, cela expliquerait pourquoi, la tête et le torse étant de très beau style, le cou est trop long et les jambes trop courtes; il fallait, la statue étant vue d'en bas, que la tête fût bien dégagée et que l'ensemble ne fût pas masqué par les jambes.

2° Les traces des crampons creusées dans l'architrave de l'arc d'Orange ont été expliquées par la présence d'une inscription

en lettres de bronze. Mais cette explication, bonne pour les trous qui surmontent la grande arcade, ne convient pas à ceux qui sont au-dessus des petites arcades. Il faut d'abord remarquer que ces derniers sont plus gros et plus espacés que les autres. On peut en conclure qu'ils avaient pour but de fixer des ornements plus grands et plus lourds que des lettres.

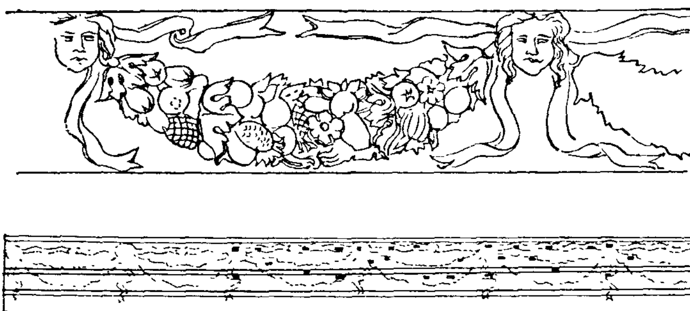


Fig. 3. — Guirlande sculptée de l'arc d'Orange et restitution hypothétique de guirlandes métalliques au-dessus des petites arcades.

Ensuite, si l'on considère la partie située à gauche de la façade nord, on observe que ces trous ont une disposition régulière qui correspondrait très bien à un motif de guirlandes analogue à celui qui figure sous la naissance du berceau central. Cette remarque autorise l'hypothèse suivante : lorsque l'architrave eut été retaillée pour placer l'inscription, le surplus, qui n'était pas coupé par les lettres, ne produisait pas un effet heureux; on remédia à ce défaut en fixant des ornements de métal sur la partie qui couronnait les petites arcades (fig. 3).

Jules FORMIGÉ.

17 juin 1910.

LES

"TRÈS BELLES HEURES DE NOTRE DAME" DU DUC JEAN DE BERRY

(*Suite*[1].)

SECONDE PARTIE

RESTITUTION INTÉGRALE DU MANUSCRIT DANS SON ÉTAT PRIMITIF

ABRÉVIATIONS EMPLOYÉES

Roths. = Début du manuscrit, autrefois au baron Adolphe de Rothschild, appartenant aujourd'hui à M. le baron Maurice de Rothschild.

Turin. = Fragment ayant constitué les « *Heures de Turin* », brûlées en 1904.

Louvre. = Feuillets donnés au Musée du Louvre par M. Jules Maciet.

Triv. = Prétendu *Missel* de la bibliothèque du prince Trivulzio, à Milan (nº 2166 du catalogue des manuscrits de la Trivulziana).

Berry. = Peintures exécutées à l'époque où le manuscrit appartenait à son premier possesseur, Jean de France, duc de Berry.

Bav.-Hain. = Peintures datant de l'époque où une partie du manuscrit était entre les mains du comte de Hainaut et Hollande, Guillaume IV de Bavière.

At. flam. = Peintures les plus récentes, rappelant par le style les productions des ateliers d'enlumineurs de la Flandre et des pays voisins, dans le courant du xvᵉ siècle.

CALENDRIER (Rothschild, feuillets non paginés en tête du volume *actuel*).

Le calendrier renferme, avec les indications des fêtes et des saints, ces notes nécrologiques intéressant le duc Jean de Berry, dont M. Delisle a relevé la liste. Les feuillets n'ont jamais reçu aucune décoration, quoique leurs marges soient disposées d'une manière qui se prêterait à l'ornementation.

1. Voir la *Revue archéologique* de juillet-août 1910.

Office de Nostre-Dame ou Heures de la Vierge (Rothschild, *pages* 2-82).

Cette partie comprend huit feuillets à peintures, correspondant aux huit Heures canoniques, et qui tous subsistent dans le fragment Rothschild. En voici le détail :

1. A Matines (Roths. 2 = Page jadis photographiée pour le comte de Bastard et reproduite sur la première des planches hors texte jointes au présent travail).

Grand tableau : L'Annonciation. La Vierge assise dans l'intérieur d'une salle gothique (*Berry*).

Lettrine : La Vierge tissant au métier (*id.*).

Frise : Le mariage de la Vierge (*id.*).

En marge, rajouté au xve siècle, portrait d'une dame de la famille de Beauvillier, représentée en prière.

2. A Laudes (Roths. 28 = Page jadis photographiée pour le comte de Bastard).

Grand tableau : La Visitation (*Berry*. Les deux figures de la Vierge et de sainte Élisabeth sont une réplique, avec une plus grande échelle de proportions, des deux figures d'une miniature représentant le même sujet qui se trouve dans les Petites Heures du duc de Berry, ms. latin 18014 de la Bibl. nationale, f° 206, et que j'ai publiée en 1894 dans la revue *Le Manuscrit*, t. I, p. 88).

Lettrine : La Vierge et saint Joseph conversant ensemble (*Berry*).

Frise : A gauche, apparition d'un ange à saint Joseph; à droite la Vierge et saint Joseph se rendant à Bethléem (*id.*).

3. A Prime (Roths. 42 = Page jadis photographiée pour le comte de Bastard).

Grand tableau : La Nativité du Christ. Fond bleu montrant une mosaïque de figurines d'anges, modelées ton sur ton (*Berry*).

Lettrine : L'ange annonce la naissance du Christ. D'autres anges sont peints sur les marges. Ceux-ci portent des banderoles chargées d'inscriptions relatives à la naissance du Christ (*id.*).

Frise : Les bergers dans la campagne (*id.*).

4. A Tierce (Roths. 50 = Page reproduite par le comte de Bastard dans son grand ouvrage des *Peintures et ornements des manuscrits*. Cf. L. Delisle, *Les collections de Bastard d'Estang*, p. 255, nº 254).

Grand tableau : Adoration des Mages. Fond lie de vin, orné de rinceaux (*Berry*).

Lettrine : Les trois rois Mages, couchés dans le même lit, voient un ange leur apparaître en songe (*id.*).

Frise : Les trois Mages devant Hérode (*id.*).

5. A Midi [ou Sexte] (Roths. 56).

Grand tableau : Présentation de l'enfant Jésus au Temple (*Berry*).

Lettrine : L'Ange apparaît en songe à saint Joseph pour l'engager à fuir en Égypte (*id.*).

Frise : La fuite en Égypte, d'après les évangiles apocryphes (*id.*).

6. A None (Roths. 62).

Grand tableau : Jésus enfant au Temple parmi les docteurs. Types juifs très caractérisés et intéressants. Costumes orientaux (*Berry*).

Lettrine : Hérode donnant des ordres à ses gardes (*id.*).

Frise : Massacre des Innocents (*id.*).

Sur les marges, des figurines d'anges (*id.*).

7. A Vêpres (Roths. 68).

Grand tableau : Les Noces de Cana (*Berry*; répétition, sur une échelle agrandie, de la miniature qui se trouve dans les Grandes Heures du duc de Berry, ms. latin 919, fº 41).

Lettrine : Un apôtre présente des pains et deux poissons à la bénédiction du Christ. Le Christ est accompagné de la Vierge (*Berry*).

Frise : Le peuple mange les pains multipliés par le Christ et contenus dans des corbeilles (*id.*).

8. A Complies (Roths. 76).

Grand tableau : Le Couronnement de la Vierge par le Christ, les deux figures assises côte à côte au milieu d'une gloire dont

le fond est constitué par une mosaïque de têtes d'anges modelées en or. Dans les angles, quatre anges, jouant de la musique, se détachent sur fond bleu. D'autres anges sont peints sur les marges de la page (*Berry*. Très belle page, se rapprochant beaucoup, par le style, du Christ glorieux des *Heures de Turin* qui sera décrit plus loin, n° **59** de la présente restitution.)

Lettrine : L'Assomption de la Vierge (*id.*).

Frise : Mort de la Vierge, entourée des apôtres (*id.*).

Psaumes de la Pénitence et Litanies des Saints. (Un feuillet égaré, et Roths. 83-103.)

9. [Le premier feuillet *égaré*. Il portait des peintures devant s'appliquer au roi David. Peut-être offrait-il une disposition analogue à celle que l'on voit, pour le même endroit du texte, dans les Petites Heures du duc de Berry, ms. latin 18014, folio 53, où le grand tableau représente le Christ glorieux; la lettrine, le roi David chantant ses psaumes; et la frise, le combat de David contre Goliath.]

Vigiles des Morts (Roths. 104-154).

10. La première page est ornée de peintures (Roths. 104).

Grand tableau : Service funèbre à l'Église. Le catafalque porte les armoiries du duc Jean de Berry, avec les fleurs de lys réduites à trois (*Berry*, répétition sur une échelle agrandie de la miniature qui se trouve dans les Grandes Heures du duc de Berry, ms. latin 919, folio 106).

Lettrine : Deux personnages tenant chacun un livre (*Berry*).

Frise : Convoi funèbre; le cercueil recouvert d'un drap d'or (*id.*).

Oroisons de la Passion Nostre Seigneur (Roths. 155-161).

11. La première page est ornée de peintures (Roths. 155 : = Page reproduite par le comte de Bastard dans son grand ouvrage. Cf. L. Delisle, *Les collections de Bastard d'Estang*, p. 255, n° 254).

Grand tableau : Christ de pitié ou homme de douleurs. Vu

à mi corps debout dans son tombeau, soutenu par deux anges. Fonds gros bleu à rinceaux (*Berry*, très beau).

Lettrine : La dame de la famille de Beauvillier en prière (peinture rajoutée dans le courant du XVe siècle).

Frise : Le Christ délivrant les âmes des limbes (*Berry*).

HEURES DU SAINT ESPRIT (Roths. 162-180, mais avec une lacune, entre les pages 170 et 171, pour Tierce et le début de Sexte).

Cette partie du manuscrit comprenait huit feuillets à peintures. Six de ces feuillets à peintures se trouvent dans le fragment Rothschild, les deux autres sont égarés.

12. A Matines (Roths. 162).

Grand tableau : Baptême du Christ. Fond bleu à rinceaux ton sur ton (*Berry*. D'un style se rapprochant de certaines peintures des Grandes et des Petites Heures du duc de Berry (mss. latins 919 et 18014), mais avec des parties qui sembleraient indiquer que la miniature a été complétée ou remaniée dans *l'atelier de Pol de Limbourg*) .

Lettrine : le Saint Esprit descend sur la Vierge (*Berry*).

Frise : Le cortège du baptême (*Berry*, avec d'amusants détails de costumes).

13. A Laudes (Roths. 166).

Grand tableau : La descente du Saint Esprit sur les Apôtres (*Berry*).

Lettrine: le Saint Esprit et la Vierge (*id.*).

Frise : l'administration du sacrement du Baptême (*id*).

14. A Prime (Roths. 169).

Grand tableau : Résurrection des morts (*Berry*. D'un style rappelant les Grandes et les Petites Heures du duc, mais avec des détails dans le paysage qui indiqueraient un remaniement opéré dans l'*atelier de Pol de Limbourg*. Le bleu du ciel peut avoir été repeint).

Lettrine : Le Saint Esprit et la Vierge (*Berry*).

Frise : le sacrement de la Confirmation (*id.*).

15 et **16**. [A Tierce, et à Sexte ou midi. Les feuillets de début de ces deux divisions, qui étaient ornés de peintures, sont égarés. Les sujets des grands tableaux ne sauraient être indiqués; mais les frises devaient représenter les sacrements de la Pénitence et de l'Eucharistie.]

17. A None (Roths. 173).

Grand tableau : Les fidèles, dociles à l'inspiration du Saint Esprit. Fond bleu à rinceaux ton sur ton (*Berry. Atelier de Pol de Limbourg*, très remarquable).

Lettrine : Le Saint Esprit et la Vierge (*Berry*).

Frise : Un prêtre célébrant la messe, symbole du sacrement de l'Ordre (*Berry*).

18. A Vêpres (Roths. 176).

Grand tableau : Les incrédules, refusant d'accepter les enseignements du Saint Esprit. Fond bleu à rinceaux ton sur ton (*Berry. Atelier de Pol de Limbourg*).

Lettrine : Le Saint Esprit et la Vierge (*Berry*).

Frise : Le sacrement du Mariage. Les mariés (la femme en robe rouge) sont en prière sous le poèle (*Berry*).

19. A Complies (Roths. 178).

Grand tableau : Dispersion des Apôtres. Fond bleu à rinceaux ton sur ton (*Berry*. D'un style rappelant les Petites et les Grandes Heures du duc, mais avec des parties accessoires de rochers et de châteaux qui ont dû être rajoutées dans l'*atelier de Pol de Limbourg*).

Lettrine : Le Saint-Esprit et la Vierge (*Berry*).

Frise : Le sacrement de l'Extrême-Onction (*id.*).

Heures de la Passion (Roths 181-224, mais avec une lacune pour le début des Complies).

Cette partie comprenait également huit feuillets à peintures. Sept d'entre eux se trouvent dans le fragment Rothschild, le huitième est égaré.

20. A Matines (Roths. 181).

Grand tableau : Le baiser de Judas (*Berry*).

Lettrine : Agonie du Christ au jardin des Oliviers (*id.*).

Frise : Judas reçoit le prix de sa trahison (*id.*).

21. A Laudes (Roths. 189).

Grand tableau : Le Christ amené devant le grand prêtre Caïphe (*Berry*).

Lettrine : Le Christ souffleté et outragé (*id.*).

Frise : Le Christ devant le grand prêtre Anne (*id.*).

22. A Prime (Roths. 194).

Grand tableau : le Christ devant Pilate (*Berry*).

Lettrine : Saint Pierre et la servante devant qui l'apôtre renie le Christ (*id.*).

Frise : Judas jette les pièces d'argent, prix de sa trahison, et se pend (*id.*).

23. A Tierce (Roths. 197).

Grand tableau : La Flagellation; parmi les bourreaux, un nègre (*Berry*).

Lettrine : Le Christ au prétoire (*id.*).

Frise : Le Christ devant Hérode (*id.*).

24. A midi, ou Sexte (Roths. 203).

Grand tableau : La Montée au Calvaire (*Berry*).

Lettrine : Pilate se lavant les mains (*id.*).

Frise : L' « Ecce Homo » (*id.*).

25. A None (Roths. 209).

Grand tableau : Le Christ meurt sur la croix (*Berry*).

Lettrine : Les vêtements du Christ sont tirés au sort (*id.*).

Frise : Le Christ est mis en croix (*id.*).

26. A Vêpres (Roths. 216).

Grand tableaux : la Descente de Croix (*Berry*).

Lettrine : les Juifs venant demander des gardes à Pilate (*id.*).

Frise : *Pieta*, à gauche deux Juifs conversant; à droite deux saintes femmes (*id.*).

27. [A Complies. Le feuillet à peintures initial est égaré. Le grand tableau devait représenter, d'après la formule iconographique habituelle, la Mise au tombeau.]

Prières a Dieu et a la Vierge et suffrages des saints. Cette partie a été mise fort en désordre par des pertes de feuillets et par les coupures opérées, au cours des temps, sur le manuscrit primitif. Le début, avec une lacune de deux feuillets à peintures, constitue la fin du fragment Rothschild, p. 225-240; le reste s'est trouvé partagé entre les Heures de Turin, fol. 57-59 recto, et un des fragments du Louvre. Dans cette portion du manuscrit se trouvaient dix pages à peintures, dont deux sont aujourd'hui égarées, et qui se succédaient à l'origine de la manière suivante :

28. Page initiale d'une prière en vers latins, débutant par les mots : « Summe summi tu patris unice, etc. » (Roths. 225).

Grand tableau : La Trinité adorée par quatre personnages à genoux. Fond de paysage. En marge volent des chérubins rouges. (*Berry. Atelier de Pol de Limbourg*; page admirable, digne d'être rapprochée des chefs-d'œuvre du maître peints dans les *Très riches Heures* de Chantilly).

Lettrine : La création d'Ève (*Atelier de Pol de Limbourg*).

Frise : Dieu créant le monde (*Atelier de Pol de Limbourg*).

29. [Page initiale d'une prière à Dieu le Père, égarée. Elle se plaçait entre Roths 238 et Roths. 239.]

30. [Page initiale d'une prière à la Vierge, égarée. Elle se plaçait entre Roths. 239 et Roths. 240.]

31. Prière aux Anges (Roths. 240).

Grand tableau : Des personnages agenouillés dans un paysage adorent Dieu le Père, apparaissant au ciel entouré d'une triple gloire de chérubins et de séraphins. Par exception, le cadre de l'image, au lieu d'être un rectangle comme dans les autres images, dessine, dans la partie supérieure, une saillie à angles droits, rappelant une disposition qui se retrouve dans les *Très riches Heures* de Chantilly, planches XXXIX et LXI de ma publication consacrée à ce dernier manuscrit. Des chérubins rouges, à six ailes, sont disposés en marge (*Berry. Atelier de Pol de Limbourg*. Miniature admirable).

Lettrine : Saint Paul ermite, nourri par un lion (*Atelier de Pol de Limbourg*).

Frise : les saints ermites de Thébaïde, Paul et Antoine (*id.*).

32. Prière à Saint Jean-Baptiste, faisant suite immédiatement à la prière aux anges qui termine le fragment Rothschild (Turin, *folio* 57 recto = reprod. dans mes *Heures de Turin*, pl. XXXI).

Grand tableau : Saint Jean-Baptiste dans le désert. Rochers aux tons verdâtres et bruns clairs; ciel bleu foncé ; carnations très pâles, presque en camaieu; la tête du saint très fine; celles des autres personnages plus faibles. Parmi les animaux qui sont auprès du saint. on remarque sous ses pieds un ours au pelage jaunâtre. Un autre ours, de poil noir, se devine sur la droite dans l'ombre des rochers, en avant d'un singe (*Berry*).

Lettrine : Prédication de saint Jean-Baptiste (*At. flam.*).

Frise : Danse de Salomé et décapitation de Saint Jean (*At. flam.*).

33. Prière aux patriarches, prophètes et apôtres (Turin 57 verso = reprod. dans mes *Heures de Turin*, pl. XXXII).

Grand tableau : Saints prophètes et apôtres. Figures trop courtes, mais d'un modelé très délicat. Coloris clair et gai, où dominent le bleu pâle, le mauve, le rose, le jaune. L'apôtre qui tient un livre, au milieu du tableau, est en rose avec manteau bleu. Le prophète qui le regarde est vêtu de rouge, portant un manteau jaune et un bonnet rouge (*Berry*, même main que le précédent grand tableau).

Lettrine : L'Agneau mystique (*At. flam.*).

Frise : Les vieillards adorant l'Agneau (*At. flam.*).

34. Prière à sainte Madeleine (Turin 58 = *Heures de Turin*, pl. XXXIII).

Grand tableau : La Madeleine aux pieds du Christ, chez Simon. Le Christ en gris, manteau violacé. La Madeleine en bleu, manteau rouge. Coloris dominant très clair. Banc de bois naturel ; son baldaquin peint en vert clair, semé d'étoiles. Par les portes, à droite et à gauche du tableau, on aperçoit le ciel étoilé (*Berry* ; les types de la Madeleine et du Christ sont exactement ceux

que l'on retrouve aux fol. 44 et 86 des Grandes Heures du duc de Berry, ms. latin 919)

Lettrine : La Madeleine enlevée au ciel (*At. flam.*).

Frise : A gauche la Madeleine, habillée en grande dame du xv[e] siècle et à cheval, se regarde dans un miroir. A droite, résurrection de Lazare (*At. flam.* ou peut-être *Bav. Hain.*).

35. Prière aux Martyrs (Musée du Louvre = *Heures de Turin*, pl. XXXIV ; *Les Evangiles*, de Curmer, p. 353).

Grand tableau : Scènes de martyre. Cadre rectangulaire sur trois côtés mais dessinant à la partie supérieure une encoche en demi-cercle, rappelant une disposition adoptée sur plusieurs pages des *Très riches Heures* de Chantilly, reproduites planches XXXVII, XLI, XLVI, LVI, etc. de ma publication consacrée à ce dernier manuscrit (*Berry*).

Lettrine : Lapidation d'un saint vêtu en moine (*At. flam.*, ou peut-être *Bav. Hain.*)

Frise : Le massacre des Innocents (*id.*).

36. Prière aux Confesseurs (Musée du Louvre, verso du feuillet qui porte la précédente page à peintures = *Heures de Turin*, pl. XXXV; *les Évangiles*, de Curmer, page 354).

Grand tableau : Groupes de Confesseurs (*Berry*).

Lettrine : Deux pèlerins (*At. flam.*).

Frise : Trois ermites près d'une forêt (*At. flam.*).

37. Prière aux Vierges (Turin, 59 recto = *Heures de Turin*, pl. XXXVI, et *Les Débuts des Van Eyck*, p. 11 du tirage à part).

Grand tableau : Les Vierges groupées debout autour de la Sainte Vierge qui est assise, tenant l'Enfant Jésus. La Madone est en robe rose, ayant sur la tête un grand diadème d'or, très ouvragé. La jeune sainte à genoux, qui offre un fruit à l'Enfant Jésus, est habillée en vert clair; celle qui est debout derrière elle, en violet; sa voisine, feuilletant un livre, en rouge; la sainte de profil, placée au premier plan à droite, en bleu; celle qu'on voit derrière la précédente, également de profil, en vermillon broché d'or. La jeune Vierge couronnée de roses (celles-ci d'un ton rouge foncé) porte une robe verte damassée à volant

d'hermines et un manteau vermillon. Enfin celle dont la tête apparaît entre la couronne de roses et le diadème de la Madone est vêtue de brun. Encadrement d'un style particulier, unique dans tout le manuscrit et qui a entraîné, pour être peint dans le volume, le grattage préalable, aux traces très visibles, d'ornements plus anciens. Cet encadrement montre une combinaison de grands rinceaux verts, roses et bleus, au milieu desquels se jouent un ange et des figures fantastiques (*Bav. Hain.* Page d'une merveilleuse beauté).

Lettrine : Sainte Ursule (*At. flam.*).

Frise : Adoration de l'Agneau mystique par les Vierges (*Bav. Hain*).

Prières pour diverses circonstances ; paraphrase du Pater et psautier dit de saint Jérôme. Les feuillets correspondant à cette partie se trouvaient dans les *Heures de Turin*, fol. 59 verso à 91, sauf un qui est égaré et un autre qui appartient au Musée du Louvre. Les pages peintes y étaient au nombre de dix, dont une égarée; elles se succédaient dans cet ordre :

38. Prière à dire par un prince souverain (Turin, 59 verso = pl. XXXVII des *Heures de Turin. Les Débuts des Van Eyck*, planche hors texte. *Histoire de l'Art*, dirigée par André Michel, tome III, 1re partie, p. 169).

Grand tableau : Prière à Dieu du comte de Hollande et Hainaut, Guillaume IV de Bavière, neveu par alliance du duc Jean de Berry, qui mourut en 1417. Ce prince s'avance à cheval suivi d'une escorte d'hommes d'armes également à cheval. Coiffé d'un chapeau noir, il est vêtu de bleu, avec un manteau rouge, garni de fourrure, et des chausses rouges. Autour de son cou, intéressante particularité notée par M. J. Six, on voit le collier de l'ordre de Saint-Antoine dont les comtes de Hainaut étaient chefs souverains. Un des hommes d'armes porte la bannière armoriée du comte. Les pièces héraldiques de cette bannière et leurs couleurs respectives apparaissent très visibles sur l'original, permettant d'identifier en toute certitude le personnage

principal du tableau, autrement dit le comte Guillaume IV. Les armures des gens de guerre sont traitées avec un prodigieux fini. Dans l'acier poli des cuirasses, on voit se refléter, comme dans un miroir bombé, les personnages voisins et les détails du paysage. Le chef de ces gens de guerre a sur la tête une sorte de bonnet d'étoffe verte tailladée; les autres portent des casques de formes variées. Au premier plan, cavalcade sur un cheval bai un jeune homme très élégamment habillé en bleu, avec des chausses rouges, et tête nue. Le costume de ce jeune homme et la manière dont ses cheveux sont taillés semblent indiquer un de ces fils de nobles familles qui venaient servir de pages et d'écuyers auprès des souverains et des princes. Derrière le comte Guillaume IV, apparaissent deux autres cavaliers, en costume civil, qui ont tout le haut du corps enveloppé de grands chaperons d'étoffe, ne laissant à peine voir que les visages. Le premier d'entre eux, vêtu de bleu et vu de profil, porte sur son chaperon, qui est de couleur rouge, un semis de petites couronnes princières brodées en or. Le second a un vêtement rouge et un chaperon noir. Sur ce chaperon noir, à hauteur de l'épaule droite, on voit, également brodé en or et plusieurs fois répété, un emblème ressemblant à une tige d'arbuste effeuillée. La comparaison avec un dessin conservé dans la bibliothèque d'Arras me permet d'affirmer aujourd'hui que dans le premier de ces cavaliers, dont le profil est caractérisé par un grand nez busqué, on doit reconnaître le gendre du comte Guillaume IV, Jean de France, duc de Touraine et plus tard Dauphin, deuxième fils du roi Charles VI, marié à la fille de Guillaume IV, Jacqueline de Bavière. Quant au second cavalier, l'emblème, brodé sur son chaperon semble désigner le frère de Guillaume IV, le terrible Jean de Bavière, dit : « Jean sans Mercy », évêque titulaire de Liège, qui est connu pour avoir eu à son service, de 1422 à 1425, le peintre Jean Van Eyck[1]. (Sur ces identifications, voir : Cte Paul Durrieu, *Quelques portraits historiques du début du XVe siècle*, dans la *Gazette des Beaux-Arts*, 1910, t. I, p. 461-469.) Une jeune fille, portant sur une robe rouge une grande houp-

pelande bleue, suivie de ses dames d'atours, vient à la rencontre du cortège. C'est Jacqueline de Bavière, fille de Guillaume IV et femme du duc de Touraine.

La scène se passe au bord de la mer. Le rivage où les flots déferlent rappelle tout à fait l'aspect des côtes de la Hollande et de la Zélande. Il a été rendu par l'artiste avec une observation de la nature et une perfection technique vraiment prodigieuses. Il en est de même pour la manière de traiter le ciel, dans lequel les rayons du soleil s'opposent aux nuages d'un gros temps. A cause précisément de cet état du ciel, et de l'importance donnée à la vue de la mer, j'avais été tenté de reconnaître dans la miniature le souvenir d'une traversée effectuée en 1416, d'Angleterre en Zélande, par le comte Guillaume IV, et d'un vœu que le comte fit à cette occasion. M. J. Six (dans la *Gazette des Beaux-Arts*, année 1904, tome I, p. 182), a proposé une autre interprétation. Il voit dans le tableau le comte Guillaume IV amenant à sa fille, Jacqueline de Bavière, le duc de Touraine, pour la célébration de leur mariage qui eut lieu à La Haye en 1415. La présence maintenant dûment constatée par moi, grâce au dessin d'Arras, du duc de Touraine parmi les acteurs de la scène, rend cette hypothèse très séduisante (*Bav. Hain.* Miniature de tout premier ordre et qui, renfermant des portraits du duc Jean de Touraine mort le 4 ou le 5 avril 1417, et du comte Guillaume IV, décédé quelques semaines après son gendre, ne saurait avoir été peinte plus tard que le commencement de l'année 1417).

Lettrine : Le Christ bénissant. Peinture endommagée (*Bav. Hain.*).

Frise : Paysage hollandais animé par des personnages humains et des bestiaux (*Bav. Hain.* D'une prodigieuse finesse d'exécution dans l'original).

39. Paraphrase du Pater (Turin, 60 verso = pl. XXXVIII des *Heures de Turin*).

Grand tableau : Le Christ enseigne le Pater à ses douze apôtres. Le Christ vêtu de bleu ; saint Jean (tête exquise de

délicatesse dans le modelé, aux fins cheveux blonds) en robe rose et manteau vert; saint Pierre en robe bleue et manteau rouge (*Bav. Hain.* Page admirable de dessin et de couleur).

Lettrine : Un seigneur en prière, à la figure très expressive. Vêtu d'une houppelande de couleur rouge clair, avec un chaperon bleu. Son prie-Dieu est drapé d'une étoffe bleue semée d'un motif de couleur rouge ayant un peu la forme d'un z, mais pouvant aussi être un I gothique (*Bav. Hain.*).

Frise : Récitation du *Pater*, durant la célébration de la messe (*Bav. Hain.*).

40. Prière pour ceux qui sont en peine ou en danger (Turin, 71 verso = *Heures de Turin*, pl. XXXIX).

Grand tableau : Un voyageur à cheval, en robe rouge et chaperon bleu, implore la protection de Dieu contre les brigands qui infestent le pays (*Bav. Hain.*).

Lettrine : Un prisonnier, vêtu d'une simple chemise, les pieds serrés dans un étau, priant dans son cachot (*Bav. Hain.*).

Frise : Un ange montrant leur chemin à deux pèlerins (*Bav. Hain.*).

41. Oraison et mémoire de saint Thomas d'Aquin (Turin, 73 verso = *Heures de Turin*, pl. XL).

Grand tableau : Saint Thomas d'Aquin écrivant dans sa cellule. La tête du saint a dû être très fine et sa main est parfaitement dessinée; mais la peinture a beaucoup souffert. Les murs de la chambre sont peints en gris; le rideau du fond, bleu : le tapis de la table, vert. Des détails rappellent les travaux savants du bienheureux : encrier, compas, canif, sablier, bibliothèque à laquelle est accroché un cadran astronomique (*Bav. Hain.*).

Lettrine : Saint Thomas d'Aquin debout. Très jolie figurine (*Bav. Hain.*).

Frise : Mort de saint Thomas d'Aquin (*At. flam.*, très faible).

42. Prière à Dieu pour demander d'être protégé par l'Ange gardien (Turin, 75 verso = *Heures de Turin*, pl. XLI. *Les Débuts des Van Eyck*, p. 17).

Grand tableau : Le Christ bénissant. Il est assis sous un édi-

cule de style gothique, très délicatement modelé tout en rose, avec carrelage de faïence bleu et blanc Le Christ en robe violette et manteau rouge doublé de vert; la tête nimbée de rayons. Derrière le Christ, une tenture bleue brochée d'or. Délicieux fond de paysage montrant à l'horizon des montagnes neigeuses. Harmonie de tons pleine de douceur (*Bav. Hain.*).

Lettrine : Elle est simplement remplie par une ornementation.

Frise : Un homme en prière, vêtu de rose, est protégé contre le démon par son ange gardien (*Bav. Hain.*).

43. [Prière au Christ, commençant par les mots : « Savoureus Jhesus-Crist, débonnaire sire, etc. ». La page à peintures contenant le début de cette prière est égarée, la fin du texte seule se trouve sur le feuillet du Musée du Louvre qui suit, au revers de la peinture portée par ce feuillet.]

44. Prière à la Vierge et à saint Jean l'Évangéliste (Musée du Louvre = *Heures de Turin*, pl. XLII; *les Évangiles*, de Curmer, page 345).

Grand tableau : Saint Jean l'Évangéliste et la Vierge, assis côte à côte sous un dais (*Berry*; trahissant l'influence d'un modèle byzantin, ou tout au moins italien d'une école antérieure à Giotto).

Lettrine : Le Christ en croix entre la Vierge et saint Jean l'Évangéliste (*Berry*).

Frise : Le Christ assis et bénissant entre la Vierge d'un côté, et de l'autre saint Jean Baptiste qui montre au Christ le duc Jean de Berry. Ce dernier est représenté à genoux en prière, la tête ceinte d'une couronne, tournée de profil à gauche (*Berry*).

45. Prière à dire par un roi de France (Turin, 77 verso = *Heures de Turin*, pl. XLIII).

Grand tableau : Un roi de France en prières sous sa tente, avec ses troupes rangées en bataille le long du camp. Tout à fait à l'horizon, à droite, un combat est engagé. Le roi a une barbe châtain et des cheveux un peu plus foncés Il est vêtu d'une robe verte et d'un manteau violet pâle, fourré d'hermines. Les deux chevaliers, à genoux derrière lui, sont en armures dorées;

les autres guerriers qui figurent dans le tableau, apparaissent cuirassés d'acier. Toutes les tentes sont blanches avec des applications d'ornements bleu pâle. Celle du roi, dont le devant est ouvert, est doublée aux couleurs de France, bleu fleurdelysé d'or. Ladite tente porte à l'extérieur, trois fois répété, l'écusson de France aux trois fleurs de lys Les autres tentes du camp royal sont surmontées de pennons propres aux ducs de Bourgogne de la Maison de Valois (Bourgogne ancien : bandé d'or et d'azur à la bordure de gueules ; et Brabant, de sable au lion d'or). Dans les rangs des troupes flottent l'étendard royal de France muni de franges rouges, des drapeaux de Bourgogne, et un autre drapeau portent un lion d'or sur fond de gueules (*Bav. Hain.*).

Lettrine : Simplement remplie par une ornementation.

Frise : Le roi de France combattant les Infidèles, revêtu d'une cotte d'armes bleue fleurdelysée d'or, et ayant pour cimier de son heaume une fleur de lys d'or. Ses troupes déploient la bannière royale de France, entourée de franges rouges, et la bannière de Flandre également munie de franges rouges. La bannière des Infidèles montre un dragon noir sur fond rouge (*Bav. Hain.*)

46. Oraison de Notre-Dame (Turin, 78 verso = *Heures de Turin*, pl. XLIV. *Histoire de l'Art* dirigée par André Michel, tome III, 1re partie, p. 139. *Revue de l'Art ancien et moderne*, tome XXVII (1910), p. 19).

Grand tableau : Le duc Jean de Berry priant la Vierge. Le duc est vêtu d'une houppelande d'étoffe rouge brochée et agrémentée de broderies d'or. Sa tête nue et entièrement rasée est tournée de trois quarts à droite, présentant tous les caractères d'un excellent portrait. Il est à genoux devant un prie-Dieu recouvert d'une housse à ses armes (de France à la bordure engrelée de gueules). La Vierge, qui tient l'Enfant Jésus, est assise sur un trône d'or finement ciselé. Fond rouge, sur lequel se détachent des groupes d'anges musiciens, modelés en divers tons. Sur le devant se voient des animaux. Tout près du duc de Berry, se tient en arrêt un de ses petits chiens blancs favoris,

au type très caractérisé. Sur la droite est un ours, animal qui constituait un des emblèmes du duc de Berry, souvent associé avec le cygne blessé que nous retrouverons plus loin dans la page à peintures n° **81** de notre restitution (*Berry*).

Lettrine : La Vierge et l'Enfant Jésus (*At. flam.*).

Frise : Les fidèles implorant Dieu, par l'intercession de la Vierge (*At. flam* , très faible).

47. Psautier dit de saint Jérôme (Turin, 80 verso, avec le texte se continuant jusqu'au fol. 91 = *Heures de Turin*, pl. XLV).

Grand tableau : Saint Jérôme, assis à son pupitre de travail, compulsant les Saintes Écritures aidé par deux clercs. La tête du saint d'une exécution très fine. Un portique placé dans le fond, à droite, est modelé en verdâtre. Une des fenêtres grillées laisse apercevoir des fleurs placées à l'intérieur (*Berry*).

Lettrine : David chantant les psaumes. Figurine d'une exécution parfaite (*Bav. Hain.*).

Frise : Saint-Jérôme en cardinal, avec le lion (*At. flam.*).

48, ou peut-être **48**^{a}, **48**^{b}, **48**^{c}, **48**^{d}, **48**^{e}, **48**^{f}, **48**^{g}. [Oraison à la Sainte Face. La page à peintures qui contenait le début de cette oraison est égarée. La fin seule de la prière se trouvait dans les Heures de Turin, f° 92. Je crois que cette oraison à la Sainte Face devait constituer une interpolation dans le manuscrit, introduite à l'époque où les fragments de Turin et Trivulzio se trouvaient transportés dans les régions flamandes. En effet, l'oraison à la Sainte Face est absente des autres livres de prières venant du duc Jean de Berry, tandis que cette dévotion a été au contraire très florissante au xve siècle en Flandre et dans les contrées voisines. A la place occupée dans le fragment de Turin par cette oraison, c'est-à-dire immédiatement après le Psautier de saint Jérôme, le ms. latin 18014, dont le texte correspond pour cette partie à notre manuscrit, nous montre une suite de petits offices pour les sept jours de la semaine (ms. lat. 18014, fol. 132 verso à 144 recto) qui s'enchaînent avec les Prières à Dieu que nous allons mentionner à l'instant. Il est donc très possible que dans l'état primitif des choses, il se soit trouvé

entre les feuillets Turin 91 et Turin 14, un morceau, aujourd'hui égaré, contenant les petits offices pour la semaine et pouvant comporter une illustration de sept pages à peintures].

PRIÈRES A DIEU (onze feuillets dans le fragment de Turin, fol. 14-24, un autre, se plaçant entre Turin 14 et Turin 15, au Musée du Louvre). — Cette partie comprenait les deux pages à peintures suivantes :

49. Prières commençant par : « Deus propicius esto michi, etc » (Turin, 14 = *Heures de Turin*, pl. XIII. *Les Débuts des Van Eyck*, p 21).

Grand tableau : Dieu le Père, en robe rose et manteau rouge doublé de vert. trônant sous une tente d'étoffe bleue que soutiennent des anges Les deux anges placés au premier plan ont des tuniques blanches et des manteaux rouges. Les ailes des anges sont diaprées de diverses couleurs. Dans la figure de Dieu, l'artiste a employé, pour marquer les lumières de la barbe et des cheveux, des touches d'argent qui ont noirci. Sauf cette légère altération, le tableau est d'une merveilleuse splendeur de coloris (*Bav. Hain.*).

Lettrine : Seigneur en prière, vêtu de rouge, se détachant sur un fond noir à rinceaux d'or (*Bav. Hain.*).

Frise : Un concert d'anges (*Bav. Hain.*).

50. Prière commençant par « A, a, a, domine Deus, pater misericordiarum, etc. » (Musée du Louvre = *Heures de Turin*, pl. XIV; *les Évangiles*, de Curmer, page 100).

Grand tableau : Dieu le Père, la tête ceinte d'une tiare, assis sur un trône de style gothique. Ce trône, modelé en ton verdâtre, avec panneaux de mosaïque rouge et or, rappelle tout à fait les sièges qui se voient dans la série des figures de Prophètes et d'Apôtres peintes par André Beauneveu en tête du Psautier latin-français du duc de Berry, ms. français 13091 de la Bibl. Nationale (*Berry*).

Lettrine : Un ange musicien (*At. flam.*).

Frise : Trois anges musiciens (*id.*).

Lamentations de la Vierge sur la Passion. (Turin, 24 à 39 recto, avec une lacune d'un feuilletentre Turin 37 et Turin 38.)

Huit pages à peintures, dont sept faisant partie des Heures de Turin et la huitième égarée depuis 1725.

51. A Matines (Turin, 24 = Page reproduite sur la seconde des planches hors texte jointes au présent travail. (*Heures de Turin*, pl. XV. *Les Débuts des Van Eyck*, p. 23).

Grand tableau : Le Baiser de Judas. Effet de nuit merveilleux. La lune se lève au milieu des nuages et vient effleurer les édifices d'un reflet argentin merveilleusement rendu. Plusieurs soldats portent des torches et des pots à feu dont l'éclat se réverbère sur les aciers des armures. Au premier plan, on distingue un petit chien dessiné et peint avec un parfait sentiment de vie et de naturel (*Bav. Hain.*).

Lettrine (cf. *Les Débuts des Van Eyck,* p. 5, en lettrine) : L'agonie du Christ au jardin de Gethsémani. Figure admirable de rendu (*Bav. Hain.*).

Frise : Sur la gauche, le Reniement de saint Pierre. Le coq qui chante est un prodige d'exécution. Sur la droite, le Christ souffleté et bafoué (*Bav. Hain.*).

52. A Laudes (Turin, 27 verso = *Heures de Turin*, pl. XVI).

Grand tableau : Le couronnement d'épines. Exécution faible; coloris criard (*At. flam.*).

Lettrine : Hur, prétendu beau-frère de Moïse, conspué par les Juifs (*At. flam.*).

Frise : La danseuse Apamène ou Apamée enlève sa couronne et donne un soufflet au roi Darius; sujet qui, comme celui de la lettrine, se trouve dans le *Speculum humanae Salvationis* (*At. flam.*).

53. A Prime (Turin, 30 = *Heures de Turin*, pl XVII).

Grand tableau : Jésus dépouillé de ses vêtements. Mêmes défauts qu'au grand tableau précédent (*At. flam.*).

Lettrine : Job tourmenté par les démons (*At. flam.*).

Frise : Cham se moquant de l'ivresse de Noé (*id.*).

54. A Tierce (Turin, 31 verso = *Heures de Turin*, pl. XVIII).

Grand tableau : La montée au Calvaire, coloris criard; ciel clair (*At. flam.*).

Lettrine : La grappe de la Terre Promise apportée pour être pressée; symbole de la Passion (*At. flam.*).

Frise : Abraham conduisant Isaac au sacrifice (*id.*).

55. A Midi ou Sexte (Turin 33 verso = *Heures de Turin*, pl. XIX).

Grand tableau : Le Christ cloué sur la croix. Tons de coloris criards, avec abus du vermillon; ciel clair (*At. flam.*).

Lettrine : Jubal et Tubalcaïn forgeant les clous (*At. flam.*).

Frise : Martyre du prophète Isaïe (*id.*).

56. A None (Turin 34 verso = *Heures de Turin*, pl. XX).

Grand tableau : Mort du Christ sur le Calvaire. Dans le fond la ville de Jérusalem. A l'arrière plan, des montagnes bleuâtres. Ciel clair (*At. flam.* L'exécution est très faible. Mais la composition est remarquable et dérive probablement d'un original bien supérieur comme valeur d'art).

Lettrine : La création d'Eve (*At. flam.*).

Frise : Mort d'Absalon (*id.*).

57. A Vêpres (Turin 36 = Page reproduite sur la troisième des planches hors texte jointes au présent travail. *Heures de Turin*, pl. XXI).

Grand tableau : La descente de croix. Tandis que tous les autres grands tableaux se rapportant à cette partie des *Lamentations de la Vierge sur la Passion* montrent des fonds de paysage, la présente *Descente de Croix* se détache par exception sur un fond ornemental formé d'un quadrillé en or bruni et couleurs. Peut-être faut-il reconnaître là une influence exercée par le modèle copié (*At. flam.* L'exécution est faible, mais la composition est bonne, ce qui tient d'ailleurs à ce que cette page est une copie évidente de la partie centrale du grand triptyque placé jadis dans l'abbaye de Flémalle, triptyque dont il ne reste plus que des fragments de l'original au Musée Staedel, à Francfort, mais dont l'ensemble est connu par une réplique du xv[e] siècle qui appartient au Musée de Liverpool et a été repro-

duite dans la *Gazette des Beaux-Arts*, 1902, tome II, p. 199).

Lettrine : La tunique de Joseph apportée à son père Jacob, pour lui faire croire que Joseph est mort (*At. flam.*).

Frise : Adam et Ève pleurant sur la tombe d'Abel. Sur la tombe est déposée la mâchoire d'âne avec laquelle Caïn a tué Abel (*At. flam.*).

58. [A Complies. Feuillet égaré, qui, d'après une note inscrite sur les Heures de Turin a été enlevé du manuscrit au mois d'août 1725. Sur ce feuillet égaré, le grand tableau représentait évidemment une Mise au tombeau, tandis que la frise ou la lettrine devait montrer Jonas précipité dans la mer.]

PRIÈRES PENDANT LA MESSE, ET POUR LA COMMUNION.

Onze feuillets dans le fragment de Turin (39 verso à 49 recto) et un autre, se plaçant entre Turin 48 et Turin 49, au Musée du Louvre. Partie comprenant sept pages à peintures dont six dans le fragment de Turin et la septième au Musée du Louvre.

59. Prière à dire « entre le commencement de la messe et la première oroison » (Turin 39 verso = Page reproduite sur la quatrième des planches hors texte jointes au présent travail. *Heures de Turin*, pl. XXII).

Grand tableau : Le Christ glorieux. Il est assis, la main droite levée pour bénir, sur un trône en pierre verdâtre orné de panneaux de mosaïques dans le style italien des Cosmas. La figure se détache sur un fond d'or entouré de nuages bleus, avec les symboles des quatre évangélistes dans les angles. Sur le fond d'or sont comme gravées deux figures de chérubins. Les mains du Christ d'un dessin très serré, avec les jointures indiquées (*Berry*, d'une très belle exécution, rappelant par le style certaines des miniatures du fragment Rothschild, notamment les n^{os} **7** et **8** de la présente restitution, et aussi les plus parfaites peintures des Grandes Heures du duc de Berry, ms. latin 919 de la Bibl. nat.).

Lettrine : Deux anges musiciens (*Berry*).

Frise : Trois anges assis, faisant de la musique. D'autres anges et un aigle sont peints sur les marges, portant des banderoles avec des inscriptions (*Berry*).

60. « Ce qui s'ensuit doit estre dit après l'évangile et avant l'offrende ». Suit le *Veni Creator* (Turin 42 = *Heures de Turin*, pl. XXIII).

Grand tableau : Le clergé, dans une grande église, chantant le *Veni Creator* qui fait descendre du ciel la colombe du Saint-Esprit. Dans le fond un jubé porte un Christ en croix entre la Vierge et saint Jean l'Évangéliste. Ces trois statues sont en or. C'est, au contraire, en pierre que sont sculptées trois autres statues placées dans la voûte, au-dessus du grand arc du chœur, représentant le Christ du Jugement dernier entre la Vierge et saint Jean-Baptiste. La tonsure en couronne des ecclésiastiques pourrait faire croire qu'il s'agit de religieux et d'une cérémonie se passant dans un monastère. Mais, d'autre part, les chapes de ces ecclésiatiques sont d'une richesse qui ne cadre peut-être pas tout-à-fait avec cette hypothèse (*At. flam.*).

Lettrine : Moïse reçoit les tables de la Loi (*id.*).

Frise : Miracle du prophète Élysée en faveur de la veuve (*id.*).

61. « Ce qui s'ensuit sera dit entre l'offrende et la fin de la Préface » (Turin, 43 = *Heures de Turin*, pl. XXIV).

Grand tableau : La Trinité, dans un intérieur d'église, sur un large siège qu'entourent des anges (*At. flam.*).

Lettrine : Simple ornementation de rinceaux gros bleu modelés par des touches d'or (*id.*).

Frise : Moïse priant pendant que les Hébreux combattent leurs ennemis (*id.*).

62. Prières « après le Sanctus » (Turin 44 verso = *Heures de Turin*, pl. XXV).

Grand tableau : Le Christ, en robe violette, debout sous une porte gothique modelée en ton de pierre, avec des carreaux blancs et bleus sur les marches. Les contre-marches portent les mots : « Caritas, Spes, Fides » (*At. flam.*).

Lettrine : Simple ornementation de rinceaux modelés au moyen de touches d'or sur fond rouge-vineux.

Frise : Le passage de la Mer-Rouge. La mer rendue d'une manière absolument enfantine (*At. flam.*).

63. Prières après l'*Agnus Dei* (Turin 46 verso = *Heures de Turin*, pl. XXVI).

Grand tableau : Un seigneur en prière devant le Christ Le seigneur vêtu d'un justaucorps d'étoffe à ramages, bleu et jaune, et garni de fourrure. Le dais, derrière le Christ, d'étoffe verte brochée d'or et de diverses couleurs. Les colonnes de l'église, ainsi que les colonnettes des tribunes sont en marbre de nuances variées, vert, rose et bleuâtre. Le reste de l'édifice en ton de pierre, ainsi que la chaire sculptée, ornée de statuettes représentant Adam et Ève, sur laquelle siège le Christ L'architecture pourrait être inspirée de la disposition des transepts de la cathédrale de Tournay (*At. flam.*).

Lettrine : Simple ornementation de rinceaux d'or sur fond lie de vin.

Frise : Les Israélites vénérant l'Arche d'alliance (*At. flam.*).

64. « Ceci qui s'ensuit doit estre dit quant l'en veult commenier » (Turin 47 verso = *Heures de Turin*, pl. XXVII).

Grand tableau : Le même seigneur que dans le tableau précédent, vêtu d'une houppelande de même étoffe, reçoit la communion dans une chapelle. L'édifice modelé en ton de pierre. L'autel porte un riche retable dans lequel des figures peintes en couleurs se détachent sur un fond d'or (*At. flam.*).

Lettrine : Les Israélites recueillant la manne (*id.*).

Frise : Le sacrifice de Melchisédec en présence d'Abraham (*id.*).

65. Prière « quant vous serez commeniés » (Musée du Louvre = *Heures de Turin*, pl. XXVIII; *les Evangiles*, de Curmer, p. 345).

Grand tableau : Dieu le Père trônant entre le Christ qui montre ses plaie et la Vierge qui découvre son sein. Le fond est formé par une tenture d'étoffe brochée que soutiennent deux anges (*At. flam.*).

Lettrine : Antipater montrant ses plaies à César. Sujet qui se trouve dans le *Speculum humanae Salvationis* (*id.*).

Frise : Les données iconographiques fournies par le *Speculum humanae Salvationis* appelleraient ici une image d'Esther venant implorer Assuérus en faveur des Israélites ; cependant, il semble que le miniaturiste a représenté en réalité, peut-être par inadvertance, la reine de Saba devant Salomon (*id.*).

ORAISON DE LA CROIX, « LAQUELLE FIST SAINT ANSELME » (Turin, 49 verso-55 recto.)

66. Une page ornée de peintures (Turin, 49 verso = *Heures de Turin*, pl. XXIX. *Les Débuts des Van Eyck*, p. 25).

Grand tableau : « Pietà » dans un paysage, avec une ville dans le fond. La Vierge vêtue de bleu. La Madeleine, sur la gauche, dont la tête aux blonds cheveux dénoués est d'une expression poignante, a une robe rouge. Derrière elle, la sainte femme, debout, qui pleure, est enveloppée d'un grand manteau noir. Saint Jean qui soutient la Vierge, habillé de rose. A droite, au premier plan, une autre sainte femme agenouillée porte un grand manteau vert et un capuchon rouge sur une coiffe blanche (*Bav. Hain.* Page d'une beauté extraordinaire. Deux voyages que j'ai faits à intervalles très rapprochés, l'un à Turin, où les Heures de Turin n'étaient pas encore brûlées, l'autre à Gand, m'ont permis de constater que, dans la présente miniature, la qualité des rouges, des verts et des bleus et l'accord de ces tons entre eux étaient absolument les mêmes que dans le retable des Van Eyck de la cathédrale de Saint-Bavon).

Lettrine : Simple ornementation très sommaire.

Frise : Des hommes et des femmes dans un paysage. En m'autorisant d'un exemple fourni par l'ouvrage du *Speculum humanae Salvationis*, je crois que l'on pourrait voir ici une allusion à l'histoire de Noémi, belle-mère de Ruth, laquelle, après avoir perdu ses deux fils dans le pays de Moab, retourna à Bethléem accompagnée de sa belle-fille Ruth tandis que son autre belle-fille, Orpha, se séparait d'elle pour rester au pays de

Moab (*Ruth*, I). Je n'oserais pas toutefois affirmer absolument cette identification du sujet (très probablement *Bav. Hain.*).

MÉMOIRE DE SAINT JULIEN ET DE SAINTE MARTHE POUR CEUX QUI ONT A CHEMINER (Turin 55 verso à 56).

67. Une page ornée de peintures (Turin 55 verso = Page reproduite sur la cinquième des planches hors texte jointes au présent travail. *Heures de Turin*, pl. XXX. *Les Débuts des Van Eyck*, p. 27).

Grand tableau : Saint Julien et sainte Marthe guidant des voyageurs qui sont en barque sur la mer, à l'estuaire d'un fleuve. Paysage prodigieux, où les jeux de lumière sont rendus avec une science étonnante et dont l'exquise poésie ne se laisse qu'en partie deviner dans notre reproduction privée du charme inexprimable de la couleur. C'est le soir ; le château qui se dresse à gauche, une construction à droite, le haut des collines du même côté et enfin le ciel sont encore illuminés des derniers rayons du soleil couchant, tandis que la ville au pied du château et les premiers plans s'estompent déjà dans l'ombre de la nuit qui monte. Les flots de la mer, avec l'écume des vagues, ne seraient pas mieux exprimés par le plus expert des artistes modernes (*Bav. Hain.*).

Lettrine : Légende de saint Julien l'Hospitalier ; épisode du meurtre de ses parents (*At. flam.*).

Frise : La chasse de saint Julien. Autre épisode de la même légende (*At. flam.*).

(?) **67** *bis*, *ter*, *quater*, etc. Dans le manuscrit latin 18014 de la Bibliothèque nationale, dont le texte, nous l'avons signalé, est en quelque sorte parallèle à celui de notre volume, tous les morceaux que nous venons de passer en revue dans les fragments Rothschild et Turin s'y retrouvant (sauf l'oraison à la Sainte Face, laquelle semble d'ailleurs une interpolation), dans le manuscrit latin 18014, dis-je, la « mémoire de sainte Marthe et saint Julien » est suivie (fol. 183 à 216) des Heures de la Trinité, de six oraisons aux trois Personnes divines, à la Trinité, à Notre-

Dame et au « propre ange » et des Heures de saint Jean-Baptiste ; viennent ensuite (fol. 216 à 238) les Vêpres des morts. Or, les Vêpres des morts sont aussi dans nos « Très belles Heures de Notre-Dame », transportées seulement à un autre endroit du volume primitif. Les parties du texte du manuscrit latin 18014 énumérées plus haut, qui sont encadrées entre la « mémoire de sainte Marthe » et les Vêpres des morts, c'est-à-dire entre deux des morceaux du texte passés dans le volume que nous restituons, n'avaient-elles pas été, elles aussi, copiées dans le même volume, sur des feuillets maintenant égarés? Rien n'autorise à l'affirmer formellement. Néanmoins l'hypothèse est très plausible. Pour tout prévoir donc, il est bon d'indiquer qu'il pourrait exister, ou avoir existé, un fragment du manuscrit, orné de plusieurs pages à peintures (peut-être jusqu'à quatorze), dont la place originaire s'intercalerait immédiatement après la fin de la « mémoire de sainte Marthe » (Turin 56) et avant le début de la « Messe de Notre-Dame que l'on dit en l'Avent » (Trivulzio 1).

Messes pour les principales fêtes de l'Année.

Cette partie du manuscrit constitue aujourd'hui le prétendu « Missel » de la Bibliothèque des princes Trivulzio. Elle comprend, en fait de décoration peinte, 25 miniatures proprement dites ou Grands tableaux, 27 lettrines dont 26 sont historiées de sujets à figures et 28 frises placées dans la partie inférieure des feuillets. Voici le détail de cette section des Très belles Heures de Notre-Dame.

68. « Messe de Nostre-Dame que l'on dit en l'Avent (Trivulzio, *folios* 1-3).

Grand tableau (Triv. 1 verso) : L'Annonciation; la Vierge est assise (*Berry*, très beau).

Lettrine : Noé dans l'arche attendant le retour de la colombe (*At. flam.*).

Frise : Moïse devant le Buisson ardent (*At. flam.*, ou peut-être *Bav. Hain.*).

69. « La Messe de Minuit » (Triv. 4-7).

Grand tableau : (Triv. 4 verso) : La Nativité, la scène se passant dans une grotte ; fond bleu montrant une sorte de mosaïque de têtes d'anges modelées ton sur ton (*Berry*, très beau).

Lettrine : Un ange annonce la naissance du Christ (*Berry*).

Frise : Les Bergers, qui gardent leurs troupeaux, écoutent l'ange. D'autres anges sont peints sur les marges de la page (*Berry*).

70. « La messe de Matines » [de Noël] (Triv. 7 verso-9).

Pas de grand tableau, mais seulement une lettrine et une frise au verso du f° 7.

Lettrine : La terre illuminée par les rayons d'une gloire (*At. flam.*).

Frise : Les Bergers allant vers l'étable où repose l'Enfant (*At. flam.*).

71. « La grant Messe » [de Noël] (Triv. 9 verso-12).

Pas de grand tableau, mais seulement une lettrine et une frise au verso du f° 9.

Lettrine : La Vierge couchée dans la crèche de la Nativité (*At. flam.*).

Frise : L'ange appelant les bergers (*At. flam.*).

72. « La messe de la Typhaine » [Épiphanie] (Triv. 13-16).

Grand tableau (Triv. 13 verso). L'adoration des Mages (*Berry*, mais les têtes et surtout la figure de l'enfant Jésus ont été complètement reprises après coup).

Lettrine : Les trois rois Mages debout (*At. flam.*, ou peut-être *Bav. Hain.*).

Frise : La reine de Saba apporte des présents à Salomon (*At. flam.*).

Dans la marge supérieure de cette page, un très bel ange à mi-corps qui tient l'étoile ayant guidé les Mages (*Bav. Hain.*).

73. « La Messe de la Chandeleur » (Triv. 16 verso-19).

Grand tableau (Triv. 16 verso) : La présentation de l'Enfant Jésus au Temple (*Berry*, mais retouché dans les têtes).

Lettrine : Dieu debout dans une gloire (*At. flam.*).

Frise : Le jeune Samuel consacré à Dieu. Sujet expliqué par

cette inscription qui se lit sur une banderole : « Hic presentatur Samuel in Sylo ». (*At. flam.*).

74. « La messe de Pasques Flories » [dimanche des Rameaux] (Triv. 20-30).

Grand tableau (Triv. 20 verso) : Entrée triomphale du Christ à Jérusalem (*Berry*, dans le style des miniatures décrites plus haut sous les nos **32** et **34** de ma présente restitution).

Lettrine : Le Christ chassant les vendeurs du Temple (*At. flam.*).

Frise : Le prophète « Helyzeus » tourné en dérision par une troupe d'enfants (*At. flam.*).

75. « La messe du mardi de la semaine peneuse » [Semaine Sainte] (Triv. 30 verso à 38).

Grand tableau (Triv. 30 verso) : L'agonie du Christ au jardin de Gethsémani; au premier plan, à droite, les apôtres endormis; dans le fond, un groupe de Juifs dont on n'aperçoit que les têtes au-dessus d'une palissade; effet de jour. (*Bav. Hain.* Page admirable, tout à fait de même facture que la *Pietà*, décrite plus haut sous le n° **66** de ma présente restitution).

Lettrine : La flagellation (*At. flam.*).

Frise : Le portement de croix (*At. flam.*).

76. « La messe du mercredi de la semaine » [sainte] (Triv. 38 verso-48).

Grand tableau (Triv. 38 verso) : Judas touchant des prêtres juifs le prix de sa trahison. Sur un mur à droite, inscription en lettres gothiques blanches très fines, dont une partie est peu distincte : *Dux Jiiiipoustey Oiiillii judei* (*At. flam.*).

Lettrine : Le Christ conduit au supplice (*At. flam.*).

Frise : Joseph vendu par ses frères et emmené en captivité (*At. flam.*).

77. « La Sexte fere en la Parasceve » [office du Vendredi Saint] suivi immédiatement (à partir du folio 62) de l'office du Samedi Saint (Triv. 48 verso-67).

Grand tableau (Triv. 48 verso) : Le Christ en croix entre la Vierge et saint Jean. Au second plan les trois Maries qui viennent au Calvaire pendant qu'un cortège de cavaliers et de

soldats à pied s'en retourne au contraire à Jérusalem. Montagnes bleuâtres à l'horizon. Effet de jour (*Bav. Hain.*, très beau).

Pas de lettrine historiée.

Frise : Le Sacrifice d'Abraham (*At. flam*).

78. « La messe du jour de Pasques » (Triv. 77-80).

Grand tableau : (Triv. 77 verso) : La Résurrection, à gauche les Saintes femmes, au premier plan trois soldats endormis (*Berry*, mais très retouché par le maître de *Bav. Hain.* qui a repeint tous les personnages et repris le fond diapré rouge qui remplace le ciel dans ce tableau).

Lettrine : *Noli me tangere*, le Christ apparaissant à la Madeleine (*Bav. Hain.*).

Frise : Jonas rejeté par les flots sur le rivage ; jolie vue de mer calme, avec la silhouette d'une ville à l'horizon (*Bav. Hain.*).

79. « La messe de l'Ascension » (Triv. 80 verso-83).

Grand tableau (Triv. 80 verso) : L'Ascension ; la composition ne laisse plus du Christ voir que les pieds (*Berry*, retouché).

Lettrine : Elie jetant son manteau au moment d'être enlevé au ciel (*At. flam.*).

Frise : Elysée reçoit le manteau d'Elie (*At. flam.*).

80. « La messe de la Penthecoste » (Triv. 84-86).

Grand tableau (Triv 84 verso) : La descente du Saint Esprit (*Berry* même style que dans la miniature pour la messe de Pasques flories, n° **74** de ma restitution).

Lettrine : Une gloire de couleurs et d'or.

Frise : Moïse rapportant les tables de la Loi (*At. flam.* ou peut-être *Bav. Hain.*).

81. « La messe de la Trinité » (Triv. 87-89).

Grand tableau (Triv. 87) : La Trinité se détachant sur une gloire en or semée de têtes d'anges. Autour de cette gloire un fond bleu montre des figurines d'anges-oiseaux modelées tons sur tons. Dans les angles, médaillons circulaires renfermant les symboles des évangélistes. Le duc Jean de Berry est peint sur la marge, représenté en prières, vêtu d'un manteau bleu

doublé d'hermine, portant une barbiche et des moustaches blondes, les joues rasées. Derrière lui, un de ses emblèmes favoris, le cygne à la poitrine ensanglantée Ce cygne soutient, suspendu à son cou, l'écusson du duc : de France à la bordure engrêlée de gueules (*Berry*, tout à fait remarquable, de la même main que le Christ glorieux du fragment de Turin décrit plus haut sous le n° **59** de ma restitution). Le portrait du duc Jean de Berry, avec moustaches et barbiche, est à rapprocher d'autres effigies analogues qui se trouvent dans les Grandes Heures et dans les Petites Heures du duc, Bibliothèque nationale, ms. latin 919, fol. 8; et ms. latin 18014, fol 119 recto et verso, 121 verso, 169 verso, 170 verso, 173 verso et 176 recto et verso.

Lettrine : Messe de mariage (*Berry*).

Frise : Les époux assistant à cette messe, placés sous le poële (*Berry*).

82. « La messe du Saint Sacrement » [Fête-Dieu] (Triv. 90-93).

Grand tableau (Triv. 90) : L'institution de l'Eucharistie par le Christ (*Berry*, même style que dans les miniatures n^{os} **32**, **34** et **74**).

Lettrine : Un ostensoir sur fond vert.

Frise : La confession et la communion (*At. flam.*).

83. « La messe de Saint Jehan Baptiste » (Triv. 93 verso-96).

Grand tableau (Triv 93 verso). Naissance de saint Jean Baptiste. La scène se passe dans l'intérieur d'une maison du xve siècle. Dans une verrière sont enchâssés deux écussons, l'un d'argent à 3 tourteaux de gueules posés 2 et 1, l'autre d'azur, peut-être chargé d'une figure d'aigle (*Bav. Hain.*, miniature merveilleuse, avec des effets de perspective tout à fait dans le goût des Van Eyck).

Lettrine : Dieu le Père envoie le Saint Esprit qui descend vers le Christ (*Bav. Hain.*).

Frise : Le baptême du Christ; paysage admirable (*Bav. Hain.*).

84. « La messe de Saint Pierre apostre » (Triv. 97-100).

Grand tableau (Triv. 97) : Saint Pierre délivré de prison (*At. flam.*).

Lettrine : Saint Pierre debout dans la campagne (*At. flam.*).

Frise : Reniement de saint Pierre (*At. flam.*).

85. « La messe de l'Assumpcion Nostre Dame » (Triv. 100 verso-102).

Grand tableau (Triv. 100 verso) : Couronnement de la Vierge, assise sur un trône à côté de Dieu le Père (*Berry*, mais retouché dans les figures).

Lettrine : La Vierge enlevée au ciel (*At. flam.*).

Frise : Mort de la Vierge (*At. flam.*).

86. « La messe de la Nativité de Nostre Dame » (Triv 103-105).

Grand tableau (Triv. 103) : La nativité de la Vierge (*Berry*, mais retouché).

Lettrine : Un ange à mi corps tenant une banderole (*At. flam.*).

Frise : La rencontre de sainte Anne et saint Joachim à la Porte Dorée (*At. flam.*).

87. « La messe de Saint Michiel, ange » (Triv. 106-109).

Grand tableau (Triv. 106) : Victoire de saint Michel sur le démon; fond bleu avec des bustes d'anges modelés ton sur ton (*Berry*, mais très fortement retouché dans la figure).

Lettrine : Ange tenant une balance (peut-être *Bav. Hain.*).

Frise : Combat des anges contre les démons. A droite un ange porte un bouclier aux armes de France. A gauche deux démons sont précipités dans la mer; celle-ci est rendue par l'artiste d'une manière remarquable (*Bav. Hain.*).

88. « La messe des Angres » [Anges] (Triv. 109 verso-110).

Grand tableau (Triv. 109 verso) : La Piscine probatique dont l'ange vient troubler l'eau (*At. flam.*).

Lettrine : Saint Michel vainqueur des démons (*At. flam.* mais bon).

Frise : A gauche saint Jean à Pathmos ; à droite le Christ et les deux anges debout (*At. flam.*, mais bon).

89. « La messe de Saint Hylaire » (Triv. 111-112).

Grand tableau (Triv. 111) : Saint Hilaire officiant dans une église (*At. flam.*).

Lettrine : Saint Hilaire debout (*At. flam.*).

Frise : Le Christ et ses apôtres portant des lanternes éclairent une église (*At. flam.*).

90. « La messe de Touz Sains » (Triv. 113-115).

Grand tableau (Triv. 113) : Le Paradis, composition à nombreux personnages, bien ordonnée (*At. flam.*, copiée peut-être sur quelques grande peinture).

Lettrine : Les anges protègent les fidèles; l'un d'eux, qui vole dans les airs, porte une banderole portant écrits ces mots de l'Apocalypse : « Nolite nocere terre et mari ». (*At. flam.*).

Frise : Le festin du roi, parabole de l'Évangile (*At. flam.*).

91. « La messe des Morts » (Triv. 116-117).

Grand tableau (Triv. 116) : Service funèbre dans une église. L'édifice, dont tous les détails sont rendus avec un extrême fini, rappelle les fonds de certains tableaux des Van Eyck. Le cercueil, couvert d'un drap rouge, est surmonté d'un dais bleu accompagné de cierges et d'écussons. On distingue sur ceux-ci l'écusson de Hainaut-Hollande (écartelé : 1 et 4, d'or au lion de sable; 2 et 3, d'or au lion de gueules). L'écusson de Hainaut, d'or au lion de sable, est répété sur une clé de voûte et sur le catafalque (*Bav. Hain.*).

Lettrine : Le Christ venant juger le monde (*Bav. Hain.*).

Frise : Bénédiction d'une tombe dans un cimetière à la campagne (*Bav. Hain.*).

92. « La messe de Sainte Croix » (Triv. 118-119).

Grand tableau (Triv. 118) : Sainte Hélène retrouve la Sainte Croix (*Berry*, présentant certains caractères qui pourraient faire penser à l'*atelier de Pol de Limbourg*, mais extrêmement retouché dans les figures et le paysage. Il serait possible que l'image d'un personnage que l'on voit de profil, à droite, eût été originairement, avant d'être repeint, un portrait du duc Jean de Berry. Très beau paysage *rajouté* (peut-être sur un fond de pure ornementation) à l'époque *Bav. Hain.*).

Lettrine : Christ en croix (sans doute *Bav. Hain.* mais assez faible).

Frise : Le miracle qui permet à sainte Hélène de reconnaître quelle est la vraie croix (*Bav. Hain.*).

93. « La Messe de Nostre Dame » (Triv. 120-121).

Grand tableau (Triv. 120) : La Vierge, vêtue de bleu, assise sur un trône de pierre avec panneaux en mosaïque, fait jaillir d'un de ses seins du lait dans la bouche de l'Enfant Jésus. Auprès d'elle, six anges dont deux soutiennent une couronne au dessus de sa tête. Fond lie de vin tout couvert de bustes d'anges modelés ton sur ton. Devant la Vierge est représenté en prière de profil à droite, et portant une longue robe rouge à capuchon, un personnage au visage imberbe mais mal rasé, la tempe et le sommet du crâne dégarnis de cheveux. Cette figure a été complètement reprise après coup, de sorte qu'il est difficile aujourdhui de se prononcer à son égard. Cependant il est bien à croire qu'il y a eu là, à l'origine, un portrait du duc Jean de Berry. On peut invoquer, à l'appui de cette opinion la ressemblance que le présent tableau conserve encore, malgré tout, avec certaines images des Petites Heures du duc, ms. latin 18014 (fol. 97 verso, 103 verso et 198 verso), qui montrent le duc Jean posé de la même manière, avec un costume analogue, ayant également le visage rasé et le sommet de la tête chauve (*Berry*, mais très retouché).

Lettrine : Deux anges. D'autres anges sont peints sur les marges (*Berry*).

Frise : Le Christ prêchant au peuple; des inscriptions sur des banderoles se réfèrent à l'évangile de saint Luc, ch. XI, 27-28 : « Beatus venter qui te portavit », crie une femme; et le Christ répond : « Beati qui audiunt, etc. » (*Berry*).

94. « La messe de la Vigile de saint Andrieu » [André] (Triv. 122-124).

Grand tableau (Triv. 122) : Martyre de saint André (*Berry*).

Lettrine : Vocation de saint André et de saint Pierre (*At. flam.*).

Frise : Saint Pierre et saint André exerçant leur métier de pêcheurs (*At. flam.*).

95. « La messe de saint Andrieu » (Triv. milieu du 124-126).

Pas de grand tableau, mais seulement une lettrine et une frise sur le f° 124.

Lettrine : Un seigneur, en costume du milieu du xve siècle, en prière devant saint André (*At. flam.*).

Frise : Miracle de saint André qui vient sauver un seigneur au moment où celui-ci festoye, en compagnie d'une dame qui n'est autre que le démon dont les cornes dépassent au-dessus de la coiffure de la femme (*At. flam.*).

Prière a dire au moment de se mettre en route (fragment autrefois dans la collection du comte de Bastard).

96. La page contenant le début de cette prière : « In viam pacis, etc. » est aujourd'hui connue par une lithographie exécutée pour le comte de Bastard et dont nous donnons ici la reproduction sur la sixième des planches hors texte jointes au présent travail ; elle montre un grand tableau accompagné d'une simple initiale décorée, et sans frise peinte.

Grand tableau : Le duc Jean de Berry reçu en pompe par le clergé à la porte d'un monastère. Le duc, vu de profil tourné à gauche, porte une barbiche et des moustaches. Sa tête est coiffée de ce bonnet fourré qui lui était familier et que Pol de Limbourg et ses frères lui ont donné dans deux admirables miniatures (*Très riches Heures* de Chantilly, planche I de ma publication, et peinture rajoutée à la fin du ms. latin 18014, f° 288 *verso*). Un second détail très caractéristique consiste dans le grand joyau qui pend à un collier sur le haut de la poitrine du duc Jean et que l'on voit également dans plusieurs de ses autres portraits. Près du duc (particularité qui se retrouve dans la susdite miniature de la fin du ms. latin 18014) est un de ses serviteurs portant une masse. A l'arrière-plan, deux châteaux perchés sur des rochers. Fond diapré de grands rinceaux ton sur ton (*Berry*. Le style et toutes les particularités de détail, visibles dans la lithographie provenant du comte de Bastard, indiquent nettement une œuvre exécutée dans *l'atelier de Pol de Limbourg*).

Paul Durrieu.

UNE AMAZONE HÉTÉENNE

Sur le montant gauche de la porte d'enceinte Est de Boghaz-Keui, les architectes (à qui Winckler et Macridy Bey remirent l'achèvement des fouilles en 1907) découvrirent une figure en



Fig. 1. — L'Amazone de Boghaz-Keui (d'après les *Proceedings*).

relief qu'ils qualifièrent de *roi*. Un dessin pris en 1909 par une Américaine, miss Dodd, établit qu'il s'agit non d'un guerrier couronné, mais d'une femme armée en guerre (fig. 1). Elle est figurée de trois quarts ; la tête est vue de profil et — chose plus remar-

quable — l'œil est également représenté de profil. Ses cheveux longs s'échappent d'un casque conique; du sommet flotte un long panache; sur le devant se recourbent deux petites cornes de chèvre; deux couvre-oreilles descendent sur les tempes. Sur la poitrine se moule une cotte de mailles qui laisse libres le cou et les avant-bras; à la taille, cette cotte est serrée par une ceinture qui paraît être de cuir avec bords en métal; cette ceinture sert aussi à retenir une courte jupe décorée de bandes, les unes simplement striées, les autres ornées de spirales. A gauche, un poignard falciforme pend de la ceinture. La main gauche, tendue en avant, tenait sans doute un petit bouclier; la main droite, ramenée au corps, serre une hache. Sur le manche recourbé de cette arme s'adapte une partie métallique dont la forme se retrouve aux mains de l'Amazone des plus anciennes métopes de Sélinonte : d'un côté, lame convexe ressemblant à un croissant dont les extrémités se recourberaient en volute; de l'autre, lame divisée en une série de pointes qui rappellent certaines masses d'armes du Moyen-Age. De l'extrémité inférieure du manche pend une petite corde terminée par un gland; elle servait probablement à le passer au poignet ou à la ceinture.

Casque conique, glaive falciforme et hache double sont des armes communes aux Hétéens et aux peuples qui ont subi leur influence, comme les Lyciens et les Lydiens. On sait que la hache, insigne de la royauté chez ces derniers, aurait été enlevée par Héraclès à la reine des Amazones et donnée par lui à Omphale. Que les luttes d'Héraklès, de Thésée ou de Priam avec les Amazones aient un fondement historique, M. Sayce, qui publie le dessin de Miss Dodd, rappelle qu'il l'a toujours cru[1]. Il y a près de quarante ans, quand il a rendu à l'histoire cet « empire oublié », il proposait déjà de voir dans les Amazones les prêtresses guerrières de la Mà-Bellone des Hétéo-Cappado-

1. A. H. Sayce, *Proceedings of the Society of biblical archaeology*, 1910, p. 25-26. Dans le même périodique, le doyen des études hétéennes a donné des notes intéressantes sur de nouvelles inscriptions, 1909, p. 82, 259, 327.

ciens. Lorsque elles envahirent l'Asie-Mineure, les tribus hellénophrygiennes eurent à les combattre tant en Eolide et autour du Sipylos que sur le Thermodon et le Sangarios — autant de régions où les monuments attestent aujourd'hui la présence des Hétéens.

Des nombreux faits nouveaux qui sont venus renouveler la vieille controverse sur les Amazones, M. Sayce rappelle seulement que le nom du *Sangarios* — sur les rives duquel le Phrygien Priam aurait combattu les guerrières — se retrouve dans le *Sagur* qui se jette dans l'Euphrate un peu au Sud de Karchémisch, dans *Sangara*, nom d'un roi de cette ville, et dans *Sagurra*, rivière de Khattinà. Je me borne à ajouter ici que *sagaris* est un nom asiatique de la hache et qu'Attis, parèdre de Mâ-Cybèle, serait né sur les bords du Sangarios. J'ai signalé d'autre part, dans mon mémoire sur *Le Disque de Phaistos*, que la terminaison en *hippé* des noms que les légendes grecques prêtent aux Amazones fondatrices d'Éphèse, Priène, Smyrne, Myrina et de tant d'autres villes d'Eolie et d'Ionie, pourrait bien n'être qu'une adaptation du *hipa* qui termine le nom de plusieurs princesses hétéennes, noms théophores, puisqu'une déesse *Hipa* est connue à Boghaz-Keuï. C'est sans doute à cette sorte d'étymologie populaire qu'est dû le sens d'*écuyère* qui est resté, dans les langues modernes, au mot *amazone*.

A. J.-Reinach.

LES PORTRAITS PEINTS DE FRANÇOIS Ier

ESSAI D'ICONOGRAPHIE MÉTHODIQUE

Le temps n'est plus où l'étude des portraits peints allait sans considération des dessins, où la critique d'un tableau ne s'essayait qu'à l'aide de comparaisons tirées d'autres tableaux pareils. Les ouvrages de M. Bouchot ont été les premiers à changer cela. Tour à tour étudiés par lui, les crayons du Cabinet des Estampes, ceux de Stafford House et de Castle Howard (ces deux collections maintenant à Chantilly) ont fourni à l'histoire du portrait en général des conclusions insoupçonnées et renouvelé toute cette matière.

Il est fâcheux que seul le catalogue des crayons de la Bibliothèque ait vu le jour[1], et que celui de Chantilly, riche comme il est de biographie inédite et de comparaisons fécondes, soit demeuré en manuscrit[2], de sorte que tant de découvertes qu'il renferme n'ont été connues que par fragments, au hasard des livres que leur auteur publiait sur des sujets du même genre.

Que des pièces dessinées fournissent à l'étude plus de ressource que des peintures, c'est de quoi personne ne s'étonnera. Outre qu'elles sont naturellement plus nombreuses, à cause d'une production multipliée et d'une conservation plus facile, elles offrent à l'analyse une matière autrement limpide qu'un tableau. La main de l'artiste s'y déclare avec une évidence parfaite. Les retouches s'y découvrent sans peine; tout un tra-

1. Bouchot, *les Portraits au crayon des* XVIe *et* XVIIe *siècles conservés à la Bibliothèque Nationale*, in-8°. Paris, 1884.

2. Une copie en est mise à la disposition du public, dans la bibliothèque de Chantilly. M. Moreau-Nélaton en a dressé un autre plein d'importantes remarques sous ce titre : *Le Crayon à la Cour des Valois. Crayons français du* XVIe *siècle conservés au Musée Condé à Chantilly*, in-fol, Paris, 1908.

vail de préparation par où s'expliquent une foule de points, obscurs sans cela, des résultats, se rend sensible dans les dessins. Or, c'est de cette méthode que je tirerai ici, avec un classement général des portraits de François I[er], quelques indications nouvelles et plus précises qu'on n'en a possédé à ce sujet.

Mon investigation ne s'étendra qu'aux peintures, et seulement en général à tout ce qui dépend de cette province des crayons, dont les peintures sont presque toujours la copie. Je ne parle pas seulement des peintures à l'huile, mais aussi des miniatures, qui le plus souvent s'alimentent aux mêmes sources. Il faut ajouter les émaux, invariablement copiés sur les crayons de seconde main. Dessins, tableaux à l'huile, miniatures et émaux composent, dans l'histoire du portrait français au XVI[e] siècle, une famille qu'on ne peut rompre sans dommage pour l'étude. Aux instructions que l'on en tire, la recherche des estampes apporte quelque lumière, mais cette partie de l'art garde dans son ensemble une assez grande indépendance pour qu'il soit inutile d'en faire ici une étude particulière. Quant aux médailles, elles sont d'un autre bord, et n'ont pas plus de relations avec ce que j'envisage que les portraits sculptés.

Une autre sorte d'ouvrages que je néglige ici, ce sont les portraits de style ou plus ou moins allégoriques, tels que le Primatice en dessina plusieurs, dans le genre de la miniature du Cabinet des Estampes attribuée autrefois à Niccolo dell' Abbate. Je néglige également le portrait du Titien, très éloigné de la matière qu'on va lire, et au sujet duquel je n'ai rien de nouveau à dire.

Les premières recherches dans une pareille étude tombent sur les recueils de seconde main, composés de pièces recueillies çà et là par des copistes, qui nous sont parvenues en grand nombre, et qui tous remontent au XVI[e] siècle. Ils sont méprisables quant à l'art, mais l'érudition trouve en eux des auxiliaires indispensables.

On sait ce que furent en ce temps-là ces recueils. Avant la fin du XVI[e] siècle en France, la gravure n'était pas employée

à répandre les portraits. Jusqu'à l'apparition des Thomas de Leu, des Léonard Gaultier et de leurs émules, il fallut que ceux qui voulaient conserver la ressemblance des personnes de la cour et du monde fissent tirer des copies au crayon de quelques originaux en vogue. On en composait des albums. Ces albums durent être innombrables, à en juger, outre ce qui reste, par les pièces isolées qui surnagent çà et là avec la marque d'une pareille origine.

Ce qui les rend dignes d'attention, malgré l'extrême grossièreté de l'ouvrage qui va souvent jusqu'à l'informe, c'est que, conservant au grand complet les portraits répandus alors des gens de marque du temps, ils permettent mieux que les originaux de connaître l'iconographie de l'époque en général : je veux dire, quelles personnes avaient le privilège de voir rechercher leur figure, et quels portraits de ces personnes.

Car on ne trouve pour chacune d'elles que fort peu d'images différentes. Un petit nombre de types toujours les mêmes et recopiés à satiété, c'est assez pour marquer leur place dans ces recueils multipliés; d'où s'ensuit un premier classement très propre à servir de base aux recherches iconographiques. Il s'agit premièrement de dénombrer les types qui se rencontrent d'un même personnage à travers ces répétitions, puis de dresser l'état de celles-ci en indiquant leur place à mesure. Par là, appliquant cette méthode aux portraits de François Ier, on pourra dire sous quels traits le Roi apparut communément en peinture à ses contemporains, et parmi les portraits qui allaient se répétant, lesquels avaient la préférence.

Viendront ensuite les portraits dont d'autres raisons établissent l'importance; ensuite les morceaux isolés qui, dans l'absence de documents d'archives, n'ayant rien de plus à fournir qu'eux-mêmes, donnent lieu à peu de réflexions.

Mais pour l'instruction du lecteur, et avant de donner le détail des portraits copiés de seconde main, il importe de dresser la liste, avec quelques explications, des recueils où je vais les chercher. M. Bouchot dans son Catalogue des Crayons de la

Bibliothèque en a décrit un certain nombre, joignant le détail exact de ceux que le Cabinet des Estampes possède, se bornant au sommaire de ceux qui ne sont pas de ce cabinet. Ce qu'on va lire n'est pas la liste de tous ces recueils indistinctement, mais, en considération de mon sujet, et parce que le Roi est omis dans plusieurs, seulement de ceux où son portrait se rencontre.

Recueil des Origines. Je le nomme ainsi à cause de son ancienneté. Huit pièces en forment le débris au Cabinet de Saint-Pétersbourg, la plupart tirés d'originaux antérieurs à l'avènement du Roi. Ignoré de M. Bouchot.

Recueil Montmor. Ainsi nommé de l'amateur qui l'a possédé avant la bibliothèque Méjanes d'Aix. Il est étudié par Rouart sous ce nom : François Ier chez Mme de Boisy[1]. On a cru qu'il portait des devises ajoutées par François Ier, mais elles sont certainement d'une autre main que la sienne. Il remonte à 1525 environ.

Recueil Mariette. Il a appartenu à cet amateur, puis à Walpole; il est depuis 1843 entre les mains d'un pair d'Angleterre, chez qui je l'ai récemment retrouvé. Mariette a cru sur des indices insuffisants reconnaître l'écriture de Brantôme dans plusieurs des inscriptions qu'il contient; de là vient qu'on l'a réputé l'ancienne propriété de Brantôme tout le temps qu'on l'a cru perdu L'époque est entre 1530 et la fin du règne de François Ier. Inconnu de M. Bouchot.

Recueil d'Orange. Ainsi nommé de l'opinion (d'ailleurs improbable) qui en attribue les dessins à Guillaume II, prince d'Orange. Il appartient à M. Heseltine et est certainement des environs de 1530, comme le recueil du Cabinet (A de Bouchot[2]) dont il reproduit la plus grande part. Ignoré de M. Bouchot.

Recueil d'Uxelles. Bouchot le décrit sous la cote B dans son

1. Voici le sous-titre de cet ouvage : *Notice d'un recueil de Crayons appartenant à la Bibliothèque Méjanes d'Aix*, in-4°, Paris, 1863.

2. Le catalogue de M. Bouchot range les pièces en familles, qui tantôt reposent sur la ressemblance du style, tantôt sur une communauté d'origine, et qui chacune reçoivent désignation d'une lettre. L'énumération de ces familles est aux pp. 6 à 8.

Catalogue, et dit qu'il appartint à Brisacier. Je ne puis donner ici les raisons qui réfutent cette conclusion. Tout ce que le même auteur ajoute du sort de ce recueil aux siècles passés veut être également corrigé. On n'en possède que des feuilles dispersées, dont le principal est au Cabinet des Estampes[1] et le reste au Louvre[2]. Le nom d'Uxelles est donné à ce recueil, du nom de la collection dont les pièces gardées au Cabinet des Estampes ont fait partie.

Recueil Destailleur. Il est à Chantilly et provient de cet amateur. Il est postérieur à 1526. Omis par M. Bouchot.

Recueil Doubrofsky. Conservé à la Bibliothèque Impériale de Saint-Pétersbourg. Il provient d'une source commune avec le recueil Destailleur. Même époque que le précédent. Ignoré de M. Bouchot.

Recueil Béthune. A Chantilly et provenant du neveu de Sully. Catalogué à l'état dispersé par M. Bouchot, dans son Catalogue de Chantilly. Postérieur à 1564, mais reproduisant en général l'ordre et le choix d'un recueil plus ancien.

Recueil de la Sorbonne. Ainsi nommé du lieu d'où la Bibliothèque[3] l'a recueilli. M. Bouchot l'a décrit, et coté C. Il est entier et dans son état primitif.

Deuxième recueil du Louvre. Il y a dans les cartons du Louvre les débris dispersés de deux recueils. M. Bouchot les a omis[4]. Je nomme second celui qui vient en second selon l'ordre des numéros d'inventaire[5]. Je suis aussi ces numéros, partant de 1 pour le premier, dans le numérotage que j'en fais.

Recueil des Arts et Métiers. Du nom de l'établissement qui le conserve encore. Il est entier et en trois tomes. Sommaire dans l'Appendice de M. Bouchot.

Recueil Valori. Ainsi nommé du nom de son dernier possesseur, des mains duquel il a passé dans la bibliothèque de Lille,

1. Recueils mobiles Ne 31, 32, et collection d'Uxelles Ne 8, 9, 10, 11.
2. Dans les cartons ; nos 1917 et 33415.
3. Na 26.
4. Mais non pas ignorés, car il en parle dans une note p. 29 de son livre.
5. Celui-ci va du no 33501 au 33528.

qui le conserve en son entier. Sommaire dans l'Appendice de M. Bouchot.

Recueil Lenoir. Je nomme ainsi une suite de crayons qui peut-être ne forma jamais un album, mais dont les conditions sont d'ailleurs pareilles aux copies qui composent les recueils. Bouchot les a décrits à l'état dispersé. Elle peut se recomposer de dix-huit feuilles dispersées, toutes à Chantilly, toutes parfaitement semblables d'exécution et d'arrangement, reconnaissables pour quelques-unes à de certains rehauts jaunes qu'on ne trouve pas ailleurs. Comme personne encore n'a fait mention de ce recueil intéressant à plusieurs égards, je ne puis me dispenser d'en apporter le détail.

1.	Le roi François Ier.		Galerie du Logis.
2.	La reine de Navarre sa sœur.		Désencadré.
3.	Jeanne d'Albret.		»
4.	Mme de Roye de la maison de Mailly.		Galerie de Psyché.
5.	La duchesse d'Étampes.		Galerie du Logis.
6.	Mme de Nesle, femme du premier marquis.		Galerie de Psyché.
7.	M. d'Auchy.		Boîte XII, n° 360.
8.	L'amirale de Brion.		Boîte XVI, n° 283.
9.	Mme d'Acigné de Montejean.		Galerie du Logis.
10.	Mme de Canaples.		Désencadré.
11.	Mme de Lestrange.		Galerie du Logis.
12.	Inconnue dénommée	Mauvoisin.	»
13.	» »	Chatingrimond.	»
14.	» »	amirale de Brion.	»
15.	» »	Canaples.	»
16.	» »	Marie Stuart.	»
17.	» »	Mlle de Guise.	Désencadré.
18.	»		»

Recueil Fontette. Ce recueil est aujourd'hui perdu, mais le catalogue s'en trouve dans un manuscrit de Joly conservé au Cabinet des Estampes[1], et les indications précises qu'il renferme m'ont permis d'identifier sans peine les portraits du Roi que ce recueil contenait. M Bouchot en a donné le som-

1. Ye 68, fol. 21 rev.

maire, mais incomplet, en renversant la tomaison de Joly, ce que je remarque pour qu'on ne s'égare pas sur la mienne, conforme à celle de ce dernier. Les recueils Fontette formaient quatre séries, dont les premières sont nommées dans ce catalogue, tomes I et II.

Recueil d'Arras. Conservé en entier dans la bibliothèque de cette ville. Sommaire à l'Appendice de M. Bouchot. Ce recueil ne contient que peu de portraits français ; il n'est pas tiré des mêmes sources que les autres et n'a pu être fait pour quelqu'un de nos pays. A tous égards, dans la liste qui précède, c'est un ouvrage d'exception.

Ces préliminaires terminés, il ne faut plus que donner le tableau des portraits de François Ier à travers ces différents recueils. On les y trouvera remarqués sous la désignation d'une lettre A, B, C, D, E, comme copies de cinq types qui se répètent sans changements de l'un à l'autre. Dans chaque colonne au-dessous du nom du recueil, on trouvera le numéro que le type correspondant porte dans ce recueil[1].

	Origines	Montmor	Mariette	Orange	Uxelles	Destailleur	Dombrofski	Béthune	Sorbonne	2e Louvre	Arts et Métiers	Valori	Lenoir	Fontette	Arras
A	2	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
B	»	1	1	1	1	1	1)	1	1	8	I, 2	»	»	I, 1	»
C	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	1	»	»
D	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	I, 4	II, 11	»	II, 1	(5)
E	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	6

Ce sont en tout cinq types du Roi répétés dans ces quinze

1. Les portraits de ces recueils, mis entre parenthèses, signifient que la pièce est arrachée, mais on les reconnaît parfaitement à la décharge laissée sur la feuille de garde. Le recueil Valori étant divisé en portraits d'hommes et portraits de femmes, la lettre en regard signifie la première catégorie.

recueils, l'un onze fois, l'autre quatre, les trois autres chacun une fois, dont je vais maintenant donner la description et faire l'histoire.

Mais afin qu'on n'aille pas croire que cette liste épuise le principal de mon sujet, j'y en joins dès à présent deux autres, dont l'importance se fera voir en son lieu, et je forme avec ceux-ci la liste suivante : I (A), II, III (B), IV (C), V, VI (D), VII (E).

I

Le premier type dans l'ordre des temps n'est connu que par la copie du recueil des Origines. On ne l'a reproduit nulle part jusqu'ici. Il représente le Roi de trois quarts, couvert d'un bonnet à oreilles, âgé de vingt à vingt-cinq ans. Son importance iconographique paraît égale à sa rareté.

II

Le deuxième type, type important, de François Ier, ne se trouve dans pas un des recueils de seconde main que nous possédons. On ne doit pas pourtant affirmer qu'il n'a figuré dans aucun : tout au contraire les parentés font supposer qu'il a pu y avoir place, comme on le verra dans ce qui va suivre. Au moins est-il certain qu'on ne l'y vit pas souvent, sans doute parce que le Roi y est représenté très jeune, ce qui fait qu'on aura bientôt préféré d'autres portraits à celui-là.

L'exemplaire le plus connu de ce type est un portrait de Chantilly[1] souvent remarqué et cité, dont MM. de Maulde La Clavière et Gruyer marquent la date avant l'avènement de François Ier au trône. Celui-ci s'y montre dans le costume d'avant la bataille de Pavie, chapeau à bords relevés et à enseigne, pourpoint largement décolleté, tunique ouverte. Le présumé comte d'Angoulême y paraît avec un grand air de

1. No 241 du Catalogue. Reproduit dans Gruyer, *la Peinture à Chantilly, École française*; et dans Maulde La Clavière, *Quelques Portraits de François Ier*, Gazette des Beaux-Arts, 1895, t. I.

jeunesse, et avec une barbe naissante, propre à justifier la présomption.

Or il se trouve que ce morceau, au demeurant parfaitement médiocre, n'est pas une pièce isolée comme on l'avait cru longtemps, mais la répétition d'une miniature de grand mérite dont l'existence relève singulièrement l'intérêt qu'on pouvait y prendre. Cette miniature décore le tome premier de ces fameux Commentaires de la Guerre Gallique en trois tomes, aujourd'hui partagés entre trois endroits divers : les deux derniers au Cabinet des Manuscrits de Paris et à Chantilly; le premier, dont il est question ici, au Musée Britannique. Notre miniature en fait le commencement. C'est un camaïeu simple à fond bleu, sur lequel les lettres F M, signifiant *Franciscus Marignanus*, sont peintes. Elle est entièrement conforme au portrait de Chantilly, sauf les prunelles, qui dans celui-ci sont tournées à droite, et dans la miniature regardant le spectateur. Cette modification du regard était alors une liberté courante des copistes, comme c'en fut une aux siècles suivants de faire contraster avec une tête d'emprunt le buste et tout le reste du corps; de sorte que ce détail ne doit pas nous arrêter. Un troisième portrait semblable est celui du Roi en saint Jean, appartenant à M. Gordon Smith, où le visage est copié trait pour trait dans une disposition tout autre.

Des copies de ce genre supposent un crayon original et quelque copie de ce crayon. La miniature elle-même n'a pu être faite que sur ce crayon original, comme c'est le cas pour d'autres miniatures qui se trouvent au tome II de ces Commentaires. Ils représentent Boisy, Bonnivet, Lautrec et quelques autres, au nombre de sept, figurant les Preux de Marignan, et les crayons de plusieurs se trouvent à Chantilly.

Davantage, les crayons dont je parle se rangent dans une famille de dessins dont les cartons de Chantilly sont remplis, qui va de 1514 à 1540, et qu'à cause de cela, considérée aussi leur supériorité sur les autres pièces contemporaines, on a toute raison de regarder comme l'œuvre de Jean Clouet. Dans ce qui reste là dessus d'incertitude, et quel que soit au juste

l'auteur de ces ouvrages, sa personnalité est établie, et l'on doit se croire le droit de parler de lui couramment, le nommant pour la commodité et d'accord avec les apparences, le présumé Jean Clouet.

Or voici que le présent portrait de François Ier vient, avec le nom de *Marignanus*, en tête d'un ouvrage que ce présumé Jean Clouet a décoré de celui des Preux de Marignan. Le moyen de croire qu'il n'a pas été de même l'auteur de ce portrait du roi ? Il convient donc de joindre à l'œuvre de cet artiste le crayon original du tableau de Chantilly.

Aussi bien la date qu'on marquait à ce portrait doit maintenant faire l'objet de réflexions nouvelles. Le Commentaire de la Guerre Gallique est daté de 1519, ce qui donnerait au Roi vingt-cinq ans. Mais il faut remarquer que ceux des preux de Marignan, peints au même manuscrit, l'ont été sur des crayons antéantérieurs à l'époque du manuscrit même. Cela du moins est inévitable, si l'on en croit des notes mises exprès, postérieurement au texte il est vrai, pour donner l'âge des personnages. Selon des calculs que chacun peut faire, ces notes reculent les crayons d'origine de ces portraits jusqu'aux environs de 1514. C'en serait assez pour faire douter que la date du portrait de François Ier lui-même dût être réglée sur celle du manuscrit. Il est vrai qu'on peut supposer à cet égard plus d'exactitude quand il s'agit du Roi que quand il s'agit des courtisans. La décision n'en serait pas moins douteuse, si le tableau de M. Gordon Smith ne portait l'inscription suivante : FRANÇOIS R. DE FRANCE PREMIER DE CE NOM AAGÉ DE XXIII ANS. Ainsi le crayon original est de 1517. Le portrait, contrairement à ce qu'on tenait pour probable, est certainement du Roi après son avènement.

Il représente François Ier en pleine jeunesse, dans tout le rayonnement de la gloire retentissante et quasi fabuleuse, de cette victoire de Marignan, qui rappelant les grands coups d'épée d'un moyen-âge légendaire, le faisait avec cela comparer à César.

III

Le troisième type représente le Roi jeune encore et aux environs des trente ans, c'est-à dire vers 1525. Il est de trois quarts, coiffé d'une toque dont la plume se relève à gauche et qui s'incline du côté droit. Le cou est découvert, la barbe rare, la moustache très fine, les cheveux longs avec quelques mèches sortant de la toque sur le front. Tel est le Roi dans le portrait que nous voyons favorisé de la préférence des auteurs et des amateurs de recueils.

Or, de tant de copies répétées, nous avons l'avantage de posséder l'original. C'est un crayon de Chantilly [1]. Le morceau est d'exécution soignée, assez habile, et mérite une place d'honneur dans cette revue. Il appartient à la série de crayons dont se compose, comme je l'ai dit, l'œuvre du présumé Jean Clouet. Ainsi, suivant comme nous faisons l'ordre des temps, nous ne quittons pas encore l'artiste à qui l'on doit le *Marignanus*.

Mais voici mieux encore. Le crayon de Chantilly a son double dans une peinture du Louvre. Il s'agit du petit portrait provenant de la collection Sauvageot [2], que Villot donnait à Corneille de Lyon, et qui porte maintenant l'attribution à Jean Clouet.

Ce portrait est un calque exact et parfait du crayon de Chantilly, et aussi bien ce n'est pas là ce qu'il a de plus considérable : c'est à l'égard de l'exécution que la ressemblance a de quoi surprendre. Mêmes moyens, même manœuvre d'instrument différent : crayon et pinceau se portent timidement à la représentation du poil et du plumet, et reprennent possession d'eux-mêmes dans la mise en place des traits. Le nez, les yeux, le pli des lèvres sont arrêtés d'un trait léger et sûr. Le modelé est sommaire, la science courte, mais agile et solide en soi, et ce qui manque trouve son supplément dans l'agrément des

1. Boîte I, n° 52.
2. N° 127, catalogue Villot 735.

réticences et l'adresse aimable de la pratique. Ce sont les caractères communs de tous les crayons de Chantilly, et la présence de ces caractères est également manifeste dans chacune des œuvres jumelles crayon et tableau, dont il s'agit.

Ce n'est donc pas seulement l'autorité d'une suggestion heureuse qui doit maintenir au petit tableau du Louvre le nom de Jean Clouet qu'il porte. Ou plutôt et à vrai dire, Jean Clouet lui-même n'est point en cause ici, mais, selon la rigueur des termes, l'auteur des crayons de Chantilly, que nous présumons être lui. De ce fait une chose est assurée : ce présumé Janet l'ancien, auteur connu de nombreux dessins et de quelques miniatures, fut aussi peintre à l'huile et peintre de cette sorte : le portrait du Louvre est son ouvrage.

Ainsi nous possédons le dessin original, nous possédons la peinture authentique de ce portrait du Roi autrefois si recherché. Voici maintenant les copies en peinture.

Je commence par la plus célèbre de toutes, communément tenue pour œuvre originale, et de tous les portraits de François Ier le plus souvent décrit et gravé, le plus constamment vanté et célébré. C'est le grand portrait du Louvre en buste avec les mains[1], que Denon a donné à Mabuse[2], M. Hymans à Josse Vanclève[3], et les anciens inventaires à Janet[4]. On le considère au Louvre comme ouvrage de Jean Clouet, et c'est le nom qu'il porte sur son cadre.

Or, fidèle à ma méthode, je veux laisser de côté Jean Clouet, artiste en soi entièrement inconnu et dont aucun ouvrage ne demeure, pour m'occuper de l'auteur des crayons de Chantilly, auteur du petit François Ier du Louvre et des miniatures de la Guerre Gallique, qu'on doit appeler le présumé Jean Clouet. Et

1. N° 126. Villot 109.
2. Dans les inventaires manuscrits du Louvre ; v. Villot, *Catalogue de la Peinture Française*, p. 67.
3. Van Mander, *Vie des Peintres Flamands*, t. I, p. 247.
4 V. celui de Bailly, publié par M. Engerand, p. 576. Dan et Guilbert dans leurs descriptions de Fontainebleau enregistrent la même attribution.

voici un point d'abord certain. Ce peintre-là n'est pas l'auteur du grand François Ier.

Il ne faut, pour en être parfaitement assuré, que comparer le crayon de Chantilly, dont ce grand portrait est une copie pour le visage, avec cette copie elle-même. Si l'on joint à cela le petit portrait du Louvre, il est impossible de garder le moindre doute. C'est une chose évidente que ce petit portrait est de l'auteur du crayon lui-même. L'évidence n'est pas moindre que le grand est d'un autre, assez éloigné de son style, et copiste assez maladroit. On a fait si souvent des louanges de cette peinture qu'il devient malaisé d'en parler librement. Cependant il me semble que tout ce qu'on peut priser, en dépit du défaut de relief et de la science bornée, dans le petit portrait, c'est-à-dire finesse et bonne grâce, exacte mesure de ses talents, adresse subtile dans l'emploi de moyens courts, est entièrement absent de celui-ci. Ce plat visage étalé et blafard, coupé durement d'une barbe et de moustaches brunes, mal ressemblant au modèle qu'il prétend copier. n'a pu se faire si constamment louer que par des critiques pressés de célébrer ce qu'ils regardaient comme l'ouvrage d'un de nos artistes nationaux en dépit de son origine flamande, parce qu'ils le donnaient à Jean Clouet.

Mais qu'on y revienne de bien près et muni de ce fait nouveau et incontestable que ce portrait n'est pas une œuvre originale, que le visage y est une partie étrangère, je ne doute pas que, continuant de trouver flamand le dessin de ce visage, on ne cesse enfin de trouver le moindre caractère flamand dans le reste. Jugeant plus librement le caractère de toutes les parties accessoires, elles apparaîtront ce qu'elles sont, très éloignées du goût flamand : sinon peut-être de celui de Mabuse, de Vanclève et de quelques italianisants des Flandres. Tel que le goût flamand se découvre dans les ouvrages du présumé Jean Clouet, ces accessoires en sont très éloignés. Dans les crayons de Chantilly on trouve quelques mains dessinées çà et là : ces mains diffèrent extrêmement de celles du grand portrait dont je parle;

celles-ci sont italiennes et même florentines, et je ne puis me défendre de penser que quelqu'un de ces peintres d'Italie qui précédèrent la venue du Primatice, Barthélemy Guetty de Florence, Nicolas Belin de Modène, a pu tirer ce médiocre ouvrage de notre crayon de Chantilly.

Quoi qu'il en soit et quelque cas qu'on fasse de cette dernière supposition, il faudra renoncer désormais à tenir le grand portrait du Louvre pour un ouvrage original ; et si l'on veut que le Jean Clouet des Comptes soit l'auteur authentique du crayon de Chantilly et du petit portrait du Louvre, je ne vois au moins pas de moyen qu'on lui attribue le grand.

A cette première copie il en faut joindre deux autres, qui sont perdues, mais que Gaignières avait fait reproduire dans son recueil[1].

Au Louvre une miniature de médiocre mérite[2] reproduit également le crayon de Chantilly. Au recueil de Dutillet, les Portraits des rois de France[3], François Ier figure en deux miniatures. La première est tirée de notre type troisième.

IV

Le quatrième type montre le roi de trois quarts à gauche, avec la toque relevée du même côté, une barbe pleine et de l'embonpoint. A calculer l'âge qu'il révèle, l'époque doit en être fixée aux environs de 1540.

On n'en connaît pas d'original ; mais la copie du recueil Lenoir est de nature à tenir honorablement cette place. Toutes les autres copies montrent un changement dans la direction des prunelles, selon une liberté dont j'ai parlé plus haut. Les yeux au recueil Lenoir regardent à gauche ; les copistes les ont voulus de face. Ce changement se montre entre autres dans un

1. Cabinet des Estampes Oa 16, fol. 1 et 2.
2. No 684 du catalogue Reiset.
3. Cabinet des Manuscrits ; français 2148.

dessin de Chantilly[1]. La dimension de ce dessin est d'une grandeur inusitée.

Les autres ouvrages issus de ce portrait sont deux miniatures célèbres, où le Roi est représenté à cheval. L'une, à l'huile, est aux offices de Florence[2], l'autre, à l'eau, au Louvre provenant de Sauvageot[3]. Elles se répètent exactement, sauf pour la partie d'architecture. Ce qu'elles ont de remarquable est le cheval, qui se retrouve ailleurs copié pour servir au portrait équestre de Henri II : si bien qu'il semble qu'on l'ait destiné à porter les Valois en peinture. Henri II le monte en contrepartie dans un dessin de Chantilly[4], et droit dans un ancien portrait d'Azay-le-Rideau[5]. C'est le même cheval précisément que, dans les deux miniatures dont je parle, l'artiste a donné pour monture au quatrième type du Roi.

Ces exemplaires du quatrième type sont les plus parfaits. On les a attribués à Jean Clouet. La pièce de Florence est en effet de la main que je présume celle de ce peintre. Au contraire celle de Paris me paraît une copie faite par François Clouet.

V

Le cinquième type ressemble au quatrième. On pourrait être tenté de les confondre ; un examen attentif poursuivi dans leurs différents exemplaires, les distingue.

Le meilleur crayon qu'il y ait de celui-ci est une pièce de grande taille conservée au Louvre et mise au carreau[6].

Il est copié en miniature au recueil de Dutillet dans le second

1. Exposé dans le corridor des Ivoires contre la galerie du Logis.
2. On l'y attribuait autrefois à Holbein. M. de Laborde fut le premier à la revendiquer pour quelqu'un des Clouets.
3. No 683 du catalogue Reiset. Gaignières l'a copié dans son recueil. Elle était de son temps dans la collection de Mesmes.
4. Exposé galerie de Psyché. Il appartenait à Lenoir, qui l'a gravé t. VIII des Monuments Français, pl. 276.
5. Vendu avant le gros de la collection, passé depuis aux mains d'Agnew de Londres, qui l'avait prêté pour l'exposition des Primitifs Français.
6. Dans les cartons, no 33550.

portrait du Roi. Chose à retenir, seul de tous ces portraits on le voit sous des formes diverses subir de notables altérations. Elles viennent uniquement de négligences, mais multipliées l'une par l'autre, au point de le rendre méconnaissable à l'œil d'un amateur pressé.

Les premiers traits notables de cette altération se montrent dans un crayon du recueil Lécurieux[1], qui est tel qu'encore que copié sur notre original, on a peine d'abord à l'y reconnaître. Les traits y sont abâtardis et l'enlaidissement extrême; des coups de crayon maladroits imitent des rides. L'embonpoint est accru et semble tout envahir. C'est ici comme une première étape, à laquelle d'autres feront suite. Je la remarque à peu près égale dans une miniature qui décore l'antichambre de Monsieur le Prince à Chantilly. C'est un portrait équestre, auquel font suite ceux des autres rois Valois. Le genre de déformation dont il s'agit est excessif dans ce portrait. De tous ceux de François Ier, c'est incontestablement le plus laid.

Voici maintenant le terme de cette déformation. On le saisit dans deux miniatures insérées au Livre d'Heures de Catherine de Médicis[2]. Le Roi y est representé dans le personnage de David. Cette fois, toute cette laideur éparse prend forme et se rassemble dans un air de vieillesse, qui se caractérise. La barbe est grise, il a soixante-dix ans, quoiqu'il soit mort à cinquante-trois. Désormais le type en question sera le type d'un vieillard, et les habiles artistes qui viendront, ne sauront plus que donner une forme présentable à ces traits d'un âge avancé.

Le premier pour le mérite et l'importance est Thomas de Leu. On connaît le portrait de François Ier que ce graveur a exécuté. Or, c'est entre ses mains que se fixe sous cette forme le visage du grand roi François pour les générations nouvelles. C'est de lui que Thevet l'emprunte pour son recueil des Hommes

1. Cabinet des Estampes de Paris; portraits montés et mis en boîte. Cette pièce est décrite par M. Bouchot et porte la cote 52 d'un ancien numérotage.
2. Au Louvre, département des Émaux et de l'Orfèvrerie n° 978. Ces miniatures sont au fol. 252 dr. et rev.

illustres[1], Léonard Gaultier pour ses Rois de France[2], ainsi que Bèze pour ses *Icones*[3]. Dutillet, Larmessin, Boissevin, Odieuvre se repassent à l'envi ce portrait, qui dans le cours du XVIIe siècle prend décidément la place de tous les autres, concurrencé seulement de quelques fantaisies, comme celle de Schrenk, empruntée de Paul Jove, ou de prétendus authentiques, comme celui de Jacques de Bie, dans Mézeray, « tiré d'un tableau de Raphaël d'Urbin »[4], et qui ne rappelle pas plus les traits de François Ier qu'il ne saurait être de Raphaël.

Ainsi ce portrait a continué de figurer François Ier pour les Français jusqu'en ce siècle, où le tableau de la Mort de Léonard de Vinci d'Ingres a répandu celui du Titien dans le public, tandis que les romantiques faisaient courir toute sorte de figures de fantaisie qui l ont effacé de notre souvenir.

VI

Le sixième type fournit à ces recherches leur matière la plus originale.

Sa copie au crayon n'est qu'au recueil d'Arras. Partout ailleurs on ne le trouve qu'en peinture. J'ai dit quelle différence sépare le recueil d'Arras des recueils plus haut cités. Un crayon isolé dans un recueil unique, fait que nous ne saurions d'abord tirer de celui-ci les mêmes conséquences que des autres; que nous ne saurions assurer par exemple qu'un original au crayon appartenant à l'école des Clouets, est l'origine de cette copie.

Or voici qui répond justement d'autre part à ce caractère d'exception. Le type d'Arras se retrouve dans un tableau du Louvre[5] provenant de la collection Révoil. M. de Laborde y a

1. *Portraits et Vies des Hommes illustres*, in-4o Paris, 1584.
2. Suite insérée dans l'OEuvre du graveur.
3. *Icones illustrium Virorum*, in-12, 1580. Une édition française parut à Genève l'année suivante.
4. La lettre de ce portrait porte en outre qu'il est conservé à Fontainebleau, preuve que la pièce elle-même n'est point inventée. Il serait intéressant de savoir d'où elle venait et de qui était en effet le portrait.
5. No 1007; Villot 110.

donné attention[1] et signalé deux répétitions dont je fais mention après lui. L'une est au château d'Hampton-Court[2], l'autre en ce temps-là appartenait à Lord Ward, et doit se trouver à présent chez Lord Dudley son fils.

De l'aveu commun de M. de Laborde et de M Law, auteur du catalogue de Hampton-Court, ce dernier est le meilleur des trois. Mais celui de Hampton-Court est précieux en ceci qu'il a fait partie de la collection de Henri VIII. Or, le catalogue contemporain qui le mentionne[3], fournit le temps auquel il y était entré : c'est 1542, qu'il convient sans doute de tenir pour l'époque de son exécution.

Chez Lord Ward le portrait de François Ier était attribué à Léonard de Vinci, sur la foi d'un amateur français du XVIIIe siècle, qui l'avait possédé[4]. Il est clair que cette attribution n'a point de sens. Mais quant à mettre en place, comme on a fait, une mention de l'école de Clouet, il me semble que l'erreur n'est guère moindre. Ce portrait est exécuté dans des tons noirs et barbouillés qui ne se rencontrent jamais de de côté. Le type lui-même ne se retrouve en aucun des lieux où ce qui venait des Clouets trouve ordinairement sa place. Aussi bien tout y semble italien, et c'est de ce côté-là, je crois, qu'il faudrait diriger ses recherches. Quelque artiste d'ordre inférieur, venu non pas avec le Primatice et travaillant à Fontainebleau, mais demeuré des convocations antérieures et gardant encore les traditions de la première Renaissance italienne, telle est l'idée que, dans l'entière absence de documents, on peut se faire de l'auteur de ce portrait[5].

1. *La Renaissance à la Cour de France*, p. 630.
2. N° 264 du catalogue.
3. En ces termes : *The table with the picture of the French king, having a doublet of crimson colour and a gown garnished with knots made like pearls.* (Law, *New historical Guide to Hampton Court*, in-12. Londres, 1909, p. 78).
4. M. de Laborde rapporte l'inscription libre que cet amateur y avait inscrite. Suivait l'attribution à Léonard et la date de 1749 précédée de la mention suivante que je ne m'entends pas à expliquer : *Berger de Bessie duc de Valentinois.*
5. On ne peut omettre de parler ici du portrait que le musée de Lyon

Voici maintenant une pièce de cette famille qui n'est pas indigne d'attention. C'est un tableau de Chantilly[1], d'une exécution assez bonne, quoique avec des parties hâtées. Il a les honneurs de la tribune; le coloris en est agréable, et c'est certainement, avec le petit François Ier du Louvre, la miniature de Florence et le *Marignanus* de la Guerre Gallique, le meilleur portrait qu'on ait du Roi.

VII

Le septième type représente le Roi de profil à gauche, coiffé d'une toque dont on voit le fond, la barbe longue et les cheveux courts.

Nous n'en possédons, soit crayon, soit peinture, aucun exemplaire original, ni même une seule copie passable. Ce portrait est partout d'une extrême laideur qui va jusqu'à la difformité, hors une seule fois que je dirai tout à l'heure. Pourtant son importance dans l'iconographie ne saurait être méconnue Nous avons là le Roi sur la fin de sa vie et aux environs de 1547. Puis si l'on néglige les médailles et les portraits plus ou moins de style, cette représentation de profil est unique. Enfin, chose à retenir, il paraît que ce portrait a particulièrement tenté les émailleurs. Léonard Limousin l'a reproduit trois fois. Voici le détail de ces ouvrages d'émail.

Le premier faisait partie de la collection Soltykof. Bourdery et Lachenaud l'ont décrit[2]. Il est signé L. L 1550. Comme c'est le cas ordinaire de ces portraits d'émail, celui-ci est aussi méchant de dessin et de modelé que les crayons des recueils de seconde main qui ont servi de modèle pour le faire.

conserve, n° 488 du catalogue. Il est conforme au type que j'étudie et porte sur un cadre d'écaille cette indication moderne : *Cornelisz pinxit*, ce qui le fait attribuer à Corneille de Lyon. Mon sentiment est que c'est un faux. Il vient de la collection Magniac (n° 63 de la vente), où ce faux n'était pas le seul. De plus l'attribution à Corneille de Lyon n'a de raison, même apparente, que le format. Un Charles Quint qui faisait pendant et portait la même inscription sur un cadre pareil (62 de la vente) est aujourd'hui au château d'Eaton Hall.

1. N° 243 du catalogue.

2. Sous le n° 54. *Léonard Limosin peintre de portraits*, in-8°. Paris, 1897.

Le second appartient à une des deux grandes pièces dites Émaux de la Sainte Chapelle, qui sont dans la galerie d'Apollon au Louvre. François Ier est représenté à genoux dans un compartiment d'en bas, en pendant de Claude de France sa femme. C'est ici une contrepartie, du reste exactement copiée quant au visage, sur le type dont je fais l'histoire. Elle est de 1553[1].

Le troisième est le portrait du Roi en Saint Thomas, aussi dans la galerie d'Apollon[2], pièce dépareillée d'une suite des Douze Apôtres tirée en second exemplaire sur celle qui est à Saint-Père de Chartres et dont le Primatice avait donné les dessins[3]. On sait que les Apôtres de Chartres ont des visages de fantaisie. Ils datent de 1547. Sous Henri II on entreprit d'en tirer de nouveaux exemplaires, auxquels on donna la ressemblance de quelques personnes de la cour. On ne possède de cette seconde suite que le Saint Paul et le Saint Thomas, et c'est de ce dernier qu'il s'agit ici. Les traits du Roi y sont supportables, et c'est la seule pièce de cette famille où le type considéré échappe à une excessive laideur.

Ces deux derniers émaux, l'un droit, l'autre en contrepartie ne sont conformes aux crayons et au premier émail que dans tous les traits du visage. Le costume y est changé et la toque supprimée.

La revue promise est maintenant achevée. Il n'y manque plus que deux pièces isolées, touchant lesquelles peu de mots suffiront Aussi bien elles sont assez connues ; mais je n'avais pas le droit de les omettre.

La première est une miniature de François Ier à genoux au pieds de la croix, près de sa mère debout, avec un pape et quelques attributs. M. de Maulde la Clavière l'a décrite[4] mais

1. Darcel, *Catalogue des Émaux du Louvre*, n° 289. Bourdery et Lachenaud, n° 60.
2. Darcel n° 341. Bourdery et Lachenaud, n° 56.
3. J'ai établi ce point dans mon *Primatice*, p. 382.
4. *Louise de Savoie et François Ier*, in-4°. Paris, 1895. La reproduction p. 186. L'attribution à Barthélemy Guetty n'est qu'une supposition pure.

avec une légère erreur, je crois. Il prend Louise de Savoie pour Marguerite, sœur du Roi, quoique les traits de la femme qui l'accompagne ne dussent pas laisser de doute sur son identité, et que d'autre part une ode à la louange de ce prince qui accompagne cette miniature, ne fasse à côté de lui mention que de sa mère. Cette ode compose avec la miniature un manuscrit que la Bibliothèque conserve [1]. Il est daté de 1512 et mentionne que François Ier était âgé de dix-huit ans.

La seconde pièce est une autre miniature placée en tête du Diodore de Sicile traduit par Antoine Macault, dans la bibliothèque de Chantilly. Le Roi y est représenté assis, entouré de sa famille et de sa maison. L'âge des jeunes princes ses fils en porte l'époque aux environs de 1530. Cette miniature est gravée en bois dans l'édition imprimée de l'ouvrage qui fut faite en 1535.

Malgré l'excellence de ces deux peintures, on ne voit pas qu'elles aient été suivies par aucun copiste du temps. Ainsi, quoique leur mérite soit grand, leur importance historique est médiocre.

Cette importance, quant aux portraits de François Ier, se résume dans les sept types dont j'ai donné l'état, et auxquels se rapportent ce grand nombre de copies de toutes sortes qui répandent de tant de côtés les traits de ce prince. Exemple remarquable du petit nombre de modèles auxquels puisait une armée de copistes, et qui suffisaient à satisfaire les exigences pourtant extrêmes des amateurs de portraits de ce temps-là.

L. Dimier.

---

1. Ms. latin 8396.

L'ÉGLISE DE SAINT-PHILBERT DE GRANDLIEU

DEVANT L'INSTITUT

A PROPOS D'UN RAPPORT DE M. LE COMTE ROBERT DE LASTEYRIE, MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES[1]

M. de Lasteyrie n'est pas le premier Parisien qui se soit dérangé pour visiter notre précieux monument; il a été devancé par M. Courajod, professeur à l'école du Louvre, qui, sans aucune étude préalable et à première vue, s'est écrié en entrant : « Voilà bien du carolingien ».

M. de Lasteyrie est plus circonspect, il a pris son temps pour réfléchir; malgré son œil exercé, il est revenu à trois fois différentes pour examiner les fouilles et en scruter les moindres détails; il a laissé parler tous les témoins des déblais et pendant dix ans il a lu et pesé toutes les hypothèses émises. Après ce long travail de méditation, qui honore hautement nos études, nous possédons enfin ses conclusions que je résume ainsi :

L'église de Saint-Philbert de Grandlieu a été bâtie au début du règne de Louis le Pieux, entre 814 et 819; il en reste le carré du transept, une partie des deux bras et un fragment du mur extérieur du bas côté nord. Le chevet a été rebâti sur un plan plus vaste aussitôt après la translation du corps de saint Filbert en 836. Le chœur actuel, l'abside et la crypte appartiennent à ce remaniement.

1. Paris, impr. nat., libr. Klincksieck, rue de Lille, 1909, une broch. in-4. Extrait des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, t. XXXVIII, 2e partie.

Les travaux, commencés en 836, étaient à peine terminés que d'importantes modifications y furent apportées. De là, la construction des chapelles latérales au chœur, la transformation de la crypte, etc. Ces travaux devaient être terminés en 847, quand les Normands incendièrent le monastère. La nef fut tota lement détruite, ce qui donna l'idée de la reconstruire avec des formes assez massives pour la mettre à l'abri d'un nouvel incendie entre 847 et 858; peut-être date-t-elle seulement du xe siècle. Malgré toutes les mutilations dont elle a été l'objet, *cette église est encore un des spécimens les plus authentiques et les plus considérables qui restent en France de l'architecture religieuse à l'époque carolingienne.*

Voilà, en résumé, l'opinion du professeur le mieux qualifié pour se prononcer sur la date de cette vénérable église. Elle se dégage, non sans effort, d'un réseau très compliqué de descriptions matérielles et d'appréciations divergentes à travers lesquelles le critique évolue avec une habileté rare. Ses observations sont toujours courtoises quand il contredit, et sa passion pour l'exactitude encourage les plus timides à lui présenter leurs réflexions. Puisque c'est moi qui ai ouvert la discussion en 1896, je demande qu'on m'accorde le privilège de rendre compte du mémoire destiné à la clore.

I

Les plus vieux restes de l'église de Saint-Philbert ne sont pas de l'époque romaine. Il n'est pas facile de les distinguer des remaniements de l'année 836.

Je constate d'abord que l'impression générale de M. de Lasteyrie est la même que celle de M. Courajod, et que l'un et l'autre ne sont pas en contradiction avec la thèse que je soutiens depuis le début des travaux, à savoir que l'église de Saint-Philbert est l'œuvre des religieux qui ont apporté ses reliques à Déas au IXe siècle. Il paraît que j'ai mal traduit ma pensée en disant que

l'édifice avait été construit d'un seul jet. L'exactitude veut que je me reprenne et que je vante l'unité de méthode qui a présidé à la confection des cintres, à l'assemblage des matériaux, à la sculpture des impostes, à la rectitude du plan; ce qui revient à proclamer que l'édifice est l'œuvre d'une seule génération ou à peu près, dans ses parties essentielles, bien entendu.

Autre chose est d'affirmer et de sentir la vérité, autre chose est de la démontrer. J'étais tellement impressionné par l'aspect de vétusté de tous ces murs que je n'ai pu résister au plaisir de communiquer à mes confrères de Nantes un, deux, trois rapports sur le travail d'exhumation qui s'opérait sous mes yeux, sans craindre de produire des conjectures hasardées. C'est une faiblesse, je le reconnais, mais elle a son excuse dans les excitations de la curiosité publique. On ne m'aurait pas pardonné, après avoir ouvert le chantier et provoqué des sacrifices, de demeurer dix et douze ans sans proposer une opinion.

M. de Lasteyrie me fait un reproche de me contredire. A qui la faute? N'est-ce pas la conséquence du sujet que j'ai traité et de la marche incertaine des fouilles, conduites tantôt par l'un, tantôt par l'autre? Les incohérences, les reprises, les modifications, les interruptions, l'obscurité des textes sont autant d'embûches à travers lesquelles il n'est pas facile de s'orienter. Après avoir considéré les arcs du transept comme les restes de la plus vieille construction, j'ai constaté au-dessus de la petite porte du déambulatoire la présence d'une fenêtre qui se trouvait à l'intersection des murs de la croix et qu'on avait dû aveugler pour construire les arcs du carré. Sur le même point, les solutions de continuité sont inexplicables. J'ai donc cru qu'il fallait chercher un critérium plus sûr et je me suis rabattu sur les insertions de briques qui me semblent être le meilleur fil conducteur dans cet imbroglio.

La démonstration de M. de Lasteyrie est plus scientifique, je l'avoue; c'est un véritable cours d'archéologie *ex cathedra*. Ce professeur clairvoyant ne rejette pas mon système; il reconnaît un caractère d'archaïsme à l'emploi de la brique alternant,

deux par deux, avec une pierre ; il va même jusqu'à ériger une règle à ce propos. *Quand les deux briques sont remplacées par une seule,* il voit dans cette réduction un travail un peu plus jeune et se sert de ce *criterium* conjectural pour dater certaines réfections.

N'est-ce pas prêter à des maçons ingénus des raffinements de main-d'œuvre dont ils n'avaient pas conscience? A Saint-Martin d'Angers, les arcs du transept sont faits avec des briques de la largeur du rouleau, tandis qu'à Saint-Philbert les claveaux en briques très courtes sont allongés au moyen de claveaux de pierre, et, cependant, les deux ouvrages sont du IXe siècle. La vérité n'est donc pas dans la subtilité des distinctions, mais dans l'examen général des moyens dont on pouvait disposer dans une période pleine d'inquiétudes et dans la comparaison des œuvres écloses dans la région environnante.

M. Brutails et le R. P. de la Croix ont cherché d'autres voies et se sont égarés; ils ne se sont pas contredits, mais ils ont professé des doctrines fragiles que M. de Lasteyrie se plaît à réfuter en assaisonnant ses critiques de formules courtoises. Il est architecte autant qu'archéologue; il se sert volontiers d'arguments de métier pour démontrer au P. de la Croix qu'il s'est trompé en remontant jusqu'aux Romains. Structure des arcs, épaisseur des murs, forme des claveaux, liaison des maçonneries sont les armes qu'il emploie pour faire voir que les théories romaines aboutissent à des impossibilités non moins qu'à des invraisemblances : « Jamais, dit-il, à aucune époque, on n'a pu songer à faire un bâtiment de plan compliqué comme celui-ci avec quatre ouvertures béantes par où le vent serait venu s'engouffrer, rendant la place intenable aux honnêtes gens, mais laissant aux vagabonds de toute sorte un abri nocturne préférable, malgré tout, à la belle étoile. »

Au plan très conjectural du P. de la Croix, M. de Lasteyrie oppose le plan d'une basilique cruciforme dont il place les bases sur les fondations constatées entre les piliers de la nef. Les dimensions considérables qu'il adopte sont contestables. N'est-il pas imprudent de prolonger cette première église de 815 jus-

qu'au portail ouest et de voir des fondations dans les substructions si bien arasées que j'ai vues dans les fouilles? Les seuls indices certains de l'existence de cette nef sont les trois fenêtres aveuglées du mur nord; or ces trois ouvertures ne vont pas au delà de la moitié de la longueur de la nef actuelle. Il est vrai que deux lignes de maçonnerie courent sous les piliers jusqu'à la grande porte, mais rien n'indique que ces substructions soient de la première construction de 815. Leur largeur ne dépasse pas $0^{m},90$. Est-elle suffisante pour servir d'empattement à un mur large de $0^{m},70$? Cette question n'est pas tranchée par M. de Lasteyrie.

Sa reconstitution ajoute à la même nef le carré du transept actuel et un chevet de forme incertaine, bien que des indications soient contenues dans l'abbaye abandonnée par les religieux à Noirmoûtier. Deux absidioles latérales semblent commander l'existence d'une abside majeure de même forme. C'est un agencement conforme aux habitudes architecturales des églises et qu'on peut justifier par de nombreux exemples. Dans l'église actuelle de Noirmoûtier, en particulier, on peut voir un chœur installé dans une enceinte allongée, bâtie en petit appareil et flanquée de deux absidioles. J'ai parlé de mur droit au chevet parce que j'ai rencontré ce cas dans plusieurs églises, notamment à Saint-Maixent; mais je reconnais que ce type est exclusif des absidioles.

Les choses qui paraissent les mieux établies dans cette église donnent lieu à contestation. Le carré du transept, dit M. de Lasteyrie, est, de l'avis de tous les critiques, la partie la plus ancienne. Il est vrai que c'est la plus parfaite et la plus voisine des habitudes latines, quand on la représente telle qu'elle était avant les mutilations avec ses colonnes adossées; mais on regrette que l'ensemble ne montre pas d'unité. Les arcs du nord et du sud sont bien semblables ; mais celui de l'ouest est rebâti, même dans ses bases, ce qui fait qu'on peut soulever la question de savoir s'il a jamais figuré dans le plan. De plus, l'arc du Levant qui se développe à l'entrée du chœur est formé d'un rouleau de cla-

veaux plus large que les rouleaux des autres arcades; ses tailloirs sont à un niveau plus élevé que les autres tailloirs et le sommet est bien plus près des combles. Impossible de s'en servir comme base de coupole : on peut donc contester qu'il soit du même âge que ses voisins.

Il y a une autre difficulté : c'est l'adaptation de ce grand cintre à la maçonnerie de l'abside majeure dont elle devait former l'encadrement en 815, dans le cas où le carré serait un reste du premier ouvrage. Je raisonne dans l'hypothèse où le chevet se serait terminé par une abside principale flanquée de deux absidioles plus petites, ce qui est conforme à l'opinion la plus répandue, et alors je suis obligé de croire qu'il y avait harmonie de proportions entre les trois constructions demi-circulaires. Ce n'est pas ce que je constate quand je compare les substructions des absidioles rasées avec la largeur de l'arcade triomphale du chœur. Il y a une grande différence de proportion qui me frappe surtout quand je me rappelle le chevet mérovingien de Saint-Herblon et celui de Saint-Irénée de Lyon. Je me demande alors si l'on peut affirmer avec sécurité que le chevet primitif de 815 était précédé d'arcades formant un carré, d'autant que les deux murs formant les absidioles sont pleins de retouches au dessus des petites portes que j'appelle les entrées du vestiaire.

II

Travaux d'appropriation opérés en 836. Limites des démolitions et des augmentations du chevet.

Dès que les reliques furent arrivées à Deas, en 836, il a fallu pourvoir à leur installation et aviser à certains changements pour se conformer aux rites ecclésiastiques et recevoir les pèlerins. Ici, point de doute : les murs et l'histoire sont d'accord. On ne pouvait moins faire qu'au monastère de Noirmoûtier où le tombeau était sous le maître autel, dans une crypte. En quoi consistèrent ces modifications? C'est là le point délicat à traiter à raison des ruptures nombreuses qui se remarquent dans les maçonneries.

A-t-on renversé tout le transept avec le chevet? Évidemment non, dira un architecte; autrement le carré du transept, avec ses lourdes arcades, se serait effondré. On a dû procéder avec précaution et conserver aux quatre angles le volume de maçonnerie nécessaire au contrepoids. C'est peut-être la raison d'être du double transept qui prolonge les bas côtés.

Il me semble à moi, profane, que l'abside (sans doute voûtée[1]) que nous voyons, n'a pu être élevée et portée à sa grande hauteur qu'en montant simultanément les murs perpendiculaires de la chapelle latérale qui flanque, de chaque côté, le sanctuaire. On sait bien que l'historien Ermentaire a vu un agrandissement notable du chevet, des façons de voûtes habiles et des absides; cependant, il y a matière à contestation, parce qu'il subsiste trace de six absides et non de trois, comme le dit le témoin.

Il faut donc se rendre sur place avec un architecte et entendre ses raisonnements pour peser les arguments archéologiques.

Dans tous les cas, la priorité semble plutôt acquise aux absidioles qui portent la marque de la méthode employée dans le bâtiment, c'est-à-dire aux plus voisines du transept; la préférence accordée aux autres nous transporte aux chapelles rayonnantes du XIe siècle. M. de Lasteyrie ne paraît pas avoir fait les mêmes réflexions. C'est la raison possible de notre désaccord.

Pour moi, la série des démolitions a été gouvernée par la nécessité de tenir en place les arcs du carré du transept; elle a dû être limitée à l'agrandissement des ouvertures utiles à la circulation; d'un autre côté, l'élévation des murs d'un chœur allongé et terminé par une abside, sans doute voûtée, a commandé la construction immédiate des annexes de gauche et de droite destinées à l'appuyer. Il me paraît impossible d'admettre de ce côté aucun remaniement tardif. Ces trois absidioles de l'extrême Orient que M. de Lasteyrie édifie en même temps que le couloir étroit, n'étaient pas nécessaires à l'équilibre du monument ni aux exigences des pèlerins, tandis que la destruction

1. J'y reviendrai plus loin,

des absidioles de 815 et leur réédification un peu plus loin s'imposaient autant pour l'harmonie du plan que pour le service de la circulation.

J'insiste sur cette ossature primitive de l'édifice parce que je crois qu'elle répond à l'exécution logique du plan et des travaux indiqués par Ermentaire. Les petites portes percées dans le mur oriental du transept arrêtent trop longtemps notre contradicteur ; elles ressemblent singulièrement aux entrées qui donnent accès dans les vestiaires et les dépôts de matériel ; elles furent murées comme inutiles, en 836.

Présenter ces portes basses comme le débouché de couloirs au service des pèlerins pressés de se rendre à la *fenestella* du saint, c'est dire qu'on les faisait passer par le petit bout d'un entonnoir, car l'ampleur croît en avançant. Laissons ces portes qui n'ont joué qu'un rôle modeste et transitoire, et considérons plutôt l'ensemble des convenances qui s'imposaient tout de suite aux religieux pour répondre à l'empressement de la foule autour du tombeau. Les incohérences que nous ne comprenons pas ne frappaient point la génération du IXe siècle ; elles peuvent être l'effet de l'inexpérience et de la précipitation.

N'oublions pas que certains termes nous manquent pour résoudre le problème : nous ne savons pas si le fond de l'abside n'était pas voûté en cul de four et c'est là un point très important, car en prévision des poussées plus ou moins fortes, les religieux ont dû prendre certaines précautions de résistance. Le revers de l'hémicycle est renforcé par des maçonneries polygonales qui ont pu servir à l'équilibre du chevet et au déambulatoire qui était voûté certainement près de l'arcade de la *fenestella*. Le double mur formant l'enceinte de la chapelle Sainte-Anne remplissait peut-être la même fonction. C'est une question à examiner, de même que les conséquences de la voûte de l'abside principale. Je me suis trop pressé de proclamer que cette église n'avait jamais eu de voûte lorsque j'ai raconté le débat de prééminence qui divisa les seigneurs aspirant aux honneurs du chœur. Dans le procès-verbal qui relate leurs prétentions,

l'un d'eux affirme que son banc a été brisé « par la ruine de l'une des voultes de la dite eglise ou par les gens de guerre ». Bien que l'assertion se présente sous la forme dubitative[1], elle ne manque pas de valeur pour nous, car les parties n'auraient pas invoqué cet argument si les murailles de l'abside n'avaient pas porté quelques vestiges d'arrachement. En se fondant sur la hauteur de la fenêtre du fond, M. de Lasteyrie calcule que la naissance de la voûte ne pouvait pas être à moins de 10 mètres du sol. Cela concorde parfaitement avec les indications que nous fournit, au revers du chevet, la haute arcade qui recouvre le déambulatoire entre l'enceinte circulaire et les absidioles secondaires. Notre critique reconnaît d'ailleurs qu'on a pu élever des voûtes avant le XI[e] siècle : « Je ne méconnais pas que l'emploi des voûtes est le trait le plus caractéristique de l'architecture romane ; mais c'est une erreur de croire qu'une pareille innovation se soit produite au début du XI[e] siècle, *sans qu'elle ait été préparée par aucune tentative antérieure* » (pp. 67 et 68).

A l'exception de quelques réserves sur la longueur de l'édifice, les interprétations précédentes ne diffèrent pas sensiblement de ma dernière opinion sur la forme que les religieux avaient adoptée. C'était bien une croix latine qu'ils avaient tracée, avec une tête, des bras et un pied, et non une croix grecque. Sur la série des travaux exécutés pour transformer cette croix en une basilique plus vaste et plus compliquée dans ses membres, capable d'abriter sous le maître autel les reliques qui arrivèrent avec la communauté entière en 836, j'aurai plus d'une observation à soumettre à la science du savant critique qui veut bien nous éclairer.

A son avis, le transept n'a pas été notablement entamé; le sanctuaire de 815 seul fut rasé et remplacé par un chœur allongé et par une abside dans laquelle on installa un *martyrium*. Quant aux agrandissements, ils sont seulement représentés, dit-il, par les restes d'absidioles et de chapelle qui servent de clôture à l'extrême chevet.

1. Liasse des enquêtes du Présidial 1633 (Archives du département, série B).

Avant tout exposé, M. de Lasteyrie aurait dû nous expliquer comment on a pu maintenir debout le carré du transept en rasant la tête de la croix, et de plus, nous dire pourquoi cette communauté, pressée par les événements, aurait gaspillé ses ressources en remaniements continuels dans un espace de 20 ans (836-856). Après avoir répondu à ces objections, il serait encore très embarrassé pour nous citer la contrée où il a vu un édifice terminé à l'orient comme celui qu'il nous présente à Grandlieu. Ses conjectures ne sont appuyées d'aucun exemple emprunté à la période où nous sommes. C'est une lacune importante. Si nous adoptions son interprétation du texte d'Ermentaire, nous aurions un transept orné d'une absidiole dans chacun des bras, plus deux absidioles au bout d'un long couloir courant vers l'orient et une troisième abside sur l'axe terminant la chapelle Sainte-Anne de l'arrière chevet. Disons tout de suite que l'existence de cette dernière est loin d'être certaine, car j'ai fait moi-même des fouilles profondes dans le pré voisin sans découvrir la moindre substruction accusant une forme circulaire. Il est fort possible que la chapelle de Sainte-Anne ait été rectangulaire et voûtée en berceau. Avec un plan tracé de cette façon, nous aurions une église ornée de six absides, trois en avant à l'ouest et trois en arrière à l'est. M. de Lasteyrie croit réaliser ainsi les indications d'Ermentaire quand il dit : « *copiose extensa, tribus absidis circum circa adjectis.* » L'augmentation à laquelle l'auteur fait allusion est suffisamment justifiée par la construction du déambulatoire et de la chapelle Sainte-Anne, par l'allongement du chœur et le doublement du transept ; il est superflu d'aller jusqu'au bout du chevet.

En voici les motifs :

Le travail de démolition le plus pressé était d'enlever l'abside majeure pour faire le reliquaire, et les deux absidioles qui obstruaient le passage du déambulatoire ; on les renversa et c'est après avoir rétabli ce triple ouvrage en avançant vers l'orient que l'historien put annoncer que l'architecte avait parfait son travail en ajoutant trois absides, c'est-à-dire celle du

chœur et les deux absidioles qui le flanquent des deux côtés. Il devait s'exprimer ainsi après avoir rasé tout le haut du chevet de 815.

III

La Crypte est un reliquaire. — Son installation définitive, sa clôture, ses accès et sa fenêtre.

L'examen de la crypte ou confession, située sous le maître-autel qui se présente en élévation au fond de l'abside, soulève une double question. Cette addition était-elle un caveau fermé ou ouvert? Est-il évident qu'elle a été retouchée? Sur ces deux points, nous différons totalement d'opinion avec M. de Lasteyrie, et cela pour plusieurs motifs que nous sommes forcé d'exposer avec quelques détails afin d'être bien compris. Ce sujet, un peu ardu, peut être traité par voie de comparaison.

Nous serions peut-être plus facile à ébranler dans nos convictions si l'on nous produisait un type de crypte ajourée contemporaine de la nôtre et ornée de chapelles rayonnantes; mais on ne réussira pas pour les raisons suivantes. Nous ne sommes plus au temps où les cryptes se montaient sur des colonnes, s'éclairaient par de nombreuses fenêtres et se desservaient par un double escalier. Il s'agit d'une combinaison inventée à l'abri des eaux de la Boulogne, par une Communauté religieuse qui s'enfuit à la hâte pour dérober le corps de son patron aux profanations des Normands; il n'est guère croyable qu'ils n'aient pas renfermé tout de suite leur trésor dans un reliquaire *absolument clos.*

Je suis obligé d'insister sur ce dernier détail pour expliquer certaines différences de décoration dont on s'est servi trop vite en faveur de la doctrine des remaniements : « Dans le *martyrium*, les murs sont unis, dit M. Brutails, aucune moulure n'en vient corriger la sécheresse; dans la chapelle, on remarque à la naissance des voûtes un bandeau mouluré qui suit toutes les

sinuosités des murs et s'arrête aux jambages de l'arc d'entrée »[1].

Il en est de même dans tous les mausolées; le luxe se déploie toujours sur les faces du dehors et non autour du cercueil. Si, à Grandlieu, l'intérieur de la confession est moins soigné que le vestibule extérieur adossé aux pieds du tombeau, c'est qu'il n'était pas exposé aux regards des pèlerins. M. de Lasteyrie croit voir un *martyrium à jour* là où le P. de la Croix a enlevé des clôtures très solides qui n'avaient aucun aspect provisoire; il aurait porté un tout autre jugement s'il avait assisté aux démolitions que les architectes de l'État ont tolérées trop facilement. Il reste encore de gros massifs de maçonnerie sous l'estrade du maître-autel, qui impressionnent les visiteurs et les empêchent de croire à des modifications de plan. Les compartiments actuels, tels qu'ils sont, font un ensemble harmonieux; ils représentent une croix à trois branches, signe symbolique qui convient bien à la sépulture d'un confesseur.

Pourquoi chercher autre chose en supprimant des barrières très solides sous prétexte de liaisons plus ou moins bien faites? Avec une méthode de ce genre on arrive à dénaturer tous les monuments. Ce qui est plus extraordinaire dans l'opinion de mon contradicteur, c'est que les religieux, après avoir multiplié les accès du reliquaire pendant dix ans, se seraient décidés à les fermer tous au moment de partir, pour protéger un tombeau vide. Personne n'adoptera jamais cette explication.

Pour nous entendre plus facilement, il faudrait bien spécifier d'abord que le monument en question, qui est la pièce principale de l'église, est plutôt un reliquaire en pierre qu'une crypte dans le sens où on l'entend généralement, quand on parle des cryptes de Jouarre, de Saint-Bénigne de Dijon, ou de Saint-Philbert-de-Tournus qui sont de petites églises souterraines. Ici, l'édifice est très peu important; il s'arrête à l'arcade percée dans le mur circulaire du chevet. Ce que mes contradicteurs appellent la chapelle Sainte-Anne n'est que le vestibule de la

1. *Bull. mon.*, t. LXIII, p. 319.

fenestella ; il n'en faisait même pas partie. Le nom de chapelle Sainte-Anne appartient à l'édifice en saillie qui est éclairé à l'Est par une fenêtre ogivale, orné d'une crédence à portée de l'autel et qu'on a raccourci au XIIIe siècle. Je suis très surpris que M. de Lasteyrie n'ait pas compris le caractère secret de cet enfeu, lui qui connaît si bien le plan de l'abbaye de Saint-Gall et de sa confession bâtie au IXe siècle. Qu'il me permette de lui faire remarquer que l'architecte de ce monastère a pris les mêmes précautions que nos religieux : *Accessus ad confessionem* indique le regard de l'ouest, mais pas de porte. Bien qu'il ait fait un regard sur le devant, il a construit des couloirs pour obliger les visiteurs à se diriger vers l'arrière chevet. Je concède la même disposition dans l'église de Saint-Philbert, à la condition qu'on fasse rétablir le mur enlevé par le P. de la Croix. Quand les religieux avaient besoin de toucher le tombeau, ils avaient la facilité d'ouvrir la porte percée au Nord, porte dont la maçonnerie est datée par la présence de la double brique dans les claveaux et les montants, qui, suivant M. de Lasteyrie, est la marque de fabrique du IXe siècle.

Pourquoi aurait-on percé cette porte si la crypte était ouverte du côté du chœur, comme le voudrait enseigner le P. de la Croix? Il n'y a donc aucune raison matérielle pour adopter l'interprétation de mes contradicteurs : le couloir, la fenêtre de l'Est, la porte du Nord, l'exiguité de l'enfeu condamnent leur opinion.

La mienne n'a pas varié : la confession de saint Filibert n'a jamais été faite pour être un lieu public.

J'ai montré aussi un autre argument dans le dallage de la plateforme qui est établie sur l'extrados des voûtes, en découvrant des *oculi* pratiqués dans l'épaisseur du plafond. J'ai dit que ces *oculi* permettaient au clergé, je veux dire au célébrant, de plonger le regard dans l'intérieur du reliquaire pour invoquer le saint pendant le sacrifice de la messe. Il y a place, en effet, pour loger un autel entre les deux *oculi* du devant. Je n'ai jamais dit qu'ils fussent percés pour les fidèles ou bouchés par

une pierre. Ce n'est pas une illusion d'y voir un instrument du culte. Les tombeaux se perçaient, on le sait, de la même façon pour prier les saints plus directement; la naïveté de nos pères le voulait ainsi[1]. Quant aux confessions perforées, elles sont citées dans Grégoire de Tours[2].

Si ces regards de notre crypte avaient été percés après coup, comme le croit M. de Lasteyrie, pour jeter la terre dans les alentours du sarcophage, ils ne seraient pas ouverts aussi symétriquement par rapport aux distances et leur forme serait moins régulière. Il faut absolument reconnaître qu'ils font partie du plan primitif du *martyrium* dont tous les abords accusent la destination secrète (*latebra*).

M. de Lasteyrie tient beaucoup à nous démontrer que la porte unique, percée au Nord n'est pas du plan primitif; il y a remarqué des malfaçons qui, pour lui, trahissent un ouvrage plus récent que celui des alentours. Il raisonne comme si personne n'y avait touché depuis le xe siècle; or, il est avéré que le maire, M. Cormerais père, a trouvé cette porte bouchée, et qu'il a ordonné de la réparer après l'enlèvement des matériaux qui l'obstruaient. Il n'y a pas lieu de tirer des inductions de la forme plus ou moins parfaite de cette ouverture. Mais pourquoi s'arrêter encore à cet accessoire? Nous n'en avons nul besoin pour dépeindre l'enfeu ou le reliquaire de saint Filibert, puisque l'histoire contemporaine du Saint nous enseigne que les confessions du ixe siècle étaient fermées.

N'avons-nous pas un témoignage de haute valeur dans le récit des translations du tombeau de sainte Cécile? On sait que la confession de cette martyre n'avait pas été changée depuis le jour où le pape Pascal Ier l'avait installée dans la basilique du Transtevère, lorsque le cardinal Sfondrate entreprit, en 1599, de

1. Voyez les tombeaux de saint Loyer, de Seez; de saint Menoux (Allier) et de saint Mansuy, de Toul.

2. *De gloriâ confessorum*, XXXVII, *de gloriâ martyrum*, XXXVIII. La terre ne fut pas jetée au début; elle fut employée en remblais pour servir de cimetière quand l'église (nef) fut pleine. Le peuple a conservé le souvenir d'une époque où l'on faisait la procession sous terre.

remettre au jour le sarcophage et les reliques qu'il voulait honorer ; or, il est constaté qu'il eut beaucoup de peine à ressaisir le trésor qu'il cherchait. Rien ne pouvait le guider, si ce n'est un *conduit* par lequel les fidèles faisaient descendre les linges qu'ils voulaient sanctifier et conserver en mémoire de la martyre. Il fut obligé de *percer le mur épais* sur lequel reposait l'autel. On enleva le pavé, on déblaya la terre, et on dégarnit les fondations du mur qui *fermait l'enceinte souterraine*. Ce mur fut attaqué lui-même, puis une ouverture pratiquée dans son épaisseur avec beaucoup d'efforts, et ce n'est qu'après tous ces travaux qu'on put enfin apercevoir l'espace vide qui s'étendait sous l'autel. Deux sarcophages placés *côte à côte,* à trois pieds au-dessous du sol, apparurent aux yeux de Sfondrate. Ces deux tombeaux étaient directement sous l'autel qui leur correspondait par le conduit dont nous avons parlé. Une ouverture semblable est signalée en avant de l'autel de la crypte à Saint-Germain d'Auxerre[1].

Méconnaître le caractère particulier de la sépulture de saint Filibert, c'est aller contre les notions historiques qui nous ont été transmises sur les cryptes du IXe siècle. Mon contradicteur m'oblige à lui rappeler que les cryptes ou les *martyria* ont varié dans leur forme à travers les siècles; que le peuple fut parfois privé, comme à Béziers et à Auxerre, de la faveur de pénétrer dans l'intérieur. Il n'y avait pas de place non plus pour un autel dans la cave de saint Lubin, de Chartres, qui est du IXe siècle. En compensation, on accordait au peuple l'aspect du tombeau au moyen de la *fenestella* de l'Orient. C'est ce que fit le pape Pascal Ier, au IXe siècle, quand il installa le tombeau de sainte Cécile au Transtévère.

Chez nous, le tombeau de saint Rémi, de Reims, fut établi dans les mêmes conditions par l'archevêque Hincmar, encore un prélat du IXe siècle. J'en dirai quelques mots à cause de

1. Récit de Dom Guéranger : *Sainte Cécile et la société romaine.* Paris, Didot, 1874, 2e edit., p. 504. Il parle d'apres Baronius (*Hist. de l'Église*), qui fut témoin de l'invention.

l'importance du sujet. Le projet consistait à extraire le tombeau d'un réduit obscur, situé derrière l'autel, appelé *antrum*, et à le mettre en vue, dans une crypte agrandie, pour reconnaître les prodiges qu'il accomplissait. Le récit est très bref et nous laisse certains détails à deviner. Hincmar, dit-il, construisit avec art la nouvelle crypte et y transporta le corps avec son tombeau. Pour éviter un déplacement trop considérable, il a dû ajouter simplement une abside et ouvrir une arcade dans le mur circulaire.

Comme il avait décoré le sarcophage d'un revêtement d'or et de pierres précieuses, à la façon de saint Éloi, l'archevêque voulait que la foule eût la joie d'admirer ce bel ouvrage; c'est pourquoi il imita la construction du pape Pascal I[er] et ouvrit une *fenestella* dans le mur[1]. Il comptait bien que cette ouverture provoquerait un grand mouvement de curieux, car il fit placer au-dessus une inscription en quatre vers pour annoncer à tous que ces embellissements étaient dus à l'initiative d'Hincmar. Que conclure de ce rapprochement; si ce n'est que la précaution prise de percer une fenêtre pour le public dénonce encore une construction fermée, sans nef et sans autel?

Ces conditions sont bien celles de la confession de Filibert dont toutes les décorations sont à l'Orient, dans le voisinage de la *fenestella*, autour du cintre qui sert de vestibule, là où sont les peintures et les moulures. En 1896, on voyait encore distinctement des restes de cercles peints à fresque, pareils à ceux qui représentent les figures du zodiaque ou les travaux des douze mois de l'année à Notre-Dame de Pritz près Laval.

Nous cherchons à préciser tous les détails de la pompe qui entoura cette précieuse sépulture, parce que sa restitution exacte nous éclaire sur la forme des monuments semblables qu'on a malheureusement détruits et nous aide à comprendre les descriptions obscures de certains historiens.

1. « Opus egregium auro edidit, gemmisque distinxit, fenestram ibi, « undè sancti sepulcrum videretur, fecit, et circa ipsam fenestellam hos versi- « culos indidit. » (Flodoard, *Historia Remensis*, lib. I, cap. 21.)

J'appliquerai volontiers les révélations et les leçons de la confession de saint Filibert à celle de saint Germain de Paris, que nous n'avons plus et qui paraît avoir eu aussi sa *fenestre* au IXe siècle, quand les Normands envahirent les faubourgs de Paris. Le duc Kobbo ayant fait le récit de plusieurs faits miraculeux dont il voulait certifier l'authenticité, ajouta en terminant : « Conduisez-moi au lieu où repose saint Germain, où est cette grande fenêtre, *ubi illa magna est fenestra*, et je vous montrerai la colonne dont je vous ai parlé[1] ». Il s'agit de la colonne de marbre qu'un païen avait marquée de treize coups d'épée et qui se trouvait au pied du tombeau à droite.

IV

La nef n'est pas romane.

Après avoir passé en revue le transept et le chevet de l'église, M. de Lasteyrie s'arrête à considérer la nef dans tous ses détails, les massifs épais de ses piliers, la forme des arcades, les tailloirs des impostes, les contreforts à retraits qui montent jusqu'aux combles, et les met en regard des opinions contradictoires qui se sont produites. Ce qui paraît incontestable, c'est qu'il existait une nef, dès le début, pour former la croix dont parle Ermentaire et, aussi, pour contrebuter le carré du transept, une nef avec des bas-côtés, puisque le mur du Nord contient encore des fenêtres aveuglées. Un sondage pratiqué entre la 4e travée et le pilier N.-O. du carré montre que les murs avaient une épaisseur égale à celle de l'enceinte du chœur. La question à éclaircir est celle de savoir à quelle époques les travées de 815-819 ont été remplacées par les travées insolites que nous avons sous les yeux. M. de Lasteyrie pense qu'elles représentent une reconstruction faite entre 847,

1. « Ducite me, inquit, ad sedes beatissimi præsulis Germani, ubi illa magna est fenestra, ostendamque vobis in ipsa columna (quam nescio si unquam viderim) omnem rei veritatem quam vobis referens narro » (*Translatio sancti Germani*, cap. 30 et 31, pp. 82, 83 ; *Analecta Bollandiana*, t. II, p. 75-78).

année de l'incendie des Normands, et 856, date du départ des reliques et de la communauté pour l'Anjou. C'est une thèse qui peut se soutenir, puisque l'architecte primitif pouvait être encore en vie. D'autres critiques rajeunissent la nef jusqu'au XI[e] siècle.

Je ne regrette pas d'avoir provoqué un débat entre les archéologues les plus connus, en manifestant simplement l'opinion d'un spectateur, car j'ai fourni à un académicien éminent l'occasion de faire une déclaration de principe absolument nouvelle sur un point essentiel de notre enseignement officiel, Je pronostiquais cet événement à la fin de ma notice de 1898[1] quand je disais : « Au point de vue décoratif, l'histoire de l'art pourra bénéficier de plus d'une remarque; *elle modifiera ses leçons sur les principes de l'architecture romane* qu'on a trop séparée jusqu'ici des écoles précédentes ».

Pour moi, je me bornais à défendre la thèse carolingienne en me fondant sur le mode d'emploi des briques, sur la forme des arcs byzantins et le style des moulures. Mon contradicteur Brutails me répondait : « Vos piliers sont cruciformes, vos cintres sont à ressauts, et vos saillies annoncent un projet de voûtes; or, nos professeurs nous ont enseigné que les supports, avant le XI[e] siècle, sont des colonnes, que les percements sont directs, c'est-à-dire sans voussures, que les moulures ne dépassent pas le tableau des arcades[2], que les couvertures sont des lambris; donc votre église est de l'époque romane. »

Tel est, en effet, l'enseignement contenu dans les leçons de Quicherat : Point de voûtes, point d'ouvertures à ressaut, point de piliers cruciformes dans les édifices antérieurs à l'an mil. C'est vrai, dit M. de Lasteyrie, mais il faut remarquer que les observations du savant professeur remontent à 1853 et qu'elles n'embrassent pas les découvertes faites depuis cette époque. A mon tour j'ajoute : L'archéologie est soumise aux mêmes lois d'avancement que la géographie; elles vivent toutes les deux

1. *Bulletin monumental*, p. 40 du tirage à part.
2. Ce point est contesté par suite des réfections.

du résultat de nos voyages et de nos explorations plus ou moins patientes. L'argumentation de M. Brutails a donc le tort d'être trop mathématique; elle ne tient pas compte des efforts isolés qu'on a pu tenter soit pour soulager les fermes de la charpente, soit pour voûter des bas-côtés. Soutenir que les innovations sont subites, c'est dire, selon l'expression de M. de Lasteyrie, « *qu'en l'an mil, l'architecture romane est sortie de la tête de Jupiter, sans avoir été préparée par rien d'analogue*. Tout semble prouver, au contraire, qu'il n'y eut, au début du XIe siècle, aucun changement appréciable dans la pratique des différents arts, que, loin d'être brusque, l'évolution dont est sorti l'art roman *fut très lente* ».

Les partisans de l'évolution subite ont le tort de ne pas tenir compte des circonstances de lieu et de temps dans lesquelles les constructeurs ont opéré, non plus que de la richesse ou de la pauvreté des carrières placées à leur portée. Nos religieux n'ont pas opéré en Bourgogne comme dans la Basse-Loire ; ils se sont servis de colonnes dans leur narthex du Xe siècle et dans leur nef du XIe à Tournus, parce qu'ils trouvaient des ressources inconnues chez nous. En Anjou, où le calcaire est tendre, les religieux de Saint-Martin n'ont pas osé en faire usage même pour des colonnes adossées, tandis qu'en Poitou notre architecte a trouvé le moyen de se procurer huit colonnes pour décorer le carré du transept.

Je pressentais ces vérités en gardant le silence sur les interprétations de M. Brutails, persuadé que, tôt ou tard, un fait nouveau se produirait et viendrait m'apporter des armes. Des faits nouveaux se sont produits dans le monde archéologique, et assez nombreux, depuis quinze ans ; nos fouilles en ont provoqué d'autres à Chartres et à Angers, dans des édifices du même âge que le nôtre. M. de Lasteyrie les a visités comme moi, et son œil exercé y a trouvé les éléments d'une leçon qu'il nous développe avec sa clarté et sa précision habituelles dans la dernière partie de son rapport.

A Saint-Martin d'Angers, comme à N.-D. de Chartres, il a

rencontré des piliers cruciformes et des chaînes de briques insérées méthodiquement dans la maçonnerie. A la cathédrale et à l'abbaye de Saint-Serge, il a retrouvé aussi les mêmes procédés que les documents signalaient, d'ailleurs, à la cathédrale d'Orléans. Il en a conclu avec raison qu'il y a une *architecture carolingienne* et que celle-ci a bien pu préparer l'avènement de celle qu'on appelle l'*architecture romane*.

Pour être complet, il aurait dû ajouter que les églises d'Angers, dont la fondation remonte avant l'an mil, se sont montrées avec une maçonnerie fortifiée et liée avec des briques épaisses comme dans le système romain et, en poursuivant ses observations sur des monuments plus récents, comme l'évêché de la même ville, les églises de Savennières, de Gennes et de Cunault, où les ouvriers entremêlent aussi les briques dans les murailles et les cintres, faire remarquer que ces derniers ont eu plutôt en vue un arrangement décoratif qu'un travail de consolidation. Nos religieux ont travaillé solidement à Saint-Philbert, au IXe siècle par intérêt et aussi par déférence pour la mode du temps qui avait adopté la brique. N'est-ce pas un fait frappant que leur église de Noirmoûtier, dont le chevet est *mérovingien*, ne contient pas de briques, et que le narthex de Tournus, élevé au Xe siècle [1] par la même communauté, est également dépourvu de ces matériaux, de même que les parties plus jeunes? Inutile donc de supposer qu'en relevant les ruines de leur église de la Basse-Loire au XIe siècle, ils auraient introduit de nouvelles briques pareilles aux premières dans les réfections.

Il y a plusieurs manières de faire de la brique et de l'employer.

M. de Lasteyrie nous paraît user trop timidement de ce criterium, pourtant très sûr, de l'emploi régulier de la grosse brique dans les constructions, sous prétexte que les architectes romans ont parfois, dans certains cas isolés, employé des

1. Les briques qu'on a trouvées sont à un étage inférieur.

briques dans une fenêtre ou une porte. A Saint-Philbert, nous sommes sur un chantier où la brique est insérée partout d'un bout à l'autre de l'édifice. Répétons une fois de plus : *ici, point de romain ni de roman*. M. de Lasteyrie le proclame lui-même, quand il dit à propos de l'alternance fréquente des briques : « C'est le même mode d'emploi que je retrouve dans les piliers et les arcades de la nef. Peut-on n'être pas frappé de cette ressemblance? Dans tout l'édifice nous trouvons des briques de même pâte, de même couleur, mêmes dimensions; elles sont partout employées de la même façon, et la nef ne serait que du XIe siècle quand tout prouve que le chœur et la nef sont du IXe? Mais, pour que pareille thèse fut défendable, il faudrait nous citer des édifices du XIe bâtis de la sorte. Or, je n'en connais pas un seul en France » (p. 74).

Restons attachés à ces dernières paroles et réjouissons-nous de posséder un édifice qui, désormais, servira de thème à l'enseignement de l'archéologie dans les écoles nationales.

Léon MAÎTRE.

BULLETIN MENSUEL DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS

SÉANCE DU 24 JUIN 1910.

M. Perrot, secrétaire perpétuel, communique une lettre de M. Alfred Merlin annonçant une nouvelle découverte faite au cours des fouilles sous-marines de Mahdia. C'est une statuette en bronze mesurant 0 m, 35, presque complète et fort bien conservée. Elle représente une femme qui danse au son des crotales, mais dans une attitude différente de la danseuse précédemment découverte.

M. Perrot donne ensuite lecture d'une lettre de M. le préfet de la Seine portant à la connaissance de l'Académie les découvertes qui viennet d'être effectuées au cours des travaux entrepris pour mettre en communication le Palais de justice avec la situation métropolitaine de la Cité : fragment de mur antique se rattachant aux trois murs découverts en 1906 sous le Marché aux Fleurs; pierre sculptée représentant trois personnages, etc. — M. Héron de Villefosse donne quelques explications supplémentaires.

M. Salomon Reinach communique une note de M. Adolf Michaelis, correspondant de l'Académie, annonçant la découverte du plan d'Athènes dressée au xviie siècle par l'ingénieur vénitien Verneda. C'est un document fort intéressant pour la topographie de la ville antique.

M. Théodore Reinach présente des photographies qu'il doit à MM. Bode et Guiffrey, de l'inscription du fameux retable de l'*Agneau mystique* peint par les frères Van Eyck. Ces photographies permettent de fixer définitivement la lecture de ce texte souvent mal interprété; le nom des artistes y est, pour les besoins du mètre, orthographié *Eeyck*. M. Reinach propose une hypothèse pour expliquer la date du 6 mai (1432) qui fut choisie pour l'inauguration du retable : l'église de Gand (aujourd'hui cathédrale Saint-Bavon) était alors consacrée à saint Jean l'Évangéliste, et la chapelle Vyd, qui reçut le retable, l'était probablement à saint Jean-Baptiste; or le 6 mai est le jour de la commémoration du martyre de ce saint devant la Porte Latine de Rome.

M. Héron de Villefosse annonce, au nom de M. le chanoine Leynaud, curé de Sousse, que les fouilles poursuivies dans les catacombes d'Hadrumète ont donné, entre autres monuments, une inscription funéraire placée au fond d'un arcosolium, dans un hypogée, probablement païen, rencontré par les chrétiens en creusant la galerie : la défunte, Æmilia Flora, était la femme d'Aurelius Comitialis et la grand'mère de Trebius Florentius enterré auprès d'elle; Aurelius Triumphalis était de son côté le fils d'Aurelius Comitialis et d'Æmilia Flora, en même temps que l'oncle de Florentius. — Dans le sol du même hypogée, on a

relevé une mosaïque rectangulaire mesurant 3m,07 sur 2m,45 : guirlande de feuillage sur les quatre côtés; pommes de pin aux angles; à droite et à gauche, grappe de raisin; au centre de la bande supérieure, tête de jeune fille posée de face; à l'intérieur de cet encadrement, scène de pêche en mer. — Une seconde mosaïque, rencontrée près de la première, représente, au centre d'un médaillon bordé par une torsade, un taureau roux galopant à gauche. — Enfin, dans un cubiculum entièrement pavé en mosaïque, on a trouvé une plaque de marbre portant l'épitaphe d'une jeune chrétienne, Florentia, morte à l'âge de six ans. Au milieu du pavage, un compartiment arrondi renferme, outre une inscription funéraire, une ancre, un dauphin enroulé autour de cette ancre, six poissons, tous symboles — surtout le premier et le dernier — très fréquents aux premiers temps du christianisme.

M. Bouché-Leclercq commence la lecture d'une note sur l'aparché matrimoniale dans l'Égypte gréco-romaine. — M. Haussoullier présente quelques observations.

SÉANCE DU 1er JUILLET 1910.

M. Homolle communique une lettre de M. Le Tourneau, architecte en mission à Salonique, qui a déjà présenté à l'Académie d'importants travaux sur les églises byzantines de cette ville. Continuant dans la mosquée d'Eski-Djouma les recherches commencées en 1908, il a retrouvé dans les arcades de cette basilique des mosaïques décoratives du plus beau dessin et de la plus riche harmonie, plumes de paon, rinceaux de feuillages, oiseaux et serpents enlacés. Il a dégagé d'une épaisse couche d'enduit les colonnes en cipollin et vert antique. Il espère, grâce aux crédits ouverts par l'administration ottomane, rendre à la vieille basilique la splendeur de son aspect primitif.

M. Cagnat donne lecture d'une lettre dans laquelle M. de Pachtère annonce la découverte, en Tunisie, de quatre nouveaux exemplaires de bornes rappelant la délimitation opérée sous Vespasien entre l'*Africa vetus* et l'*Africa nova* sur l'emplacement de la *Fossa regia*.

M. Philippe Berger communique un feuillet de manuscrit juif rapporté par la mission Pelliot et qui est sans doute un des plus anciens manuscrits juifs actuellement connus. C'est une prière formée de passages tirés des Psaumes et des Prophètes, écrite en un bel hébreu carré, avec un système de vocalisation encore très rudimentaire. Le feuillet était replié sur lui-même et devait être destiné à être porté par son propriétaire. M. Berger l'a étudié avec le concours de M. Moïse Schwab et de ses auditeurs au Collège de France; il résulte de leurs études que ce manuscrit doit dater du VIIe ou du IXe siècle p. C. Ces conclusions ont été adoptées par M. Euting. Le manuscrit en question offre une grande ressemblance avec le manuscrit hébréo-persan rapporté du Turkestan oriental par M. Stein et qui date à peu près de la même époque. Il présente des particularités remarquables qui feront l'objet d'une étude détaillée. — M. Clermont-Ganneau présente quelques observations.

L'Académie procède au vote pour l'attribution des prix Gobert. Le premier prix est décerné à M. Émile Mâle, pour son ouvrage sur *L'Art religieux en*

France à la fin du moyen âge, par 27 voix contre 7 données à M. Delachenal et un bulletin avec une croix; le second, à M. Robert Michel, pour son livre sur *La sénéchaussée de Beaucaire*, à l'unanimité des voix, moins une (bulletin blanc).

M. Bouché-Leclercq achève la lecture de la note sur l'ἀπαρχή matrimoniale dans l'Égypte gréco-romaine, à titre de commentaire du papyrus 57 de Florence. Dans ce texte, d'après les restitutions de Wilcken, il est question d'une ἀπαρχή des femmes, attestant « que le mariage des ancêtres a les caractères voulus pour assurer les droits de l'enfant à l'éducation éphébique ». M. Bouché-Leclercq propose de distinguer cette ἀπαρχή féminine de l'ἀπαρχή éphébique, et d'y reconnaître une offrande de « prémices » propre au milieu religieux, tel qu'il paraît avoir été réglementé par un des derniers Ptolémées. Sur le rapprochement de textes aussi mutilés on ne peut asseoir que des conjectures. — M. Haussoullier présente quelques observations.

M. Maurice Croiset lit une étude relative à la date de quelques pièces d'Euripide. Une comparaison entre le premier *Hippolyte*, pièce perdue, mais qui est connue par quelques témoignages, et le second *Hippolyte*, dont on possède le texte, permet d'établir qu'à partir d'une date voisine de 432, Euripide renonça à mettre sur la scène le type féminin qui avait fait scandale dans le premier *Hippolyte*. Ce type se rencontrait dans quatre tragédies perdues au moins, à savoir : *Sthénébée*, *Phœnix*, les *Femmes de Crète*, les *Crétois*. On doit donc admettre que ces drames sont tous antérieurs au premier *Hippolyte*, bien qu'un seul d'entre eux, les *Femmes de Crète*, ait une date certaine (439). Ainsi groupés, ils peuvent servir à caractériser une période de la carrière dramatique du poète.

SÉANCE DU 22 JUILLET 1910

M. Pottier, président, annonce la mort tragique, survenue en Indo-Chine, de M. le général de Beylié, correspondant de l'Académie.

Il annonce ensuite la mort subite, survenue le matin même, de M. Léopold Delisle, doyen de l'Académie, et lève la séance en signe de deuil.

SÉANCE DU 29 JUILLET 1910

M. Pottier, président, rappelle que les funérailles de M. Léopold Delisle ont eu lieu mardi dernier et remercie, au nom de l'Académie et de la famille, les membres qui ont assisté à la cérémonie.

M. Perrot, secrétaire perpétuel, communique ensuite des lettres de condoléances écrites à cette occasion par l'Académie royale de Bruxelles, les Académies des sciences de Berlin et de Vienne.

M. Perrot donne enfin lecture d'une lettre où M. Clermont-Ganneau signale une correction à introduire dans la dédicace de l'Astarté Palestinienne découverte à Délos et communiquée par lui à l'Académie l'année dernière. Il faut supprimer le mot καὶ qui est en tête de la seconde ligne, de sorte que l'on n'a plus affaire qu'à une seule et même déesse, la grande déesse d'Ascalon, désignée ici par le vocable complexe Ἀστάρτη Παλαιστινὴ Ἀφροδίτη Οὐρανία.

M. René Pichon étudie l'histoire de Valerius Laevinus dans Tite-Live. En rapprochant plusieurs passages de l'écrivain, il montre que ce personnage, un peu trop oublié, a joué un rôle important dans les affaires de Grèce, de Sicile, d'Afrique, aussi bien que dans les luttes intérieures de Rome, et conclut que le récit de Tite-Live, à condition que l'on sache l'interpréter, révèle en Laevinus un des premiers ouvriers de l'impérialisme romain.

M. Chavannes étudie les anciens documents chinois écrits sur des fiches de bois qui ont été découverts, au nombre de près de 2,000, par M. Aurel Stein, le long de la grande muraille, à l'extrême Ouest de la Chine. Ces documents sont datés, pour la plupart, du Ier siècle avant et du Ier siècle après l'ère chrétienne. Ils permettent de reconstituer, dans tous ses détails, la vie des colonies militaires qui étaient chargées de protéger la route menant dans les contrées d'Occident; ils conservent en même temps quelques débris de livres tels que : une rédaction particulière du Yi king ou « livre des changements », un recueil de lettres médicales, un traité de divination, un calendrier de l'an 63 a. C. et un autre de l'année 59, enfin un vocabulaire très usité dans les écoles primaires à l'époque des Han. Ce sont là les plus anciens fragments que l'on possède de livres chinois manuscrits.

M. Pottier, président, annonce que l'Académie a désigné comme candidats pour la chaire d'arabe littéral vacante à l'Ecole des langues orientales, en première ligne, M. Gaudefroy Demombynes, en seconde ligne, M. Amar; — pour la chaire d'annamite, en première ligne, M. Deloustal, en seconde ligne, M. Nordemann; — pour la chaire de turc, en première ligne, M. Deny, et en seconde ligne, M. Bouvat.

SÉANCE DU 4 AOUT 1910

M. Pottier, président, communique un acte par lequel M. Léopold Delisle a légué à l'Académie la somme de 4.000 francs, à charge d'entretenir la tombe où sont inhumés avec lui M. et Mme Eugène Burnouf, ses beau-père et belle-mère, et sa femme née Laure Burnouf. Le reliquat annuel du revenu pourra être employé en achat de livres ou de photographies de manuscrits pour la bibliothèque de l'Institut.

M. Pottier montre la photographie, à lui envoyée par M. Hartwig, d'un monument archaïque grec trouvé dans l'île d'Eubée et qui représente l'enlèvement de l'amazone Antiope par Thésée. Ce monument va être déposé au Musée d'Athènes.

M. P. Durrieu rappelle que Jean Miélot, chanoine de Lille, avait, vers le milieu du xve siècle, traduit en français le *Romuléon* du Bolonais Roberto della Porta (histoire abrégée des Romains jusqu'à Constantin), mais on ignorait pour qui cette traduction avait été exécutée M. Durrieu a trouvé, à la bibliothèque Laurentienne de Florence, un exemplaire contenant la dédicace de Mielot au duc de Bourgogne Philippe le Bon. Ce manuscrit a eu pour possesseur d'abord Charles le Téméraire, puis le duc de Lorraine Antoine le Bon, fils de ce René de Vaudémont qui prit part, en 1467, à la bataille de Nancy où le duc Charles trouva la mort. Ce manuscrit pourrait donc bien être un

trophée de victoire, et le *Romuléon* fut peut-être le dernier ouvrage entendu par Charles le Téméraire qui, selon Olivier de la Marche, ne se couchait jamais sans s'être fait faire une lecture. — M. Thomas présente quelques observations.

M. Franz Cumont, correspondant étranger, rappelle que des stèles funéraires d'Hiérapolis de Syrie, la ville Sainte d'Atargatis, sont régulièrement ornées d'un aigle éployé tenant dans ses serres ou dans son bec une couronne, et que des motifs de décoration analogues apparaissent fréquemment sur les tombeaux de a Syrie du Nord. Il se demande quelles idées eschatologiques on attachait à ces symboles adoptés dans un des centres principaux du paganisme sémitique. On doit, semble-t-il, rapprocher ces emblèmes du rituel usité lors de l'apothéose des empereurs romains, cérémonial qui est certainement d'origine orientale. On lâchait du haut du bûcher un aigle qui, selon les auteurs anciens, portait au ciel l'âme du souverain divinisé. De même en Syrie : l'aigle était l'oiseau sacré du soleil, et celui-ci était regardé comme le créateur des âmes, essences ignées qu'après la mort il ramenait dans son sein. L'aigle était donc, suivant les croyances populaires, le messager des Baals solaires, chargé de faire remonter jusqu'à eux les âmes libérées de leurs corps. D'autres formes de l'apothéose, montrant l'empereur défunt sur un cheval ailé, sur un griffon, ou emporté par un quadrige, s'expliquent de même par l'idée qu'après leur mort les Césars s'élevaient vers le soleil, auquel ils étaient unis par une relation mystique. — MM. Collignon, Saglio, Clermont-Ganneau, Bouché-Leclercq et Pottier présentent quelques observations.

SÉANCE DU 12 AOUT 1910

M. Perrot, secrétaire perpétuel, communique deux télégrammes qui sont parvenus à M. le duc de Loubat, tous deux relatifs à la visite récemment faite par le roi Georges de Grèce aux fouilles de Délos.

M. Henri Cordier lit une note sur les papiers inédits du naturaliste français Aimé Bonpland conservés à Buenos-Aires. Bonpland, compagnon d'Alexandre de Humboldt, né à la Rochelle en 1773, étant mort à Restauracion le 11 mars 1858, ses papiers furent remis au comte de Brossard, consul de France à l'Assomption, et sont entrés dans les collections du Muséum d'histoire naturelle. Toutefois, bon nombre de pièces étaient restées à Corrientes entre les mains de la famille de Bonpland qui s'en est dessaisie, il y a cinq ans, en faveur du Musée de pharmacologie de la Faculté des sciences médicales de Buenos-Aires. A la demande du directeur du Musée, M. Cordier a examiné ces papiers, parmi lesquels se trouvent 28 lettres autographes de Humboldt, une lettre d'A.-P. de Candolle, trois lettres de W.-J. Hookes, des correspondances avec Demersay, François Delessert, sir Joseph Banks, etc. Ces documents vont être publiés à Buenos-Aires.

M. Perrot, secrétaire-perpétuel, donne lecture de son rapport semestriel sur les publications de l'Académie.

M. Salomon Reinach étudie, dans les cultes antiques, le rôle rituel du rire,

considéré comme une marque de retour à la vie ou d'une vitalité subitement accrue. A Rome, a la fête des Lupercales, il y avait un simulacre de sacrifice : les enfants que le prêtre avait menacés de son couteau devaient éclater de rire. Le nom biblique d'Isaac signifie « le rieur » et comporte, suivant M. S. Reinach, la même explication. A l'origine de ces idées sur le rire, il y a un phénomène physiologique qu'on peut appeler « le rire des rescapés », en souvenir des mineurs ensevelis de Courrières qui éclatèrent de rire quand enfin on les remena au jour. Un autre exemple curieux est celui de Jeanne d'Arc qui, lors de son abjuration à Rouen, en vue du bûcher, riait en répétant les paroles qu'on lui dictait, au point que les Anglais se demandèrent si l'abjuration n'était pas une « trufferie ». — MM. Bouché-Leclercq, Maurice Croiset et Clermont-Ganneau présentent quelques observations.

SEANCE DU 19 AOUT 1910

M. Holleaux, directeur de l'École française d'Athènes, adresse à M. Perrot, secrétaire perpétuel, une lettre où il raconte en détail la visite faite par le roi Georges de Grèce aux fouilles de Délos.

M. Bouché-Leclercq, ancien président, annonce la perte que l'Académie vient de faire en la personne de M. Adolf Michaelis, son correspondant à Strasbourg, décédé le 12 août.

M. Cordier communique deux lettres de M. le commandant V. Dincher, du 3e tirailleurs algériens, parti il y a quelques mois, avec une légère subvention sur la fondation Benoît Garnier, pour une mission au Yun-nan, où il a fait des recherches sur les Musulmans de cette province chinoise.

M. Cordier lit ensuite, au nom de M. Maurice de Périgny, un mémoire sur les ruines de Nokcun, restes d'une puissante cité maya, vraisemblablement une des capitales de ces rois mayas qui occupèrent toute la péninsule du Yucatan. Ces ruines sont situées au N. du Guatémala, dans l'angle formé par les frontières du Mexique et du Honduras britannique. Ce mémoire est accompagné de photographies et d'un plan schématique, indiquant la position respective des édifices. — M. Clermont-Ganneau présente quelques observations.

SÉANCE DU 26 AOUT 1910

M. Cordier, revenant sur la chronologie maya, confirme que l'on n'est pas parvenu jusqu'ici à fixer scientifiquement les rapports de cette chronologie avec la chronologie chrétienne.

M. Jules Couyat, membre de l'École française du Caire, communique un mémoire légué à la Bibliothèque de Turin par un officier de l'expédition d'Égypte nommé Bert et qui forme un appendice à la *Description de l'Egypte*. Ce mémoire contient une description géologique, botanique et ethnographique du désert situé à l'Est de Siout (Haute-Égypte). — M. Babelon présente quelques observations.

M. Salomon Reinach lit une note sur l'origine de la légende qui attribuait aux Templiers une idole en forme de tête humaine ou la possession d'un crâne

humain doué de propriétés magiques. Les témoignages les plus précis à ce sujet sont venus de gens qui avaient vécu en Syrie; plusieurs d'entre eux racontèrent aux inquisiteurs qu'une tête coupée de femme assura la fortune du chevalier qui la possédait ou lui permit d'anéantir ses ennemis. Il est question du coffret où était enfermée cette tête mystérieuse, du danger mortel que l'on courait à l'ouvrir et à regarder ce qu'il contenait. Plus de cent ans avant le procès des Templiers, pareille histoire se lit déjà dans un ouvrage de Gautier Map, et là les expressions employées ne laissent pas de doute qu'il s'agit d'un écho de la fable classique de Persée et de la tête de Méduse. Cette fable, localisée aux environs de Jaffa, sur la côte syrienne, pénétra dans le folklore de la Terre-Sainte; Persée étant devenu un chevalier, on songea naturellement que le possesseur de la tête redoutable était un chevalier du Temple. Ainsi, l'un des griefs imaginaires formulés contre les Templiers par l'acte d'accusation dérive, par une voie indirecte, mais qu'on peut suivre, d'un des épisodes les plus populaires de la fable grecque. — MM. Bouché-Leclercq, Clermont-Ganneau, Antoine Thomas et Viollet présentent quelques observations.

M. Léon Dorez communique deux lettres qui prouvent que la découverte de la *Forma Urbis Romae Severiana* a eu lieu aux mois de mai et juin 1562. — MM. Perrot et Cagnat présentent quelques observations.

SÉANCE DU 2 SEPTEMBRE 1910

M. Cagnat, faisant fonctions de secrétaire perpétuel, donne lecture d'un rapport de M. Roussel sur les fouilles de Délos en 1909-1910 (sanctuaires syrien et égyptien).

M. Héron de Villefosse annonce que M. Fr.-P. Thiers, conservateur du Musée archéologique de Narbonne, l'a informé que dans un champ récemment défoncé à Castel-Roussillon (l'ancienne *Ruscino*) près Perpignan, on a reconnu l'emplacement du forum antique. M. Thiers y a trouvé cinq fragments d'une tablette de marbre sur lesquels se lisent les restes d'une inscription paraissant avoir été gravée en l'honneur de Caligula; plus tard, peut-être sous les Antonins, on grava au revers une autre inscription dont il ne subsiste que quelques lettres et qui semble avoir été gravée par suite d'un décret des décurions. De nombreuses tuiles romaines ont été mises au jour; une seule porte une estampille en caractères d'une bonne époque : FABRICIAE QVIETAE, estampille déjà relevée en 1836 sur une tuile recueillie dans les murailles de Perpignan. On a également découvert un large panneau de mosaïque à décor géométrique et une lourde masse de plomb qui représente une jambe de cheval et doit provenir d'une statue équestre.

M. l'abbé L. Mariès propose de restituer à Diodore de Tarse un commentaire sur les Psaumes conservés dans un ms. du fonds Coislin, à la Bibliothèque nationale. La présence de très nombreux fragments authentiques de Diodore, qui se retrouvent dans ce commentaire, non pas isolés comme des extraits ou des citations, mais bien liés à leurs contextes respectifs, établit le bien fondé de cette restitution.

M. Couyat fait une communication sur les grands ports et les routes ptolé-

maïques et romains de la Mer Rouge. — MM. Clermont-Ganneau et Cagnat présentent quelques observations.

SÉANCE DU 9 SEPTEMBRE 1910

M. Henri Cordier lit un chapitre d'une étude sur les jeunes-de-langues, enfants élevés au lycée Louis-le-Grand pour les préparer au drogmanat dans les pays musulmans. Ce chapitre est consacré à Joseph-Marie-Jouannin, interprète du général Brune lorsque celui-ci fut nommé ambassadeur à Constantinople en 1802. Jouannin fut aussitôt envoyé en mission dans la Mer Noire, sur les côtes d'Asie, qu'il étudia avec le plus grand soin, relevant les inscriptions latines et grecques qu'il remarquait au cours de sa route. C'est de ce voyage que M. Cordier entretient l'Académie d'après le manuscrit inédit de l'auteur qu'il a découvert chez un marchand d'autographes. Jouannin, né à Saint-Brieuc le 6 septembre 1783, fut nommé secrétaire-interprète du Ministère des affaires étrangères et directeur de l'Ecole des jeunes-de-langues en 1826; il mourut à Paris le 31 janvier 1844. — M. Cagnat présente quelques observations.

M. Salomon Reinach propose une explication nouvelle de l'exil d'Ovide, motivé, comme on sait, par le caractère licencieux de l'*Art d'aimer* et par une autre cause plus grave et restée mystérieuse, bien qu'Ovide n'ait cessé d'y faire allusion dans ses vers. Ovide, mal vu par Auguste, lié avec des membres dissidents de la famille impériale, qui patronnaient la succession d'Agrippa au détriment de Tibère, aurait assisté à une opération magique ou divinatoire dont la conclusion était qu'Auguste allait mourir et être remplacé au pouvoir par son petit-fils Agrippa. La chose fut divulguée; Livie et Tibère obtinrent que le poète fût banni, alors que ses yeux seuls, comme il l'a répété, avaient été coupables et qu'il n'avait péché que par imprudence. Quand Ovide à Tomes apprit la mort d'Auguste il se sentit perdu sans espoir; et Tibère, devenu empereur, assimila au crime de lèse-majesté celui d'interroger l'avenir sur la vie de l'empereur ou celle des siens. — M. Bouché-Leclercq présente quelques observations.

M. Charles Michel, correspondant étranger, cherche à ramener au VIe siècle la date du Protoévangile de Jacques, que l'on fixe communément au IIe siècle. L'examen des citations qu'on en trouve chez les plus anciens auteurs chrétiens montre qu'il s'agit toujours des documents utilisés par le rédacteur de cet évangile apocryphe, et non du texte lui-même. Jamais, avant le VIe siècle, on ne trouve une allusion au Protoévangile que l'on possède encore et dont les plus anciennes rédactions ne remontent pas plus haut. — M. Salomon Reinach présente quelques observations.

(*Revue critique*.) Léon Dorez.

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

LOUIS JACOBI

J'ai appris avec regret (fin septembre) la mort du brave Jacobi, architecte, fondateur et directeur du Musée de la Saalburg près de Hombourg, auquel est dû presque entièrement le vaste travail d'exploration que nous a révélé ce magnifique camp romain. Jacobi était un bon archéologue et un fonctionnaire d'une rare obligeance; tous ceux qui ont visité sous sa direction la Saalburg s'associeront à l'hommage que la science d'outre-Rhin lui a rendu.

S. R.

La question des fouilles en France.

Un fouilleur suisse, M. Hauser, a récemment exploré plusieurs stations préhistoriques dans le Périgord et en a vendu les produits à divers musées allemands, notamment deux squelettes quaternaires, acquis par le musée de Berlin au prix insensé de 200.000 francs. Dès 1900, j'avais demandé, au Congrès d'anthropologie préhistorique, que la France, à l'exemple des autres pays du continent européen, adoptât un règlement pour restreindre le droit de fouille et empêcher les fouilles de spéculation (*L'Anthropologie*, 1900, p. 602). Le ministre de l'Instruction publique s'est enfin décidé à agir; en 1909, il a réorganisé la commission des monuments historiques et étendu, à l'ensemble des restes préhistoriques, la compétence de la sous-commission des monuments mégalithiques. Mais un projet de loi, élaboré par la Commission, a été repoussé par le Comité des travaux historiques; tout ce qu'on a pu faire, en l'absence d'une législation tutélaire, a été de louer, au profit de l'Etat, un certain nombre de gisements riches de promesses. Ce qui précède n'est qu'un résumé d'un article très bien informé que M. H. Hubert a publié dans *L'Anthropologie* (1910, p. 321-331), où l'on trouvera beaucoup de détails complementaires dans lesquels je ne puis entrer ici.

L'intervention de l'État, en matière de fouilles archéologiques, paraît intolérable à plusieurs catégories de personnes : 1° celles qui se font une idée presque mystique de la propriété et en considèrent l'abus comme aussi sacré qu'elle; 2° celles qui veulent pouvoir « fouiller » sans rendre de comptes à personne et sans subir aucune surveillance, soit que cela les amuse, soit qu'elles veuillent trafiquer du produit de leurs fouilles, comme le font couramment les explorateurs des nécropoles mérovingiennes; 3° celles qui ont des raisons, bonnes ou mauvaises, pour favoriser de grandes entreprises de spéculation comme celles de M. Hauser; 4° celles qui redoutent la main-mise de l'État, c'est-à-dire, en somme, de Comites parisiens, sur un domaine resté a l'abri de ces influences. Déjà, lors de l'initiative que je pris en 1900, les protestations des « amis de la liberté » n'ont pas manqué. En voici une, bien intéressante à divers titres, que nous com-

munique une de nos vieilles et vaillantes académies provinciales, la *Société polymathique du Morbihan*. Elle vaut la peine d'être reproduite intégralement; mais je ne dispose pas d'assez de place pour la commenter. Nos lecteurs distingueront d'eux-mêmes ce qu'il y a de vrai, de faux et de spécieux dans les arguments invoqués à l'encontre d'une législation contre les fouilles non autorisées et non surveillées.

Extrait du procès-verbal de la séance du 30 août 1910.

M. Roger Grand, président, communique les passages suivants d'une lettre de M. le Président du Touring-Club de France, en date du 23 août 1910, adressée au Bureau et à différents membres de la Société :

... « Des individus agissant pour le compte d'une société étrangère ont mutilé certaines stations préhistoriques de France et expédié hors frontières le produit de leurs fouilles, lesquels se vendent à très haut prix, en Allemagne notamment.

« Par l'importance de leurs monuments mégalithiques (tumuli et dolmens), dont quelques-uns renferment un mobilier funéraire particulièrement riche, les départements du Finistère et du Morbihan semblent devoir provoquer ces déprédations.

« L' Administration des Beaux-Arts s'est émue de ces faits et a reconnu qu'il était indispensable de prohiber l'exportation de nos richesses archéologiques. *Une section des Monuments historiques est chargée d'étudier un ensemble de formalités relatives à la réglementation des fouilles particulières.*

« En attendant que ce règlement intervienne, le Comité a pensé qu'il convenait de parer au danger actuel et de prendre, dès à présent, des mesures utiles à l'effet d'empêcher l'exploitation commerciale de notre patrimoine artistique.

« *Pour atteindre ce but, le Comité vous serait extrêmement reconnaissant de vouloir bien lui signaler les projets de fouilles qui parviendraient à votre connaissance* et, en même temps, d'en informer le Maire de la localité en invitant ce magistrat à se conformer à l'article 14 de la loi du 30 mars 1887, pour la conservation des monuments et objets d'art ayant un intérêt historique et artistique. »

La Société polymathique du Morbihan, vivement émue par certaines idées émises dans cette lettre;

Tout en reconnaissant la noblesse des intentions du T.-C. F., qui voudrait seulement empêcher la vente à l'étranger d'objets trouvés dans les fouilles entreprises sur le sol français;

« Considérant que ce but peut être atteint, dans la mesure du possible, par des moyens moins radicaux et surtout sans porter atteinte à des intérêts primordiaux et au principe supérieur de la liberté;

« Considérant, d'autre part, qu'il y a lieu de regarder cette lettre comme la résultante d'une campagne dans laquelle on doit faire rentrer les discussions qui ont eu lieu devant certaines Sociétés savantes de Paris, les lois votées récemment dans des pays étrangers, les articles tendancieux de plusieurs journaux;

« Considérant que ces lois étrangères et les projets mis en avant pour la France ne sont autre chose que la main-mise absolue de l'Etat sur la liberté des fouilles et la suppression du droit de possession des objets trouvés (même dans des propriétés particulières!); — que, déjà, la loi du 30 mars 1887 (art. 14, § 3) n'aurait pour effet, si elle était appliquée, que de faire considérer comme des recéleurs les conservateurs des musées départementaux ou communaux;

« Considérant que les idées préconisées, si elles étaient admises et sanctionées par un texte législatif, auraient pour double effet : 1° de tuer l'émulation scientifique et l'initiative individuelle des savants, peu soucieux désormais d'assumer un travail dont le résultat leur serait enlevé, toutes les fois qu'il en vaudrait la peine; 2° d'amener forcément la création d'un corps officiel d'inspecteurs départementaux, fonctionnaires nouveaux dont la nécessité ne se fait nullement sentir, étant donné que les conclusions scientifiques des fouilles importent plus que l'intérêt du collectionneur, celui-ci fût-il l'Etat; — que plusieurs

exemples récents ont prouvé que les fouilles officielles n'ont guère servi à l'avancement de la science, leurs résultats étant restés jusqu'ici ignorés du public savant et en particulier des Sociétés départementales;

« Considérant que les groupements provinciaux ont ouvert la voie en matière de fouilles, à une époque où l'Etat ne s'en occupait pas encore; — que l'œuvre (celle-là, toute desinteressée) des hommes dévoués qui ont dépensé leur temps et leur argent à la formation de nos musées locaux meritait d'être mieux reconnue; — que le mépris implicite que les auteurs des projets émis semblent avoir pour lesdits groupements est, d'ailleurs, en contradiction avec l'opinion proclamée dans les congrès scientifiques par les représentants autorisés de l'Etat lui-même; — que ce mépris ressort clairement du fait (par lequel les projets en question se trouvent marqués d'une tare initiale) que leurs inspirateurs n'en ont pas provoqué la discussion devant les Sociétés départementales ou provinciales, plus spécialement compétentes et les premières intéressées a ce que les monuments locaux ne soient pas ravagés ;

« Considérant enfin que le dessein de donner la surveillance des fouilles aux seuls savants officiels et d'attribuer la propriéte des objets trouvés aux seuls musées nationaux, à l'exclusion des Sociétes savantes des départements, des membres de ces Sociétés et de leurs musées, semble inspiré par des conceptions scientifiques étrangères, dont les effets n'ont pas été particulièrement brillants et sont antipathiques à nos idées françaises;

« Émet à l'unanimité les vœux suivants :

« 1° *Que les fouilles, sur le territoire de la France et de ses colonies, libres pour les citoyens français, soient soumises pour les étrangers à la clause de la réciprocité, comme pour certains impôts;*

« 2° *Que tout objet trouve dans un departement, dans les conditions spécifiées par la loi du 30 mars 1887 (art. 14, § 1), soit attribué au musée spécial existant dans le departement et qu'il ne soit attribué aux musées nationaux qu'au cas où un musée local offrant des garanties suffisantes n'existerait pas;*

3° *Qu'il ne soit créé aucun corps d'inspecteurs officiels, l'argent qui serait ainsi dépensé pouvant être plus utilement employé en subventions, façon d'agir dont la science profiterait davantage, à tous points de vue;*

« 4° *Qu'un groupement, déjà préconisé, de toutes les Sociétés savantes ait lieu aussi rapidement que possible, en vue de défendre contre une centralisation abusive le patrimoine intellectuel de leurs provinces ;*

« *Et décide que copie de cette protestation sera adressée à M. le Préfet du Morbihan, à tous les sénateurs et deputes du même département, aux membres du Conseil général, à la presse locale et regionale, à toutes les Sociétés avec lesquelles elle est en relations, ainsi qu'à tous autres qu'il semblera utile au Bureau.* »

Pour copie conforme :

Le Secrétaire-Adjoint, conservateur du Musée archéologique,

Léon LALLEMENT.

On voit à quelles résistances se heurtent les projets, d'ailleurs bien modestes, élaborés par la Commission des monuments historiques. La question ne devrait-elle pas être soumise à une réunion des sociétés scientifiques provinciales, convoquées spécialement à cet effet ? Si ces sociétés décident qu'il n'y a rien à faire (car la restriction relative aux étrangers est vaine, des étrangers pouvant toujours agir par des prête-noms), on saura du moins à qui faire remonter, dans l'avenir, la responsabilité des dégâts commis et des richesses gaspillées.

S. R.

Une lettre du sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts.

L'attention du sous-secrétaire d'État aux beaux-arts ayant été attirée par M. Jules Roche sur l'enlèvement en Bretagne, au profit d'industriels étrangers, de monuments mégalithiques, M. Dujardin-Beaumetz vient de répondre à M. Jules Roche :

Monsieur le député et cher collègue,

Vous avez bien voulu me signaler les entreprises tentées par des étrangers pour exploiter les monuments préhistoriques de la Bretagne, dans un intérêt purement commercial.

J'ai l'honneur de vous informer que je me suis préoccupé de cette question et que j'ai demandé à M. d'Ault du Mesnil, membre de la section des monuments préhistoriques, de m'adresser un rapport sur les opérations poursuivies par ces étrangers.

Le Parlement est d'ailleurs saisi d'un projet de loi préparé par mes services qui a pour objet la réglementation du droit de fouille dans les stations archéologiques ou paléontologiques. Je ne puis que souhaiter que les Chambres adoptent le plus tôt possible ce projet qui permettra enfin aux pouvoirs publics de s'opposer aux fouilles entreprises dans un esprit de spéculation.

Agréez, etc.

(*Temps*, 23 août 1910.) DUJARDIN-BEAUMETZ.

Les Musées nationaux en 1909.

Le *Journal officiel* du 6 août a publié le rapport annuel de M. Léon Bonnat, président du Conseil des Musées nationaux, sur les opérations de ces musées pendant l'année dernière.

Le budget des recettes s'élevait à 1.008.121 fr. Sur cette somme, il n'a été dépensé que 567.063 fr. 39, dans lesquels les acquisitions nouvelles entrent pour les chiffres suivants :

Département des antiquités égyptiennes.	
Un lot d'antiquités égyptiennes	2.200 »
Un lot d'antiquités égyptiennes.	10.000 »
Un lot d'antiquités égyptiennes	2.700 »
Département des antiquités orientales et de la céramique antique.	
Un lot de terres cuites antiques	4 270 »
Une tablette babylonienne.	4 000 »
Département des antiquités grecques et romaines.	
Un disque en bronze.	2 500 »
Une tête antique en marbre	38 000 »
Une tête de femme, marbre blanc	5.000 »
Un fragment de figure décorative	7 000 »
Une tête antique en marbre	10.000 »
Département des objets d'art du Moyen Age, de la Renaissance, des temps modernes et de l'Extrême-Orient.	
Une cruche en faïence italienne.	2.500 »
Une collection de poteries archaïques de la Chine.	1.500 »
Un paravent japonais	3.000 »
Six feuilles de peintures japonaises	7.000 »
Douze plaques d'émail par Monvaerni	120 000 »

Un bronze de Riccio.	11.000 »
Six carreaux de faience italienne	6.000 »

Département de la sculpture du Moyen Age, de la Renaissance et des temps modernes.

Deux culs-de-lampe, xve siècle	1.500 »
Une statuette en pierre	2.000 »
Une *Vierge d'Annonciation*	2.300 »
Un médaillon en marbre, xvie siècle	21.000 »
Une *Vierge d'Annonciation*, xve siècle.	8.000 »
Sculptures anciennes (un bas-relief xive siècle, deux fragments de sculptures et deux hauts-reliefs, xvie siècle).	33.500 »
Une *Vierge*, école française, xive siècle . .	30.000 »
Un buste de femme, par Chinard	50.000 »

Département de la peinture et des dessins.

Un tableau de Lenain	3 018 60
Un tableau par Corot.	3.500 »
Un *Portrait d'officier*, par Raeburn	20.000 »
Un *Portrait de jeune femme*, par David	30 000 »
Un *Portrait d'homme*, école hollandaise	7.500 »

Collection Grandidier.

Le crédit de 6.000 francs pour l'accroissement des collections offertes à l'État par M. Grandidier a été intégralement employé en acquisitions d'objets chinois.

Musée de Cluny.

Acquisitions faites à la vente Gay	2.311 05
Un coffret hollandais.	1.100 »

Musée de Saint-Germain.

Un lot d'objets préhistoriques.	5.000 »
Un lot d'objets de l'âge de fer	2.000 »
Un taureau en bronze	3.000 »
Un lot d'os gravés.	1.500 »
Exécution sur place et transport à Saint-Germain du moulage de l'arc antique de Carpentras . .	4.943 60

Musée de Versailles.

Un portrait de Baudelaire	2.183.25
Un tableau, par Largillière, représentant *Le Festin du Sacre* (vente Doistau).	8.094 »

Musée du Luxembourg.

Un tableau de M. Zorn	2.000 »
Un lot de plaquettes et de médailles, par M. Roty.	1.500 »

Divers départements.

Objets dont le prix d'acquisition a été inférieur à 1.500 francs	29.641 57

Suit l'énumération des dons et legs faits aux Musées nationaux dans le courant de 1909.

Les documents de la mission Chavannes.

On sait que M. Chavannes a rapporté des documents de la plus haute importance de sa mission en Chine (1907) et qu'il a déjà publié deux albums reproduisant ses photographies et ses estampages (1.200 n^os^). Un excellent article d'ensemble sur ces découvertes, par M. Raphaël Petrucci, a paru dans la *Revue de l'Université de Bruxelles* (avril-mai 1910, p. 481-509); il doit d'autant plus être signalé aux historiens de l'art que l'auteur, très bien informé, a tenu compte, dans son résumé, de publications toutes récentes dues à des savants japonais.

S. R.

Le deuxième « trône Ludovisi » au Musée de Boston.

J'ai déjà parlé ici de cette importante composition, connue de quelques initiés depuis 1886 environ et aujourd'hui révélée aux archéologues (*Revue*, 1909, II, p. 170). En attendant la publication à grande échelle que M. Studniczka en promet dans les *Denkmäler* de Bruckmann, le *Bulletin* du Musée de Boston en a donné des zincogravures satisfaisantes [1]; à notre tour, l'œuvre n'étant plus inédite, nous pouvons la présenter à nos lecteurs (fig. 1-3). Le *Burlington Magazine* (juillet 1910, p. 250) en a publié de bons dessins au trait, accompagnés d'une notice de M. John Marshall [2], l'ami et le collaborateur de M. Warren, qui garda, pendant de longues années, ces bas-reliefs dans sa collection de Lewes, le vestibule du musée de Boston.

Ce que cette notice ne dit pas, et ce que n'a pas dit non plus l'article du *Bulletin*, c'est que les bas-reliefs en question sont déjà l'objet de soupçons très graves. Suivant les uns, ce seraient des faux modernes, destinés à fournir un pendant au célèbre « trône Ludovisi » du musée des Thermes; suivant d'autres, ce seraient des œuvres archaïsantes d'époque romaine, inspirées par le même original. Je ne nomme personne, car, parmi ceux qui ont exprimé leurs doutes, personne ne s'est encore nommé lui-même; cela s'est borné à des entretiens.

Je ne crois pas que les sceptiques aient raison. D'abord, le style très particulier de ces reliefs, voisin de celui des Niobides, de Ny Carlsberg, du Niobide de la Banque commerciale de Rome, de la prétendue Pénélope du Vatican, de la prétendue Aphrodite de l'Esquilin, de la tête Humphry Ward, de l'Apollon dit à l'*omphalos*, style qui fait penser à Calamis et non à Phidias, n'est pas celui d'un faussaire de notre temps. D'autre part, si le travail date du temps d'Auguste, il s'agit d'une copie tout à fait fidèle, non d'une imitation, et cette copie serait, pour nous, l'équivalent exact d'un original.

L'hypothèse d'un faux moderne a encore contre elle les cavités profondes pratiquées, dans le torse et les ailes de l'Éros, pour recevoir le fléau métal-

1. *Museum of Fine arts Bulletin*, juin 1910, n° 45, p. 17-18.
2. M. Marshall, adoptant une hypothèse de M. Puchstein; cf. *American Journal*, 1910, p. 389, croit que les deux ensembles ont servi de parapets (*screens*) à un grand autel. Cf. aussi *Burl. Mag.*, juillet, 1910, p. 232.

lique de la balance. Ces cavités sont d'un effet très fâcheux. Jamais un faussaire ne s'est permis de gâter ainsi, sans nécessité aucune, l'aspect de son travail. Qu'on se rappelle les cassures « opportunes » des terres cuites dites

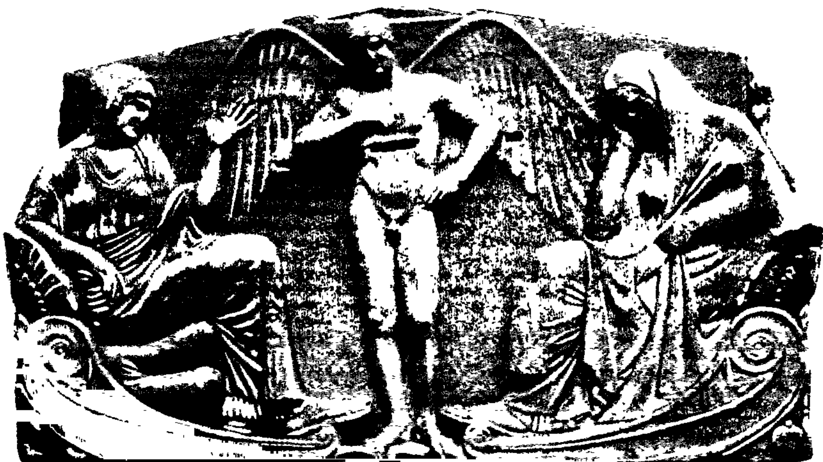


Fig. 1 — Face du bas-relief de Boston.



Fig. 2. — Côté gauche.



Fig. 3. — Côté droit.

d'Asie Mineure, des fausses « Tanagres », les cabossages de la tiare de Saïtaphernes, tous pratiqués là où ils étaient sans conséquence.

Jamais non plus un faussaire, longtemps avant la publication de mon travail sur l'indice mammaire — car ces bas-reliefs ont été vus par de bons témoins

vers 1890 — n'aurait imaginé d'écarter les seins des femmes exactement dans la mesure où les écartait l'art grec dans la génération qui a précédé les sculptures du Parthénon.

Enfin, le sujet, quoique nouveau et d'une interprétation malaisée[1], rappelle les *psychostasies* des vases peints vers le second tiers du v[e] siècle, alors pourtant que le style est tout différent de celui des céramistes athéniens.

Comparés à ceux du « trône Ludovisi », ces bas-reliefs sont incontestablement plus faibles, du moins à notre goût ; mais il n'est pas possible de contester qu'ils soient de la même main. Les dimensions sont à peu près les mêmes ; M. Petersen a justement fait observer que les reliefs restés à Rome ont été sciés à la partie inférieure et raccourcis.

S. R.

Fitzwilliam Museum Cambridge.

Aug. 14 th. 1910.

To Monsieur F. de Mély.

Dear Sir

I beg to acknowledge the article which you have been so good as to send me respecting my Catalogue of the MSS. exhibited in 1908 at the Burlington Fine Arts Club in London. The Catalogue in question was written hurriedly while I was arranging the Exhibition, and it is not difficult to find in it errors and omissions. I am always grateful to anyone who will point these out, but I am surprised that in attempting to do so you should take so little pains to be accurate yourself, and should think it worth while to accuse me of making statements which I have not made, in order that you may refute these non-existing statements. Thus on p. 6 you quote two of my sentences, and by misleading insertions alter their meaning entirely. If you will again turn to the Catalogue (p. 52), you will see that the first of these sentences does not refer to the *15 th century*, but to the *13 th century*, and anyone conversant with manuscripts will support me in the assertion that *very few books of this period exist in which the names of both scribe and illuminator are given.*

Your insertion of the word « connus » in the translation of the second sentence is equally without justification. All that I say is that the illuminators whose names are found in the manuscripts exhibited at the Club are a smaller band than the scribes whose names appear in them, — and this remark refers to a matter of fact which is not open to dispute.

On p. 25 I am accused of not recognising Joachinus (not Johannes as prin-

1. Pour M. Marshall (*loc. laud.*, p. 249), le relief Ludovisi est l'allégorie de la naissance et le bas-relief de Boston celle de la mort. D'un côté, la délivrance sans douleur d'une mère heureuse ; de l'autre « les chances de vie et de mort pour la progéniture. » (*Eros, the great primaeval divinity, is weighing out to the two wives the assurance of lineage.*) Quant aux quatre figures des angles, elles représenteraient quatre classes différentes de fidèles : la femme mariée, l'hétaïre, la vieille mère et l'adolescent (!). Remarquez la grenade sous l'une des volutes et le poisson sous l'autre ; les explications qu'en suggère M. Marshall ne sont pas moins fantaisistes que les précédentes.

ted by you) de Gigantibus as an illuminator, the fact being that he appears under the heading *Illuminators* in the index, where also, under Joachinus, he is described as *scribe and illuminator*; and in the description of the book (p. 95), as well as in the lines under the plate, it is expressly stated that he both wrote and painted the volume.

My description of the beautiful MS. of *La Sainte Abbaye*, referred to by you



Fig. 1. — Miniature from Mr Yates Thompson's ms. of *La Sainte Abbaye*, resembling an inferior miniature in ms. fr. 918 at the Bib. Nationale.

on p. 16, is accurate, and I cannot be made responsible for your misinterpretation of it. This MS. is of about the same date (i. e. 1294) as MS. fr. 938, which contains at least one miniature (Christ reciting the Pater-noster) identical in design with one in Mr. Thompson's book just referred to, though of much coarser execution. Of MS. fr. 14939, which is a *Somme le Roy*, all that I say is that it contains a detailed description of the miniatures, which detailed description is also found in MS. fr. 938.

Your article contains other errors, some of which I am sure you would wish me to indicate for the benefit of your readers. On p. 9 two very different manuscripts are hopelessly confused. Plate XLI in the Catalogue represents a Psalter, not of 1246, but of a rather later date, containing marginal grotesques. This book is unsigned. The book signed by W. de Brailes, a page of which is reproduced in your fig. 4, is not a Psalter but a Book of Hours.

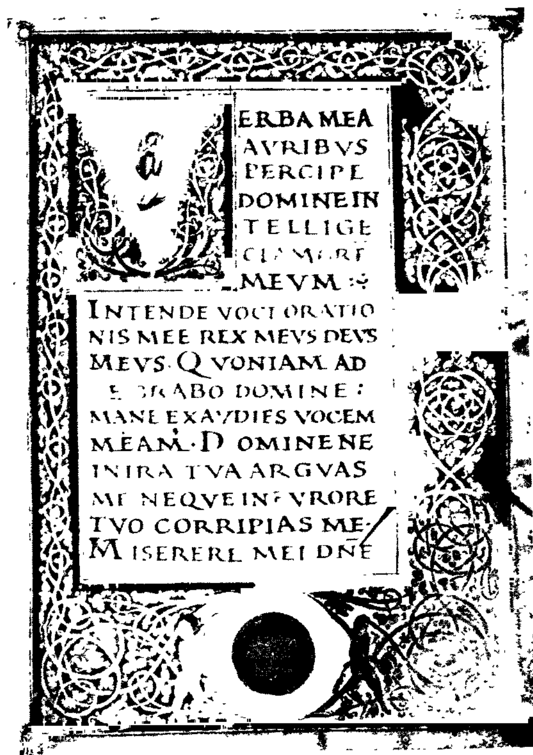


Fig. 2. — Psalter of St Jerome, written and illuminated at Naples in 1481 for Pope Sixtus IV by Joachinus de Gigantibus.

The « initials » to which you call attention in the first paragraph on p. 10 are part of the first verse of Psalm I.

The book referred to in the second paragraph on p. 10 is not an *Évangeliaire*, nor is it so described in the Catalogue.

The signature referred to in the third paragraph of the same page is as I printed it, though I admit that in the reproduction the first letter looks more like an I than an H.

St. Zita (note 2 on this page) was of Lucca and not of the South of France.

I do not enter into other questions raised by you, such as the supposed signatures of Rabanus and Fortin, and your inclusion of the scribes Dominicus and Marinus among the illuminators whose names were revealed at the Exhibition of the Burlington Fine Arts Club. These may perhaps be matters of controversy, and I have endeavoured to confine my observations to indisputable facts.

There is however one portion of your article which I welcome most heartily, namely that in which miniatures of the same character are brought together for comparison. The juxtaposition of the miniature from the Duke of Devonshire's MS. of *Gillion de Trasignies* and the miniature from *L'Histoire du bon roi Alexandre* is especially valuable. These, as you have pointed out, are undoubtedly by the same hand.

The publication, shortly before his death, by the great and venerated master of all writers on these subjects, M. Léopold Delisle, of the *Heures de Pucelle* proves that the miniature reproduced from the Catalogue on p. 13 of your article is by Pucelle himself, as I conjectured when writing about the Hours of Yolande of Flanders, another of Pucelle's masterpieces, five years ago.

I am, dear Sir,
Yours very faithfully.
SYDNEY C. COCKERELL.

Nouvelles d'Athènes.

M. P. Cavvadias a été élu député à l'Assemblée nationale grecque avec une éclatante majorité. Le Conseil archéologique, qui a remplace l'Éphorie générale, a choisi comme président M. Staïs et M. Svoronos comme vice-président. Il sera certainement question d'archéologie à l'Assemblée ; nous en informerons nos lecteurs.

S. R.

Mademoiselle Cesano.

C'est une jeune fille italienne, Mlle Cesano, qui a publié le grand article *Denarius* dans le *Dizionario epigrafico* de Ruggiero. M. Adrien Blanchet (*Rev. num.*, 1910, *Chronique*, p. 8-9) fait de ce travail un grand éloge et termine ainsi : « Mlle Cesano rendrait service à tous les érudits si elle entreprenait la publication d'un dictionnaire de numismatique romaine ; elle est parfaitement préparée pour une œuvre de ce genre. » Qui sait si les études de philologie et d'archéologie classique ne seront pas sauvées, au XXe siècle, par les émules de la comtesse Lovatelli ?

S. R.

— Πρακτικὰ τῆς ἐν 'Αθήναις ἀρχαιολογικῆς ἑταιρείας τοῦ ἔτους 1908. — Grâce au zèle et à l'activité de son éminent secretaire général, la Société archéologique d'Athènes a pu présenter avant la fin de l'année 1909, dans ses *Practica*, un exact et intéressant expose des travaux qui s'étaient éxécutés à se frais pendant le cours de l'année 1908. Le cahier s'ouvre par le compte des recettes et des dépenses. Vient ensuite le *rapport* d'ensemble de M. Cavvadias

où sont brièvement indiqués les résultats de toutes les entreprises qu'a poursuivies la Société par les soins des agents de l'*éphorie*. Comme le rapporteur commence par le montrer, si les revenus de la Société se sont accrus par suite de la part qui lui a été faite dans le rendement de la loterie nationale, la résolution qu'elle a prise d'exécuter dans nombre de monuments, comme au Parthénon et à l'Erechthéion, des réfections qui s'imposaient, l'a entraînée à des dépenses qui ont monté plus vite que ne s'accroissait le chiffre de ses revenus. Une autre source de dépenses a été le parti qu'a pris la Société de s'intéresser d'une manière active et continue aux monuments du moyen-âge grec et de fonder à Athènes un musée chrétien. Un nouvel éphore a été nommé, avec la charge de se vouer particulièrement à cette nouvelle tâche. C'est M. Adamantios Adamantiou, ancien élève de notre École normale supérieure, où il a passé trois ans pendant lesquels, en profitant des bienveillants conseils de M. Schlumberger, il a suivi les cours de MM. Diehl et Millet, comme il avait auparavant suivi à Munich ceux de M. Krumbacher. Dans la création de ce nouveau poste, comme dans les travaux d'entretien et de restauration des édifices byzantins qui ont été entrepris à Mistra et sur d'autres points de la Grèce, on a une preuve de plus de la compétence et de la largeur d'esprit que portait, dans l'accomplissement de la tâche qui lui était confiée, l'éphore général, M. Cavvadias. A la fin de ce rapport d'ensemble, M. Cavvadias indique en quelques mots les principaux résultats des fouilles et autres entreprises que ses collaborateurs ont conduites aux frais de la *Société Archéologique*, pendant le cours de l'année ; puis viennent des rapports détaillés, fournis par ceux des éphores qui ont dirigé ces différentes campagnes. Voici la liste de ces rapports : Sotiriadis, *Fouilles en Etolie et en Arcananie*. Papabasileios, *Fouilles en Eubée* (5 planches, 8 figures dans le texte. A dégagé, près de Karystos, un édifice antique qui paraît être le Poseidion mentionné par Strabon). Clon Stéphanos, *Fouilles à Naxos*. Adamantios Adamantiou, *Travaux exécutés à Mistra* (7 figures). Arvanitopoulos, *Fouilles et recherches à Sicyone et en Thessalie* (8 figures. Important pour l'histoire de la Grèce primitive et de la Grèce helléristique). Une note intéressante de l'ingénieur Balanos rend compte des travaux de réfection qui ont été exécutés, avec beaucoup de discretion et d'adresse, à l'Erechthéion. La planche VI permet de comparer l'état dans lequel se trouvait l'édifice avant que fussent commencés ces travaux et l'aspect qu'il présente aujourd'hui.

G. P.

BIBLIOGRAPHIE

Ed. Chavannes. *Le Tai Chan*. Essai de monographie d'un culte chinois (*Annales du Musée Guimet*, t. XXI). Paris, Leroux, 1910. In-8, 589 p., avec planches et gravures. — Le *Tai Chan* est une montagne haute de 1.545 mètres, la plus élevée de la Chine orientale. Comme tant de hauts lieux en tous pays, elle a été l'objet d'un culte ou plutôt de plusieurs cultes qui se sont fondus ou superposés. Le grand intérêt du livre de M. Chavannes, c'est qu'il a clairement démêlé ce *processus* : 1° Le *Tai Chan* est une puissance locale, qui, par sa masse, s'oppose aux tremblements de terre et, à son faîte, produit les nuages qui donnent la pluie. C'est le seigneur des montagnes, auquel le seigneur du pays vient rendre hommage ; 2° Comme le seigneur du pays dépend d'un suzerain, le Fils du Ciel, le *Tai Chan* est subordonné au Ciel ; il est comme un intercesseur entre la Terre et le Ciel, et c'est pourquoi l'on celèbre un sacrifice, en l'honneur du Ciel, au sommet de la montagne ; 3° Dominant l'Est de la Chine, le *Tai Chan* est le maître de l'Orient, celui qui donne et qui retire la vie, qui tient le compte des entrées et des sorties dans le grand livre de l'existence : il devient bureaucrate et mandarin ; 4° Sous l'influence du bouddhisme, « ce préposé à la natalité et à la mortalité » devient le juge des coupables dans l'autre monde, le magistrat des Enfers ; 5° Plus tardivement, la participation des femmes au culte développera la personnalité de la prétendue fille de *Tai Chan*, la « princesse de l'aurore », que les mères invoqueront pour assurer la santé de leurs enfants. Ainsi se constitua un couple divin. « Il semble, écrit M. Chavannes (p. 436), que, dans ce culte, nous ayons comme un raccourci de l'évolution intellectuelle de l'humanité qui, par une lente élaboration, modifie incessamment ses dieux de façon à les rendre plus semblables à elle-même ». Cela est possible et appuyé de bonnes raisons ; mais avec quelle lourdeur, quel pédantisme, quelle laborieuse ineptie tous ces phenomènes religieux se succedent en Chine ! Si l'histoire des religions etait partout aussi rebutante, il faudrait à tous le courage de M. Chavannes pour s'y appliquer.

Un important appendice concerne le culte du dieu du sol, personnification des énergies de la terre, qui est très ancien en Chine. « A la base est le dieu du sol familial. Il était constitué autrefois par l'emplacement situé au-dessous d'un orifice qu'on ménageait au milieu de l'habitation ». Le développement du culte du sol, en Chine, peut être comparé à celui du culte du foyer dans le monde classique ; le grand dieu du sol a son autel dans le palais impérial. A côté de l'autel, on rencontre l'arbre et le pilier qni symbolisent le dieu du sol ; pour l'empêcher de mal faire, on les entoure d'une corde rouge, surtout lorsque le dieu semble empiéter sur d'autres règnes de la nature, comme dans le cas de pluies excessives ou d'éclipses. S. R.

Ed. Meyer. *Hesiods Erga und das Gedicht von den fünf Menschengeschlechtern*. Hommage à Carl Robert. Berlin, Weidmann, p. 159 187. — Quelle est la morale du poème d'Hésiode? M. Ed. Meyer croit qu'elle se dégage très nettement. Que la terre puisse d'elle-même tout produire, que l'on puisse jouir sans travailler, c'est un rêve (v. 42 et suiv.). Il faut s'incliner devant les lois qui président au monde, conformer sa vie aux sentiments de l'honneur et du droit (Αἰδώς, Νέμεσις), marcher dans le seul chemin que Zeus ait laissé ouvert aux mortels : celui du travail. « C'est le grand prophète de la noblesse morale du travail qui nous parle dans ce poème tout entier... On constate ainsi le progrès énorme que marque la réflexion d'Hésiode sur la pensée encore naïve du monde homérique ». Je ne suis pas sûr qu'il y ait de la « naïveté » dans le monde homérique, déjà bien vieux ; mais il y en a du moins l'apparence.

S. R.

Georges A. Papabasileios. *Tombes anciennes de l'île d'Eubée* (en grec). Athènes, Sakellarios, 1910. In-4, 108 col., avec 21 planches et 53 gravures dans le texte. — Compte rendu très circonstancié d'explorations minutieuses et singulièrement fecondes. 1° Tombes prémycéniennes près de Chalcis (idole *carienne*, fig. 2; poignard triangulaire, fig. 13; céramiques); 2° Tombes mycéniennes au lieu dit *Trypa* (vases peints bien conservés); 3° Tombe à coupole (violée) à Katakalou; 4° Tombes de l'époque historique (terres-cuites de bon style, masques, belle tête de femme en marbre, vases à fig. noires et rouges, lécythes blancs, vases à reliefs, bijoux); 5° Inscriptions (dédicace Τίτωι σωτῆρι; inscr. archaïque avec mot nouveau; fragment relatif à un concours où ont figuré des ἐγκωμιολόγοι, des ἐπῶν ποιηταί, etc.). En somme, remarquable publication et qui fait honneur au gymnasiarque Papabasileios.

S. R.

Fouilles de Vésone. *Comptes rendus*, 1907 et 1908. Périgueux, Joucla, 1908 et 1910. 2 fascicules de 31 p., avec 23 et 15 pl. hors texte. — Ces deux rapports sont des modèles de précision; les nombreuses planches qui les accompagnent sont excellentes. Subventionnées par le Service des Monuments historiques, les fouilles ont porté : 1° sur les abords de la Tour de Vésone ; 2° sur la partie de mur gallo-romain au sud de la cité, comprise entre la porte romaine et la porte normande; 3° sur une partie du mur gallo-romain au nord-est; 4° sur deux tours de ce mur. On a découvert des inscriptions, des bas-reliefs, des fragments d'architecture, une belle tête d'enfant (du Ier siècle, malheureusement très mutilée), une mosaïque, une coupe en verre, de nombreuses poteries, monnaies, etc.

Le mur gallo-romain, à Vésone comme ailleurs, a été construit avec des matériaux de grand appareil, y compris les monuments funéraires et les sculptures provenant de la ville romaine; il est désirable que l'étude en soit poussée aussi complètement que possible. La compétence des explorateurs nous est un sûr garant que ce travail sera conduit avec intelligence et que les résultats en seront bien publiés.

S. R.

E. Becker. *Das Quellwunder des Moses in der altchristlichen Kunst*, Strasbourg, Heitz, 1909. Gr. in-8, IX-160 p., avec 7 planches — Il existe environ 200 monuments de l'art chrétien primitif — peintures, sarcophages, vases dorés, etc. — qui représentent le miracle de Moïse faisant jaillir l'eau du rocher. L'auteur de ce bon mémoire en a dressé un catalogue critique, pourvu de références (il ne connaît pas le catalogue du musée chrétien de Saint-Germain-en-Laye, publié ici même et à part) ; puis il a cherché, dans la direction qu'avait indiquée Le Blant, l'explication de la fréquence de cette scène. Je crois qu'il a raison d'y voir un symbole du « rafraîchissement », du *refrigerium* que sollicitent les morts, et il a heureusement exhumé quelques mots d'Origène, parlant des *rafraîchissements* que Dieu concède aux hommes sur le chemin de la vie (Migne, XII, c 792). Le bienfait de Moïse, calmant la soif des Hébreux sur le chemin de la Terre Promise, était, comme de juste, qualifié de *refrigerium*. S. R.

J. Ebersolt. *Sainte-Sophie de Constantinople. Etude de topographie d'après les Cérémonies*. Paris, Leroux, 1910. In-8, 40 p., avec un plan. — L'intérieur de Sainte Sophie a beaucoup changé depuis l'époque byzantines ; à l'extérieur, la plupart des annexes qui entouraient la grande église on disparu. M. Ebersolt a cherché à rétablir par l'étude des textes, en particulier ceux du livre des *Cérémonies*, ce que le temps et l'islamisme ont aboli. Une des conclusions les plus importantes de son savant mémoire concerne le grand Baptistère retrouvé tantôt dans l'octogone de l'angle sud-ouest, tantôt dans la rotonde. D'accord avec M. Antoniadis, M. Ebersolt identifie au *Skeuophylakion* la rotonde de l'angle nord-est; mais tandis que M. Antoniadis voit dans l'octogone à l'angle sud-ouest le grand Baptistère, M. Ebersolt pense qu'il était placé sur le côté nord. S. R.

M. Gelzer. *Studien zur Byzantinischen Verwaltung Aegyptens*, Leipzig, Quelle et Meyer. In-8, 107 p. — Au moment où les publications de M. Jean Maspero accroissent de façon inespérée nos connaissances sur l'Egypte byzantine, on consultera avec intérêt l'ouvrage de M. M. Gelzer qui, sans connaître ces documents tout recemment mis au jour, a le premier réuni les textes des archives et les témoignages des papyrus sur la condition des terres en Egypte depuis la fin du IVe siècle. L'histoire de ce régime foncier est celui de l'affaiblissement progressif et incessant du pouvoir central, ayant pour conséquences naturelles la formation d'une sorte de feodalité terrienne et celle de *latifundia*.

S. R.

V. Chapot. *L'organisation des Bibliothèques*. Paris, Cerf, 1910. In-8, 67 p. — Doléances très légitimes. « A la science, la France donne peu, et elle gaspille; la formule n'est contradictoire qu'en apparence. Il faut moins de centres, mais plus vivants, plus de credits d'achats et plus de liberté, des bibliothécaires d'un niveau moyen plus relevé, entretenus dans l'émulation et placés dans une situation acceptable. » Oui, il faut tout cela, mais il faut aussi des *hypogées* pour les vieux bouquins qui prennent les trois quarts de la place disponible à

Paris comme en province, à la Sorbonne comme à la Nationale et, nids de poussière, ne serviront jamais à personne (cf. *Revue*, 1909, II, p. 267-270).

S. R.

Theodor Waechter. *Reinheits Vorschriften im griechischen Kulte.* I. Naunburg, Lippert, 1910. In-8, 77 p. — Cette dissertation est la première partie d'un mémoire étendu sur les prescriptions relatives à la pureté dans les cultes grecs, qui doit paraître dans la bibliothèque d'écrits sur l'histoire de la religion dirigée par MM. Wünsch et L. Deubner. Les chapitres publiés concernent le culte, le vêtement, la naissance, les *menses*, la maladie, la mort, l'homicide. L'auteur a beaucoup de lecture et ses matériaux sont bien ordonnés. Bien entendu, ce n'est pas un mémoire *more gallico*; les textes arrivent par paquets et le travail de style est nul. Mais cela ne nuit pas à l'utilite de ces *collectana*, qu'en peut recommander à tous les historiens des religions, comme aussi aux ethnographes en quête de parallèles à des *tabous*.

S. R.

W. Deonna. *Comment les procédés inconscients d'expression se sont transformés en procédés conscients dans l'art grec. Peut-on comparer l'art de la Grèce à celui du moyen âge?* Genève, Georg, 1910. In-8, 87 p., avec 16 figures hors texte. — J'ai envie d'écrire une brochure sous ce titre : *Comment M. Deonna, qui est un savant et un homme de goût, peut-il publier un livre sous un titre si long qu'il faut prendre haleine deux fois en le citant?* Cette chicane faite — et ce n'est pas qu'une chicane — je recommande vivement la lecture de ce *Comment*, série de leçons professées en fevrier-mars 1910 à l'Université de Genève. « L'idéalisme grec et l'idéalisme chrétien se rencontrent par dessus les siècles, et arrivent aux mêmes conceptions classiques. » Cette phrase (p. 63), où le *par dessus* seul fait tache, résume des développements ingénieux, sensés, où l'auteur fait preuve d'une vaste connaissance des monuments, qu'il rend plus sensible encore par la richesse et la bonne qualité des références. Le début du volume n'est pas moins digne d'attention ; en voici la thèse : « Les procédés d'expression, nés inconsciemment sous la main de l'artiste primitif qui n'en comprend pas la valeur, se retrouvent, à une époque plus avancée de l'art, cherchés d'une manière consciente par l'artiste qui étudie attentivement la réalité » (p. 16).

S. R.

Dr Félix Regnault. *La Genèse des miracles.* — Paris, Giard et Brière, 1910. In-8, 323 p. — « La science des religions ne doit pas seulement recourir à la psychologie normale, mais à la psychopathologie... Il convient d'étudier les religions sans passion ni partis-pris, avec la bonne foi du naturaliste lorsqu'il observe les mœurs des animaux ». Paroles fort sages. Ce livre intéressera les archéologues par ce qu'on y trouve sur les névroses, la suggestion, la magie et les cures merveilleuses dans l'antiquité. Mais je crains qu'il ne pèche par une tendance exclusive à l'évhémérisme : « Hercule était épileptique; dans

ses accès il devenait inconscient, il avait des impulsions homicides... Il avait encore un accès lorsque Médée vint lui rendre visite à Thèbes... Le héros fut consumé par la tunique de Nessus. Cette légende n'est pas invraisemblable..; sans doute les anciens connaissaient une substance s'enflammant à la lumière, comme le phosphure de calcium » (p. 29)[1]. S. R.

E. Diehl. *Vulgärlateinische Inschriften.* Bonn, Marcus et Weber, 1910. In-12, 176 p. — Près de 1.600 textes semi-barbares, classés, non par provenances (les index indiquent la concordance avec les n^{os} du *Corpus*), mais d'après leurs particularités grammaticales; par ex., p. 121, *syntaxe des prépositions*, exemples de l'ablatif au lieu de l'accusatif avec *in*; p. 129, *syntaxe du verbe*, exemples de l'accusatif au lieu de l'ablatif, du datif au lieu de l'accusatif, etc. Ce petit livre sera utile aux romanistes; les épigraphistes y trouveront aussi des éléments de comparaison bien classés, quand ils devront expliquer des textes en bas-latin ou influencés par le latin vulgaire[2].

S. R.

A. S. Arvanitopoulos. *Catalogue des antiquités du Musée Athanasakeion.* Salles 1-3 des stèles peintes de Pagasae (en grec). Athènes et Volo, 1909. In-8, p. 97-464. — Suite du catalogue annoncé *Revue*, 1909, I, p. 285. Les descriptions des stèles sont extrêmement minutieuses; le moindre croquis aurait été plus clair que ces descriptions. Il faut remercier l'auteur d'avoir noté avec la plus grande attention les traces de couleur, qui sont certainement destinées à pâlir avec le temps. S. R.

Charles Romussi. *Le dôme de Milan dans l'histoire et dans l'art.* Milan. Sonzogno, s. d. (1910). In-8, 307 p., avec 327 gravures. — On est heureux de posséder en français une description minutieuse et très richement illustrée de cette magnifique cathédrale, où l'activité des artistes français s'est manifestée dès le XIVe siècle. L'auteur a connu les sources et utilisé même des documents inédits : mais son livre, fait pour le grand public, est dépourvu de références. Les illustrations en sont remarquables, tant par le choix que par la qualité de l'exécution; je signalerai, entr'autres séries, les reproductions de vitraux (p. 115) et de tapisseries (p. 257 et suiv.). Mais c'est le cas de demander avec Perse : *Quis leget haec*? Il y en a beaucoup trop pour les visiteurs de Milan; il n'y a pas les « preuves » qu'exigent les savants de cabinet. Je ne peux m'empêcher de penser que les monographies de cathédrales publiées chez nous par MM. Merlet, Vitry etc. sont conçues suivant un plan plus pratique et mieux adaptées aux besoins des voyageurs.

S. R.

1. A la p. 123 je lis une note sur un ouvrage intitulé « les *Philosophoumenoi* » que M. de Rochas aurait étudié « il y a une quinzaine d'années » et qui serait « un écrit antireligieux antique. » Il y a là un nid d'erreurs.

2. Cette petite bibliothèque Marcus et Weber compte aujourd'hui 64 fascicules; le 64e est une traduction, par Ungnad et Staerk, des *Odes de Salomon*, retrouvées dans un manuscrit syriaque par Rendell Harris et dont la découverte est un événement scientifique de premier ordre.

H. von Wilamowitz-Moellendorf. *Staat und Gesellschaft der Griechen* (extrait de *Die Kultur der Gegenwart*). Berlin et Leipzig, Teubner, 1910. In-8, 207 p. — « L'influence des travaux de Mommsen sur la connaissance de l'hellénisme a été énorme; celui qui n'a rien appris de lui ne compte pas. Mais son *Droit public*, ses *Recherches romaines*, son *Droit pénal* montrent aussi clairement ce qui reste à faire pour le peuple le plus ancien des deux. Je ne puis me retenir de terminer par un souvenir personnel. En 1873, j'accompagnais Mommsen de nuit, en voiture, à travers la plaine apulienne, allant à Venouse; le premier volume de son *Droit public* venait de paraître; je lui parlais avec l'enthousiasme de la jeunesse de l'impression que ce livre m'avait faite et de ce que je rêvais de tenter d'analogue pour les Grecs. J'osai déclarer que la différence principale entre sa tâche et la mienne était celle-ci : quand il s'agissait des Grecs, il fallait avant tout lire les philosophes, en premier lieu les *Lois* de Platon. Il me donna vivement raison, en homme qui saisissait toute ma pensée. « Oui, certes, j'aurais dû les lire moi-même ; maintenant sans doute c'est trop tard pour moi; aussi n'ai-je pas le droit de me joindre à ceux qui parlent de vos Grecs (*darum kann ich aber auch über Ihre Griechen nicht mitreden*). »

Ce n'est pas rendre compte d'un livre original et puissant que d'en traduire, tant bien que mal, les dernières lignes; mais il est bon que cette anecdote soit répandue. Elle indiquera aussi l'esprit d'un exposé dont le nom de l'auteur dit assez ce qu'on doit attendre : la profondeur, la sympathie, une science colossale et cachée, quelques gambades. S. R.

Giuseppe Tomassetti. *La Campagna Romana, antica, medioevale e moderna.* Tome II, avec 3 planches et 124 figures. Rome, Loscher, 1910. In-8, 562 p. — Ce volume, que suivra un troisième, est consacré à la description topographique et historique des localités de la Campagne, en particulier de celles qui se trouvent sur le parcours des voies Appienne, Ardéatine et Aurélienne (Albano, Castelgandolfo, Ariccia, Genzano, Nemi, Anzio, Velletri, Ardea, Cervetri, etc.). La nouveauté et l'intérêt de ces notices tiennent moins à ce qu'elles nous apprennent sur l'époque romaine — car d'autres livres et même les articles de grands dictionnaires en donnent parfois davantage — qu'aux renseignements tirés des textes du moyen âge et des temps modernes, que l'auteur a dépouillés avec grand soin et qu'on ne trouverait pas réunis ailleurs. Ainsi, dans le chapitre sur Nemi, ce qui est dit du *rex nemorensis* (sans citation de Frazer) pourrait sembler un peu court; mais il n'y a pas moins de 8 pages sur Nemi au moyen âge et jusqu'à nos jours, avec l'énumération des visites pontificales qu'a reçues le château de Nemi, passé en 1901 (ce que j'ignorais comme bien d'autres) de la possession des Orsini à celle des Ruspoli. L'illustration est abondante et pas banale. En somme, livre de bibliothèque et que les « deux cents bibliothèques sûres » ne doivent pas être seules à acquérir.

S. R.

Thomas Fitzhugh. *The literary Saturnian. Part I. Livius Andronicus.* University of Virginia, 1910. — Les lignes suivantes donneront une idée de la

tâche difficile que poursuit l'auteur, dans la voie tracée naguère par le mémoire de Weil et Benloew sur l'accent : « Les règles générales du rythme italo-celtique avant l'influence de l'*ictus* quantitatif des Grecs furent la dipodie tripodique et le distique tripodique avec leur *ictus* tripodique primitif. L'influence grecque sur la tripodie italo-celtique donna naissance au motif artistique de la période classique, qui réside dans l'alternance et la coïncidence rhytmique de l'*ictus* italo-celtique accentué, avec l'*ictus* hellenique structural. Puis, la négligence de la quantité après la période classique abolit la raison d'être de toute alternance de l'accent et de l'*ictus* ; de la sorte, la coïncidence absolue de l'*ictus* tripodique avec l'*ictus* structural devint la règle. Notre tâche doit donc consister à tracer les transformations successives du saturnien littéraire, depuis son origine italo-celtique à travers la poésie classique latine et l'hymnologie chrétienne, jusqu'au rythme accentué et structural de l'art roman et moderne. Ce long *processus* comprend quatre phases : 1° Le pur saturnien avec *ictus* tripodique (Livius, Naevius, l'*Hymne à S. Patrice* de Fiacc, etc.); 2° Le saturnien hellénisant, avec alternance et coïncidence rythmique de l'*ictus* tripodique et structural, dans la poésie classique; 3° Le saturnien hellenisant, avec coïncidence des *ictus*, dans la poesie latine *vulgaire* et l'hymnologie chrétienne; 4° Le saturnien hellénisant, dégénérant en une structure où le nombre des syllabes compte seul ».

S. R.

J. Van den Gheyn. *Histoire de Charles Martel. Reproduction des 102 miniatures de Loyset Liédet* (1470). Bruxelles, Vromant, 1910. In 8, dans un carton, 23 p. et 102 planches de phototypie. — L'enlumineur Loyset Liédet, mort vers 1478, est mentionné dans les comptes des ducs de Bourgogne; il a signé le volumineux manuscrit dit *Histoire de Charles Martel* (Bruxelles, n. 6-9) et l'on a pu lui restituer toute une série de livres illustrés à Bruxelles, à l'Arsenal, à la Bibliothèque Nationale, à Munich et à Chatsworth. C'était un artiste habile et expéditif plutôt que raffiné, dont le style est assez personnel pour qu'on le reconnaisse aisément, mais qui pèche par la monotomie et une certaine rudesse Au point de vue iconographique, son œuvre est du plus haut intérêt et il faut remercier le P. Van den Gheyn et son éditeur de nous avoir donné, sous un format commode, l'ensemble des 102 compositions du *Charles Martel*, y compris celle qui, autrefois dérobée à Bruxelles, a trouvé un asile dans la salle des Primitifs français au Louvre. L'exécution des phototypies est très bonne et la préface du P. Van den Gheyn riche en informations précises; signalons un relevé complet des travaux d'enluminure dus à Loyset Liédet, qui n'ont pas encore été tous retrouvés. Quelle belle bibliothèque de miniatures photographiées nous possédons aujourd'hui! On a mis du temps à s'y decider; mais le travail une fois commencé, tant à Paris qu'à Bruxelles, à Londres et à Munich, se poursuit avec une rapidité réjouissante. Pourquoi les trésors de Vienne et de S. Pétersbourg restent-ils encore si mal connus?

S. R.

Institut archéologique d'Autriche. H. Maionica. *Führer durch das Staatsmuseum in Aquileia.* Vienne, Holder, 1910. In-16, xvi-97 p., avec plans et gravures. — Benndorf laissa fort avancé un catalogue raisonné du musée d'Aquilée, qui reste pour le moment inédit. La présente notice s'adresse surtout aux visiteurs non archéologues; mais les archéologues y trouveront à s'instruire. Les illustrations reproduisent plusieurs sculptures inédites et intéressantes, que je regrette de ne plus pouvoir introduire dans le t. IV du *Répertoire* : p. 8, ciste funéraire surmontée d'un chien couché; p. 66, 67, médaillon de Pan et de Silène (autel funéraire des Fufidii); p. 70, Hermaphrodite couché, camée en pâte de verre; p. 71, cigales en cristal de roche; p. 72, Eros et Antéros, groupe d'ambre; p. 73, pyxide en ambre, ornée d'une tête de Bacchante; p. 74, vasque d'ambre, ornée d'un groupe d'animaux en reliefs: p. 57, statuette en terre cuite d'un marchand forain; p. 81, statuette en bronze d'Attis enfant. L'ouvrage, d'une exécution très élégante, se termine par un plan d'Aquilée et l'explication détaillée de ce plan. S. R.

Joseph Déchelette. *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine.* Tome II. Archéologie celtique ou protohistorique. Première partie; âge du bronze. Paris, A. Picard, 1910. In-8, xix-512 + 191 p., avec 5 pl. hors texte, 1 carte et 212 figures. — La seconde partie, impatiemment attendue, de ce beau livre, traite de l'âge du bronze dans tous ses développements; un fascicule complémentaire comprend, sous le titre d'appendices : 1° un inventaire des dépôts de l'âge du bronze; 2° un inventaire des moules de la même époque; 3° un inventaire des épées et poignards de fer de l'époque de Hallstatt. Accompagnées d'indications bibliographiques précises, ces listes représentent un travail énorme et rendent inutiles tous les essais antérieurs dans la même voie. J'en dirai autant de l'exposé si détaillé, si précis, si bien documenté de tout ce qui touche à l'âge du bronze protohistorique. Les savants de l'Europe entière sont les obligés de M. Déchelette et seront demain ses élèves. Il fait, pour le préhistorique et le protohistorique, ce qu'Otfried Müller fit naguère, un peu prématurément, pour l'archéologie classique; son œuvre est le bilan d'un siècle de travail collectif et le point de départ obligé de tout travail original sur les mêmes sujets. L'illustration, abondante et excellente, ne laisse rien à désirer. La science française peut être fière de ce livre, comme de la grande *Histoire de la Gaule* de M. Camille Jullian.

Salomon Reinach.

REVUE DES PUBLICATIONS ÉPIGRAPHIQUES

RELATIVES A L'ANTIQUITÉ ROMAINE

Mai-Août.

1° PÉRIODIQUES

THE AMERICAN JOURNAL OF PHILOLOGY, 1910.

P. 25 et suiv. Harry Langford Wilson. Inscriptions de Rome, conservées à l'Université John Hopkin.

P. 25. En dehors de la porte Salaria.

69) EVHEMERVS
AGITATOR
OLLAS III

P. 27. Même endroit.

70) D M
ATTIAE · EPAGATHO · FILIAE
DVLCISSIMAE · QVAE · VIXIT
ANN · III · M · VIII · D · IIII · FEC
EPAGATHVS · SERVVS · PVBLIC
AD IVTVRNA · ET · ATTIAE · FEL
CITATI · CONIVGI · BENEMERE
ET · SIBI · ET · SVIS · POSTERISQ ·
EORVM

P. 29. Endroit précis de découverte inconnu.

71) TI · CLAVDIO · AVG · L · EVNO
NERONIS · AVG · CVNARIO
TI · IVLIO · AVG · L · SECVNDO
MEDICO · AVRICVLARIO
CLAVDIAE · AVG · L · CEDNE · MAMMAE
CLAVDIAE · HERMIONE · VERNAE · SVAE
TI · IVLIVS · EVNVS · TI · CLAVDIVS
DEVTER · FECERVNT · PARENTIBVS · SVIS
TI · CLAVDIO · FELICI · VERNAE · SVO
LIBERTIS · LIBERTABVSQVE · POSTERIS · SVIS

P. 30. En dehors de la porte Salaria.

72) TIGRVTI · CAESA
RIS · VNCTORI
V·A· XXX
CLAVDIA · SOTERIS
BENE · MERRENTI

P. 31. Même endroit.

73) *cl*AVDIVS · SABINVS
*fec*IT · PATRI · SVO
ARMAMINTARIO

P. 35. Même endroit.

74) D ❦ M
C · COMISIO · SVCCESSO
NEGOTIANTI · PORTO
VINARIO · LAGONARI
COMISIA · FECVNDA
CONIVGI · ET · CONLIBER
TO · B ❦ M · FECIT
ET · SIBI · POSTERISQVE
SVORVM

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE D'ALEXANDRIE, 1910.

P. 39 et suiv. G. Lefebvre. Inscription écrite sur les deux faces d'une tablette de bois qui était reliée à une autre par un cordonnet. Fac-simile.

75) 1° Face externe :

En haut, dans la marge le nom des témoins :

a)

C·EPIDIVS·C·F·POL·
BASSVS · VET
L · PETRONIVS · L · F · POL ·
CRISPVS · VET ·
M · PLOTIVS · M · F · POL ·
FVSCVS · VET ·
M · ANTONIVS · M · F · POL ·
CELER · VET ·
P · AVDASIVS · P · F · POL ·
PAVLLVS · VET ·

M · ANTONIVS · LON
GVS · PVLL · VET

L · PETRONIVS · NIGER
VET

L · VALERIVS CLEMEN
VET
M · ANTONIVS GER
MANVS VET

b)

Au dessous :

L · NONIO · CALPVRNIO · TORQVATO · ASPRENATE · T · SEXTIO · MAGIO
LATERANO · COS · VI · NON · IVLIAS · ANNO · XIII · IMP · CAESARIS · DOMITIANI
AVG · GERMANICI · MENSE · EPIP · DIE · VIII · ALEX · AD · AEGYPTVM
M · VALERIVS · M · F · POL · QVADRATVS · VET · DIMMISSVS · HONESTA
MISSIONE · EX · LEG · X · FRETENSE · TESTATVS · EST · SE · DESCRIPTVM
ET · RECOGNITVM · FECISSE · EX · TABVLA · AENEA · QVAE · EST · FIXA
IN CAESAREO · MAGNO · ESCENDENTIVM · SCALAS · SECVNDAS
SVB PORTICVM · DEXTERIOREM · SECVS · AEDEM · VENERIS · MAR

MOREAE·IN PARIETE·IN QVA·SCRIPTVM·EST·ET·ID·QVOD·INFRA·SCRIPTVM·ES*t*
IMP · CAESAR · DIVI · VESPASIANI · F · DOMITIANVS · AVG · GERMANICVS
PONTIFEX · MAXIMVS · TRIB · POTEST · VII · IMP · XIII · CENSOR · PERPETVVS
P · P · DICIT · VISVM · EST · MIHI · EDICTO · SIGNIFICARE · VNIVERSORV*m*
VESTRORVM · VT · VETERANI · MILITES · OMNIBVS · VECTIGALIB*us*
PORTITORIBVS · PVBLICIS · LIBERATI · IMMVNES · ESSE · DEBEA*nt*
IPSI · CONIVGES · LIBERIQVE · EORVM · PARENTES · QVI · CONVBIA *eo*
RVM · SVMENT · OMNI · OPTVMO · IVRE · C · R · ESSE · POSSINT · ET · OM*ni*
IMMVNITATE · LIBERATI · APSOLVTIQVE · SINT · ET · OMNEM · *Immu*
NITATEM · Q · S · S · S · PARENTES · LIBERIQVE · EORVM · IDEM · IVRI*s*
IDEM · CONDICIONIS · SINT · VTIQVE · PRAEDIA · DOMVS · TABERN*ae*
INVITOS . . . . VETERANOS · S..ONIS . . . . [-]

c)

2° Face interne :

.........*v*ETERANORVM CVM VXORIBVS ET LIBERIS · S · S · IN · AERE IN
CISI AVT · SI QVI · CAELIBES SINT · CVM IS QVAS POSTEA DVXISSENT
(*sic*) DVMTAXAT SINGVLI SINGVLAS QVI MILITAVERVNT HIEROSOLYMNIS
IN LEG·X·FRETENSE DIMMISSORVM HONESTA MISSIONE STIPENDIS EME
RITIS · PER SEX · HERMETIDIVM CAMPANVM LEGATVM AVG PROPRAETORE
V ·K·IAN·SEX·POMPEIO COLLEGA·Q·PEDVCAEO·PRISCINO·COS·QVI MILITARE
COEPERVNT·P GALERIO TRACHALO TI CATIO ET · T · FLAVIO CN ARVLENO·COS
EX PERMISSVM · IVNI · RVFI PRAEFECTI AEGYPTI · L · NONIO · CALPVRNIO
TORQVATO · ASPRENATE · T · SEXTIO MAGIO · LATERANO COS · K · IVLIS ANNO
XIII · IMP · CAESARIS · DOMITIANI · AVG · GERMANICI MENSE EPIP DIE VII

IBI M · VALERIVS M F POL QVADRATVS CORAAM AC PRAESENTIBVS · EIS
QVISIGNATVRI·ERANT·TESTATVSEST·IVRATVSQVEDIXIT·PER·I·O·M·ETGENIVM
SACRATISSIMI IMP CAESARIS DOMITIANI AVG · GERMANICI IN MILITIA
SIBI · L · VALERIVM VALENTEM ET VALERIAM HERACLVN ET VALERIAM
·S·S·
ARTEMIN OMNES TRES · NATOS ESSE EOSQVE IN AERE INCISOS CIVITATEM
EIVSDEM
ROMANAM CONSECVTOS ESSE BENEFICIO OPTVMI PRINCIPIS

b) L. 2 : 2 juillet 94; l. 3 *mense Epip die VIII* (2 juillet) *Alex*(*andriae*. L. 11 : an 87/88; l. 18 : *q*(*ui*) *s*(*upra*) *s*(*cripti*) *s*(*unt*).

c) L. 1 : *s*(*upra*) *s*(*criptis*); l. 6 :

V K(alendas) Jan(uarias)=28 déc. 93.

L. 7 : an. 68 et 69 ; l. 9-10 : 1er juillet 94.

P. 87 et suiv. Brescia. Notes épigraphiques.

P. 103. A Gabaniat (45 kilom. à l'ouest d'Alexandrie).

76) C IVLIVS C F COR
ELAN///*pr*AEF EQ
HEIC *situs*

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE SOUSSE, 1908 (n° 12).

P. 121 et suiv. Merlin. Inscriptions trouvées entre Kasrin et Feriana. Beaucoup de funéraires.

P. 138 et suiv. Inscriptions sur loculi de la catacombe d'Hadrumète.

P. 164. Inscription de Henchir-Tamouda. Copie à revoir.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE FRANCE, 1909.

P. 337-338 et p. 353-354. Guénin et Monceaux. Inscriptions chrétiennes, trouvées au sud-ouest de Tébessa.

P. 339, 342, 387, 392. Delattre, Héron de Villefosse et Monceaux. Plombs byzantins de Carthage.

P. 352. Espérandieu. Inscription du Musée de Cologne (ci-dessus, n° 61).

P. 358-360. Franki-Moulin et Lafaye. Inscription des environs d'Hyères (ci-dessus, n° 60).

P. 374-377. Delattre et Héron de Villefosse. *Tabula lusoria* de Carthage, portant au centre le monogramme du Christ.

P. 378-379. Héron de Villefosse. Urnes cinéraires provenant de Rome, l'une fausse, au nom de Caton le Censeur, l'autre authentique et inédite.

P. 384-386 R. Mowat. Sur l'inscription de Reims reproduite ci-dessus, n° 57. Il faut la rapprocher du *C.I.L.*, XII, n° 5710 (à Salins, près de Moutiers en Tarantaise), *Herculi Oglaio* (lu à tort *Herculei Graio*, *Herculei Ogmio*) et du texte célèbre de Lucien sur l'Héraklès des Celtes, où l'on doit corriger Ἡρακλέα Ὄγμιον en Ἡρακλέα Ὀγλαίον.

P. 391-392. Bruston. Observations sur quelques inscriptions chrétiennes d'Afrique publiées dans le *Bulletin* en 1909.

COMPTES-RENDUS DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES, 1910.

P. 106. R. Cagnat et Véran. A Arles.

77)
M AVR · PRISCO
P · P · V · E ·) · FRVMENTA
RIO · CANALICVLA
RIO · OSTIARIO PRAE
F · F · PRAETT · E · E · M · M · V · V ·
PRIMISCRINIO · CAS
TRORVM · PRAETT
M · IVL · EVTYCHES · EQ · R

OB · MERITA · ERGA SE · EIVS
AMICO · INCOMPARABILI
L · D · D · D ·

L. 2. *p(rimi)p(ilo) v(iro) e(gregio) c(enturioni)*; l. 4. *praef(ectorum) praet(orio) em(inentissimorum) v(irorum)*; l. 7. *castrorum praet(orianorum)*.

P. 135. Héron de Villefosse et Delattre. A Carthage.

78) Q · VOLTEDIO · L · *fil*. . . . .
OPTATO · AVRELIANO *fil*. . . . . . .
DIVI NER · EQVO · PVB · ADLE*cto a divo*
TRAIANO · ET · IN · QVINQ · DEC · AB *imp*.
CAES · HADRIANO · AVG · TRIB MI*l. leg*
VI VICTRICIS · P · F · AED · PRAEF · I *d. mag*
CER · SACROR · ANN · CLXXVII *ii vir*
II VIR · QVINQ · QVI · OB · HONOREM
CVM · H-S · CC MIL · PROMISISSET · INLA*tis*
AERAR · H-S XXXVIII · MIL · LEG · AM*pliata*
PEC · SPECTACVLVM IN AMPHI*theatro*
GLADIATORVM · ET · AFRICANARV*m*
QVADRIDVO · DEDIT · D · D · P · P

L. 6. *praef(ecto) j(ure) d(icundo) [mag(istro)] Cer(ealium) sacror(um)*. Cf. *Ann. épigr.*, 1909, n° 162.

HERMES, 1910.

P. 1-26. H. Dessau. La provenance des officiers et fonctionnaires de l'armée romaine aux deux premiers siècles de l'Empire : liste des pays dont ils sont originaires, d'après les inscriptions.

JAHRESHEFTE DES OESTERREICHISCHEN ARCHAEOLOGISCHEN INSTITUTES IN WIEN, 1910. Beiblatt.

P. 29 et suiv. M. Abramic et A. Colnago. Inscriptions de la Dalmatie septentrionale.

P. 29. Sur la route de Cvijina Gradina à Asseria.

79)
finis INTER AN //// *et*
*co*RINIENS SECVNDVM
*c*ONVENTIONEM VTRIVS
QVE PARTIS DERECTVS MENSV
ris ACTIS IVSSV A DVCENI
*gem*INI LEG AVG PRO PR///

P. 32. A Popovic.

80) *e*X · DEC*reto*
p. CORNELI
*do*LABEL LE*g pro*
pr FINIS · INT*er*

Cf. *C. I. L.*, III, n° 9973 (inscription semblable).

P. 34. A Zelengrad.

81) VAL STA SAC
LVRNIO CAL
V S L

L. 1. *Val(etudini) Sta(tae)?* *sac(rum)*. La déesse est figurée sur l'autel.

P. 74. Marques de potiers relevées sur des lampes.

P. 113 et suiv. M. Abramic. Ornements de bronze ajourés trouvés à Saint-Valentin (Autriche) entre les deux camps romains d'Enns et d'Albing.

82) *a)* MILITA
NTIV
M

83) *b)* NVME
RVM
OMNI
VM

[*Concordia*] ou [*Fides et virtus*] *numerum omnium*.

P. 130. J. Jung. A Apulum.

84) M · VLPIO
APOLLI
NARI
PRAEF · CAST
LEG · XIII · GƎM
CONSCRIBTI
ET · C · R · CONSIST
KAN · LEG · EIVSD
EX · PEC · PVBL

L. 7 : *c(ives) r(omani) consist(entes) kan(abis) leg(ionis)*.

P. 147 et suiv. Vulić. Inscriptions de Serbie.

P. 149. A Golubac. Tuiles.

85) COH ❦ I ❦ FLA ❦ HIS · ∞

Id. A Kostolac.

86) *pro sal*VTE IMPERATO*ris caesaris m. aureli*
*ant*ONINI · AVG · Ɛ I*mp. caes. l. aeli veri aug.*
*m. stati*VS PRISCV*s licinius italicus*
*leg. augustor. pr. p*R PROVI͞N*c. moesia*E SVP*erioris*
*item leg. august*OR *provin*C · BRITAN*niae*
F

P. 150. Même provenance.

87) NOC?
*fa?*VSTO · EX ·
CARTHAG ·
c leg G · P · F · PRO
'O ·I RORES
HEREDES OPTIMO · PIIS
SIMO · AMANTISSIMO · FRA
TRI · FECERVNT *p*IVS · VIX · AN · LXV
〉MIL · AN · XXXV · H · S · E EX HIS AGRIS
MONIMENTO . EX*ce*PTI SVNT IN FRO
P XX INTROITVS XX ET ITER

P. 154. Cf. *Ann. épigr.*, 1907, n° 41.

P. 158. Même provenance.

88)

D M
M · VAL · VA
LENS FAB
ERACL VEt
leg. vii. cl. p. f.
VIX · AN · LXX
VAL · VENER
LIB · PATRO*no*
B · M · ET · *sibi*

L. 3 : *Fab(ia) Eracl(ea) ve[t(eranus).]*

P. 168. Même provenance. Sur une tuile.

89)

CRISTVS DEVS DEI
FILIVS CVSTODIAT
ARTEFICES OM
NES QVI HOC
*o*PVS FECERVNT
IN DOMINO

Id. Tuiles.

90)

IIVJIJLISOqƎЯqILLINOBƆAS

Su(b) c(ura) Boniti prepositi l(egionis) VII.

91)

MARGPPEQMAR

Marg... p(rae)p(ositus) eq(uitum) Mar(gi)

P. 172. A Kaliste.

92)

SIL
SAC
DOM

Sil(vano) sac(rum) dom(estico)

P. 175. A Ravna.

93)

D M
SEP SVPER VET EX
H·C·II A·D·V·A LX ET
SEP LONGINVS V · A · VII
ET SEP FIRMINA V · M ·
ET SEP EXVPERATVS
V · A · I FLA MAXI
MILLA FILIS ET
MARITO
B M P

L. 2. *h.... c(ohortis) II A(ureliae) D(ardanorum) v(ixit) a(nnis) LX*; l. 5 : *v(ixit) m(ense)*; l. 7 : *v(ixit) a(nno) uno.*

P. 178. Même provenance. Autre inscription relative à un décurion de la même cohorte.

94)

D M
M · AVR · SALVI
ANVS · 7 · COH
II · AVR VIX ANN
XLI MIL · ANN XXI
ET AVRELIA SALVI
ANE FIL VIX · ANN V
MENS · VIIII · COC
CEIA · PETILIA CO
IVGI ET FIL·ET SIBI SE
VIVA B · M · P

P. 183. Même provenance.

95)

D M
Q VALERI
VS GERMA
NVS VET
COH I THRAC
MIL AN
XXXII MA

P. 185. Environs de Ravna.

96) EMP · EFFECTVM
ER · CAS · ACHILLEVTE
P·VAL·CRESCENTE·OPI
FICES · INST*ante*

L. 2. *Ca(sium)*.

P. 186. Brique.

97) C DARD

C(ohortis) Dard(anorum).

P. 189. A Stojnik.

98) M A R C *i* A N *u s*
*c*OH II AVR·N·∞E
a n t o N I N I A N E
V D E T V O *t u*
M S O *l*
VIT

L. 2. *[C]oh(ortis) II Aur(eliae) N(ovae) miliariae e(quitatae)*.

P. 197. A Jezerica.

99) A *s*AC
AR · VA · LE
RIS · ARC · F ·
D·SIM CVM
GAVDETIA
EX · VOTO

L. 3 : *arc(arius) f(isci) D(almatiae)* ?

P. 201. A Grahovo (Montenegro).

100) AGIRRO EPICADI·F · PRINCIPI · K · SALTHVA
ET·TEMEIAE·GLAVI F·FECIT EPICADVS·F
Suivent 6 vers.

P. 202. Même provenance.

101) CAIVS · EPICADI · F · PRINCEPS
CIVITATIS · DOCLATIVM · HIC · SITVS
HOC · FIERI · IVSSIT · GENITOR · SIBI · ET
SVIS · SET · FILI · EIVS · PIASSVS · EPICADVS
SCERDIS.VERZO· ET SVMMA · ADIECTA
EFFICIT · ISTVD OPVS EST PIETAS NATIQVE
HOC AVXSISSE VIDENTVR ET DECORANT
FACTO ET DOCENT ESSE PIOS

P. 210. J. Oehler. A Gugging près de Klosterneuburg.

102) SILVANO
SACRVM
P · S · ET · SV
CORNELIVS
L·E

L. 3 : *p(ro) s(e) et su(is)* ; l. 5 : *l(ibens) f(ecit)* ?

MÉLANGES DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 1909.

P. 341-364. J. Carcopino. Inscriptions d'Ostie.

P. 342.

103)

S I L V A N O *S A c r*
P L V S C I V S R [redacted] L
A N V S S A C E R D O S
D E I L I B E R *i* S ∅ P A T R I S
B O N A D I E N S I V M
S I L B A N O S A N C T O
C V I M A G N A S G R A T I A S · A
G O C O N D V C T O A V C V P I O R V M

L. 5 : les *Bonadienses* devaient être les habitants du *vicus* de Bona Dea, situé sans doute à Rome. — L. 8 : *conducto aucupiorum*, pour la location de la chasse aux oiseaux, ou *conducto(r) aucupiorum*.

P. 353. Nouvelle lecture d'un *graffito* de la caserne des Vigiles (*Notizie degli Scavi*, 1889, p. 81, n° 15).

104) C·LICINIVS CHO FELIX
MONNA OMNIBVS SVCC
VRIS FELICITER VII

Monna, nom propre d'une courtisane.

P. 356-359. Marques de briques.

P. 362. Chiffres inscrits sur des *dolia*.

P. 373-379 et 396-400. L. Hautecœur : observations sur les stèles du temple de Saturne à Henchir-es-Srira (*Bull. archéol. du Comité*, 1906, p. CCII et CCXXI); nouvelles lectures; une vingtaine de textes nouveaux.

P. 401-406. F. G. de Pachtère. Sur la *cella soliaris* des thermes de Caracalla (*Vita Carac.*, IX, 4-5); nouvelle lecture des inscriptions de Sidi Ali-ben-Kassem et de Mdaourouch où la même expression se retrouve (*Recueil de Constantine*, 1906, p. 422 et 417 = *Ann. épigr.*, 1907, n° 237). Sens de ces mots : la pièce où sont les *solia*, baignoires à une personne; par extension, synonyme de *cella caldaria*.

Id., 1910.

P. 77-97. L. Chatelain. Le culte de Silvain en Afrique et l'inscription de la plaine du Sers (*Ann. épigr.*, 1909, n° 177) : fac-simile, compléments, commentaire.

P. 99-117. Ch. Picard. Sur deux coupes du Vatican et un fragment du Musée Kircher : vases peints de technique grecque à inscriptions latines (Ritschl, *Priscae latinitatis Monumenta epigraphica*, pl. X, n^os^ *d*, *e*, *h*).

Mélanges de la Faculté orientale de Beyrouth, 1910.

P. 209 et suiv. Jalabert et Mouterde. Inscriptions de Syrie.

P. 211. Entre Zahlé et Chouaïr. Inscription rupestre.

105) IMP HAD AV
G DEFINITIO
S LVARVM

Par là s'expliquent les sigles DFS qui se rencontrent souvent à côté du nom d'Hadrien sur les rochers du Liban. L'empereur fit opérer dans la région une opération cadastrale pour distinguer les bois monopolisés par l'État.

P. 215. Près de Zahlé. Milliaire

106) *imp*. CAESAR
L SEPTIMIVS
SEVERVS PER
TINAX · AVG
PONTIF · MAX
TRIB·POT·IMP·III
COS II P P VIAS
ET MILIA PE*r q.ve*
NIDIVM *r*V*fum*
*l*EG *a*VG PPP

L. 10 : *p(ro) p(raetore) r(estituit?* Année 194.

P. 223. A Gdita.

107) //E·NAVIC·L·BAI
SILAE · EX · IVS ·
SV·IVNONI//

..... *Balsilae, ex jussu Junoni.*

NOTIZIE DEGLI SCAVI DI ANTICHITA, 1909.

P. 389-410. A. Pasqui. Sur les fouilles récentes du Janicule (*Ann. épigr.*, 1909, n[os] 31, 32, 174, 201, 202, 203).

P. 425-462. A. Pasqui. Inscriptions nouvelles de Rome.

P. 425. Via di Porta S. Sebastiano.

108) P·SCANTIVS
FLORVS
HERCVLI
D · D

Ibid. Même provenance. Fragment d'une dédicace impériale, de l'année 219 ap. J.-C.

P. 226. Même provenance. Fragment des fastes d'un collège de prêtres de la *domus Augusta*.

109) *au*R·PAVL
*au*R·MAXIM
*a*VR·NATALIS·AE
AVR · VICTORIN
T · AVR · NATALIAN
SACR · AVGV
AVR · OLIMPIC
AEM · DIANEM
ANIVS·V
VS·N

P. 428. Via Guicciardini. Funéraires.

P. 431. Via di S. Bonaventura. Fragment de liste militaire.

110) COH · X · VRBAN · ANTONINIAN
Ↄ · POMPONIANI
C·ANNAEVS L F·CAM PVLCHER TIB
BVRRENVS·C·F·POLL·MAXIMVS MVT
FANNIVS · C·F · POM·RVFINVS VOL

P. 432. Au Transtévère, en face de l'église de Sainte-Cécile.

111) *sepul*CHRO · SEDILIA · MARMOREA · PEDV
ET · ORBEM · CIRCVITI · PEDES · N
aug·LIB·ADIVT·SVMM·RAT·TAB·COGNATI·ET·VETTIA·YPO
*li*B · LIBERTABVSQ · SVIS · POSTERITATI · STVDEN
ALIQVOD·SOLACIVM·VI

L. 3 : *adiut(or) summ(arum) rat(ionum) tab(ularii).*

P. 434. Dans le lit du Tibre, auprès du pont Vittorio-Emanuele. Plaque de bronze.

112)

D'un côté :

M · VLPI · AVG · *l*IB · DIADVME
NI · PROC · PRAETORI · FIDE
NATIVM · ET · RVBRENSIVM
ET · GALLINAR · ALBARVM · SA
CRVM · QVAE · PRAESTV · EST · VSI
BVS CAESARIS N̄

L. 2 : *praetori(i).*

De l'autre côté :

GLYPTI · AVG · LIB · PROC
PRAETORI · FIDENATIVM · ET
RVBRENSIVM · ET · GALLINARV
*m alba*RVM *sacr*VM · QVAE · PRAE
STV EST VSIBVS CAESARIS N̄

La plaque est percée de trous ; elle était sans doute clouée sur un objet qui appartint tour à tour à deux affranchis impériaux chargés de la même fonction ; le second utilisa, pour graver l'inscription à son nom, le revers de l'inscription de son prédécesseur. Ils administraient une villa impériale (*praetorium*), qui s'étendait sur les territoires de Fidènes et des localités dites *ad Saxa Rubra* et *ad Gallinas Albas.*

P. 437. Via Flaminia.

113) DIS · MANIBVS
T · FLAVIO · AVG · LIB
VICTORI · GALBIAN
M · VLPIVS · AVG · LIB
PATIENS · VICTORIANV S
TABVLARIVS · MENSO
AEDIFICIORVM
BENE · MERENT*i*

L. 6 et 7 : *tabularius menso(rum) aedificiorum.* Cf. *C. I. L.*, VI, 8933 où un personnage du même nom et portant le même titre est mentionné.

Ibid. Même provenance.

114) DIS MAN
CALLIMACHO
VILICO
SAEPTORV
OPER · PVB
AGR

L. 3-6 : *vilico saeptoru(m) oper(um) pub(licorum) agr(ariorum).*

P. 438-441. Même provenance. Funéraires.

P. 441. Même provenance. A la partie supérieure d'une petite base de marbre.

115) STYLOBATVS DII MI
NORII

P. 447. Via Portuense, dans un crypto-portique. Funéraire grecque.

Ibid. Via Prenestina.

116)

D'un côté :

SILVANO SACRVM

De l'autre côté :

SANCTO
VS · EPIGONIVSS
A · CVM · MENSIS
M · EX · *Voto*

P. 448-449. Même provenance. Funéraires.

P. 450-462. Via Salaria. Très nombreuses funéraires.

PRO ALESIA, IV, 1909-1910.

P. 569-575. M. Besnier. Note sur une inscription d'Alesia (*C. I. L.*, XIII, nº 2874) : établissement du texte d'après la plus ancienne copie manuscrite, dans les *Procès-verbaux de l'Académie des Inscriptions*, le 10 mai 1707.

P. 583-596. L. Berthoud. A propos des divinités *Ucuetis* et *Bergusia* (*Ann. épigr.*, 1908, nº 187) ; réponse au travail du chanoine Morillot, *Deux inscriptions d'Alesia, l'une gauloise, l'autre latine, et les divinités Ucuetis et Bergusia*, Dijon, 1909.

RECUEIL DES NOTICES ET MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE CONSTANTINE, XLIII, 1909.

P. 1-8. J Martin. Compléments et commentaire de l'inscription de M'daourouch reproduite dans l'*Ann. épigr.*, 1907, nº 234.

P. 255-266. A. Vel. Inscriptions recueillies en 1909 dans la province de Constantine; la plupart funéraires.

P. 260. A Khenchela, sur un rocher.

117)

SEVERINO APRONIANO I·P·V VIIITA
CONLAPSA DOM*iti*VS SECVND
· P · P · R · P · BOS · RESTITVIT

L. 6 : *r(ei)p(ublicae) Bos(eth)?*

P. 289-304. J. Maguelonne. Découvertes récentes de la province de Constantine.

P. 293. A Tocqueville. :

118)

S A T V R
N O N V M
I N I S A N
C T O E T O
P I S A N C
R O D I O
L V C I V S
S A C E R D O
S A R A M
D E D I C A V T
S V I S S V M T
AN P CCLXIII
B · B

L. 6 : lecture douteuse. — L. 11 : *sum(p)t(ibus)*. — L. 12 : *an(no) p(rovinciae) CCLXIII* = 224 ap. J.-C. — L. 13 : *b(onis) b(ene)*.

RENDICONTI DELL' ISTITUTO LOMBARDO, XLII, 1909.

P. 771-786. A. de Marchi : les vertus des femmes sur les inscriptions sépulcrales latines.

REVUE ARCHÉOLOGIQUE, 1910, I.

P. 347. Th. Reinach. A Aime en Tarantaise.

119) MARTI·AVG
T·ACCIVS·T·F·Q·SE
CVNDVS·EBVRO
DVNI·B·P·MEMMMI
CLEMENTIS
PROC·AVG
V·S·L·M
ĖM ΤEMPLVM·DE SVO·RENO

L. 2 : *Q(uirina tribu)* ; l. 3-4 : *Eburodunum*, Embrun ; l. 4 : *b(eneficiarius)* ; l. 6 : *proc(uratoris) Aug(usti)*; il s'agit du gouverneur de la petite province des Alpes Grées ; l. 8 : *de suo reno(vavit)*. Date, d'après l'aspect des lettres : fin du IIe siècle ap. J.-C.

REVUE DE PHILOLOGIE, 1910.

P. 73-100. De la Ville de Mirmont. Afranius Burrhus, d'après les documents littéraires et épigraphiques (inscription de Vaison, *C. I. L.*, XII, n° 5842).

P. 120. B. Haussoullier, d'après Mlle Zolotas, dans l' Ἀθηνᾶ de 1909. Fragment d'une série de décrets d'Erythrées en l'honneur d'un Romain, L. Nassius, qui avait fait à la ville d'importantes donations. Mention d'un ἀκροατήριον, salle de conférences, et d'une statue élevée à Nassius « par les Romains » dans un gymnase.

REVUE DES ÉTUDES ANCIENNES, 1910.

P. 197. Chaillan et C. Jullian. Autel provenant d'Aix en Provence.

120) C·POMPEIVS
HOSP·IIS
V·S·L·M·

L. 2 : *Hospes* ou *Hosp(es) H(erculi) s(acrum)*.

P. 285. E. Espérandieu. A Alésia, dans les ruines du temple octogonal de la Croix Saint-Charles.

Sur une cuisse de pierre offerte en ex-voto et décorée d'un dauphin de chaque côté :

121) AVG · SAC
DEO APOLLIN*i*
MORITASGO
CATIANVS
OXTAI

P. 286. (Copie à revoir). Sur une base demi-cylindrique supportant l'image d'un tronc humain.

122) AVG·SAC *deo* APOLLIN*i*
MORITA*sgo n*AVIVS·ALI
D*io*FANES ...ER·LIB·P

P. 295. Inscriptions mutilées récemment découvertes à Périgueux. La plus importante :

123) *petru*COR · A · POMP · DVMNOM*otus*
AE · PRAEF · FABR · AMPHIT*heatrum*
D·S·P·D·A·POMP·A·POMP·TER
IDEMQ ∅ DEDICAVIT

P. 304 et 308. C. Jullian, d'après Mazauric, *Musées de Nimes*. Plaque de bronze.

124) C F T N
PORCI
FILETI
O

L. 1 : *c*(*ollegium*) *f*(*abrorum*) *t*(*ignariorum*) *N*(*emausensium*); l. 3 : (*h*)*o*(*spitis*). — A rapprocher d'une plaque analogue, au nom des *utricularii*, suspectée à tort (*C. I. L.*, XII, n° 136*).

P. 304. Les mêmes : dédicace de Caveirac à la *Mater deum*; à revoir.

RÖMISCH-GERMANISCHES KORRESPONDENZBLATT, 1910.

P. 23-29. G. Wolff. Sur les marques de potiers recueillies à Heddernheim; indication chronologiques que l'on peut en tirer sur l'histoire de cette localité à l'époque romaine.

P. 33-36. H. Lehner. A Bonn, bases de statues impériales dans le *praetorium* du camp légionnaire.

125) DIVAE
IVLIAE
LEG · I · MIN
ANTONINI
ANA · P · F

L. 3 : *Min*(*ervia*).

126) IMP · CAES · M · AVREL ·
ANTONINO · AVG
IMP·SEVERI·AVG·N·FIL·
TRIBVNIC · POTEST · VI
CONSVL · PROCONSVL (*sic*)
LEGIO · I · M · P · F

Date : 203 ap. J.-C.

P. 40-41. Drexel. Sur l'existence de poteries sigillées décorées intérieurement, que Dragendorff niait à tort.

STUDI STORICI PER L'ANTICHITÀ CLASSICA, II, 1909.

P. 113-162. E. Pais. Sur le décret de Cn. Pompeius Strabo conférant la cité romaine à des cavaliers espagnols (*Ann. épigr.*, 1909, n° 30).

2° PUBLICATIONS RELATIVES A L'ANTIQUITÉ ROMAINE

M. BESNIER. NOTE SUR UNE INSCRIPTION DE VIEUX (Calvados). Extrait des PROCÈS-VERBAUX ET MÉMOIRES DU CONGRÈS ARCHÉOLOGIQUE DE FRANCE, LXXVe SESSION, TENUE A CAEN EN 1908, Caen, 1909, p. 516-544.

Sur l'inscription du *C. I. L.*, XIII, n° 3163; son authenticité, comme celle de tous les textes découverts à Vieux aux environs de l'année 1700, possédés par l'intendant Foucault et publiés par Galland, est certaine. (Cf. du même auteur, l'*Histoire des fouilles de Vieux*, dans les *Mém. de la Société des Antiquaires de France*, LXIX, 1909, p. 225-335.)

ERNST DIEHL. POMPEIANISCHE WANDINSCHRIFTEN UND VERWANDTES (KLEINE TEXTE FUR THEOLOGISCHE UND PHILOLOGISCHE VORLESUNGEN UND UEBUNGEN, n° 56). Bonn, Marcus et Weber, 1910.

Dans la même collection que les *Lateinische christliche Inschriften* (nos 26-28), les *Res gestae divi Augusti* (nos 29-30), les *Altlateinische Inschriften* (nos 38-40), tous également de Diehl, et les *Fasti consulares* de W. Liebenam (nos 41-43). Choix de 830 textes, groupés par ordre méthodique, avec de brèves notes, une table des noms propres, une table des mots remarquables, un index linguistique, une table de concordance avec le *Corpus*. Les textes sont pris pour la plupart dans le tome IV du *Corpus* et pour le reste dans les tomes III, VI, X, l'*Ephemeris epigraphica* VIII, les *Carmina* de Bücheler, les *Inscriptiones selectae* de Dessau. Très précieux instrument de travail.

CH. DURAND. FOUILLES DE VESONE (COMPTE-RENDU DE 1908).

P. 19. Cf. plus haut, n° 124.

R. KNORR. DIE VERZIERTEN TERRA-SIGILLATA-GEFÄSSE VON ROTTENBURG-SUMELOCENNA. Stuttgart, 1910.

Suite des études du même auteur sur les marques de potier recueillies à Cannstatt et à Rottweil. Parmi celles de Rottenburg, les plus remarquables sont les estampilles des ateliers de la Gaule méridionale (La Graufesenque, etc.) et centrale (Lezoux), et des ateliers rhénans de Satto et Janus à Heiligenberg.

O. MARUCCHI. EPIGRAFIA CRISTIANA; TRATTATO ELEMENTARE, CON UNA SILLOGE DI ANTICHE ISCRIZIONI CRISTIANE, PRINCIPALMENTE DI ROMA, 1910.

TH. MOMMSEN. GESAMMELTE SCHRIFTEN. VIIIer BAND. PHILOLOGISCHE SCHRIFTEN. Berlin, 1909.

87 mémoires. Intéressent l'épi-

graphie : les n°s 78, l'orthographe des *tabulae honestae missionis* ; 79, *Terruncius* dans une inscription de Bône (*C. I. L.*, VIII, n° 17408) ; 80, sur la façon d'écrire les chiffres et les signes de mesures dans les inscriptions ; 81, sur le *C. I. L.*, V, n° 3402 ; 82, la transcription du ϙ grec dans les inscriptions latines.

DER OBERGEMANISCH - RAETISCHE LIMES DES RÖMERREICHES, 22e livraison.

Contient la description de trois forts, celui de Zugmantel, celui de Jagsthausen et celui de Mainhardt. Nombreuses marques de potiers. Quelques inscriptions déjà publiées.

ET. DE RUGGIERO. DIZIONARIO EPIGRAFICO, fasc. 106 et 107.

Principaux articles : *Dendrophori*, *Devotio*, *Deus*, *Diana*, *Dictator*.

Dr H.-E. SAUVAGE. LISTE DES POTIERS GALLO-ROMAINS DONT LES MARQUES ONT ÉTÉ RECUEILLIES DANS L'ARRONDISSEMENT DE BOULOGNE-SUR-MER. Boulogne-sur-mer, 1910.

A. STEIN. BERICHT ÜBER RÖMISCHE EPIGRAPHIK (ITALIEN), 1893-1906. (Extrait du JAHRESBERICHT ÜBER DIE FORTSCHRITTE DER KLASSISCHEN ALTERTUMSWISSENSCHAFT, CXLIV, 1909, p. 157-436).

Répertoire très précieux, qui fait suite à celui de Haug, pour les années 1888-1893, dans le même *Jahresbericht*, LXXXI, 1894, p. 182-262. Se limite à l'Italie. Dans la 1re partie, relevé méthodique des inscriptions découvertes pendant ces treize années ; les textes sont groupés par ordre topographique (Rome, Latium, Campanie, Pompéi et environs, régions II, III, etc.). 2e partie : compléments et corrections aux volumes du *C. I. L.* déjà parus antérieurement ; nouveaux volumes du *C. I. L.* ; autres publications d'ensemble. Cinquante pages de tables.

R. CAGNAT et M. BESNIER.

Le Gérant : ERNEST LEROUX.

ANGERS. — IMPRIMERIE BURDIN ET Cie.

JEAN VI PALÉOLOGUE ET HUBERT VAN EYCK [1]

Tout le monde connaît les volets intérieurs du *Retable de l'agneau*, qui sont conservés au Musée Frédéric II à Berlin. Pour mémoire, je reproduis ici (fig. 1) les gravures des deux volets inférieurs de gauche que j'ai publiées dans le *Répertoire*



Fig. 1. — H. et J. Van Eyck. Volets intérieurs de gauche du *Retable de l'agneau*, à Berlin (A = n. 512; B = n. 513).

des peintures [2]; j'ai numéroté les têtes des personnages afin d'éviter les confusions. Les désignations tracées en lettres dorées sur

1. Note lue à l'*Académie des Inscriptions*, le 4 novembre 1910.
2. *Répertoire des peintures*, t. II, p. 705.

l'ancien cadre, *Justi Judices*, à gauche du spectateur, *Milites Christi* à droite, ne remontent pas nécessairement aux Van Eyck eux-mêmes, mais peuvent rendre assez clairement leur pensée. Je crois que le premier volet représente une réunion des princes



Fig. 2. — Le duc de Berry et Jean VI Paléologue (fig. 1 et 2 du volet A)[1].

de leur temps et que les personnages du second figurent les preux d'autrefois; on ne paraît pas être suffisamment avisé de cette distinction.

Au mois d'août dernier, en examinant à Berlin ces volets du *Retable* achevé en 1432, il m'a semblé reconnaître l'Empereur de

1. Durand-Gréville, *Hubert et Jan Van Eyck*, pl. à la p. 24.

Byzance. Jean VI Paléologue (1425-1448), dans le second cavalier au grand chapeau qui fait partie du cortège dit des juges intègres (fig. 2). Cette impression est devenue pour moi une certitude. C'est bien la même tête, avec coiffure, barbe et moustaches caractéristiques[1], que sur la médaille de Pisanello[2] (fig. 3) et dans



Fig. 3. — Médaille de Jean VI Paléologue, par Pisanello[3].

le buste en bronze d'Antonio Filarete, à la *Propagande* de Rome, communiqué en 1907 à l'Académie par MM. Lazzaroni et Muñoz (fig. 4)[4]. Jean VI Paléologue, né en 1390, avait 48 ans lorsqu'il assista au concile de Ferrare (29 février 1438-10 janvier 1439)[5]. Mais on a prouvé qu'il était venu une première fois à Vérone en

1. Voir les textes cités par Hill, *Pisanello*, p. 107-108.
2. *Ibid.*, pl. XXIX.
3. *Ibid.*
4. *Comptes-rendus de l'Acad.*, 1907, p. 305.
5. Hill, *op. l.*, p. 76.

1424 ; c'est là qu'Hubert Van Eyck a dû le voir et qu'il a dû peindre ou dessiner son profil[1]. On sait que Vérone entretenait des relations suivies avec les princes de la maison de Bourgogne, auxquels



Fig. 4. — Buste de Jean VI Paléologue (Musée de la Propagande à Rome[2]).

Hubert paraît avoir été attaché vers la fin de sa vie. Il est d'ailleurs certain qu'Hubert avait passé les Alpes : 1° parce qu'il a figuré, dans

1. Benozzo Gozzoli, dans la fresque du cortège des rois mages au Palais Riccardi à Florence (1460), a figuré Jean Paléologue à cheval ; il avait pu le voir à Florence en 1439, où l'artiste était né en 1420 Je ne pense pas qu'il ait copié la médaille de Pisanello (cf. M. Mengin, *Benozzo Gozzoli*, p. 57 et planches à la p. 52).

2. *Comptes rendus de l'Acad.* 1907, p. 305.

plusieurs de ses tableaux, des montagnes couvertes de neige; 2° parce qu'il a représenté, sur le tableau appartenant à M. Gustave de Rothschild, une statue antique avec la légende MARS[1].

Le premier cavalier du même cortège (fig. 2 à gauche) ne peut être Hubert van Eyck lui-même, comme le veut une tradition rejetée avec raison par M. Weale, mais que M. Durand-Gréville a encore reprise en 1910 C'est le duc de Berry, sans doute un des patrons d'Hubert, qui mourut en 1416. La ressemblance de cette tête est frappante avec celle du duc de Berry dans la statue agenouillée de Bourges (fig. 5), dont nous avons, outre l'original mutilé, un excellent dessin de Holbein (fig. 6)[2], ainsi qu'avec le portrait du même personnage dans la première miniature des *Heures* de Chantilly (fig. 7)[3].



Fig. 5. — Tete du duc de Berry, d'après sa statue à Bourges.



Fig. 6. — La même tête, mieux conservée, d'après le dessin de Holbein à Bâle.

Les autres cavaliers de ce volet représentent également des princes contemporains d'Hubert van Eyck. Le plus jeune, pris à tort pour Jean van Eyck, peut être le roi d'Angleterre Henri V, né en 1388, qui avait 32 ans en 1420. On peut hésiter, toutefois, entre la tête n° 3 et la tête n° 4. Le seul document authentique que

1. S. Reinach, *Tableaux inédits ou peu connus*, pl. I-III, avec le texte.
2. Champeaux et Gauchery, *Les travaux exécutés pour le duc de Berry*, pl. XXV et XXVII; *Gazette archéol.*, 1887, p. 206 et pl. XXVIII.
3. Durrieu, *Les Heures du duc de Berry*, pl. I.

je connaisse sur la physionomie de Henri V est un portrait de la *National Portrait Gallery* de Londres (n° 545), dont une photographie m'a été obligeamment fournie par M. Bell, du Musée Ashmoléen à Oxford (fig. 8); c'est une médiocre copie d'un original perdu, qui devait être excellent. Henri V mourut en 1422 ; son successeur Henri VI, alors âgé d'un an, fut proclamé en Angleterre et en France sous la régence de ses deux oncles, Gloucester et Bedford. Peut-être figurent-ils aussi sur le volet, car Hubert van Eyck, comme tous les Flamands d'alors, était attaché au parti dit bourguignon.



Fig. 7. — Tète du duc de Berry, d'après le frontispice des *Très belles Heures de Chantilly* (grandie).

Sur le second volet, on a reconnu saint Martin (n. 1), saint Georges (n. 2), saint Sébastien (n. 3), le roi Arthur (n. 5), Godefroid de Bouillon (n. 7) et Charlemagne (n. 6), dont la couronne impériale lève toute hésitation[1]. M. J. Six pense que le n° 8 est Jean sans Peur, ce qui doit rester douteux; mais ce savant me paraît avoir vu juste en supposant qu'un portrait du duc de Berry *pouvait* figurer sur un des volets du Retable et en affirmant que le personnage n° 1, monté sur un cheval blanc, *devait* être un prince et non un peintre.

M. Durrieu voulait que le n° 7 fût le duc de Berry et en don-

1. J. Six, *Gazette des Beaux-Arts*, 1904, I, p. 178-181 ; Weale, *Hubert and John van Eyck*, p. 14.

nait récemment quelques raisons dignes d'examen[1]; mais je ne puis admettre : 1° que le duc Jean de Berry, mort en 1416, figurât au milieu des preux de l'*ancien* temps; 2° qu'il figurât ailleurs qu'au premier ou au second rang; 3° qu'il fût représenté, vers 1420, comme un jeune homme, alors qu'il était né en 1340.



Fig. 8. — Tête du roi Henri V, d'après un tableau conservé à Londres.

J'aimerais mieux, avec MM. Weale et Six, appeler ce jeune héros Godefroid de Bouillon.

M. Durrieu a identifié le n° 9 à Charles VI, roi de France (1368-1422). Mais Charles VI n'était pas un *ancien preux*; il n'était même pas un preux du tout, ni aux yeux des Armagnacs, ni à ceux des Bourguignons. D'ailleurs, il était fou depuis 1392 et avait comme abdiqué la couronne de France en deshéritant son fils par le honteux traité de Troyes (1420). Le personnage ainsi placé à côté de Charlemagne ne peut être que saint Louis,

1. P. Durrieu, *Gazette des Beaux-Arts*, 1910, I, p. 8.

ancêtre commun des rois de France et des ducs de Bourgogne; Charlemagne et saint Louis (et non Charles VII) se font également pendant sur le grand tableau du Parlement de Paris, aujourd'hui au Louvre[1]. Il existait à cette époque une tradition



Fig. 9. — Personnages à gauche du volet B.

iconographique sur saint Louis, dont j'ai retrouvé et publié un portrait authentique et contemporain, conservé à la chapelle du château de Saint-Germain-en-Laye[2]. Si l'on a souvent con-

1. *Répertoire de Peintures*, t. II, p. 420.

2. *Comptes-rendus de l'Acad.*, 1903, p. 319; *Gazette des Beaux-Arts*, 1903, II, p. 179; *Revue archéol.*, 1903, II, p. 265.

fondu saint Louis et Charles V, c'est qu'en vérité ils se ressemblaient[1]. On voudra bien comparer notre fig. 9 (où Charlemagne et saint Louis sont sur la gauche) avec la fig. 10, image agrandie de saint Louis soignant les malades dans le manuscrit des *Grandes Chroniques de France* à Saint-Pétersbourg[2]. Ce sont les mêmes traits, la même expression.



Fig. 10. — Saint Louis, d'après le manuscrit de Saint-Pétersbourg.

Tout ce qui précède sera sans doute discuté; on s'étonnera de ne trouver nulle part Philippe le Bon, que d'autres, avant moi, ont déjà cherché sans succès sur le Retable. Mais l'objet de cette note est surtout d'appeler l'attention sur un fait bien curieux : la présence du portrait d'un des derniers empereurs grecs sur le premier chef-d'œuvre incontesté de la peinture moderne.

Salomon Reinach.

1. *Gazette des Beaux-Arts*, 1903, II, p. 188.
2. S. Reinach, *Monuments Piot*, t. XI, pl. 31.

LES ORIGINES DU PREMIER AGE DU FER EN ITALIE

Pour bien comprendre les termes du problème que posent à notre curiosité les origines de l'âge du fer en Italie, il faut d'abord jeter un coup d'œil sur la condition de la péninsule à la fin de l'âge du bronze.

A l'époque néolithique, l'Italie avait été habitée par une race d'hommes qui s'abritaient dans des cavernes ou dans des huttes, qui inhumaient leurs morts soit dans des grottes, soit dans des tombes creusées à même le sol. Les restes osseux de ces hommes se rattachent, presque exclusivement, au type dolichocéphale; il est possible que les habitants de toute la péninsule, et peut-être aussi ceux des îles, aient appartenu à un groupe unique, qui pouvait, d'ailleurs. s'être subdivisé déjà en plusieurs variétés.

A un certain moment, les premiers instruments de cuivre furent introduits en Italie; ce n'est pas le lieu d'en rechercher l'origine. Alors commença l'époque appelée *énéolithique* par les palethnologues italiens, époque dont les caractères sont une amélioration notable dans le travail du silex et l'emploi, en petites quantités, du cuivre. Apparemment, aucun changement essentiel ne se produisit dans la population de la plus grande partie de l'Italie; pourtant, en Sicile et parfois dans le sud de la péninsule, nous trouvons alors des inhumations dans des grottes artificielles taillées dans le roc.

Dans le nord de l'Italie, un changement considérable se dessine : sur les rives des lacs qui s'étendent du Piémont en Vénétie s'élèvent une série d'habitations lacustres (*palafitte*). Des arguments tant internes qu'externes tendent à établir que ces

établissements furent l'œuvre d'une population nouvelle qui, de l'Europe centrale, pénétra dans l'Italie du nord. Cette population brûlait ses morts et ensevelissait leurs cendres dans des vases d'argile. Par contraste avec les néolithiques, qui étaient chasseurs et pasteurs, les nouveaux venus étaient agriculteurs. Leur type physique était probablement brachycéphale.

Peu importe qu'il y ait eu une grande invasion ou une série de petites; l'essentiel, c'est l'introduction d'une nouvelle population. Un changement bien plus considérable se produisit bientôt par une série d'irruptions de tribus qui, venant de la vallée du Danube, envahirent la Vénétie et le bassin du Pô. Ces intrus étaient apparentés de près aux *lacustres*; ils apportaient avec eux une civilisation du bronze assez avancée et s'établirent solidement dans des terramares ou demeures sur pilotis, non plus sur des lacs, mais sur la terre ferme.

Nous connaissons moins bien à cette époque, qui est celle du bel âge du bronze, la condition du reste de l Italie. Le progrès y semble avoir été plus lent que dans le nord. Pourtant, les types d'instruments de bronze introduits par les *terramaricoles* pénétrèrent parmi les tribus néolithiques; mais, excepté par la substitution graduelle du métal à la pierre, la civilisation énéolithique ne subit pas de grands changements. Le vieux rite de l'inhumation resta en vogue dans toute l'Italie, sauf parmi les *lacustres* et les *terramaricoles*, qui brûlaient leurs morts.

En Sicile, l'âge du bronze suivit une marche différente. Dès les temps les plus anciens, cette île avait été soumise à des influences qui n'atteignaient guère le continent : il en résulta une civilisation du bronze fortement imprégnée d'influences mycéniennes et toute différente de celle de la vallée du Pô.

A la fin de l'âge du bronze, l'Italie du nord et l'Italie centrale furent le théâtre d'événements considérables qui nous échappent; quand le voile se lève, nous constatons une révolution complète : le début de l'âge du fer. L'objet de cet article est de chercher à pénétrer le mystère de cette révolution.

Une première indication nous est fournie par une découverte

récente. En 1899, Quagliati découvrit près de Tarente, dans l'Italie méridionale, un établissement de construction identique aux terramares de la vallée du Pô[1]. Les bronzes qu'on y recueillit pourraient provenir d'une terramare ; il en est de même d'*une partie* de la céramique. Aussi Pigorini a-t-il supposé, non sans vraisemblance, dès 1900[2], que les *terramaricoles* avaient commencé à la fin de l'âge du bronze, pour quelque motif, à quitter le nord de l'Italie et à se répandre dans la péninsule[3].

Au début de l'âge du fer, la civilisation de l'Italie est, dans une certaine mesure, homogène; mais la variété en est plus remarquable que l'unité. En fait, les établissements italiens de cette époque peuvent être répartis localement en *neuf* groupes, ayant chacun ses caractères et ses limites fixes. Ce sont les suivants (voir la carte) :

1° *Groupe de Golasecca,* ainsi nommé de la nécropole de Golasecca, au sud des lacs Majeur et de Côme Il en existe des colonies vers le sud jusqu'en Ligurie. Les sépultures sont toutes des crémations ; l'urne est généralement placée dans une construction grossière de plaques de pierre ou de petites pierres formant une caisse. Deux périodes principales peuvent y être distinguées.

2° *Groupe atestin.* Ce groupe est vénitien et les principales nécropoles en sont situées aux environs d'Este. Les tombes les plus anciennes contiennent presque toutes des restes incinérés. On distingue quatre périodes, dont la première est contemporaine des débuts de l'âge du fer, tandis que la quatrième est parallèle à l'époque de Latène.

3° *Groupe de Villanova.* Les cimetières de ce groupe, autour de Bologne, avoisinent la route qui devint plus tard la *via Emilia.* Les plus importants, en dehors de la Bologne moderne,

1. *Bull. paletn. ital.*, t. XXVI, p. 41.
2. *Notizie degli scavi*, 1900, p. 411.
3. Sur les découvertes de Coppa Nevigata et leur importance à cet égard, voir *Monumenti antichi*, t. XIX, p. 305 et un article (à paraître) dans les *Liverpool Annals*, t. III, 3 (« *The early settlements of Coppa Nevigata* »).

peuvent être attribués à quatre périodes ; *a*) Benacci I; *b*) Benacci II ; *c*) Arnoaldi; *d*) Certosa Presque tous les ensevelissements des périodes *a* et *b* sont des crémations ; les cendres sont généralement placées dans un ossuaire du type dit villanovien (fig. 2, *c*).

Le nom de Villanova est parfois appliqué, avec un certain

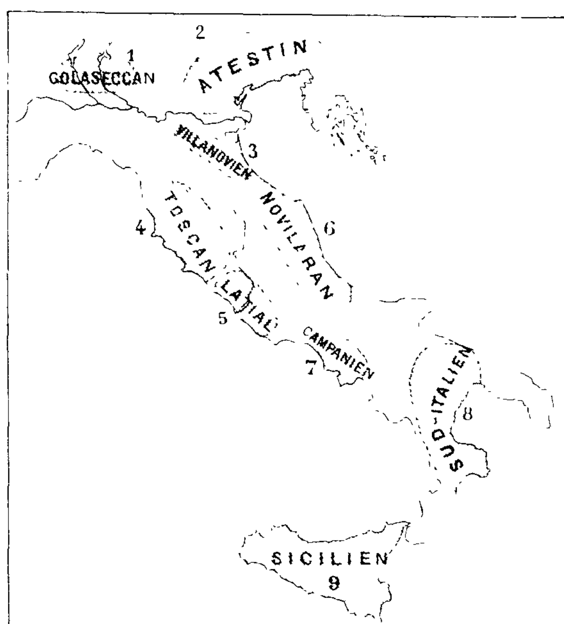


Fig. 1. — Les neuf provinces de l'Italie au début de l'âge du fer.

manque de précision, à la civilisation de l'âge du fer dans toute l'Italie du nord.

4° *Groupe toscan.* Ce groupe occupe la plus grande partie de la Toscane moderne et une partie de Latium. Parmi ses nécropoles, les plus importantes sont celles de Vetulonia, Corneto et Bisenzio. Les plus anciennes sépultures sont presque toutes à crémation et l'urne du type de Villanova y est commune. C'est dans ce groupe que se développa la civilisation dite étrusque.

5° *Groupe latial.* Ce groupe occupe le centre du Latium et

comprend les sépultures des monts Albains et de Rome (Esquilin et Forum). Les plus anciennes tombes sont toutes à crémation; les cendres sont souvent conservées dans des urnes-cabanes, comme cela se voit aussi dans certaines nécropoles du sud de la Toscane. L'ossuaire villanovien fait presque absolument défaut.

Les cinq groupes énumérés jusqu'à présent ont un caractère commun : le rite de la crémation. Dans les quatre groupes qui restent à énumérer, c'est le rite de l'inhumation qui prévaut.

6° *Groupe de Novilara.* Ce groupe s'étend sur le versant adriatique de l'Apennin depuis Novilara, près de Pesaro, jusqu'à Alfedena sur le Sangro. Les corps sont souvent ensevelis avec les jambes plus ou moins repliées, suivant un rite très fréquent à l'époque néolithique.

7° *Groupe campanien,* comprenant un certain nombre de cimetières dans l'ancienne Campanie, dont les plus importants sont ceux de Cumes, de Suessula et de la vallée du Sarno.

8° *Groupe sud-italien,* disséminé et peu homogène (cimetières de Torre Mordillo, Crichi, Locres, etc.).

9° *Groupe sicilien,* comprenant les nécropoles de la troisième période sicule (Orsi). La plus importante est celle de Finocchito. Les morts sont inhumés dans des grottes, creusées, de main d'homme, dans le roc.

***

Maintenant, voici le problème : quelles furent les causes qui modifièrent l'âge du bronze des terramares les plus récentes pour donner naissance à l'âge du fer constaté dans ces neuf groupes? Quelles nouvelles influences entrèrent en jeu, de quel centre ont-elles rayonné et qui en furent les porteurs?

Les matériaux d'une période avancée de l'âge du fer, par exemple des types *étrusques,* Arnoaldi ou Este III, ne peuvent nous être d'aucun secours, car les influences helléniques, hallstattiennes ou étrusques (proprement dites) y sont très sensibles. Telle est pourtant la méthode que plusieurs de nos prédécesseurs ont suivie et qui a conduit à de graves confu-

sions. Les influences qui déterminèrent le caractère du premier âge du fer en Italie avaient exercé toute leur action longtemps avant les périodes dont nous venons de parler. Assurément, au cours de ces périodes tardives, il se produisit des changements sérieux et même d'une importance capitale ; mais ce n'est pas cela qui nous importe ici. Ce sont bien plutôt les traces d'une phase de transition qui doivent éveiller et retenir notre attention.

Un progrès bien défini dans la civilisation d'un pays peut être dû à l'une de ces trois causes : 1° l'invasion d'un nouveau peuple; 2° l'influence d'une civilisation supérieure du dehors; 3° un développement interne, comme la découverte d'un métal plus utile ou l'invention de l'écriture. Ces causes peuvent d'ailleurs agir concurremment.

Faut-il admettre l'hypothèse d'une invasion à la fin de l'âge du bronze? Les savants italiens se sont partagés, à cet égard, en deux écoles. L'une, représentée surtout par Brizio et Sergi, dit *oui*; l'autre, avec Pigorini et Colini, dit *non*.

Il y a trois faits dont Pigorini doit tenir compte : 1° la terramare de Tarente et, près d'elle, le cimetière à incinération un peu postérieur de Timmari; 2° la modification du rite funéraire en Toscane et dans le Latium ; 3° l'abandon, du moins relatif, de la région très peuplée des terramares au premier âge du fer. Tous ces faits supposent l'hypothèse d'un grand mouvement des *terramaricoles* descendant vers le sud. Suivant Pigorini, un essaim, à la fin de l'age du bronze, pénétra dans la région de Tarente[1]; un autre vint former les populations des groupes de Villanova, de la Toscane et du Latium; ce sont, suivant Pigorini, les *Italiques*[2]. A la place des terramaricoles, qui abandonnèrent la Vénétie, s'introduisirent les Illyriens. Le groupe *atestin* ne serait pas italien, mais illyrien. Comme il est constant que les terramaricoles brûlaient

1. *Bull. paletn. ital.*, t. XXVI, p. 21.
2. *Ibid.*, p. 39.

leurs morts, on comprend, dans cette hypothèse, la substitution de la crémation à l'inhumation dans les groupes villanovien, toscan et latial.

Voyons maintenant la thèse de Brizio et de Sergi.

Suivant ces deux savants, les *terramaricoles* n'étaient nullement un peuple nouveau, mais simplement les vieux habitants néolithiques de l'Italie (Ligures et Pélasges), qui inhumaient leurs morts [1]. Pendant la dernière phase de l'âge du bronze, un peuple nouveau, les *Ombriens* ou *Ombro-Latins*, pénétra en Italie par le nord et s'établit en Emilie. Bornés à l'ouest par le Panaro, ils se répandirent vers l'est et le sud. A l'est, ils atteignirent Rimini; au sud, ils passèrent l'Apennin, occupèrent tout le district méditerranéen de l'Arno au Tibre et atteignirent le Latium et les Monts Albains, où ils fondèrent Albe la Longue. Entre temps, à l'ouest du Panaro en Émilie, les Ligures continuaient à habiter les terramares et y entraient en contact avec les Ombriens et même avec les Étrusques. Les deux civilisations, celles de Villanova et des terramares, se développèrent parallèlement pendant plusieurs siècles, chacune dans sa région particulière, jusqu'à ce que l'une et l'autre fussent détruites par les Étrusques au ve siècle av. J.-C. [2]

Disons tout de suite que cette théorie est mal fondée. Avant d'admettre l'hypothèse trop facile d'une invasion, pour expliquer un progrès de la civilisation, il faut avoir éliminé les autres causes possibles de ce progrès. Si Brizio avait interprété exactement les phénomènes de l'âge du bronze dans l'Italie du nord, il n'aurait pas été réduit à postuler une invasion d'Ombriens à la fin de cette période. Malheureusement, il s'attache à l'opinion que les terramares sont l'œuvre des vieux *Ligures* néolithiques de l'Italie, opinion dont j'ai essayé ailleurs de montrer la fausseté [3]. Ces gens inhumaient leurs morts et Brizio en est réduit à soutenir que le rite *primitif* des *terramaricoles* était

1. Sergi, *Arii ed Italici*, chap. VI.
2. Brizio, *Epoca preistorica*, p. LXXXV-XCIII.
3. T. E. Peet, *Stone and Bronze ages in Italy*, p. 496 et suiv.

l'inhumation — hypothèse contredite par les faits. Bien plus, comme le rite du premier âge du fer italien est bien la crémation, Brizio est obligé de faire intervenir un peuple *incinérant*, les Ombriens, au début même de cette période.

L'assertion touchant le parallélisme des civilisations des terramares et de Villanova n'est pas moins inexacte. Bien que ces deux civilisations fussent séparées seulement par le Panaro, aucune terramare, même parmi les plus voisines de cette rivière, n'a fourni un seul objet villanovien. S'il y avait eu contemporanéité, on trouverait des traces d'échanges; il n'y en a pas. Le fond de l'argumentation de Brizio se réduit à ceci. Dans la région des terramares, on n'a fait aucune trouvaille datant de l'époque entre l'abandon de ces stations — vers le xe siècle — et le ve siècle, alors que les objets étrusques commencent à s'y rencontrer. Comme il est difficile d'admettre qu'une région entière soit restée déserte pendant cinq cents ans, les terramares ne peuvent avoir été abandonnées au xe siècle et doivent être restées occupées jusqu'au ve [1]. Mais est-il vrai que cette région soit restée déserte? Si Brizio avait dessiné une carte soignée de la distribution des civilisations de Villanova et des terramares, il se serait assuré que la première empiète considérablement sur la seconde et que la plus grande partie de la région des terramares n'a jamais été dépourvue d'habitants.

La théorie de Brizio sur la contemporanéité partielle des civilisations dont il s'agit lui a été comme imposée par la nécessité d'expliquer pourquoi les *Ligures* des terramares brûlaient leurs morts, tandis que les *Ligures* néolithiques les inhumaient. Les *terramaricoles*, nous dit-il, avaient appris la crémation de leurs voisins, les Ombriens de Villanova. Il voudrait nous faire croire, d'une part, que les relations de ces peuples étaient assez intimes pour que l'un ait emprunté à l'autre le plus sacré de ses rites et, d'autre part, qu'ils étaient

1. Brizio, *Epoca preistorica*, p. LXXIX-XC.

si isolés qu'aucun objet de bronze ou autre n'a jamais été transporté par le commerce d'une rive à l'autre du Panaro!

Mais si la théorie de Brizio est, dans son ensemble, inadmissible, nous ne sommes pas autorisés à repousser l'idée d'une invasion des Ombriens au début de l'âge du fer. Nous avons déjà constaté une invasion venue du nord au début de l'âge du bronze, et il est possible que la fin de cet âge ait été marquée par une autre invasion. Pourtant, avant de l'admettre, il faut voir si les phénomènes ne peuvent être expliqués autrement; à cet effet, il faut revenir à l'hypothèse de Pigorini, qui attribue aux *terramaricoles* eux-mêmes les civilisations villanovienne, toscane et latiale.

En ce qui concerne d'abord le groupe latial, Pigorini a mis en lumière quelques analogies remarquables entre les terramares et la Rome primitive[1]. Les terramares étaient de forme trapézoïdale, comme la *Roma quadrata*; elles étaient entourées d'un rempart et d'un fossé comme la *Roma Serviana*; le périmètre de la terramare était dessiné par la charrue comme le *pomerium* aux temps romains En outre, le plan d'une terramare, avec son *templum* au milieu de la face est, rappelle celui du camp romain, avec son *praetorium*, et les puits couverts, qu'on trouve toujours à l'intérieur du *templum*, sont analogues à ceux du forum romain.

Sergi avait objecté que beaucoup de terramares furent employées postérieurement par les Romains comme des camps et modifiées en conséquence[2]; mais cette réponse n'est plus admissible depuis que tant de terramares ont été fouillées scientifiquement. Il serait vraiment absurde de supposer que *toutes* les terramares connues eussent été modifiées par l'établissement de camps romains!

Si l'identification des Latins de l'âge du fer avec les *terramaricoles* est exacte, il faut qu'il y ait des analogies étroites entre les mobiliers de ces régions, notamment dans les vieux

1. *Bull. paletn. ital.*, t. XXIX (1903), p. 204-206.
2. *Nuova Antologia*, ser. III, vol. LVIII, p. 94.

cimetières des monts Albains, de Tolfa et d'Allumiere. Assurément, c'était une période de progrès rapide, et l'on peut, dès lors, constater sans surprise que les bronzes de l'âge du fer latial ont peu de commun avec ceux des terramares. D'autre part, à Tolfa, nous trouvons des formes dérivées de la fibule en archet de violon (fig. 3) des terramares récentes; nous trouvons à Allumiere un modèle développé du rasoir à deux tranchants des terramares. La poterie des nécropoles latiales témoigne d'affinités avec celle des terramares Il y a longtemps que Pigorini a appelé l'attention sur les vases du Latium à anse cornue[1]; les vases décorés de boutons entourés de demi-cercles en creux (*canalatura*)[2] nous reportent également vers la céramique des terramares. Je n'ose affirmer que ces rapprochements soient décisifs; mais il n'en reste pas moins que l'hypothèse de Pigorini en est très solidement étayée.

Arrivons maintenant à son opinion sur les civilisations villanovienne et toscane, qu'il dérive également de celle des terramares. A cela Brizio fait deux objections. D'abord, dit-il, s'il en était ainsi, les établissements villanoviens devraient se trouver dans la région où les terramares étaient les plus nombreuses, alors qu'en fait cela n'est pas. Mais j'ai déjà dit que ces deux types de stations empiètent l'un sur l'autre; j'ajoute que la raison la plus vraisemblable de l'abandon relatif du pays à l'ouest du Panaro est l'émigration des terramaricoles vers les environs de Bologne; si une nouvelle race était venue s'établir là (hypothèse de Brizio), la population de l'Émilie se serait trouvée fortement accrue et, *a fortiori*, le district à l'ouest du Panaro n'aurait pas été abandonné. Ainsi l'argumentation de Brizio se réfute elle-même. La théorie de Pigorini implique un mouvement général hors de la vallée de Pô; quoi de plus naturel, dès lors, que la diminution de la population dans une petite partie de cette vallée ?

Ensuite Brizio défie Pigorini de montrer des analogies entre

1. *Bull. paletn. ital.*, t. VIII, p. 114.
2. *Monumenti antichi*, t. XV, pl. VI, 3, 4 et 6.

les nécropoles de Villanova et celles des terramares. Mais cela n'est nullement impossible[1]. Ainsi l'anse cornue, si fréquente dans les terramares, n'est pas absente des tombes villanoviennes de la Toscane. Il y a d'autres analogies portant sur les bronzes, par exemple la hache à ailerons, la tête d'épingle en forme de rouelle, à quoi Pigorini ajoute, peut-être avec raison, le rasoir lunulé villanovien qui, suivant lui, est simplement *la moitié* du rasoir à deux tranchants des terramares.

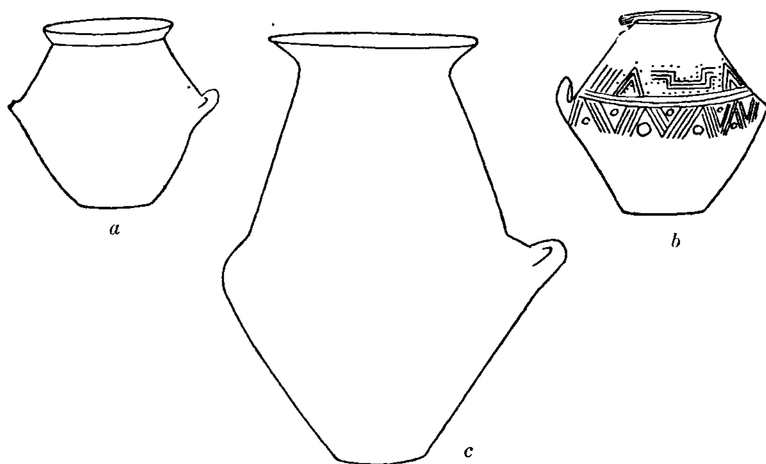


Fig. 2. — Développement de l'ossuaire villanovien : *a*, terramares : *b*, Bismantova ; *c* Villanova). D'après Montelius et le *Bull. paletn. italiana.*

Ces quelques rapprochements ne sont pas concluants contre les objections de Brizio; mais Pigorini peut aussi alléguer d'autres raisons. En deux endroits de l'Italie du nord, à Bismantova[2] et à Fontanella Mantovana[3], on a trouvé des nécropoles qui appartiennent sans doute à l'époque de transition entre la fin des terramares et les plus anciennes tombes de la période de Villanova, par exemple Benacci I. En outre, dans l'Italie du

1. Voir *Bull. paletn. ital.*, t. XIII, p. 76 et Gsell, *Vulci*, p. 334 ; Helb g, *Die Italiker in der Poebene*, p. 83.
2. *Bull.* t. I, p. 42 ; t. II, p. 242; t. VIII, p. 118.
3. *Ibid.*, t. XVI, p. 50; t. XVIII, p. 55.

sud, à Timmari[1], il existe une nécropole du même genre que Pigorini met en relation avec la terramare de Tarente. Ces trois nécropoles sont postérieures à celles des terramares, puisqu'on y trouve la fibule en arc (fig. 4) et certains autres objets caractéristiques. Mais, à tous autres égards, ils sont identiques aux cimetières des terramares les plus récentes, telles que Crespellano. Dans les plus anciennes nécropoles des terramares, on employait comme ossuaires des vases de types divers; mais, dans les nécropoles tardives, le type biconique tend à prévaloir. Or, c'est précisément ce type que l'on rencontre dans les trois cimetières cités plus haut. Il est donc très probable, comme le veut Pigorini, que l'ossuaire typique de Villanova dérive de celui des terramares de basse époque; les exemplaires de Bismantova et de Fontanella montrent la transition. Nos figures 2, *a*, *b*, *c*, donnent les trois phases de ce développement. En fait, ces cimetières marquent une phase de transition bien définie des terramares au villanovien, et comme ils ressemblent trop à ceux des terramares pour être attribués à un peuple nouveau, ils apportent une confirmation très remarquable à l'hypothèse de Pigorini.

En résumé, bien que cette hypothèse ne puisse être considérée comme entièrement démontrée, on peut dire que l'*onus probandi* repose aujourd'hui sur ceux qui veulent faire intervenir une race nouvelle pour expliquer les phénomènes du début de l'âge du fer.

Notons en passant l'opinion de Modestov[2] qui, tout en s'accordant avec Pigorini au sujet de l'origine de la civilisation latiale, trouve que celles de Villanova et de la Toscane en diffèrent trop pour remonter à la source commune des terramares. Mais il n'allègue pas d'arguments nouveaux contre la théorie de Pigorini et il n'essaie même pas d'établir par des preuves positives l'immigration d'un peuple nouveau en Émilie et en Toscane.

1. *Monum. antichi*, t. XVI, p. 5.
2. Modestov, *Introduction à l'histoire romaine*, chap. VII.

*
* *

Si donc nous acceptons que la civilisation villanovienne est sortie, par évolution, de celle des terramares, demandons-nous quelle cause en a stimulé le développement.

Pigorini et Colini donnent la même réponse. Colini parle d'une dernière période de l'âge du bronze quand la civilisation du bronze, par l'effet de relations avec l'Orient et la Grèce, se transformait graduellement pour devenir la civilisation plus avancée du premier âge du fer[1]. Pigorini aussi attribue le changement à des « éléments fertilisateurs » venus d'Asie Mineure, de la mer Égée et de Grèce[2]. L'un et l'autre nous donnent à entendre que les influences en question sont venues par mer[3].

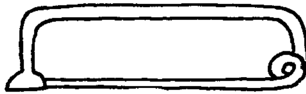


Fig. 3. — Fibule en archet de violon, type de la fin de l'époque des terramares.

La science italienne, depuis quelques années, fait volontiers appel à l'influence hellénique. La beauté des civilisations de la mer Égée a quelque chose de séduisant pour l'esprit; il est si facile d'expliquer les progrès de l'Italie en faisant intervenir ainsi ses voisins de l'est! Pourtant les faits n'autorisent pas toujours cette hypothèse. Il est vrai qu'en Sicile l'âge du bronze s'est développé sous des influences égéennes et que le commerce mycénien atteignit les côtes méridionales de l'Adriatique. Mais il n'y a aucune preuve d'une influence grecque ou orientale en Émilie ou en Toscane à la fin de l'âge du bronze. Colini cite trois exemples d'influences mycéniennes dans les terramares tardives de la vallée du Pô[4] : 1° la présence de la fibule en archet de violon (fig. 3); 2° celle de l'épée du type Naue II

1. *Bull.*, t. XXIX (1903), p. 73.
2. *Ibid*, t. XXIX, p. 209.
3. Voir aussi Gsell, *Vulci*, p. 336-7.
4. *Bull.*, t. XXXV, p. 135.

(fig. 5); 3° celle de figures grossières en argile à Castellazzo. Or, il n'y a aucune raison de considérer la fibule en archet comme une importation mycénienne, bien qu'on la trouve dans des gisements mycéniens[1]. C'est un fait singulier que l'ère de la fibule en Grèce commence juste à l'époque où la civilisation mycénienne prend fin; la fibule peut fort bien avoir été introduite dans les régions méditerranéennes par des envahisseurs venus du nord. En d'autres termes, la fibule en archet est très probablement un type du centre de l'Europe qui pénétra en Italie par la voie de terre[2]. On peut en dire autant du type d'épée Naue II, fréquent en Italie dans les vallées de l'Adriatique et, par suite, probablement originaire des Balkans

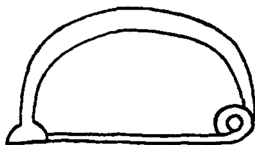


Fig. 4. — Fibule en arc, type de Bismantova.

ou du Danube. Quant aux figurines en terre cuite, elles sont trop grossières pour être considérées comme des imitations : ce sont les produits d'un art local.

Bien plus remarquable que ces prétendues ressemblances est le fait que pas un seul fragment de poterie mycénienne n'a été découvert dans une terramare. C'est seulement quand on aura trouvé dans les terramares des tessons de cette céramique qu'il sera permis de parler d'une influence mycénienne sur l'Italie du nord.

Trouvons-nous du moins une influence gréco-orientale dans les plus anciennes nécropoles villanoviennes? C'est l'avis de Pigorini, qui insiste sur deux faits : 1° l'existence d'ouvrages en bronze martelé; 2° la présence de types céramiques qui

1. 'Εφημ. ἀρχ., 1891, p. 26, pl. III, 5.
2. Voir Hoernes, *Eine Bronzefibel einfachster Form von Glasinac in Bosnien*, dans *Verh. Berl. Ges.*, 1891.

imitent ceux de vases en bronze orientaux[1]. Cette dernière assertion ne me semble pas exacte. Pigorini n'a jamais cité un seul exemple, emprunté aux plus anciennes tombes de Villanova, d'un vase d'argile imité d'un prototype étranger en métal. Ceux que fournissent des tombes postérieures sont sans autorité, car ce que nous avons à expliquer, c'est qu'au début même de la période Benacci I la poterie différait déjà complètement de celle des terramares, et c'est là justement ce dont ne rend pas compte l'hypothèse d'une influence de l'Orient.

En ce qui concerne le bronze martelé, il y a beaucoup à dire en faveur de l'opinion de Pigorini. Il est certain que dans l'âge du bronze italien cette technique était inconnue, alors que de très bonne heure, à l'âge du fer, elle est représentée par des objets de fabrication habile, comme les fibules d'Allumiere[2] et les ceinturons de Benacci I[3]. Mais je ne vois pas d'impossibilité à ce que cette technique ait pénétré en Italie de l'Europe centrale. Dans les nécropoles hallstattiennes, en particulier dans celle de Hallstatt même, les objets de bronze martelé, ceinturons, vases etc., tiennent une grande place ; mais il n'est guère possible d'en faire remonter un seul aussi haut que ceux d'Allumiere et de Benacci I. Nous ne devons pourtant pas en conclure[4] que tous les spécimens hallstattiens viennent d'Italie, ni même que les plus anciens aient cette origine. Même s'il était démontré, ce qui n'est pas, que les ceinturons hallstattiens attestent des influences mycéniennes, nous ne serions nullement convaincus que ces influences se soient fait sentir par l'entremise de l'Italie. Si la civilisation mycénienne a réagi sur celle de Hallstatt, ce fut par une route orientale, une route de terre, non par l'Italie ou l'Adriatique[5].

En fait, la civilisation hallstattienne n'est pas moins mysté-

1. *Bull.*, t. XIII, p. 78.
2. *Bull.*, t. XXXV, pl. VI, 2, 6 et 8.
3. Montelius, *Civilisation primitive*, pl. 74.
4. Comme l'a fait Lindenschmit, *Hohenzollern'sche Sammlung zu Sigmaringen*, 1860, p. 120 et suiv.
5. Voir Wide, *Nachleben myk**n. Ornament*, dans les *Ath. Mitth.*, t. XVII, p. 247.

rieuse, dans son apparition, que celle du premier âge du fer italien. Les transitions qui la relient à l'âge du bronze sont peu apparentes ou font même défaut. Par ce motif, et tant que la région orientale de la vallée du Danube et la péninsule des Balkans n'auront pas été mieux explorées, il restera possible d'admettre que les bronzes martelés, tant hallstattiens qu'italiens, proviennent de quelque point de cette vaste contrée mal connue. La même influence qui a donné naissance au hallstattien put agir aussi pendant l'âge du fer en Italie. Je ne rejette pas d'une façon expresse l'hypothèse d'une influence mycénienne ou orientale, mais je dis qu'elle n'est pas prouvée et que les arguments dont on l'appuie ne sont pas solides.

La thèse, encore soutenue par Sophus Müller[1], qui veut faire de l'âge du fer en Italie une simple dépendance de l'âge du fer en Grèce, est absolument indéfendable. M. Müller a écrit : « La période du Dipylon donna à l'Italie son plus ancien âge du fer » et plus loin : « C'est certainement en passant par la Sicile et par l'Italie du nord... que la première civilisation du fer s'achemina jusqu'aux parties plus septentrionales de la Péninsule ». Rien de plus faux que ces assertions. Longtemps avant que la civilisation du Dipylon ait pu atteindre l'Italie du nord, les traits généraux de la civilisation villanovienne étaient fixés. Cela peut être prouvé chronologiquement. Les premiers vestiges de la poterie géométrique grecque en Sicile appartiennent à la troisième période sicule d'Orsi, en même temps que la fibule naviforme. Cette période est séparée par un long intervalle de celle des influences mycéniennes (Bas-minoen III) en Sicile, qui coïncide avec le début de la seconde période sicule d'Orsi ; entre les deux s'est placée la phase représentée à Caltagirone et à Dessueri. D'autre part, dans l'Italie du nord, la civilisation villanovienne était déjà développée longtemps avant l'apparition de la fibule naviforme, lorsque la fibule à archet était encore dominante à Allumiere. En outre, dans le Latium, des tombes

1. S. Müller, *L'Europe préhistorique*, p. 129.

bien postérieures à celles de Bismantova et d'Allumiere nous ont donné des vases importés qui sont encore « sous-mycéniens ».

Je désire particulièrement établir ceci : que toute théorie doit être fausse lorsqu'elle essaie d'expliquer l'origine de la civilisation villanovienne indépendamment de celle des Balkans et de l'Europe centrale à la même époque. M. le professeur Ridgeway, en insistant sur ce point, a rendu un grand service à la palethnologie italienne. Il parle d'une civilisation de l'Italie du nord contemporaine de celles de Hallstatt, de Glasinac et des Achéens d'Homère, et correspondant à ces civilisations[1]. Nous n'avons pas à discuter ici les mouvements de peuples avec lesquels il pense que ces civilisations furent en rapport. Mais

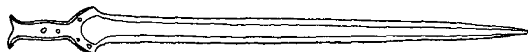


Fig. 5. — Epée en bronze, du type II de Naue.

l'important, en l'espèce, est qu'au lieu de dériver la civilisation villanovienne de celle du Dipylon, Ridgeway les fait sortir l'une et l'autre d'une source commune dans l'Europe centrale, de l'aire même où s'est développée la civilisation de Hallstatt[2].

Il est fâcheux que dans l'Europe centrale, comme en Italie, les débuts de l'âge du fer soient si peu connus. Dans la région de l'Adriatique, les nécropoles hallstattiennes sont d'une époque relativement basse ; ainsi Glasinac et Jezerine sont bien postérieurs à Benacci I. Même dans l'aire septentrionale du Hallstattien, nous n'avons aucune nécropole aussi ancienne que celle de Bismantova, aucune même peut-être aussi ancienne que les débuts de Benacci I. Mais en l'absence de toute preuve positive, il reste des indices qui ne doivent pas être négligés.

1. Ridgeway, *Early age of Greece*, p. 452.
2. Je n'accepte pourtant pas tous les détails de la thèse de M. Ridgeway. Sa valeur réside surtout, à mes yeux, dans l'importance qu'il attribue à l'Europe centrale aux dépens de la Méditerranée.



Évidemment, une des principales causes de la civilisation de l'âge du fer a été la découverte même du fer. Or, les faits disponibles semblent localiser cette découverte dans la même région de l'Europe centrale et orientale. Ridgeway a donné de bonnes raisons pour admettre que le fer a d'abord été fondu dans le Norique, non loin de Hallstatt[1]. Myres a émis l'hypothèse que les premiers fondeurs de fer ont été les Sigynnes d'Hérodote, qui demeuraient dans la vallée du Danube et qui donnèrent leur nom à la lance de fer employée à Chypre pendant l'âge du fer[2]. Il est certain que les titres de l'Europe centrale sont, à cet égard, bien supérieurs à ceux du monde égéen et qu'on n'a même pas cherché à faire valoir ceux de l'Italie. Tout en admettant que le fer peut avoir passé de Grèce en Sicile et dans l'Italie méridionale, il semble, *a priori*, plus raisonnable de supposer que ce métal pénétra en Italie de l'Europe centrale. Il est également probable qu'avec cette connaissance du fer, et même antérieurement[3], s'introduisirent quelques éléments de la civilisation supérieure que la découverte du fer avait fait naître dans l'Europe centrale. C'est également du nord que la connaissance du fer peut avoir passé en Toscane et dans le Latium; il n'y a pas le moindre argument à l'appui de l'assertion de Montelius, suivant lequel le fer pénétra dans l'Italie centrale avant d'être connu dans le nord[4].

Nous avons déjà envisagé la possibilité que l'art de marteler le bronze soit parvenu en Italie comme un produit de la civilisation du bronze de l'Europe centrale. Nous ne pouvons pas prouver cela, mais nous ne pouvons pas non plus prouver le contraire; c'est donc une hypothèse à ne pas négliger.

Le système décoratif de l'Europe centrale, au début de l'époque

1. Ridgeway, *op. laud.*, p. 610.
2. Myres, *The Sigynnae of Herodotus*, mémoire lu à la *British Association*, Leicester, 1907.
3. Le fer est inconnu à Bismantova, rare à Benacci I; les influences de l'Europe centrale ont pénétré en Italie avant le métal lui-même.
4. Montelius, *The Tyrrhenians in Greece and Italy*, p 258.

de Hallstatt et immédiatement avant, nous est très imparfaitement connu. Mais cela ne nous autorise nullement à postuler l'origine grecque de l'ornementation des vases de Villanova[1]. D'autres possibilités sont ouvertes. D'abord, le méandre et certains éléments typiques de dessin peuvent avoir rayonné d'une même région vers l'Italie et la Grèce[2]. Le méandre a été un motif favori dans la vallée du Danube et dans les Balkans, depuis l'époque néolithique. En second lieu, il est toujours possible que ce système de décoration ait été indigène en Italie[3]. Assurément, on n'en trouve pas de traces dans les terramares; mais l'ornement géométrique n'était pas rare dans les établissements contemporains des vieux *Ligures* néolithiques, tels que Toscanella et Farné. En outre, dans l'Italie méridionale, en remontant la côte de l'Adriatique jusqu'à l'embouchure du Pô, un système d'ornement prévalait à l'âge du bronze qui comprenait à la fois spirale et méandre. Dès l'époque de Bismantova, le décor villanovien était en cours de développement (fig. 2, *b*); or, il serait certainement bien difficile de trouver une trace d'influence grecque à cette époque[4].

La conclusion de notre enquête est celle-ci : tant que des influences grecques ou orientales n'auront pas été relevées avec plus de certitude dans les restes du premier âge du fer italien à ses débuts — tant que la période de transition entre le bronze et le fer n'aura pas été mieux étudiée dans l'Europe centrale et dans les Balkans — personne ne sera en droit d'émettre une théorie précise sur ce qui s'est passé en Italie à la même époque. Wilke, dans un excellent article[5], a montré que

1. Comme le fait Boehlau, *Zur Ornamentik der Villanovaperiode.*

2. A cela Boehlau répond en distinguant un style paysan (*Bauernstil*) d'un style supérieur (*Herrscherstil*), à la période mycénienne en Grèce. A ses yeux, le méandre appartient au « style paysan » et n'a pas été importé. Cette théorie a trouvé peu de faveur en ces derniers temps.

3 Peet, *Stone and bronze ages in Italy*, p. 412.

4. Voir aussi l'intéressante analyse de quelques ornements villanoviens dans le mémoire récent de J. Déchelette, *Revue archéol.*, t. XIII, p. 505; t. XIV, p. 94 et suiv.

5. *Zeitschrift für Ethnologie*, 1904, p. 39.

l'âge du fer dans le Caucase a beaucoup de points communs avec le Hallstattien; il explique cela en admettant que ces deux civilisations ont été très influencées par l'âge du bronze dans la vallée du Danube et en Hongrie. L'examen des matériaux du Caucase lui a montré que le contact avec la vallée du Danube — qu'il attribue incidemment à des mouvements de peuples — s'est produit à une époque assez ancienne et a cessé avant le début du Hallstattien. Cela confirme l'hypothèse émise plus haut, à savoir que la période qui précéda le Hallstattien en Europe fut une période de progrès interne, sans trop de relations avec le monde mycénien ou d'autres civilisations méridionales. De même que ce progrès a donné naissance aux civilisations de l'âge du fer au Caucase et à Hallstatt, il peut, plus anciennement encore, avoir agi d'une manière décisive sur la civilisation italienne du premier âge du fer. Je pense que là-dessus Wilke serait d'accord avec moi. « Pressés, écrit-il par les masses toujours grandissantes des hordes sibériennes, les Italiques se réfugièrent vers l'ouest dans la vallée du Pô; les Grecs passèrent les Balkans et y développèrent le capital de civilisation qu'ils apportaient, au contact bienfaisant des influences phénicienne et égyptienne »[1].

Je n'examinerai pas ce qui concerne ces prétendus mouvements de peuples; mais Wilke a sans doute raison en indiquant le sens dans lequel les influences en question se sont exercées. C'est du sud-est de la vallée du Danube que nous devons désormais attendre plus de lumière; nous pouvons être presque certains que les problèmes actuellement en suspens trouveront ainsi leur solution.

Ce que j'ai dit jusqu'à présent concerne seulement l'Italie du nord; il me reste à parler brièvement du sud de la Péninsule, où les événements ont suivi une marche toute différente. Sauf peut-être en un point, il n'y eut aucune intrusion des *terramaricoles* à la fin de l'âge du bronze; la civilisation de l'âge du

1. *Ibid.*, p. 103.

fer fut simplement un développement au sein des populations *ligures* de l'époque néolithique qui étaient restées inchangées pendant l'âge du bronze. A cet égard, la région de Novilara (Piceno, Le Marche, Gli Abruzzi) suivit la même évolution que le sud de l'Italie. L'inhumation dans une *fossa*, creusée en pleine terre, reste en usage, avec le rite de la position à demi contractée du cadavre. Les influences sous lesquelles se développa la civilisation de l'âge du fer dans l'Italie méridionale vinrent de deux régions, de l'Italie du nord et de la Grèce. Les influences de l'Italie du nord ne furent jamais bien fortes; mais elles le furent assez pour introduire en Campanie et même en Calabre l urne typique de Villanova, bien que, dans le midi de l'Italie, celle-ci n'ait pas été employée comme ossuaire. L'influence déterminante fut celle de la Grèce. Ainsi, en Sicile, l'âge du bronze s'était développé sous l'action de la civilisation mycénienne. Lorsque cette civilisation prit fin, les relations des pays égéens avec l'Italie du sud paraissent avoir été interrompues, pour reprendre, avec plus d'intensité encore, pendant la période dite géométrique, mais non peut-être dès le début de cette période. Dès lors elles ne furent plus jamais suspendues.

Pigorini professe des vues un peu différentes au sujet de l'âge du fer dans l'Italie du sud. Dans la terramare de Tarente il voit, probablement avec raison, une colonie des *terramaricoles* de la vallée du Pô; la nécropole de Timmari nous offrirait la même population, à l'état de transition entre l'âge du bronze et celui du fer [1]. Il pense donc que l'histoire de l'Italie méridionale suivit une évolution analogue à celle du nord. De même que Bismantova, dans la vallée du Pô, marque une étape entre les terramares de Villanova, Timmari, suivant lui, est, dans l'Italie méridionale, le chaînon qui unit la terramare de Tarente aux cimetières du premier âge du fer, ceux de Torre del Mordillo et de Piedimonte d'Alife.

J'ai discuté ailleurs les difficultés qui s'opposent à cette

1. *Bull.*, t. XXVII, p. 24; *Notizie degli Scavi*, 1888, p. 240.

manière de voir[1] et ne puis y revenir ici. Il me suffira de dire que la terramare de Tarente et la nécropole à crémation de Timmari restent encore tout à fait isolées dans l'Italie du sud. Il ne semble pas que beaucoup de tribus *terramaricoles* aient emigré vers le sud, ni que leur influence y ait jamais été considérable et de longue durée. Enfin, il n'y a pas le moindre vestige, dans le sud, d'une étape comparable à celle des nécropoles villanoviennes, car les plus anciens cimetières que nous y connaissons sont exclusivement à inhumation.

***

Mes conclusions peuvent être résumées comme il suit :

1° La plus ancienne civilisation italienne de l'âge du fer est un phénomène complexe, dû à des causes variées;

2° Cette civilisation, telle que nous la trouvons dans le Latium, dérive très probablement de celle des terramares ;

3° La civilisation de Villanova et de la Toscane semble aussi avoir des racines dans celle des terramares; elle contient, du moins, beaucoup d'éléments qui sont indigènes en Italie.

4° Il n'y a pas de preuve, pour le moment, que la civilisation du fer de l'Italie du nord y ait été introduite par une invasion venue de l'Europe centrale;

5° Les influences grecques et orientales sont sensibles dans les dernières phases de l'âge du fer, mais elles sont absentes ou peu reconnaissables au début de cet âge;

6° Dans les phases tardives de l'âge du fer, l'Italie du nord a exercé de l'influence sur l'Europe centrale; mais, antérieurement, l'influence s'est probablement exercée en sens inverse. Jusqu'à ce que nous soyons mieux instruits de l'archéologie de l'Europe centrale, nous devons admettre, à titre de possibilité, que cette région fut le centre d'où rayonnèrent beaucoup d'influences qui déterminèrent, dans l'Italie du nord, les caractères du premier âge du fer;

1. *Papers of the British School at Rome*, t. IV, p. 285 et suiv.

7° L'Italie du sud fut bien plus sous la dépendance des pays méditerranéens, mais aussi, dans une certaine mesure, sous celle du nord de la Péninsule.

Rome

T. E. PEET[1].

1. [Traduit, sur le manuscrit de l'auteur, par S. Reinach.]

VARIÉTÉS

Le nouveau Musée d'Art et d'Histoire à Genève.

Le 15 octobre fut inauguré, à Genève, le nouveau *Musée d'Art et d'Histoire*, dont l'organisation est achevée à quelques détails près [1].

L'édifice, construit en 1903 1909, grâce au legs d'un généreux donateur, Charles Galland, s'élève dans la rue des Casemates, au quartier des Tranchées. Quelques personnes ont critiqué l'emplacement choisi : entouré de trois côtés par la butte de l'Observatoire, par la terrasse Saint-Antoine et les maisons surélevées de la rue Bellot, il semble émerger d'un bas fond et de nul point ne se présente entier aux regards; adossé à l'École des Beaux-Arts du quatrième côté, il a de plus l'inconvénient de ne pouvoir s'agrandir facilement dans l'avenir, à moins de désaffecter cette école.

M. van Gennep, dans un récent article du *Mercure de France*[2], a sévèrement jugé l'architecture du Musée ; c'est l'architecture banale de tant de constructions officielles, qui peut convenir aussi bien à une gare qu'à une poste : façade à colonnes engagées, dont le galbe est trop lourd et dont les chapiteaux semblent découpés dans du fer-blanc; sculptures de faîte prétentieuses, où une figure allégorique sonne de la trompe auprès d'un homme nu étendu, dans le style du Victor Hugo de Rodin ; aux angles, des Amours joufflus et potelés entourant un buste de femme froidement phidiesque ; ailleurs encore, des casques et des trophées... [3] Et l'on regrette l'architecture plus simple et plus pittoresque des musées de Berne ou de Zurich.

Voilà ce que l'on entend dire ici. Mais ce sont là évidemment des appréciations qui varient suivant le goût de chacun et que n'inspire pas toujours la bienveillance ou simplement l'équité.

***

Depuis bien des années, dès 1873, se faisait sentir le besoin de grouper les collections artistiques de notre ville, qui étaient éparses. Aujourd'hui, on trou-

1. Cf. *Journal de Genève*, 12 (historique sommaire), 15 et 16 oct. ; *L'art et les artistes*, octobre (L. Vaillat).

2. *Mercure de France*, 16 avril et 16 juin 1910 ; cf. les réponses de M. Cartier, directeur des Musées de Genève, *Journal de Genève*, 6 et 13 juin, aux diverses critiques adressées par M. van Gennep.

3. Ces sculptures sont dues à M. Amlehn, de Sursee.

vera réunies dans les nouvelles salles : les collections du *Musée archéologique*, jadis renfermées dans un sous-sol de la Bibliothèque publique [1], le *Musée Fol*, qui a quitté l'ancien hôtel du résident de France [2], les *Armures*, le *Cabinet de numismatique*, le *Musée des Arts décoratifs*, les peintures du *Musée Rath*, le *Musée épigraphique*, qui occupe encore une cour obscure du jardin des Bastions, mais dont les monuments seront disposés autour de la cour centrale du nouveau Musée [3].

Ces collections, jadis de minime importance, se sont fortement accrues dans ces derniers temps, grâce aux achats de la ville de Genève [4], aux efforts de la *Société auxiliaire du Musée* [5], aux dons nombreux qui ont afflué de toute part [6], aux découvertes incessantes faites sur le territoire genevois [7].

*
* *

On ne saurait exiger qu'un catalogue général du nouveau Musée ait déjà paru. En attendant, M. Cartier, directeur général des Musées, a publié, à l'occasion de l'inauguration, une *Notice et Guide sommaire* (1910).

On se reférera, pour plus de détails, aux anciens catalogues partiels [8],

1. Historique des collections archéologiques, cf. *Musée d'art et d'histoire, collections d'art et d'histoire*, 1909, p. 41 sq.

2. Sur l'hôtel du Résident de France, *Mém. Soc. histoire de Genève*, XIX, 1877, p. 1 sq. Cf. historique de ce musée, *Collections d'art et d'histoire*, 1909, p. 59.

3. Le catalogue du musée épigraphique a été récemment publié : Dunant, *Catalogue raisonné et illustré des séries gallo-romaines du Musée épigraphique cantonal de Genève*, 1909. Cf. *Rev. arch.*, 1909, II, p. 169-170.

4 Cf. les *Comptes-rendus des collections d'art et d'histoire.*

5. Cf. *Indicateur d'antiquités suisses*, 1903-4. p. 296, 84 ; 1906, p. 78 ; cette société a publié des rapports annuels : *Comptes-rendus de la Société auxiliaire du Musée de Genève.*

6. Ex. don Sarasin, dont les objets sont exposés dans une salle spéciale du Musée, salle Rigaud ; cf. *Collections d'art et d'histoire*, 1909, p. 5 sq.

7. Cf. les références que j'ai données dans la *Rev. arch.*, 1909, I, p. 233 note 1. L'une des fouilles les plus récentes est celle qui a été faite par M. Cartier : *Notice sur quelques sépultures découvertes à Cessy près Gex et sur les tombes en dalles dans le canton de Genève* (*Bulletin Soc. hist. de Genève*, 1908, III, 2, p. 81 sq.; (liste des sépultures trouvées dans le canton de Genève).

Sur la Genève ancienne on pourra encore consulter : Mommsen, *Die Schweiz in römischer Zeit* (*Mitt. Zurich*, X, p. 1 sq.) ; Meyer, *Die römische Alpenstrassen in der Schweiz* (*ibid* , 1861, p. 119 sq.) ; Rahn, *Geschichte d. bild. Künste in der Schweiz*, p. 29, note 1 (référ.), etc.

8. Je fais une exception pour le *Catalogue des monuments épigraphiques*, que j'ai mentionné plus haut. Ces catalogues sont les suivants : Fazy, *Catalogue du Musée cantonal d'archéologie de Genève*, 1863 ; Mortillet, *Indicateur descriptif du Musée d'histoire naturelle et du Musée des antiques de la ville de Genève*, 1852 ; *Musée Fol, catalogue descriptif*, 1874-9 ; *Musée Fol, études d'art et d'archéologie*, 1874-6 ; cf. *Gaz. d. B. A.*, 1875, I, p. 369 sq. (Schneider, *Un cabinet d'amateur en Suisse*) ; *Rev. arch.*, 1875, I, 271 sq. ; *Catalogue du Musée Rath*, 1859-92 ; les

sans grande valeur scientifique, ainsi qu'aux articles spéciaux [1].

En dehors du Musée d'Art et d'Histoire, il existe encore d'autres collections publiques qui, pour des raisons diverses, ne lui ont pu être réunies.

La salle des manuscrits de la bibliothèque publique, comprenant de nombreux manuscrits à miniatures, dont la *Rev. arch.*, 1907, II, p. 172 signalait l'intérêt; des autographes, des tableaux divers. Il existe les anciens catalogues suivants : Sénebier, *Catalogue raisonné des manuscrits de la Bibliothèque de Genève*, 1779; *Catalogue des portraits, des manuscrits, des incunables et des autographes exposés dans la bibiothèque publique de Genève*, 1874.

Musée de l'*Ariana*, créé par Revilliod. Cf. *Catalogue sommaire du Musée Ariana*, 1895. Parmi les antiquités, on remarque surtout une belle collection de vases grecs et italiques (amphore : Reinach, *Rép. des vases*, I, p. 155, n° 2; amphore : Milliet, *Vases antiques des collections de Genève*, pl. 31, 32; Furtwaengler, *M. P.* p. 109, note 5; *M. W.*, p. 149, note 7). Plusieurs de ces vases ont été reproduits par Milliet, *op. l.* Il se pourrait que certains d'entre eux aient été achetés par Revilliod à Campana, qui demeura quelque temps à Genève en 1864. Cf. *Rev. arch.*, 1904, II, p. 199.

Musée ethnographique du parc Mon-Repos. M. van Gennep a montré l'importance de ces collections et demandé la création d'un musée ethnographique spécial qui réunirait les objets épars, comme ceux du Musée des arts décoratifs [2]. Nous avons à Genève un spécialiste distingué, M. E. Pittard, qui serait tout désigné pour cette tâche.

Musée épigraphique et archéologique de la cathédrale de Saint-Pierre. Cf. *Indicateur*, 1905-6, p. 56.

*
* *

Pour épuiser la liste des monuments antiques conservés à Genève, je mentionnerai encore les collections privées suivantes qui renferment des œuvres de premier ordre : [3]

peintures les plus importantes sont énumérées dans *Collections d'art et d'histoire*, 1909, p. 27 sq.

1. Je ne mentionne que ceux qui ont rapport à l'antiquité : A. J. Reinach, *Objets d'Alise au Musée de Genève* (*Pro Alesia*, 1908, p. 369 sq , pl. XLIII) ; Deonna, *Sculptures antiques de Genève* (*Nos anciens et leurs œuvres*, 1909, I, p. 11 sq.) ; id., *Statuettes en terre cuite du Musée archéologique de Genève* (*ibid.*, 1910, I, p. 123 sq.) ; id., *Notes sur quelques antiquités des Musées archéologiques de Genève* (*Rev. arch.*, 1909, I, p. 233 sq.) : id., *Deux monuments antiques du Musée Fol à Genève* (*Rev. ét. anc.*, 1908, p. 250 sq.); Cartier, *Vases peints gaulois du Musée arch. de Genève* (*ibid* , 1908, p. 257 sq.): Pottier, *A propos des vases peints de Genève* (*ibid.*, 1908, p. 341), etc.

2. *Mercure de France*, 16 juin 1910.

3. Je ne mentionne que les plus importantes. Diverses antiquités appartenant à des amateurs ont été signalées dans le *Catalogue de l'Art ancien de l'Exposition de Genève*, 1896, p. 14 sq. Par ex., une bague mérovingienne, collection Brière (Besson, *L'Art barbare dans l'ancien diocèse de Lausanne*, p. 165).

Collection de M. Duval, à Morillon. Marbres, gemmes, terres cuites. Elle a été publiée par M. von Duhn, *Arch. Anzeiger*, 1895, p. 49 sq. (cf. *Chroniques d'Orient*, II, p. 543), puis par M. Nicole, *Nos anciens et leurs œuvres*, 1908, p. 33 sq.; cf. *Gaz. d. B.-A.*, 1909, I, 195, 199, fig.; *Nos anciens et leurs œuvres*, 1909, I, p. 11 note 1. J'ai donné quelques indications bibliographiques complémentaires dans la *Rev. arch.*, 1908, II, p. 173, note 1.

Il y a dans cette collection maints objets encore qui mériteraient d'être publiés, telles les gemmes qui seront étudiées par M. Nicole (*Nos anciens*, 1908, p. 46), des reliefs de terre cuite (*Anzeiger*, p. 54), des reliefs de sarcophages, etc.

Collection de M. Ed. Sarasin, au Grand Saconnex. J'ai publié ces quelques marbres antiques dans *Nos anciens et leurs œuvres*, 1909, I, p. 11 sq.

Collection de M. H Darier. Elle renferme principalement la statue d'Amazone découverte en 1908 sur l'emplacement des anciens Jardins de Salluste à Rome (*Comptes rendus de l'Ac. d. I. et B.-L*, 1908, p. 269 sq.; *l'Illustration*, 1908, p. 394, fig.; *Wochensch. fur Klass. Philol.*, 1908, p. 933; *Rev. arch.*, 1908, I, p. 397; *Nos anciens et leurs œuvres*, 1909, I, p. 32, note 1).

Puis ce sont encore certains monuments isolés, comme les inscriptions encastrées en divers points du canton[1], la « Pierre aux Dames », dans le Jardin des Bastions[2], un bloc erratique dans la crypte de Saint-Gervais, qui paraît être le débris d'un monument celtique[3], etc.

Arrangement des collections.

L'édifice forme un grand quadrilatère régulier avec une cour intérieure, ornée d'un jardin. Le rez-de-chaussée inférieur est affecté aux arts décoratifs et à la bibliothèque; le rez-de-chaussée supérieur aux collections archeologiques et historiques, aux armures et à la sculpture moderne. Le cabinet de numismatique et les chambres reconstituées du château de Zizers occupent l'entresol, et le premier étage est tout entier consacré à la peinture. Une salle, en sous-sol, est destinée à recevoir les collections de vues du vieux Genève[4].

1. Énumérées dans le Catalogue de Dunant, ci-dessus.

2. Blavignac, *Etudes sur Genève* (2), I, p. 168; id., *Description de quelques monuments celtiques situés dans les environs de Genève* (*Mém. Soc. hist.*, 1847, p. 492 sq.); id., *Architecture sacrée*, p. 45, pl. VI: Salverte, *Notice sur quelques monuments anciens situés dans les environs de Genève*, 1819; Rigaud, *Renseignements sur les Beaux-Arts à Genève* (2), 1876, p. 4 sq.; Vulliety, *La Suisse à travers les âges*, p. 32, 34, fig. 79; Reber, *Recherches archéologiques*, 1901, p. 125 (référ.); id., *La pierre aux dames*, 1891; *Rev. Savoisienne*, 1891, p. 209; *Indicateur*, 1871, p. 213; 1875, p. 336 sq.; pl. XXXI, 3; Denkinger, *Histoire de Genève*, p. 12, fig.; Romang, *Die Druidensteine bei Genf*, *Das Schweizerhaus*, 1873, p. 72 sq.

3. *Mém. Soc. hist.*, VII, 1849, p. 96. Cf. encore Doumergue, *Guide historique et pittoresque de l'étranger à Geneve*, 1907, et les références que j'ai données *Rev. arch.*, 1909, I, p. 233 note 1.

4. Pour plus de détails, cf. Cartier, *Notice et guide sommaire.*

Je ne donnerai ici qu'une description sommaire des *collections antiques*, en indiquant les objets les plus importants et quelques références, sans prétendre épuiser la bibliographie. Nous pénétrons dans le rez-de-chaussée, dans l'aile droite :

11. *Salle préhistorique.*

Ces collections viennent d'être classées par l'abbé Breuil[1]; elles se présentent dans l'ordre chronologique, pierre taillée, pierre polie, âge du bronze.

Je mentionnerai entre autres l'importante station magdalénienne de *Veyrier* qui a livré un grand nombre d'objets[2], ainsi que divers points isolés du canton[3].

Ce sont ensuite les pièces qui ont été fournies par les stations *lacustres* du Léman[4], entre autres par celles de *Genève* même[5]. On remarquera en particulier une *pirogue* monoxyle, trouvée en 1878 près de Morges[6].

Parmi les objets de l'âge du bronze, je mentionnerai les suivants :

Sépulture dolménique de *Liquisse*, Aveyron Épingles, poignards, alènes, anneaux, pointes de flèches, etc. (Déchelette, *Manuel d'archéologie préhistorique*, II, p. 138 sq., fig. 39-40). Divers objets provenant de Douvaine (*ibid.*, II, p. 94, référ., n° 631.

Faucille et lame dentelée en scie, de Meythey, 1851 (*ibid.*, p. 94).

1. *Collections d'art et d'histoire*, 1909, p. 45-6.

2. Cf. Thioly, *Époques antéhistoriques au Mont Salève, in Mém. Soc. hist.*, 1867, p. 382 sq. ; id., *Débris de l'industrie humaine trouvés dans la caverne de Bossey* (*ibid.*, 1865, p. 232 sq.) : Reber, *La station paléolithique de Veyrier*, in *Journal des Collectionneurs*, III° année, n° 39, 1907 ; cf. en plus, les références données par Déchelette, *Manuel d'arch. préhistorique*, I, p. 186, 190, 228, 646.

Divers instruments en silex, bois de renne, os, provenant de Veyrier et conservés au Musée de Genève sont reproduits encore dans Deukinger, *Histoire de Genève*, p. 6-7, fig.

3. Cf. couteau de jade trouvé au pont de la Couleuvrenière, *Indicateur*, 1880, p. 21 ; cf. encore d'autres objets en pierre du Musée, Bonstetten, *Recueil d'antiquités*, 1855, pl. I (hache en jade, Saint-Genix) ; *Mitt. Zurich*, XXIV, 1895, p. 113, 123, n° 5.

4. Énumération des stations lacustres du Léman, *Mitt. Zurich*, 1888, 2, p. 82 sq.

5. Station lacustre de Genève, *Rev. arch.*, 1879, I, p. 12 ; *Mitt. Zurich*, 1858, p. 116 sq. (Keller) ; *ibid.*, 1861, 3, p. 29 (Forel) ; *Indicateur*, 1884, p. 48 ; Deukinger, *Histoire de Genève*, p. 8-10 ; pilotis laccustres, rue du Commerce, *Indicateur*, 1879, p. 917. — Pierres a Niton, et objets qui y ont été trouvés : *Fondation et antiquité de Genève*, 1767, p. 6 ; Baulacre, *Œuvres*, I, p. 45, pl. I ; Reber, *Recherches archéologiques dans le territoire de l'ancien évêché de Genève* (*Mém. Soc. hist.*, 1888-95, p. 289), 1901, p. 122 sq. ; Galiffe, *Genève arch.*, p. 7, note 1, p. 43 ; Blavignac, *Description de quelques monuments celtiques situés dans les environs de Genève* (*Mém. Soc. hist*, 1847, p. 503) : Troyon, *habitations lacustres des temps anciens et modernes* (*ibid.*, 1860, p. 123 sq., 125, 383, pl. X, 17, XI, 5) ; *Indicateur*, 1882, p. 262 ; 1881, p. 263, etc...

6. Cf. la liste de ces monuments donnée par Déchelette, *Manuel d'arch. préhistorique*, I, p. 540.

Fibules (*Indicateur*, 1907, pl. III, nos 12, 16, 17 (Conthey); nos 14 (Martigny); pl. VI, no 65 (Ollon); pl. VII, no 93 (Salgesch, Valais); pl. IX, no 148 (Vernamiège, Valais); pl. XIII, no 229 (Corsier); no 241 (Genève), pl. XV, no 310 sq. (type Latène).

Couteau de bronze et anneaux trouvés dans le Rhône (*Indicateur*, 1894, p. 359, pl. XXV).

Épée de bronze trouvée à Bellevue (*ibid.*, 1875, p. 304, pl. XXIV, 6.

Rasoir (*ibid.*, no 7, p. 305).

Deux pointes de lances du Valais (*Mitt. Zurich.*, XXIV, 1895, p. 125, pl. I, 9).

Petit couteau en cuivre de Bougeries (Bonstetten, *op. l.*, pl. I, 2).

12. *Salle égyptienne et chypriote.*

La *collection égyptienne* du Musée est peu nombreuse; elle est due surtout aux dons de M. Ed. Naville. Je relève, outre de menues figurines, fragments de reliefs, etc., la belle *statue assise* de Ramsès II, qui était exposée jusqu'à l'an dernier dans le vestibule de la Bibliothèque publique; une *momie*, publiée par M. Naville (*Mém. Soc. histoire*, XXII, 1886, p. 381 sq.), et quelques *têtes de stuc* de l'époque gréco-romaine provenant de Balansourah (ancienne collection Graf; Deonna, *Nos anciens et leurs œuvres*, 1909, I, p. 31-2, fig. 30-1).

Dans la même salle, quelques fragments *puniques*. Cf. Macler, *Mosaïque orientale*, 1907. *Description et lecture d'un ex-voto punique du Musée de Genève.*

Les *monuments chypriotes* comprennent quelques *sculptures* en pierre de petite dimension, parmi lesquelles on notera un groupe d'un *Centaure enlevant une Nymphe* (Nicole, *Meidias et le style fleuri*, p. 58, fig. 2; Deonna, *Rev. arch.*, 1908, II, p. 169 sq., fig. 15-16) du vie siècle av. J.-C , quelques *figurines de terre cuite* de type purement chypriote (figurines en planche, déesses nues, cavaliers) etc.[1]; une série assez riche de *vases*, qui permet de suivre le développement de la céramique chypriote depuis l'époque énéolithique [2].

13. *Collections Fol.*

Les antiques de l'ancien Musée Fol ont été réunis à ceux du Musée archéologique, tout en conservant le nom de leur ancien possesseur.

1. Les terres cuites de style grec trouvées en Chypre sont rangées parmi les figurines grecques (ci-dessous).

2. Cf. Dussaud, *Les civilisations préhelléniques*, p. 140 sq. Ces vases de Genève proviennent de la collection Cesnola par l'intermédiaire de Castan-Bey. M. Nicole en a annoncé en 1906 la publication (*Catalogue des vases chypriotes du Musée de Constantinople*, 1906, p. 5, note 1). Quelques-uns d'entre eux sont reproduits par Milliet, *Vases antiques des collections de Genève*, pl. I, p. 5, no 1.

Vases. Plusieurs d'entre eux ont été reproduits dans l'album de Milliet, *Vases antiques des collections de la ville de Genève*, 1892.

Vitrine de la *céramique primitive étrusque et du bucchero*. Cf. *Catal. Fol.*, I, p. 16 sq.

On remarquera dans cette vitrine une oenoché du type de Polledrara (n° 223, f. 2)[1].

Mycénien et géométrique. — Les spécimens mycéniens se bornent à quelques vases et à une figurine provenant de Thorikos (Attique); cf. *Nos anciens et leurs œuvres*, 1910, I, p. 4, note 3.

Parmi les vases géométriques, une belle oenochoé béotienne (Deonna, *Saertryk af Nordisk Tidsskrift for filologi*, 1907, III, XV, p. 127 sq., fig.; *Société auxiliaire du Musée de Genève, Comptes rendus*, 1907, p. 9, n° 2, p. 12, fig.).

Protocorinthien et corinthien. — Dans cette vitrine est exposée une amphore tyrrhénienne publiée par Thiersch, *Tyrrhenische Amphoren*, et par Milliet, *op. l.*, pl. 5 a[2].

Quelques aryballes corinthiens, Milliet, *op. l.*, pl. 2, p. 6, n° 2 (Catal. Fol, I, nos 103-105.

Vases à parfums en forme d'animaux[3]; œnochoé rhodienne, etc.

Vases à figures noires et rouges. Une vitrine, avec plusieurs belles coupes attiques à figures rouges (cf. Milliet, *op. l.*, pl. 19 sq.) et amphores à figures noires (*ibid.*, p. 26 sq.) montre en particulier un beau cratère à figures rouges (Amazonomachie, vers 450; Milliet, pl. 289; *RM.*, 1897, p. 103 note 8; dessin chez Hauser à Stuttgart; Hartwig, *Festschrift für Overbeck*, p. 23 cite ce vase d'après une communication de Furtwaengler).

Sur une peliké à figure r. d'une vitrine voisine, OEdipe devant le sphinx, beau style des environs de 450; *Comptes rendus, collections d'art et d'histoire*, 1907, p. 20, pl.; *Rev. arch.*, 1908, II, p. 320.

Bon nombre de ces vases à fig. n. et r., sont inédits et seront publiés sous peu.

Vases à *vernis noir* (III s. et suiv.), vases à *reliefs*, vases de la *décadence italiote* (campaniens).

Je note : n° 4802, petit vase à puiser le vin, à fond troué (Deonna, *Bulletin de l'Institut genevois*, 1909, p. 223, n° 10, vases à surprise et vases à puiser le vin).

1. Sur cette série céramique, cf. Pottier, *Catal d. vases*, II, p. 347, 378; Walters, *History of ancient pottery*, II, p. 297; *Ath. Mit.*, XXXI, p. 197; *JHS*, 1894, p. 206 sq.; Karo, *De arte vascularia*, p. 22, etc...

2. Sur cette série, *Jahrbuch*, 1890, p. 257 sq.; 1893, p. 93; Walters, *JHS*, 1898, p. 282 sq.; *History of ancient pottery*, I, p. 324 sq.; Bates, *Amer. Journal of arch.*, 1907, etc.

3. Cf. *Jahrbuch*, 1906, p. 125, référ.

On a réuni dans cette vitrine une amphore lucanienne à rouelle (*Catal. Fol*, I, n° 228; *Gaz. d. B. A.*, 1875, I, p. 368, fig.)[1], quelques vases géométriques d'Apulie[2] et messapiens.

Vases *campaniens* et vases du type dit de *Gnathia*.

Quelques-uns sont reproduits *Collections d'art et d'histoire*, 1909, pl. 20, pl. fig. 2-4; *Rev. arch.*, 1908, II, p. 320.

Sur la banquette séparant la salle 13 de la salle 14 :

Réchaud en terre cuite (Deonna, *Deux monuments antiques du Musée Fol à Genève*, *REA*, 1907, p. 253 sq., fig.); deux *pithoi* de Faléries à côtes et décor estampé[3], etc.

La galerie latérale (13 a) comprend la suite des collections Fol.

Terres cuites votives italiques[4], figurines de terre cuite de Grande Grèce (Winter, *Die figürlichen Terrakotten*, II, p. 69. au bas), antéfixes, lampes.

Contre la paroi, à droite : antéfixes, frises en terre cuite, reliefs Campana[5], atlante en terre cuite (Deonna, *Les statues de terre cuite dans l'antiquité*; p. 182, note); guerrier agenouillé, fragment de fronton (*ibid.*, p. 111, fig. 4).

Vitrine des *terres cuites grecques*. Je les ai publiées dans *Nos anciens et leurs œuvres*, 1910, I, p. 3 sq. Les figurines de provenance grecque sont peu nombreuses dans les Musées suisses; Lausanne, Berne surtout, en possèdent quelques-unes qui mériteraient d'être reproduites (cf. *Rev. arch.*, 1903, II, p. 414-5).

Deux vitrines de *gemmes*. Cf. *Musée Fol*, *Études d'Art*, II, III. Plusieurs de ces pierres, qui se rapportent au mythe de Psyché, ont été citées par Collignon, *Essai sur les monuments grecs et romains relatifs au mythes de Psyché*; Catal., nos 46-51, Collignon, p. 25; no 1833, *ibid.*, p. 100, n° 47; n° 1834, *Études d'Art*, pl. XV, 5, Collignon, p. 100 n° 49; n° 1835, *Études d'Art*, pl. XXIII, 1, Collignon, p. 100, n° 48; n° 1836, *Etudes d'Art*, pl. XXIII, 2, Collignon, p. 100, n° 50; n° 1837, Collignon, p. 99, n° 46; n° 1838, *Etudes d'Art*, pl. XXIII, 3, Collignon, p. 100, n° 51; n° 1839, *Etudes d'Art*, pl. XXIII, 4; Collignon p. 111, n° 101; n° 1840, *Études d'Art*, pl. XXIII, 5, Collignon, p. 107, n° 85; n° 1841, *Études d'Art*, pl. XXIII, 6, Collignon, p. 107, n° 86; n° 1842, *Études d'Art*, pl. XXIII, 7, Collignon, p. 107, n° 87; n° 1843, *Etudes d'Art*, pl. XXIII, 8, Collignon, p. 108, n° 89; n° 1844, *Études d'Art*, pl. XXIII, 9, Collignon, p. 112, n° 108; n° 1845, *Études d'Art*, pl. XXIII, 10, Collignon, p. 111, n° 102; n° 1846; *Études d'Art*, pl. XXIII, 12, Collignon, p. 111, n° 103;

1. Cf. Pottier, *Vases*, II, p. 373.
2. Cf. *RM.*, 1904, p. 187 sq. : 276 sq. ; 1908, p. 167 sq.
3. Cf. Pottier, *op. l.*, II, p. 381, 409.
4. Plusieurs sont reproduites dans *Musée Fol*, *études d'Art*, I.
5. La plupart sont reproduits dans *Etudes d'art*, I. Faunes à cheval sur des lions, *Gaz. d. B. A.*, 1875, I, p. 369, fig.

nº 1847, *Études d'Art*, pl. XXIII, 11 ; Collignon, 108, nº 88, nº 1848-55, Collignon, p. 108, nº 90; nº 2712-3, *Catal. Rath*, p. 89, nº 7 ; nº 3008, Bernoulli, *Röm. Inconogr.*, I, p. 252; nº 2989, *Etudes d'Art*, pl. 85, 3, Bernoulli, II, 1, p. 115 e; nº 2943, *Études d'Art*, pl. 85, 3, Bernoulli, II, 1, p. 230 ; nº 3079, 3080, *Indicateur d'antiquités suisses*, 1904/5, 112, nº 22-3, fig. 47-8; nº 3081-3, *Indicateur*, p. 113 note 1 (deux de ces intailles sont modernes).

Verrerie, miroirs grecs et étrusques. Miroir, nº 919, *Nécropole de Myrina*, p. 202, note 7; femme se coiffant devant une vasque, *Gaz. d. B.-A.*, 1875, I, p. 370, fig.; miroir à relief, *Rev. arch.*, 1909, I, p. 247 sq., fig. 15.

Bronzes. Figurines et objets divers. On notera parmi les statuettes de bronze une statuette d'Arès (?) de type polyclétéen (*Rev. arch*, 1908, II, p. 157, fig. 3; Furtwaengler, *M. P.*, p. 230, note 5); petit casque en bronze : nº 1144, *Indicateur d'antiquités suisses*, 1904/5, p. 97, fig. 37, p. 98, nº 5; écailles de cuirasse en bronze, trouvées au théâtre d'Avenches, *Catal. de l'art ancien, exposition de Genève*, 1896, p. 14, nº 232.

Puis quelques *tessères* (nºˢ 3777, 3778 sont fausses, cf. *Rev. arch.*, 1905, I, p. 111 ; nº 3776, *Indicateur*, 1904/5, p. 113. note 1) et *reliefs* de style ionien en ivoire (*Études d'Art*, pl. XIV, p. 551 : *Röm. Mitt.*, 1906, p. 318, Pollak.)

Les *marbres* du Musée Fol et de la collection archéologique ont été publiés par moi dans *Nos anciens et leurs œuvres*, 1909, p. 11 sq., fig. et pl.; *Rev. arch.*, 1908, II, p. 153 sq ; 1909, I, p. 253 sq., fig. 1 ; *REA*, 1908, p. 258 sq. (cf. *Rev. arch.*, 1885, I, p. 226 sq.).

A cette bibliographie on ajoutera encore :

Tête d'Athéna praxitélienne (Klein, *Praxiteles*, p. 350;); tête d'Eros phidiesque (cf. Furtwaengler, *MP.* p. 69), relief archaïsant. Ces marbres, acquis en 1904, ont été reproduits dans : *Comptes rendus de la Société auxiliaire du Musée*, 1905, p. 13 sq. pl.; Naville, *Nos anciens et leurs œuvres*, 1904.

Tête féminine colossale, Cybèle (?) trouvée dans le lit du Rhône. *All. Schweiz. Zeit.*, 1884, 3 mai, nº 105; *Indicateur*, 1884, p. 78; Morel, *Genève et la colonie de Vienne*, p. 546; Gosse, *Rapport sommaire concernant les objets trouvés dans le lit du Rhône.*

Enfin le torse de Vénus, le Trajan, et le torse masculin qui étaient exposés au Musée Rath sont placés au premier étage, dans la section de peinture (*Rev arch.*, 1908, II, p. 171 sq.)[1].

Revenant dans la première galerie, dans la salle 14, consacrée aux antiquités romaines, nous remarquons :

1. Le torse masculin serait, au dire de M. Bienkowski (*Die Darstellung der Gallier in der antiken Kunst*, p. 16, 6, fig. 19) une œuvre pergaménienne. Cf. *Berliner Philol. Woch.*, 1909, p. 1002.

Orfèvrerie :

Disque en argent de Valentinien, trouvé dans le lit du Rhône. *CIL.*, XII, n° 5697, 5; *Mon. Piot*, VII, 1900, p. 74, fig. 2[1].

Patere en argent de Reignier. Bonstetten, *Recueil d'antiquités*, 1855, pl. XII, I, p. 35; *Mitt. Zurich*, XXIV, 1895, p. 21 ; Mommsen, *Inscriptiones confoederationis helv.*, n° 343 (inscriptions en caractères cursifs sur le revers du manche).

Trésor des Fins d'Annecy (III s. apr. J. C.). *Revue savoisienne* 1894, p. 21 sq.; 46 sq.; 337 sq.; 1895, p. 95; 73; 1902, p. 177; 1896, p. 31 sq.; 1897, p. 6, 85 ; 1898, p. 3, 5.

Trésor de Cruseilles, 1875. *Revue savois.*, 1908, p. 178-9.

Trésor de Saint-Genis. IIIe siècle. 1821. Thédenat-Héron de Villefosse, *Les trésors de vaisselle d'argent trouvés en Gaule*, p. 47; *Rev. savois.*, 1885, p. 13. Sur une *trulla*, inscription cursive relevée par Mommsen, *op. l.*, p. 85 n° 349, 2, 3. Cf. encore Morel, *op. l.*, p. 559.

Boucles d'oreilles en or de Donatyre (Vaud).

Vitrine des *bronzes*. La plupart d'entre eux ont été trouvés en Suisse ou en Savoie. Les plus intéressants sont :

Dionysos de Chevrier. *Rev. arch.*, 1909, II, p. 241 sq. pl. III; *REG*, 1910, p. 215-6, fig.

Dispater, trouvé à Genève en 1690, le plus ancien exemplaire connu de ce type[2].

Dispater de Viège en Valais[3].

1. Denkunger, *Hist. de Genève*, p. 20, fig.; Vulliety, *La Suisse à travers les âges*, p. 71, fig. 183; *Mitt. Zurich.*, XXIV, 1895, p. 14 sq., pl. I (référ.).; Blavignac, *Étude sur Genève* (2), I, p. 212 sq., fig. ; II (avant-propos non paginé, extrait de *la Liberté*, 18 juin 1872); Mommsen, *Inscriptiones Confoederationis Helveticae latinae*, *Mitt. Zurich*, X, 1854, p. 76, n° 343 (référ.); Rahn, *Gesch. d. bild. Künste in der Schweiz*, p. 56, p. 782 : Montfaucon, *Antiquité expliquée*, Suppl., IV, p. 64, pl. XXVIII; Baulacre, *Œuvres hist. et litt.*, I, p. 149 sq.; pl. VI; Blavignac, *Hist. de l'arch. sacrée*, Atlas, pl. II bis, fig. 1, p. 47, note 52 ; Lütolf, p. 127, pl. I (cité par Rahn); Venturi, *Storia dell' Arte italiana*, I, p. 495, fig. 437; Saglio-Pottier, s. v. *Donativum*, p. 386-7, fig. 2550 ; Morel, *Genève et la colonie de Vienne*, p. 563; Rigaud, *Renseignements sur les Beaux-Arts à Genève* (2), p. 17.

2. *Indicateur d'antiquités suisses*, 1874, p. 577 (fig.); Baulacre, *Œuvres choisies*, I, p. 139, pl. V; *Mitth. Zurich.*, XXIV, 1896, p. 147, pl. IX, 1 ; Morel, *Genève et la colonie de Vienne*, p. 544; Rigaud, *Renseignements sur les Beaux-Arts à Genève* (2), 1876, p. 16-7 : Reinach, *Bronzes figurés*, n° 166, p. 151, fig ; Id., *Répert. de la stat.*, II, p. 22, 3.

3. *Indicateur d'antiquités suisses*, 1874, p. 634 sq., p. 575-576, fig.; *Mitt. Zurich.*, XXIV, 1896, p. 148, pl. IX. 2; Rahn, *Gesch. d. bild. Kunste in der Schweiz*, p. 780 : *Comptes rendus Acad. I. B. L.*, 1887, 443 ; *Gaz. des Beaux-Arts*, 1894, p. 37, fig. ; Reinach, *Bronzes figurés*, n° 145, p. 139 fig., p. 18; Id. *Répert. de la stat.* II, p. 23, 3; Id. *Cultes, mythes et religions*, I, p. 230.

Visage provenant d'une statue de grandeur naturelle, de Genève. Baulacre, *Œuvres*, I, p. 105, pl., p. 254; Morel, *op. l.*, p. 544; *Indicateur*, 1908, p. 230.

Clef de fontaine, panthère dévorant une tête d'animal soutenue par un enfant nu. *Indicateur*, 1909, p. 223, n° 10, fig. 8.

Bouc, provenant de Sierre, Valais. L'excellente exécution de cette pièce dénote une œuvre grecque du ve siècle.

Tête de chien, applique de lit romain.

Aphrodite pudique, provenant de Palmyre, *Rev. arch.*, 1909, I, p. 246, fig. 2.

Personnage masculin agenouillé, *ibid.*, p. 246, fig. 3.

Trépied de Lyaud, *Rev. savoisienne*, 1893, p. 268.

Médaillon en plomb d'Annemasse, à relief, provenant d'un tombeau, *ibid.*, 1907, p. 162-3[1].

Terra sigillata. Le quartier des Tranchées, à Genève, a livré un grand nombre de coupes et plats à reliefs, à glaçure rouge. M. Cartier, directeur des Musées, prépare une etude sur cette importante série céramique[2]. A noter un fond de coupe à relief, avec la tête de l'Égypte[3].

Parmi les autres objets dont le classement n'est pas encore effectué, je relèverai :

Vases peints gaulois, Cartier, *REA*, 1908, n° 3, p. 257 sq.; Pottier, *ibid.*, p. 341.

Coupe en argent trouvée dans le lit du Rhône, Denkinger, *Histoire de Genève*, p. 16, fig.; Vulliety, *op. l.*, p. 54, fig. 112.

Epoque barbare :

N° 321. Plaque de ceinturon, d'un tombeau de la Balme, près de Reignier. Blavignac, *Etudes sur Genève* (2), I, p. 243; *Rev. sav.*, 1903, p. 35; *Indicateur*, 1873, n° 3, p 455; Rahn, *op. l.*, p 785; Besson, *L'art barbare*, p. 82, note 3.

E 105. Fibule avec abeille. Laroche, *Rev. savois.*, 1903, p. 35.

E. 222. Plaque de ceinturon, de Pérignier, *ibid.*, 1908, p. 38.

184. Bracelet en argent à torsade de Reignier, *ibid.*, p. 39.

262. Fibule ronde en argent, La Roche, *ibid.*, p. 35.

1706. Bague en argent de Douvaine, *ibid.*, p. 33.

E. 324 et 325. Boucle de ceinturon et scramasax, du cimetière burgonde d'Arthaz, *ibid.*, p. 32.

1. Cf. encore : cuiller en bronze, Vulliéty, *La Suisse à travers les âges*, p. 59, fig. 144; dodécaèdre romain, *ibid.* p. 60, fig., 146; petit vase conique, Bonstetten, *op. l.*, pl. XV, 13; moulure en bronze, avec rais de cœur et palmettes, provenant sans doute du même ensemble que le fragment semblable d'Avenches, *Mitt. Zurich*, 1867, pl. XXI, 16, p. 31 (Bursian, *Aventicum Helvetiorum*); n° 1733, Mercure d'Annemasse, *Rev. savois.*, 1907, p. 163, note 2; n° 695, statuette masculine de Laroche, *ibid.*, 1908, p. 35.

2. Cf. référ. *Rev. arch.*, 1909, I, p. 233, note 1.

3. Pagenstecher, *Die Calenische Reliefkeramik*, 1909, p. 175, 167, fig. 52.

1382. Bague en argent de Bons Saint-Didier, *ibid.*, p. 33.

Plaque de ceinturon de Rougemont, Besson, *Art. barbare*, p. 54, 57, fig. 23.

Plaque de ceinturon de la Balme, avec monstres affrontés. *Ibid.*, p. 71, note 1 (référ.).

Plaques de ceinturons au type de Daniel, *ibid.*, p. 100; *Mém. Soc. hist.*, I, p. 4-5; IX, 1855, p. 1 sq.; 1859, XI, p. 81 sq. etc. (Gosse, *Notice sur d'anciens cimetières trouvés soit en Savoie, soit dans le canton de Genève et principalement sur celui de la Balme près La Roche*).

Fibule de Lavigny, à pointes rayonnantes. Besson, *op. l.*, p. 129.

N° 806. Couteau en fer de Cranves, *Rev. sav.*, 1908, p. 33[1].

Pendants d'oreilles en or, en forme de colombes, trouvés à Saint-Jean de Maurienne, *Indicateur*, 1873, p. 455; 1874, p. 516, fig.; Rahn, *op. l.*, p. 780; Blavignac, *Etudes sur Genève* (2), I, p. 216-7.

Enfin, diverses bagues : avec inscription chrétienne, *Mitt. Zurich*, 1895, p. 20 sq.: *Rev. arch.*, 1892, I, p. 18 sq. (Deloche); II, p. 88 sq. (Mayor). Bague en or de Chevrier, *Rev. savois.*, 1907, p. 32; chaîne et épingle en or à tête de chien, *ibid.*, p. 163, note 2, etc.

*
* *

La collection de *moulages*, qui était jadis exposée dans un des sous-sol du Musée Rath[2], a été transférée dans le nouveau Musée au premier étage, dans une salle contiguë aux salles de peintures. Il eût peut-être été préférable de les grouper dans un local spécial, plus spacieux, où cette collection eût été susceptible d'être facilement augmentée, de créer, comme on l'a fait ailleurs, un musée de moulages. On aurait pu y joindre trois moulages du Musée Fol, représentant des torses des frontons d'Egine, tels qu'ils étaient avant la restauration de Thorwaldsen[3], et offrant à cause de ce détail un certain intérêt, ainsi que les moulages de bronzes trouvés en Suisse, exposés dans les vitrines des bronzes antiques.

Telles sont les collections d'antiquités du Musée d'art et d'histoire de Genève, qui n'occupent qu'une faible place du nouvel édifice. Ainsi qu'on l'a pu constater, elles renferment des pièces estimables qui méritent d'être publiées.

Genève, le 16 octobre 1910.

W. Deonna.

1. La plupart de ces objets proviennent des sépultures gallo-romaines ou barbares découvertes dans la région. Ex. : tombe gallo-romaine avec épée et lance. *Indicateur*, 1879, p. 907; sépultures mérovingiennes de Cessy, *ibid.*, 1906, p. 162; etc. Cf. Reber, *Recherches arch. dans le territoire de l'ancien évêché de Genève, in Mém. Soc. Hist.*, 1888-94, p. 282 sq.

2. *Catal. du Musée Rath.*

3. *Catal. Fol.* I, p. 302.

Ed. Kolloff et les collections privées de Paris en 1841.

J'ai vainement cherché une description détaillée des collections parisiennes au XIXe siècle antérieure à celle que Burger (Thoré) publia, en 1867, dans le recueil en deux tomes intitulé *Paris-Guide*. G. F. Waagen, qui passa dix mois à Paris en 1833 et sept mois en 1835, n'avait pu en voir qu'un petit nombre et renonça à publier les notes qu'il y avait prises « parce que, dit-il, les plus importantes ont été depuis en partie complètement dispersées, comme l'incomparable collection Durand de vases grecs et d'autres antiquités, en partie perdues pour Paris, comme la collection de tableaux hollandais de M. Valedeau, léguée par lui à sa ville natale Montpellier, en partie vendues en Angleterre, comme la collection hollandaise de M. Boursault; d'autres, enfin, comme la célèbre collection de tableaux espagnols du maréchal Soult, sont en voie de dispersion [1] ». Pourtant, en appendice à son volume (p. 779-781), Waagen a donné une courte liste des collections parisiennes : 1° *Tableaux* : Aguado (où il signale la Vierge de Raphaël, aujourd'hui à Chantilly), prince de Beauveau, Cipierre, Durand, Forbin Janson, Grioux le père, Lafitte, comte Maison, baron Fréd. de Mecklenbourg, Paturle, Peregaux, Pourtalès, James de Rothschild (« petit nombre de tableaux hollandais très bien choisis, entr'autres une œuvre capitale d'Hobbema »), marquis de Somariva, le maréchal Soult (signale la vente récente de quelques Murillo au duc de Sutherland), prince Paul de Wurtenberg. 2° *Manuscrits enluminés* : Lebehr, Lelaboureur, le président de Mesmes. 3° *Antiquités* : vicomte Beugnot, Durand-Duclos, duc de Luynes, Magnoncourt, comte de Pourtalès, baron Roger, Rougemont-Löwenberg (vases)[2]. 4° *Moyen âge et Renaissance* : baron Brunet-Denon, comte de Colbert, Depaulis, marquis Fortia d'Urban, Guenebaud, Leroy, Alphonse Lherie, duc de Luynes, baron de Mortemart, J. Rattier, Lionel de Rothschild, Sauvageot, duc de Tarente, Alexandre Vattemare. — Les notes prises dans ces collections par Waagen doivent être à Berlin; il serait intéressant de les retrouver.

Deux ans après Waagen, en 1841, un jeune Allemand persécuté pour ses idées jacobines et réfugié à Paris, Édouard-Ernest-Conrad Kolloff, publiait l'ouvrage dont voici le titre *in extenso* : « *Beschreibung der Königlichen Museen und Privat-Galerien zu Paris, zum Gebrauch für Künstler und Kunstfreunde, von* Édouard Kolloff. *Pforzheim, Verlag von Dennig, Finck und Co. Paris, Brockhaus und Avenarius, rue Richelieu, 60*, 1841. In-12, VIII-527 p. » Je

1. G. F. Waagen, *Kunstwerke und Künstler in Paris*, Berlin, 1839.
2. Cette collection m'est inconnue.

connaissais depuis longtemps (par le *Bücher-Lexikon* de Keyser, je crois) l'existence de ce volume; mais je l'avais vainement cherché dans les bibliothèques. Bouchot me disait que Duplessis, son prédécesseur au Cabinet des Estampes, en avait possédé un exemplaire; mais il ne l'avait jamais vu lui-même. Enfin, un bibliothécaire de Francfort, sollicité par moi, voulut bien, en juillet 1910, interroger à ce sujet l'Office central des bibliothèques à Berlin; on lui répondit qu'un exemplaire de ce livre rare existait à Carlsruhe. J'eus bientôt fait de le demander à mon vieil ami Holder, qui me l'envoya, avec son obligeance habituelle, par retour du courrier.

Je dirai tout de suite que ce petit livre n'a pas répondu à mes espérances. L'auteur écrit (p. VII) : « Des collections privées, nous n'avons mentionné que les trois plus importantes, celles qui sont les plus visitées par les étrangers. Les collections de MM. Rothschild, Laffitte, Rougemont de Löwenberg, comte Maison, baron de Mecklembourg, prince de Würtemberg, etc. nous ont paru trop peu considérables (*unerheblich*) et nous avons exprès omis de décrire la célèbre galerie du maréchal Soult, si importante surtout pour les maîtres espagnols, parce que le possesseur de ces trésors les vend actuellement sous le manteau et les échange contre de l'or anglais ».

La description des trois collections dont parle Kolloff dans sa préface remplit les p. 487-513. En voici le sommaire :

1° *Galerie du Palais-Royal*, 1, rue de Valois[1]. Cette collection comprend exclusivement des tableaux d'artistes français vivants, Horace Vernet, Ary Scheffer, Steuben, Devéria, Johannot, Schnetz, Gudin, Gérard, etc. « Les tableaux les plus précieux de la galerie du Palais-Royal sont, avec ceux d'Horace Vernet, deux peintures de Léopold Robert, *L'Hôpital* et la *Mère en deuil sur les ruines de sa maison* » (tableaux décrits avec détail). En fait de tableaux anciens, trois portraits de Philippe de Champagne, représentant Louis XIII, Mazarin et Richelieu.

2° *Galerie de M. Aguado, marquis de las Marismas*, 6, rue Grange-Batelière. « Cette galerie est surtout riche en tableaux espagnols, parmi lesquels une douzaine de chefs-d'œuvre. Il faut regretter que ces chefs d'œuvre soient en si mauvaise compagnie ». Suit la description de toiles de Murillo (*Mort de Sainte Claire*, *Saint Vincent Ferrier*, *Saint François*, *Saint Diego*, *Le Pape et Saint Gilles*, *La Vierge et l'Enfant*, deux *scènes de genre*, deux *portraits*), de Zurbaran (trois peintures), de Velasquez (*portrait d'une Espagnole*[2], *jeune fille au lapin*, *joueur de guitare*, *homme avec serpent enroulé sur le bras gauche*), d'Alonzo Cano, de Ribera, d'Antonio Pereda, de Luis Morales, d'Alonzo Berruguete, de Pedro Campana, etc. Parmi les Italiens, en majorité médiocres,

1. Catalogue en 4 vol. par Vatout, 1825-26.
2. Aujourd'hui dans la Collection Wallace à Londres.

Kolloff signale naturellement la Vierge d'Orléans; puis un *Saint Sébastien* de Luini, une *Vierge et Enfant* de Solario (attribuée chez Aguado à Salaini), un *Triomphe de l'Amour* et un *Evangéliste* de Mantegna (ce dernier signé)[1]. Les tableaux donnés comme de Rubens, Van Dyck et Rembrandt sont de peu de valeur.

3° *Collection de M. Paturle*, 23, rue du Paradis, Faubourg-Poissonnière. Paturle était un riche fabricant de Lyon, qui avait réuni une collection choisie de toiles françaises modernes. Le chef-d'œuvre, suivant Kolloff, était le *Départ des pêcheurs* de Léopold Robert; puis venaient les deux *Marguerite* d'Ary Scheffer et le *Decamerone* de Winterhalter (tableau que bien des gens croient du second Empire). « Le talent peu profond, limité, mais agréable et séduisant de ce peintre, qui rappelle à la fois Pierre de Cortone et Boucher, s'exprime le plus heureusement dans les figures de femmes, de jeunes filles et de jeunes gens... Tous ses tableaux sont de simples variations d'un thème unique : le *Dolce far niente*... Dans le *Decamerone* respire une certaine poésie, qui ne rappelle pas celle des *Nouvelles* de Boccace, mais est apparentée à celle des *Idylles* de Gessner et des poésies pastorales françaises du siècle dernier. » Suit une comparaison de Winterhalter avec Léopold Robert et un éloge enthousiaste de ce dernier. La notice se termine par la mention d'une marine d'Eugène Isabey et d'un tableau de Henry Scheffer, *La lecture du grand-père*, « peinture pleine de vie, où respire une crainte de Dieu tranquille et protestante. » On voit que Kolloff ne manquait pas de talent pour caractériser les œuvres. Je ne m'arrêterai pas sur ses descriptions très détaillées des peintures, des dessins et des sculptures du Louvre, où l'influence de Waagen est partout sensible; je signale seulement le catalogue raisonné du musée espagnol de Louis-Philippe, alors au Louvre, qui a été si malheureusement dispersé (p. 274-308). La description du musée du Luxembourg est également intéressante (p. 457-486).

Je possède deux volumes de Kolloff qui complètent celui-ci : *Paris, Reisehandbuch*, 2e édition, Brunswick, 1855 (avec Fontainebleau, Saint-Denis, Saint-Germain, Versailles, Vincennes, etc.) et *Schloss und Schule von Fontainebleau*, s. d. (extrait du *Historisches Taschenbuch* de Raumer, nouvelle série, t. VII; in-12, p. 279-406).

On peut tirer une conclusion intéressante du peu que Waagen et Kolloff ont dit de la collection James de Rothschild : c'est qu'elle ne contenait pas encore l'admirable Van Eyck qui appartient aujourd'hui à son fils Gustave (*Répertoire*, t. II, p. 364) et dont la première mention, dans la littérature, est due à Mündler (1857). Personne, dans la famille du possesseur, ne sait rien sur l'origine de ce chef-d'œuvre; mais le silence de connaisseurs comme Waagen et Kolloff prouve qu'il fut acquis entre 1841 et 1857.

1. La signature, transcrite par Kolloff, est bien suspecte. Le tableau passe pour faux.

J'ai connu Kolloff, déjà vieux et fatigué, quand j'étais tout jeune ; élève de seconde, ne pouvant obtenir encore de carte pour le Cabinet des Estampes, où il remplissait un modeste emploi, je trouvais auprès de lui bon accueil ; c'est lui qui me montra les premières gravures que j'aie vues de Rembrandt, de Lucas de Leyde et de Marc-Antoine ; je ne puis en voir, aujourd'hui encore, sans penser a lui. M. Laran, bibliothécaire aux Estampes, a bien voulu y chercher des renseignements sur Kolloff ; voici ce qu'il a trouvé. Né le 10 septembre 1810 à Tarnow (Mecklembourg-Schwerin), mort à Paris le 18 juin 1879, Kolloff entra à la Bibliothèque comme surnuméraire, le 6 juillet 1853. Il était fortement recommandé par Hauréau, sympathique aux idées avancées (j'ai connu Hauréau presque sympathique aux idées de réaction, mais toujours excellent et serviable). Kolloff, après avoir été nommé employé à 1.200 francs, le 31 août 1854, fut augmenté régulièrement jusqu'en 1869, où ses appointements atteignirent 3.600 fr. Le 24 décembre 1875 il fut nommé bibliothécaire à 4.000 fr. En 1877, il écrivait à l'administrateur général pour lui demander une prolongation de congé : sa santé était très précaire : il était obligé de s'appuyer sur le bras d'un homme pour faire une petite promenade dans la rue. En 1878, par arrêté, Kolloff fut autorisé à faire valoir ses droits à la retraite (1er septembre) « Il se retira alors à Montrouge, ne fréquentant plus guère qu'Hauréau et le baron Gérard fils, avec lequel il était très lié... Quand il mourut, personne ne se trouva là pour donner des renseignements sur son compte. Sur la décision de la concierge, il fut enterré, à tout hasard, au cimetière israélite »[1].

Aux Estampes, Kolloff était chargé du dépôt légal. L'œuvre de Dürer a été annoté de sa main. Le *Livre des Peintres* de Karel van Mander a été traduit par lui du hollandais ; le manuscrit, calligraphié avec art, fut acquis en 1869 (2 vol. sans date, avec préface de 8 pages).

Le grand titre de Kolloff est d'avoir été, avant Vosmaer, l'initiateur de l'étude scientifique de l'œuvre de Rembrandt ; son ouvrage à ce sujet est intitulé *Rembrandts Leben und Werke* et a paru, en 1854, dans le *Taschenbuch* de Raumer. M. Bode, qui m'a dit avoir connu Kolloff, a maintes fois cité ce travail. Je me rappelle encore l'admiration pleine d'émotion avec laquelle Kolloff me montra un jour la *Pièce aux cent florins*, surtout le vieux malade en prière « qu'on voit trembler de tous ses membres » ; il avait bien raison de préférer cela aux gravures de Marc-Antoine, que je venais, le jeudi, contempler et copier au crayon !

J'ai noté plusieurs mentions honorables pour Kolloff dans les précieux *Souvenirs* du marquis de Chennevières. L'ancien directeur des Beaux-Arts raconte qu'après la révolution de 1848 Villot avait repris, avec Eug. Daudet, la rédaction d'un catalogue critique des peintures italiennes, commencé en 1847 par E. Soulié. « Jeanron[2] s'avisa de vouloir escamoter à son profit l'œuvre très labo-

1. Kolloff n'était pas israélite.

2. Jeanron, peintre médiocre, républicain ardent, fut nommé directeur des

rieuse de Villot, en la publiant sans nom d'auteur, *et préalablement en la faisant éplucher et commenter par Kolloff, le bibliothécaire des Musées* ». (*Souvenirs*, 2e partie, p. 86.) Je suppose que ces fonctions avaient été confiées à Kolloff grâce à la protection d'Hauréau, « vieil ami et ancien complice en républicanisme de Jeanron », écrit Chennevières (3e partie, p. 59). Jeanron (que Chennevières ne pouvait sentir) avait commenté tant bien que mal Vasari, traduit par Leclanché : « Personne ne savait plus dextrement glisser sa besogne au prochain, tout en s'en réservant l'honneur, *et celle-ci il la remit à Kolloff, très au courant des recherches et de la littérature d'art allemandes* (*ibid.*, p. 61). » Quand le Prince Président nomma Nieuwerkerke directeur-général des Musées (fin 1849), Jeanron quitta le Louvre « et Sensier et *Kolloff, trop compromis par leur fidélité personnelle et l'abus que leur maître en avait fait* » durent sortir avec lui. « L'un trouva son refuge au ministère de l'intérieur, l'autre au Cabinet des Estampes. » (*Ibid.*, p. 79.) Enfin, à propos de Jeanron encore, cette dernière mention, très élogieuse, du modeste bibliothécaire ; « On vit peu à peu (sous la direction de Jeanron) s'ordonner les antiques et les monuments égyptiens; *et fut vraiment constituée la bibliothèque des musées, sous la conduite de Kolloff, le fidèle et savant instrument de Jeanron.* » (*Ibid.*, p. 83.) Ces quelques passages m'ont révélé tout un chapitre de la vie de Kolloff, de 1848 à 1850, dont le souvenir était si bien perdu que M. Laran n'en a pas trouvé trace dans le dossier de Kolloff aux Estampes. On en saurait sans doute plus long si l'on consultait les archives du Louvre; mais le temps me manque pour le faire en ce moment.

S. R.

musées nationaux en 1848 et devint, en 1863, directeur de l'Ecole des Beaux-arts de Marseille. Il est mort en 1877. J'ai causé un soir avec lui en 1874. Je lui dis que je comptais devenir peintre : « Faites cela, me dit-il; je trouve que vous ressemblez à Giotto ». Jeanron se souvenait sans doute du portrait de Giotto qu'il avait publié dans le *Vasari* de Leclanché (t. I, p. 201) ; mais je ne vois plus la ressemblance.

BULLETIN MENSUEL DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS

SÉANCE DU 8 JUILLET 1910

M. Noël Valois donne lecture, au nom de la Commission des Antiquités de la France, du rapport sur le concours de cette année.

M. Dieulafoy donne connaissance à l'Académie d'une note de M. Pijoan, secrétaire général de l'*Institut d'estudis catalans*. Cette note a trait à la découverte et à la publication prochaine de peintures murales relevées dans les églises de la haute Catalogne. L'auteur estime que ces peintures remontent au xe et au xie siècle et doivent avoir été exécutées par des artistes byzantins ou des artistes élevés à leur école. M. Dieulafoy commente cette note. Il établit d'abord un parallèle entre ces peintures murales, effectivement très intéressantes, et des retables ou devants d'autel provenant pour la plupart des mêmes églises dont il peut déterminer l'époque, et il les rapproche des peintures de manuscrits espagnols bien datés. Il conclut de la comparaison que les peintures murales ne sont pas antérieures au xie siècle. Il arrive à la même démonstration en étudiant les curieuses églises qu'elles décorent. D'accord avec M. Pijoan, il reconnaît dans les peintures murales l'influence de Byzance. D'autre part, comme les Musulmans, maîtres d'une partie des pays baignés par la Méditerranée et des grandes îles, rendaient périlleuses les relations maritimes, il croit à une influence indirecte et pense que le Roussillon, alors soumis aux comtes de Barcelone et de France, servit à la transmission.

M. Durrieu indique qu'il est très important, pour l'étude critique des manuscrits exécutés en France depuis la fin du xiiie siècle jusqu'au xvie, de faire une distinction entre les *signatures* proprement dites, apposées sur les miniatures mêmes ou placées tout auprès d'elles, et les *souscriptions d'enlumineurs* qui se trouvent rejetées à la fin des volumes après les dernières lignes du texte. Les signatures véritables donnent des noms d'artistes. Les souscriptions d'enlumineurs, au contraire, peuvent, dans certains cas, surtout au xiiie et au xive siècle, fournir également des noms d'artistes. Mais, au xve siècle, il arrive souvent que le nom inscrit dans ces souscriptions ne désigne qu'un praticien, un simple décorateur, et non pas le peintre des miniatures illustrant le volume.

SEANCE DU 15 JUILLET 1910

M. Pottier, président, annonce que, dans sa séance du 8 juillet, l'Académie, en comité secret, a accepté en principe une donation de M. le duc de Loubat, associé étranger, dont les revenus, montant à 3.000 francs par an, sont desti-

nés à venir en aide aux savants momentanément arrêtés dans leurs travaux par le manque de ressources matérielles ou par la maladie, ou à secourir les parents et alliés que le décès de ces savants laisserait dans la gêne. Les régularisations nécessaires pour réaliser cette pensée généreuse seront accomplies en temps utile.

M. Perrot, secrétaire perpétuel, communique un télégramme de M. Merlin lui annonçant une nouvelle découverte faite dans les fouilles sous-marines de Mahdia, celle d'une belle statuette en bronze (haute de 0 m. 40) représentant un Satyre.

M. Dieulafoy fait une communication sur les piliers funéraires et les lions de Ya-tcheou fou, rapportés par la mission d'Ollone. Il conclut de l'étude de ces monuments que la Chine, loin d'être fermée aux civilisations occidentales, leur aurait fait des emprunts nombreux dès avant l'époque où s'introduisit le bouddhisme et quelques siècles après.

M. Paul Gauckler, correspondant de l'Académie, expose les résultats des recherches qu'en dépit des entraves de l'administration italienne, il a poursuivies cette année à Rome dans les trois temples superposés du sanctuaire syrien au Jauicule. Au moyen de sondages à la barre à mine, il a réussi à déterminer le plan de l'édifice le plus ancien, que recouvrent entièrement les deux autres. C'était un *temenos* à ciel ouvert, accompagné, comme dans le sanctuaire de la déesse syrienne à *Hiérapolis*, d'un vivier affecté aux poissons sacrés. Ce vivier subsista dans le second temple, celui du *cistiber Gaionas*, et ne disparut qu'au moment où l'édifice fut détruit par ordre de l'empereur Constance II. L'aire sainte, désaffectée, fut transformée par les chrétiens en jardin public, orné de portiques étagés. Mais bientôt l'empereur Julien rendit aux Syriens leur domaine, et ceux-ci se hâtèrent d'y rebâtir un troisième et dernier sanctuaire qui utilisa, en les englobant, les récentes constructions profanes. Pour effacer toute trace de la violation du sanctuaire et faire rentrer la divinité dans sa nouvelle demeure, on dut procéder à ce moment à des cérémonies expiatoires particulièrement solennelles et qui paraissent bien avoir comporté des sacrifices humains. C'est à ces pratiques abominables, mais qui étaient restées d'un usage courant dans les pays du Levant, qu'il faut sans doute attribuer la présence d'une calotte cranienne sectionnée, cachée sous la statue du dieu dans l'abside centrale, et de divers squelettes humains dispersés dans tout l'édifice et enterrés le long des murs en des points spécialement choisis au point de vue rituel. C'est sans doute aussi à l'accomplissement d'un rite syrien qu'est due la section cranienne, certainement intentionnelle, que présentent deux œuvres d'art récemment découvertes par M. Gauckler dans le sanctuaire : un buste d'Antonin divinisé et une perruque mobile, ayant recouvert un portrait de Julia Domna, et qui se remarque aussi sur la belle statue de Dionysos au visage doré, retirée l'an dernier des mêmes ruines. Les sections analogues, déjà signalées sur diverses autres sculptures antiques, ne seraient donc pas dues, comme on le croit généralement, à la réparation d'un défaut de marbre ou d'une cassure accidentelle, mais bien à une pratique rituelle, ayant pour but de pénétrer, par une onction, l'œuvre d'art de l'essence divine. — Une

dernière découverte, d'un caractère tout différent, offre un intérêt plus romain. C'est un fragment de dédicace à la déesse *Febris*, qui avait plusieurs temples à Rome, mais qui n'était connue jusqu'ici que par quelques mentions d'auteurs anciens. Trouvé dans le bois sacré de Furrina, cet ex-voto semble faire allusion au double pouvoir, tour à tour malfaisant et réparateur, de la nymphe, qui, livrée à elle-même, répand la fièvre, et qui, soigneusement captée, la guérit.

SÉANCE DU 22 JUILLET 1910

M. Pottier, président, annonce la mort tragique, survenue en Indo-Chine, de M. le général de Beylié, correspondant de l'Académie.

Il annonce ensuite la mort subite, survenue le matin même, de M. Léopold Delisle, doyen de l'Académie, et lève la séance en signe de deuil.

SÉANCE DU 29 JUILLET 1910

M. Pottier, président, rappelle que les funérailles de M. Léopold Delisle ont eu lieu mardi dernier et remercie, au nom de l'Académie et de la famille, les membres qui ont assisté à la cérémonie.

M. Perrot, secrétaire perpétuel, communique ensuite des lettres de condoléances écrites à cette occasion par l'Académie royale de Bruxelles, les Académies des Sciences de Berlin et de Vienne.

M. Perrot donne enfin lecture d'une lettre où M. Clermont-Ganneau signale une correction à introduire dans la dédicace à l'Astarté Palestinienne découverte à Délos et communiquée par lui à l'Académie l'année dernière. Il faut supprimer le mot καὶ qui est en tête de la seconde ligne, de sorte que l'on n'a plus affaire qu'à une seule et même déesse, la grande déesse d'Ascalon, désignée ici par le vocable complexe Ἀστάρτῃ Παλαιστινῇ Ἀφροδίτῃ Οὐρανίᾳ.

M. René Pichon étudie l'histoire de Valerius Laevinus dans Tite-Live. En rapprochant plusieurs passages de l'écrivain, il montre que ce personnage, un peu trop oublié, a joué un rôle important dans les affaires de Grèce, de Sicile, d'Afrique, aussi bien que dans les luttes intérieures de Rome, et conclut que le récit de Tite-Live, à condition que l'on sache l'interpréter, révèle en Laevinus un des premiers ouvriers de l'impérialisme romain.

M. Chavannes étudie les anciens documents chinois écrits sur des fiches de bois qui ont été découverts, au nombre de près de 2.000, par M. Aurel Stein, le long de la grande muraille, à l'extrême Ouest de la Chine. Ces documents sont datés, pour la plupart, du Ier siècle avant et du Ier siècle après l'ère chrétienne. Ils permettent de reconstituer, dans tous ses détails, la vie des colonies militaires qui étaient chargées de protéger la route menant dans les contrées d'Occident ; ils conservent en même temps quelques débris de livres tels que : une rédaction particulière du Yi king ou « livre des changements », un recueil de lettres médicales, un traité de divination, un calendrier de l'an 62 a. C. et un autre de l'année 59, enfin un vocabulaire très usité dans les écoles primaires à l'époque des Han. Ce sont là les plus anciens fragments que l'on possède de livres chinois manuscrits.

M. Pottier, président, annonce que l'Académie a désigné comme candidats pour la chaire d'arabe littéral vacante à l'École des langues orientales, en première ligne, M. Gaudefroy Demombynes, en seconde ligne, M. Amar ; — pour la chaire d'annamite, en première ligne, M. Deloustal, en seconde ligne M. Nordmann ; — pour la chaire de turc, en première ligne, M. Deny, en seconde ligne, M. Bouvat.

SÉANCE DU 4 AOUT 1910

M. Pottier, président, communique un acte par lequel M. Léopold Delisle a légué à l'Académie la somme de 4.000 francs, à charge d'entrenir la tombe où sont inhumés avec lui M. et Mme Eugène Burnouf, ses beau-père et belle-mère, et sa femme, née Laure Burnouf. Le reliquat annuel du revenu pourra être employé en achats de livres ou de photographies de manuscrits pour la Bibliothèque de l'Institut.

M. Pottier montre la photographie, à lui envoyée par M. Hartwig, d'un monument archaïque grec trouvé dans l'île d'Eubée et qui représente l'enlèvement de l'amazone Antiope par Thésée. Ce monument va être déposé au Musée d'Athènes.

M. P. Durrieu rappelle que Jean Miélot, chanoine de Lille, avait, vers le milieu du xve siècle, traduit en français le *Romuléon* du polonais Roberto della Porta (histoire abrégée des Romains jusqu'à Constantin) ; mais on ignorait pour qui cette traduction avait été exécutée. M. Durrieu a trouvé, à la Bibliothèque Laurentienne de Florence, un exemplaire contenant la dédicace de Miélot au duc de Bourgogne Philippe le Bon. Ce manuscrit a eu pour possesseur d'abord Charles le Téméraire, puis le duc de Lorraine Antoine le Bon, fils de ce René de Vaudémont qui prit part, en 1467, à la bataille de Nancy où le duc Charles trouva la mort. Ce manuscrit pourrait donc bien être un trophée de victoire, et le *Romuléon* fut peut-être le dernier ouvrage entendu par Charles le Téméraire qui, selon Olivier de la Marche, ne se couchait jamais sans s'être fait faire une lecture. — M. Thomas présente quelques observations.

M. Franz Cumont, correspondant étranger, rappelle que les stèles funéraires d'Hiérapolis de Syrie, la ville sainte d'Atargatis, sont régulièrement ornées d'un aigle éployé tenant dans ses serres ou dans son bec une couronne, et que des motifs de décoration analogues apparaissent fréquemment sur les tombeaux de la Syrie du Nord. Il se demande quelles idées eschatologiques on attachait à ces symboles adoptés dans un des centres principaux du paganisme sémitique. On doit, semble-t-il, rapprocher ces emblèmes du rituel usité lors de l'apothéose des empereurs romains, cérémonial qui est certainement d'origine orientale. On lâchait du haut du bûcher un aigle qui, selon les auteurs anciens, portait au ciel l'âme du souverain divinisé. De même en Syrie : l'aigle était l'oiseau sacré du soleil, et celui-ci était regardé comme le créateur des âmes, essences ignées qu'après la mort il ramenait dans son sein. L'aigle était donc, suivant les croyances populaires, le messager des Baals solaires, chargé de faire remonter jusqu'à eux les âmes libérées de leurs corps. D'autres formes de l'apothéose, montrant l'empereur défunt sur un cheval ailé, sur un griffon, ou

emporté par un quadrige, s'expliquent de même par l'idée qu'après leur mort les Césars s'élevaient vers le soleil, auquel ils étaient unis par une relation mystique. — MM. Collignon, Saglio, Clermont-Ganneau, Bouché-Leclercq et Pottier présentent quelques observations.

SÉANCE DU 12 AOUT 1910

M. Perrot, secrétaire perpétuel, communique deux télégrammes qui sont parvenus à M. le duc de Loubat, tous deux relatifs à la visite récemment faite par le roi Georges de Grèce aux fouilles de Délos.

M. Henri Cordier lit une note sur les papiers inédits du naturaliste français Aimé Bonpland conservés à Buenos-Aires. Bonpland, compagnon d'Alexandre de Humboldt, né à La Rochelle en 1773, étant mort à Restauracion le 11 mars 1858, ses papiers furent remis au comte de Brossard, consul de France à l'Assomption, et sont entrés dans les collections du Muséum d'histoire naturelle. Toutefois, bon nombre de pièces étaient restées à Corrientes entre les mains de la famille de Bonpland qui s'en est dessaisie, il y a cinq ans en faveur du Musée de pharmacologie de la Faculté des sciences médicales de Buenos-Aires. A la demande du directeur du Musée, M. Cordier a examiné ces papiers, parmi lesquels se trouvent 28 lettres autographes de Humboldt, une lettre d'A.-P. de Candolle, trois lettres de W.-J. Hookes, des correspondances avec Demersay, François Delessert, sir Joseph Banks, etc. Ces documents vont être publiés à Buenos-Aires.

M. Salomon Reinach étudie, dans les cultes antiques, le rôle rituel du rire, considéré comme une marque de retour à la vie ou d'une vitalité subitement accrue. A Rome, à la fête des Lupercales, il y avait un simulacre de sacrifice : les enfants, que le prêtre avait menacés de son couteau, devaient éclater de rire. Le nom biblique d'Isaac signifie « le rieur » et comporte, suivant M. S. Reinach, la même explication. A l'origine de ces idées sur le rire, il y a un phénomène physiologique qu'on peut appeler « le rire des rescapés », en souvenir des mineurs ensevelis de Courrières qui éclatèrent de rire quand enfin on les ramena au jour. Un autre exemple curieux est celui de Jeanne d'Arc qui, lors de son abjuration à Rouen, en vue du bûcher, riait en répétant les paroles qu'on lui dictait, au point que les Anglais se demandèrent si l'abjuration n'était pas une « trufferie ». — MM. Bouché-Leclercq, Maurice Croiset et Clermont-Ganneau présentent quelques observations.

SÉANCE DU 19 AOUT 1910

M. Holleaux, directeur de l'École française d'Athènes, adresse à M. Perrot, secrétaire perpétuel, une lettre où il raconte en détail la visite faite par le roi Georges de Grèce aux fouilles de Délos.

M. Bouché-Leclercq, ancien président, annonce la perte que l'Académie vient de faire en la personne de M. Adolf Michaelis, son correspondant à Strasbourg, décédé le 12 août.

M. Cordier communique deux lettres de M. le commandant V. Dincher, du 3e tirailleurs algériens, parti il y a quelques mois, avec une légère subvention

sur la fondation Benoît Garnier, pour une mission au Yun-nan, où il a fait des recherches sur les Musulmans de cette province chinoise.

M. Cordier lit ensuite, au nom de M. le comte Maurice de Périgny, un mémoire sur les ruines de Nokcun, restes d'une puissante cité maya, vraisemblablement une des capitales de ces rois mayas qui occupèrent toute la péninsule du Yucatan. Ces ruines sont situées au nord du Guatémala, dans l'angle formé par les frontières du Mexique et du Honduras britannique. Ce mémoire est accompagné de photographies et d'un plan schématique, indiquant la position respective des édifices. — M. Clermont-Ganneau présente quelques observations.

SÉANCE DU 26 AOUT 1910

M. Cordier, revenant sur la chronologie maya, confirme que l'on n'est pas parvenu jusqu'ici à fixer scientifiquement les rapports de cette chronologie avec la chronologie chrétienne.

M. Jules Couyat, membre de l'École française du Caire, communique un mémoire légué à la Bibliothèque de Turin par un officier de l'expédition d'Égypte nommé Bert et qui forme un appendice à la *Description de l'Égypte*. Ce mémoire contient une description géologique, botanique et ethnographique du désert situé à l'Est de Siout (Haute-Égypte). — M. Babelon présente quelques observations.

M. Salomon Reinach lit une note sur l'origine de la légende qui attribuait aux Templiers une idole en forme de tête humaine ou la possession d'un crâne humain doué de propriétés magiques. Les témoignages les plus précis à ce sujet sont venus de gens qui avaient vécu en Syrie; plusieurs d'entre eux racontèrent aux inquisiteurs qu'une tête coupee de femme assura la fortune du chevalier qui la possédait ou lui permit d'anéantir ses ennemis. Il est question du coffret où était enfermée cette tête mystérieuse, du danger mortel que l'on courait à l'ouvrir et à regarder ce qu'il contenait. Plus de cent ans avant le procès des Templiers, pareille histoire se lit déjà dans un ouvrage de Gautier Map, et là les expressions employées ne laissent pas de doute qu'il s'agit d'un écho de la fable classique de Persée et de la tête de Méduse. Cette fable, localisée aux environs de Jaffa, sur la côte syrienne, pénétra dans le folklore de la Terre-Sainte; Persée étant devenu un chevalier, on songea naturellement que le possesseur de la tête redoutable était un chevalier du Temple. Ainsi, l'un des griefs imaginaires formulés contre les Templiers par l'acte d'accusation dérive, par une voie indirecte, mais qu'on peut suivre, d'un des épisodes les plus populaires de la fable grecque. — MM. Bouché-Leclercq, Clermont-Ganneau, Antoine Thomas, Viollet, présentent quelques observations.

M. Léon Dorez communique deux lettres qui prouvent que la découverte de la *Forma Urbis Romae severiana* a eu lieu aux mois de mai et juin 1562. — MM. Perrot et Cagnat présentent quelques observations.

SÉANCE DU 2 SEPTEMBRE 1910

M. Cagnat, faisant fonctions de secrétaire perpetuel, donne lecture d'un rapport de M. Roussel sur les fouilles de Délos en 1909-1910 (sanctuaires syrien et égyptien).

M. Héron de Villefosse annonce que M. Fr.-P. Thiers, conservateur du Musée archéologique de Narbonne, l'a informé que dans un champ récemment défoncé à Castel-Roussillon (l'ancienne *Ruscino*) près Perpignan, on a reconnu l'emplacement du forum antique. M. Thiers y a trouvé cinq fragments d'une tablette de marbre sur lesquels se lisent les restes d'une inscription paraissant avoir été gravée en l'honneur de Caligula; plus tard, peut-être sous les Antonins, on grava au revers une autre inscription dont il ne subsiste que quelques lettres, et qui semble avoir été gravée par suite d'un décret des décurions. De nombreuses tuiles romaines ont été mises au jour; une seule porte une estampille en caractères d'une bonne époque : FABRICIAE QVIETAE, estampille déjà relevée en 1836 sur une tuile recueillie dans les murailles de Perpignan. On a également découvert un large panneau de mosaïque à décor géométrique et une lourde masse de plomb qui représente une jambe de cheval et doit provenir d'une statue équestre.

M. l'abbé L. Mariès proposa de restituer à Diodore de Tarse un commentaire sur les Psaumes conservé dans un ms. du fonds Coislin, à la Bibliothèque nationale. La présence de très nombreux fragments authentiques de Diodore, qui se retrouvent dans ce commentaire, non pas isolés comme des extraits ou des citations, mais bien liés à leurs contextes respectifs, établit le bien-fondé de cette restitution.

M. Couyat fait une communication sur les grands ports et les routes, ptolémaïques et romains, de la Mer Rouge. — MM. Clermont-Ganneau et Cagnat présentent quelques observations.

SÉANCE DU 9 SEPTEMBRE 1910

M. Henri Cordier lit un chapitre d'une étude sur les jeunes-de-langues, enfants élevés au lycée Louis-le-Grand pour les préparer au drogmanat dans les pays musulmans. Ce chapitre est consacré à Joseph-Marie Jouannin, interprète du général Brune lorsque celui-ci fut nommé ambassadeur à Constantinople en 1802. Jouannin fut aussi envoyé en mission dans la Mer Noire, sur les côtes d'Asie, qu'il étudia avec le plus grand soin, relevant les inscriptions latines et grecques qu'il remarquait au cours de sa route. C'est de ce voyage que M. Cordier entretient l'Académie d'après le manuscrit inédit de l'auteur qu'il a découvert chez un marchand d'autographes. Jouannin, né à Saint-Brieuc le 6 septembre 1783, fut nommé secrétaire-interprète du Ministère des Affaires étrangères et directeur de l'École des jeunes-de-langues en 1826; il mourut à Paris le 31 janvier 1844. — M. Cagnat présente quelques observations.

M. Salomon Reinach propose une explication nouvelle de l'exil d'Ovide, motivé, comme on sait, par le caractère licencieux de l'*Art d'aimer* et par une autre cause plus grave et restée mystérieuse, bien qu'Ovide n'ait cessé d'y faire allusion dans ses vers. Ovide, mal vu par Auguste, lié avec des membres dissidents de la famille impériale, qui patronnaient la succession d'Agrippa au détriment de Tibère, aurait assisté à une opération magique ou divinatoire dont la conclusion était qu'Auguste allait mourir et être remplacé au pouvoir par son petit-fils Agrippa. La chose fut divulguée; Livie et Tibère obtinrent

que le poète fût banni, alors que ses yeux seuls, comme il l'a répété, avaient été coupables et qu'il n'avait péché que par imprudence. Quand Ovide, à Tomes, apprit la mort d'Auguste, il se sentit perdu sans espoir; et Tibère, devenu empereur, assimila au crime de lèse-majesté celui d'interroger l'avenir sur la vie de l'empereur ou celle des siens. — M. Bouché-Leclercq présente quelques observations.

M. Charles Michel, correspondant étranger, cherche à ramener au VIe siècle la date du Protoévangile de Jacques, que l'on fixe communément au IIe siècle. L'examen des citations qu'on en trouve chez les plus anciens chrétiens montre qu'il s'agit toujours des documents utilisés par le rédacteur de cet évangile apocryphe et non du texte lui-même. Jamais, avant le VIe siècle, on ne trouve une allusion au Protoévangile que l'on possède encore et dont les plus anciennes rédactions ne remontent pas plus haut. — M. Salomon Reinach présente quelques observations.

SÉANCE DU 16 SEPTEMBRE 1910

M. Léon Dorez commente une lettre d'Odet de Selve, ambassadeur à Venise, au connétable Anne de Montmorency, lettre datée du 15 septembre 1553 et relative à la fuite et au séjour d'Henri Estienne en Italie. M. Dorez croit pouvoir affirmer que, contrairement aux assertions de ses biographes, le savant imprimeur n'a fait en Italie qu'un seul séjour, d'une durée d'environ trois ans, comme il le dit lui-même par deux fois, dans sa *Precellence du langage françois* et dans son *Apologie pour Hérodote*. Ce séjour, qui s'étendrait du mois de juin 1552 aux derniers mois de 1555, fut interrompu par un rapide voyage à Paris, au cours de l'année 1554.

M. le commandant Dincher, chargé de recueillir sur la frontière occidentale de la Chine les documents relatifs aux communautés musulmanes qui existent dans ces régions, communique le résultat de ses recherches. Il a rapporté, entre autres, une vingtaine d'estampages ainsi que quelques mss. concernant les traditions religieuses de ces communautés; ces derniers ne sont malheureusement que des textes grammaticaux destinés à faciliter l'intelligence du texte sacré. Parmi les inscriptions, les unes sont tracées en caractères chinois ou arabes exclusivement; les autres sont bilingues, en chinois et en arabe. Les trois principales sont : 1° une proclamation en chinois des habitants de Tali, marquant la fin de la guerre qui de 1858 à 1873 ravagea cette province et racontant la répression sanglante qui la termina; 2° une stèle commémorative du mandarin musulman Tchao-Wan-Ngen, composée par le secrétaire au naï-ko, Li P'ong Kia; 3° une stèle funéraire érigée avec l'autorisation de l'empereur à la dame musulmane Mi Ying, pour honorer sa chasteté. Il faut ajouter une sorte de guide du pèlerin jusqu'à la Mecque et un carreau de faience sur lequel un paon est figuré en relief polychrome sur fond d'or.

M. de Mély montre les photographies de deux tableaux de l'école flamande. L'un, le *Banquier et sa femme* (variante du tableau du Louvre signé : Quentin Matsys, 1514), appartient au prince de Hohenzollern; l'autre, les *Deux Avares*, au baron Albert Oppenheim, de Cologne. M. de Mély y a relevé des inscrip-

tions décoratives qui prouveraient que ces deux tableaux, généralement attribués à Quentin Matsys, sont réellement l'œuvre de Corneille de la Chapelle, c'est-à-dire de Corneille de Lyon.

SÉANCE DU 23 SEPTEMBRE 1910

M. Héron de Villefosse communique plusieurs lettres de M. le commandant Espérandieu, correspondant de l'Académie, relatives aux découvertes qu'il vient de faire sur le Mont-Auxois, au lieu dit la Croix Saint-Charles, dans un terrain qui lui appartient et qu'il explore avec la collaboration du Dr Épery, ancien maire d'Alise-Sainte-Reine. MM. Espérandieu et Épery ont dégagé en ce point, sur la pente de la montagne qui regarde Flavigny, un grand temple dont les substructions sont parfaitement conservées. Ce temple était richement décoré; les fragments de plaques de marbre précieux qu'on retrouve, les débris de fresques et d'enduits en apportent la preuve. Au centre de l'édifice existe encore une piscine rectangulaire pavée en mosaïque dans laquelle on descendait par trois marches. Elle était alimentée par une source abondante. C'est dans cette piscine que les malades venus pour implorer le secours de la divinité se plongeaient avec confiance. Plusieurs ex-voto retrouvés dans les fouilles portent des inscriptions et font connaître le nom du dieu *Moritasgus*, certainement d'origine celtique, identifié avec Apollon à l'époque romaine. Ces inscriptions, gravées sur des membres humains (cuisse, torse, etc.), montrent bien qu'il s'agit d'un dieu guérisseur. On est maintenant fondé à croire qu'une célèbre inscription, trouvée en Alise en 1632, détruite en 1813, et qui mentionne la construction du portique du temple de Moritasgus, provenait de ce point du plateau.

Le P. Scheil fait une communication sur la langue non-sémitique d'Elam (langue anzanite), dont les monuments se sont rencontrés de l'an 3600 à l'an 300, de Naram Sin à Alexandre. Elle s'étendait sur le Golfe Persique, aux bords du Tigre, dans les pays du Nord et du Nord-Est voisins de la Médie et des Parsua. Il en subsiste des documents historiques, religieux, juridiques, astrologiques, épistolaires, etc. Le P. Scheil passe sommairement en revue toute cette épigraphie anzanite, à Suse et ailleurs, jusqu'aux plus récentes découvertes. — M. Pottier présente quelques observations.

M. Cagnat lit une note de M. Maurice Besnier, professeur à l'Université de Caen, sur une inscription chrétienne de Vieux (Calvados), remontant au ve ou au vie siècle p. C. C'est la tombe d'un personnage nommé Castinus.

M. Salomon Reinach présente la restauration, due à M. l'abbé Breuil, d'une sculpture en palme de renne, découverte autrefois par Piette dans la caverne pyrénéenne du Mas d'Azil et que ce savant avait qualifiée de sphinx, c'est-à-dire de lion ailé. Cette désignation, dont les conséquences pouvaient être très graves pour la chronologie préhistorique, n'avait pas encore été contestée. La restauration de M. l'abbé Breuil prouve que l'animal représenté était, en réalité, un *tetras*, un coq de bruyère, et que l'objet ainsi décoré avait servi de propulseur, arme primitive antérieure à l'arc et que la connaissance de l'arc a supplantée, bien qu'elle soit encore en usage chez de nombreuses tribus du Nord de

l'Amérique, du haut bassin de l'Amazone et de l'Australie. — MM. Clermont-Ganneau et Bouché-Leclercq présentent quelques observations.

M. Cordier communique une lettre de M. de Margerie, ministre de France en Chine, à M. Pichon, ministre des Affaires étrangères, annonçant que le gouvernement chinois, ému des découvertes faites en Chine par M. Pelliot, s'est empressé de faire transporter à Pe-King ce qui restait dans la grotte du Touen-houang.

(*Revue critique.*) Léon Dorez.

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

Le prince d'Essling.

Petit-fils de Masséna, le prince Victor d'Essling (duc de Rivoli jusqu'en 1898). était un des meilleurs connaisseurs de l'ancienne gravure italienne, en particulier des livres à figures de Venise, auxquels il a consacré deux travaux qui épuisent le sujet (1892, 1908-9). En collaboration avec Müntz, il donna un luxueux et utile ouvrage sur Pétrarque et son influence sur les artistes, où sont inventoriées et en grande partie reproduites les œuvres d'art que les *Triomphes* ont inspirées, les images de Pétrarque et de Laure, etc. (1902.) Le prince d'Essling avait commencé sa carrière dans l'armée et servi pendant la campagne d'Italie ; il meurt à l'âge de 74 ans (1836-1910), laissant une réputation de science solide et d'urbanité. S. R..

Travaux archéologiques en Grèce (1909-1910)[1].

1° *Athènes.* — Commencement de la restauration des *Propylées* par Balanos, d'après les études des Américans Wood et Hill. — Une fouille de Hill à l'intérieur du *Parthénon* a prouvé que le temple d'avant Périclès était, comme le Parthénon d'Ictinos, un périptère de 6 $\times$ 16 colonnes, entourant un amphyprostyle avec 4 colonnes entre les antes et des colonnes plus petites dans la *cella.* — Fouilles sur la pente sud de l'*Acropole*; découverte de maisons romaines. — Au *Musée de l'Acropole*, Heberdey a complété, en rapprochant de nombreux fragments, les sculptures en *poros* antérieures au v[e] siècle. Deux autres Autrichiens, Walter et Praschniker, ont reconstitué de même des ex-voto et les sculptures du *petit musée.* — Fouilles dans la nécropole de l'*Eridanos* (Brückner); la voie des tombeaux a été ramenée à son niveau antique. — Travaux de consolidation au *temple de Zeus olympien* (Balanos). — Mise au

1. D'après un article très bien informé de M. Struck (*Gazette de Francfort*, 26 octobre 1910).

jour de quelques restes du *mur d'Athènes* près du monument de Kolokotroni.

2° *Attique*. — Fouilles de P. Castriotis près du *jardin botanique* et découverte de tombes du v° siècle av. J. C., avec vases à figures rouges de premier ordre, lécythes blancs et figurines en terre cuite. — *Entre Athènes et le Pirée*, près des abattoirs, tombeaux romains. — Au pied de la colline dite *Sikelia*, tombes avec vases géométriques et tessons dipyliens, reliefs du III° siècle av. J. C. — A *Phalère*, fouilles au sanctuaire des nymphes (Staïs). — A *Sunion*, déblaiement de l'enceinte du temple de Poseidon (Staïs); nombreux fragments de sculptures archaïques. — A *Orope*, déblaiement d'un édifice avec portique; jambes antérieures d'un cheval, reste d'une grande statue équestre, avec des fragments d'éperons et de rênes (Léonardos).

3° *Béotie*. — A *Rissona* non loin de Mycalessos, au N. O. de Thèbes, Burrows a fouillé des tombes des IX° et VIII° siècles (vases proto-corinthiens, vases avec animaux peints en rouge et en noir). Près de *Chéronée*, Sotiriadis a déblayé des restes de maisons préhistoriques et d'un *ustrinum*. — Près d'*Elatée*, découverte d'un tumulus formé d'incinérations, analogue à celui de Chéronée (Sotiriadis). — Travaux d'installation au musée de *Thèbes*, de consolidation à *Orchomène* et à *Delphes*.

4° *Thessalie*. — Continuation des recherches d'Arvanitopoulos à *Pagasae* : restes des murs, d'un temple du IV° siècle (style de l'Erechtheion), d'une station préhistorique sous-jacente au temple, d'un palais (?). — A *Kalyvia Alikis*, belles stèles avec inscriptions trouvées dans les fondations d'un édifice turc. — Commencement de fouilles à *Halmyros*. — A *Larissa*, réunion des fragments d'architecture et des inscriptions dans la forteresse (dédicace à Déméter et Koré, etc. ; fragments d'un temple d'Apollon). — Au *Paléokastron de Karditza*, découverte d'un trésor de bijoux, de vases et de verreries d'époque alexandrine, notamment d'un vase doré avec Ménades en relief, d'un vase d'argent orné d'une scène représentent Dionysos reçu par les nymphes, d'un couvercle doré orné de têtes de taureaux, de Satyres et de Ménades (objets répartis entre les musées d'Athènes et de Volo). Le musée de *Volo*, fondé par Athanasakis, est aujourd'hui un des plus riches de Grèce (stèles peints de Pagasae). — Dans la *Thessalie du Sud*, MM. Wace et Thompson ont exploré la station préhistorique de *Lianokladi* près de Lamia.

5° *Péloponnèse*. — Hill (école américaine) a continué les fouilles de *Corinthe* (agora). — Frickenhaus et W. Müller ont exploré l'*Argolide* et y ont signalé plusieurs stations mycéniennes. — L'Institut allemand a continué les fouilles de *Tirynthe*, étudié les stations prémycéniennes à céramique archaïque, les pavés et les murs peints du palais récent, les restes de la ville basse. — Travaux de consolidation à *Mycènes* (Tsountas) et à *Epidaure* (Cavvadias). — Fouilles de Philadelpheus à *Hermione* (pavé polygonal du grand temple d'Athéna ; bases de statues tirées d'un mur à *Bisti* près de l'église de Saint-Nicolas; nombreux tombeaux, dont l'un contenait un casque corinthien de bronze et un autre un miroir de bronze orné d'une tête d'Aphrodite. — A *Karatusi*, forteresse préhistorique avec tombes et vases égéens (Philadelpheus). — A *Tégée*, nouveaux fragments des sculptures des frontons (Rhomaios). —

Sur la colline de *Haghios Sostis*, au temple de Déméter et Koré, nombreuses terres cuites et relief de bronze. — Grotte sur la rive du *Saranta Potamos*, avec tombes contenant des poignards de bronze, des lances et des vases.

A *Sparte*, l'expédition anglaise (Dawkins) a achevé le déblaiement du temple d'Artémis Orthia et du sanctuaire d'Eileithya (terres cuites représentant des femmes en couches). Sur la rive gauche de l'Eurotas, on a terminé les fouilles du sanctuaire de Ménélas et Hélène (vases mycéniens, fragments de statues peintes, etc.).

A *Messène*, Oikonomis a repris l'exploration de l'agora et du stade; le *bouleutérion* a été reconnu près de l'agora. — Tombe à coupole violée à *Pylos* (Skias). — Fouilles profondes à *Olympie*, au Métroon et aux trésors (Doerpfeld); la couche préhistorique, là comme ailleurs, contient des ex voto de bronze et des poteries primitives. La construction circulaire dite *autel de Zeus* n'a rien à voir avec les édifices de l'époque classique; on présume aujourd'hui qu'il faut y voir les restes d'un édifice préhistorique. Des travaux de réparation ont été exécutés au Musée. — A *Patras*, en creusant un fossé, on a trouvé la statue d'un jeune homme drapé et une tête d'éphèbe.

6° *Iles*. — Suite des fouilles de l'École française à *Délos* : sanctuaire des dieux étrangers (dieux égyptiens au sud, syriens au nord). Découverte d'un grand escalier, d'un portique, d'un exèdre, d'un petit théâtre. — A *Naxos*, Klon Stephanos a fouillé des stations pré-mycéniennes, notamment à *Kastraki*, et une nécropole très archaïque à *Mélanès*. — A *Chalcis en Eubée*, la destruction des murs vénitiens a rendu au jour des inscriptions et des œuvres d'art; une inscription découverte dans une forterésse antique près de *Kalimerianos* mentionne les nymphes de l'Achéloos. — A *Erétrie*, Kourouniotis a continué les fouilles au temple d'Apollon Daphnéphore. — Papavasiliou a trouvé des restes préhistoriques à *Dystos* et *Aliveri*, ainsi que les ruines d'un grand temple à *Steni* — Toutes les trouvailles faites jusqu'à présent à *Céphallénie* par Cavvadias ont été réunies dans un musée spécial à *Argostoli*.

S. R.

Fouilles de Thessalie.

Les Universités de Cambridge et d'Oxford, la *British Association* et la *Cambridge Classical Society* font les frais d'une exploration archéologique de la Thessalie dont on est en droit d'attendre d'heureux effets. Les fouilles de 1910 ont été conduites par MM. S. Thompson et Wace; ce dernier a eu l'obligeance de m'en faire connaître les principaux résultats.

Les sites explorés ont été ceux de *Tsangli* (Thessalie centrale, à mi chemin entre Pharsale et Velestino) et de *Rachmani* (à mi chemin entre Larissa et Tempé).

A Tsangli on a pratiqué des sondages dans un tumulus et déblayé les restes de maisons néolithiques. Le tumulus est long de 200 m. environ sur 210 de large et 10 de haut; on y a trouvé d'intéressants débris de poterie.

Une des aires étudiées à l'est du tumulus a fourni les restes de trois maisons superposées. Les maisons sont sur plan carré, avec deux supports internes à chaque angle. La plus ancienne maison n'a que 5 supports au lieu de 8. Les deux premières maisons ont été abandonnées, la troisième détruite par le feu;

on y trouva plusieurs vases et douze haches. La seconde à fourni une provision de 60 balles de fronde en argile. Une autre maison voisine, détruite par le feu vers la fin de la première période néolithique, contenait des vases, des haches et des statuettes en terre cuite. Les fouilles ont donné environ 70 instruments de pierre et une trentaine de statuettes, quelques-unes d'hommes, la plupart de femmes, avec une stéatopygie prononcée.

Le sondage du tumulus de Rachmani (112 × 95 × 8) a permis de distinguer quatre périodes dans le préhistorique thessalien; 1° *Néolithique I*; céramique peinte en blanc avec rehauts rouges; 2° *Néolithique II*; céramiques de Dimini et autres analogues; 3° *Subnéolithique*; céramique incrustée; nombreux instruments de pierre, mais pas de métal; 4° *Chalcolithique*; céramique non peinte, la plus récente, contemporaine du Bas-Minoen II et III (tombes de Sesklo, Dimini et Zerelia). Au sommet de cette quatrième couche les explorateurs trouvèrent des tessons bas-minoens III, mêlés à des fragments de poteries géométriques primitives analogues à celles des tombes du premier âge du fer à Marmariani et Theotokou. La troisième couche révéla une maison oblongue à une seule chambre, avec face méridionale arrondie; elle renfermait trois bons spécimens de poterie incrustée, quatre figurines en terre cuite *pourvues de têtes en pierre peintes* et une provision de figues, de pois, de lentilles et de blé carbonisés. On mentionne encore, parmi les trouvailles, trois fragments de bronze recueillis dans la quatrième couche et une tombe contenant un vase bas-minoen III, avec deux médiocres gemmes mycéniennes et une pâte de verre.

S. R.

Une grande décoration murale à Pompéi.

Ce qui pourrait bien être le chef-d'œuvre de la peinture antique, en tous cas l'ensemble le plus considérable, le mieux conservé et le plus brillant qu'elle nous ait laissé, est la décoration d'une villa située au nord-ouest de Pompéi, sur un terrain récemment exploré par M. Aurelio Item, propriétaire de l'*Hôtel Suisse*. J'en ai été informé d'abord par M. Hartwig et par un article du même savant dans la *Neue Freie Presse* de Vienne (27 mai 1910); M. R. Cagnat en a parlé depuis à l'Académie des Inscriptions. M. Hartwig s'est demandé si nous n'aurions pas là une copie exécutée à l'époque



Fig. 1. — Scène inexpliquée (*Notizie*, 1910, pl. 17).

d'Auguste par d'excellents artistes alexandrins, d'une grande peinture de l'Eleusinion d'Alexandrie. Parmi les motifs, il s'en trouve que l'on connaissait déjà par les « reliefs Campana », les vases d'Arezzo et les stucs romains. Pour donner une idée de l'éclat de la peinture (à l'encaustique), M. Hartwig n'hésite pas à prononcer les noms de Titien et de Corrège.

Les *Notizie degli scavi* ont publié des photographies de ces peintures (septembre 1910); en voici deux spécimens. Le premier, qui fait suite à d'autres scènes non moins obscures, a été l'objet d'une hypothèse singulière de M. G. de Petra (p. 144). Prenant texte d'un passage laconique de Pausanias (VIII, 23, 1), sur un rite de flagellation des femmes à Alea en Argolide — passage que lui a signalé M Macchioro — M. di Petra pense que la jeune fille agenouillée sur la gauche est sur le point de subir cette initiation qui l'effraye, tandis que la jeune fille à droite, l'opération terminée, danse comme une Bacchante, *plena deo*. Cette scène et les deux précédentes se rapporteraient à la flagellation rituelle. Je n'en crois rien.

S. R.



Fig. 2. — Satyre dansant (*Notizie*, 1910, pl. 9).

Musées Nationaux.

Par décrets du 21 juillet 1910, MM. Guiffrey, Marquet de Vasselot, Ch. Masson et Henri Hubert ont été nommés conservateurs-adjoints des musées du Louvre (Peinture et Renaissance), du Luxembourg et de Saint-Germain.

Lors de la mort d'Alexandre Bertrand, dont j'étais le conservateur-adjoint et que je remplaçai à titre de conservateur (1902), M. Hubert, attaché libre depuis plusieurs années, aurait dû être nommé conservateur-adjoint ou, du moins, attaché titulaire. On n'en fit rien, parce que les cadres du Louvre étaient tellement encombrés (3 fonctionnaires à l'Égypte, 3 à la sculpture antique, 3 à la peinture) qu'il n'y avait aucun crédit disponible pour Saint-Germain — bien plus, que très peu de fonctionnaires, sur ceux qui étaient titulaires, touchaient l'intégralité de leur traitement. Saint-Germain a dû se contenter, *pendant huit ans*,

d'un conservateur et d'un attaché libre, alors que les collections de ce Musée s'accroissent plus vite que celles de tous les autres Musées nationaux réunis.

Il est heureux que cet état de choses ait pris fin.

Salomon REINACH.

Au Musée de l'Ermitage.

La belle collection de tableaux hollandais réunie par M. Semenow a été acquise pour l'Ermitage au prix (très modéré) de 250.000 roubles; M. Semenow en conservera la jouissance sa vie durant. Les porcelaines et objets d'argent du Palais d'Hiver ont été transportés à l'Ermitage; ce musée s'est débarrassé, au profit de l'Académie des Sciences, d'un certain nombre de « souvenirs historiques » qui encombraient la galerie dite de Pierre le Grand. La section des antiques s'est enrichie d'un trésor d'objets en or, pesant plus de 16 kilos, qui a récemment été découvert dans le Caucase (gouvernement de Stavropol). Enfin, un *S. Sébastien* de Pérugin, exposé pour la première fois en 1908, a été acquis pour la galerie de peinture, dont un nouveau catalogue illustré est en préparation. Toutes ces mesures, et d'autres encore, font honneur à l'activité du nouveau directeur général, le comte Dimitri Tolstoï, frère du comte Yvan, le collaborateur de Kondakoff[1].

S. R.

Le Musée Ashmoléen en 1909.

M. Arthur Evans ayant donné sa démission, M. Hogarth est devenu directeur de ce Musée. Un *Guide* de la collection a été imprimé et mis en vente le 1[er] janvier 1910. Comme les registres étaient en retard, M. Hogarth a engagé un savant et trois demoiselles auxiliaires pour les mettre à jour.

Section égyptienne. — Manche de miroir en ivoire avec figure d'hippopotame; vase avec une chasse d'hippopotame peinte sur la panse (fouilles d'Ayrton à El-Mehasna et Abydos). — Fresque de danseuses, XVII[e] dynastie (fouilles de Petrie à Thèbes). — Graffite araméen sur marbre avec le nom d'Artaxerxès (Memphis).

Préhistorique européen. — Vases peints, statuettes et silex provenant d'une station néolithique de l'est de la Galicie[2]. Ces trouvailles se relient à celles de la Roumanie et de la Bessarabie, apportant ainsi un notable enrichissement à notre connaissance de l'archéologie danubienne.

Hache de bronze de Nuraghi sa Serra (Sardaigne). — Fibules en argent et en bronze, données comme provenant de la Chersonnèse de Thrace ou de Cyzique (époque incertaine).

Époque des invasions. — Grâce au don de la collection anglo-saxonne et franque de Sir John Evans, dû à la libéralité de son fils Arthur, le Musée possède aujourd'hui une admirable série d'antiquités germaniques, gothiques, scandinaves, saxonnes, lombardes, etc. On attend un catalogue illustré de cette section.

1. *Der Cicerone*, juillet 1910, p. 496.
2. Cf. *L'Anthropologie*, 1901, p. 184.

Archéologie grecque. — Vase attique à figures rouges avec Borée poursuivant Orithye (don de M. P. Gardner).

Antiquités asiatiques. — Sceau hittite avec inscription sur les deux faces; divinité hittite assise, bronze d'Emèse ; céramiques de la Cappadoce et du Pont.

S. R.

Au Musée de New-York.

Dans le 40e rapport annuel du Musée Métropolitain (New-York, 1910), on lit à la p. 32 : « La collection de tapisseries s'est accrue de plusieurs pièces importantes, dont les principales sont trois riches tapisseries françaises du début du XVe siècle ».

Ces pièces splendides, autrefois chez M. S. Bardac, qui les exposa aux *Primitifs français*, où elles furent l'objet de l'admiration générale, avaient été acquises, à l'unanimité, par le Comité consultatif des Musées Nationaux; le ministre compétent refusa sa signature; le lendemain, ces trois tapisseries furent achetées pour le Musée de New-York.

La perte de ces tapisseries françaises est un malheur pour le Louvre, où elles auraient tenu lieu des grands cartons du XVe siècle qui n'existent plus.

S. R.

— Sommaire de la *Gazette des Beaux-Arts* d'août 1910. — *La Chine en France au XVIIIe siècle*, par M. Raymond Kœchlin. — *L'« Adoration des Mages » de Hugo van der Goes à Monforte*, par M. Salomon Reinach. — *L'Estampe satirique et la Caricature en France au XVIIIe siècle* (3e article), par M. André Blum. — *Servandoni* (1695-1766), par Mlle Jeanne Bouché. — *L'Académie de Parme et ses Concours à la fin du XVIIe siècle*, par M. Louis Hautecœur. — Correspondance de Bruxelles : *L'Exposition de l'Art belge au XVIIe siècle* (1er article), par M. Henri Hymans. — Bibliographie : *Histoire de l'art publiée sous la direction de M. André Michel*, par M. Auguste Marguillier. — Trois gravures hors texte : *Commode en laque, de style chinois*, signée de Guignard (Ministère des Finances, Paris) : héliotypie Fortier et Marotte. — *L'Adoration des Mages*, par Hugo van der Goess (Collège des Escolapios, Monforte) : héliotypie Fortier et Marotte. — *Aux pentes de Tivoli*, gravure sur bois originale de M. Pierre Gusman (Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts). — 35 illustrations dans le texte.

— Sommaire de la *Gazette des Beaux-Arts* de septembre 1910. — *Les Signatures des Primitifs. — L'« Histoire du Bon Roi Alexandre » du Musée Dutuit et les inscriptions de ses miniatures*, par M. F. de Mely. — *Divers portraits de Pascal et des siens*, par M. Albert Ojardias. — *L'Art français et la Suède de 1637 à 1804*, par M. P. Lespinasse. — *« Bruges mystique » par M. Emile Lequeux*, par M. C. R. M. — *Monsieur Auguste* (3e et dernier article), par M. Ch. Saunier. — *L'Estampe satirique et la Caricature en France au XVIIIe siècle* (4e article), par M. André Blum. — Correspondance d'Allemagne : *L'Exposition d'art musulman à Munich*, par M. R. K. — Trois gravures hors

texte : *Masque mortuaire de Pascal* . héliotypie Fortier et Marotte. — *Une dentellière à Bruges* ; eau-forte originale de M. Emile Lequeux. — *Les Deux Beautés*, gouache par J.-R. Auguste (collection Alfred Beurdeley) : héliotypie Fortier et Marotte — 53 illustrations dans le texte.

BIBLIOGRAPHIE

A. H. Smith. *The Sculptures of the Parthenon, with an introduction and commentary* (publication du *British Museum*). Londres, Longmans, 1910. In-fol., vii-70 p., avec 92 pl. et 133 gravures dans le texte. — Projeté par Murray, dont le dessein fut repris par Cecil Smith, ce grand ouvrage, sous sa forme actuelle, est l'œuvre très méritoire du conservateur des antiques, M. Arthur Hamilton Smith, aidé de MM. Bosanquet, Platt et d'autres savants. C'était, pour le Musée Britannique, un devoir de piété de recueillir et de publier tous les fragments de la décoration du grand édifice dont il possède, grâce à Lord Elgin, les morceaux les plus importants et les plus nombreux. Le texte, volontairement bref dans la partie historique, doit être complété par l'admirable *Guide to the sculptures of the Parthenon*, réédité par M. A. Smith en 1908; il est entremêlé d'une foule d'illustrations très intéressantes et contient toutes les informations désirables sur l'état actuel des sculptures et sur les moulages et dessins qui en tiennent lieu. La plupart des planches sont d'une exécution parfaite et rappellent les meilleurs travaux de M. Dujardin. Pour les métopes encore en place, les essais de téléphotographie n'ayant pas réussi, on a eu recours à des grandissements nécessairement un peu *flous*. A cet égard, comme pour les éléments d'architecture, la grande publication du Parthénon commencée par la maison Eggimann, sous la direction de M. Collignon (1910), ne sera nullement superflue, le photographe génevois M. Boissonnas ayant pris des clichés de premier ordre dans des coins presque inaccessibles du monument. — Je me plains du format et du poids excessif des planches ; tout cela aurait pu être réduit de moitié, sans inconvénient pour la clarté des images et au grand profit des lecteurs que les prouesses de Bybon à Olympie ne rendent pas jaloux. S. R.

Arthur J. Evans. *Scripta Minoa.* The written documents of Minoan Crete, with special reference to the archives of Knossos. Vol. I. The hieroglyphic and primitive linear classes, with an account of the discovery of the prephœnician scripts, their place in Minoan story and their Mediterranean relations. T. Ier, Oxford, Clarendon Press, 1909. In-4°, xii-302 p., avec 13 planches et nombreuses figures. — L'archéologue de génie auquel nous devons ce grand ouvrage a deviné un monde avant de le déterrer. Quelques indices lui ont suffi autrefois pour ajouter un chapitre nouveau à l'histoire de l'écriture et de la civi-

lisation préhellénique; la pioche à la main, il en a retrouvé les archives dans le sol de Knossos. C'est un triomphe sans exemple dans nos études; il faut invoquer Le Verrier et sa découverte de Neptune pour en citer l'équivalent dans un autre domaine. Tant qu'on n'aura pas mis la main sur une inscription bilingue, l'écriture minoenne gardera sans doute son secret; mais tout ce que peut faire l'esprit le plus pénétrant pour préparer une révélation si féconde, on le trouvera dans l'admirable exposé qui remplit ce volume. Ajouter des éloges serait superflu et même impertinent. Κτῆμα εἰς ἀεί.

S. R.

René Dussaud. *Les civilisations préhelléniques dans le bassin de la mer Egée*. Paris, Geuthner, 1910 Gr. in-8, VIII-314 p., avec 207 gravures et 2 planches. — Depuis le volume du grand ouvrage de MM. Perrot et Chipiez consacré à la Grèce primitive (1894), on ne nous avait donné aucun tableau d'ensemble des vingt siècles qui précédèrent l'éclosion définitive du génie grec. M. Dussaud avait pris cette vaste matière — devenue si vaste par suite des fouilles de Crète — pour thème de leçons à l'École d'anthropologie; il a très bien fait de réunir ces leçons et de les mettre au courant des dernières recherches. Orientaliste expert, bon archéologue, critique avisé et très prudent, l'auteur avait toutes les qualités voulues, y compris la clarté du langage, pour tracer à grands traits une esquisse à la fois exacte et séduisante. Les six chapitres traitent de la Crète préhellenique, des Cyclades, de Troie, Mycènes et Tirynthe, de Chypre (excellent et neuf), des cultes et mythes, des peuples égéens et de leur civilisation, y compris la question de l'alphabet, qu'ont renouvelée les découvertes de M. Evans. Dans une seconde édition, bientôt nécessaire, il faudra un chapitre de plus sur la Thessalie et la Thrace qui commencent aussi à sortir de l'ombre. Quelques assertions et beaucoup de dénégations de M. Dussaud pourront être discutées; mais tout le monde rendra hommage à son talent, à sa bonne foi et à la richesse de son information. C'est un livre à lire et à relire[1].

S R.

Robert Forrer, *Urgeschichte des Europaers*. In-12, v-584 p. avec 190 planches et 339 figures. Stuttgart, Speemann, 1909. — Après nous avoir donné, en 1907, ce *Reallexikon* si recommandable pour tout ce qui touche au préhistorique et aux peuples barbares de l'Occident, le Dr Forrer a voulu compléter son œuvre en retraçant, sous le nom d'*Histoire primitive de l'Européen*, l'évolution de la civilisation occidentale, des origines à l'etablissement de l'empire romain. C'est, en quelque sorte, le pendant de ce que M. de Morgan nous a donne pour l'Orient dans ses *Premières Civilisations*. Si l'ouvrage ne

1. Voir une critique détaillée et sympathique de cet ouvrage par le P. Vincent (*Revue biblique*, 1910, p. 596 et suiv.). L'auteur félicite M. Dussaud de ne point croire aux survivances du totémisme dans le monde égéen et trouve ce « verdict » « très méritoire, puisque, malgré toute sa raison d'être, il expose M. D. aux sévérités d'un *index* vigilant et énergique » (p. 598). Le P. Vincent me prendrait-il pour un membre de la Commission biblique?

comporte pas de bibliographie, il est, ce qui vaut mieux à bien des égards, illustré de près de 1.500 figures, toutes accompagnées de l'indication de provenance. La riche collection de M. F. en a fourni bon nombre, mais ce n'est pas le seul apport personnel de l'auteur : il ne s'est pas fait faute à l'occasion d'exposer quelques-unes de ses découvertes ou de reprendre certaines de ses théories. Rappelons les plus intéressantes. A l'abri-sous-roche de La Ferrassie, M. F. aurait trouvé, avec Peyrony, sous une couche de Moustérien ancien, un strate de sable jaune contenant des éolithes et des pièces de l'Acheuléen ancien (on sait que, dans la couche moustérienne, Peyrony a découvert, en septembre 1909, un squelette qui forme le pendant de celui qu'ont trouvé en 1908 Hauser et Klaatsch dans la couche correspondante du Moustier et dont Forrer, pl. 13, publie le crâne d'après une photographie inédite). — Le fameux « mur païen » de Sainte-Odile en Alsace, auquel M. F. a consacré une excellente monographie en 1899, aurait été élevé en plein âge du bronze autour d'un temple primitif formé de six pierres debout, dressées sur le plateau supérieur autour d'une dépression circulaire creusée dans le roc ; dans une prairie qui s'étendait au pied de ce plateau et que jonchaient des tessons néolithiques, M. F. a retrouvé plus de cent cercles de ce genre, formés de petites pièces de calcaire et s'emboîtant l'un dans l'autre jusqu'à atteindre $1^{m},70$ de diamètre; ces cercles, comme ceux de Stonehenge et d'Avebury, seraient en rapport avec le culte solaire. — De son mémoire sur les poids et mesures aux époques primitives, paru en 1906-7 dans l'*Annuaire de la Société pour l'histoire de l'Asace-Lorraine*, il reprend une thèse intéressante : grâce au cuivre de Chypre, que leurs navires apportaient sur les côtes septentrionales de la Méditerranée, les Crétois ont, de 1600 à 1200, joué un grand rôle dans le développement de l'âge du bronze européen ; aussi, les unités de poids et de mesure que l'on trouve alors en usage sont-elles la mine créto-éginétique de 618 gr. et la coudée créto-éginétique de 33,3 cm. Quand les Crétois perdirent leur hégémonie maritime au profit des Phéniciens, c'est le système phénicien qui fut adopté en Occident : la mine de 728 gr., la coudée de 44 cm. environ qui, répétée mille fois, donne la *leuga* gauloise de 2.220 m ; deux mille fois, la *rasta* germanique de 4.440 m. Dans un autre mémoire, paru dans le même périodique, M. F. a soutenu que le trésor de Tayac-Libourne représentait une partie du butin fait par une des bandes des Cimbres et enfouie par elle avant de passer en Espagne ; toute une série d'autres trésors, contenant des monnaies de peuplades que Cimbres et Tigurins avaient pu piller, à Courcoury près de Saintes, à Podmokl en Bohême, à Gager et Irsching en Bavière, à Saint-Louis près Bâle, marqueraient semblablement des étapes de leur migration. Dans sa récente *Keltische Numismatik der Rhein und Donau'under* comme ici, M. F. maintient ses conclusions contre les critiques de M. Blanchet (*Revue des Études anciennes*, 1909).

Bien entendu, ces diverses théories sont sujettes à discussion et je les rappelle seulement pour montrer que l'ouvrage du Dr F. est loin d'être un simple précis sans originalité. Même lorsqu'il se borne à résumer clairement les idées généralement admises, on sent toujours qu'il en a suivi depuis longtemps le développement, qu'il a vu, manié et même dessiné la plupart des pièces sur

lesquelles elles reposent, que ce n'est jamais sans un examen attentif et mûre réflexion qu'il les adopte. Bien plus que l'ouvrage de même titre de Sophus Müller, trop personnel pour qu'on puisse le suivre avec sécurité, le manuel du savant Alsacien aurait mérité d'être traduit en français. Il suffirait de le munir de la bibliographie dont son *Reallexikon* contient les éléments pour fournir à la fois à nos archéologues un manuel qui les aidât à se mettre rapidement au courant des faits acquis de la préhistoire et à nos préhistoriens le précis synthétique qui leur permît, dans leurs études de détail, de ne pas perdre de vue les grandes lignes de l'évolution de la civilisation dans l'Europe occidentale.

A. J.-Reinach.

Camille **Enlart** et Jules **Roussel**. *Catalogue général illustré du Musée de sculpture comparée au Palais du Trocadéro*. Paris, Picard, 1910. In-8, VIII-295 p., avec nombreuses photogravures. — Ce catalogue très soigné annule les précédents et les complète; il est disposé d'une manière pratique pour l'étude; j'y regrette seulement l'absence de toute référence, alors qu'on pourrait en donner *une* pour chaque objet publié. — A. 35, la stèle autrefois à Strasbourg est certainement mithriaque. A, 36, il est téméraire d'affirmer que la croix gammée et la palme soient « symboles d'Apollon et d'Artémis ». C, 146, je n'aurais pas écrit, à propos du groupe de la Visitation à Reims : « La Vierge et sainte Elizabeth procèdent évidemment de figures antiques telles que les prêtresses du Musée Britannique à Londres et présentent une grande analogie avec deux statues de la cathédrale de Bamberg ». Il eût fallu, je crois, spécifier les statues de Londres auxquelles le texte fait allusion et constater, non pas seulement l'analogie du groupe de Reims avec celui de Bamberg, mais le fait indéniable que le groupe de Bamberg est une imitation, presque une copie de celui de Reims. F, 285, il y a longtemps que la collection Somzée est dispersée. H, 32-33, il n'y a aucune raison de répéter la désignation ridicule des bas-reliefs du duc de Loulé « quadriges dits de l'Hercule mélampyge »; la provenance « Herculanum » devrait être suivie d'un gros point d'interrogation. — Le volume se termine par un excellent index des noms de personnes et de lieux[1].

S. R.

Eugen **Fehrle**. *Die Kultische Keuschheit im Alterthum*. Giessen, Topelmann, 1910. In-8, XII-250 p. — Quelque jugement qu'on porte sur telle ou telle explication tentée par l'auteur — et j'en ai rencontré que je ne crois pas justes — il a le grand mérite d'avoir réuni pour la première fois et classé méthodiquement tous les témoignages grecs et romains relatifs à la chasteté cultuelle dans l'antiquité. C'est un grand sujet et l'un des plus importants qu'on puisse aborder dans le vaste domaine des religions. Après cinq chapitres préliminaires, consacrés surtout à définir les idées de pureté et de souillure ainsi que

1. Le papier est mince, ce qui est bien, mais il est de mauvaise qualité et peu solide. Un catalogue devrait se vendre ébarbé : on ne peut attendre d'un visiteur qu'il perde vingt minutes à couper les pages de son *Guide*.

les conditions particulières imposées aux ministres du culte, M. Fehrle étudie successivement : 1° La chasteté des prêtres et des prêtresses (en suivant l'ordre des cultes); 2° La chasteté des fidèles qui prennent part aux cultes sans être prêtres; 3° La chasteté des laïcs. Puis viennent trois chapitres sur les périodes où la chasteté est exigée, sur les divinités vierges, sur la chasteté cultuelle dans la religion romaine. L'ouvrage se termine par un essai sur l'évolution historique de la chasteté cultuelle et par deux appendices sur le myrte et les mariages sacrés ou ἱεροὶ γάμοι. L'ouvrage est dédié à la mémoire d'A. Dieterich, dont on reconnaît partout la bienfaisante influence. L'auteur connaît bien la littérature française, mais paraît moins familier avec les écrits des *hiérologues* anglais (Hartland, Crawley).

S. R.

A Giulio Beloch. *Saggi di storia antica e di archeologia.* Rome, Loescher, 1910. In-8, x-370 p., avec gravures. — Les élèves et amis de M. le prof. Beloch ont publie ce volume de mélanges pour célébrer la trentième année d'enseignement de leur maître à l'*Ateneo Romano*. Ils auraient mieux fait de donner leurs mémoires à des *Revues* existantes et de commander le buste en marbre de M. Beloch, pour conserver, mieux que par l'héliogravure du frontispice, le souvenir des traits bibliques du professeur. Mais puisque ce volume existe, *invita Minerva*, il faut en indiquer le contenu; je me borne à signaler les travaux proprement archéologiques : 1° G. Colasanti, *Le périmètre antique de Reate* (avec plan, p. 36) ; 2° E. Pressi, *Types de la statuaire dans les reliefs sépulcraux attiques*; 3° L. Mariani, *Le Disoterion du Pirée*; 4° G. Pasquale, *Epigramme métrique de Crète* (5 distiques qu'il aurait fallu traduire) ; 5° P. Orsi, *Sur la protohistoire et l'histoire de Locres* (Sicules à Locres ; sanctuaire de Proserpine); 6° G. Corradi, *Le dignitaire dit* : ὁ ἐπὶ τῶν πραγμάτων ; 7° G. Cultrera, *Le prétendu Apollon du Tibre* (serait un Thésée) ; 8° R. Paribeni, *Monuments de l'art alexandrin dans les musées de Rome* (tète en granit d'un Ptolémée, p 200-201; tête de nègre, p. 204-205; tête d'enfant chauve, p. 214); 9° L. Pernier, *Monument du culte de Rhea à Phaestos* (important). Comme de juste, dans un recueil dédié à M. Beloch, les mémoires relatifs à l'histoire grecque sont nombreux. Il est tout à fait regrettable que ce volume ne soit pas pourvu d'un index.

S R.

Papers of the British school at Rome. Vol. V. Londres, Macmillan, 1910. Gr. in-8, xiv-471 p., avec 47 planches, 2 cartes et 30 gravures dans le texte. Prix : 52 francs. — Ce nouveau volume des *Papers* est le plus gros et le plus coûteux de la série; il contient d'ailleurs des mémoires fort intéressants, dont je puis seulement donner la liste : 1° T. W. Allen, *Le texte de l'Odyssée* (étude particulière des mss. italiens); 2° D. Mackenzie, *Dolmens, tombes des géants et nuraghes de Sardaigne* (développement des dolmens sardes qui donnent naissance au type des tombes de géants ; on ne peut plus dire que les dolmens manquent en Sardaigne et en Corse); 3° T. E. Peet, *Contributions à l'étude de la préhistoire à Malte* (ne pas exagérer l'influence égéenne, comme

l'a fait Mayr); 4° A. J.-B. Wace, *The reliefs in the palazzo Spada* (étude d'ensemble sur cette classe de reliefs, avec essai de détermination chronologique : les plus anciens contemporains de l'ère chrétienne [Grimani, Polyphème], les plus récents de 160 ap. J.-C.); 5° C. L. Woolley, *La Città dans la vallée du Sabato* (Picenum); 6° T. Ashby, *La topographie classique de la campagne romaine* (3e partie, section II, la Voie Latine; ce long mémoire se termine par un index); 7° H. Stuart Jones, *Interprétation historique des reliefs de la Colonne Trajane* (à la p. 449, carte des voyages et campagnes de Trajan, avec comparaison des tracés admis par l'auteur, par Cichorius, Petersen, Benndorf, Domaszewski et Weber); 8° F.-G. Newton et T. Ashby, *Le columbarium de Pomponius Hylas* (via Latina, vigna Sassi; bons dessins et planches en couleurs).

S. R.

Emm. **Rhikakis**. Βεράτιον. Ἱστορικὴ, ἀρχαιολογικὴ καὶ λαογραφικὴ πραγματεία. Athènes, à l'Hestia, 1910. In-8, 47 p. avec gravures. — L'éparchie de Beration est située à l'ouest de la Macédoine; c'est l'ancienne *Ellopie* ou *Orestiade*. M. Rhikakis a raconté l'histoire de cette région, en a décrit les antiquités (entre autres trois têtes de marbre d'époque romaine, fig. 2-4), les documents épigraphiques[1], les monnaies. La partie la plus intéressante de cet opuscule concerne les mœurs et coutumes locales, les proverbes et les chansons populaires. On peut regretter que de pareils documents ne soient pas publiés sous une forme moins éphémère.

S. R.

Osw. Rubbrecht. *L'origine du type familial de la maison de Habsbourg.* Bruxelles, Van Oest, 1910. Gr. in-8, v-152 p., avec planches dans le texte. — Cette étude d'iconographie est très intéressante. L'auteur montre que les stigmates du type physique des Habsbourg s'expliquent par l'existence d'une triple rangée d'ancêtres (espagnols, autrichiens, bourguignons) qui présentaient partiellement le même type : il n'y a pas eu seulement transmission, mais accumulation de caractères. Mais ce qu'il y a de plus important pour les historiens de l'art, c'est la preuve irrécusable : 1° que le roi Mage agenouillé de Memling (1479) est un portrait de Charles le Téméraire; 2° que sa femme Marguerite d'York est figurée, sous les traits de sainte Barbe, dans une célèbre composition de ce peintre à Bruges; 3° que la sainte Catherine du même tableau est le portrait de Marguerite de Bourgogne. L'illustration est abondante et de très bonne qualité. S. R.

Louis Réau. *Les Primitifs allemands.* Paris, Laurens, s. d. (1910). In-8, 128 p., avec 24 gravures. — Ouvrage élégant, écrit par un connaisseur qui sait se borner. M. Réau réagit avec raison contre la faveur exclusive accordee par le romantisme à l'école de Cologne, pour rendre pleine justice aux plus

1. P. 19, inscription funéraire romaine (6 lignes) assez mal transcrite; c'est l'épithète d'une Caecilia qui vécut avec son mari *sine querela sanctissime.* — P. 20, inscription byzantine d'Andronic Comnène.

beaux génies de l'art allemand avant Dürer, Conrad Witz, inspiré de Van Eyck, et Michael Pacher, inspiré des Padouans. Voici quelques observations. P. 40, je crois qu'il faut tenir compte de l'influence des miniaturistes français des premières années du xve siècle sur le style particulier aux peintres de Cologne. — P. 44, l'autel des Clarisses ne peut être de la même main que la Madone à la fleur de pois; cet autel a été peint par un maître plus archaïque et entièrement repeint à l'époque de la Madone en question. La plus grande partie de ces repeints ont été récemment enlevés. — P. 111, je ne puis croire (d'accord avec la plupart des critiques) que les volets du rétable de S. Sébastien soient de Holbein l'ancien *seul*; il dut y être aidé par son fils. — P. 125, bibliographie : le *Bilderschatz* n'a pas paru en 1900, mais de 1889 à 1900; les *Meisterwerke westdeutscher Malerei* devaient être nommés; le troisième volume de Wœrmann n'a pas encore paru (que je sache). Enfin, parmi les *Repertoires* cités, je réclamerais une place pour le seul ouvrage qui porte ce titre si le hasard ne voulait que j'en fusse l'auteur.

S. R.

S. Reinach. *Répertoire de la statuaire grecque et romaine.* T. IV. Avec 4.000 dessins. Paris, Leroux, 1910. xx-662 p — *Répertoire des peintures du Moyen Age et de la Renaissance.* Tome III. Avec 1.350 dessins. Paris, Leroux, 1910. I-861 p. — Ces deux volumes ont été mis en vente simultanément, fin décembre 1910. Je me permets de les signaler à nos lecteurs. Ils se terminent, l'un et l'autre, par des index récapitulatifs qui annulent les précédents [1].

S. R.

*
* *

Erratum. — M. Ch. Bruston nous signale une erreur typographique (*Revue*, 1910, II, p. 104), qui mérite d'être corrigée. Il ne s'agit pas d'une *sépulture*, mais d'une *sculpture* relative à Calvin ; elle représente un âne en chaire avec l'épigraphe : *Calvin le P(rétendu) Réf(ormateur)*. On avait lu à tort : *Calvin le père*.

1. Le tableau *Peintures* III, p. 21, 1 n'est pas à sa place ; la notice qui le concerne est à biffer.

REVUE DES PUBLICATIONS ÉPIGRAPHIQUES

RELATIVES A L'ANTIQUITÉ ROMAINE

Septembre-Décembre.

AMERICAN JOURNAL OF ARCHAEOLOGY, 1910.

P. 51 et suiv. Ralph Van Deman Magoffin. Inscriptions du Latium; correction de certains textes du *Corpus*.

P. 318 et suiv. Henry H. Armstrong. Inscriptions de Privernum, funéraires ou déjà connues.

ANZEIGER FÜR SCHWEIZERISCHE ALTERTUMSKUNDE, 1909.

P. 111-129. V. Jahn. Étude d'ensemble sur les tuiles romaines de Windisch (*Vindonissa*), avec le tableau et la reproduction des divers types d'estampilles militaires retrouvés.

ARCHAEOLOGIAI ERTESITÖ, 1908.

P. 285. A. Hekler. A *Aquincum* (Pannonie).

127)

I N V I C T O
M I Ꝅ Æ P ·
Æ L · A T T A
A C T Æ · L E
G · II · AD · P · F ·
A^T · V · S · L · M ·

L. 2 : *Mit(h)rae*; l. 4-6 : *actar(ius) leg(ionis) II Ad(jutricis) P(iae) F(idelis) Ant(oninianae)*.

P. 343-350. E. Mahler. A Dunapentele (*Intercisa*).

P. 345.

128)

DIS OIMNIBVS (*sic*)
SABINVS VET
SABINIANVS
VET EX VOT
B O S V I T (*sic*)

P. 346.

129)

I · O · M
T CLAV
PETRON
ANVS B F

L. 1 : *J(ovi) O(ptimo) M(aximo)*; l. 4 : *b(ene)f(iciarius)*.

P. 348.

130)

SIL · D
EO · S ·
AVR
MAR
v.s.l.m.

Sil(vano) deo s(ancto) ou *s(acrum), Aur(elius) Mar....*

P. 359. J. Lukcsics. A Somlyo-Vasarhely (près de Dunapentele).

131)

AVR · RVFINVS ML
CHO · ∞ · HIMISE ·

N · XX · COSOBRINO
E · AVR · IEZENA
AVIÆ · N · L · XXX · AVR ·
PROCVLINVS ·
PEQVARIVS LEG ·

L. 1 et 2 : *m(i)l(es) c(o)ho(rtis) miliariae Himise(norum)*; l. 4 : *Iezena(e)*.

ID., 1909.

P. 22-56. J. Haspel. Étude d'ensemble sur la décoration des autels romains de Pannonie ; nombreuses figures ; les inscriptions que portent ces autels sont déjà connues.

P. 162. E. Teglas. Environs de Potaïssa.

132) I O M F
P AEL MA
XIMIA
NVS AVGV
COL V S

L. 4 et 5 : *Augu(stalis)* ou *augu(r) col(oniæ)*.

P. 238-245. Ed. Mahler. Inscriptions de Dunapentele.

P. 238.

133) PRO · SALVTE · ET · VICTORIA ·
GERM · IMP · CÆS · M · AVR · SEVERI ·
ANTONINI · PI · FELICIS · AVG ·
PARTH · MX · BRIT · MAX · GERMANICI ·
5 MX · PONTIF · MAX · P · P · TRIB · POT ·
COS IIII · DEO PATRIO · SOL · ELA
GABALO · MIL · COH · ∞ · HEM · ANTON ·
DEDICATVM · OPVS · X KAL · SEPT
MESSALA ET SABINO COS

L. 2 : *Germ(anica)*; l. 6-7 : *deo patrio Sol(i) Elagabalo mil(ites) coh(ortis) miliariae Hem(esenorum) Anton(inianae)*. Date : 214 ap. J.-C.

P. 239.

134) MERCVRIO
LVCRORVM
POTENTI
AVREL MES
5 NEGOTIA
PRO SAL
S V A

L. 5 et 6 : *Aurel(ius) Mes..... negotia(tor)*.

Ibid.

135) LIBERO PATRI
AVREL · MO
RTIMVS
VET · PRO S
ALVTE SVE ET S
VORVM
V · S · L · M ·

Ibid.

136)

D EX M

M · AVR · HERACLITVS · VET · COHORTIS · ∞ · HEM ·
AN · LXX · VIVS · FECIT · SIBI · ET · AVRELIS · HERACLITO · ET ·
SERENO · VIVIS · FILIS · SVIS · ET · SERENAE · H · M · H · N · S ·

L. 4 : *h*(*oc*) *m*(*onumentum*) *h*(*eredem*) *n*(*on*) *s*(*equetur*).

P. 240.

137)

d · M

M AVR CERDON VE EX CVR
CH ∞ HEM DOM ARTHVSA
SIBI ET AVRELIAE IVLIAE SVAE ET
M AVR SILVANO FIL Q V N XVI
ET AVR HELIODORAE Q V N XXVI
ET AVR IMMEDAEV Q V N XXIII
FILO ET M AVR VNGENTO Q V N VIII
ET M AVR HELIODORO NEPOT FCMM

L. 2 : *vet*(*eranus*) *ex cur*(*atore*); l. 3 : *dom*(*o*) *Ar*(*e*)*thusa*); l. 9 : *f*(*aciendum*) *c*(*uravit*) *m*(*onumentum*) *m*(*emoriae*)?

P. 241.

138) *d* M

aur· CONSTITVTO
*m. le*G · II · ADI · P · F · VI
*a. xx*IIII · STIP · IIII · FILI
*o ce*CIDIT · IN · BELLO
*germ*ANICO · ET · SEPTI
*quin*TILLAE · MATRI · SVA
ET · AVR · CONSTITVTAE
*fil. vi*VE · ET · AVR PVDENTIL
lae FIL · SVA · ET · AVR · CV
*pit*O FIL SVO · ET AVR CV
*pit*IANO · FIL · SVO · AVR ·
*he*CATVS · VE · EX ALAE (*sic*)
*I th*RACVM · PATER
F· C·

P. 242.

139)

SENIO COMATONIS F NAT
ERA *a*N XXX INCER IN AG
*r*O MATVIA MATER EIVS
SIBI ET F VIVA T P

L. 1 et 2 : *nat*(*ione*) *Era*(*viscus*); l. 4 : *t*(*itulum*) *p*(*osuit*).
Ibid.
P. 245.

140)

*num*INI · DIANAE · T*if*ATINAE
pro SALVTE · IMPP · SEP · SEVERI ET
*m aur a*NT · AVGG · PO////////// PII · FeLICIS
*invict*I · PRINCIPIS · AGENTE BAE*b*IO CAECILLIANO
ODORINO · TRIB · COH ∞ HE/////MORCVM
LLI · IVNC · TRIB · NCOH//////////TEMPLVM
a SOLO EXSTRVXERV*nt*

L. 5 et 6. Le texte semble iusuffisant.

P. 270. Ad. Cserni. A *Apulum* (ci-dessus, n° 84).

P. 328-334. Ed. Mahler. Inscriptions de Dunapentele.

P. 329.

141) DEO
so LI · AELAGABALO · PRO ·
s ALVTE · IMPP · L · SEP · SEVERI ·
pi I · ET · M · AVR · ANTONI · PI E
l. SEP · GATAE · CAES · AVG · G · C
OH ∞ ANTO · HEMES C R S
c VI · SVB · BAEBIO CAE c ILIA
leg. au GG PRE EST Q MOD · Q F · QVIRINA RVFINVS TRIB
te MPLVM · A SOLO EXTRVXIT ·

L. 5 : *G[e]tae*; l. 6 : *c(ivium) R(omanorum) s(agittariorum)*; l. 7 : *Caeciliano* :

P. 330.

142) DEO · AZI *zo p*
RO *s* ALVTE · D · N *in*
VI*c*TI · AVG ET IVLI*ae*
A*g*VSTÆ · IVLIVS
fi r MANVS
V · S · L · M ·

Cf. *C. I. L.*, III, n° 875.

Ibid.

143) DEÆ DIANÆ
RĀ FVSCVS
PRo SE PRISCI
Ao ET VALER
IAo ET SVIS
V · S · L · M ·
MODESTO
ET PRoBo ©S

Date : 228 ap. J. C.
L. 2 : Début obscur.

P. 331.

144)
M · AVR · ALEXANDRO · VET · LEG · II · ADI · Q · V · ANN · LXX · ET · M ·
AVRELIAE · RVFINAE · EIVS · Q · V · ANN · ▨ET · M · AVR ·
VALERIANO · MIL · COH · ∞ · HEM · Q · V · ANN · XXIV · FIL · ET · M ·
AVRELIAE · VALERIANAE · Q · V · ANN · XVIII · FIL · EORVM
M · AVRELIANVS · VET · LEG · SS · EXTRAT · COS ·
COGNATIS · DIGNISSIMIS ·

L. 5 : *s(upra) s(criptae) ex(s)trat(ore) co(n)s(ularis)*.

P. 333.

145) IMP · CAES · M · AVR · *Commodus*
ANTONINVS · AVG · PIVS · SARM · GERM · BRITT ·
PONT · MAX · TRIB · POT · VI · IMP · IIII · COS · IIII · P · P ·
RIPAM · OMNEM · BVRGIS · A SOLO EX
TRVCTIS · ITEM · PRAESIDIS · PER · LOCA
OPPORTVNA · AD CLANDESTINOS · LATRV
CVLORVM · TRANSITVS · OPPOSITIS · MV
NIVIT · PER · L · CORNELIVM · FELICEM ·
PLOTIANVM · LEG · PR · PR ·

L. 5 : *praesid(i)s.*

ID., 1910.

P. 28-38. A. Heckler. Fouilles de Dunapentele en 1908 et 1909.

P. 30.

146) D M
AVR ISNR VERCVDVS S VET COH ∞
IEM EX DEC VIX ANN LXX AVR ISARI
CIA SCRBONA CON ET ISNRCIVS VERC
VDVS E ISNRCIVS MARCVS E AVR V
ERCVDA FL E COIEREDS VIVI SIB ET PAT
R PIENTSSIMO POSVERVNT

L. 2 : *Aur(elius) Isnir(cius) Verecundus*; *s(ignifer) vet(eranus)*; l. 3 : *ex dec(urione).*

Ibid.

147) IMP CAES
ANTONINO *Aug. p. f.*
COH I ∞ ANT *hem.*
SVB SEPT FLACCO
CVRANTE IVL*io*

L. 3 : *Ant(oniniana).*

P. 31.

148)
d M
VIXIT ANN.XX ET AVRELI*u*
S S C COH ∞ IEM FILIVS
Q P O S V I

L. 3 : *s(trator) c(onsularis)*; l. 4 : *q(ui) posui(t).*

P. 34.

149) LIBERO PA
TRI ET LI
BERE
AVRELius
MATVrus
CVravit

P. 68. L. Waczulik. Sur un sarcophage de Vaal (comté de Féjer, Hongrie).

150) D[illegible]s E C V N D M
INAE · FIL · AEL · SECVDI
NI · VET · EX · PF · COS · Q · VIX

N · XXIIII · D · XXX · ET · II · AEL ·
CESIANVS · PF · COS · CON
IVGI · DVLCISSIM E ·
F C

L. 3 : *ex* [*b*(*ene*)]*f*(*iciario*) *co*(*n*)*s*(*ularis*); l. 5 : [*b*(*ene*)]*f*(*iciarius co*(*n*)*s*(*ularis*).

P. 129. Et. Teglas. A Torda.

151) I · O · M ·
PETRON
MARCIA
V · L · S ·

P. 178. Ad. Cserni A *Apulum*.

152) D M
ZENONI
TARASI
MILES N
GERM V AN
XXXIII · IVLIA
MARITO PIEN
TISSIMO

L. 4 : *n*(*umeri*) *Germ*(*anorum*).

P. 182. G. Csallany. Sur un fragment de plaque de bronze.

153) IOVI · DVLCHENO · P · AEL
LVCILIVS · 7 · COH · I · A · PED

Dédicace à Jupiter Dolichenus; l. 2 : *centurio coh*(*ortis*) *I Al*(*pinorum*) *ped*(*itatae*).

ATENE E ROMA, 1910.

P. 65-75. A. de Marchi. La philosophie des morts dans les inscriptions funéraires latines : relevé des formules et maximes les plus intéressantes, d'après le *Corpus*.

ATTI DELLA R. ACCADEMIA DELLE SCIENZE DI TORINO, XLV, 1909-1910 (extrait).

G. de Sanctis. Notes d'épigraphie juridique. — 1° Sur le décret de Cn. Pompeius Strabo (*Ann. épigr.*, 1909, n° 30). Soutient contre Pais (*Studi storici*, II) que le document conservé ne peut être un fragment d'une grande table de bronze concernant d'autres cavaliers espagnols que ceux de la *turma Salluitana* et que la mesure prise par le général romain devait être autorisée par une clause de la *lex Julia de civitate*. — 2° Sur la table latine d'Héraclée, à propos de la thèse d'H. Legras. Elle daterait de 45 ap. J.-C. et serait un recueil d'extraits de lois romaines, fait par les soins et pour l'usage de la cité d'Héraclée.

BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE DU COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES, 1910.

P. 82 et suiv. Inscriptions funéraires de Thina (Tunisie).

P. 100 et suiv. Ballu. Fouilles d'Algérie en 1909. Un certain nombre d'inscriptions, généralement funéraires.

P. 124. Timgad. Quelques tombes de vétérans.

ID. PROCÈS VERBAUX DES SÉANCES. Avril 1910.

P. IV. Inscription d'Arles (plus haut, n° 77).

Mai 1910.

P. VIII. Merlin. Au kilom. 32 de la route de Tunis à Pont du Fahs.

154) DIVO · HADRIANO · PATRI ·
IMP · CAES · T · AELI · HADR · ANTONINI ·
AVG · PII · PONTIF · MAX · TRIB ·
POTEST · VIIII · COS · IIII · P · P ·
GERMANVS · PASSI · GERMANI · F ·
SVTVNVRC · OB · HONOREM · FLAM · PERP ·
QVINTAE · F · SVAE · EX · HS IIII · MIL · LIGITIM
STATVAM DIVI · HADRIANI · ET · L · AELI · CAES ·
ADIECTIS · A SE · HS ∞ DXXV · N D · D · S · P · F · ET ·
OB DEDICATIONEM VISCERATIONEM · ET ·
GYMNASIVM · POPVLO · DEDIT ·

P. IX. Sur un mausolée, à 800 m au sud du grand mausolée d'Aïn-Toga, à 70 kilom. au S. E. de Tripoli.

155) C · CLAVDIVS
C F COL PAVLVS
VETERANVS COM
MODIS HONORATVS
SIBI FECIT

Juin 1910.

P. II et suiv. Espérandieu. Dédicaces d'Alésia (plus haut, nos 121 et 122).

P. x. Gsell. A Aïn-Mouss (4 kilom. de Sétif).

156)
FO[redacted]ET
EV NYMPHIS S[redacted]NCTS EV
HIP SIMIS · OPERE · QVADRATO HIP
PI A · SOLO · [redacted]ESTITVIT PI
EVTYCHES ACT CVM · SVIS

Evhippi. — *Fo[ntibus] et Nymphis s[a]nctissimis; opere quadrato a solo [r]estituit Eutyches act(or) cum suis.* — *Evhippi.*

P. XI. Au village de Bouhira (O. N. O. de Sétif).

157)
IMP · CAES · ĐVI · MAGNI · ANTO[redacted]
NI · AVG · BRITT · GERM · PART M[redacted]
FLO ĐVI · SEVERI ARAB · ADIAB
PART · MX · NEP ĐVI COMMOD · ET ĐV
M · ANTONINI GERM SARM PRO
NEP . ĐVI ANTONINI PI ET ĐV HA
DRIANI ABNEP · ĐV · TRAIANI E ĐV
NERVAE · ADNEP[redacted]COL
NERV AVG MRT VE SITF
VIIII

L. 12 : *Col(onia) Nerv(iana) Aug(usta) Mart(ialis) vet(eranorum) Sitif(ensium).*

Juillet 1910.

P. III. Héron de Villefosse. A Périgueux (plus haut, no 123, complété par un fragment de Gruter).

158)

. . . . COR · A · POMP · DVMNOM*otus*
*t*RIB · MIL · LEG . . . . AE · PRAEF · FABR · AMPHIT*heatrum*
cum ORNAMENT*is omnibu*S · D · S · P · A · POMP · A · POMP · TER*tulli f.*
S · PERFICIEN*dum curavit* IDEMQ · DEDICAVIT

BULLETIN DE CORRESPONDANCE HELLÉNIQUE, 1910.

P. 249 et suiv. Ad. J.-Reinach. Inscription de Delphes déjà connue (*Neue Jahrb. für Philol.*, 1896, p. 740) et, à ce sujet, étude sur les rapports des Barbares du Danube et des Romains aux deux derniers siècles de la République.

P. 355 et suiv. Hatzfeld. Inscriptions de Délos.

P. 402 et 404. Bilingues mutilées.

P. 406.

159) Sur la moulure supérieure :

P PVMIDIVS L L M CASTRICIVS Q L
CN OTACILIVS Q L A CLAVDIVS SEX L

Sur la face du bloc supérieur

CN MESCINIVS M L
PHILOLOGVS APRODISIV
DOSITHEVS A GRANIVS Q L
ARCHIBIVS APRODISIV
C NERIVS M L HISCE
SIGNVM VOLCANI MERITO
STATVERVNT

Sur la face du deuxième bloc

HERACLIDES CASTRICI

L. 4 et 6 : *Aprodisiu* = Ἀφροδισίου.

P. 409.

160) ΛΕΥΚΙΟΣ ΓΝΑΙΟΥ
ΣΠΟΡΙΟΥ ΡΩΜΑΙ
ΟΣ ΑΠΟΛΛΩΝΙ
ΚΑΤ ΕΠΙΤΑΓΗΝ

BULLETIN DE LA COMMISSION IMPÉRIALE ARCHÉOLOGIQUE DE SAINT-PÉTERSBOURG, XXXIII (1909).

P. 2. Rostovtzew. Inscription de Vagharchepat en Arménie.

161)

IMP · CAES · M · AVRE ANTONI
AVG · GERM · VEX · LE · XV APL · ET
XII · FVL · FEC · SVB · C · ARRI
ANTONINVS *p*RES ES P
POP MACRII[illegible] TRB · CH ∞ . EQ · C · R ·
ET · TIT · AVR · VARVS · 7 · LG XV APL
PREPOSITI [illegible]

L. 4 : *P. Pop*(*ilius*) *Macrin*[*us*] *tr*(*i*)*b*(*unus*) (*c*(*o*)*hortis*) *miliariae eq*(*uitatae*) *c*(*ivium*) *r*(*omanorum*).

Cf. une vexillation de la légion XV Apollinaris envoyée sous Commode en Arménie (*C. I. L.*, III, n° 6052).

BULLETTINO COMUNALE DI ROMA, 1909.

P. 212-274. D. Vaglieri. Préneste et son temple de la Fortune. Utilisation des textes épigraphiques.

P. 275-279. L. Cantarelli. Une inscription de l'amphithéâtre Flavien. Commentaire du *C. I. L.*, VI, n° 32202 (date : 439 ap. J.-C.).

P. 290-318. G. Gatti. Récentes trouvailles d'antiquités à Rome et

dans les environs (inscriptions déjà reproduites ici d'après les *Notizie degli Scavi*).

P. 319-334. L. Cantarelli. Récentes découvertes d'Italie et des provinces romaines (inscriptions déjà reproduites ici).

ID., 1910.

P. 71-85. D. Vaglieri. Observations sur des inscriptions récentes de Préneste, de Misène et d'Ostie (déjà reproduites ici).

P. 86-92. L. Cantarelli. Récentes découvertes d'Italie et des provinces.

CLASSICAL PHILOLOGY, 1910.

P. 285. Inscription de Lavinium.

162)

*ob p*RECIPV*am*
*liber*ALITATEM *ac reform*
*at*AM IN MELIO*rem statum*
CIVITATEM RECI*perata*
QVOQVE ANNONAE *copia*
QVAM TEMPORIBVS TYRAN*ni*
CARVIT ORDO LAVRENTIVM LAVINA
TIVM D N M Q EIVS DEVOTISSIMVS

L. 8 : *d(evotus) n(umini) m(ajestati)que*. Le tyran serait Maxence et l'empereur honoré Constantin.

CLASSICAL REVIEW, 1909.

P. 158-159. Th. Ashby. Sur le décret de Cn. Pompeius Strabo conférant la cité romaine à des cavaliers espagnols (*Ann. épigr.*, 1909, nº 30).

COMPTES-RENDUS DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES, 1910.

P. 243 Jullian et Mazauric. Jeton trouvé à Nîmes (ci-dessus, nº 124).

HERMES, 1910.

P. 448-460. W. Otto. Sur l'épithète de *Soter* décernée à Auguste, d'après les papyrus et les inscriptions.

P. 615-617. H. Dessau. Note additionnelle à son article sur la provenance des officiers et fonctionnaires romains à l'époque impériale.

P. 627-630. M. Bang. A Rome, dans l'*Antiquarium* du Caelius.

163)

LOCV*s adsignatus*
AB ANTONIo. . . . .
C · O · *p*.
ET CINGIVM . . . . *c a.s.*
DEDIC. . . . . .
IMP C////// . . . . . . *aug. iiii*
ET · AVFID*io victorino ii cos*

Date : 183 ap. J.-C. — L. 3 : *c(uratore) o(perum)* [*p(ublicorum)*].

L. 4 : [*c(uratore) a(edium) s(acrarum)*] ; cf. *C. I. L.*, VI, nº 31, 338 *a*.

L. 6 : le nom de Commode martelé. Le Cingius mentionné à la l. 4 est probablement identique au

Cingius Severus qui proposa au Sénat le 1er janvier 193 la *damnatio memoriae* de Commode (*Vita Comm.*, 20, 3).

JAHRBÜCHER DES VEREINS VON ALTERTUMSFREUNDEN IM RHEINLANDE, CXVIII, 1909.

P. 27-33. A. Frickenhaus. Sur *Arretium vetus* et *novum*, d'après les textes littéraires et les inscriptions.

P. 236-245. A. Riese. Sur l'inscription de Clematius (Kraus, *Christliche Inschriften*, I, 20, 1) et les martyrs de Cologne; l'inscription comprendrait deux parties, l'une ancienne, l'autre ajoutée très tard.

P. 246-256. P. Steiner. Étude d'ensemble sur les briques militaires de *Vetera castra* et leurs estampilles.

P. 353-370. E. Krüger. A Trèves, vase de verre gravé avec représentation d'une course de chars.

164)

Au-dessus du sujet figuré · BIBAMVS

Au-dessous, les noms des concurrents · PVLCHER ET AVRIGA

Daus un coin, en b3s, sous l'image d'un groupe sculpté de deux personnages ERCVLES ET · ANTEVS

KLIO, BEITRAEGE ZUR ALTEN GESCHICHTE, 1910.

P. 232-242. W. M. Calder. Inscriptions de la Proseilemmenê (Lycaonie).

P. 233. A Ladik (*Laodiceia Combusta*), sur un sarcophage (voir l'inscription **165** à la page suivante).

L. 1 : Βουλ(ευτοῦ) ; l. 18 : ἐπιγρ[ά]φ(ε)ιν; l. 19 : τῆς τε ἐκ[λογῆς ἀπ]ὸ τοῦ γένους μου, littéralement : les élus de ma famille, c'est-à-dire : ceux des miens qui sont chrétiens.

P. 234. Même provenanc:.

166) ΚΟΡΝΗΛΙΑΝ
ϹΑΛΩΝΕΙΝΑΝ
ϹΕΒΑϹΤΗΝ
ΚΛΑΥΔΙΟΛΑ
ΟΔΙΚΕΩΝ
Η ΒΟΥΛΗ ΚΑΙ
Ο ΔΗΜΟϹ

La mention de la βουλή et du δῆμος implique une organisation municipale à la grecque; *Laodiceia Combusta* n'était donc pas colonie au temps de Gallien.

Ibid. Même provenance.

167) ΑΡΧΙΕΡΕΑ ΘΕΩΝ
ΣΕΒΑCΤΩΝ ΒΑΣ
ΣΟΝΤΑ ΠΛΟΥΤΙ
ΩΝΟΣ

P 235. Même provenance.

165) Μ ΙΟΥ ЄΥγεΝΙΟC ΚΥΡΙΛΛΟΥ ΚЄΛЄΡΟC ΚΟΥΗCCЄΩC ΒΟΥΛ
CΤΡΑΤЄΥCαΜЄΝΟC ЄΝ ΤΗ ΚΑΤΑ ΠΙCΙΔΙΑΝ ΗΓЄΜΟΝΙΚΗ ΤΑΞΙ
ΚΑΙ ΓΗΜΑC ΘΥΓΑΤЄΡΑ ΓΑΙΟΥ ΝЄCΤΟΡΙΑΝΟΥ CΥΝΚΛΗΤΙΚΟΥ
ΦΛ ΙΟΥΛ ΦλΑΟΥΙΑΝΗΝ ΚΑΙ ΜЄΤ ЄΠΙΤЄΙμΙΑC CΤΡΑΤЄΥCΑΜЄΝΟΝ (sic)
ЄΝ ΔЄ ΤΩ μЄΤΑΞΥ ΧΡΟΝΩ ΚЄΛЄΥCЄΩC φοΙΤΗCΑCΗC ЄΠΙ ΜΑΞΙΜΙΝΟΥ
ΤΟΥC ΧΡεΙCΤΙΑΝΟΥC ΘΥЄΙΝ ΚΑΙ ΜΗ ΑΠΑλΛΑCCЄCΘΑΙ ΤΗC
CΤΡΑΤЄΙαC ΠΛЄΙCΤΑC ΔЄ ΟCΑC ΒΑCΑΝΟΥC ΥΠΟΜЄΙΝΑC
ЄΠΙ ΔΙΟΓЄνΟΥC ΗΓЄΜΟΝΟC CΠΟΥΔΑCΑC τЄ ΑΠΑΛΛΑΓΗΝΑΙ
ΤΗC CΤΡΑΤЄΙΑC ΤΗC ΤΩΝ ΧΡЄΙCΤΙΑΝΩΝ ΠΙCΤΙΝ ΦΥΛΑCCΩΝ
ΧΡΟΝΟΝ Τε ΒΡΑΧΥΝ ΔΙΑΤΡЄΙΨΑC ЄΝ ΤΗ ΛΑΟΔΙΚЄΩΝ ΠΟΛΙ
ΚΑΙ ΒΟΥΛΗCεΙ ΤΟΥ ΠΑΝΤΟΚΡΑΤΟΡΟC ΘЄΟΥ ЄΠΙCΚΟΠΟC
ΚΑΤΑCΤΑΘεΙC ΚΑΙ ЄΙΚΟCΙ ΠЄΝΤЄ ΟΛΟΙC ЄΤЄCΙΝ ΤΗΝ ЄΠΙCΚΟΠΗΝ
ΜЄΤΑ ΠΟΛλῆC ЄΠΙΤЄΙΜΙΑC ΔΙΟΙκΗCΑC ΚΑΙ ΠΑCΑΝ ΤΗΝ ЄΚΛΗCΙΑΝ
ΑΝΟΙΚΟΔΟμΗCΑC ΑΠΟ ΘЄΜЄΛΙΩΝ ΚΑΙ CΥΝΠΑΝΤΑ ΤΟΝ ΠЄΡΙ ΑΥΤΗΝ
ΚΟCΜΟΝ τΟΥΤ ЄCΤΙΝ CΤΟΩΝ ΤЄ ΚΑΙ ΤετΡΑCΤΟΩΝ ΚΑΙ
ΖΩΓΡΑΦΙΩνΚΑΙ ΚЄΝΤΗCЄΩΝ ΚЄΥΔΡЄΙΟΥ ΚΑΙ ΠΡΟΠΥΛΟΥ ΚΑΙ ΠΑCΙ ΤΟΙC
ΛΙΘοΞΟΙΚΟΙC ЄΡΓΟΙC ΚΑΙ ΠανταC ΑΠΛΩ ΚΑΤΑCΚЄΥΑσας λιψομεΝΟC ΤЄ ΤΟΝ ΤΩΝ ΑΝΘΡΩΠΩΝ
ΒΙΟΝ ЄΠΟΙΗCΑ ЄΜΑΥΤΩ ΠЄλτα τε ΚΑΙ CΟΡΟΝ ЄΝ Η ΤΑ ΠΡΟγεγραμμενΑ ΤΑΥΤΑ ЄΠΟΙΗCΑ ЄΠΙΓΡαΦΙΝ Є
ἰς τυμβον εΜΟΝ ΤΗC ΤЄ ЄΚλογης απΟ ΤΟΥ ΓЄΝΟΥC ΜΟΥ

168)

ΒΑΣΣΟΝ τα
ΠΛΟΥΤΙΩΝΟΣ
ΑΓΑΘΟΝ ΠΟΛΕΙ
ΤΗΝ ΑΓΟΡΑΝΟΜΗ
ΣΑΝΤΑ ΑΓΝΩΣ Ϗ
ΔΗΜΩΦΕΛΩΣ ΕΥ
ΩΝΩ ΤΕΙΜΗ ΤΑ ΣΕΙ
ΤΑ ΜΕΤΡΗΣΑΝΤΑ ΕΝ
ΔΕΙΑΣ ΟΥΣΗΣ ΕΑΥ
ΤΩ ΣΕΙΤΩΝΗΣΑΝ
Τα Β ΔΙΧΑ ΔΗΜΟΣΙ
ΩΝ ΧΡΗΜΑΤΩΝ Ε
ΠΙΜΕΛΗΘΕΝΤΑ ΕΙΣ
ΑΓΩΓΗΣ ΥδΑΤΟΣ ΤΟΥ
ΕΠΙ ΤΟ ΕΝ ΤΗ ΑΓΟΡΑ ΝΥΜ
ΦΑΙΟΝ ΑΝΑΛΩΜΑΣΙΝ
ΙΔΙΟΙΣ ΕΝ ΠΟΛΛΟΙΣ
ΧΡΗΣΙΜΕΥΟΝΤΑ ΤΗ ΠΟΛΕΙ
Ϗ ΜΑΡΤΥΡΗΘΕΝΤΑ ΨΗ
ΦΙΣΜΑΣΙΝ ΚΑΛΑ·ΔΙΚΕΩΝ
Η ΒΟΥΛΗ ΚΑΙ Ο ΔΗΜΟΣ

L. 5 et 19 : κ(αὶ) ; l. 20 : Κλ(αυδιο)λαοδικέων.

P. 236. Même provenance.

169)

[...]ΕΝΟΝ Σε
βΑΣΤΟΥ ΑΠΕΛΕΥ
ΘΕΡΟΝ ΕΠΙΤΡΟΠΟΝ
ΚΑΛΕΝΔΑΡΙΟΥ
ΟΥΗΛΙΑΝΟΥ ΕΠΙ
ΤΡΟΠΟΝ ΧΑΡΤΗς ιε
ΡΑΣ ΑΛΕΞΑΝΔΡΕΙ
ΑΣ ΕΠΙΤΡΟΠΟΝ
ΚΑΠΠΑΔΟΚΙΑΣ
ΙΟΥΛΙΟΣ ΣΕΡΕΝ
ΤΙΟΣ ΑΙΜΙΛΙΑΝΟΣ
τΟΝ ΕΑΥΤου
ευΕΡΓΕΤΗν

L. 3-4 : premier exemple d'un *procurator calendarii*, affranchi impérial ; l. 4-5 : le *calendarium Velianum* devait être un livre de comptes relatif à un legs fait au fisc par un certain Velius (cf. *C. I. L.*, III, nº 4152 ; X, nº 1824) ; l. 6-7 : χάρτης ἱερᾶς, latinisme ; sur la *regia charta* d'Égypte, cf. Catulle, *Carm.* XXII, 6.

P. 241. A Katshuby ou Tchoghu.

170)

ΥΠЄΡ ΔΗΜΟΥ ΑΠΠΟΛΗ
ΝΩΝ CΩΤΗΡΙΑC ΜΗΝΙ
ΑCΚΗΝΩΙ ЄΥΧΗΝ ƐΔ[...]
[...]ΗCΛΙΟ[...]

L. 1 et 2 : mention d'une localité appelée Ἄππολα ou Ἄππολος.

P. 253-256. W. Kubitschek. Sur l'inscription du *C. I. L.*, III, n° 1581 = 8017 ; lire *munic.*, au lieu de *mun. fl(avianum)*; Drobeta en Dacie (Turn Severin) ne peut avoir été fondée dès le temps des Flaviens.

P. 258-260. E. Kornemann. Réponse aux objections faites par J.-H. Hollwerda, dans le *Röm.-germ. Korrespondenzblatt*, 1910, p. 29 et suiv., à son interprétation de l'inscription reproduite ci-dessus, n° 23.

P. 360-362. H. Dessau. A propos des *Acta saecularia* découverts en 1890 (*Ann. épigr.*, 1892, n° 1). Les jeux séculaires d'Auguste ont été célébrés les 1, 2 et 3 juin, parce qu'à ces dates les nuits étaient éclairées par la lune.

P. 394. G. Sigwart. Sur le *monumentum Ancyranum* et son utilisation par Suétone : comparaison probante de Suétone, *Aug.*, 22, et du *Mon. Ancyr.*, I, 21.

MÉMOIRES (SPOMENIK) DE L'ACADÉMIE ROYALE SERBE, 1909.

P. 109 et suiv. Vulic Inscriptions déjà publiées pour la plupart par le même dans les *Jahreshefte* (cf. plus haut, n°s 87 et suiv.).

A citer :

P. 122. A Kostolav (*Viminacium*). Le texte est donné en minuscules, sans fac-simile.

171)

s	*Sabinianus*
u	*pro[tec]tor ortus in*
l	*provincia Dardania*
p	*reg(ione) Ulpiane...*
i	*Dasa qui vixit an(nis) L*
t	*qui, donec superstaret,*
u	*vitam iucundam exegi*
s	*sibi et amicis qui a me*
p	*hodie exoptantur*
o	*et optantur ibidem*
s	*terra levis habeat sem*
u	*[per?] vosque iter carpite le*
i	*gite. . . . .*
t	*vos vitam iucundam ex[i]*
	gatis post mortem nihil e
	st nisi est vilis umbra vox?
	[bo]n e memoriae castaqu(e)
	. . . .

P. 142. A Belgrade (*Singidunum*).

172) I · O · M · ET
TERRAE MATR
LIBERO PAT · ET LIB
RE · SAC ·
T · AVR · ATTICVS
VET · LEG · IIII FL · EX
SIG · P · K · Q Q SING
DEC · COL · SIRMENS
V · L · M · P

L. 7 : *ex sig(nifero). p? k? q(uin)-q(uennali) Sing(iduni), dec(urio) col(oniae) Sirmens(ium).*

P. 146. A Zlokoutchoui (*Scupi*).

173)
M · OCTAVIVS
M · F · AEMIL · VALENS
STOBIS · MIL · LEG · V

MACEDO · DECV ·
PONTIF · COL · F · F · D
VIVOS · FECIT · SIBI ❦
OCTAVIAE · MARCELLINAE
FILIAE · SVAE · DEFVNCTAE
VIXIT · ANNIS · XXVI · ET · CATIAE
SECVNDAE · CONIVGI · SVAE
HIC · SE · VIVO
F · C

L. 4 : *Macedo(nicae)*, *decu(rio)*, *ponti(ex) col(oniae) F(laviae) F(elicis) D(omitianae)*.

P. 147. Même provenance.

174) D M
C IVLIO PONTI
CO VET · LEG · VII
C · P · F · DEDVCTVS
SCVP · VIXIT · ANN
LX HIC SITVS
EST IN PRAEDIO
SVO IVG[illegible]IN
QVADRA[illegible]
IVLIA PO[illegible]IIIIA

L. 4. *C(laudiae) P(iae) F(idelis*

P. 152. A Bila Palanka (*Remesiana*).

175) IMP · C · M
ÆMILIO · ÆMI
LIANO · P · F · INVIC
T · AVG · P · M · TRIB
P · C · PROC · P · P ·

L. 1. *Imp(eratori) C(aesari) M.* : l. 4 : *p(ontifici) m(aximo) trib(unicia) p(otestate) c(onsuli) proc(onsuli) p(atri) p(atriae)*.

P. 164. A Gouberevats (Dalmatie).

176)
T · CAESARE · AVG · F ·
AVGVSTO IMPERATORE
PONT · MAX · TR · POT · XXXV
LEG · IIII · SCYT · LEG · V MACED

MITTEILUNGEN DES ARCHAEOLOGISCHEN INSTITUTS, ATHENISCHE ABTHEILUNG, 1909.

P. 289-340. H. Hepding. Mithridate de Pergame, contemporain de César : d'après les inscriptions grecques récemment retrouvées dans les fouilles de Pergame.

P. 403. P. Gröbe. A Athènes.

177)
Ο ΔΗΜΟΣ
ΣΕΞΚΤΟΝ ΠΟΜΠΗΙΟΝ (*sic*)
ΑΡΕΤΗΣ ΕΝΕΚΑ

Il s'agit du grand-père du triumvir, propréteur de Macédoine en 117, mort cette même année.

ID., 1910.

P. 177. E. Nachmanson. Inscription funéraire grecque de Smyrne, d'époque romaine.

MITTEILUNGEN DES ARCHAEOLOGISCHEN INSTITUTS, ROEMISCHE ABTHEILUNG, 1909.

P. 208-255. N. Persichetti. Suite de ses études sur la Via Salaria.

P. 261-270. M. Bang. Inscriptions du Forum romain. Nouvelles lectures de textes déjà connus et fragments nouveaux.

P. 268. Basilique Aemilia.

178)
M . . . .
O . . . .

H V I C S E N *a t u s* *a u c t o r e*
IMP · ANTON*ino aug germ. sarm.*
POST · MORTE*m statuam. . . . . .*
IN FORO · DIvI *traiani pecun publ.*
P O N E N D A M *c e n s u i t*

Cf. *C. I. L.*, VI, nos 1386 et 1444.

P. 270. Graffito dans le pavement de la basilique Aemilia.

178 *bis*) A B C D E

Cf. inscriptions alphabétaires analogues à Pompéi (*C. I. L.*, IV, nos 2514-2549*c*; 3206-3223; 5452-5506; 6904-6910); un certain nombre d'entre elles s'arrêtent, comme celle-ci, après l'E.

ID., 1910.

P. 223-251. M. Bang. La provenance des esclaves romains. Relevé statistique, pour l'époque républicaine et pour l'époque impériale, d'après les textes littéraires et les inscriptions. Les esclaves connus sont groupés par pays.

MNÉMOSYNE, 1910.

P. 233. P. H. Damsté. Sur le *C. I. L.*, I[1], no 1116 = X, no 5807 : à la ligne 10, *adou*; ne doit pas être corrigé en *adque*, mais lu *adou*(*cendam*), pour *adducendam*.

MONUMENTI ANTICHI DEI LINCEI, XIX, 1910.

P. 541-614. E. Ghislanzoni. Étude sur un bas-relief funéraire de Chieti représentant des jeux de gladiateurs et sur l'inscription de C. Lusius Storax, trouvée au même endroit (*Ephem. epigr.*, VIII, no 121).

MUSÉE BELGE, 1909.

P. 313-320. J.-P. Waltzing. Inscription métrique des thermes romains trouvés à Arlon en 1907. Très mutilée.

ID., 1910.

P. 18 54 P. Graindor. Inscriptions de Ténos.

P. 24. En quatre fragments, dont trois étaient déjà connus (*I. G.*, XII, 5 nos 936 et 948).

179)

σαβΕΙΝΑΝ Σεβαστην αυ
τΟΚΡΑΤΟΡΟΣ Καισαρος τρα
ΙΑΝΟΥ ΑΔΡΙΑΝΟΥ σεβαστου
ΟΛΥΜΠΙΟΥ ΓΥΝαικα
Η ΔΙα γΕΝΟΥΣ ΙΕΡια των με
γιΣΤΩΝ ΘΕων ποσειδω
ΝΟΣ ΚΑΙ ΑΜΦΙΤΡΙτης
ΜΑΛΘΑΚΗ ΦΙΛΕΙΝου κατα
θΥΓΑΤΡΟΠΟΙΙΑΝ ΔΕ ΘΕο
πΕΙΘΟΥΣ ΤΟΥ ΑΝΤΙΦΩν
ΤΟΣ

Dédicace à l'impératrice Sabine, faite sans doute à l'occasion de son voyage en Grèce, avec Hadrien, entre mars et le 23 juin 130 ap. J.-C.

P. 41.

180)

εδοξεν τηι βουληι και τωι δημωι
πρυτανεων ΓΝΩΜη επειδη . . . . .
απολλωνΙΟΥ ΡΩΜΑιος ανηρ αγαθος ες
τιν και ευνοΥΣ ΤΩΙ ΔΗμωι τωι τηνιων
και διατελΕΙ ΧΡΗΑΣ ΠΑρεχομενος και κοι
νηι τηι πολεΙ ΚΑΙ ΙΔΙΑΙ ΤΗνιων τοις ευτυγ
χανουσιν ΑΥΤΩΙ ΕΚΤΕΝΗ Και ευχρηστον τοις
πολιταιΣ ΕΦ ΙΣΗΣ ΠΑΡΕΧομενος εαυτον και
προθυμοΝ ΕΠΙΔΙΔΟΥΣ Εις παντα δεδοχθαι τηι
βουληι και ΤΩΙ ΔΗΜωι επαινεσαι μεν. . . .
. . . . . . ΑΠΟΛλωνιου ρωμαιον . . . .

Décret en faveur d'un citoyen romain d'origine grecque. Date, d'après la paléographie du texte : vers le milieu du Ier siècle av. J.-C.

P. 111. J. P. Waltzing. Sur l'inscription de Mayence reproduite ci-dessus n° 65. Pour les quatre autres dédicaces connues à Mars Camulus, voir *Musée belge*, 1904, p. 26-28.

NOUVELLE REVUE HISTORIQUE DE DROIT FRANÇAIS ET ÉTRANGER, 1910.

P. 5-40. P. F. Girard. La date de l'édit de Salvius Julianus. Reproduit, avec quelques additions et un appareil complet de preuves et de renvois, l'article publié dans le *Journal des Savants*, 1910, p. 16-26.

P. 174-212 J. Declareuil. Suite de ses études sur l'histoire des institutions romaines au temps de l'Empire romain (en cours depuis 1902).

NOTIZIE DEGLI SCAVI DI ANTICHITÁ, 1910.

P. 3-9. A. Pasqui. A Rome ; funéraires et fragments.

P. 9-33. D. Vaglieri. Fouilles d'Ostie. Nombreuses funéraires.

181)

C · DOMITIO · L · FIL · PAL · *Fabio*
HERMOGENI
E*quiti* *ro*MANO · SCRIBAE · AEDIL · CVRVL · DEC · A*dl*
FL *divi hadria*NI IN CVIVS SACERDOTIO SOLVS · AC · PRIMVS · *lv*DOS
*scae*nic*os* · SVA *pec*VNIA · FECIT AEDILI HVNC SPLENDIDISSIMVS ORDO · DECVR*ionum*
*fun. publi*CO · HONORAVIT · EIQVE · STATVAM EQVESTREM SVB SCRIPTIONE · OB AMOR*em et*
*industri*AM · OMNIVM IN · FORO PONENDAM PECVNIA · PVBLICA · DECREV*i*T *et*
in locum EIVS *ae*DIL · SVBSTITVENDVM · NON · PVTAVIT · IN SOLACIVM · FABI *pa*TRIS
qui OB HONORES *ei habit*OS HS · L M · N REI PVBLICAE DEDIT EX QVORVM VSVRIS · QVINCVN*c*IBVS
*quo*D ANNIS · XIII · *Kal* AVG DIE NATALI · EIVS DECVRIONIB ✱ · DL PRAESENTIB IN FORO · ANTE *statuas*
*divi*DANTVR DEC*u*RIALIBVS SCRIBIS · CERARIS · ✱ XXXVIIS LIBRARIS · ✱ · XIIS ITEM · LICTORIBVS ✱ *xxv*
L · FABIVS · EVTYCHVS · LICTOR · CVRIATIVS · SCRIB*a* C*e*R*arius*
ET LIBRARIVS · Q · Q · COLLEGI · FABR TIGNVAR · OSTIENS · ET · ARTORIA EIVS · PAR*entes*

A rapprocher du *C. I. L.*, XIV, n° 353.

P. 15.

182) D ❦ M
MENAMDRO
A R K

L. 3 : *ark(ario).*

P. 23.

183) VARENVS · AVGG ·
· LIB · ADIVT · TABVL
· F · DEO · APOLLINI ·
VIP

L. 4 : sens obscur.

Ibid.

184) T · FL · FORTVNATVS
CALCARIS · D · D

Don fait au collège des *calcarii*, *calcis coctores* ou *calcarienses*.

P. 29. Marque de tuile :

185)
❦ SEX PVBLICI FAVSTI AVG CONS
ORTIs *op* DO EX *fig.*
N*ovis*

Il s'agit de l'*officinator* Sex. Publicius Concors; Faustina la jeune était propriétaire du terrain.

P. 30. Restitution de l'inscription qui ornait la porte de la ville sur la *via Ostiensis*.

186)
SE*natus* *p*OPVLVS*que*
C*oloniae* *ostie*NSIVM · NAV*tis*
M. . . . .
P · CL*odiu*S · P*u*LCHE*r* . . . .
P*ortam* *vetus*TATE *c*ORRVPTA*m* . .

P. 56. A. Pasqui. A Rome, *via Tiburtina*, provenant des catacombes de Saint Hippolyte.

187)
fl. *m*EROBAV*de ii et*
FL SATVRN*ino cons.*
. . . *i*DVS NOVEM*bres* . . . . .
. . . R · RVFINVS QV*i* *vixit* . . .
*bene*EMERENTI IN P*ace*
AE BENEMERENTI · IN P*ace*
III · KAL · FEB POS · *ita est*
*mar*ITVS · FECIT · CVM *qua vixit*

Date : 383 ap. J.-C.

P. 57. Même provenance.

188) DVLCISSIME BENEMERENTI · ANNE
GLORIOSE QVE VIX · ANN · PM · XC · DEP
III · NON ❦ APRIL ❦ IN PACE · FL FL · TIMSIO ET
PROMOTO · CONS
❦
LOC · GLORIOSES

Date : 389 ap. J.-C.

P. 58-72. D. Vaglieri. Fouilles d'Ostie.

P. 60. Dé de pierre.

189) SALVTI · CAESARIS · AVGVST·
GLABRIO · PATRONVS · COLONIAE · D · D · F · C ·

Il s'agit d'un membre de la famille des Acilii Glabriones, qui possédaient des terrains à Ostie et aux environs. Date probable :

première moitié du IIe siècle ap. J.-C.

P. 72. Conduites de plomb. D'un côté :

190) COLONORVM COLONIAE OSTIENSE (*sic*)

De l'autre :

L · CAECILIVS MAXIMVS FEC

P. 80 M. Spinazzola. A Polla (Lucanie).

191) C · VTIANO · C · F · POM · RVFO ·
LATINIANO · IIII · VIR · I · D · ITER
INSTEIA · M · F · POLLA · SACERD · IVLIAE
AVGVSTAE · VOLCEIS · ET · ATINAE
OPTIMO · ET INDVLGENTISSIMO · VIRO QVI
EAM · PVPILLAM · ANNORVM · VII · IN DOMVM
RECEPTAM · PER · ANNOS · LV · CVM · SVMMO
HONORE · VXOREM · HABVIT
HVNC · DECVRIONES · VOLCEIANI · INFENSA
PVBLICA · FVNERANDVM · ET · STATVA · EQVESTRI
HONORANDVM CENSVERVNT
LATINIAE · M · F · POSILLAE · *sor*ORI · LATINIANI

Date : vers le milieu du Ier siècle ap. J-C. Insteia Polla fut prêtresse de Julia Augusta, c'est-à-dire sans doute de Livie, femme d'Auguste, à Vulci et à Atina.

P. 89. A. Pasqui. A Rome, via Guicciardini.

192) VENVSTVS · HORR
APOLLINI · D · D

P. 90-92. A Rome et aux environs; funéraires.

P. 93-114. D. Vaglieri. Fouilles d'Ostie. Nombreuses funéraires.

P. 100. Au-dessus d'une tête barbue (Hercule) :

193) *her*C · AVGVST ·

P. 102. Marque de brique :

194) ◡ OPVS EX FIGLINIS MACEDONIA

P. 103

195) P · AVFIDIO
P · FIL QVIR
FORTI
*ii*VIR · Q · AER · OST · V
P · C
*fa*VSTIANVS · EPICTETVS
*eu*FROSYNVS · IANVARIVS
PATRONO
INDVLGENTISSIMO

L. 4 : [*ii*]*vir*(*o*), *q*(*uaestori*) *aer*(*arii*) *Ost*(*iensis quintum*). — L. 5 : *p*(*atrono*) *c*(*oloniae*, plutôt que *collegii*). — Cf. *C. I. L.*, XIV, nos 161 et 636.

P. 104. Inscription gravée pos-

térieurement, au revers de la précédente.

196)

RAGONIVS VINCENTIVS
CELSVS V C PRAEFECTVS
ANNONAE VRBIS ROMAE
VRBI EIDEM PROPRIA
PECVNIA CIVITATIS
OSTIENSIVM COLLOCAVIT

Cf. *C. I. L.*, VI, n° 1759 ; X, n° 4560 ; XIV, n°s 138, 139, 173. — Il s'agit sans doute d'une statue dédiée *Urbi*, placée par Vincentius à Rome, aux frais de la cité d'Ostie.

P. 107.

197)

*egrili*A · DAPHNE
*feci*T · SIBI · ET
*a. egri*LIO · PATERNO
*patrono aed*ILI · LICTOR · CVRI
atio flam. divi VESP SACR VOL K · F · ET (*sic*)
a. egrilio · ONESIMO · CONIV
*gi suo se*VIRO · AVGVSTALI · IDEM Q · Q
*curato*RI · EORVM ANNIS · CONTINVIS V
*a. eg*RILIO · MARONI · DIGNISSI*mo*
*lib. liber*T · LIBERTAB · POSTERISQ EOR*um*
*in fron*T · P XL IN AGRO · P XX

L. 4 : [*patrono*] ou [*filio*] ; l. 5 : sans doute *sacr*(*is*) *Volk*(*ani*) *f*(*aciendis*), avec le mot *aed*(*ili*) ou *pr*(*aetori*) omis par erreur ; l. 7 : *idem q*(*uin*)*q*(*uennali*).

P. 111. Sur une tablette d'os, portant l'image d'un personnage en pied et rappelant par son aspect les diptyques consulaires :

En haut :

198)

C · L · SEVERO PATRONO

Sur les deux côtés des pieds :

MO DES

Modes(*tus*) ou *Modes*(*tinus*), nom du dédicant.

P. 115. F. Lolli. A Civita d'Antino (pays des Marses).

199)

F
P · POMPONI N
ANGITIE
DONVM
DEDIT
LVBENS
MERETO

L. 1 : *P. Pomponi*(*us*) *N. f*(*ilius*). Cf. Virgile, *Aen.*, VII, 750 ; *C. I. L.*, IX, n°s 3074 et 3885.

P. 115. P. Piccirilli. A Sulmona (pays des Péligniens). Fragment :

200)

AE PA
FVSCO II ET
DEXTRO CO*s*
PER T · AELIVM
PHILVMENVM
ET · Q
P PER

Date : 225 ap. J.-C.

P. 132-134. A. Pasqui. Base de statue, trouvée à l'entrée de la Via Marforio, à Rome.

201)

AVGVRIA
MAXIMVM QVO SALVS P · R · PETITVR
QVOD ACTVM EST
L · AELIO LAMIA M · SERVILIO COS
L · POMPONIO FLACCO C · CAELIO COS
QVAE ACTA SVNT
*c. caesa*RE L · AEMILIO PAVLLO COS
*p. vini*CIO P · ALFENO VARO COS
*m. fur*IO CAMILLO SEX · NONIO QVINCTILIANO COS
*germ*ANICO CAESARE C · FONTEIO CAPITONE COS
*c. cael*IO L POMPONIO FLACCO COS

Série de dates d'années pendant lesquelles furent pris les *auguria*, entre 1 et 17 ap. J.-C. Le texte a dû être écrit en deux fois; à la suite des lignes 1-5, on a écrit une série de dates nouvelles antérieures aux deux premières ou intermédiaires. L. 4 : 3 ap. J.-C.; l. 5 : 17; l. 7 : 1; l. 8 : 2; l. 9 : 8; l. 10 : 12; l. 11 : 17.

P. 137. D. Vaglieri. A Ostie, fragment d'un couvercle de sarcophage :

202)

HIC
Q V I R I A C V S
DORMIT · IN PACE

Il s'agit de saint Quiriacus, évêque d'Ostie et martyr.

P. 146. Q. Quagliati. A Brindisi (voir l'inscription **203** à la page suivante).

L. 1-3 : Clodia Anthianilla était la femme de M. Cocceius Geminus; l. 4-14 : extrait du décret des décurions, réunis le 23 mars 144, dans la *schola Poll(iana)* ou *Pol-l(ionis)*; l 5 : *q(uod) v(erba) f(acta) s(unt) (quid) d(e) e(a) r(e) f(ieri) p(laceret) d(e) e(a) r(e) i(ta) c(ensuerunt)*; l. 17 : *h(onore) a(ccepto) i(mpensam) r(emisit)*.

NEUE JAHRBÜCHER FÜR DAS KLASSISCHE ALTERTUM, XXV, 1910.

P. 571-579. G. Herbig : l'épigraphie et la linguistique, leçon d'ouverture de l'Université de Vienne.

NUMISMATISCHE ZEITSCHRIFT, 1909.

P. 87 et suiv. R. Mowat. Le bureau de l'Équité et les ateliers de la monnaie impériale à Rome, d'après les monuments numismatiques et épigraphiques.

NUOVO BULLETTINO DI ARCHEOLOGIA CRISTIANA, 1909.

P. 190. G. Schneider. A Rome : inscription païenne utilisée pour fermer un *loculus* dans la catacombe de Sainte-Agnès.

203) C L O D I A E · L · F
A N T H I A N I L L A^E
M · COCCEI · GEMINI · PRAEF · ALae
L · LOLLIANO · AVITO · T · STATILIO · MAXIMO COS · X · K · APRIL · IN · SCHOLA · POLL ·
Q V · F · S · DE HONORANDA · MORTE · CLODIAE · ANTHIANILLAE · Q · D · E · R · F · P · D · ERI · C ·
CVM · CLODIA · ANTHIANILLA · SPLENDIDISSIMA · PVELLA · ET · CVIVS · IN
CREMENTA · ETIAM · SVPRA · AETATEM · FLORENTIA · INTER · ORNAMEN
TA · MVNICIPI · N̄ · SPERABANTVR · ACERVISSIMA · MORTE · RAPTA SIT · PAREN
TIBVS · SVIS · CLODIO POLLIONI · PATRONO · MVNICIPI · N̄ · SPL · EQ · R · ET · BENE
DE · REP · N̄ MERITO · ET · SEIAE QVINTILIAE · MATRI · ORNATAE · FEMINAE QVO
RVM · DOLORI · PVBLICA MVNICIPI · N̄ · TRISTITIA · CONSENTIT · PLACERE
D..CVR · ET · IN · ILLORVM · SOLACIVM · ET IN MEMORIAM · HONESTISSIMAE
PVELLAE · LOCVM POSTERITATIS DARI · ITEM · STATVAM · QVAM FREQVENTIS
SIMO · LOCO · PVBLICE · PONI · CENS
L · CLODIVS · L · F · POLLIO
PATER · PIISSIMAE · FILIAE
H · A · I · R

204) D · M
C · CVSPIO · FADI · L
EVPHEMO
FEC
CVSPIA · STORGE · FRATRI
B · M

Ce C. Cuspius Euphemus était un affranchi de C. Cuspius Fadus, procurateur de Judée après Ponce Pilate.

P. 207-215. R. Kanzler. Ins-

criptions funéraires chrétiennes découvertes dans les catacombes de Rome en 1907-1909.

Id., 1910.

P. 5-14. R. Paribeni. Inscriptions chrétiennes inédites du musée national romain.

205)

ενθαΔΕ ΚΕΙΤΕ ΕΥ.......
θεοΔΟCΕΙΟΠΟΛΙΤης ος εζη
σε μΙΚΡΩ ΠΛΕΩ ετη.... ανεπαη
ΠΡΟ ΙΕ ΚΑΛ CΕΠΤ βικεντι
ΟΥ ΚΑΙ ΦΡΑΒΙΤΟΥ ΤΩν υπατων
ΟΡΚΙΖΟΜΕ ΔΕ ΥΜΑC δια τον πα
ΝΤΟΚΡΑΤΟΡΑ ΕΙ ΤΙC ΤΟλμα σκυ
ΛΙCΕ ΤΑ ΟCΤΕΑ ΑΥΤCΥ......
.....ΙΕ ΕΝΟΧΟC ΤΗ θεοτοκω
μη ειρΑΝ ΗΜΑΙΡΑΝ ΤΗC αναστασεως

Date : 401 ap. J.-C. — L. 6 et suiv. : formule d'imprécation.

P. 9. Épitaphe portant la date consulaire de 371.

P. 14.

206)

... EQVI VIXIT ANNIS XXVIII *Mensibus*
*the*ODOSIO AVG III ET EVGENIO AV*g*

Date : 393 ap. J.-C.

P. 69-129 O. Marucchi. Étude sur la Sylloge de Cambridge, recueil d'inscriptions chrétiennes de Rome contenu dans un manuscrit du *Liber Pontificalis* et publié par W. Levison, dans le *Neues Archiv der Gesellschaft fur ältere deutsche Geschichtskunde*, 1910, p. 333 et suiv.; important au point de vue de la topographie des catacombes romaines.

Proceedings of the Society of antiquaries of London, XXII, 2, 1908-1909.

P. 395-413. H. B. C. Pollard. Poteries sigillées de Pudding-pan-rock (Kent). Relevé méthodique des marques de potiers trouvées dans cette localité, rapprochées des estampilles analogues qui proviennent d'autres points de l'Angleterre.

Proceedings of the Society of biblical archaeology, 1909.

P. 323-323 et pl. LV. F. W. Green. Inscription grecque des environs du Ouadi Semna (district d'Etbai, Égypte).

207) ЄΤΟΥC Μ ΚΑΙCΑΡΟC ΠΑΥΝΙ Α	
ΑΓΑΘΗ ΤΥΧΗΙ ЄΠЄΙ ΠΟΠΛΙΟΥ	
ΙΟΥЄΝΤΙΟΥ ΡΟΥΦΟΥ ΧΙΛΙΑΡ	
ΧΟΥ ΤΗC ΤЄΡΤΙΑΝΗC ΛЄ	
ΓЄΩΝ ΚΑΙ ЄΠΑΡΧΟΥ ΒЄΡΝΙΚΗ	
C ΚΑΙ ΑΡΧΙΜЄΤΑΛΛΑΡΧΟΥ	
ΤΗC ΖΜΑΡΑΓΔΟΥ ΚΑΙ ΒΑ	
ΖΙΟΥ ΚΑΙ ΜΑΡΓΑΡΙΤΟΥ ΚΑΙ	
ΠΑΝΤΩΝ ΤΩΝ ΜЄΤΑΛΛΩΝ	
ΤΗC ΑΙΓΥΠΤΟΥ ΑΝЄΘΗΚΕ	
ЄΝ ΤΩΙ ΟΦΙΑΤΗΙ ΙЄΡΟΝ	
(sic) ΠΑΝΙ ΘЄΩΙ ΜЄΓΙΟΤΩΙ	
ΚΑΙ ΑΥΤΩΙ ΠΟΠΛΙΩΙ ΙΟΥЄΝΤωι	ΤΟ προσ
ΑΓΑΘΟΠΟΔΙ ΑΠЄΛЄΥΘε	ΚΥΝημα
ΡΟΥ ΚΑΙ ЄΠΙΤΡΟΠΩΙ ΚΑΙ ΠΡΟ	ΑΜ. . . .
ΝΟΗΤΟΥ ΚΑΙ ЄΥЄΡΓЄΤΗΙ	ΚΑΙ. . . . .
ΠΑΝΤΩΝ ΤΩΝ ΜЄΤΑΛΛΩΝ	ΤΗ. . . . .
ΤΗC ΑΙΓΥΠΤΟΥ	ΑΜ. . . . .
ΤΟ ΠΡΟCΚΥΝΗΜΑ ΘΟΛЄΜΑΙ	ΤЄΡ. . . .
ΟΥ ΚΟΥΡΑΤΟΡΟC CΠΙΡΗC ΦΛΩ	ΑΡΧΙ. . .
ΡΟΥ ΚЄΝΤΥΡΙΑC ΒΑCCΟΥ Ο ΚΑΙ	ΚΤΟΝ. . .
ЄΠΙCΤΗCΑC	ΟΙ ΚΑΙ επι
	CΤΗCΑν
	ΤЄC ΤΟ
	ЄΡΓΟΝ

Rendiconti dell' Accademia dei Lincei, 1910.

P. 72-87. E. Pais. Nouvelles observations sur le décret de Cn. Pompeius Strabo conférant la cité romaine aux cavaliers espagnols (*Ann. épigr.*, 1909, n° 30). Maintient, contre G. de Sanctis (*Atti dell' Accad. di Torino*), les thèses soutenues dans ses *Studi storici*, II.

Rendiconti dell' Accademia delle scienze di Bologna, 1908-1909 (extrait).

E. Costa. Sur le décret de Cn. Pompeius Strabo accordant la cité romaine aux cavaliers espagnols (*Ann. épigr.*, 1909, n° 30).

Revue biblique, 1910.

P. 261-265. H. Vincent. Estampilles militaires de Palestine (collection d'Ustinow).

P. 263. A Jérusalem, tuiles :

208) LEG · $\overline{X}$ · FR

Legio x Fr(etensis).

P. 264. Environs de Jérusalem, petite tablette de pierre.

209) ꓶƎTIV(

I V Ɔ M

L. 1 : *c(enturia) Vi'el(lii)* ; l. 2 : sens obscur.

RHEINISCHES MUSEUM, 1910.

P. 474-475. Th. Birt Note sur les *Lares semitales*, distingués des *Lares viales*, dans les inscriptions.

RÖMISCH-GERMANISCHES KORRESPONDENZBLATT, 1910.

P. 52-54. Körber. Inscriptions de Mayence.

P. 52.

210) C · ATILIVS · C · F ·
MII · LEG · XVI · STIP ·
XIII · SCRVTTARI
H · S · E · M · ANNIVS ·
MARCELLVS · HERES
FACIVNDVM · CVRA

L. 2 : *mi[l(es)]* ; l. 3 : avant *Scruttari*, le mot *centuriae* sous-entendu.

P. 52.

211)

. . . . . VS · PATVRI
*f.eq.a*L · PICE · NATI
*noric*VS · AN · XXXV
stip. . . . · H · POSVIT
patori Ɔ · CIVERVM

L. 2 : *[eq(ues) a]l(ae) Pice(ntianae).*

P. 59-60. Von Domaszewski. Sur les inscriptions de Villalis reproduites ci-dessus, nos 1, 2 et 6 ; sens du mot *aprunculi*, sangliers-enseignes.

ROEMISCHE QUARTALSCHRIFT, 1909.

P. 3-111 et 145-182. P. J. Dölger. Ἰχθύς. Sur le symbole du poisson dans la littérature chrétienne et l'épigraphie. Grand usage des inscriptions ; plusieurs d'entre elles sont reproduites en fac-simile.

ID., 1910.

P. 51-89. F. J. Dölger. Suite.

SITZUNGSBERICHTE DER AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN ZU BERLIN, 1910.

P. 551-553. Ad. Harnack. Sur la charge d'*ostiarius*, à propos de l'inscription d'Arles reproduite ci-dessus, n° 77.

VERHANDELINGEN DER KON. AKADEMIE VAN WETENSCHAPPEN TE AMSTERDAM, AFDEELING LETTERKUNDE, XI, 4, juillet 1910 (extrait).

J. M. Nap. Date et caractère juridique de la soi-disant *lex Julia municipalis* Discute la thèse d'H. Legras sur *La table latine d'Héraclée*. Propose de voir dans cette inscription la copie de trois lois distinctes, de l'année 65 av. J.-C., dues toutes les trois à l'initiative du tribun C. Papius.

WISSENSCHAFTLICHE MITTEILUNGEN AUS BOSNIEN UND DER HERZEGOVINA, XI, 1909.

P. 104-184. C. Patsch. Septième partie de ses recherches archéologiques et épigraphiques sur l'histoire de la province romaine de Dalmatie. Donne la photographie de nombreuses inscriptions; la plupart déjà connues; quelques-unes inédites.

P. 107. A Varvara.

212) D · M
T · F*l* · LICINIANO
DEC · MVN
BIS · IIVIR*o*
DEFV*ncto*
AN

P. 126. A Podgradina

213) APOLLINI PI*o*
*s*ANCTO S

P. 146. A Ljesce.

214) MART · AVG
IVL · LONGN
B COS EX LE
V MCEDON
V S L M

L. 2-3 : *b(eneficiarius) co(n)s(ularis) ex le(gione)*.

P. 148. A Skelani

215) SILVANO
SAC
CL MXMVS
V · S · L ·

P. 156. Même provenance.

216) *d m*
P · A*elius*
PRI*nceps civ*
DIND A*riorum*
FVNCT*us* . . .
VFS *et suis poste*
RIS*que eorum*
H *s e*

L. 2 et 3 : [*civ(itatis) Dinda*]*riorum*].

2° PUBLICATIONS RELATIVES A L'ANTIQUITÉ ROMAINE

R. E. CRANWELL. EXPLICACION DE UNA INSCRIPCION LATINA. Buenos Aires, 1910.

Il s'agit de la liste d'affranchis qui figure au *C. I. L.*, I, n° 1034.

H. CROSBY BUTLER ET W. KELLY PRENTICE. EXPEDITIONS TO SYRIA IN 1904-1905 AND 1909. Section B, Part 4 (Djebel-Barisha).

Inscriptions chrétiennes grecques, d'un intérêt tout local.

ERNST DIEHL. VULGÄRLATEINISCHE INSCHRIFTEN (KLEINE TEXTE FÜR THEOLOGISCHE UND PHILOLOGISCHE VORLESUNGEN UND UEBUNGEN, n° 62). Bonn, Marcus et Weber, 1910.

1567 textes païens des quatre

premiers siècles ap. J.-C. (les textes chrétiens se trouvent dans un autre volume de la même collection), extraits du *Corpus*, de l'*Ephemeris epigraphica*, des *Carmina epigraphica* de Bücheler, et groupés méthodiquement selon qu'ils présentent des particularités de phonétique, de forme, de syntaxe ou de sémantique; ceux qui ont le caractère de documents officiels forment un chapitre à part. *Indices* des noms propres, des mots remarquables, des faits grammaticaux et des abréviations les plus usuelles; table de concordance.

EPHEMERIS EPIGRAPHICA, IX, 1910, 3 fascicule.

Contient des suppléments au tome XIV du *Corpus*, et des remarques sur des tuiles trouvées en Bétique et relatives à un Petrucidius légat de Cn. Pompée.

JOH. FICKER. ALTCHRISTLICHE DENKMALER IM RHEINGEBIET. Strasbourg, 1909.

Reproduit et commente les inscriptions chrétiennes de la région du Rhin.

L. JALABERT. ÉPIGRAPHIE (extrait du DICTIONNAIRE APOLOGÉTIQUE DE LA FOI CATHOLIQUE publié par A. D'ALÈS, I, col. 1404-1457), Paris, 1910.

Indications générales sur l'épigraphie chrétienne, les différentes sortes d'inscriptions, les renseignements qu'on peut en tirer.

ABBÉ A.-F. LEYNAUD. LES CATACOMBES AFRICAINES. SOUSSE-HADRUMÈTE. Sousse, 1910.

Relation des fouilles faites dans les catacombes d'Hadrumète depuis leur découverte. Reproduit et coordonne les rapports partiels déjà publiés par le *Bull. de la Soc. archéol. de Sousse* et par les *C.-R. de l'Acad. des Inscr.* Les épitaphes graffites sont données en fac-simile.

HENRY MARTIN. NOTES ON THE SYNTAX OF THE LATIN INSCRIPTIONS FOUND IN SPAIN. Baltimore, 1909.

Dissertation inaugurale. Utilise le même matériel épigraphique que Carnoy, *Le latin d'Espagne d'après les inscriptions* (1906), moins les inscriptions sur amphores du *C. I. L.*, XV, et en y ajoutant l'*Ephemeris epigraphica*, IX, parue postérieurement. Classement systématique des faits de syntaxe Conclut que le latin des inscriptions d'Espagne, grâce à la romanisation de ce pays, diffère très peu du latin d'Italie.

O. MARUCCHI. ROMA SOTTERRANEA CRISTIANA. NUOVA SERIE. I. MONUMENTI DEL CIMITERO DI DOMITILLA, fascic. 1. Rome, 1909.

Continuation de la *Roma Sotterranea* de J.-B. de Rossi.

F. MAZAURIC. LES MUSÉES ARCHÉOLOGIQUES DE NÎMES. RECHERCHES ET ACQUISITIONS (ANNÉE 1909).

P. 55 A Caveirac.

217)

MATRI DEVM MAG*nae*
*idaeae phrygi*AE PALATINAE
taurobolia et CRIOBOLIA
pro sal. imp. CAES *m. iul.*
*philippi pii fel*IC AVG *et m*
iul. philippi AVG *f.* *e*T OTA
ciliae severae XV VIRI S
f. . . . . . *col. aug.* NEMAVS
ens. et . . . . O . . . .
. . . . IIIIIVIR · AVG
. . . . R A L
. . . . *fec.* PRAE
eunte . . . . LIO
sacerdote. . . . . *imp.*
*philipp*O *et titia*NO COS

Compléments proposés par M. le Commandant Espérandieu.

Date : 255 ap. J.-C.

MÉLANGES CHATELAIN. Paris, 1910.

P. 546 et suiv. (**218**) Audollent. Tablette de plomb de Haïdra déjà connue. Nouvelle lecture : imprécations de Vitalianus, fils de Saturnina, contre un homme qui lui avait dérobé cent deniers et ses vêtements.

O. VON SARWEY ET E. FABRICIUS. DER OBERGERMANISCH - RAETISCHE LIMES DES ROEMERREICHES, XXXIII[e] livraison.

Drexel. Étude sur le camp de Stockstadt. Nombreuses inscriptions déjà publiées. Marques de potiers. Graffittes. Fac-similes aux pl. XI et suiv.

P. SIXTUS. NOTIONES ARCHAEOLOGIAE CHRISTIANAE DISCIPLINIS THEOLOGICIS COORDINATAE. Rome, 1909.

La première partie du tome II est consacrée à l'épigraphie chrétienne.

G. STARA-TEDDE. UNA NUOVA IMPORTANTISSIMA ISCRIZIONE ROMANA ATTINENTE ALLA GUERRA SOCIALE. Rome, 1909.

Sur le décret de Cn. Pompeius Strabo conférant la cité romaine à des cavaliers espagnols (*Ann. épigr.*, 1909, n° 30).

J. WILPERT. DIE PAPSTGRAEBER UND DIE CAECILIENGRUFT IN DER KATAKOMBE DES HEILIGEN KALLISTUS. I. Fribourg-en-Brisgau, 1909.

Compléments et corrections aux inscriptions insérées dans la *Roma Sotterranea* de J.-B de Rossi.

R. CAGNAT ET M. BESNIER.

TABLES ANALYTIQUES
DE LA REVUE DES PUBLICATIONS ÉPIGRAPHIQUES

1° Table des périodiques et ouvrages cités.

A. PÉRIODIQUES

tiana, 1909, depuis la p. 157; 1910, p. 1 à 202.
Philologus, 1909, depuis la p. 321; 1910, p. 1 à 320.
Pro Alesia, IV, 1909-1910.
Proceedings of the society of Antiquaries of London, XXII, 2, 1908-1909.
Proceedings of the society of biblical archaeology, 1909.
Recueil des notices et mémoires de la Société archeologique de Constantine, XLIII, 1909.
Rendiconti dell' Accademia dei Lincei, XVIII, 1909; XIX, 1910, p. 1 à 248.
Rendiconti dell' Accademia delle scienze di Bologna, 1908-1909.
Rendiconti dell' Istituto lombardo, XLII, 1909.
Revue archéologique, 1910, I.
Revue biblique, 1910, p. 1 à 478.
Revue celtique, 1908 et 1909.
Revue des Études anciennes, 1909, depuis la p. 289; 1910, p. 1 à 324.
Revue de philologie, 1909, depuis la p. 221; 1910, p. 1 à 212.
Revue générale du droit, 1909.
Rivista di storia antica, XIII, 1909-1910, p. 1 à 340.
Romisch-germanisches Korrespondenzblatt, 1909, depuis la p. 65; 1910, p. 1 à 80.
Romische Quartalschrift, 1909; 1910, p. 1 à 128.
Sitzungsberichte der Akademie der Wissenschaften zu Berlin, 1910, p. 1 à 748.
Studi storici per l'antichità classica, II, 1909.
Verhandelingen der Kon. Akademie van Wetenschappen te Amsterdam, Afdeeling Letterkunde, juillet 1910.
Wissenschaftliche Mitteilungen aus Bosnien und der Herzegovina, XI, 1909.
Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte, *Romanitische Abtheilung*, XXX, 1909.

B. PUBLICATIONS RELATIVES A L'ANTIQUITE ROMAINE

M. Besnier. *Note sur une inscription de Vieux (Calvados)*.
R. E. Cranwell, *Explicacion de una inscripcion latina.*
H. Crosby Butler et W. Kelly Prentice, *Expeditions to Syria in 1904-1905 and 1909, B, 4.*
E. Diehl. *Pompeianische Wandinschriften und verwandtes.*
E. Diehl, *Vulgärlateinische Inschriften.*
A. von Domaszewski, *Abhandlungen zur römischen Religion.*
Ch. Durand. *Fouilles de Vésone (compte-rendu de 1908).*
Ephemeris epigraphica, IX, 3.
J. Ficker. *Altchristliche Denkmäler im Rheingebiet.*
Samuel Glenn Harrod. *Latin terms of endearment and of family relationship.*
Inscriptiones graecae ad res romanas pertinentes, IV, 3.
L. Jalabert, *Épigraphie.*
R. Knorr. *Die verzierten Terra-sigillata-Gefässe von Rottenburg-Sumelocenna.*
A.-F. Leynaud, *Les catacombes africaines, Sousse-Hadrumète.*
W. Liebenam. *Fasti consulares imperii romani.*
H. Martin. *Notes on the syntax of the latin inscriptions found in Spain.*
O. Marucchi, *Epigrafia cristiana.*
O. Marucchi, *Roma sotterranea cristiana, nuova serie*, I, 1.
F. Mazauric, *Les musées archéologiques de Nîmes, recherches et acquisitions* (année 1909).
Mélanges Chatelain.
Th. Mommsen, *Gesammelte Schriften, VIII, Philologische Schriften.*
Et. de Ruggiero. *Dizionario epigrafico*, fasc. 106 et 107.
O. von Sarwey et E. Fabricius, *Der obergermanisch-rätische Limes des Römerreiches*, XXXII et XXXIII.
Dr H.-E. Sauvage, *Liste des potiers gallo-romains dont les marques ont été recueillies dans l'arrondissement de Boulogne-sur-mer.*
Th. Schreiber. *Expedition Ernst Sieglin*

in Alexandrie. I, Die Nekropole von Kom-esch-Schukafa.
P. Sixtus, *Notiones archeologiae christianae.*
G. Stara-Tedde, *Una nuova importantissima iscrizione romana attinente alla guerra sociale.*
A. Stein, *Bericht über römische Epigraphik.*
F. C. Wick, *Pompeiorum fata.*
Wiener Eranos zur 50 Versammlungen deutscher Philologen und Schulmänner in Graz.
J. Wilpert, *Die Papstgräber und die Cäciliengruft in der Katakombe des heiligen Kallistus*, I.

2° Table des provenances.

N.-B — Les nombres qui suivent chaque article renvoient non aux pages, mais aux numéros (en caractères gras) qui accompagnent les inscriptions.

I. Rome et environs.

II. Italie.

III. Espagne.

IV. Gaule.

V. Germanie.

VI. Provinces danubiennes.

3° Table des matières.

I

NOMS ET SURNOMS.

II
DIEUX, DÉESSES, HEROS

III
PRÊTRES ET CHOSES RELIGIEUSES

IV

NOMS GEOGRAPHIQUES

V

EMPEREURS, PRINCES, PRINCESSES.

VI
POUVOIRS PUBLICS

1° *Consulats.*

2° *Fonctions supérieures.*

3° *Fonctions inférieures.*

4° *Administration financière.*

VII
CORPS DE TROUPES

TABLES

DU TOME XVI DE LA QUATRIÈME SÉRIE

I. — TABLE DES MATIÈRES

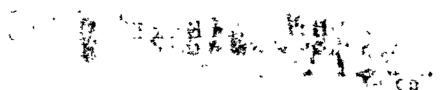
II. — TABLE ALPHABÉTIQUE

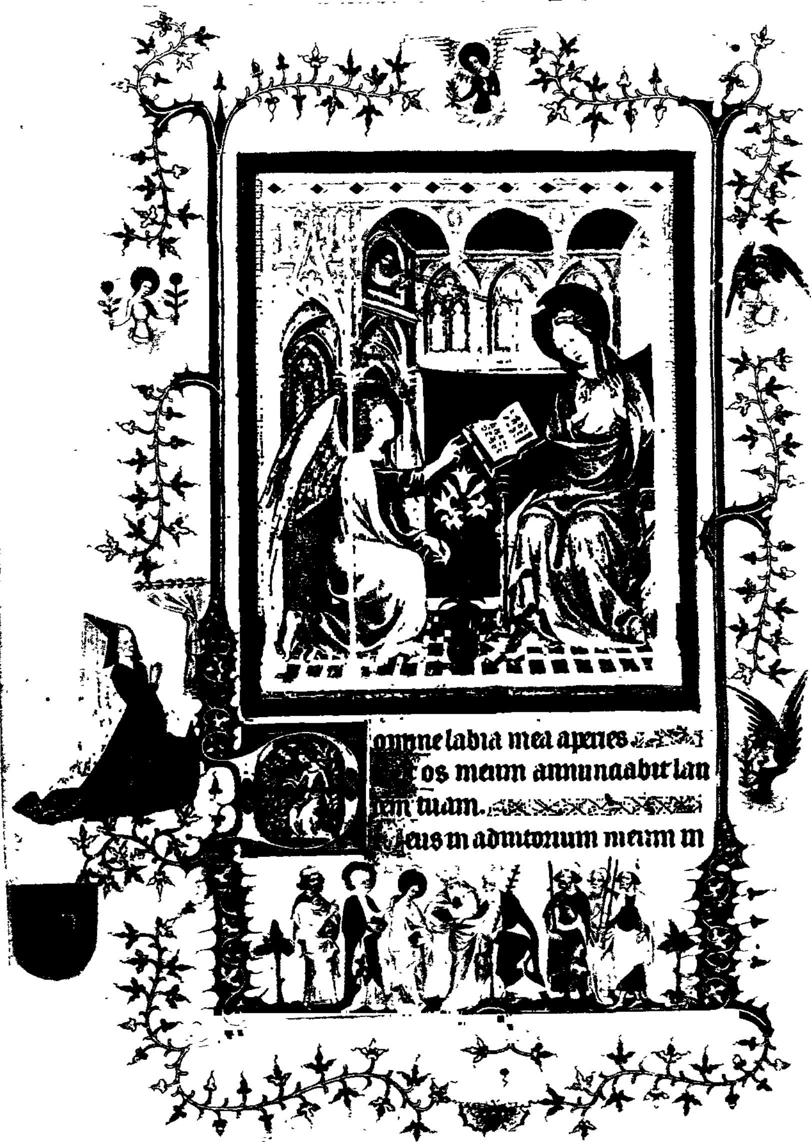
PAR NOMS D'AUTEURS

III. — TABLE DES PLANCHES

Le Gérant : ERNEST LEROUX.

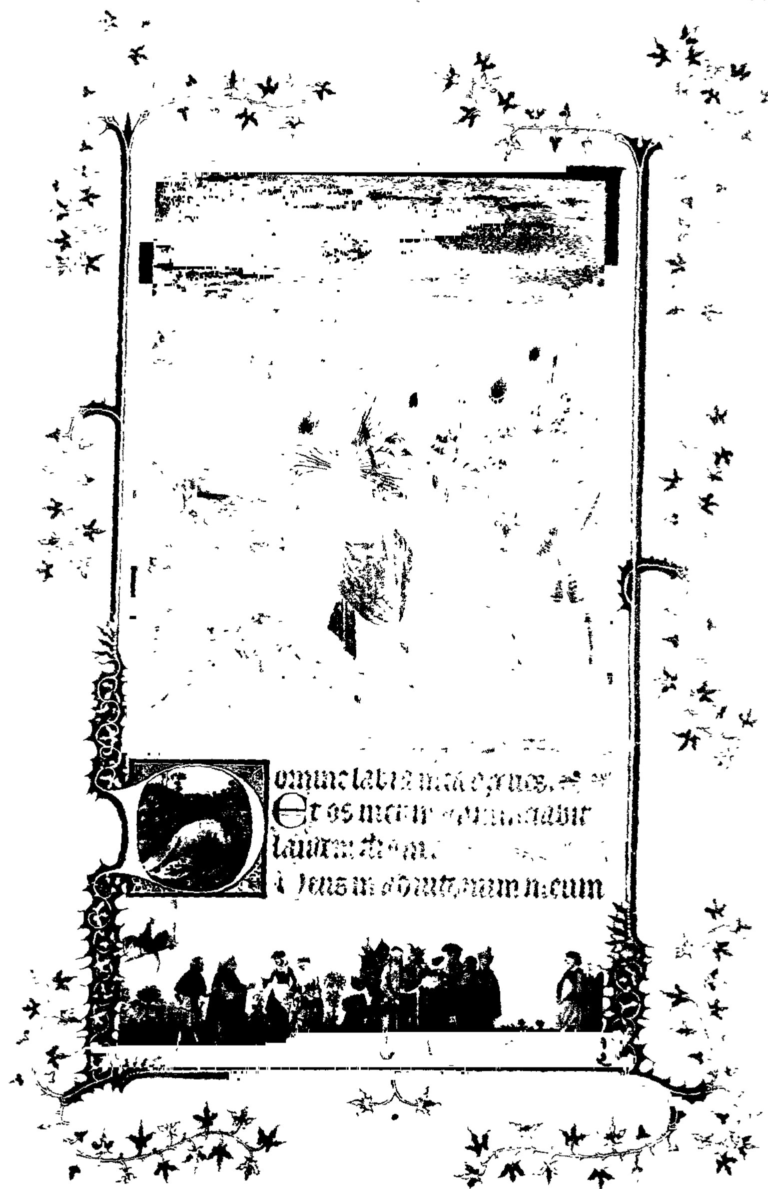
ANGERS. — IMPRIMERIE BURDIN ET Cie, RUE GARNIER.





L'ANNONCIATION

Page 1 de la restitution des Très belles Heures de Notre Dame du Duc Jean de Berry



LE BAISER DE JUDAS

Page 31 de la restitution des Très belles Heures de Notre Dame du Duc Jean de Berry



La Descente de Croix

Page 57 de la restitution des très belles Heures de Notre-Dame du duc Jean de Berry

E. Leroux Ed. H. Demoulin Sc.



CHRIST GLORIEUX

Page 59 de la restitution des Tres belles Heures de Notre Dame du Duc Jean de Berry



S. JULIEN ET Ste MARTHE GUIDANT LES NAVIGATEURS

Page de la restitution des Très belles Heures de Notre Dame du Duc Jean de Berry



LE DUC DE BERRY REÇU PAR LE CLERGÉ